Univ. of
Toronto
Library

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE

ET

REVUE SUISSE

LAUSANNE — IMPRIMERIES RÉUNIES (S. A.)

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE

ET

REVUE SUISSE

CENT-QUINZIÈME ANNÉE

TOME LIX

LAUSANNE
BUREAUX DE LA BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE
1, Place de la Louve.
PARIS
CHEZ FIRMIN-DIDOT & Cie, 56, rue Jacob.
LONDRES
HACHETTE & Cie, 18, King William Street, Strand.
ALLEMAGNE
LEIPZIG : A. TWIETMEYER. — F.-A. BROCKHAUS.
1910

Tous droits réservés.

112694
29/5/

THE LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA

LES JÉSUITES

D'APRÈS LES DERNIERS HISTORIENS[1]

I

Doudan écrivait « à Monsieur d'Haussonville » en 1840:

« J'ai quelquefois la pensée que les jésuites ont été calomniés... que plusieurs de ces pauvres diables de jésuites ont voulu sincèrement donner un peu d'air et de jour à ces tristes cellules où l'on tentait, à Port-Royal, d'enfermer la pensée. Je voudrais faire une suite de biographies de grands jésuites, sages, à l'esprit ouvert et bienveillant. Je suis sûr qu'en cherchant bien, je trouverais de grands jésuites. Les épiciers de Paris croient que les jésuites enseignent les sept péchés capitaux. Je voudrais que le plus honnête des honnêtes gens qui croient cela ressemblât à un jésuite moyen... Après cela, je ne tiens pas aux jésuites. »

Ces lignes ne traduisent pas mal l'impression que nous laisse la lecture du livre du professeur Boehmer, précédé de l'importante étude complémentaire qu'y a jointe M. Gabriel Monod. Nous constatons, non sans plaisir, pour l'honneur de l'humanité, que les Jésuites ne sont pas d'aussi grands coquins qu'on l'a dit; et puis, après tout, « nous n'y tenons pas », parce qu'ils sont bien des coquins tout de même.

[1] *Les Jésuites*, par H. Boehmer, professeur à l'Université de Bonn. Ouvrage traduit de l'allemand avec une introduction et des notes par Gabriel Monod, de l'Institut.

Noblement l'historien français écrit que la modération, la bienveillance même est un devoir d'équité pour les protestants et les libres penseurs qui parlent des Jésuites, après tant d'injustices dont ils ont été les victimes. Il rappelle les sages paroles de Voltaire : « Aucune secte, aucune société n'a jamais eu et ne peut avoir un dessein formé de corrompre les hommes. » Et il montre comment, faute d'avoir été juste seulement comme Voltaire, on a « calomnié » les Jésuites. C'est Edgar Quinet traduisant des textes avec le parti pris d'en fausser le sens ; c'est Michelet lui-même, si vénéré de M. Gabriel Monod, interrompant à point une citation que le reste du développement aurait fait paraître innocente et sans blâme. Paul Bert considérait les Jésuites comme ayant systématiquement adouci la rigueur impérative des lois morales, afin de transformer, sinon en vertus, au moins en actes licites ou indifférents, des pratiques que la morale réprouve. Les Jésuites peuvent, en effet, avoir affaibli la morale, et nous ne devons pas hésiter à dire qu'ils l'ont affaiblie ; mais la vérité est aussi qu'il faut presque toujours distinguer entre ce qu'ils ont réellement fait et ce qu'ils avaient le dessein de faire. C'est le cas d'user, à leur profit, de la fameuse « direction d'intention » qu'on leur a tant reprochée.

Que signifient ces mots, qui font scandale faute de les comprendre ? Les Jésuites estimaient d'abord qu'un acte extérieurement mauvais n'est point un péché si la volonté et la conscience n'y ont pas pris part, et jusque-là leur doctrine est sans reproche ; c'est celle de l'Evangile et de toute saine philosophie. Ils estimaient aussi que la fin peut justifier les moyens, et jusqu'à un certain point et en un certain sens, cela est encore admissible. Le devoir de venger l'honneur paternel n'absout-il pas le Cid quand il

tue en duel don Gormas? En thèse générale, et quoi que Pascal en ait pensé, n'est-il pas outrageusement faux et injuste d'identifier le duel et l'homicide? La permission de mentir pour sauver un juste en péril de tomber au pouvoir des méchants, un malade que la vérité frapperait d'un coup mortel, n'est-ce pas le bon sens même, et s'il faut admirer comme un paradoxe sublime l'héroïque résolution de soutenir contre ces prescriptions du sens commun l'impératif catégorique, est-il rien de plus dur et de plus inhumain?

L'auteur des *Provinciales* fait semblant de croire que les Jésuites autorisaient le crime même, à condition que l'intention fût dirigée non vers le crime que l'on va commettre, mais vers le résultat honnête ou légitime que le crime procurera. Théoriquement, l'accusation est fausse. Il s'agit toujours, en doctrine, *non pas d'une chose à faire, mais d'une chose accomplie*, et ce n'est pas aux fidèles directement que les casuistes s'adressaient, c'était aux confesseurs, dans de gros in-folios qui ne circulaient guère. « Le devoir des confesseurs est de s'assurer dans quelle mesure un crime ou une faute a été consciemment voulu, s'il n'a pas été le résultat d'une impulsion souvent irraisonnée dont le mobile pouvait être innocent ou louable. » Ce point éclairci, c'est alors qu'ils décident si l'absolution peut être accordée.

La casuistique, qui n'a pas toujours mérité sa mauvaise réputation et qui n'est pas une invention des Jésuites, est la science subtile, connue dès l'antiquité [1], d'ergoter à l'infini sur les cas de conscience et de fixer d'avance des solutions pour tous les problèmes imaginables.

[1] Voy. *Un problème moral dans l'antiquité. Etude sur la casuistique stoïcienne*, par Raymond Thamin, ainsi que l'article de Brunetière sur cet ouvrage, *Revue des Deux Mondes* du premier janvier 1885 et *Histoire et Littérature*, t. II : « Une apologie de la casuistique. »

L'institution de la confession et celle du confessionnal, qui vint plus tard, devaient donner à cette science ou à cet art son développement parfait. Les Jésuites écrivirent leurs livres principaux dans un temps où les mœurs étaient exceptionnellement brutales et relâchées; mais il serait abusif de voir, dans la complaisance avec laquelle ils paraissent s'étendre sur des vices effroyables, la preuve de leur propre corruption. On assure que la vie d'Escobar fut austère, vouée aux œuvres de charité et aux pratiques dévotes. Sanchez composa son livre *De sancto matrimonii sacramento*, recueil des cas imaginaires et des faits réels les plus infâmes, « Iliade des impuretés », comme on a qualifié cet affreux répertoire, « au pied de la Croix », nous dit M. Gabriel Monod.

Il faut, d'ailleurs, reconnaître que la science et la pratique des casuistes sont pleines de périls cachés ou évidents. On doit craindre d'abord que leurs règles, destinées seulement aux confesseurs, ne restent pas toujours limitées à cet usage, que le public laïque n'en prenne connaissance et qu'il n'en fasse abus. N'apercevez-vous pas la nichée de sophismes tout prêts à s'élancer du fond de cette vérité si simple, que le fait matériel n'est rien, que l'intention morale fait seule la qualité des choses? Sophocle, dans *Œdipe à Colone*, avait magnifiquement illustré l'idée, aux applaudissements et à l'édification du peuple athénien; mais lorsque, poussant à outrance la distinction entre l'acte extérieur et la pensée, Euripide osa dire sur le même théâtre par la bouche d'Hippolyte : « Ma bouche a juré, mais non mon cœur, » le scandale fut tel que le poète faillit être lapidé.

Sans doute, la pleine conscience et la volonté sont nécessaires pour que le péché soit parfait. Mais cette condition, si l'on force les choses, risque de mener loin.

La quatrième *Provinciale* nous montre jusqu'où l'abus peut aller. Dans la septième, Pascal fait dire ou insinuer à son Jésuite, pour la sécurité de tous les pécheurs, qu'un véritable péché est la chose du monde la plus rare, une extravagance plutôt diabolique qu'humaine, la perfection du mal exigeant qu'on veuille le faire « pour le mal même » et qu'on ait « l'intention formelle de pécher pour le seul dessein de pécher. » Voilà la conséquence extrême où aboutit une logique « diabolique » aussi, et Pascal n'a point prêté aux Jésuites cette conséquence ; ils l'ont eux-mêmes déduite expressément de leurs prémisses. Les Jésuites permettent, écrit le véridique professeur Boehmer, « de louer une maison à des courtisanes, pourvu que, quand on conclut le contrat, on n'ait pas *directement pour but de faciliter l'exercice du métier de courtisane.* »

Les moralistes (il y en a plus qu'on ne croit) qui gardent aux Jésuites une secrète tendresse et qui sont sévères à Pascal ont pu lui reprocher, non sans raison, d'avoir un peu trop habilement choisi et présenté ses textes accusateurs, et même de les avoir quelquefois — volontairement ou non — mal compris; ils n'ont pu établir et il a été impossible aux Jésuites eux-mêmes de prouver que le grand pamphlétaire ait dénaturé ni le fond ni les tendances de leur morale. Qu'on lise les pages 238 à 243 du livre de MM. Boehmer et Monod, on verra que Pascal n'a rien écrit de plus fort contre ses adversaires que les deux scrupuleux et calmes historiens. Les exemples d'équivoques, de restrictions mentales, d'indulgence excessive, de distinction entre les péchés et de différence entre les pécheurs (selon qu'ils sont roturiers ou nobles), ne sont ni moins ridicules ni moins navrants dans la sereine histoire que dans les petites lettres en-

flammées. Ce n'est pas à l'immortel pamphlet que M. Boehmer a emprunté les lignes suivantes, et pourtant l'on croirait qu'elles en sont tirées et qu'on les y a déjà lues:

« Un serviteur qui aide son maître à séduire une jeune fille, ne commet pas un péché mortel, s'il peut redouter, en cas de refus, des inconvénients graves, des mauvais traitements ou d'autres choses fâcheuses. On peut encore faciliter l'avortement d'une jeune fille enceinte, si sa faute peut être une cause de déshonneur pour elle ou pour un membre du clergé. Si l'on ne fait pas usage de cette latitude, on peut du moins favoriser l'abandon de l'enfant illégitime, pour éviter un scandale plus grave. On est seulement obligé de commencer par le baptiser, et de prendre des précautions pour qu'il ne meure pas de froid. On ne doit pas non plus être trop sévère pour les promesses de mariage, par lesquelles les séducteurs trompent si souvent les jeunes filles. Si le séducteur est de condition noble et la victime de condition inférieure, le premier n'a aucune obligation envers elle, car la jeune fille devait dans ce cas prévoir que les promesses étaient sans valeur.... Si un serviteur est contraint à des services autres que ceux pour lesquels il a été engagé, ou s'il a de bonnes raisons de trouver ses gages trop faibles, il peut, sans qu'il y ait péché, « se dédommager » en secret. De même des gens pauvres peuvent sans péché faire entrer en contrebande de petites quantités de marchandises soumises aux droits. Car on peut hésiter sur la question de savoir si la contrebande est en soi un péché. En tout cas, aucun fraudeur n'est moralement tenu de restituer à l'Etat les sommes dont il l'a frustré. »

Pascal a manié alternativement deux armes avec la même maîtrise : l'ironie comique et une tragique éloquence. Elles lui étaient, l'une et l'autre, fournies par son sujet. Y a-t-il rien de plus risible ou de plus triste, suivant l'humeur du lecteur, que la distinction faite par les Jésuites entre ce qui est permis et ce qui ne l'est pas ? C'est un péché mortel de manquer la messe sans

excuse valable ; mais, si l'on a des parents hérétiques, on peut les laisser mourir de faim ou même les conduire soi-même au bûcher. C'est un péché mortel de désobéir au prêtre ; mais nous venons de voir qu'il est permis au débauché, *pourvu qu'il soit gentilhomme*, d'abandonner la victime de sa luxure. C'est un péché mortel de ne pas payer les dîmes ecclésiastiques ; mais il est permis de prêter un faux serment, « pourvu qu'on fasse un judicieux usage des paroles à double sens. »

II

J'avoue que je ne comprends pas pourquoi M. Gabriel Monod tient tant à retirer aux Jésuites le grief ou l'honneur d'être originaux en morale. Il ne les trouve vraiment neufs que sur un article, — l'obéissance, — à cause de la valeur excessive et disproportionnée qu'ils ont donnée à cette vertu : mais, ou ils n'ont pas d'originalité en ce point, ou ils en ont dans tout le reste ; car ils n'ont pas plus inventé l'obéissance que l'art des restrictions mentales, ils ont simplement porté à leur perfection l'une et l'autre. L'expression courante, « la morale des Jésuites », restera un terme justifié, nécessaire, dont la naissance sur les lèvres des hommes a été toute spontanée. Rien n'est absolument nouveau sous le soleil. L'originalité en tout genre consiste moins à trouver quelque chose d'inédit qu'à donner un tel relief à des choses parfois fort anciennes, que la gloire de les mettre dans leur plus grand lustre éclipse celle de les avoir inventées.

C'est ainsi que le *probabilisme* est devenu un article tellement essentiel de la morale des Jésuites, bien qu'ils n'en soient pas non plus les inventeurs, qu'il sert à la caractériser. On appelle de ce nom la doctrine ingénieuse

qui permet d'agir contrairement à sa conscience, contrairement au devoir, contrairement au veto de son confesseur, si l'on peut invoquer l'autorité de quelque docteur grave. Le confesseur, écrit M. Boehmer, se voyait contraint de donner l'absolution à un pécheur, contre son propre sentiment, si celui-ci, pour justifier sa conduite, pouvait s'appuyer sur l'opinion plausible d'un casuiste de la secte.

En voilà plus qu'assez pour faire comprendre comment les Jésuites ont pu encourir si généralement l'accusation d'avoir relâché la morale. Ce ne sont pas seulement les Jansénistes qui l'ont dit. Bossuet leur reprochait de « mettre des coussins sous les coudes des pécheurs », et il traitait d'« ordures » les complaisances qu'ils ont pour le péché.

Cependant, ce serait une injustice de croire qu'il n'y ait que du mal à dire des Jésuites. Doudan n'avait pas tort de penser que « les Jésuites ont été calomniés » et que l'on doit pouvoir « trouver de grands Jésuites. » Leurs adversaires, écrivent les derniers historiens de la Compagnie de Jésus, « ont toujours rendu hommage à la pureté habituelle de leurs mœurs et à la fermeté de leur foi. » D'Alembert et Voltaire voyaient dans l'« orgueil » le seul grave défaut qu'on puisse leur reprocher. Mais cela est vague et insignifiant, et il faut, avec l'orgueil, dénoncer encore la « dissimulation » et l'« esprit d'intrigue ; » inutile d'ajouter l'« intolérance, » qui ne signifie rien non plus, tout le monde étant intolérant dans les siècles de foi.

L'excès où ils ont porté l'obéissance caractérise éminemment leur morale. Je répète qu'ils n'ont pas inventé cette vertu ; ils n'ont même pas inventé l'exagération qui en fait une monstruosité, ni la mémorable image qui traduit si pittoresquement l'hyperbole : *perinde ac cada-*

ver. Déjà saint François d'Assise avait prescrit une obéissance « non moins passive que celle du cadavre », et c'est à lui qu'Ignace de Loyola a emprunté la comparaison fameuse dont il garde la gloire par une juste attribution ; car personne n'attacha jamais à la discipline plus d'importance que le fondateur de l'ordre des Jésuites.

Il distinguait dans l'obéissance trois degrés : 1° la soumission de l'action ; 2° celle de la volonté ; 3° celle de l'intelligence. « Cette dernière est la plus haute ; car la renonciation à ses convictions personnelles est la plus difficile qui puisse être exigée d'un homme ; et c'est précisément en cela que se trouve la marque du parfait Jésuite. »

« Le subordonné est tenu de regarder au supérieur comme au Christ même ; il doit obéir au supérieur « comme un cadavre qu'on peut retourner dans tous les sens, comme un bâton qui obéit à toutes les impulsions, comme une boule de cire qui peut être modelée ou étirée dans tous les sens ; comme un petit crucifix qu'on peut élever et mouvoir à sa volonté. »

C'est un paradoxe, mais ce n'est pas une contre-vérité, de soutenir que le renoncement d'un être intelligent aux idées de son intelligence est le plus haut degré de vertu où l'homme puisse atteindre ; car c'est la plus grande mortification du sens propre, et l'attachement au témoignage de nos sens, — qui sont hallucinés, — aux affirmations de notre raison, — qui divague dans la nuit, — est une vanité misérable. En tout cas, c'est, par excellence, la vertu catholique. Loyola enseigne, dans ses *Exercices spirituels*, qu'il faut aveuglément obéir à l'Eglise, reconnaître, si l'Eglise l'ordonne, que ce qu'on voit noir est blanc, et blanc ce qu'on voit noir. Etait-il bien nécessaire de nous expliquer, dans une note, que cette « énormité » ne doit

pas être prise au pied de la lettre ? *Enormité* assurément ; mais c'est à l'accepter sans murmure et sans commentaire que consiste la perfection du soldat de l'Eglise comme du soldat de l'armée. Victor Hugo a donné à la même idée cette forme saisissante :

— Tu vois ce mur-là ?
— Oui, mon général.
— De quelle couleur est-il ?
— Blanc, mon général.
— Je te dis qu'il est noir. De quelle couleur est-il ?
— Noir, mon général.
— Tu es un bon soldat[1]. »

L'avantage d'une telle discipline est de plier l'homme à l'obéissance et à l'humilité ; l'inconvénient est d'éteindre en lui une lumière plus précieuse encore que ces vertus : je veux dire le flambeau de sa conscience et l'amour de la vérité. C'est une omission bien remarquable, que les Jésuites, dans leurs programmes d'études et leurs institutions, ne prononcent seulement pas le nom d'une qualité morale sur laquelle Calvin fondait tout l'édifice de son éthique et de sa pédagogie : la sincérité, l'horreur du mensonge.

III

Si l'on ne savait pas que l'homme est un étrange abîme de contradictions et que le secret qui le fait vivre, — individu ou société, — est l'amalgame subtil de ces contradictions mêmes, on trouverait étonnant que l'*orgueil* ait pu être dénoncé comme le principal défaut des Jésuites, et j'avoue qu'au premier abord je reste un peu surpris de cette constatation inattendue. Car l'orgueil ne paraît point être dans la logique de leur éducation morale ; ce

[1] *Post-scriptum de ma vie*, p. 29.

vice serait bien plus naturel à l'esprit protestant. Mais là encore, dans le protestantisme, on voit la logique démentie par les faits, et l'humilité, vertu catholique, souvent très florissante en terre huguenote. — Voici une autre énigme qui pourra longtemps exercer la sagacité des moralistes et des psychologues, avec peu d'espoir de parvenir, par la voie logique, à une solution satisfaisante.

Loyola, qui revendiquait pour l'homme le libre arbitre, instaure un régime d'esclavage spirituel et d'abrutissement ! Luther et Calvin, négateurs du libre arbitre, affranchissent l'homme et le citoyen ! ils inaugurent le règne de la liberté, de la responsabilité, de la dignité humaine ! Comment expliquer par le raisonnement de telles anomalies ? Quelle dialectique subtile découvrira l'ordre naturel, mais caché et obscur, qui, degré par degré, finit par aboutir à des conclusions si contraires aux prémisses ? N'est-il pas nécessaire de supposer que des causes extérieures, des circonstances fortuites sont intervenues inopinément pour déterminer la direction prise par ces trois grands hommes, pour les précipiter, peut-être malgré eux, dans le sentier qu'ils ont suivi ? Cette supposition se trouve en effet confirmée par l'histoire.

M. Gabriel Monod remarque que ni Luther, ni Calvin, ni Loyola n'ont fait ce que d'abord ils avaient voulu faire. Luther avait borné ses vues et son ambition à une réforme intérieure de l'Eglise ; son zèle n'était point une ardeur de détruire, il entendait rester bon et vrai catholique, et il fut bientôt épouvanté des ruines qu'il accumulait autour de lui. Guillaume Farel, qu'on put croire divinement inspiré, fit une véritable violence à Calvin le jour où il le menaça de la malédiction de Dieu s'il ne renonçait pas à sa vie tranquille d'homme d'étude pour gouverner l'église de Genève. Le génie d'homme d'action et d'or-

ganisateur, que Calvin déploya tout à coup, n'était contenu en germe dans aucune promesse visible qu'il eût encore donnée.

Ignace de Loyola ne songeait qu'à gagner la couronne du martyr et à faire son salut en risquant sa vie chez les peuples païens. Il n'était pas né adversaire des hérétiques, puisque, d'abord hérétique lui-même, il fut emprisonné, fouetté et chassé d'Espagne par l'Inquisition. La première société qu'il forma avait pour objet unique la conversion des musulmans. Les difficultés de l'entreprise et la vue des services prochains que d'autres ordres de création récente pouvaient rendre à la religion, amenèrent le fondateur de la Compagnie de Jésus à se renfermer dans la mission intérieure. L'infidèle qu'il eut dès lors à cœur de convertir ou d'exterminer se précisa et se circonscrivit de plus en plus sous la forme de l'hérésie protestante, et le jésuitisme avec ses armes propres se dressa contre le protestantisme comme le bras droit du catholicisme romain.

Au concile de Trente, un certain nombre de prélats éminents laissaient voir des sympathies pour les doctrines nouvelles sur l'autorité des Saintes Ecritures, la justification par la foi, le mariage des prêtres, la réforme du clergé et d'abord celle du souverain pontificat. En 1563, le pouvoir absolu du saint-siège était si menacé que, dans l'Eglise même, un cardinal prédisait sa chute. Les Jésuites virent le péril et volèrent au secours de la papauté. Ils soutinrent dans des discours et des mémoires, avec une habileté finalement victorieuse, les dogmes de l'infaillibilité pontificale et de la suprématie du pape sur les évêques et sur les puissances séculières.

Des chiffres significatifs, en mettant sous nos yeux le nombre des catholiques et des protestants en France à

différentes époques, nous font mesurer les progrès des Jésuites et le recul de leur principal ennemi. La France compte, de nos jours, sept cent mille protestants contre trente-huit millions de catholiques ; en 1660, elle comptait douze cent mille protestants contre dix millions de catholiques ; en 1598, un million de protestants contre huit millions de catholiques. Sans doute, c'est la famille des Bourbons et c'est aussi celle des Guises qui tinrent l'épée meurtrière ; mais les Guises et les Bourbons avaient formé avec les Jésuites une étroite alliance pour l'extirpation du protestantisme.

Il va sans dire que tous les moyens étaient bons, depuis les violences les plus cruelles jusqu'aux plus enveloppantes caresses, à des docteurs qui tiennent qu'une fin pieuse les justifie et les sanctifie. Dans son généreux souci de large et bienveillante équité envers tous les hommes, même envers les Jésuites, le professeur Boehmer écrit, à propos de la révocation de l'Edit de Nantes :

« *Il est possible* que le confesseur du roi, le Père La Chaise, ait été épouvanté des atrocités commises par les soldats qui exécutaient les ordres royaux... il est certain qu'il a approuvé Louis XIV. *Il est possible* que les membres de l'ordre, qui accompagnaient les soldats, ne les aient pas encouragés dans leurs brutalités... etc. »

Pourquoi ces réticences et ces ménagements quand on parle de monstres pareils ? M. Gabriel Monod, plus rigoureusement juste ici, complète dans une note le texte de l'historien allemand et rappelle le rôle des Jésuites dans la destruction de Port-Royal, omis par Boehmer, mais « non moins odieux et plus marqué que dans la révocation de l'Edit de Nantes. » N'étaient-ils pas trop capables de toutes les complicités sanguinaires, ces

« bons » pères qui, en Pologne, au commencement du du dix-septième siècle, approuvaient « l'usage » que voici :

« Au commencement du dix-septième siècle, c'était un *usage* pour les collèges des Jésuites de fêter l'Ascension par la destruction des églises protestantes et le pillage des maisons des protestants. Ainsi, à Cracovie, ce fut, en 1606, l'église protestante qui fut victime de *ce genre d'amusement*, auquel les Pères ne cherchaient pas à s'opposer. En 1607, ce fut le cimetière protestant. En 1611, l'église de Vilna fut détruite à son tour. Puis, en 1616, les églises bohémienne et luthérienne de Posen. En 1637, on pilla les maisons des protestants à Cracovie. En 1683, une église évangélique, près de Vilna, et *ainsi de suite*. »

IV

Les conversions que la douceur obtient sont d'ailleurs beaucoup plus intéressantes que celles dont la terreur est la seule ouvrière. L'habileté des Jésuites, comme éducateurs surtout, est proverbiale.

Ils furent de grands maîtres dans l'art de former les esprits, d'attirer les hommes à eux et d'élever la jeunesse. Loyola, le fondateur de l'ordre, plus sage et plus modéré qu'on ne croit, n'imposait point au monde, ni même à ses disciples, les austérités auxquelles il se soumettait lui-même. Il n'a pas voulu faire d'ascètes, ni de contemplateurs, mais des hommes utiles, sains de corps, vaillants et actifs. Il interdisait les jeûnes outrés et les autres excès du zèle religieux. Tout surmenage était prudemment évité. En aucun jour de l'année, les enfants ne devaient rester plus de cinq heures assis sur les bancs de l'école, et on veillait avec un soin diligent à leur procurer des exercices en plein air, des jeux et une gymnastique fortifiante.

« On comprend d'après cela, écrit M. Boehmer, que non seulement les parents catholiques, mais même des parents protestants fussent bien aises de confier leurs enfants aux Jésuites. Au bout d'un temps relativement court, ils réjouissaient leurs pères par leur grande facilité à parler latin, et leurs mères par une propreté exquise et par leurs allures aisées et décentes. Ce qu'on appelait, au seizième et encore au dix-septième siècle, la « bonne éducation », « l'honnêteté », les Pères Jésuites semblaient l'avoir compris, avoir su l'inculquer mieux que personne à la jeunesse masculine.... Dans les écoles protestantes, on n'attachait pas une grande importance aux bonnes manières, à l'élégance de la tenue. »

La pédagogie des Jésuites doit à ses défauts comme à ses qualités sa renommée et son succès. Elle satisfait de la façon la plus heureuse le goût du médiocre et du superficiel, si universellement répandu dans le monde. « Un peu de tout, rien de trop », pourrait être sa devise.

En morale, les révérends Pères représentent et soutiennent le parti de la médiocrité contre la sublime roideur du jansénisme intransigeant. Tous les hommes souhaitant de faire leur salut, mais au plus bas prix, les Jésuites étaient les marchands de ciel qui offraient le rabais le plus avantageux. Une moyenne mesure d'esprit, de savoir, de caractère, de cœur, voilà ce que l'instruction et l'éducation jésuitiques se contentent d'atteindre. L'image d'un brillant vernis exprime avec propriété le résultat obtenu par cette culture de surface. Le fond sacrifié à la forme, la science à l'art littéraire, et le *style*, entendez par là seulement une correction élégante, estimé pardessus toute chose : telle est l'âme de l'enseignement et la fin des études.

Certes les Jésuites et leur bon ami Voltaire s'opposent, à d'autres égards, comme le jour et la nuit ; mais n'ont-

ils pas aussi de grandes affinités : morale facile, esprit mondain, pensée sans profondeur et sans vrai sérieux, estimation fausse des valeurs esthétiques, l'agréable préféré au solide et le goût plus admiré que le génie ? Le fait est qu'entre les Pères et le serpent malicieux qu'ils avaient réchauffé dans leur sein, nous avons plusieurs témoignages d'une grande sympathie réciproque. Il montra toujours de l'affection à ses anciens maîtres. C'est au Père Porée qu'il adressait sa première tragédie. Le Père Tournemine, dans une lettre au Père Brumoy, portait *Mérope* aux nues, en se défendant d'être « aveuglé par l'amitié paternelle qui l'attachait au poète depuis son enfance. » A une époque où tout le monde se déchaînait contre les Jésuites, Voltaire en recueillit six à Ferney, après s'être soigneusement assuré, écrit-il, de la « pureté de leur foi [1]. »

V

Taine a remarqué que les Jésuites ont compris mieux que personne la puissance de l'imagination :

« Nul n'en a mieux entrepris la direction mécanique et méthodique. Ils ont vu que notre fond intime n'est pas la raison, mais les images ; que les figures sensibles des choses, une fois transportées dans notre cerveau, s'y ordonnent, s'y répètent, s'y enfoncent avec des affinités et des adhérences involontaires ; quand nous agissons ensuite, c'est dans le sens et par l'impulsion des forces ainsi produites, notre volonté sortant tout entière, comme une végétation visible, des semences invisibles que la fermentation intérieure a fait germer sans notre concours. Ils ont compris que se rendre maître de la cave obscure où l'opération s'accomplit, c'était se rendre maître de l'homme.... Quand ce système a pris une âme, il la tient [2]. »

[1] Eugène Despois, *Le théâtre français sous Louis XIV*, p. 271.

[2] *Taine et le christianisme*, par Emilien Monod (Montauban, 1907), p. 107.

L'imagination joue dans la religion des Jésuites, — qui n'est, après tout, que la forme aiguë, hyperbolique, paradoxale du catholicisme, — un rôle correspondant à celui de la conscience dans le protestantisme orthodoxe et dans les sectes dissidentes de l'Eglise réformée.

Déjà ce contraste éclate entre Luther et Loyola. Tous deux ont commencé par les mêmes excès d'ardeur religieuse : jeûnes, macérations, pénitences, confessions réitérées, jours et nuits passés en prières. Mais Luther tourmenté par sa conscience et criant : « Mon péché ! mon péché ! » découvre la voie du salut dans cette déclaration de l'Ecriture : « Le juste vivra par la foi. » Il cesse de croire à la puissance du prêtre pour procurer le pardon des péchés et il demande cette grâce à Dieu seul. Loyola trouve la délivrance dans des illuminations et des visions. Jésus-Christ lui apparait comme « je ne sais quoi de rond et de brillant comme l'or. » Il aperçoit la Trinité sous la forme d'une « boule de feu » ou encore sous celle d'un « clavicorde à trois cordes », Satan « sous une forme serpentine et chatoyante, semblable à une foule d'yeux étincelants. » Il croit que si sa conscience est tourmentée, c'est par la méchanceté du diable, et, pour échapper aux maléfices de ce noir ennemi, c'est sur la bienfaisante magie de l'Eglise qu'il compte. Il se fie et s'abandonne sans réserve aux pratiques, aux formules, aux recettes, aux talismans de cette bonne mère.

C'est par l'épouvante jetée dans les imaginations au moyen de tableaux atroces que les Jésuites entreprennent d'arracher l'homme au diable pour le donner à Dieu. Le 5e *Exercice spirituel* de Loyola commence par une peinture effrayante :

« L'enfer s'ouvre sous les yeux de l'*initié* (en allemand *der Betrachtende*, plus exactement : le contemplateur, celui qui médite)

dans toute son étendue, en largeur comme en profondeur : une mer de flammes, où l'on distingue nettement les âmes des damnés qui y sont plongées. Leurs plaintes, leurs hurlements de colère, leurs abominables imprécations contre le Christ et ses saints retentissent à son oreille. La puanteur horrible qui s'exhale de ces profondeurs en ébullition, la fumée, le soufre lui enlèvent presque la respiration, sa langue se contracte au goût amer et soufré de cet air empesté, ses doigts sentent avec terreur la chaleur de la fournaise où brûlent ces malheureux. Il voit, il entend, il sent, il goûte l'enfer... »

L'ordre des Jésuites est justement célèbre par ses grands missionnaires, tels que François Xavier, et par l'œuvre qu'ils ont accomplie dans les pays païens. Mais le principal ressort de leur prédication, à commencer par celle de Xavier, était la peur de l'enfer. Ils ne perdaient pas leur temps à instruire et à édifier les consciences individuelles, ils frappaient de terreur les masses. Puis ils procédaient lestement à la confession et au baptême. Xavier convertit ainsi trente villages au pas de course. Après sa mort, en 1560, il y avait au collège de Goa, dans l'Inde, cent tailleurs occupés à coudre des chemises de baptême pour les néophytes, dont on estimait le nombre à trois cent mille. De pareilles conversions n'avaient ni profondeur, ni durée, et nous ne sommes pas étonnés d'apprendre que le christianisme de cette région est resté « nominal et foncièrement païen » : c'est le contraire qui serait difficile à croire.

VI

L'établissement des Jésuites au Paraguay est le fait glorieux de leur histoire extérieure. Le génie de colons et d'organisateurs qu'ils ont déployé dans ce pays pour la civilisation des sauvages a été l'objet d'une admiration que l'on peut dire universelle, puisqu'il n'y a guère, au

XVIIIe siècle, que Diderot qui se soit méfié et qui ait fait des réserves ; mais Buffon, Montesquieu, l'abbé Raynal pensent, avec Voltaire, que l'*Etat jésuite du Paraguay* est « le triomphe de l'humanité », et ce ne sont pas seulement les philosophes qui sont dans l'enthousiasme ; Robertson, prédicateur protestant, dit aussi :

« C'est dans le Nouveau-Monde que les Jésuites ont exercé leurs talents avec le plus d'éclat et de la manière la plus utile au bonheur de l'espèce humaine. Les conquérants n'avaient eu d'autre objet que de dépouiller, d'enchaîner, d'exterminer les habitants de l'Amérique. Les Jésuites seuls s'y sont établis dans des vues d'humanité. »

Le spectacle à vol d'oiseau de l'œuvre des Jésuites dans le Nouveau-Monde justifie d'abord cette impression. Il est certain qu'ils ont accompli, avec une persévérance, une patience, un courage et souvent un héroïsme admirables la plus difficile des tâches et la plus belle des entreprises : humaniser des hordes de cannibales si pareils à des bêtes brutes qu'ils se précipitaient sur l'ennemi tué comme sur un gibier pour le dévorer tout cru, et même « mettaient leur art à engraisser leurs femmes afin de les abattre quand elles étaient à point. » Les missionnaires étaient remplis pour ces misérables d'une profonde pitié chrétienne et humaine. Ils voulaient généreusement opposer le système de la *conquista espiritual*, — conquête par l'esprit et par la parole, — à la bestiale férocité des conquérants d'Europe, qui, voyant dans les Peaux-Rouges des espèces d'animaux, les chassaient, les tuaient, les capturaient comme tels. Dans leur lutte inégale contre ces hommes blancs, pires que les sauvages, les missionnaires auraient eu besoin de l'appui de la métropole ; mais le gouvernement portugais s'intéressait beaucoup plus à l'or et aux diamants du Brésil

qu'aux Indiens et se souciait peu de prendre parti pour les Pères Jésuites contre des colons de si bon rapport. Le gouvernement espagnol montrait un peu plus de pudeur. Au prix de difficultés inouïes, les Jésuites parvinrent à arracher aux chasseurs d'esclaves douze mille cannibales qu'ils avaient convertis ; ils les conduisirent vers le sud et, après avoir parcouru avec leurs ouailles un immense territoire inculte et désert, ils les établirent dans l'Uruguay, vers le milieu du XVIIe siècle.

Lorsque, en 1691, le Père tyrolien Antoine Sepp visita ses confrères du Paraguay, il constata la prospérité de l'« Etat jésuite », dont il a laissé une intéressante description.

Sous le gouvernement patriarcal des bons Pères, les Guaranis (c'est le nom de la tribu) coulent une vie heureuse, exempte de soucis, qui ressemble à une idylle. Plantureuse abondance des biens de la terre. Les champs de maïs, de tabac, de froment, de haricots, de pois, alternent avec les plantations de thé, de coton, de cannes à sucre. C'est avec un art de séduction véritablement enchanteur que les ingénieux missionnaires avaient opéré cette œuvre civilisatrice :

« Dans leur travail de conversion, ils tenaient très soigneusement compte du caractère et des besoins des Peaux-Rouges. Presque jamais ils ne se mettaient en campagne sans emporter de petits cadeaux. Souvent aussi ils emportaient avec eux un violon, une flûte ou même tout un petit orchestre, car ils avaient vite découvert que les Indiens aiment la musique par-desus tout. »

Et souvent aussi ils envoyaient des Indiens convertis, comme pionniers, chez leurs frères restés dans les forêts, pour les amadouer par le tableau des jouissances variées de leur existence nouvelle. Il n'est que juste d'ajouter

que la vaillance, l'abnégation et l'amour dont les Jésuites avaient fait preuve en défendant ces malheureux contre des conquérants avides et cruels, leur avaient laissé une vive reconnaissance.

« On se répétait de tribu à tribu, de campement à campement, que les Peaux-Rouges n'avaient rien à craindre des robes noires, qu'ils ne leur apportaient que leur assistance, leur amitié, d'abondants repas et de magnifiques habits. »

Voilà le beau côté de la médaille ; mais il faut voir le revers.

La civilisation du Nouveau-Monde à la mode jésuite fut un succès immense extérieurement, mais tout superficiel et presque purement matériel. En toutes choses, les Jésuites se sont trop contentés de l'apparence, de la surface et de l'étendue, aux dépens de la profondeur. Les Guaranis étaient heureux, mais comme est heureuse une ferme modèle, plus soigneuse de la culture des bestiaux et de la terre que de celle des esprits, comme est heureuse une école d'enfants tenue avec une molle tendresse. Travail modéré. Nombreux jours de fête ou de repos. Jeux de toutes sortes : tir à la cible, foot-ball, promenades en bateau avec concert, théâtres de marionnettes, comédie et surtout musique.

« Orchestre indo-européen, où l'on voit accouplés fraternellement les sifflets de bambou avec les violons ; les castagnettes avec les contrebasses ; les tambours indiens avec les flûtes ; les clarinettes, les hautbois, les harpes et les théorbes avec d'étranges instruments faits de queues de tatous... La danse ou, pour mieux dire, le ballet joue un rôle aussi important que la musique.... Les mouvements mimiques de toute nature sont soigneusement cultivés ; les respectables Pères les font étudier et les dirigent, et dans ces ballets on admire autant la merveilleuse adresse des chrétiens que la splendeur de leurs costumes. »

Bref, tout semble parfait dans cet eldorado. Mais les bons Pères ont oublié ou volontairement omis une chose, la seule chose essentielle : faire de ces païens convertis des hommes, apprendre aux élèves à se passer de leurs maîtres, en développant chez eux l'activité propre, l'initiative, le sentiment de la responsabilité, la personnalité, la conscience. Leur dressage n'a rien de commun avec une vraie éducation morale et intellectuelle. La prétendue religion chrétienne par laquelle ils ont remplacé celle de leurs ancêtres se réduit à une dévotion superstitieuse qui voit partout des miracles et qui goûte dans les flagellations une volupté sanguinaire. Ils sont restés fainéants, sensuels et goulus ; parfois, le cannibale reparaissant chez eux, ils engloutissent d'énormes quartiers de viande crue, « de telle sorte que le jus sanglant coule des deux coins de leur bouche vorace. » Mais ce n'est qu'un retour momentané de l'ancienne sauvagerie. En somme, ce sont des enfants sages, ou, mieux encore, des animaux autrefois féroces, devenus, par la persévérance, l'art patient, l'adresse, la douceur, la bonté et l'humanité incontestables de leurs habiles dompteurs, de bons animaux domestiques.

VII

Aucune société n'a eu « l'esprit de corps » à un plus haut degré que la Compagnie de Jésus. Si ses membres, comme individus, étaient humbles, la Société, comme telle, aspirait à être la maîtresse du monde, et voilà, sans doute, l'explication toute simple de l'*orgueil* qu'on reproche aux Jésuites : ce sentiment n'est peut-être pas dans la logique de leur discipline intérieure et morale, mais il devient un fait évident et bien naturel si l'on n'y voit qu'un synonyme de l'ambition de dominer.

C'est la volonté fixe de conquérir le monde à l'Eglise par tous les moyens qui fit céder les missionnaires jésuites à la tentation de trahir le christianisme lui-même par de sacrilèges compromis, pour l'accommoder aux idées païennes Au grand scandale des catholiques sérieux et même de plusieurs papes, ils corrompirent le culte chrétien par le mélange impur des rites chinois et des rites malabares, autorisant les sacrifices à Confucius, approuvant la distinction aristocratique et antichrétienne des castes, souffrant même les idoles, quand derrière elles ils avaient pu cacher l'image et le nom de la Croix. Par ces artifices caractéristiques de leur prestigieuse habileté, les Jésuites rendirent à la civilisation le service de faire pénétrer chez les peuples orientaux les sciences, les arts, l'esprit de l'Occident ; mais le paganisme étant resté plus cher à ces peuples que l'Evangile, dès que la papauté eut définitivement interdit une trop longue profanation, les conversions cessèrent brusquement, et le génie politique des révérends Pères sortit plus éclatant de cette aventure que la pureté de leur foi.

Quand la domination est le but, et que, pour y parvenir, tous les moyens sont jugés bons, l'échelle des vertus change, ou, pour mieux dire, il n'y a plus de morale.

Quel était, par exemple, pour les pédagogues jésuites, le bon élève, l'élève selon leur cœur ? Ce n'était pas celui qui remplissait le mieux ses devoirs de garçon honnête, c'était celui qui servait le mieux leurs desseins. Voilà pourquoi ils autorisaient et encourageaient l'espionnage entre camarades. Les maitres eux-mêmes pouvaient être dénoncés à un supérieur, sans que le rapporteur s'exposât au blâme. Déjà Ignace n'avait négligé aucun moyen d'information, pas même celui de la trahison qui dénonce tout bas.

Non seulement les Jésuites ne tenaient point à développer certaines vertus ; mais sans avoir « le dessein formé de corrompre les hommes », ils cultivaient certains vices qui leur paraissaient utiles par les bons effets qu'ils sont capables de produire. C'est à eux que nous devons des traditions scolaires très anciennes et très solides, que l'on commence aujourd'hui seulement à vouloir ruiner, mais sans beaucoup de conviction, parce que ces vieilles coutumes, dont le principe est mauvais, ont une utilité manifeste, comme les remèdes à base de poison qui procurent la santé. Telles sont toutes les institutions fondées sur l'amour-propre : l'éclat du succès extérieur, les récompenses matérielles suppléant à l'approbation de la conscience ; les compositions de prix, les distributions de prix, les volumes dorés, les couronnes, les fanfares, les noms des vainqueurs proclamés dans une fête publique, leur fierté triomphante et l'humiliation des vaincus.

VIII

Les Jésuites sont l'incarnation de l'esprit clérical, c'est-à-dire de la continuelle ingérence de l'Eglise dans le gouvernement du monde.

De là pour eux la nécessité de réussir sans interruption ou de payer cher leurs défaites. Leur histoire n'enregistre qu'une suite de bannissements de tous les territoires où s'est installé leur ordre. Mais comme ils en sont chassés de nouveau au bout d'un petit nombre d'années, c'est donc qu'ils ont eu l'art de se faire rappeler ou d'y rentrer en s'insinuant par les fissures.

Ils ont de grands ennemis jusque dans Rome même et ils ne se sont pas toujours docilement soumis à la papauté, dont ils restent pourtant la meilleure milice ; mais ils conservent une foule d'amis déclarés ou secrets,

parce qu'ils sont les plus habiles et les plus séduisants des hommes: *artes jesuitica*. Justement réputés pour leur savoir-faire et pour leur diligence comme éducateurs, c'est par cette partie essentielle de leur activité qu'on les a vus constamment reconquérir l'influence qu'ils avaient un instant perdue. Ils ont su gagner l'oreille et le cœur des jeunes gens, des pères et surtout des mères de famille. Quelle faveur populaire a dû récompenser leur idée généreuse, conçue et appliquée deux siècles avant Jules Ferry, d'un enseignement primaire gratuit ! « La gratuité des écoles jésuites au dix-septième siècle amena plus d'un père réformé à leur confier ses enfants, et ceux-ci le plus souvent devenaient infidèles à la foi paternelle. » Le crédit dont les Pères jouissaient à la cour décida aussi un bon nombre de seigneurs protestants à se faire convertir par eux.

Et cependant les Jésuites restèrent un continuel objet de méfiance ou d'aversion pour les monarchies, pour les parlements, pour l'opinion libérale, pour les vrais savants, pour les vrais chrétiens protestants ou catholiques, et pour tous les pouvoirs. Ils étaient eux-mêmes trop puissants. Dois-je dire : ils *étaient* ou ils *sont* ? On ne sait jamais, quand on parle des Jésuites, s'il faut mettre le verbe au présent ou au passé, leur essence étant d'être toujours supprimés en principe et toujours subsistants en fait. Comment les gouvernements auraient-ils pu tolérer un ordre qui étendait son ingérence dans les affaires politiques jusqu'au régicide inclusivement ? Comment les vrais savants pourraient-ils avoir la moindre sympathie pour des scolastiques arriérés, superficiellement attachés aux règles et à la tradition, qui persécutèrent Galilée et ne s'en sont jamais repentis, puisqu'ils se sont donné le ridicule de combattre ses doctrines, pour l'a-

mour d'Aristote, jusqu'au milieu du dix-neuvième siècle? Comment des chrétiens supporteraient-ils de faux moralistes qui, donnant à la morale un autre centre de gravité que la conscience, la fondent sur une misérable autorité extérieure, — je ne dis pas sur la grande autorité de l'Eglise ou du chef de l'Eglise, mais sur celle de tout docteur jésuite, pourvu qu'il soit « probable ? »

« Partout où les Jésuites ont exercé une action prépondérante, conclut M. Gabriel Monod, en Autriche, en Bohême, en Pologne, dans tous les pays latins, leur règne a été accompagné d'un appauvrissement économique et d'une décadence intellectuelle ; et, en France, quelles ruines matérielles et morales n'ont-elles pas suivi la révocation de l'Edit de Nantes et la destruction de Port-Royal ! Partout où il ont exercé une action publique, ils ont sacrifié les intérêts vitaux des Etats à ceux de l'Eglise, ou à ceux de leur ordre. »

IX

Doudan racontait qu'étant au collège il fut heureux d'avoir obtenu le prix de mathématiques, mais un peu humilié en lisant le titre du beau volume que le censeur avait choisi pour lui ; c'était : « Le système de Laplace mis à la portée des intelligences les plus bornées. »

Les Jésuites, il faut le redire en terminant, n'ont pas voulu corrompre le monde, et Voltaire a raison de faire leur apologie sur ce point ; mais Pascal n'a pas tort, car ils ont, par le fait, rabaissé les grands sentiments qui élèvent l'homme et qui gardent la société de la corruption. Ils ont mis la religion et la morale à la portée des consciences les moins exigeantes, des instructions les plus médiocres, des cœurs les moins hauts, des plus petits esprits et des « intelligences les plus bornées. »

PAUL STAPFER.

SOUS LE MASQUE

ROMAN

TROISIÈME PARTIE [1]

Depuis huit jours Charlie Catelin était l'hôte de son oncle Emile, et il n'avait pas cessé de pleuvoir.

Les alentours du chalet étaient transformés en marécages infects, où les vaches transies pataugeaient en poussant de longs beuglements de détresse, devant les étables trop petites. De temps en temps, quelques-unes réussissaient à forcer l'entrée, mais le bénéfice était mince, elles ne faisaient que changer de supplice : au lieu du froid, c'était la faim ; et bientôt les malheureuses bêtes, chassées par les exigences de leurs quatre estomacs, quittaient leur abri pour aller brouter, sous le déluge, une herbe trempée, glacée, insipide, collante aux mufles et aux mâchoires. On voyait leurs épaisses silhouettes s'enfoncer dans le brouillard en s'élargissant, pareilles à des ombres de mastodontes, tandis que d'autres, dégoûtées de l'abjecte pâture, revenaient, le poil ruisselant, beugler devant les portes.

Dans la cuisine, les hommes étaient aussi mornes que

[1] Pour les deux premières parties, voir les livraisons de mai et juin.

leurs bêtes. Emile Catelin, ses deux fils et le valet, crottés jusqu'aux yeux, contemplaient d'un air hébété le brouillard collé aux vitres, en exhalant de temps en temps par un juron leurs colères impuissantes. Charlie restait assis près de l'âtre et pensait :

— C'est donc cela, la montagne !

Les premiers jours, il avait été ravi, positivement. Il s'emplissait l'âme de sensations mystérieuses devant l'immense tristesse de ce chalet sous le brouillard, ce ciel appesanti sur la terre, ces bêtes errantes dans la brume. Il eût voulu être peintre, pour rendre l'aspect fantastique de la cuisine aux larges dalles inégales et luisantes, ses poutres enfumées avec l'énorme chaudron de cuivre pendu à la crémaillère, les flammes du foyer illuminant de rouge les faces dures, les bras musculeux des vachers, les étincelles fusant en gerbes et s'envolant dans le gouffre noir de la cheminée, et les recoins d'ombre opaque, les anfractuosités ténébreuses où l'on croit voir remuer les êtres diaboliques des légendes montagnardes.

Après deux fois vingt-quatre heures de ce régime, Charlie avait été tout étonné de constater combien ces choses si poétiques perdaient de leur charme. Il avait cherché d'autres distractions ; mais son oncle et ses cousins, rudes natures de paysans taciturnes, n'offraient aucun appât à la causerie ; et pour comble de malheur, Charlie avait cru être sage en n'apportant aucun livre afin de s'assurer quinze jours de repos complet. Aussi le pauvre garçon, grelottant sous ses habits d'été, en était-il venu à maudire tout bas le brouillard, le chalet et la fantaisie biscornue qui l'avait amené là-haut.

Le neuvième jour, en poussant ses volets pleins, il ne put retenir un cri. Un soleil éblouissant resplendis-

sait dans l'azur immaculé : la terre en frissonnait de plaisir sous sa robe verte, les sapins s'étiraient de toute la longueur de leurs tombantes épaules, les rochers faisaient le gros dos ou bombaient le ventre sous la chaude caresse des rayons ; et sur la côte en face, les vaches disséminées gambadaient comme des veaux, la queue en trompette, ou se donnaient des coups de cornes en faisant tinter leurs clochettes.

Charlie, avide de prendre part à la joie universelle, dégringola l'escalier en sifflant une gamme.

— Oncle Emile, avons-nous le beau cette fois ?

— Aie pas peur, cria le paysan. Il a gelé ce matin ; la bise a repiqué. Y a du bon !

Tout le jour, le jeune homme erra aux environs, jouissant éperdument, avec toute la nature, de la revanche du soleil. Quelquefois, arrêté sur le haut d'un mamelon, il se mettait à hucher à gorge déployée. Ou bien, emporté par un élan de ferveur extatique, il lançait son âme vers l'Auteur de toute merveille, le Maître souverain qui donne à la terre sa parure, au soleil son éclat, et qui révèle à l'âme attentive, dans la splendeur des choses périssables, l'ineffable mystère de son éternelle bonté. La nuit venue, Charlie demeura longtemps à contempler les étoiles, et des pensées d'adoration, de reconnaissance mystique, d'infini, le bercèrent jusque dans ses rêves.

Le lendemain, il dirigea ses pas vers le Creux du Vent. Le cirque de rochers était à une demi-heure du chalet, une demi-heure de marche sans chemin, en sautant par-dessus les murs en pierres sèches et en foulant le moelleux tapis du pâturage, parmi les bouquets de hêtres nains et ces gigantesques sapins solitaires qu'on appelle des *gogants* dans les Alpes et le Jura.

En arrivant sur le haut d'une crête, Charlie aperçut au-dessous de lui, à la distance d'un jet de pierre, une compagnie de touristes, hommes et femmes, qui apparemment suivaient une direction parallèle à la sienne. Presque aussitôt il les perdit de vue derrière un rideau d'arbres de quelque étendue, puis tout à coup, par surprise, ils se trouvèrent face à face. Deux exclamations partirent à la fois :

— Tiens ! Catelin !

— De Maubert !

— En voilà une chance, de se trouver ici ! s'écria Maxime. Sais-tu où est le Creux du Vent ?

— J'y allais.

— C'est parfait. Je croyais que nous étions égarés. Toi qui connais ça, tu vas nous servir de guide.

Le reste de la société s'était rapproché. Les deux demoiselles de Maubert tendirent la main à Charlie, qui, au dedans de lui, frémissait en songeant qu'il avait failli sortir, comme la veille, en tenue de paysan, et se demandait l'effet que ce rustique équipage eût produit sur l'aristocratique assemblée à laquelle Maxime le présenta. Mais ce matin-là, par un heureux hasard, il avait revêtu un costume de montagne qui lui seyait très bien, et si modeste que fût Charlie, il ne lui était pas indifférent de paraître à son avantage.

Il prit donc la tête de la colonne, qui se forma par groupes, ou plutôt par couples, chaque jeune fille ayant, ainsi que Charlie s'en aperçut bientôt, son cavalier attitré... et titré par-dessus le marché. Seule Renée de Maubert n'avait, pour lui tenir compagnie, qu'une personne de son sexe, sa cousine Mlle Germaine de Bray, une fillette de douze ans, qui s'émerveillait devant toutes les fleurs du pâturage et courait après les papillons.

Toutes deux finirent par se trouver à côté de Catelin, et ils cheminèrent ensemble en s'amusant du bavardage de la fillette.

De temps en temps Charlie, jetant un coup d'œil par-dessus la tête de l'enfant, considérait Renée de Maubert. Depuis sa brève apparition dans la chambre de Maxime, la jeune fille lui avait laissé un souvenir confus de jolie vision parfumée. Il la voyait maintenant de tout près, en plein jour, avec l'étonnement d'une découverte ; et à mesure qu'il la regardait, il sentait monter en lui, du fond de sa poitrine, un trouble étrange, à la fois délicieux et angoissant.

Son léger chapeau de toile blanche palpitait comme une aile sur ses cheveux d'un blond cendré, que la brise avait un peu dérangés et qui s'échappaient en boucles folles, frémissantes, aux tempes et sur la nuque. Son nez droit, son menton, son oreille finement sculptée, l'arc de ses sourcils, la courbe de son cou, parurent à Charlie des choses extraordinaires, incomparables et presque surnaturelles. Il n'avait jamais vu cette peau nacrée, cet éclat profond du regard voilé par l'ombre des cils, ces dents, ces lèvres, cette taille élancée, la grâce et la souplesse, la fierté et l'aisance de cette démarche royale.

Comment se faisait-il que, seule de toutes ces jeunes filles, elle fût restée sans compagnon ? Ah ! sans doute, c'est qu'elle méprisait les fades hommages de ces héros de salons. Elle les avait dédaigneusement éconduits, pour prendre sous sa garde une enfant, cette aimable fillette, que les autres délaissaient et à qui elle, elle seule, la plus généreuse comme la plus belle, consacrait toutes les tendresses de son cœur de femme.

Charlie en était là de ses réflexions quand ses deux compagnes poussèrent un cri :

— Oh ! que c'est beau !

A quelques pas au delà d'un mur bas qui marquait la limite du pâturage, le sol cessait tout à coup et on devinait l'abîme, dont on ne pouvait que pressentir la profondeur par l'énorme paroi de rochers dressée douze cents mètres plus loin, de l'autre côté du vide ; puis, jusqu'au fond des espaces bleus, le paysage déroulait ses vagues de rocs, de bois et de verdure.

Toute la société se trouva bientôt réunie sur une sorte de promontoire herbeux, qui s'avançait en éperon sur le précipice. Et chacun ayant prononcé les quelques adjectifs sacramentaux par lesquels a coutume de s'exprimer l'admiration humaine, ils s'assirent sur l'herbe en demi-cercle, et les hommes allumèrent leurs pipes.

— N'avez-vous jamais vu le Creux-du-Vent, mademoiselle ? demanda Charlie.

— Jamais, répondit Renée. C'est-à-dire... je l'avais vu d'en bas, du chemin de fer, mais ce n'est pas du tout la même chose.

Elle riait et Charlie se mit à rire aussi.

— Tenez, voyez-le, votre chemin de fer.

Il montrait la ligne des Verrières, tout au fond de la vallée, un mince ruban pâle serpentant dans les méandres de la gorge, s'enfonçant par endroits en des tunnels qui semblaient de minuscules trous de souris percés dans les replis de la montagne.

— Ne dirait-on pas un chemin de fer pour rire, comme les gamins en font dans du sable ?

— Et là-bas demanda la jeune fille, c'est la France ?

— Sans doute. Voilà les forts de Joux, qui nous cachent Pontarlier. Ici, à gauche vous voyez les Hôpitaux ; cette flaque d'eau qui brille, tout au fond, c'est le lac de Saint-Point....

Elle se penchait tout contre lui, pour mieux suivre la direction de son doigt. Il respira l'odeur de ses cheveux et tout à coup il fut pris de vertige. Ce fut un brusque élancement de toute sa chair, et en même temps une angoisse inexprimable. Il se rejeta loin d'elle. « Est-ce que je deviens fou ? » pensa-t-il.... Au même moment, quelqu'un cria :

— Voici notre dîner !

Un paysan, portant une hotte, s'approchait sans se presser, en souriant comme un imbécile. On lui aida à se décharger, et les provisions s'alignèrent sur l'herbe. Charlie voulut prendre congé, mais Maxime lui dit :

— Pas de ça, mon vieux ! Tu vas dîner avec nous. Et ensuite, tu nous feras voir ton chalet.

— Mais oui, restez donc, dit Renée de Maubert.

Déjà l'un des messieurs tenait une pile d'assiettes et les lançait l'une après l'autre, chacun les attrapant au vol. Un autre s'était emparé des bouteilles.

— Ho, ho ! du champagne ! s'écria Hedwige de Maubert.

— Moi, dit un élégant jeune homme en zézayant, ze ne comprends pas la montagne zans Zampagne.

Ils s'installèrent de nouveau tous en rond et mangèrent du meilleur appétit, en échangeant mille plaisanteries.

— A la santé de mon bachot ! cria Maxime.

— Autrement dit, de monsieur Catelin ! fit observer Renée.

— Soit ! dit Maxime, je n'y mets pas d'amour-propre. A la santé de notre futur pasteur !

— Ah ! vous deviendrez pasteur ? demanda Renée.

— Oui, mademoiselle, répondit Charlie en rougissant sous le regard de la jeune fille.

Depuis un moment, il lui semblait flotter entre le rêve et la réalité. Que s'était-il donc passé tout à l'heure et pourquoi sentait-il persister au dedans de lui cette étrange inquiétude ? Il aurait voulu être seul, pour regarder dans son âme. Cependant il s'efforçait de faire sa partie dans la conversation. La petite de Bray, qui s'était mise à faire un bouquet, revenait à tout moment avec une fleur, dont il fallait que Charlie lui apprit le nom. Ceci amusait follement Maxime.

— Dis-nous donc comment ça s'appelle en latin.

Charlie s'exécutait de bonne grâce, et l'autre de rire :

— Quel puits de science que ce Catelin !

Alors les jeunes patriciens considéraient leur convive en abaissant un peu les paupières, d'un air de curiosité hautaine, tandis que les femmes, au contraire, le regardaient avec bienveillance.

Peu à peu, les couples se reformèrent. Ils s'en allaient s'allonger à plat ventre dans l'herbe et causaient à voix basse, coude à coude, en coulant des regards de côté. Hedwige de Maubert s'était étendue sur le dos et, son chapeau sur le visage, faisait semblant de dormir ; mais un grand garçon la chatouillait dans l'oreille avec un brin d'herbe qu'il tenait entre ses dents, et la jeune fille poussait de petits cris et trépignait, en laissant apercevoir ses fines chevilles cambrées sous des bas mauves.

Charlie trouva ce spectacle inconvenant et se sentit gêné devant Renée de Maubert, qui, sans doute, éprouvait un sentiment analogue, car elle attira la fillette près d'elle et l'ayant embrassée, parut se perdre dans une songerie mélancolique, dont elle ne sortit que pour dire :

— Où allez-vous, monsieur ?

— J'allais voir, dit Catelin penché sur le précipice. Il me semble qu'on peut descendre par ici.

— Ne faites pas d'imprudence, je vous en prie.

Pour toute réponse, Charlie envoya à la jeune femme un sourire reconnaissant, et se glissant entre deux roches, il descendit un couloir d'une vingtaine de mètres, au bout duquel il trouva l'étroite bande de gazon qu'il avait cru apercevoir d'en haut. C'était une *vire* assez longue, plus effrayante que dangereuse, et le jeune homme éprouva ce sentiment d'allégresse que connaissent tous les grimpeurs, en se voyant suspendu au flanc de l'abîme sur cette corniche vertigineuse. Mais il aperçut à ses pieds quelques anémones bleu pâle, qui fleurissaient là six semaines après la saison, grâce à l'absence de soleil et à la fraîcheur du précipice. Il en fit un bouquet, qu'il plaça dans son chapeau, afin de conserver ses deux mains libres, et, content de lui, se mit en devoir de remonter. Il était aux deux tiers de la grimpée lorsqu'en levant les yeux, il aperçut une tête se découpant sur l'azur, et il reconnut le gracieux visage de Renée de Maubert penché sur lui avec une expression d'effroi. Cette vue remplit le cœur de Charlie d'une émotion exquise : il escalada d'un seul élan les dernières saillies, et se trouva debout, souriant, ses fleurs à la main, devant Renée, qui lui jeta un coup d'œil de reproche.

— Mon Dieu ! dit-elle, que j'ai eu peur !

— Et de quoi donc ? demanda Charlie en faisant l'étonné.

— Pour vous.

— Pour moi !

— Mais certainement.

Charlie n'eût pas échangé son sort pour toutes les gloires d'ici-bas. Ils se rassirent côte à côte et causèrent de tout et de rien, comme deux bons camarades, tandis qu'à deux pas la petite de Bray effeuillait gravement

des marguerites en s'interrompant quelquefois pour déclarer :

— Cousine Renée, je t'aime passionnément, mais je n'aime pas du tout papa.... n'est-ce pas que c'est drôle ?

— Jouez-vous au tennis ? demanda Renée.

Non, malheureusement, Charlie ne jouait pas au tennis.

— Vous devriez vous y mettre, dit la jeune fille. C'est si amusant ! Et je suis sûre que vous y seriez très fort.

— Qu'est-ce-qui vous donne cette opinion flatteuse ?

Renée secoua la tête, d'un air entendu :

— Oh ! on voit que vous êtes un *sportsman*. On peut être pasteur et sportsman en même temps, n'est-il pas vrai ? Il n'y a rien qui empêche.... Mon cousin de Bray, le pasteur, le frère de Germaine, a joué au tennis jusqu'à ce qu'il se soit marié, et maintenant il est toujours grand alpiniste.... Moi, si j'avais été un garçon, je me serais aussi fait pasteur.

— Vraiment ?

— Bien sûr. C'est la plus belle vocation.

Charlie écoutait ce babil avec ravissement. La voix de Renée était une musique ineffable, avec des intonations délicieusement tendres dont chacune était une caresse ; et son rire faisait penser au cristal, à un petit enfant, à ce qu'il y a de plus clair et de plus pur au monde.

L'extase de Charlie fut interrompue par Maxime, qui frappait dans ses mains :

— Debout, mesdemoiselles, c'est le moment, c'est l'instant, si nous voulons encore admirer le chalet de Catelin et redescendre avant la nuit.

— Ah ! c'est vrai, votre chalet ! s'écria Renée.

Ils se remirent en route, et quelqu'un ayant proposé une partie de *tape*, le pâturage retentit bientôt des

éclats de rire et des cris perçants des jeunes filles, qui s'enfuyaient en rassemblant leurs jupes et s'effondraient tout à coup sur l'herbe en demandant grâce.... Mais, subitement, toute leur joie tomba à la vue d'un troupeau de vaches qui barrait le passage.

— Oh! mon Dieu! dit Hedwige de Maubert. Est-ce qu'il y a un taureau?

— Bah! dit un des messieurs, les taureaux sont de bonnes bêtes inoffensives.

Mais sa mine démentait ses paroles, car il était devenu pâle, et ses compagnons n'avaient pas l'air plus rassurés.

— Puisque ces demoiselles ont peur, remarqua l'un d'eux en toussant pour s'éclaircir la voix, il me semble qu'il vaudrait mieux prendre un autre chemin.

— Je n'en connais pas, dit Charlie. D'ailleurs, il n'y a aucun danger.

Il se mit à descendre le plus tranquillement du monde; ce que voyant, Maxime s'attacha bravement aux pas de son ami, et le reste de la troupe suivit. Les vaches, l'une après l'autre, relevaient le mufle et regardaient passer la caravane de leurs gros yeux placides, en soufflant. Leur air bonasse finit par inspirer confiance aux jeunes gentilshommes qui se mirent à leur donner de grands coups de canne; les grosses bêtes se jetaient de côté, faisaient quelques pas en courant, puis s'arrêtaient et poussaient un court beuglement de surprise, ou de reproche peut-être. Ces messieurs trouvaient ce jeu-là très divertissant. Puis, quand ils eurent laissé le troupeau derrière eux sans avoir aperçu le moindre taurillon, ils manifestèrent bruyamment leur déception et contèrent aux dames diverses aventures qui leur étaient arrivées avec des taureaux furieux, et dans lesquelles ils avaient joué des rôles héroïques.

Un instant après, le toit argenté du chalet apparut, avec la haute potence de la citerne et un carré de choux encadré de murs blancs. Charlie avait pris une avance d'une centaine de pas.

« Je ne vais pourtant pas leur présenter mon oncle, se disait-il. Qu'est-ce qu'ils penseraient de moi ? »

L'oncle Emile était devant le chalet, occupé à mélanger la purée des porcs, avec ses deux bras nus plongés dans le seau jusqu'au coude.

— Oncle, dit précipitamment Charlie, j'ai rencontré des amis qui voudraient voir le chalet....

— Pardine, puisque ça les amuse ! dit le paysan en levant la tête et jetant un coup d'œil sur la société qui s'approchait. C'est du bien beau monde, ajouta-t-il, après quoi il se remit à triturer sa bouillie sans plus s'occuper de ses élégants visiteurs que s'ils eussent été ses commensaux ordinaires.

Sous la conduite de Charlie, les touristes admirèrent la cuisine, le cellier aux fromages, où une centaine de disques blancs, gros comme des roues de char, s'alignaient par étages sur des rayons de lattis, puis les étables, où ruminaient quelques vieilles vaches paresseuses. En sortant, Charlie indiqua la fenêtre de sa chambre, ornée de petits rideaux roses en son honneur ; et les dames déclarèrent que ça devait être ravissant de demeurer dans ce décor rustique, tandis que les hommes gardaient un mutisme plein d'indifférence. Pourtant, comme les deux fils du paysan passaient près d'eux en touchant leurs bonnets de cuir en guise de salut, les jeunes aristocrates les suivirent de l'œil avec complaisance et Maxime exprima l'opinion commune en déclarant :

— Ces vachers sont vraiment de beaux types. Regardez-moi ces bras-là.

Charlie eut envie de dire : « Ce sont mes cousins. » Mais une fausse honte le retint, comme tout à l'heure devant son oncle.

« Après tout, pensa-t-il, il n'est pas nécessaire que je le leur dise, puisqu'on ne m'a rien demandé. »

Pourtant il se sentait mécontent de lui, comme s'il se fût rendu coupable d'une mauvaise action. Et tandis qu'il se remettait en chemin avec ses élégants compagnons, une voix intérieure entama avec lui un de ces dialogues que connaissent les âmes délicates.

« Sans doute, lui disait sa conscience, rien ne t'obligeait à faire connaître ta parenté. Si tu avais oublié, ou que tu eusses simplement jugé inutile de dire : « Voici » mes cousins, voici mon oncle, » rien de mieux pour tout le monde, tu n'aurais aucun reproche à t'adresser. Mais si ton acte en soi est indifférent, qu'en est-il de l'intention ?... Tu as prémédité ton silence. Tu as eu peur du ridicule. Tu as eu honte à cause d'une femme. Tu as renié ta famille à cause de Renée de Maubert. Tu as menti. — J'ai menti ? — Oui, tu as menti. — Eh bien, tu vas voir. »

Charlie se rapprocha de Mlle de Maubert, qui marchait à côté du sentier, avec le bras de Germaine de Bray passé sous le sien.

— Comment avez-vous trouvé mon oncle et mes cousins ? demanda-t-il. N'est-ce pas qu'ils ont l'air de braves gens ?

— Qui donc ? demanda la jeune fille.

— Ces vachers que nous avons vus sont mes cousins, expliqua Charlie. Et ce paysan qui était devant le chalet est mon oncle, le propre frère de mon père.

— Vraiment ? dit Mlle de Maubert.

— Sans doute, dit Charlie qui acheva de se mettre le

cœur au large en ajoutant tout d'une haleine : Mon grand-père, chez qui j'allais toujours passer mes vacances, est aussi paysan, au Fresnois, près de Saint-Aubin.

— Vraiment ? répéta la jeune fille. Alors, monsieur, vous devez aimer beaucoup la campagne ?

— Beaucoup.

— Moi aussi, je l'adore.

Ces réflexions, qui n'étaient pas autre chose qu'une manière banale et polie de répondre à des confidences importunes, firent sur Charlie un effet dont Mlle de Maubert ne se douta guère. Il crut reconnaître un monde de délicatesse et de bonté naturelle dans ces simples mots ; aussi jeta-t-il sur la jeune fille un long regard chargé d'admiration et de reconnaissance.

Renée reçut la fin de ce regard et ne réprima pas un mouvement de surprise, en entrevoyant tout à coup les sentiments qui agitaient son compagnon. Elle se détourna en rougissant, et Charlie remarquant à son tour l'embarras de la jeune femme, eût voulu voir s'ouvrir à ses pieds un abîme pour s'y engloutir.

« Tout est fini, pensa-t-il. Je suis perdu. »

Ils continuèrent à marcher en silence jusqu'à la limite du haut plateau, où finissent les prairies et où le chemin, devenu route, s'enfonce sous bois pour descendre en pente rapide vers la plaine. C'était là que Charlie devait quitter la troupe.

— Vous n'avez plus besoin de guide maintenant, dit-il en s'arrêtant, sans oser regarder Mlle de Maubert.

— C'est dommage, repartit la jeune fille, au grand ébahissement de Charlie, qui crut rêver et rougit jusqu'à la racine des cheveux, de bonheur et de confusion. Il nous reste à vous remercier, reprit-elle, de la peine que vous avez prise et de toutes les jolies choses que vous

nous avez fait voir.... Ainsi, ajouta-t-elle gaiement, nous vous reverrons au tennis? C'est entendu! Est-ce entendu, monsieur Catelin?

— Oui, mademoiselle, dit Charlie en riant. C'est entendu.

Le reste de la compagnie les avait rejoints. Les compliments du départ échangés, Charlie demeura seul au bord de la pente. Il vit les jeunes gens s'effacer deux par deux sous la futaie. Cette fois, Renée de Maubert marchait la dernière, la fillette toujours à son bras. Au moment de disparaître, sa gracieuse figure se retourna et comme Charlie élevait son chapeau, une main s'agita en réponse à son salut; puis tout s'évanouit.

Alors Charlie sentit son cœur se gonfler à faire éclater sa poitrine et, dans un éblouissement prodigieux, il eut l'illusion d'un voile brusquement arraché, d'un monde nouveau où lui-même apparaissait transfiguré, soulevé, transporté d'un seul coup de la nuit au jour, de l'ignorance à la divine connaissance de la vie, — de la vie avec ce qui l'éclaire, ce qui la remplit, ce qui lui donne son but et sa raison d'être voulue de Dieu : l'amour. Il osa prononcer ce mot sacré, il le confia à la nature, il le chuchota à l'oreille de l'immensité : « Je l'aime, je l'aime, je l'aime. » Une question vint sur ses lèvres : « Est-ce qu'on peut donc aimer si vite? » à quoi il répondit : « Mais, je l'ai toujours aimée. »

Cependant, comme il s'était remis à marcher, ses réflexions prirent soudain un autre cours, et il s'effraya devant la réalité. Quelle probabilité y avait-il que Mlle de Maubert répondît jamais à son amour? A vingt-cinq ans, aimer un garçon de dix-neuf? Ne le considérait-elle pas comme un enfant? Elle qui avait certes refusé les partis les plus brillants de l'aristocratie, elle

s'éprendrait d'un fils d'épicier, petit-fils de paysan ? Les atroces théories de Maxime lui revinrent à la mémoire : « Une fille noble et pauvre ne se marie pas, ou bien elle déshonore sa famille en épousant un roturier. » « Ah ! se dit Charlie, pourquoi est-elle noble ? Que n'a-t-elle un simple nom comme le mien ! ou que ne puis-je, moi, lui offrir ces deux petites lettres qui, si Maxime a dit vrai, changent la valeur d'un homme et le rendent aimable aux yeux d'une femme ! »

Mais non, cela ne pouvait pas être. *Elle* ne partageait pas ces stupides préjugés de caste. *Elle* était bonne, sensée, clairvoyante ; elle ne mettrait pas des barrières de parchemin devant la porte de son cœur ; elle se laisserait toucher par le dévouement, par l'intelligence, par le savoir, par la noblesse de l'âme et non par la noblesse du nom.

C'est ainsi que Charlie s'abandonnait tour à tour au désespoir et à des songes enchantés ; tantôt, lorsqu'il considérait la situation de sang-froid, jugeant cet amour impossible, ridicule et presque coupable ; tantôt, lorsque la fièvre l'emportait, croyant tenir le bonheur, échafaudant des projets tumultueux qui aboutissaient tous à la même vision exquise : l'intérieur, le paisible foyer, la vie à deux, sous le même toit, la femme bien-aimée qu'on entend aller et venir dans la maison, pendant qu'assis à la table de travail, on lutte avec l'idée devant la page blanche, la femme adorée qui vient, qui s'approche, qui sourit et se penche....

Mais, peu à peu, ces alternatives d'espoir et de souffrance s'atténuèrent, se rapprochèrent, se confondirent dans l'âme de Charlie en un sentiment unique : le besoin de la revoir. Au bout d'une semaine, il ne pensa plus qu'à cela. Il passait la plus grande partie de

ses journées au bord du Creux-du-Vent, perdu dans une contemplation obstinée, enroulant et déroulant sans fin les mêmes idées sur la trame des mêmes souvenirs. Cette obsession, exaspérée par la solitude, ne tarda pas à devenir horriblement douloureuse. Un jour enfin, il trouva la place occupée : une nombreuse troupe d'enfants, quelque école de village, prenait ses ébats, déballait des provisions sur l'herbe où *Elle* s'était assise....

Le lendemain, Charlie rentra à Neuchâtel, où il arriva le soir. Ses parents, qui ne s'attendaient pas à le revoir si tôt, le plaisantèrent aimablement sur son enthousiasme vite refroidi. Mais la mère déclara tout à coup :

— Tu as changé pendant ces quinze jours.

— Je me porte très bien.

— Ce n'est pas cela, dit Mme Caroline. Je ne sais pas ce que tu as, mais il y a quelque chose. Tu n'es plus le même.

— Il devient homme, dit l'épicier.

« Voilà qui est curieux, pensait Charles en examinant ses parents. Je croyais que c'était eux qui avaient changé. »

Le lendemain, étant sorti de bonne heure, il éprouva la même sensation d'étonnement. Les maisons, les rues, les places, la ville entière lui sembla avoir pris une physionomie nouvelle qu'il ne lui avait jamais vue. Tout à coup il reçut un choc dans la poitrine en apercevant à une certaine distance devant lui une femme en toilette claire.... Elle s'approcha, il s'était trompé. Mais une deuxième fois, puis une troisième, il fut le jouet d'illusions pareilles. Il avait beau se raisonner, se dire : « Elle ne peut pas être ici ; elle est encore à la campagne pour un mois, » la vue de chaque blouse blanche lui faisait battre le cœur.

Dans l'après-midi, l'épicier proposa à son fils de

l'accompagner à la fabrique, où, disait-il, il venait de faire exécuter des travaux importants. En effet, Charlie, qui, depuis deux ou trois ans, faute de temps et faute d'intérêt, n'avait pas mis les pieds dans l'usine paternelle, demeura stupéfait à la vue des transformations qui s'y étaient accomplies. Le bâtiment primitif paraissait tout petit et comme écrasé entre deux ailes de dimensions doubles, avec des toits de verre et tout l'aspect d'une manufacture moderne. Une centaine d'ouvriers circulaient dans les divers ateliers, parmi les machines, les cuves et appareils de toutes formes dont Catelin indiquait l'emploi d'un mot bref en passant; soin inutile, car sa voix faible se perdait dans le vacarme continuel de l'eau qui coulait, des courroies qui claquaient et des aciers qui s'entre-choquaient. Charlie parvint cependant à comprendre que son père, au cours des dernières années, avait étendu sa fabrication de poudre à lessive à toute une série d'articles nouveaux, depuis le *Savon à détacher Catelin* jusqu'aux *Bougies Catelin* à la marque des *Trois Etoiles d'Or*. Il comprit alors également pourquoi son père avait peu à peu laissé le magasin presque entièrement à la charge de Mme Caroline, passant toute la journée à la manufacture et ne faisant que jeter un coup d'œil sur les livres de commerce, le soir en rentrant.

— Tout cela a dû te donner joliment à faire, dit-il quand ils se retrouvèrent dans le vestibule.

— Oui, répondit Catelin d'un air modeste. C'est une grande bénédiction pour moi d'avoir eu une femme telle que ta mère, entendue et laborieuse, pour me seconder dans les affaires.

L'épicier paraissait cependant jouir secrètement de l'admiration de son fils. Et après l'avoir fait passer par les bureaux, où il causa un moment avec son chef comp-

table et son chimiste, il pénétra dans son cabinet, petite pièce nue, meublée d'un secrétaire à rideau et de deux sièges, dont il offrit l'un à Charlie.

— Ainsi, dit-il, te voilà en vacances, mon fils. A quoi vas-tu t'occuper pendant ce temps ?

— En fait d'amusement, répondit Charlie en rougissant, j'aimerais assez jouer au tennis.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— C'est un jeu.... anglais.

— Va pour le jeu anglais ! dit l'épicier qui paraissait être de bonne humeur.

— Et puis, ajouta Charlie, j'ai l'intention de travailler. Il faut que je me mette à l'hébreu.

— Ah ! ah ! dit l'épicier. Tu veux donc toujours te faire pasteur ?

— Mais, sans doute, dit Charlie en regardant son père avec surprise.

— Ah ! c'est que les jeunes gens changent quelquefois d'idée, dit Catelin. Du moment que tu veux te faire pasteur, c'est bien, c'est bien, c'est très bien.... Ainsi, les affaires, ça ne te dit rien ?

— Les affaires ?

— Dame ! dit l'épicier. Tu vois où les choses en sont. Le commerce va bien, grâce à Dieu, et grâce aussi à ta bonne mère, que le Ciel nous la conserve ! Quant à l'usine, elle marche, je peux te le dire, ma-gni-fiquement. Ah ! si je m'étais lancé plus tôt en grand, j'aurais des millions.... des millions, tu m'entends ! Ça peut encore venir, d'ailleurs.... Mais donc, en attendant, voici, je m'étais dit que, si tu voulais, si tu y avais goût, tu aurais devant toi un bel avenir. Tu étudierais la chimie, et dans deux ans, tu deviendrais mon associé. Ça te

ferait tout de suite dans les quinze ou vingt mille francs par an pour commencer.... Non ! tu n'en veux pas ?... le métier de ton père te dégoûte ?

— Oh ! papa, s'écria Charlie, tu sais bien que là n'est pas la raison. Je ne me sens pas fait pour cela, voilà tout.

— Bah ! répliqua l'épicier. Je t'y mettrais bien, moi. Rappelle-toi cette devise qui est inscrite au fronton de cette maison de la rue de la gare et que tu m'as traduite un jour, — tu étais en cinquième latine, — te souviens-tu comme j'avais trouvé ça beau : *Omnia labore*, « Tout par le travail ? » J'ai toujours dit : « Celui qui a mis ça sur sa maison, c'est un homme, c'est *mon* homme, un gaillard qui comprend la vie. » Tout par le travail ! C'est ainsi que j'ai fait, moi, et le bon Dieu a béni mes efforts.

— Que veux-tu ? dit Charlie en souriant. Je me sens appelé à un autre genre d'activité.

— Oui, oui, je ne veux pas te contrarier, reprit le père. Seulement, il n'y a pas grand chose à gagner comme pasteur : de l'honneur, et puis c'est tout. Je voulais te donner à choisir, en me disant à part moi que c'était dommage qu'une affaire qui marche si bien doive un jour enrichir des étrangers... Mais tu sais que moi, je ne tiens pas aux biens de ce monde. En définitive, tout ce que j'ai sera à toi un jour. C'est pourquoi, mon garçon, fais-toi pasteur si le cœur t'en dit, fais-toi pasteur ! Tu seras moins riche, sans doute, que si tu avais repris la fabrique, mais tu seras tout de même plus riche que tes collègues, pourvu que Dieu me prête vie et fasse prospérer mes affaires, en récompense du sacrifice que tu lui fais.

Cette morale ne fut point du goût de Charlie, mais le respect filial le fit taire, et ayant ramené la conversation

sur des sujets insignifiants, il s'en alla au bout d'un moment, laissant son père à ses occupations. En descendant à la ville, le jeune homme résolut d'aller sans retard se faire inscrire au club de tennis et acheter le nécessaire pour s'exercer dès le lendemain, car il ne voulait point paraître maladroit le jour où il jouerait devant Elle. Mais tout à coup, une phrase de son père lui revint à l'esprit, il pensa : « Papa est donc riche ! » Cette idée lui parut drôle, il n'avait jamais songé à cela. « C'est Maxime, se dit-t-il, qui serait étonné s'il le savait ! » Et *elle*, serait-elle étonnée ? Mais il repoussa comme un sacrilège la supposition que Mlle de Maubert pût se préoccuper de choses semblables.

En rentrant, il fut sur le point de tout dévoiler à sa mère, car il n'avait jamais jusqu'ici eu de secret pour elle ; mais au moment de l'exprimer par des mots, son amour lui parut soudain si impossible, si absurde, si monstrueux, qu'il n'eut pas le courage de s'ouvrir. Le lendemain, il se rendit au champ de tennis où il mesura avec effroi la profondeur de son inexpérience. Mais Charlie n'était pas de ceux que la difficulté d'un début déconcerte et, dans le cas particulier, la persévérance n'était qu'une demi-vertu. Aussi devint-il en peu de temps un joueur émérite, et les pontifes du club n'hésitèrent pas à consacrer sa jeune gloire de leurs louanges.

Le tennis ne suffisait pas cependant à remplir ses journées, et Charlie tuait le temps de son mieux, en piochant l'hébreu, le grec, la philosophie, lisant pêle-mêle des sermons de Bossuet et des romans, ceux-là par goût, ceux-ci par devoir, car il se sentait peu attiré vers les œuvres d'imagination, auxquelles il trouvait toujours quelque chose de factice, d'inutile et de puéril : trop de vêtement sur trop peu de corps ; mais il avait conscience

d'une lacune de ce côté-là de sa culture, et s'efforçait, sans d'ailleurs y parvenir pleinement, de comprendre la valeur des formes, la part de beauté qui réside dans l'expression elle-même, ou, pour le dire d'un mot, l'art. Et ne pouvant se résigner à adopter pour son usage les jugements commodes des manuels et des critiques patentés, mais incapable d'autre part de se former une opinion précise et raisonnée, il se rejetait toujours avec délice sur les ouvrages substantiels de pure science ou de discussion abstraite. Il se réjouissait d'aborder bientôt, par des études régulières, les plus hauts problèmes de l'esprit, et, dans des rêves qui n'avaient pas de limites, il se voyait, apôtre passionné de la vérité, appelé à poursuivre l'œuvre d'un Pascal, en conciliant le dogme et la raison, la logique scientifique et la nécessité du miracle. Dans ces moments-là, sa vocation de pasteur lui apparaissait la plus belle, la plus vaste, la plus sublime des carrières humaines, toute resplendissante d'un éclat souverain, comme cette montagne lumineuse où saint Pierre disait : « Seigneur, il est bon que nous soyons ici.... » Et alors, au sein de son ravissement, Charlie entendait une voix douce murmurer à son oreille : « Si j'avais été un homme, moi aussi je me serais fait pasteur. » C'était vrai. *Elle* avait dit ce mot. Leurs deux âmes s'étaient rencontrées dans un même choix. N'y avait-il pas dans cet accord préalable, dans le rapprochement qui avait suivi, plus et mieux qu'une combinaison du hasard ?

Enfin septembre arriva. Maxime avait annoncé le retour de sa famille pour la première semaine du mois, à cause de sa mère, qui, disait-il, craignait les brouillards d'automne à la campagne. Il eût pu ajouter que le cousin à la munificence duquel les Maubert devaient leur villégiature avait besoin de sa maison pour ce moment-

là ; Charlie aurait béni le cousin, comme il bénissait les bronches délicates de Mme de Maubert.

Chaque matin, le jeune homme se donnait à lui-même un prétexte pour passer devant la demeure de Renée et s'assurer d'un coup d'œil furtif que les volets en étaient toujours clos. Puis, dans l'après-dînée, il se rendait au tennis où, tout en faisant sa partie avec ardeur, il songeait :

« Sera-ce pour demain ? »

Le cinquième jour, il venait de marquer une victoire après une série particulièrement brillante, quand, derrière lui, deux voix joyeuses crièrent tout à coup :

— Bravo, bravo, monsieur Catelin !

Et Mlle de Maubert lui tendit la main en disant :

— Voilà bien dix minutes que nous vous admirions.

— Mâtin ! déclara Maxime, tu es plus fort que feu Tennyson !... Le cours est-il libre ? Allons, vite une partie !

— Moi, dit Hedwige de Maubert, je ne joue pas avec vous, je suis retenue....

— Tu n'as pas besoin de le dire, interrompit Maxime.... D'ailleurs nous nous passerons de toi, nous sommes quatre.

Et ayant présenté Charlie à une assez jolie blonde, fraîche et rondelette, il ajouta, en exagérant très fort la prononciation à la française :

— Mademoiselle Schneeberger.

Le jeu commença tout de suite. Charlie, trop ému, débuta par quelques fautes, mais bientôt ressaisi, il donna toute sa mesure, si bien qu'à la fin de l'après-midi, Maxime, qui s'était entêté à ne pas vouloir changer de partenaire, — à la grande joie de Charlie, — déclara avec un dépit visible :

— Il n'y a pas moyen de lutter contre toi. Tu as dû jouer tous les jours.

Charlie confessa que c'était vrai, et le jeune aristocrate conclut d'un ton dégagé :

— C'est égal, tu as de fameuses dispositions.... Mais nous verrons cela quand je me serai remis au jeu.... A demain, hein ?

Et pirouettant sur ses talons, il s'en alla avec Mlle Schneeberger, laissant Charlie tout décontenancé de le voir partir sans ses sœurs. Mais Mlle Renée expliqua avec un petit rire qui en disait long :

— Je pense qu'ils ont des choses à se raconter.

— Sont-ils fiancés ? demanda Charlie que sa candeur empêchait d'interpréter autrement le sans-gêne de son ami.

La jeune fille haussa les épaules sans répondre. Puis, subitement :

— Allons ! Je retourne à la maison.

— Me permettez-vous de vous accompagner, mademoiselle ? demanda Charlie qui sentit battre ses tempes et rougit de son audace.

— Mais volontiers.

— Attendrons-nous mademoiselle votre sœur ?

— Oh ! ma sœur ! fit Renée de Maubert avec une expression amère où Charlie crut lire le blâme adressé à la licence par la vertu. Elle se passe bien de notre compagnie.... Elle a déjà son Maxime, ses Maxime, soyez tranquille, monsieur ; laissons-la où elle est.

Après quelques pas, Renée parut recouvrer toute sa bonne humeur :

— Qu'avez-vous fait pendant vos vacances ?

— Je me suis ennuyé.

— Ennuyé ?

— C'est-à-dire, pas précisément, reprit Charlie craignant déjà d'en avoir trop dit. J'ai travaillé. J'ai joué au tennis. J'ai lu.

— Des romans ?

— Aussi.

— Et moi, demanda Renée, devinez un peu ce que j'ai lu ?... Les *Etudes morales* de Gaston Frommel, reprit-elle avec une modestie adorable. Connaissez-vous ce livre, monsieur Catelin ?

— Mais oui, dit Charlie plein d'admiration.

Et il exposa naïvement ses propres goûts pour les ouvrages sérieux, tandis qu'elle l'écoutait avec bienveillance, approuvant parfois d'un mot et balançant sa raquette.

— Je suis comme vous, dit-elle. Moi, j'adore la philosophie. J'en ai déjà beaucoup lu, bien qu'on se moque de moi à la maison.... C'est ce que je dis toujours : j'aurais aimé être un homme, pour pouvoir étudier.... Mes parents m'ont empêchée de passer la licence ès lettres en disant que c'était ridicule.... Est-ce que vous trouvez aussi, vous monsieur, que ce soit ridicule à une femme de vouloir s'instruire ?

— Oh ! mademoiselle !

— Eh bien, voyez, tout le monde n'en juge pas comme vous. Maintenant on me permet tout de même de suivre le cours de littérature française. Est-ce que vous y viendrez ?

— Oui, mademoiselle, il rentre dans mon programme.

— Oh ! c'est bien, s'écria Renée. Vous verrez comme c'est intéressant.... Au revoir, monsieur, merci et à demain, dit-elle tout à coup en arrivant devant sa porte.

Et elle disparut, le sourire aux lèvres, laissant Charlie dans un état voisin de l'ivresse.

— C'est un ange! murmura-t-il en poursuivant son chemin, pendant qu'autour de lui, les façades, les arbres, les passants semblaient danser une extravagante tarentelle.

Une vigoureuse claque sur l'épaule le rappela abruptement sur la terre et, se détournant, il se trouva en face du sieur Troplon, qu'il venait de dépasser sans le voir.

— Eh ben, eh ben! s'écria le cabaretier, la bouche fendue jusqu'aux oreilles. On ne se connait plus maintenant? Comment qu'ça va, mon garçon?

Charlie se laissa serrer la main à contre-cœur. Le mari de sa tante Rose lui inspirait une aversion profonde et toutes les fois qu'il le rencontrait, il hâtait le pas en le saluant, pour n'avoir pas à subir son odieuse familiarité.

Mais cette fois l'autre le tenait par un bouton de son gilet, et Charlie n'avait pas encore suffisamment retrouvé son assiette pour s'en tirer par une excuse.

— Parole, reprit le cabaretier, on dirait pas qu'on est oncle et neveu. Il y a une éternité qu'on ne s'est vu. Tu deviens beau garçon comme tout. Dis-moi, est-ce que tu ne pourrais pas venir un samedi manger les tripes? Ta tante les fait....

Un claquement de la langue acheva de préciser la pensée de Troplon, qui poursuivit avec emphase :

— Nous avons dans la clientèle presque tout le Conseil d'Etat, et le Conseil municipal, et la Magistrature!... Il ne faut pas croire au moins que tu te dégraderais en venant chez ton oncle!... A propos, le papa m'a dit l'autre jour que tu avais réussi des examens... Félicitations, mon neveu.

— Merci, dit Charlie. Mais au revoir, je suis vraiment pressé.

— Oui, oui, tu es toujours pressé, toi! répliqua le

cabaretier avec un mauvais regard, tandis que Charlie s'enfuyait.

Cette rencontre eut pour avantage de fournir un sujet de conversation au dîner de la famille Catelin. Charlie rapporta l'aventure, sans oublier les félicitations que Troplon lui avait faites à propos de son examen.

— En effet, dit le père, je lui ai parlé de toi.

— Tu le vois donc encore? demanda Mme Caroline.

— Mais oui. Il s'est rangé, décidément, dit l'épicier d'un ton où perçait une certaine considération.

— Pour moi, je n'aime pas cet homme.

— Moi non plus, s'écria Charlie.

— Il faut aimer même ses ennemis, répliqua le père de son ton sentencieux. Si j'étais pasteur, continua-t-il en jetant un coup d'œil à Charlie, je prêcherais cela tous les dimanches. On ne gagne rien à entretenir la haine ; tandis qu'en usant de bons procédés à leur égard, nos ennemis mêmes finissent par nous servir à l'occasion... Or Troplon n'a rien contre nous que je sache. Et maintenant qu'il réussit dans ses affaires, nous ne pouvons pas lui demander davantage.

— Et Rose ? demanda Mme Caroline.

— Ma sœur est travailleuse et économe, — comme toi, ajouta galamment l'épicier en se tournant vers sa femme qui parut goûter médiocrement la comparaison.

— En tout cas, son mari ne me plaît guère, murmura Charlie.

— Pense-le si tu veux, mais ne le dis pas.

— Pas même en famille ?

— Pas même en famille, répliqua Catelin avec gravité. Quand on s'habitue à dire des choses chez soi, elles sortent un beau jour toutes seules, là où il ne faudrait pas....

Cette conversation apprit à Charlie et à sa mère un fait qu'ils ignoraient, à savoir que Catelin avait conservé, ou renoué, certaines relations avec sa sœur et son beau-frère. C'était d'ailleurs une chose toute naturelle pour qui connaissait le caractère conciliant de l'épicier.

Les semaines qui suivirent passèrent pour Charlie comme un rêve radieux, chaque journée versant incessamment sa part de joie dans un présent si beau qu'il empêchait de regarder l'avenir. La voir, l'entendre, lui parler, échanger avec elle des propos où se révélait toujours plus intime la communauté de leurs goûts, de leurs idées, de leurs aspirations ; suivre des yeux sa robe blanche disparaissant dans l'ombre de l'allée ; s'en aller avec la caresse dans l'oreille du dernier « au revoir » ; rentrer chez soi l'âme éperdue, et trouver dans les livres non pas l'oubli, mais l'apaisement de la félicité après le tumulte de la passion : ainsi se résumait l'existence de Charlie.

Il se trouva, du reste, que ce régime donna d'excellents résultats. En partageant son temps, comme il le faisait, entre l'étude, le sport et l'amour, Charlie corrigeait, sans s'en douter, l'excès cérébral d'une jeunesse studieuse, trop sédentaire, trop privée d'exercice physique. Son corps se redressa, un sang plus chaud vivifia ses membres, colora son épiderme ; sa poitrine s'élargit à tel point qu'il commença à se sentir à l'étroit dans ses habits, circonstance qu'il peut paraître ridicule de rapporter, mais qui permit à l'amoureux jeune homme de renouveler sa garde-robe.

En même temps, son cerveau bénéficiait aussi de l'équilibre général. Jamais Charlie ne s'était senti les idées si claires, l'esprit si dispos, le travail si facile ; et il attendait avec impatience l'ouverture du semestre uni-

versitaire, en brûlant par avance du désir de se distinguer *pour elle*.

Ce n'était peut-être pas un idéal très théologique, mais Charlie ne s'avisa point sur l'heure de cette objection.

VI

— Entrez ! cria Maxime de Maubert.

Renée parut et, ayant refermé la porte, alla se jeter sur le vieux canapé, jadis rouge, qui formait l'unique ornement de la chambre fraternelle et dont les ressorts firent entendre sous le poids de la jeune fille, des craquements lugubres.

— Me voici, dit-elle. Qu'avais-tu à me demander ?

Maxime alluma une cigarette, se tourna en pivotant sur sa chaise et jeta sur sa sœur un coup d'œil d'inquisiteur :

— Par où as-tu passé, hier, en revenant du tennis ?

— Qu'est-ce que cela peut te faire ?

— Tu as passé par la forêt ?

— Parfaitement.

— Avec Catelin ?

— Parfaitement. Tu y passes bien, toi !

— Moi, répliqua Maxime, c'est une autre question. Moi, je suis un homme, je fais ce que je veux.... Ne te fâche pas, ajouta-t-il à un mouvement que fit sa sœur. Si tu ne veux pas que je mette papa dans nos petits secrets, écoute ce que j'ai à te dire.... Catelin te fait la cour.

— Bah ! fit Renée avec impatience.

— Catelin est amoureux de toi, reprit Maxime sans s'émouvoir. Tu ne te figures pas que je sois assez bête pour n'avoir pas remarqué ça depuis le premier jour.

Mais voici justement où est le diable : tout le monde en cause déjà au tennis ; dans quinze jours toute la ville le saura. Aussi, ma chère, il faut que cela cesse !

— Ah ! mais, tu m'ennuies, s'écria Renée en bondissant sur ses pieds. Je ne te demande pas, moi, ton aînée, ce que tu fais avec Loulou Schneeberger.... Occupe-toi de tes affaires, s'il te plaît, et laisse-moi tranquille !

— Comme tu voudras, répliqua imperturbablement Maxime. Si tu préfères que j'en parle à papa....

La jeune fille, domptée et prête à pleurer, se rassit en bégayant d'un ton enfantin :

— Je ne vois pas ce que j'ai fait de mal.

— Parbleu, moi non plus, dit Maxime. Un tout petit *flirt*, bon Dieu ! Nous savons ce que c'est. Vois-tu que je reproche à Hedwige de rigoler comme elle fait avec tous les types qu'elle rencontre ? Seulement toi, c'est différent ; tu te spécialises, donc tu te compromets, ma chère ! Tant que vous flirtiez un peu, Catelin et toi, il n'y avait pas d'inconvénients ; mais maintenant que cela devient sérieux....

— Oh ! sérieux !

— Oui, c'est une manière de dire. Catelin a dix-neuf ans, toi vingt-cinq.... J'entends bien que tu ne penses pas à t'amouracher de lui.

— Je le trouve mieux élevé et moins bête que vous tous, voilà tout, répliqua la jeune fille qui se crut vengée par ce mot et l'appuya d'un sourire de défi.

— Oh ! parfaitement, répliqua Maxime. Je reconnais toutes les supériorités de Catelin : c'est un bon garçon, pas mal de sa personne, gentil, bien élevé ; c'est un savant, un type épatant, un génie, tout ce que tu voudras... Mais ça ne l'empêche pas, malheureusement, d'être ce

qu'il est : le fils de l'épicier Catelin, tandis que toi, tu t'appelles Renée de Maubert.

— La sœur de Maxime de Maubert ! fit Renée avec une emphrase ironique.

— Ma sœur aînée, repartit froidement Maxime en s'inclinant. C'est pourquoi j'ai tenu à avoir cette petite explication entre nous, comme deux bons frère et sœur que nous sommes, sans faire intervenir l'autorité paternelle.... Crois-tu que papa ferait une tête, s'il savait.... Il serait dans le cas d'en attraper une apoplexie !... Mais aussi, reprit-il avec bonhomie, a-t-on jamais vu ! Quelle diable d'idée as-tu eue de te fourrer dans la tête un homme *que tu ne peux pas épouser* ?

— Je le sais très bien.

— Ah ! bon ! dit Maxime. Mais alors ?

— Et pourquoi ne pourrais-je pas l'épouser ? demanda Renée passant tout à coup à l'offensive.

— Ah, ah ! nous y voilà ! fit Maxime en riant.

— Il vaut encore mieux épouser un homme qui n'a pas de naissance, mais qui est intelligent et qui sûrement fera tout pour rendre sa femme heureuse, que de s'entendre reprocher plus tard d'être pauvre et de.... de ne s'être pas mariée du tout, conclut la jeune fille en fondant en larmes.

— Voyons, petite sœur, dit Maxime en lui frappant amicalement sur l'épaule. Qui te dit que tu n'arriveras pas à te marier ? Les *lundis* vont recommencer ; et il paraît que cet hiver, ces dames vont les organiser d'une manière un peu différente, parce qu'elles trouvent qu'il ne s'est pas fait assez de mariages l'année dernière. J'ai entendu parler d'un nouveau système : on veut tâcher d'attirer des jeunes gens du dehors, de Berne et de Ge-

nève ; et les parents ne viendront plus dorénavant chercher leurs demoiselles, pour que les messieurs puissent les accompagner seules à la maison.... Ainsi, tu vois que tout espoir n'est pas perdu.... D'ailleurs, reprit-il d'un ton sévère en voyant sa sœur hausser les épaules, le principal pour le moment est que Catelin disparaisse de l'horizon. Et si tu dois un jour coiffer définitivement sainte Catherine, ça vaudra encore mieux que de te faire sainte Cateline par la grâce d'un épicier.

— Il n'est pas épicier, s'écria Renée avec impatience, il sera pasteur.

— Ça, c'est vrai, dit Maxime frappé de l'argument. Pasteur, c'est quelque chose. Pasteur, c'est un métier qui a du chic, incontestablement. Un pasteur est un homme qu'on peut recevoir. Il y en a qui s'habillent diablement mal, mais en général ils savent se conduire.... et puis ils sont utiles, on a souvent besoin d'eux.... Aussi ma foi, Catelin étant pasteur, on comprendrait à la rigueur que tu l'épouses, s'il avait des parents convenables, — si par exemple son père ne faisait rien ! — ou qu'il eût beaucoup d'argent !

— Tu as dit toi-même que les Catelin étaient riches, murmura Renée.

— Bah bah ! entendons-nous ! J'ai voulu dire : *relativement*. Le vieux a sans doute un pied de bas ; mais entre les économies d'un épicier et la fortune qui pourrait payer une mésalliance de ce calibre, je te prie de croire qu'il y a de la marge !

La jeune fille parut songeuse, et Maxime jugeant la discussion terminée reprit d'un ton sec :

— Maintenant, voyons. Il est entendu que je n'en parlerai pas à papa ; mais toi, de ton côté, que vas-tu faire ?

Au bout d'un instant de silence, il reprit :

— Te sens-tu de force à liquider Catelin ?

Renée ne répondit pas.

— Veux-tu que je m'en charge ?

— Oh ! non, dit vivement la jeune fille. Il ne mérite pas cela.

— Enfin, il faut pourtant te décider.

— J'aime encore mieux.... ne plus aller au tennis, dit la jeune fille en hésitant.

— Très bien, déclara Maxime. C'est une solution qui, à défaut de franchise, ne manque pas d'élégance. Ça va te priver un peu, mais la saison touche à sa fin ; tu recommenceras à jouer au printemps, et d'ici là Catelin aura compris ; c'est l'essentiel.... Après quoi, nous tâcherons de te trouver un mari à la hauteur ! ajouta-t-il sur un ton de plaisanterie, tandis que Renée gagnait la porte, la tête basse.

Le lendemain, Charlie demanda à Maxime :

— Tu viens seul ?

— Voilà ma sœur, répondit le patricien en désignant d'un signe de tête Hedwige de Maubert à quelques pas d'eux.

— Mademoiselle Renée ne vient pas ?

— Non.

Maxime, qui avait voulu paraître indifférent, se trouva trahi par le son de sa voix. Ce *non* fut si impérieux, si plein de sous-entendus menaçants, qu'il fit courir un froid mortel dans les veines de Charlie, qui changea de couleur et devint blême. En présence d'une soudaine catastrophe, une âme jeune et ardente ne sait pas retenir un secret. Celui de Charlie se lut avec une clarté tragique dans ses traits crispés, dans ses yeux hagards, dans la façon dont ses bras retombèrent le long de son corps.

— Renée ne viendra plus au tennis, reprit Maxime en regardant fixement son camarade.

Les lèvres de Charlie balbutièrent malgré lui :

— Et pourquoi donc ?

— Ça l'ennuie, répondit Maxime sans détourner les yeux. Elle en a assez.

— Ah ! fit Charlie avec un affreux sourire.

« Ma foi, tant pis ! pensa le gentilhomme. C'est touché un peu fort, mais ça y est, l'affaire est faite. »

Et reprenant son air enjoué, il proposa une partie que Charlie fut bien forcé d'accepter. Le malheureux se trouva alors dans la situation, plus d'une fois exploitée par les nouvellistes, de l'acteur obligé de jouer un rôle comique, avec la mort et l'épouvante dans l'âme ; à cette différence près, toutefois, que Charlie, n'étant pas cabotin de profession, souffrit probablement davantage et certainement joua plus mal.

Aussi quand, la farce terminée, le rideau tomba ; quand Charlie, rentré chez lui, se retrouva seul dans sa chambre, l'infortuné s'arrêta, brisé, sur le seuil, et s'adossant contre la porte qu'il venait de refermer, il demeura là, incapable de faire un pas de plus. Ses oreilles bourdonnaient ; il haletait, la gorge sèche, les poumons comprimés par une oppression atroce, le cœur si serré que ses mains se portaient involontairement à sa poitrine comme pour l'en arracher.... Oh ! s'il avait pu l'en arracher ! s'il avait pu rejeter ce poids monstrueux qui l'étouffait ! s'il avait pu, au moins, respirer de l'air frais, de l'air pur, échapper pour un moment à cette effroyable torture physique qui lui ôtait même la faculté de comprendre sa douleur....

Qu'est-ce que c'était que ce bruit ? On frappait à sa porte. Une voix cria :

— Charlie, es-tu rentré ?

Et comme il reculait en chancelant, sa mère apparut tout à coup, avec un air effrayé :

— Mais, qu'est-ce que tu as ?

— Maman ! cria Charlie en éclatant en sanglots.

Il était tombé sur une chaise et se secouait tellement que toute la chambre tremblait. Mme Caroline lui passa un bras autour des épaules et, comme il ne se calmait point, elle se mit, dans sa détresse, à pleurer aussi :

— Mon fils ! mon Charlie ! mon enfant !

Il bégaya :

— Pardon, maman.

Mais cela dura longtemps avant qu'il pût en dire davantage. Les sanglots le reprenaient toujours :

— Laisse-moi pleurer, cela me fait du bien.

Puis, comme elle lui bassinait les tempes et le front avec de l'eau fraiche, il se remit à dire :

— Maman, pardonne-moi.

— Mais il ne faut pas me demander pardon, mon chéri ; je n'ai rien à te pardonner.

— Oh ! si, si ! cria-t-il. Tu *as* à me pardonner. Il y a longtemps que j'aurais dû te le dire....

Et dans une nouvelle crise de désespoir, la tête dans ses mains, il balbutia :

— C'est Renée.... Renée de Maubert.... Mademoiselle de Maubert... J'étais fou de penser à elle, n'est-ce-pas ?... Si tu savais comme.... Je sais bien que c'était fou !.... Elle était venue à la montagne, cet été.... Je la voyais tous les jours, au tennis.... Ecoute, maman, je veux tout te dire....

Et tandis que sa mère assise en face de lui, muette et toute pâle, le regardait avec stupeur, Charlie refit en phrases entrecoupées le récit de ses brèves amours. Il

parla longtemps, vidant son cœur jusqu'au fond, avec une sorte d'éloquence sauvage, avec tous les accents d'une passion longtemps contenue, qui brise subitement les chaînes de la raison comme un torrent rompt ses digues. Mme Caroline écoutait ce débordement, les lèvres serrées, les yeux agrandis, le cœur bouleversé par la pitié de la mère et par la stupéfaction de la femme. Jamais, dans la simplicité de son âme, dans la paix de son humble existence, l'amour ne s'était dressé devant elle sous cet aspect de violence et de grandeur. Qu'y avait-il de commun entre ce qu'elle entendait et les sentiments qui, vingt ans auparavant, lui avaient fait échanger son nom de Legru contre celui de Catelin ? Quelle ressemblance entre l'amour que lui avait enseigné le père et l'amour que le fils lui révélait maintenant ? Où donc était l'amour ? Etait-ce elle qui n'avait jamais aimé, ou bien son Charlie était-il la victime de quelque folie, de quelque horrible hallucination du démon ?

Ces idées, si nouvelles pour elle, empêchaient Mme Caroline de trouver les mots qu'elle eût désirés, et elle ne pouvait que répéter :

— Mon pauvre enfant, mon chéri, calme-toi.... Il faut tâcher d'oublier....

Tout à coup, elle chuchota :

— Voici ton père.

Elle sortit de la chambre de l'air le plus naturel qu'elle put, pendant que Charlie courait se plonger la tête dans l'eau afin d'effacer les traces de la scène.

— Quoi ? Le souper n'est pas prêt ? dit l'épicier à sa femme en regardant sa montre.

— C'est vrai, répondit Mme Caroline en courant à la cuisine. Je te demande pardon, mon ami, je ne savais pas qu'il fût si tard.

Quand elle eut donné ses ordres à la servante, elle se mit à dresser elle-même la table du souper, comme elle faisait chaque soir. Son mari s'était déjà installé à sa place de *pater familias* et lisait son journal en silence. Quand Charlie entra, il lui rendit son bonsoir sans lever les yeux, fort heureusement, car le jeune homme avait la mine aussi défaite et livide qu'un moribond. Mais l'épicier n'avait décidément pas le coup d'œil observateur ce soir-là, car il ne parut même pas remarquer que son fils ne touchait à aucun plat, se bornant à répondre de temps en temps par un signe découragé aux muettes objurgations de Mme Caroline.

Deux heures plus tard cependant, au moment de se mettre au lit, Catelin demanda tout à coup à sa femme :

— Qu'avait donc Charlie ce soir à souper ?

— Mais, rien, répondit Mme Caroline, qui rougit en prononçant le premier mensonge de sa vie.

L'épicier parut satisfait de cette réponse. Mais plus d'une fois, les jours suivants, Mme Caroline eut nettement l'impression que son mari les surveillait, elle et son fils, à la dérobée, et le silence même de l'épicier, au lieu de la rassurer, confirma son appréhension. Il était en effet impossible de ne pas voir le changement survenu chez Charlie. Le malheureux fondait à vue d'œil ; et, incapable de s'intéresser à rien, il rejetait loin de lui ses livres du même geste de dégoût dont il repoussait la nourriture pour son corps. Il sortait cependant chaque jour et passait même dehors des après-midi entiers.

— Si je pouvais la rencontrer une fois, la voir au moins en passant dans la rue, je saurais ce qu'il en est, dit-il un jour à sa mère. Je ne lui parlerais pas, je la saluerais seulement, et je verrais bien si c'est elle ou si c'est sa famille qui a voulu la rupture. C'est cette

incertitude qui me tue! Mais je *sais* que ce n'est pas venu d'elle. *Elle* souffre; pas comme moi peut-être, mais elle est malheureuse, je le sens, j'en suis sûr; on l'a injuriée, menacée, terrorisée; j'ai lu tout cela dans les yeux de Maxime.... Ah! ce Maxime et toute cette famille, comme je les hais, en pensant à ce qu'elle a dû souffrir, à ce qu'elle souffre, pauvre fille, dans ce milieu de paresse, d'orgueil, de lâcheté et de mensonge....

« C'est donc cela l'amour ? » pensait Mme Caroline en reprenant tout haut son refrain habituel :

— Il ne faut pas te rendre malade, mon enfant... Heureusement, ajouta-t-elle, tes cours vont recommencer. Cela te changera les idées.

— Ah oui, mes études! dit Charlie avec un air égaré.

— Pourquoi ne cherches-tu pas le secours où il est? poursuivit Mme Caroline avec douceur. Pourquoi ne demandes-tu pas à Dieu de te consoler et de t'aider.

— Pourquoi? s'écria Charlie d'une voix basse et étranglée en saisissant le bras de sa mère qu'il serra avec force.... Pourquoi, ma pauvre maman?... C'est que je ne peux pas prier.... C'est que je ne *sais* pas prier, reprit-il avec une violence convulsive.... C'est que Dieu ne peut pas m'entendre, parce que je ne connais pas Dieu!

— Mon fils! s'écria la pauvre femme en joignant les mains. Voilà maintenant des blasphèmes dans ta bouche!...

— Ah! c'est là, poursuivit-il, le plus terrible des supplices que j'endure. En perdant mon amour, j'ai perdu Dieu; ou plutôt, quand j'ai cherché auprès de lui la consolation et la force dont tu parlais tout à l'heure, j'ai compris que je n'avais jamais connu réellement Dieu.... Sans doute je crois en lui; depuis que tu m'as appris, tout enfant, à l'adorer, je l'ai régulièrement

prié ; je l'ai admiré dans les œuvres de sa création ; je me suis appliqué à vivre selon sa loi et j'ai voulu le servir en me faisant, parmi les hommes, le messager de sa parole. Mais quel serviteur ferais-je avec une foi pareille ? Si je crois au Dieu créateur et si je ne possède pas le Dieu vivant ? Si je le vois au-dessus de moi, autour de moi, mais en dehors de moi ? Si j'admets sa réalité surnaturelle, mais si je n'ai pas fait moi-même l'expérience de sa bonté, de sa miséricorde, de sa pitié ?...

— Oh ! fit Mme Caroline en secouant la tête. Cela veut dire que tu consens à recevoir les bienfaits, mais que tu ne veux pas accepter la souffrance.

— C'est vrai, dit Charlie en fermant les yeux et en frissonnant.

— Mon enfant, reprit la mère, je ne suis qu'une pauvre femme bien peu instruite et sans grande connaissance des choses dont tu me parles et que je vois depuis quelque temps.... Mais ce que je sais, c'est que Dieu est bon, et je veux le prier qu'il te donne de faire cette expérience à son tour. Il le fera, j'en suis certaine, parce qu'il veut le faire pour chacun de nous, et je pense que, s'il ne le fait pas pour tous les hommes, c'est qu'il y en a qui ne veulent pas.... Mais mon Charlie cherche, et je sais qu'il trouvera !

Elle ouvrit les bras et, pleurant tous deux, la mère et le fils s'embrassèrent longuement.

J.-P. PORRET.

(*La suite prochainement.*)

BJOERNSTJERNE BJOERNSON

Les noms d'Ibsen et de Bjoernson restent indissolublement liés à la renaissance littéraire de la Norvège dans la seconde moitié du siècle dernier. On dira Ibsen et Bjoernson comme on dit déjà Corneille et Racine, Schiller et Goethe. Et l'on tracera entre les deux Scandinaves de savants parallèles comme on en a tant tracé entre leurs prédécesseurs français et allemands. Ces exercices ont leur utilité. A mettre en contraste deux figures, leurs traits à l'une et à l'autre s'accusent mieux. Un parallèle entre Ibsen et Bjoernson apparaît d'ailleurs plus justifié que tout autre. Dès leur berceau, que dis-je ? dès leurs aïeux, ces deux hommes s'opposent. Bjoernson est un autochtone, de pure race norvégienne ; Ibsen compte parmi ses ascendants maints étrangers : le sang allemand se mêle dans ses veines au sang écossais et au sang danois. Le cosmopolitisme d'Ibsen se marque à son genre de vie. Il mena une existence errante. Longtemps il résida hors de Norvège et sans trop en souffrir, semble-t-il. Bjoernson, lui aussi, quittait souvent son pays. Il devait même, dans sa vieillesse, devenir un voyageur infatigable ; mais jamais l'idée ne lui vint de se fixer à

demeure ailleurs que sur son sol natal, ardemment aimé. Ibsen fut un grand écrivain et penseur cosmopolite, Bjoernson un grand prédicateur national.

Mêmes différences dans l'esprit qui anime leurs œuvres. Ibsen est un individualiste, jaloux à l'excès de son individualité. Des anarchistes ont pu saluer en lui leur maître. Bjoernson est un auteur social qui met, du moins en théorie, la famille au-dessus de l'individu. Ibsen est un solitaire, Bjoernson possède ce que les sociologues d'aujourd'hui (et de demain, hélas ! j'en ai peur) appellent une « âme grégaire. » Ibsen est un pessimiste, Bjoernson croit à l'humanité, au progrès, à tous les progrès. Ibsen cisèle ses œuvres avec amour, Bjoernson improvise avec feu. Ibsen hait le vulgaire et l'écarte, Bjoernson lui ouvre les bras et ne demande qu'à fraterniser et à tutoyer. Ibsen écrit des œuvres difficiles pour sa satisfaction personnelle et l'austère plaisir d'une élite, Bjoernson répand dans le peuple des œuvres insuffisamment mûries et qui visent à des réformes immédiates. Ibsen tire d'une aigre flûte des sons perçants et délicats, Bjoernson frappe à tour de bras sur une grosse caisse.

Un parallèle entre Ibsen et Bjoernson, mais rien n'est plus facile à confectionner. Leurs deux esprits s'opposent avec une rigueur presque mathématique. Un parallèle entre ces deux auteurs n'en reste pas moins, tout compte fait, un exercice assez oiseux. Valable pour Ibsen qui a peu changé, il s'applique moins exactement à Bjoernson de qui les opinions et la manière de les exprimer, chez qui le fond et la forme subirent des fluctuations notables. Il n'y a pas un seul Bjoernson : ils sont au moins trois.

Un personnage de cet auteur observe au premier acte de *Laboremus* :

« Quelqu'un d'entre nous peut-il se souvenir de ce qu'il était il y a deux ans ? Quand on vient me rapporter comment je pensais et agissais alors, il me semble vraiment que je lis cela dans un livre. Je ne suis plus ce que j'étais il y a deux ans, bien moins encore ce que j'étais il y a cinq ans ou dix.... Nous sommes plus qu'une continuation de notre *moi* primitif. L'élément nouveau qui s'ajoute à nous nous transforme. »

La justesse de cette remarque se démontre aux avis différents et successifs que professent du berceau à la tombe la plupart des hommes intelligents. Bjoernson, plus que tout autre, fut d'esprit ondoyant et divers. Son œuvre est loin de former un bloc. On distingue, comme j'ai dit, dans sa carrière, trois phases au moins. Et c'est des trois aspects divers de son talent que l'unité de son génie est faite. On peut préférer le Bjoernson première, seconde ou troisième manière. Et, pour ma part, je préfère, de beaucoup, le Bjoernson de la jeunesse au Bjoernson de l'âge mûr et surtout au Bjoernson de la vieillesse ; mais j'essaierai de commenter avec un égal scrupule Bjoernson I, Bjoernson II et Bjoernson III.

I

Bjoernson avait vingt-cinq ans quand il publia son premier roman : *Synnöve Solbakken*. Tout est norvégien dans ce récit d'un jeune Norvégien : personnages, paysages, sentiments. Bjoernson avait encore, à cette époque, un horizon restreint, des idées étroites. Né le 8 décembre 1832 à Kvikne, petite localité du Dovrespäld, il avait grandi dans un milieu foncièrement bourgeois et honnête, profondément enraciné au sol natal. Son père, un pasteur, l'avait élevé dans la crainte de Dieu et le respect de la morale. L'enfance de Bjoernson se déroula dans une atmosphère d'orthodoxie et de rigorisme. Il

devait par la suite renier la religion de son enfance, mais il persista longtemps, jusqu'à son extrême vieillesse, dans les habitudes austères et les solides principes des gens de bien qui avaient guidé ses premiers pas.

Les récits champêtres de Bjoernson, à ses débuts, mettent en scène des êtres primitifs, tout près de la nature. Bjoernson s'était nourri du *folk-lore* norvégien. Il s'était formé une image idéale de son pays d'après ses légendes. Etroitement mêlé, comme jeune homme, à la vie nationale, il observa directement le milieu presque immuable où ces récits fantastiques se déroulent. Légende et réalité, vérité et poésie se mêlent harmonieusement dans les nouvelles par où il commença d'attirer sur lui l'attention. Les idylles de Bjoernson diffèrent sensiblement des romans champêtres de George Sand et d'Auerbach, mais on éprouve pour leur auteur la même sympathie. Dès son début, Bjoernson trouvait sa voie. Il exprimait sous une forme aisée les sentiments qu'il était le mieux capable d'éprouver, de traduire, de faire éprouver. Les admirateurs du poète norvégien devenu prophète social et citoyen du monde affectent de tenir en médiocre estime ces esquisses d'un dessin un peu grêle et ces aquarelles un peu pâles, d'une couleur en tout cas toute locale et qu'ils jugent fade. J'avoue ma prédilection pour ces récits, dédaignés des purs disciples du maître. Bjoernson n'aurait rien écrit que *Synnöve Solbakken* et *Arne* qu'il mériterait encore, me semble-t-il, une place parmi les romanciers-poètes du dix-neuvième siècle.

Synnöve Solbakken et *Arne* nous transportent sur les montueux plateaux de la Norvège. La contrée est sauvage, le climat rude et les habitants sont à la ressemblance du pays. Il y a beaucoup d'idéalisme dans ces

tableaux champêtres et dans les intentions morales qu'ils manifestent, mais les mœurs mêmes des personnages sont décrites avec le réalisme de rigueur. Deux passions mauvaises égarent ces hommes du Nord : l'amour de la boisson et l'amour des coups. Il faut peiner dur pour arracher au sol ingrat de la Norvège une subsistance précaire ; aussi les paysans de ces contrées hyperboréennes éprouvent-ils parfois le besoin d'une salutaire détente, d'une réparatrice orgie. Alors l'alcool coule à flots.

C'est surtout quand ils se marient que les personnages de Bjoernson se livrent à leurs excessives libations. Invariablement, les fêtes nuptiales finissent mal. Quand l'alcool a échauffé les cerveaux et irrité les courages, il faut bien que tant d'ardeur se dépense. Tels les paladins d'autrefois, les paysans de Bjoernson brisent alors des lances pour rien, pour le plaisir. Les couteaux sortent tout seuls des poches. Et le sang jaillit.

Thorbjörn Granliden, le héros de *Synnöve Solbakken*, est le type accompli du paysan norvégien d'âme honnête, au cœur d'or, mais batailleur et vindicatif. Malgré ses défauts, Thorbjörn est sympathique. Sous l'influence d'un amour partagé, sa grossièreté naturelle fait d'ailleurs place peu à peu à de la finesse et à de la douceur. Après avoir failli mourir d'un coup de couteau, il guérit pour devenir un fiancé modèle et un époux idéal. Par sa grâce d'oiseau montagnard, une belle jeune fille, Synnöve Solbakken, a réalisé ce miracle. L'action bienfaisante, ennoblissante, apaisante de l'amour, Bjoernson développe ce thème avec bonheur dans ses premiers écrits. Il doit à ce que M. Fogazzaro appelle « l'idéalisation amoureuse de la femme » quelques-uns de ses meilleurs morceaux.

Elles sont en nombre exceptionnel, les pages fraîches, prenantes, touchantes, dans l'idylle intitulée *Synnöve Solbakken*. Et non seulement ce récit vaut *en soi*, mais il paraît que nous lui devons, pour une part, cet autre chef-d'œuvre : *Peer Gynt*. Peer Gynt est une réplique, un défi à Thorbjörn Granliden. La sympathie de Bjoernson pour l'homme du peuple norvégien, batailleur et brutal, « au demeurant le meilleur fils du monde, » excita la verve agressive de l'amer Ibsen. Il montra dans Peer Gynt le Norvégien tel qu'il est, c'est-à-dire le Norvégien tel qu'il le voyait dans son pessimisme. Peer Gynt, comme Thorbjörn, a la tête près du bonnet et le coup de poing facile ; mais il est absolument un mauvais gars, alors que chez Bjoernson le Norvégien typique rachète ses excès passagers par un fonds permanent d'estimables vertus.

On retrouve comme cela, à toutes les époques, l'influence exercée sur Ibsen par Bjoernson et réciproquement.

A *Synnöve Solbakken* succéda le roman intitulé *Arne*, qui le complète. Arne incarne un aspect opposé du caractère national. Thorbjörn était le Norvégien batailleur, Arne est le Norvégien fantasque, le Norvégien rêveur. Ces traits contradictoires, Ibsen — on se rappelle — les attribue l'un et l'autre à Peer Gynt. Peer Gynt est à la fois un homme d'action et de contemplation. Et du déchirement qui résulte de ce cumul naissent ses pires erreurs. Des éléments si disparates peuvent se rencontrer chez le héros d'un poème épique ; mais une nouvelle, mais une idylle veulent des héros moins complexes. Aussi est-elle plus simple, l'histoire d'Arne Krampe.

C'est encore une histoire d'amour. Une tendresse partagée guérit Arne Krampe de son penchant maladif à la rêverie. Thorbjörn, le Norvégien exubérant qu'on

voudrait voir plus calme, est calmé par l'amour. Arne, le Norvégien rêveur, dont le courage a besoin d'être trempé, est régénéré par l'amour. L'amour a inspiré à Bjoernson les deux fictions qui le mirent hors de pair, deux fictions délicieuses.

Bjoernson, à cette époque, ne jouait pas encore à l'esprit fort, ne se posait pas en champion de l'art social. Le roman n'était pas pour lui une tribune. Son but essentiel était de peindre les hommes, non de les instruire. Le chrétien aux idées un peu étroites n'en montrait pas moins par ci par là un bout d'oreille puritaine. Peu importe le fond de brutalité et de sauvagerie de ses paysans; insolents et querelleurs devant les hommes, ils sont humbles devant Dieu : « Il est impossible, peut-on lire dans *Synnöve Solbakken*, de peindre des paysans norvégiens, bons ou méchants, sans entrer en contact d'une manière ou d'une autre avec l'Eglise. » La maison de Dieu est vraiment en Norvège la maison du peuple. Elle est le pivot autour duquel lentement, régulièrement, tourne la monotone existence des petites gens. Bjœrnson dit l'émotion du berger entendant monter le son des cloches du fond de la vallée le dimanche matin et l'émotion du fils entrant pour la première fois au temple, au côté de son père, tandis que les mêmes cloches sonnent à toute volée : « Trois pensées étaient inséparables de ces sonneries solennelles : des vêtements propres et neufs, des femmes parées, en habit de fête, des chevaux pansés de frais, munis de harnais étincelants. » Rien qui sente l'apprêt ni la recherche dans ces tableaux villageois. Les critiques guindés du temps jadis eussent même reproché à Bjoernson de ne pas fuir assez le détail familier, presque vulgaire, mais la spontanéité du trait, la naïveté des sentiments défendent ces

descriptions contre toute bassesse. Et la forme vaut le fond. Elle est d'une grâce mêlée de rudesse dont je goûte profondément l'accent original et fort. Il n'y a rien chez les plus célèbres écrivains idylliques, les Théocrite, les Gessner, les Jean-Jacques Rousseau, de plus aimablement champêtre que certaines pages d'*Arne*, celle par exemple où l'on nous montre un méchant garçon taquinant les jeunes filles occupées à cueillir des noix :

« Elles riaient pour rien et dès que trois d'entre elles se mettaient à rire, aussitôt cinq d'entre elles riaient, seulement parce que trois avaient ri. Réussissaient-elles à empoigner la branche après laquelle elles sautaient : elles riaient ; mais si elles sautaient en vain, elles riaient aussi. Elles riaient en se disputant la perche crochue dont elles se servaient pour attraper les branches. Celles qui s'en étaient emparées riaient, celles qui avaient lutté en vain pour sa possession riaient aussi. Le parrain courait après elles en boitant, appuyé sur ses béquilles, et les taquinait de mille manières. Celles qu'il avait attrapées riaient, pour s'être laissé prendre ; celles qui lui échappaient riaient de ses tentatives manquées. Mais toutes riaient en regardant Arne, parce qu'il était si grave ! Et lorsqu'à son tour il se vit forcé de rire, toutes rirent aux éclats de ce qu'il riait enfin ! »

Excellent à ses débuts dans le *joli* et le *fin*, Bjoernson ne réussit pas moins dans ce qu'on appelait autrefois le *sublime*. Il aime à prêter à la nature des sentiments humains ou surhumains et à les exprimer en poétique langage. On trouve dans *Synnöve Solbakken* et dans *Arne* des façons d'intermèdes, dialogues entre des arbres, des aigles et des rocs, qui sont des morceaux admirables.

Bjoernson franchit une étape importante avec le roman *La fille de la pêcheuse*, qui parut en 1868. Cette fois les personnages du premier plan ne sont plus tout à

fait des paysans. Ce sont des êtres de raison et de réflexion, non plus seulement d'instinct. Le roman où ils figurent est disparate comme était alors l'âme de l'auteur. Le « milieu » est, dans la première partie, tout à fait différent de ce qu'il est dans la seconde. C'est d'ailleurs la seconde partie qui pose le problème auquel le roman doit son intérêt exceptionnel : quel rapport y a-t-il entre l'art et la vie ? quelle place doit être attribuée dans la vie à la poésie, à la littérature ?

Le principal personnage est une jeune fille d'humeur audacieuse et fantasque : la « fille de la pêcheuse. » Forcée par la médisance de quitter la petite ville où elle vivait avec sa mère, Pétra se trouve lancée dans le monde, le vaste monde, sans aucun moyen honnête de gagner sa vie. Sa bonne étoile la conduit chez un pasteur qui la recueille. Ce pasteur est un fort brave homme. Il est loin d'avoir l'intransigence du Brand d'Ibsen ; il n'a pas pris, comme lui, pour devise : *Tout ou rien*. Pourtant grande est son inquiétude en apprenant de la bouche d'un domestique que Pétra, suspendue à une échelle de corde, clame à la nuit étoilée, alors qu'on la croit endormie, le rôle de Roméo. Il fait une enquête et son inquiétude devient de la stupéfaction à découvrir que Pétra se destine à la scène. Le théâtre ! Il a fait autrefois très bon ménage avec l'Eglise chrétienne, mais les chrétiens d'aujourd'hui et surtout les luthériens de Scandinavie ont perdu jusqu'au souvenir de la bonne entente qui régnait au moyen âge. Le théâtre ! Mais c'est un lieu de tentation et de perdition. Il faut empêcher Pétra de se perdre.

Troublé, toutefois, par les objections de Pétra, éclairé par ses propres méditations, le doyen peu à peu change d'avis. Fervent ennemi, naguère, du théâtre et des lettres

profanes, il en arrive insensiblement à reconnaître la place que joue dans le monde, pour le progrès de la civilisation et pour l'ennoblissement de l'âme humaine, la poésie, la divine poésie. Et je ne puis m'empêcher de croire que dans l'histoire de ce piétiste un peu étroit devenant un homme libre, Bjoernson a mis une part d'expérience personnelle. Quels préjugés il a dû vaincre pour devenir ce qu'il fut, on s'en rend compte à lire ce roman. Le doyen mis en scène dans la *Fille de la pêcheuse* se fait très mal juger des petits esprits de sa paroisse en prenant contre eux la défense de la littérature et des littérateurs. L'un d'entre eux, ferré sur les Ecritures, qu'il entend d'ailleurs tout de travers, objecte au pasteur :

— Mais n'est-il pas dit : « Que chaque mot qui sort de ta bouche soit vrai ! »

La réplique du doyen n'est malheureusement pas aussi péremptoire qu'il eût été souhaitable en présence d'une telle pauvreté d'arguments :

— Il en va de la pensée, répond-il, comme de la maison que tu habites. Supposons-la si petite que tu puisses à peine y faire mouvoir la tête et étendre tes jambes : tu serais bien forcé de l'agrandir. Eh bien, songe que la poésie élargit et élève nos pensées. De sorte que si la somme des pensées qui dépasse notre consommation nécessaire était mensonge, nos pensées les plus nécessaires deviendraient bientôt mensonge, elles aussi. Elles t'enfermeraient tellement dans ta maison que tu ne pourrais jamais atteindre cette vie supérieure vers laquelle, pourtant, tu t'efforces.

Insuffisante, n'est-il pas vrai, comme réfutation cette allégorie amphigourique. On regrette que le bon doyen n'ait pas trouvé une réplique plus décisive.

Bjoernson tient évidemment, dans le débat qu'il retrace, le parti de son héroïne et de son pasteur contre les fanatiques qui voient dans la poésie un piège tendu aux hommes par le Malin; mais sa façon de plaider pour la littérature me paraît fort sujette à caution. Bjoernson admet la littérature, mais à condition qu'elle serve à une fin utile, qu'elle se propose un but moral. Au doyen qui déclare les ouvrages d'imagination compatibles avec les idées chrétiennes, un contradicteur ironique demande :

— Mais qu'y a-t-il de chrétien dans *Cendrillon ?*

A quoi le doyen de répondre :

— Ce conte de fées montre d'une façon plaisante qu'un être humain dont le monde fait peu de cas peut souvent s'élever très haut et que celui qui travaille sérieusement et patiemment fait son chemin dans le monde.

Infortuné Perrault ! Voici que les Scandinaves vous attribuent des desseins moralisateurs. Si *Peau d'âne* m'était conté, j'y prendrais certes un plaisir extrême, mais j'apprécierais cette fable pour ce qu'il convient d'y apprécier, c'est-à-dire pour sa grâce et son enjouement. N'y cherchons pas autre chose et tenons pour certain qu'en l'écrivant, Perrault ne se proposa qu'un but, qui était tout bêtement de plaire, comme on disait alors.

On peut donc, d'après Bjoernson, composer des romans sans déchoir; mais peut-on « monter sur les planches ? » mais un chrétien, mais une chrétienne peuvent-ils se vouer au théâtre sans risquer leur salut ? Le doyen examine encore cette question-là. Il la débat avec des collègues. L'un d'eux, un chapelain, n'hésite pas à condamner énergiquement l'art dramatique et rappelle que Platon et Aristote, tout païens qu'ils étaient, avaient prononcé déjà la même sentence.

Le doyen, toutefois, après mûre réflexion, adopte l'autre point de vue. Et il décide de laisser la « fille de la pêcheuse » obéir à sa vocation. Il annonce à Pétra cette décision, dont dépend le bonheur de sa vie, à la fin d'un dîner, le dîner de ses fiançailles avec l'art. Tant de scrupules avant d'autoriser une carrière dramatique peuvent paraître excessifs : ils sont tout à l'honneur de Bjoernson. La vie n'est pas pour cet auteur un accident sans conséquence, mais une besogne sérieuse à laquelle il faut vaquer avec sérieux. L'art non plus n'est pas une amusette. Il est pour Bjoernson un sacerdoce. Ce mot ne lui semble ni trop gros ni trop lourd. Pour cette dignité qu'il attribue aux belles-lettres, Bjoernson mérite la sympathie générale. A considérer « l'effroyable honte où la muse est tombée, » on rencontre avec joie un homme de talent pour qui les lettres ne sont pas seulement une fructueuse industrie.

Dans sa première période, Bjoernson a surtout publié des nouvelles, des romans, des poésies lyriques, mais aussi quelques ouvrages appartenant à ce genre dont la *Fille de la pêcheuse* montre le charme dangereux : le théâtre. Les pièces principales de Bjoernson à ses débuts sont intitulées *Entre les batailles* (1858), *Marie Stuart* (1864), les *Nouveaux mariés* (1865).

Entre les batailles rompt heureusement avec le pathétique ampoulé de l'école d'Oehlenschläger. Dans *Marie Stuart* on admira la figure idéalisée de la pauvre reine : elle a toujours été aimée des poètes. On salua enfin dans les *Nouveaux mariés* un talent comique plein d'agrément. Cette pièce paraît bien fade aujourd'hui et le Bjoernson des dernières années dut la désavouer. Elle l'emporte cependant sur certaines pièces de la seconde

manière par la simplicité, par la clarté. Un critique anglais M. Archer, a marqué l'influence qu'avait exercée sur Ibsen le théâtre de... Scribe. Cette influence, très sensible, est très explicable. Ibsen a été directeur de théâtre. Son répertoire comprenait la plupart des pièces du célèbre auteur français. Il s'assimila, il s'appropria ses procédés. La même chose se passa avec Bjoernson. Il fut pareillement, et même à deux reprises (à Bergen de 1857 à 1859 et à Christiania de 1865 à 1867) directeur d'une scène dramatique. Il jouait sans doute, lui aussi, des pièces de Scribe, et lui aussi il leur emprunta les finesses professionnelles. Nous avons d'ailleurs une preuve positive de cette influence : le rapprochement établi par Agathe (dans une pièce dont nous parlerons plus tard, *Leonarda*) entre le Henri de *Bataille de dames* et son fiancé Hagbart.

Si je ne sais quoi de simplet, de superficiel, de reposant, et j'ajouterais, si j'osais, de « digestif » dans la pièce des *Nouveaux mariés* porte la marque de Scribe, l'atmosphère morale de cette comédie trahit bien sa Norvège, sa Norvège d'avant 1870. Laura est une bonne petite fille qui a été sévèrement élevée par de sévères parents. Elle fut habituée à ne pas les quitter d'une semelle, à penser par eux et à n'agir que par leur entremise. Mariée à un brave garçon fort épris, elle continue d'être plus attachée à ses parents qu'à son mari. Elle reste une bonne petite jeune fille, très bien élevée, comme dirait Boylesve, alors que l'époux soupire après une ardente maitresse. Les traverses de ce ménage jusqu'au moment où Laura, reniant l'amour filial, se décide à goûter enfin les conjugales ivresses, les ruses par où le tendre Axel arrive à se faire adorer, voilà le sujet de cette comédie. Elle distille l'eau de rose et l'ennui. Toute passion forte,

toute parole forte en sont bannies. Laura doit avoir un iceberg à la place du cœur. Si Stendhal, pour ses péchés, l'avait connue, il aurait inventé pour la classer une cinquième catégorie amoureuse. A l'amour-goût, à l'amour-passion, à l'amour physique et à l'amour de vanité, il aurait ajouté l'amour à contre-cœur, le seul dont paraissent capables Laura et ses pareilles. C'est un sentiment malingre et anémique. Pour l'avoir ignoré, Stendhal n'est pas à plaindre.

Bjoernson, dans la première partie de sa carrière, a surtout écrit des romans, dans la seconde des pièces. La nature de ses préoccupations nouvelles explique la voie imprévue où s'engagea son talent. Bjoernson dans l'origine, était surtout un poète. Il devint par la suite un prédicateur, un éducateur du peuple. Or le théâtre a toujours été une tribune plus efficace que le roman. De tout temps, les écrivains qui, par leurs ouvrages, ont cherché à exercer une influence sur leurs contemporains ont été portés vers la scène. Voyez Diderot, Voltaire, Lessing et M. Brieux.

Nous passerons en revue tantôt l'abondante production dramatique de Bjoernson en son âge mur ; mais il faut dire auparavant quelques mots des romans, des deux romans qu'il a publiés dans cette seconde partie de sa carrière.

Le premier, *On pavoise la ville et le port*, parut en 1884 ; le second, *Dans les voies de Dieu*, en 1889. Combien Bjoernson parait changé depuis les jours de *Synnöve Solbakken ! Quantum mutatus !* comme on doit dire aussi en norvégien....

M. Georges Brandès a maintes fois décrit le mouvement « d'orage et d'assaut » qui infusa à la littérature scandinave, au lendemain de 1870, un sang nouveau.

C'est par le Danemark que les idées européennes pénétrèrent dans les royaumes du Nord. M. Brandès lui-même contribua largement à cette révolution. Stuart Mill, Darwin, Herbert Spencer furent par ses soins et ceux de ses élèves révélés à quantité de braves gens qui jusqu'alors vivaient à peu près sur leur fonds national. Il faut lire Kierkegaard pour humer dans sa suavité l'odeur de moisi qui régnait dans les lettres scandinaves. A la suite des Stuart Mill, des Darwin et des Herbert Spencer, d'autres philosophes — non moins subversifs — célébrèrent une entrée triomphale. Après le Danemark, la Suède et la Norvège s'ouvrirent aux idées de Max Müller sur la religion, de Taine sur la philosophie et la critique. La face des littératures septentrionales en fut bouleversée. De cette métamorphose les drames d'Ibsen et les ouvrages deuxième manière de Bjoernson témoigneront aux yeux de la postérité.

Dans la littérature européenne, le naturalisme scandinave occupe une place à part. Son positivisme se mitige, selon le génie de la race, d'idéalisme et de mysticisme pour former quelque chose de très puissant et de très savoureux. De très différent aussi du naturalisme français. Par ses élans révolutionnaires, mais moralisants, par la pitié qu'il prodigue au genre humain, le naturalisme scandinave s'apparente bien plutôt au naturalisme russe. Personnellement, je mets le réalisme ou le naturalisme d'un Henrik Ibsen très au-dessus du réalisme ou du naturalisme d'un Bjoernstjerne Bjoernson; mais c'est affaire de préférence personnelle. Et j'admire en tout cas qu'un si petit pays ait donné coup sur coup au monde deux génies d'une pareille envergure.

On perçoit dans *On pavoise* et dans les *Voies de Dieu* l'écho de tous les problèmes qui passionnaient alors la

Scandinavie. Ce sont des romans à thèses et, de ce fait, inférieurs à ceux de la première période. Ils sont aussi beaucoup moins bien composés ; pour tout dire, ils sont composés assez mal. Bjoernson n'a jamais construit à chaux et à sable comme Henrik Ibsen. *Synnöve Solbakken* est d'une architecture presque irréprochable, mais *Arne*, par exemple, accuse déjà des inharmonies choquantes. Le centre de gravité se déplace, dans la seconde partie du récit, avec une soudaineté déconcertante.

Les romans qui vont retenir maintenant notre attention sont moins bien venus encore. *On pavoise* et *Dans les voies de Dieu* contiennent des pages exquises, mais peu de chapitres achevés. Et l'ensemble est médiocre. Tout entier à sa « mission, » Bjoernson néglige de donner à sa pensée un vêtement, je ne dirai pas digne d'elle, mais digne de lui. *On pavoise* est fait comme un roman allemand. Cela commence par l'histoire des ancêtres du héros. Vient ensuite sa propre biographie, une lente biographie, copieuse, minutieuse, ennuyeuse. Tous les personnages sont sur le même plan, tous les épisodes ont même importance. Ni air, ni perspective. L'intérêt se disperse, s'émiette, se pulvérise. Sollicité par tant de personnages, le lecteur n'accorde à aucun d'eux une sympathie réelle.

Il y a de tout dans *On pavoise*, pot-pourri de lieux communs et de paradoxes où les paradoxes vous ont un air de lieux communs et où les lieux communs affectent un air paradoxal. On rencontre pêle-mêle dans ce roman des attaques contre la propriété, des idées sur l'éducation, surtout celle des jeunes filles, des thèses féministes et des insinuations antimilitaristes. L'unité du roman, dans la mesure où elle est sauvegardée, tient à une relative unité de lieu. Ce lieu est un assez pauvre

lieu, un établissement d'éducation ultra-laïque où l'on applique des principes d'éducation ultra-modernes. Les Rendalen ont rafraîchi la pédagogie de Rousseau à l'usage des petits Norvégiens et des petites Norvégiennes. Mais au fonds d'idées empruntées à Jean-Jacques, la pédagogie scandinave dernier cri a ajouté quelque chose d'essentiel : les principes scientifiques dont Rousseau se souciait médiocrement, mais dont l'importance est aujourd'hui généralement admise par ces esprits vraiment libres à qui Bjoernson et ses amis se flattent d'appartenir. On sait quel rôle jouèrent les théories sur l'hérédité dans la littérature naturaliste. Le naturalisme norvégien enfourche lui aussi le grand cheval de bataille à la mode. L'hérédité se substitue dans les *Revenants* d'Ibsen à la Fatalité antique. Le dogme de l'hérédité obsède Bjoernson dans *On pavoise*. Dans certains chapitres, l'auteur paraît n'avoir eu d'autre but que de répandre Herbert Spencer et de vulgariser Prosper Lucas : « La première science humaine, déclare Thomas Rendalen, dans une conférence dédiée aux jeunes filles de son pensionnat, consiste à veiller sur soi-même, la seconde à veiller sur sa descendance. »

Dans *On pavoise*, Bjoernson plaide la cause de la morale dite scientifique. L'autre grand roman de la même période, *Dans les voies de Dieu* (1889), vise à réconcilier la science et la foi. Les bonnes intentions de l'auteur sont évidentes ; mais il montre plus de bonne volonté que de savoir véritable et plus de savoir encore que de goût. *Dans les voies de Dieu* développe cette thèse que le christianisme doit être renouvelé, que la religion réformée doit être réformée une fois de plus : « Il s'agissait de surmonter le pauvre Dieu dogmatique des temps passés et ses prêtres, comme avaient été surmontés jadis

les idoles et les sorciers des païens. » Au moment où Bjœrnson publia son livre, l'idée d'évolution jouissait d'un crédit sans bornes. Elle régnait dans les sciences naturelles, elle dominait dans l'histoire. Au nom de l'évolution, Brunetière allait rénover la critique. Rien d'étonnant à ce qu'on demandât aussi à l'idée d'évolution de rajeunir la foi : « Transporter dans le domaine religieux, écrit Bjoernson, l'idée d'évolution, il y avait là une grande tâche à mener à bien. Ole Tuft y songeait. »

Bjoernson se contente de prêter son intention à son héros. Il n'a pas osé tracer lui-même une esquisse de cette religion évoluée. On sait qu'un autre romancier d'ailleurs plus cultivé, l'Italien Antonio Fogazzaro, a eu cette audace. Dans le traité *Pour la beauté d'une idée*, dans plusieurs autres brochures, dans le roman *Il Santo*, M. Fogazzaro apparait fervent catholique et partisan zélé de l'évolution. Loin de détruire l'hypothèse de la création du monde, déclare-t-il, la théorie de l'évolution la confirme. Elle manifeste seulement le plan en vertu duquel Dieu forma l'univers. Les *tracts* de M. Fogazzaro sont d'une grande beauté morale, pleins du mysticisme le plus pur, mais je n'ose affirmer leur solidité scientifique.

La théorie de l'évolution est, d'ailleurs, fort en baisse à l'heure qu'il est. Elle aura duré ce que durent les roses, les idées générales et les systèmes philosophiques, c'est-à-dire l'espace d'un matin. J'incline à voir dans le christianisme sans épithète quelque chose de bien plus durable que ce chritianisme revu et corrigé à la lumière d'une théorie déjà prescrite.

Applaudissons, néanmoins, aux saines conclusions déduites par Bjoernson d'une théologie fallacieuse : « Aimer tous les hommes, déclare-t-il, c'est vivre en Dieu » et

encore : « Où sont les braves gens, là sont les voies de Dieu. » En théologie comme en pédagogie, Bjoernson est un disciple de Jean-Jacques. Sa croyance ne diffère pas sensiblement de la religion faussement nommée naturelle, faussement, car je défie bien qui que ce soit de la trouver « inscrite dans le livre de la nature. » A la phraséologie du vicaire savoyard, Bjoernson mêle les grands principes de Nathan le Sage. Le romancier théologien scandinave a beau se réclamer de Darwin et de Spencer : sa religion n'est autre chose que le vague déisme de la seconde moitié du dix-huitième siècle. Ce qu'il nous prêche, c'est la philosophie de *l'âge des lumières*. Il n'importe, au demeurant. Sa théologie peut sembler suspecte. Elle l'amène à préconiser des vertus excellentes, entre autres la tolérance, la charité.

Voilà du vieux neuf qu'il faut rajeunir inlassablement....

MAURICE MURET.

(*La fin prochainement.*)

DES FORMULES DE SALUT

A LA FIN DES LETTRES

depuis le XVIIe siècle jusqu'à nos jours.

Il est peu de personnes qui, soucieuses d'éviter les formules banales et de graduer les mots dont elles se servent d'après la déférence particulière due à leur correspondant, n'éprouvent une seconde d'hésitation au moment de terminer leurs lettres par une petite phrase polie.

Nous ne parlons pas des lettres intimes adressées à des parents ou à des amis. Pour ces lettres-là, il n'y a point de formules consacrées ; on exprime librement ce qu'on ressent et comme on le ressent. L'amitié, l'affection, le dévouement, la reconnaissance, ou même la simple sympathie, peuvent s'exprimer de vingt-cinq façons différentes, dont la sincérité fait tout le prix. Peut-être peut-on seulement faire remarquer qu'au dix-huitième siècle, la « tendresse » et la « sensibilité » revenaient plus souvent sous la plume que de nos jours et qu'on s'embrassait, par lettres, beaucoup plus qu'à présent.

En 1841, Thiers, écrivant à Mérimée, terminait encore

son billet par: « Adieu, mille tendresses. » (*Coll. A. Bovet*, N° 842.)

En 1846, Vinet assurait Sainte-Beuve de son tendre attachement. Cet adjectif ne s'emploie plus guère dans la correspondance courante et entre hommes.

En l'an XII, le général Belliard, écrivant au général de Billy, lui disait en finissant : « Je vous embrasse, mon cher général. » Il y a près d'un siècle que cette formule, si fréquente sous Louis XV, n'est plus en usage. Cela tient-il à ce que les hommes, ayant pris l'habitude de porter la barbe, n'éprouvent plus le même plaisir à rapprocher leurs visages de trop près? Ou bien, dans notre siècle de microbes, où l'on conseille de ne guère embrasser les petits enfants, les hommes faits tiennent-ils à donner le bon exemple? Quoi qu'il en soit, la formule est tombée en désuétude.

Nous ne voulons pas nous arrêter non plus aux formules usitées dans le commerce ou dans les administrations publiques. Les négociants ont pour la correspondance d'affaires leurs habitudes et leurs traditions; personne ne songe à leur demander un raffinement de littérature ou de courtoisie mondaine. Dans les administrations, il existe un formulaire officiel, savamment gradué d'après la situation respective de l'écrivain et du destinataire de la lettre. Nous nous souvenons d'en avoir entendu résumer le principe en ces quelques mots : on doit à ses inférieurs de la bienveillance, à ses égaux de la considération, à ses supérieurs du respect. Dans un même corps, où chacun connaît exactement sa place, il n'est pas malaisé de savoir si l'on écrit à un inférieur, à un égal ou à un supérieur. Cela n'est pas aussi facile entre fonctionnaires appartenant à des corps différents et où la même appellation ne correspond pas toujours

au même grade hiérarchique; de là des susceptibilités et des frottements. Dans ces dernières années, on a coupé le mal dans sa racine, en supprimant dans plusieurs pays toute formule de politesse, soit en tête, soit à la fin des lettres. Comme suscription, on se borne à mettre après son propre nom et sa qualité le nom et la qualité du destinataire. Puis on entre immédiatement en matière, et, quand on a dit tout ce qu'on avait à dire, on appose sa signature. En Suisse, on remplace, dans la correspondance officielle, les formules de politesse par le sigle *Tit.* Nous ne savons pas au juste de quel mot allemand ou français ce sigle est l'abréviation; mais il peut, croyons-nous, se traduire ainsi: Je n'ignore pas que vous avez un titre officiel, je ne sais pas exactement comment il faut le libeller, je m'incline d'avance devant tous les galons auxquels vous pouvez avoir droit: *Tit.* Dans d'autres pays, on met après le nom du destinataire *S. T.*, c'est-à-dire *salvo titulo* (avec la qualification qui vous appartient), ou bien en style sténographique : *etc. etc. etc.* Quand on est aussi pressé ou aussi peu renseigné, pourquoi ne pas adopter tout simplement l'usage qui commence à prévaloir en France entre gens distingués et qui consiste à ne plus mettre sur une adresse de lettre aucune qualification quelconque? Cela signifie: Monsieur, vous avez tant de notoriété, vous êtes si bien « quelqu'un, » qu'il est absolument superflu d'indiquer vos qualités ; votre nom seul suffit. Ce procédé part évidemment d'un sentiment très délicat et n'a rien que de flatteur pour le destinataire de la lettre. Mais on ne peut guère, ce nous semble, exiger des facteurs, qui sont toujours pressés, de connaitre, au moins de nom, tous les hauts fonctionnaires, savants ou artistes éminents. En ne précisant pas mieux l'identité du destinataire, on risque fort que

la lettre soit remise à un homonyme; il vaut mieux être un peu plus précis.

Nous nous proposons d'indiquer comment, depuis le dix-septième siècle jusqu'à nos jours, les gens du monde, les personnes distinguées ont eu coutume de terminer leurs lettres. Chaque époque a eu ses habitudes. Mais ce qu'on remarque plus particulièrement, au dix-septième et au dix-huitième siècle, c'est l'ingéniosité et la bonne grâce avec lesquelles on savait arriver à la formule du salut; cette formule, au lieu d'être simplement comme maintenant le dernier alinéa, un peu banal, de la lettre, était fort habilement rattachée au texte même. Cette façon délicate d'écrire ne s'est pas perdue complètement, — beaucoup de femmes du monde sont encore passées maîtresses dans l'art de tourner un billet, — mais elle est devenue rare, et nous espérons qu'on lira avec plaisir quelques exemples de la manière dont nos devanciers savaient conduire leurs phrases pour arriver au salut final.

La formule française typique est, pour toute la période dont nous nous occupons et pour les femmes comme pour les hommes: *Je suis, M., votre très humble et très obéissant serviteur* (ou *obéissante servante*), avec quelques menues annexes destinées à accentuer le respect, la déférence ou l'attachement. Pour ne pas allonger démesurément ce petit article, nous arrêterons, quand il y aura lieu, nos citations au mot *votre*, les six autres venant invariablement à la suite. Nous citerons, d'ailleurs, de préférence les formules plus ou moins élégantes s'écartant de la salutation vulgaire, et nous classons nos exemples par ordre de date, la mode du jour pouvant avoir quelque influence en la matière.

Dix-septième siècle.

Malherbe à M. Du Bouillon, 22 décembre 1627 :

« ...Votre serviteur très humble et très affectionné. » (*Coll. B. Fillon*, n° 925 [1].)

Malherbe à Racan, 13 mai 1628 :

« C'est assez raillé ; parlons à cest heure à bon escient. Je veux, Monsieur, et vous prie, que vous m'aimiez toujours comme je vous asseure que je serai toujours votre très humble et très affectionné serviteur. » (*Coll. A. Bovet*, n° 653 [2].).

Henri, duc de Rohan (1579-1638), au cardinal de Richelieu, 16 juillet 1629 :

« ...Car je suis résolu de me conduire de telle sorte que vous ayez subiect de prendre confiance en moi, surtout aux protestations que je vous fais d'être toute ma vie, Monsieur, votre très humble et très affectionné serviteur. » (*Ib.*, n° 2004.)

Descartes au P. Mersenne, mathématicien,

31 mars 1641 :

« Je suis, mon Rév^d Pere, votre très-obligé et très-passionné serviteur. » (*Ib.*, n° 659.)

Blaise Pascal à sa sœur « Mademoiselle Perier, la conseillère, à Clermont, dernier janvier 1643 » :

[1] Les pièces provenant de cette collection sont citées d'après l'*Inventaire des autographes et des documents historiques composant la collection de M. Benjamin Fillon*, par Étienne Charavay. — 1 vol. gr. in-8°. Paris, 1877.

[2] Nous citons les lettres qui faisaient partie de la collection d'autographes de M. Alfred Bovet, de Valentigney, d'après le superbe catalogue qu'il en a publié en 1887, sous le titre de *Lettres autographes... décrites par Étienne Charavay*, et qui donne le fac-simile de centaines des pièces les plus intéressantes. — 1 vol. in-4° de 880 pages. Paris, Charavay frères.

« Je suis, ma chère sœur, votre très humble et très affectionné serviteur et frère,

» B. Pascal. »

(*Coll. B. Fillon*, n° 24.)

Mme de Sévigné à son cousin, le comte de Bussy-Rabutin, 14 juillet 1655 :

« Adieu, mon cousin ; le Gazetier parle de vous légèrement : bien des gens en ont été scandalisés, et moi plus que tous les autres ; car je prends plus d'intérêt que les autres à tout ce qui vous touche. » (*Lettres*, éd. Grouvelle, t. I, n° 12.)

Le cardinal de Retz à Monseigneur.... 1657 :

« Je suis, avec passion, Monseigneur, votre très humble et très obéissant serviteur

» Le Cardinal de Rets (*sic.*) »

(*Coll. Benjamin Fillon*, n° 975.)

Scarron à Pellisson-Fontanier, 11 avril 1660 :

« Je suis tout à vous. » (*Coll. Benjamin Fillon*, n° 966.)

La Rochefoucauld à Mlle de Scudéry, 7 décembre (vers 1660) :

« Je vous demande encore d'être persuadée de mon respect et de ma reconnaissance, et que je suis plus qu'homme du monde, vostre... » etc. (*Coll. A. Bovet*, n° 673.)

Le cardinal de Retz à Arnauld de Pompone, 18 février 1662 :

« Croyez, je vous prie, que rien ne me peut estre plus cher que l'honneur de vos bonnes grâces et que je suis bien véritablement et très parfaitement, Monsieur, votre très-affectionné à vous servir. » (*Même signature que ci-dessus, Ib.*, n° 674.)

Mme de Sévigné à Mme de la Fayette, 1675 :

« Adieu, ma très-chère, vous savez bien qu'on ne peut vous aimer plus tendrement que je fais. » (*Lettres*, t. III, n° 314.)

Mme de Sévigné à son cousin, le comte de Bussy-Rabutin, 25 mai 1676 :

« On n'ose écrire, cela fait mourir ; c'est pourquoi je finis, afin de vous conserver une cousine qui vous aime fort. » (*Lettres*, t. IV, n° 419.)

Mme de la Fayette à Ménage, juillet 1680 :

« Que nostre amitié ne meure pas devant nous ! Je conserve un souvenir qui m'est cher de celle que vous avez eue pour moi et vous honore toujours parfaittement (*sic*). » (*Coll. A. Becel*, n° 690.)

Bussy-Rabutin au P. Bouhours, 16 janvier 1691 :

« Adieu, mon très révérend Père ; je suis à vous du meilleur de mon cœur. » (*Ib.*, n° 676.)

Dix-huitième siècle.

Fénelon à M***, 25 mai 1705 :

« C'est avec la plus parfaite sincérité que je suis, Monsieur, votre... » etc.

» Fr. Ar. Duc de Cambray. »

(*Ib.*, n° 701.)

G.-Fr. Hændel (le grand compositeur) à son beau-frère, M. D. Michælsen, Londres, 20 février 1719 :

« Je vous embrasse avec toute votre chère famille, et je suis avec une passion inviolable toute ma vie, Monsieur et très honoré frère, votre très humble et très obéissant serviteur.

» George-Frideric Handel[1]. »

(*Coll. Benjamin Fillon*, n° 2389.)

Les vingt-deux exemples suivants, de 1740 à 1777, sont empruntés à la correspondance de Voltaire, dont

[1] D'après le fac-simile très net que nous avons sous les yeux, Hændel n'a pas mis de tréma sur l'a.

les seize volumes (dans l'édition de Kehl de 1785) sont, pour ne parler que de la grâce et de la variété du style, l'une des lectures les plus attrayantes qu'on puisse faire. Il y a bien peu d'écrivains qui aient manié la langue française avec cette maîtrise, jusque dans de menus détails tels que les fins de lettres [1].

Voltaire au marquis d'Argenson, 26 janvier 1740 :

« Adieu, Monsieur ; respect, reconnaissance. »

A Maupertuis, 18 septembre 1740 :

« Adieu, Monsieur ; vous pouvez m'adresser vos ordres à La Haie. Ils me seront rendus partout où je serai, et je serai par toute terre à vous à jamais. »

Au marquis d'Argenson, 9 août 1741 :

« Adieu, Monsieur ; aimez toujours beaucoup les belles-lettres, et daignez aussi aimer un peu l'homme du monde qui vous est attaché avec le respect le plus tendre. »

A l'éditeur Segui, décembre 1741 :

« Je suis charmé que cette occasion me procure le plaisir de vous dire à quel point je vous estime et combien j'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre... » etc.

A Diderot, juin 1749 :

« Comptez, Monsieur, que je sens tout votre mérite ; et c'est pour lui rendre encore plus de justice que je désire de vous voir et de vous assurer à quel point j'ai l'honneur d'être votre... » etc.

Au comte Chouvalof, 23 décembre 1761 :

« Je vous souhaite d'heureuses et nombreuses années ; je serai

[1] Dans la *Correspondance générale* de Voltaire, toutes les lettres sont classées par ordre de date : il est donc superflu de renvoyer au tome et au numéro.

pendant celles où je vivrai, avec le plus tendre et le plus respectueux attachement, votre... » etc.

A la comtesse de Bassewitz, 25 décembre 1761 :

« Quand je considère que j'ai bientôt soixante et dix ans, et que je deviens borgne, je reste à ma cheminée et, entre deux poêles, tout plein de la respectueuse et tendre reconnaissance avec laquelle j'ai l'honneur d'être, Madame, votre... » etc.

Au marquis d'Argence de Dirac, 20 mai 1762 :

« Comptez que vous n'avez pas de serviteur plus inviolablement attaché que

» VOLTAIRE. »

Au maréchal duc de Richelieu, 22 juin 1762 :

« Il n'y a qu'heur et malheur en ce monde. Mon heur est de vous être attaché jusqu'au dernier moment de ma vie, avec le plus tendre et le plus profond respect. »

A Mme de Saint-Julien, 14 septembre 1766 :

« Agréez, Madame, mon très-sincère respect, et un attachement plus inaltérable que les plus grandes passions que vous ayez pu inspirer. »

A la marquise du Deffant, 24 septembre 1766 :

« Vous en ai-je assez conté, Madame? vous ai-je assez ennuyée? suis-je assez bavard? Souffrez que je finisse en disant que je vous aimerai jusqu'au dernier jour de ma vie, de tout mon cœur, avec le plus sincère respect. »

A la marquise de Boufflers, 30 janvier 1767 :

« Je ne sais, Madame, si vous allez à la cour ou à la ville; mais, en quelque lieu que vous soyez, vous ferez les délices de tous ceux qui seront assez heureux de vivre avec vous. Cette consolation m'a toujours été enlevée; votre souvenir peut seul consoler le plus respectueux et le plus attaché de vos anciens serviteurs. »

A M. Chardon, 2 février 1767 :

« Vous m'avez inspiré la franchise ; je la pousse peut-être trop loin, mais je ne puis pousser trop loin les autres sentiments que je vous dois et le respect infini avec lequel j'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre... » etc.

A M. Panckoucke, libraire à Paris, 28 février 1767 :

« Au reste, Monsieur, je voudrais pouvoir vous prouver l'estime que vous m'avez inspirée quand j'ai eu le plaisir de vous voir à Ferney. Tous les gens qui pensent doivent ambitionner votre amitié, et c'est avec ces sentiments que j'ai l'honneur d'être votre... » etc.

Au marquis d'Argence de Dirac, 21 mars 1767 :

« Je suis toujours très-languissant, mon âge avance, ma force diminue ; mais mon attachement pour vous ne diminuera jamais. »

Au marquis d'Argenson, 14 décembre 1770 :

« ... Mais que je traite avec vous, par lettres, des choses où Aristote, Platon, St Thomas et St Bonaventure se sont cassé le nez, c'est ce qu'assurément je ne ferai pas : j'aime mieux vous dire que je suis un vieux paresseux qui vous est attaché avec le plus tendre respect, et cela de tout son cœur. »

Au chancelier de Maupeou, 8 mai 1771 :

« Je respecte trop vos grands travaux pour abuser plus longtemps de votre patience. Souffrez que je joigne à mon admiration le profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être... » etc.

Au maréchal duc de Richelieu, 20 juillet 1771 :

« ... Je demande bien pardon à mon héros de l'entretenir ainsi de mes misères, mais il a voulu que je lui écrivisse. Il est assez bon pour me dire que ces misères l'amusent ; je ne suis pas assez vain pour m'en flatter ; ainsi je finis avec le plus profond respect et le plus tendre attachement. »

Au même, 29 avril 1772 :

« Si jamais vous fesiez (*sic*) un petit tour à Richelieu, je me ferais traîner sur la route pour envisager encore une fois mon héros et pour lui renouveler le plus sincère, le plus respectueux et le plus tendre des hommages. »

A Condorcet, 5 décembre 1773 :

« Agréez, Monsieur, le très tendre respect du vieux malade de Ferney. »

A M. de Pomaret, 4 juillet 1776 :

« ... J'ai le malheur d'être très éloigné des sentiments que vous êtes obligé de professer ; mais ce n'est pour moi qu'une raison de plus de vous être très attaché et d'être de tout mon cœur, Monsieur, votre... » etc.

Enfin, voici les lignes finales d'une des dernières lettres de Voltaire, qui avait près de quatre-vingt-quatre ans et mourut peu de mois plus tard.

A Mme du Bocage, 2 novembre 1777 :

« ... S'il me restait la force de désirer, je désirerais d'être à Paris, pour... aimer ce naturel charmant, cette égalité et cette simplicité qui relèvent vos talents, et pour vous dire, avec la même simplicité, que je serai du fond du cœur, avec le plus sincère respect, Madame, votre très humble et très obéissant serviteur jusqu'au dernier jour de ma vie.

» LE VIEUX MALADE DE FERNEY. »

✦

Montesquieu à « son cher Abraham » (son banquier) 19 mars 1740 :

« Je vous salue et embrasse de tout mon cœur. » (*Coll. A. Barat*, n° 718.)

Vauvenargues à Voltaire, 4 avril 1743 :

« J'ai souhaité toute ma vie avec passion d'avoir l'honneur de

vous voir, et je suis charmé d'avoir dans cette lettre une occasion de vous assurer du moins de l'inclination naturelle et de l'admiration naïve avec laquelle, Monsieur, je suis du fond de mon cœur, votre... » etc.

Du même au même, 22 avril 1743 :

« Ce sera alors, Monsieur, que je me permettrai d'espérer votre amitié. En attendant, je vous offre la mienne, et suis avec passion, Monsieur, votre... » etc.

Du même au même, 21 janvier 1744 :

« Continuez-moi, je vous prie, Monsieur, les témoignages de votre amitié. Je cesserai de vivre avant de cesser de les reconnaître. » (*Œuvres complètes de Vauvenargues*, éd. Suard, t. II, p. 311, 314, 319.)

Le peintre François Boucher à Favart, 4 juillet 1761 :

« J'ai l'honneur d'être, avec une éternelle reconnaissance, mon cher Monsieur, votre amy (*sic*).

» Le chevalier Boucher. »

(*Coll. Benjamin Fillon*, n° 1721.)

Diderot à l'abbé Lemonnier, (vers 1765) :

« Je vous embrasse de tout mon cœur, et, si vous en doutez, c'est par coquetterie, afin que je vous embrasse encore une fois. » (*Coll. Benjamin Fillon*, n° 1090.)

J.-J. Rousseau à M. F.-L. d'Escherny, 6 avril 1765 :

« Je vous salue, Monsieur, de tout mon cœur. » (*Coll. A. Bovet*, n° 738.)

La comtesse du Barry au duc de Choiseul, 16 novembre 1769 :

« J'ai l'honneur d'être, avec une extrême considération, Monsieur le duc, votre très humble et très obéissante servante. » (Ch. Saint-André, *Madame du Barry*, 1 vol., 1909, p. 86.)

Diderot à Beaumarchais, 5 août 1777 :

« Je vous salue et vous embrasse. Vous connaissez depuis longtemps les sentiments d'estime avec lesquels je suis, Monsieur, votre... » etc. (*Coll. A. Bovet*, n° 741.)

Le duc d'Aiguillon à la comtesse du Barry, 16 décembre 1778 :

« Conservez-moi toujours vos bontés, Madame la Comtesse, et ne doutez jamais de ma reconnaissance, de mon attachement et de mon respect. » (Ch. Saint-André, *ouvr. cité*, p. 304.)

L'abbé Delille à M. P.-M. Hennin, vers 1780 :

« J'irai certainement jeudi asseurer un des hommes dont j'estime le plus la probité, les lumières et l'honnêteté, des sentiments de respect et de dévouement avec lesquels je suis, Monsieur, votre... » etc. (*Coll. A. Bovet*, n° 765.)

Le prince de Ligne à la marquise de C***, 1787 :

« ...Je menais ma barque tout comme un autre : jusqu'à ce que j'entre dans celle de Caron, je ne cesserai point de vous aimer et de vous le dire. »

Du même à la même, 1787 :

« ...Si, comme je l'espère, la guerre éclate un de ces jours avec les bons mahométans, il faudra se dépêcher de les battre pour vous aller voir bien vite, ma chère Marquise, ou vous adorer, comme une divinité, sans vous voir. » (*Lettres*, éd. Staël-Holstein, 1809, p. 44 et 89.)

Mme d'Angiviller à la comtesse du Barry, 12 juin 1789 :

« ... Alors nous aurons le plaisir de réparer une partie de nos torts, bien involontaires en vérité. J'ai l'honneur de vous en assurer, ainsi que de notre empressement à vous porter nos bien véritables et sensibles hommages. » (Ch. Saint-André, *ouvr. cité*, p. 332.)

André Chénier à son père, ancien chargé d'affaires de France au Maroc, 24 novembre 1789 :

« Adieu, mon très-cher père ; je prie ma mère d'agréer l'assurance de mon respect ; j'embrasse mes frères de tout mon cœur et vous prie de compter à jamais sur ma respectueuse tendresse,

» CHENIER DE SAINT-ANDRÉ (*sic*). »

(*Coll. Benjamin Fillon*, n° 1162.)

Révolution et Empire.

Robespierre (Maximilien de), à l'un des commissaires de la Convention près l'armée du Rhin, 12 brumaire an II (2 novembre 1793) :

« Adieu, je vous embrasse de tout mon cœur. » (*Coll. Benjamin Fillon*, n° 629.)

Florian à Boissy d'Anglas, 15 fructidor an II :

« Adieu, mon bon et cher confrère ; *Guillaume Tell* avance fort et avancerait mieux sans quelques accès de fièvre, suite de mon été ou précurseur de mon automne. J'ai cette fièvre en vous écrivant, et je n'en sens pas moins tout le plaisir de vous dire que je vous aime. » (*Coll. E. L.* [1])

Mme Tallien à Raynal, vers 1795 :

« Salut et respectueux attachement,

» THÉRÉSIA CABARRUS TALLIEN. »

(Musée Carnavalet.)

Mme Tallien au citoyen Lecarpentier, vers 1795 :

« Recevez, Citoyen, l'assurance de mon estime et du plaisir que j'aurai à vous remercier de vive voix. »

(*Même signature que ci-dessus.*)

(Musée Carnavalet.)

[1] Les pièces ainsi désignées font partie de notre propre collection.

Barthélemy, membre du Directoire, ambassadeur, au citoyen représentant ***, 11 pluviose an III :

« Salut et fraternité ! » (*Coll. E. L.*)

Cette formule, qui a été officielle et assez usuelle sous la Révolution, a été momentanément reprise pendant la seconde République, pour les correspondances entre fonctionnaires ; mais le public n'a jamais songé alors à s'en servir.

Le peintre Girodet-Trioson, à Chaptal, ministre de l'Intérieur, 15 prairial an IX :

« Salut et respect.

» AL. GIRODET. »

(*Coll. Benjamin Fillon*, n° 1850.)

Le chevalier de Boufflers à M. ***, 12 germinal an IX :

« Toutes les fois que mes restes de jambes pourront me porter jusqu'aux incurables, j'en profiterai pour aller vous embrasser. » (*Coll. E. L.*)

Le général Belliard au général de Billy, 4 frimaire an XII :

« Je vous embrasse, mon cher général. » (*Ib.*)

Le duc Victor de Broglie à l'archéologue Schweighæuser, 20 messidor an XII :

« Veuillez croire, Monsieur, que votre souvenir est demeuré cher aux Ormes, et surtout à votre ami Victor. » (*Ib.*)

Le général Mathieu Dumas au général de Billy, 6 ventose an XIII :

« Je vous salue, mon cher général, de tout mon cœur. » (*Ib.*)

Bernardin de Saint-Pierre à Legouvé, 14 septembre 1807 :

« Salut et prospérité. » (*Coll. A. Bovet*, n° 764.)

Dix-neuvième siècle

(depuis la Restauration).

Mme de Staël au landamman Pidou, juin et juillet 1815 :

« Mille compliments. »

ou

« Mille et mille compliments. »

A partir du mois d'août :

« Mille amitiés. » (Correspondance inédite publiée par M. C. Burnier, *Bibliothèque Universelle* de janvier 1910.)

Chateaubriand à Joseph de Maistre, 6 septembre 1817 :

« Recevez, Monsieur le Comte, je vous prie, l'assurance de ma reconnaissance, de ma profonde estime, de ma sincère admiration, sans parler de la haute considération avec laquelle je suis, Monsieur le Comte, votre... » etc. (*Coll. A. Bovet*, n° 798.)

La Mennais à Victor Hugo, 6 septembre 1824 :

« *Vale et me ama.* » (*Ib.*, n° 810.)

Le marquis de Sémonville à la comtesse Guilleminot, ambassadrice de France à Constantinople, 5 octobre 1825 (?) :

« A mon retour, j'aurai l'honneur d'aller entretenir Madame la Comtesse Guilleminot de la protégée du général, de mes démarches, de mon espoir, et surtout de celui que je conserve de lui voir agréer, malgré mes absences, l'hommage de mon tendre respect. » (*Coll. E. L.*)

Andrieux, secrétaire perpétuel de l'Académie française, à M. M., 6 janvier 1831 :

« Agréez les assurances du tendre attachement de votre vieux Professeur. » (*Ib.*)

Beyle (Stendhal) au comte d'Argout, 17 mars 1831 :

« Agréez mes remerciments et mes respects. » (*Coll. A. Bovet*, n° 814.)

Champollion-Figeac à l'archéologue Philippe de Golbéry, 18 avril 1831 :

« Bonjour de tout cœur. » (*Coll. E. L.*)

Jules Janin à M. J.-H. Schnitzler, directeur de l'*Encyclopédie des gens du monde*, très connu plus tard pour ses travaux sur la Russie, 1833 :

« Je vous salue beaucoup, Monsieur. » (*Ib.*)

Le général comte Dumas, pair de France, au même, 1835 :

« C'est à regret que, pour remplir mes devoirs comme homme public, je suis forcé d'interrompre ces observations. Je désire que Monsieur Schnitzler en soit convaincu et qu'il y trouve la preuve de ma sincérité et de ma considération très distinguée. » (*Ib.*)

Chateaubriand à Alexandre Vinet, 27 octobre 1836 :

« Agréez, Monsieur, je vous prie, nos remerciments les plus sincères et l'assurance de ma considération très distinguée. » (*Ib.*)

J. Michelet à M. J.-H. Schnitzler, vers 1838 :

« Recevez, Monsieur, les salutations affectueuses de votre dévoué serviteur. » (*Ib.*)

Du même à Alexandre Vinet, vers 1838 :

« Recevez, Monsieur, l'assurance de la haute estime que j'ai vouée depuis longtemps à votre talent et à [votre] caractère. » (*Ib.*)

Lamartine à H. de Balzac, 24 septembre 1839 :

« Tout à vous d'intelligence et de cœur. » (*Coll. A. Bovet*, n° 826.)

Le duc Victor de Broglie à Alexandre Vinet, 18 avril 1840 :

« Permettez-moi de saisir cette nouvelle occasion pour vous offrir l'expression de tous mes sentiments d'attachement et de haute considération. » (*Coll. E. L.*)

Le prince Dondoukof-Korsakof, vice-président de l'Académie des Sciences de Saint-Pétersbourg, à M. J.-H. Schnitzler. 7 septembre 1840 :

« J'ose me flatter que vous voudrez bien voir dans cet envoi un nouveau témoignage des sentiments distingués avec lesquels j'ai l'honneur de me dire, Monsieur, votre... » etc. (*Ib.*)

J.-J. Ampère à M. Didier, sans date (vers 1845) :

« Mille compliments empressés. » (*Ib.*)

Frédéric Bastiat à M. J.-H. Schnitzler, 5 janvier 1846 :

« J'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre serviteur. » (*Ib.*)

Le poète Béranger à Alexandre Vinet, 30 avril 1846 :

« Excusez le long bavardage d'un vieillard, et agréez l'expression de ma sincère reconnaissance et de ma considération la plus dévouée. » (*Ib.*)

Alexandre Vinet à Sainte-Beuve, 4 mai 1846 :

« C'est à la hâte que je vous écris, Monsieur, mais de cœur; je vous quitte à regret, en vous priant de croire que les sentiments de respectueuse admiration que j'ai pour vous sont encore surpassés par ma reconnaissance et par le tendre attachement que je vous ai voué. » (*Ib.*)

Mignet à M. Stolz, 3 novembre 1848 :

« Adieu, mon cher Stolz, je finis ma lettre avec mon papier

et vous embrasse affectueusement. Tout à vous de cœur. » (*Coll. A. Bovet*, n° 836.)

Le duc Elie Decazes à l'historien alsacien Louis Spach, 6 mars 1852 :

« Mes indiscrétions sont finies, mon cher Monsieur. J'espère que vous serez assez bon pour me les pardonner en faveur des sentiments d'attachement et de parfaite considération que je vous ai voués. » (*Coll. E. L.*)

Jacques Matter à M. Louis Spach, 19 avril 1853 :

« Veuillez recevoir à cette occasion l'expression renouvelée de mon ancien dévouement et de ma haute estime. » (*Ib.*)

V. Cousin à l'un de ses anciens secrétaires, M. Ch. W., 7 mars (vers 1855) :

« Au revoir ; *vale et me ama*. » (*Ib.*)

Le général de Galliffet (alors officier d'ordonnance du général Douay à l'armée d'Italie) à Mme la comtesse de la Bédoyère, dame du palais de l'impératrice Eugénie, 20 juin 1859 :

« Adieu, Madame la Comtesse, je baise respectueusement le bout de vos jolies mains. Croyez-moi votre reconnaissant et dévoué. »

» G. de Galliffet. »

(*Gaulois du Dimanche*, 11-12 déc. 1909.)

Edmond About à Monsieur ***, 1er nov. 1859 :

« Recevez, Monsieur, avec mes remerciements sincères, l'expression de toute mon estime et de tout mon respect. » (*Coll. E. L.*)

Victor Hugo à Villemain, 17 nov. 1859 :

« Je serre vos deux mains dans les miennes, mon illustre ami. » (*Coll. A. Bovet*, n° 867).

Désiré Nisard à M. le docteur ***, 24 juin 1863 :

« Bonjour, cher docteur; croyez à mes meilleurs sentiments et recevez en la nouvelle expression. » (*Coll. E. L.*)

Mignet à M. Ch. Waddington (professeur à la Sorbonne et membre de l'Académie des Sciences morales), 25 février 1864 :

« Je vous renouvelle l'expression des sentiments avec lesquels je suis bien sincèrement tout à vous. » (*Ib.*)

Cuvillier-Fleury à M. Ernest Lehr, 3 mars 1864 :

« Je me hâte de vous répondre que ma notice est à votre discrétion, j'entends pour en citer tout ce qui pourra convenir à votre travail. Je désire que ce soit le plus possible, et ne veux pas finir sans vous exprimer, Monsieur, ma parfaite confiance et mon entière considération. » (*Ib.*)

P. Mérimée à Monsieur ***, 25 août (vers 1865) :

« Veuillez agréer, Monsieur, l'expression de mes sentiments de haute considération. » (*Coll. A. Bovet*, n° 875.)

Louis Ratisbonne à Madame ***, 5 janvier 1868 :

« Je vous remercie de la bonne grâce de votre lettre et vous prie d'agréer, Madame, l'assurance de mes sympathies les plus élevées. » (*Coll. E. L.*)

Pierre Lanfrey à Monsieur L. W., 16 juillet 1868 :

« Agréez, je vous prie, l'expression de mes sentiments de haute et bien sincère estime. » (*Ib.*)

Mme Juliette Adam à M. de B., 21 mars 1885 :

« Mille compliments. » (*Ib.*)

✣

Ces citations pourraient être infinies. Nous les arrêtons là, pensant avoir donné une idée suffisante des formules en usage pendant les trois derniers siècles et surtout de la manière dont les gens d'esprit et les écrivains délicats ont su les varier afin d'échapper à la banalité. Peut-être nous sera-t-il permis de dire, en passant, qu'il est plusieurs de ces formules que nous avons citées à raison du nom du ou de la signataire, bien plutôt à titre d'exemples que de modèles à suivre. Il en est quelques-unes que, de nos jours, on trouverait peut-être un peu « sans façon. »

Beaucoup de personnes ont encore l'habitude de prier leur correspondant d'agréer *leurs salutations, leurs civilités* ou *leurs compliments empressés.* Mais, depuis trois quarts de siècle environ, la formule de beaucoup la plus employée est: *Recevez l'assurance de ma considération* ou *de mes sentiments,* avec de nombreuses variantes qui permettent de graduer exactement la déférence ou la simple politesse qu'on estime devoir témoigner.

La formule rudimentaire que nous venons d'indiquer correspond au minimum d'égards: elle ne peut s'employer sans inconvenance que de supérieur à inférieur. Mais, au lieu de *Recevez,* qui est toujours un peu péremptoire, on peut mettre : *Agréez, Veuillez agréer* ou *Daignez agréer;* au lieu de *l'assurance: les assurances, l'expression* ou *l'hommage;* au lieu de *ma considération: ma parfaite considération, toute ma considération, ma sincère, amicale, affectueuse, haute, très haute* ou *respectueuse considération;* au lieu de *mes sentiments: mes*

meilleurs sentiments, *mes sentiments amicaux*, *affectueux*, *dévoués*, *respectueux*, ou bien *mon respect*, *mon profond* ou *plus profond* respect. Dans cette catégorie de formules, la plus déférente est donc : « Daignez agréer l'hommage de mon plus profond respect. » Tous ces mots ont un sens très clair, très net et expriment, avec plus ou moins de sincérité, — nous n'avons pas à nous placer à ce point de vue, — des sentiments de bienveillance, d'estime ou de déférence.

Il y a malheureusement un autre adjectif dont on abuse beaucoup de nos jours et qui a le tort de n'avoir, joint à *considération* ou à *sentiments*, aucune signification raisonnable ; c'est l'adjectif *distingué*. Nous défions qui que ce soit d'expliquer ce que peut être une « considération distinguée » ou « très distinguée. » Une personne ou une chose est distinguée, quand elle n'est pas vulgaire et qu'elle se distingue des autres par ses mérites propres. On se figure être plus poli en assurant son correspondant de sa considération très distinguée, tout comme si cela équivalait à le tenir lui-même pour une personne plus ou moins distinguée. Mais il y aurait là une interversion ou une ellipse tout à fait contraire au génie de notre langue. La considération qu'on entend exprimer peut être sincère, haute ou respectueuse ; elle ne peut pas être distinguée. Cette formule, que l'Académie a cru devoir sanctionner dans son *Dictionnaire*, est un non-sens, dont on ne trouverait pas un unique exemple chez les écrivains du dix-septième et du dix-huitième siècle. L'assurance des « sentiments » distingués se comprend à la rigueur, en ce qu'on peut réellement avoir des sentiments non vulgaires ; mais il est légèrement ridicule d'en faire parade en écrivant à un ami. Quand on re-

çoit une de ces naïves « assurances, » on est toujours tenté de répondre: Je suis charmé que vous ayez des sentiments aussi raffinés; je suis même trop poli pour en avoir jamais douté; mais en quoi cela m'intéresse-t-il? « Le moindre grain de mil, » le moindre mot d'affection, de dévouement ou de respect, « serait bien mieux mon affaire, » pour parler comme La Fontaine.

Cela dit, c'est peut-être précisément parce que ces formules n'ont aucune signification et n'engagent à rien, tout en ayant une vague apparence de politesse, qu'on les trouve si commodes... et que tous, tant que nous sommes, nous continuerons à les employer, si impropres qu'elles soient. L'homme est un animal compliqué.

ERNEST LEHR.

CAMISARDS ET PARTISANS

DANS LE PAYS DE VAUD

D'après des documents inédits.

TROISIÈME ET DERNIÈRE PARTIE [1]

Nous ne pouvons suivre en détail le jeu périlleux, passionnant, des espions et des traîtres au service de chaque parti ; nous renonçons aussi à faire l'histoire de tous les attentats commis sur les rives du Léman pendant les six premiers mois de l'année 1706. Il faut se borner à noter ces faits dans leurs grandes lignes.

Le principal objectif des partisans, ce sont les voitures d'argent et les courriers qui, à intervalles réguliers, partaient de Lyon et se dirigeaient sur le Saint-Bernard à destination de l'armée d'Italie. Ce commerce des remises se faisait en partie par des maisons genevoises, pour le compte des financiers de Paris; il rapportait gros aux banquiers de la petite république que l'empereur avait inutilement cherché à détourner de ces opérations lucratives. Le Chablais étant peu sûr, le passage des fonds s'effectuait soit par le lac, considéré comme un espace neutre, soit par la rive bernoise. Les sujets de LL. EE.

[1] Pour les deux premières parties, voir les livraisons de mai et juin.

en retiraient quelque bénéfice. Les événements de 1705 et les risques que couraient journellement les voitures d'argent n'empêchèrent pas les Genevois de continuer leur commerce; mais, en gens prudents, ils dégagèrent leur responsabilité vis-à-vis des financiers français. L'avenir montra que cette précaution n'était pas inutile.

Le 1er mars, à 1 heure de l'après-midi, un passant aperçut, non loin du pont d'Allaman, deux cadavres étendus au bord de la route et percés de coups. Un troisième corps fut découvert peu après, celui d'un blessé qui fut transporté dans une maison voisine et ne tarda pas à expirer.

La petite ville de Rolle était alors au nombre des endroits mal famés du Pays de Vaud. Le logis de la « Couronne » y abritait nombre de gens suspects. On établit que les malheureux voyageurs avaient quitté cette localité la veille au soir avec leur voiture et qu'ils avaient été assassinés peu après leur départ, vers 9 heures. Les corps, identifiés, se trouvèrent être ceux des courriers de Rome et de l'armée d'Italie et d'un postillon. Les meurtriers, au nombre de six, étaient conduits par un sujet de LL. EE.

« Les brigands agissent ouvertement et avec mesme une espèce de scandale, » déclara la Closure à l'ouïe de cet attentat. Gabriel de Wattenwyl, le nouveau bailli de Morges, dut éprouver le même sentiment. Son empressement à rechercher les coupables révèle un certain malaise qui se trahit aussi dans sa correspondance avec le résident. Les assassins, arrêtés en Franche-Comté, furent au mois de mai livrés aux officiers de la justice baillivale de Morges.

Une semaine après l'attentat d'Allaman, la Closure

eut vent par ses agents d'un nouveau dessein tramé sur territoire bernois par une bande de quarante partisans où se trouvait entre autres un frère de Cavalier. Le complot ne tendait à rien moins qu'à enlever le duc de Vendôme à son passage sur le lac. Le commandant de l'armée d'Italie était fréquemment en voyage; cette fois il se proposait de rejoindre ses troupes par Genève et le Saint-Bernard. Mais la Closure veillait; en hâte il envoya des messagers à Lyon et à Salins pour détourner le duc de cette voie. Les dangers courus par le puissant courtisan de Louis XIV firent quelque bruit à Versailles.

A la fin de mars, les rôdeurs français et savoyards fourmillaient dans la contrée. Des aubergistes complaisants abritaient leurs réunions, qui se tenaient dans les cabarets d'Ouchy, au logis de la Couronne à Rolle, à l'hôtellerie de l'Ecu à Nyon, à Bois-Bougy. Les voleurs étendaient maintenant le rayon de leurs courses au delà de Gex et de l'Ecluse; ils poussaient leurs expéditions jusque dans le Bugey, troublant le commerce sur la route de Lyon à Genève.

Deux bandes principales se partageaient le pays. L'une était conduite par un redoutable bandit qui avait habité longtemps Nyon, nommé Populus; l'autre était commandée par Rocayrol, qui avait pris à cette époque le surnom de La Motte. Jusqu'au mois d'avril ces groupes travaillèrent indépendamment l'un de l'autre, puis les chefs s'associèrent pour mener à bien une grosse entreprise.

Depuis l'automne 1705, Rocayrol jouait avec la Closure une partie serrée et dangereuse. Manifestant un repentir ardent, il avait envoyé son frère à Genève auprès du résident. Rocayrol cadet ne manquait ni d'esprit n d'« industrie » et soutint fort bien son rôle dans la petite comédie qui se préparait. Il apportait à la Closure

des lettres de son aîné où celui-ci déclarait vouloir se jeter aux pieds du Roy, obtenir son pardon et vivre désormais en fidèle sujet de Sa Majesté.

Le 27 octobre, Rocayrol se présenta lui-même à la Closure; après lui avoir fait le récit de sa vie, il lui fournit de nombreux renseignements sur la « Cabale » et ses chefs. Le résident restait sur la réserve. Pour gagner sa confiance, le Cévenol sut se rendre utile; peu avant l'affaire d'Ouchy, il envoyait à Genève, sur les projets des Camisards à Lausanne, un rapport dont la suite des événements confirma l'exactitude; quelque temps après, il fit parvenir à son correspondant le plan complet d'une descente en Dauphiné; il offrit même de faire donner la Bourlie et Cavalier dans une embuscade, moyennant une prime de 600 pistoles pour le premier et de 200 pour le second. Il obtint ainsi quelques subsides, fort à propos pour atténuer ses embarras d'argent.

En 1706, le pseudo La Motte continua ses relations avec la Closure, entremêlant les renseignements vrais et faux. Le résident, qu'inquiétaient les allées et venues du religionnaire, commençait à ne plus rien comprendre à ce « pot-pourri », lorsqu'en mars Rocayrol disparut.

Quel avait été le but de cette périlleuse campagne? Sans aucun doute, le camisard cherchait à se renseigner sur le service des courriers entre Lyon et l'Italie. Le guet-apens de Vernier, village situé sur territoire gessien, mais aux portes de Genève, fut apparemment le résultat de cette enquête.

Aux environs du 20 mai arrivait au Fort de l'Ecluse un gros convoi d'argent à destination du Saint-Bernard. On avait pris de sérieuses précautions pour le garantir contre l'insolence des voleurs. Le commandant militaire de Gex, M. de Borssat, avait mis tout son monde sur

pied. Un officier et quinze miliciens de la campagne franche devaient escorter la voiture jusqu'à la frontière bernoise; la veille de l'attentat, les gardes du sel avaient patrouillé dans toutes les directions. Rocayrol et Populus déjouèrent toutes ces combinaisons par leur audace.

Le 23 mai, à 8 heures du matin, le convoi fut surpris entre le bois de Vernier et celui de Livron. Les bandits, qui s'étaient mis des moustaches postiches et de longues perruques pour ne pas être reconnus, attaquèrent avec fureur aux cris de: « Tue! tue! » Les soldats firent d'abord mine de se défendre; puis, fusillés de trois côtés, ils jetèrent leurs armes et se dispersèrent, laissant leur lieutenant et quatre des leurs sur le carreau.

C'était un dimanche. Dans les villages, aux environs, tout le monde était à la messe. L'alarme fut longue à donner et les partisans bénéficièrent d'une erreur de la maréchaussée, que Borssat jeta dans une fausse direction. Malgré les paysans lancés à leurs trousses, ils purent traîner leur prise dans une charrette jusqu'au bord du lac, à l'endroit appelé la Perrière, où un bateau les attendait. Ils prirent le large au nez des soldats et des villageois accourus sur la rive.

Après avoir passé quelques heures sur l'eau et s'être réparti leur butin, 500 livres d'argent monnayé, les compagnons débarquèrent par petits groupes, à Coppet et à Saint-Prex ; la plupart se firent arrêter. Quant à Rocayrol, il atteignit Saint-Sulpice avec deux partisans. Les trois compagnons se cachèrent dans un champ de blé où ils firent entre eux un second partage, puis ils se rendirent à Lausanne.

Mais la place était devenue peu sûre pour Rocayrol. La Closure, furieux d'avoir été joué par son ancien correspondant, faisait un beau tapage. Aux représentations

irritées de Puisieulx, Messieurs de Berne avaient répondu en mettant à prix la tête du Languedocien pour 80 pistoles. Après s'être en bon voleur disputé avec ses complices, Rocayrol, accompagné de son ami Lignière, atteignit Berne en prenant force précautions. Lignière fut appréhendé aux portes de la ville; le pseudo La Motte n'échappa aux fusiliers de LL. EE. qu'en se glissant dans l'hôtel de Stanyan, le ministre britannique. Il en sortit quelques jours après, à la faveur d'un déguisement, et gagna la frontière.

La Closure prit une brillante revanche l'année suivante. Son mystificateur commandait alors dans l'armée impériale une compagnie dont le résident et Puisieulx soudoyèrent quelques hommes. Attiré dans une embuscade près de Huningue, le terrible Cévenol fut saisi, amené à Montpellier et jugé par Bâville. Le 11 septembre 1707, il entrait aux galères.

Son rival Flottard avait passé par les mêmes émotions. Après sa rencontre avec Rocayrol en février 1706, il se tint quelques semaines à Aubonne sur les terres de Duquesne. Cherchant à rallumer la révolte dans les Cévennes, il avait réussi à faire repartir pour le midi un des Camisards les plus fanatiques, le prophète Salomon. Puisieulx songeait à le faire enlever sur territoire suisse, lorsqu'au milieu de mars, LL. EE., que le meurtre d'Allaman disposait à la rigueur, cédèrent aux instances de l'ambassadeur et firent arrêter Flottard à Lausanne.

Mais le Languedocien le prit de très haut; il était, disait-il, secrétaire de M. Stanyan et avait qualité d'agent de la reine d'Angleterre ; on violait en sa personne le droit des gens. Effectivement, Messieurs de Berne le firent relâcher peu de jours après, sur l'intervention du ministre britannique.

Malgré cette haute protection, Flottard préféra quitter un temps les terres de LL. EE. Nous le retrouvons en juillet sur les bords du lac, mêlé directement à l'affaire de piraterie organisée par le banneret Blanchet de Lutry avec quelques Camisards. En janvier 1708, il est à Turin. Puis on perd ses traces.

Entre temps, Messieurs de Berne s'efforçaient d'enrayer les progrès croissants de l'anarchie et cherchaient, non seulement par des arrestations individuelles, mais aussi par des mesures plus générales, à rétablir la sécurité dans le pays. Par la voix de leurs officiers et de leurs pasteurs, LL. EE. marquaient à leurs sujets le sensible déplaisir que leur causaient les « meurtres, brigandages et voleries extraordinaires » arrivés sur les terres de leur domination. Elles publièrent à ce propos une série d'ordonnances qui furent lues au peuple du haut des chaires et sur les places publiques.

C'est ainsi que les aubergistes et cabaretiers furent sommés, sous peine de 25 louis d'amende, de livrer tous les soirs une liste des étrangers logés dans leurs hôtelleries. Il leur fut interdit d'héberger sans permission aucune personne plus de 24 heures.

Dans les ports, les bateliers durent retirer chaque soir les rames de leurs embarcations et les porter aux Halles ou à la maison seigneuriale. Ils furent autorisés à se défendre par tous les moyens contre les agressions des pirates et à répondre aux coups de feu qu'on tirait sur eux en plein lac. A Ouchy, tous les habitants furent armés et reçurent l'ordre de se rassembler au premier signal pour prêter main forte à l'autorité.

Le travail des armuriers fut sévèrement contrôlé. Une enquête serrée révéla qu'un bon nombre des fusils dont se servaient Populus et ses compagnons étaient sortis

des boutiques de Vevey. On découvrit aussi que les deux galères de Dantal, à Morges, recélaient dans leurs flancs d'abondantes provisions de poudre et de grenades.

Des patrouilles montées sillonnèrent le pays. De jour et de nuit, les dragons au bonnet rouge et noir passèrent par petits groupes sur toutes les routes de Coppet à Saint-Maurice, de Lausanne à la frontière de Franche-Comté, et aussi sur les chemins du Jorat.

Enfin, les pasteurs furent exhortés à veiller sur les mœurs de leurs paroissiens. Dans plus d'un village, le ministre prit l'habitude, en passant le soir devant quelque chaumière écartée, de frapper à la fenêtre et d'interpeller les habitants pour s'assurer de leur présence au logis.

Les officiers de LL. EE. pratiquèrent fréquemment ces visites à l'improviste dans les maisons suspectes.

De son côté le commandement français multipliait les mesures de sûreté sur la rive gauche. Après avoir, en novembre 1705, dispersé le parti qui s'était retranché dans le château d'Yvoire, M. de Vallière était retourné à ses troupes. Le Chablais et le Pays de Gex semblent avoir sérieusement souffert de son éloignement et de ses différents personnels avec la Closure, car les compagnies franches se montraient à elles seules incapables de rétablir l'ordre et se livraient elles-mêmes au pillage.

Les appels désespérés du résident, les pertes subies par le trésor du roi, déterminèrent enfin le gouvernement de Versailles à envoyer dans cette province un officier énergique et destiné à cette seule tâche. M. de Bombelles fixa son quartier-général à Thonon. Il fit nettoyer le pays par ses cavaliers. Deux barques armées garantirent la sécurité du commerce sur le lac et assurèrent la correspondance avec Versoix, occupé par plusieurs postes. Bombelles réorganisa également les milices indis-

ciplinées de Gex et les mêla à ses compagnies de grenadiers.

Au mois de juillet, la Closure constatait avec satisfaction qu'au cours des dernières six semaines, il ne s'était produit aucun incident grave en Chablais.

A la même époque, la retentissante équipée du banneret J.-P. Blanchet et de ses acolytes provoquait une crise décisive dans les Etats de Messieurs de Berne.

VI

En ce temps-là vivait sur les bords du lac un personnage de réputation peu sûre, Jean-Pierre Blanchet, banneret et assesseur consistorial dans la petite ville de Lutry, paroisse de Lavaux.

Sa famille, dont le nom est fort répandu dans le pays, était de bonne renommée[1]. Le père, Pierre Blanchet, revêtu de multiples fonctions dans l'administration de la justice locale, semble avoir été un loyal fonctionnaire de LL. EE. Son fils, Jean-Pierre, l'aîné de sept enfants, était né vers 1660. Jeune homme, il révélait déjà un caractère indiscipliné et un goût inquiétant pour l'aventure. De bonne heure il quittait la maison paternelle et, dépensant son argent, se lançait dans les voyages. Il revint ensuite à Lutry avec sa femme.

Un auteur du temps raconte qu'en l'année 1685 Jean-Pierre Blanchet se trouvait en France; s'apprêtant à rentrer au pays, il rencontra en cours de route une dame avec laquelle il lia connaissance. C'était une protestante, personne de naissance, qui fuyait les dragons du roi et cherchait à gagner la frontière. Comme on avait fait halte

[1] Il existe encore dans le canton de Vaud de nombreux représentants de la famille Blanchet, mais la descendance directe du banneret est éteinte.

pour la nuit, des émissaires se présentèrent à l'auberge. La fugitive se croyait déjà perdue lorsque le jeune Vaudois intervint. Il se mit au lit avec sa compagne de voyage et parla résolument à ceux qui avaient pénétré dans la chambre, déclarant qu'il était Suisse, sujet de Leurs Excellences, que cette femme était son épouse et que la justice du roi commettait une erreur. La voyageuse fut sauvée et le dénouement de l'histoire se devine.

L'origine de ce mariage est-elle aussi romanesque? Il est difficile de le prouver. Un fait est certain, c'est que, le 28 avril 1687, J.-P. Blanchet épousait sur terre bernoise, dans l'église de Commugny, Françoise Colomb, dame de Lays, en Bourgogne.

La dame de Lays emportait quelque argent; mais elle avait laissé en France de grands biens, confisqués après son départ. Son mari s'appliqua désormais à se faire restituer le montant de cette fortune par le gouvernement de Louis XIV. Ce fut l'objet de longues démarches auprès du Conseil de Berne et, par son intermédiaire, auprès de l'ambassadeur français Amelot. Le roi ne rendit rien, comme on pouvait s'y attendre, et Blanchet garda de son échec une irritation d'autant plus violente que la situation matérielle du ménage laissait à désirer.

S'aidant de la fortune de sa femme, il avait acheté en 1692 le château de Montagny, grande maison située dans les vignes au-dessus de Lutry. En même temps il se faisait appeler baron de Lays et exhibait une lettre de noblesse, datée de 1689, et qui devait lui avoir été conférée par l'empereur.

Trois ans après, Blanchet fait faillite; sa vie conjugale est mauvaise et seule l'intervention de son frère l'empêche de divorcer en 1699. Pour se procurer de l'argent, il a recours à toutes sortes d'expédients. Il intrigue à So-

leure et promet à Sainte-Colombe, le secrétaire de l'ambassade française, de lui donner des renseignements sur les réfugiés. Une autre fois, il est compromis dans de louches histoires d'enrôlement. Il entre en rapports avec un certain comte de Saalburg, gentilhomme allemand, et s'engage moyennant une forte somme à lui fournir 250 hommes; l'affaire réglée, il n'envoie à son correspondant que 50 hommes. De là une plainte pour escroquerie, dont le Vaudois parait s'être habilement tiré.

Dans les dernières années de sa vie, Blanchet parait vivre sur l'argent de sa femme; sa situation semble un peu meilleure. Il est banneret et on est surpris de le voir, malgré ses mauvais antécédents, nommé en 1704 assesseur consistorial. Peut-être doit-il ces fonctions aux relations qu'il entretient avec Sigismond Steiger, le bailli de Lausanne, et avec d'autres fonctionnaires de LL. EE.

Astucieux, peu scrupuleux, « insigne fripon de son métier, » tel nous apparaît le banneret à la lumière de son passé et au juste jugement de la Closure.

On ne peut s'étonner dès lors de le voir se mêler aux événements dont le récit va suivre.

Le jeudi 15 juillet 1706, au matin, J.-P. Blanchet sortait de chez lui, sous prétexte d'aller chasser les petits oiseaux, et donnait l'ordre à trois bateliers de Lutry, Bastian, Guex et Balissat, de se rendre avec leur embarcation à Ouchy et de l'y attendre. Lui-même montait à cheval; puis, en compagnie d'un de ses neveux, aubergiste à Villeneuve, il se rendait à Lausanne. En ville, il acheta de la poudre et du plomb, puis, redescendant vers le lac, les deux hommes s'arrêtèrent à Ouchy, devant le logis de la Croix-Blanche tenu par le cabaretier Matthey. Ils pénétrèrent dans la chambre basse où étaient assis quelques individus, des Camisards, huit en

tout; il y avait là le célèbre Flottard, le partisan savoyard Aubert, Gex, Mettray ou Metral, de Buffier et un grand homme maigre au nez crochu, Antoine Goût dit Lasalle. On but un verre et on causa. Puis Blanchet fut entrainé dans une salle voisine et là, à voix basse, son neveu lui exposa en détail le véritable objet de leur course. Se trouvant, dit-il, à Genève deux ou trois jours auparavant, il avait vu charger un petit brigantin appartenant à des gens de Villeneuve et contenant, avec des étoffes précieuses, des sacs d'or et d'argent au compte du roi. Les bateliers n'avaient pas d'armes. On ne pouvait laisser passer une pareille aubaine, mais le concours du banneret était indispensable à la réussite de cette fructueuse capture.

Les Languedociens entrèrent à leur tour dans la chambre et prirent part au conciliabule. Le châtelain de Montagny hésitait, craignant les gros risques de l'entreprise. Flottard, Lasalle et Aubert le rassurèrent; l'affaire présentait toutes garanties, on ne lui demandait d'ailleurs pas grand'chose: fournir les hommes et les bateaux et recéler dans la maison une partie de l'argent capturé.

Une dernière considération pesa fortement sur Blanchet. Les biens de sa femme n'avaient-ils pas été volés par le roi? N'était-il pas dans son droit en s'indemnisant et sa vengeance n'était-elle pas légitime? Cédant aux instances des Camisards, le baron de Lays conclut le pacte qui devait lui coûter la vie.

Le même jour, le brigantin signalé entrait dans le port d'Ouchy et, pour quelques heures, mettait à l'abri sa précieuse cargaison, car un vent violent soufflait sur le lac. Le neveu du banneret ne s'était pas trompé. Le bateau contenait bien les fonds destinés à l'armée d'Italie et expédiés par le banquier Hogguer. En raison

des derniers attentats, le gouvernement français avait décidé le transport par eau et avait spécialement recommandé le convoi à LL. EE. au cas d'une tempête; Messieurs de Berne avaient donné en conséquence leurs ordres aux baillis et, confiants dans cette sauvegarde, les voyageurs n'avaient pris aucune précaution.

Pendant toute la journée du vendredi 19, les complices restent à Ouchy, faisant le guet; prêts à toute éventualité, ils gardent avec eux les trois bateliers de Lutry.

Le samedi matin, le brigantin reprend sa route dans la direction de Vevey. Aussitôt Blanchet hèle son monde. Quatre Camisards montent dans l'embarcation que conduisent les gens du banneret. Dans leurs manteaux pliés, ils ont mis des fusils. Tous sont masqués. Les bateliers font force de rames, stimulés par les encouragements et les menaces. Arrivé à Cully, le brigantin fait halte. A la faveur de cet arrêt, le bateau des Camisards le devance et va se poster près de la côte, non loin du promontoire où se dresse le château de Glérolle. Là, dissimulé dans les rochers, il attend sa proie, qui ne tarde pas. Les gens du brigantin sont accostés aux cris de: « A bas les rames! au nom de son Altesse royale! » Sans armes, toute résistance est inutile; ils sont liés étroitement; les Camisards opèrent un rapide transbordement de la cargaison, coupent les avirons et la corde de la voile; puis ils s'éloignent en faisant jurer à ceux qu'ils ont dépouillés de ne pas regarder de quel côté iront leurs agresseurs. Le partisan Aubert, qui conduit les opérations, feint de diriger le bateau sur Saint-Gingolph. Enfin, se jugeant hors de vue, il vire de bord et s'en va aborder près de Lutry. Au même moment le banneret arrive de Lausanne, il donne les ordres nécessaires pour

amener l'embarcation à la porte d'un jardin qu'il possède dans le bourg et qui donne sur le lac. Il s'y rend lui-même avec Flottard, Lasalle et deux autres Camisards qui n'ont pas pris part à l'expédition et qui tiennent leurs chevaux prêts dans l'écurie de la Croix-Blanche à Lutry. Le débarquement s'opère non sans peine: cinquante sacs d'argent, chacun de 272 écus, quelques sacs de doublons d'or, des bobines de fil d'or et d'argent, des galons et quelques bouteilles de fines liqueurs sont ainsi déposés à terre. Les bateliers viendront pendant la nuit repêcher quelques rouleaux d'or qui sont tombés à l'eau.

Le partage effectué sur place répartit le butin de la manière suivante : vingt-six sacs sont mis à part pour le duc de Savoie, au nom duquel le vol a été commis. C'est Blanchet qui en sera dépositaire et il en donne au partisan Aubert un reçu en règle.

Le banneret aura pour sa part trois sacs ; tous les autres participants à l'affaire, y compris le cabaretier d'Ouchy, Matthey, en reçoivent deux. Quant aux bateliers, ils se partagent un sac. Les complices se distribuent encore les galons et la passementerie et cimentent le traité en vidant ensemble quelques bouteilles de liqueur ; puis chacun part de son côté, emportant son lot.

Quelques-uns des voleurs, — Aubert est du nombre, — sautent sur leurs chevaux et s'éloignent dans la direction de Moudon ; on les verra plus tard à Berne. D'autres vont en Savoie reprendre leur vie d'aventures ; Flottard passe probablement en Piémont ; seul Lasalle demeure quelques jours dans le pays.

Il reste au banneret à dissimuler sa prise. La même nuit, avec l'aide des trois bateliers et à l'insu de sa maisonnée, il transporte dans son château de Montagny les sacs qui représentent la part du duc de Savoie et la

sienne. Il cache les sacs dans la cave, sous les pressoirs, l'or dans les tonneaux. Il fait brûler les débris des caisses et autres vestiges du vol et dissimule les armes sous un monceau de paille dans un petit pavillon au fond de son jardin.

Puis, très calme, il se montre au grand jour et reprend son existence comme si rien ne s'était passé.

C'était trop d'audace. Cette fois-ci LL. EE. n'attendirent pas les véhémentes protestations de Puisieulx pour prendre les mesures extrêmes que comportait l'insolence des partisans. Les baillis de Nyon, Morges et Lausanne reçurent l'ordre de rechercher les coupables avec la dernière énergie.

Le bruit de ce nouvel attentat s'était répandu avec rapidité dans tout le pays, suscitant une émotion considérable. A Lutry, on en causait plus que partout ailleurs. Le pasteur, le juge, le chirurgien et beaucoup d'autres avaient vu ces hommes à l'aspect étranger, aux vêtements gris doublés de rouge, et qui se tenaient aux alentours de l'auberge. Le mouvement inaccoutumé dans le jardin de Blanchet, la nuit, avait été remarqué. Le lendemain du vol, le batelier Jean-Antoine Guex, allant se faire raser, fut fort embarrassé de répondre aux questions du barbier Champrenaud. Il fallait avoir bien chaud, disait celui-ci, pour aller se plonger dans le lac à deux heures du matin, comme Guex l'avait fait.

Cependant, on ne pouvait donner aucune indication précise. D'ailleurs, qui eût osé s'attaquer à Blanchet, personnage redoutable et connu de chacun dans la petite ville ? En bons Vaudois, les gens de Lutry préféraient ne pas se compromettre. Le premier coupable arrêté ne fut donc pas le banneret, mais bien son complice Lasalle.

Antoine Goût tenait son surnom du village de Lasalle, qu'il habitait autrefois dans les Cévennes, à deux heures de Saint-Hippolyte. C'était un Camisard de la première heure ; ses malheurs excitent la sympathie ; les dragons lui avaient tout enlevé, sa femme, ses enfants et ses biens. Après avoir combattu dans la troupe de Roland, il vint avec Cavalier dans le Pays de Vaud. Il servit quelque temps en Piémont ; puis, revenant sur les bords du lac, il se jeta dans la guerre de partisans et fut mêlé aux affaires de Versoix et de Vernier.

Les soupçons de la justice bernoise se portèrent aussitôt sur cet homme long et maigre, aux traits accentués, qu'on avait vu rôder dans le pays sur une grande jument noire, peu de temps après l'attentat.

Après avoir déposé sa part du vol chez sa sœur, en service à Nyon, Lasalle s'était réfugié à Neuveville sur les terres de l'évêque de Bâle. C'est là qu'il fut appréhendé vers le 20 août ; mais, pendant que les délégués de Messieurs de Berne négociaient son extradition, il réussit, dans sa prison, à démonter la serrure de la porte ; puis, courant à travers les vignes, il gagna les bois sur les hauteurs. On le reprit à Payerne ; sa capture valut 50 doublons à celui qui l'avait fait arrêter. A la fin du mois, Lasalle fut conduit à la capitale sous bonne escorte.

Cependant, les commissaires envoyés sur le lieu de l'attentat commençaient à voir clair. Pour présider aux opérations de justice, Messieurs de Berne laissèrent à dessein de côté le bailli de Lausanne, Sigismond Steiger, bien que Lutry fût de son ressort. L'attitude de ce fonctionnaire avait semblé suspecte. Le 13 août, LL. EE. donnèrent en grand mystère au bailli de Moudon, Vincent Wagner, l'ordre de choisir un officier et douze fusiliers de confiance et de marcher sur Lavaux. Le bailli et le lieu-

tenant reçurent un pli cacheté qu'ils devaient ouvrir un peu avant Lutry et où se trouvait le nom d'une personne à arrêter.

Suivant les instructions venues de la capitale, le château de Montagny fut cerné pendant la nuit du 14 août. Le baron de Lays, surpris, n'eut pas le temps de fuir ni de cacher ses papiers. Les perquisitions amenèrent la découverte de plusieurs lettres suspectes. Se voyant perdu, Blanchet, suivant la tradition, aurait crié à un ami dans le patois du pays : « Achète mon (vin) nouveau, la lie en est bonne. » En effet, l'or du brigantin de Villeneuve fut retrouvé au fond des tonneaux de vin blanc.

Evitant de passer par Lutry, Wagner fit emmener le prisonnier tout droit à son château baillival de Lucens. Quelques jours après, Blanchet, gardé par 40 fusiliers, fut amené à Berne, après que LL. EE. de Fribourg eurent spécialement autorisé le passage sur leurs terres de cette escorte armée. L'interrogatoire du banneret se poursuivit parallèlement à celui de son compagnon Lasalle dans les mois d'août et de septembre.

L'issue des deux procès n'était pas douteuse. Les juges n'eurent aucune peine à obtenir du Camisard un aveu complet, le récit de ses campagnes précédentes, et le nom de ses complices. Lasalle affirma qu'étant au service du duc de Savoie, il n'avait fait qu'obéir aux ordres de ses supérieurs ; il expliqua qu'il ne croyait pas mal agir, le roi lui ayant tout pris. Les larmes aux yeux, il demandait grâce au nom de sa malheureuse famille dispersée.

Son attitude franche et décidée, son appel aux souvenirs des dragonnades firent impression. Les juges étaient visiblement émus, ainsi que le font voir les termes de

l'arrêt. Mais la consigne était de sévir, au nom de la sécurité publique. L'intervention même de Stanyan ne put sauver l'ancien compagnon de Roland, qui eut la tête tranchée le 14 septembre. Lasalle subit sa peine avec courage.

Le procès du propriétaire de Montagny fut plus difficile et se poursuivit jusqu'en décembre. L'inculpé commença par nier toute participation à l'affaire. Mis à la torture, il fit des aveux partiels qu'il compléta par la suite. Ses dénonciations, confirmant les soupçons qui planaient sur des personnalités connues, causèrent une vive émotion.

L'attitude de Blanchet, ses antécédents douteux, lui firent trouver des juges inexorables ; la peine de mort fut prononcée. Le sentence lue à la « Kreuzgasse » devant le peuple assemblé était destinée à frapper les esprits. Cet arrêt a la solennité d'un jugement de Salomon. Elle débute par un proverbe, point de départ des considérations morales sur lesquelles LL. EE. voulaient attirer l'attention de leurs sujets :

« L'homme qui ne peut retenir son esprit est comme une ville » qui a brèche et qui est sans murailles. » (Prov. 25 : 25.)

» L'expérience journalière nous apprend, particulièrement dans les conjonctures présentes, avec quelle facilité et quelle rapidité une ville sans murs et sans remparts est surprise par les ennemis, dévastée, détruite et bouleversée de fond en comble.

» L'exemple de J.-P. Blanchet ici présent, jadis banneret de Lutry, appelé aussi baron de Lays, — pour abréger nous ne donnerons pas d'autres preuves à l'appui de notre dire, — montre de quelle manière l'homme qui ne peut refréner ni contenir son esprit, c'est-à-dire ses sentiments et les mouvements désordonnés de son cœur, se précipite en fin de compte dans les plus graves dangers, et même dans la mort. »

A ce préambule succédait le récit de la vie coupable du banneret, dont la fin devait être une sérieuse leçon pour tous. Puis venait l'exposé détaillé de la folle équipée du 17 juillet et enfin la sentence. Les biens de Blanchet étaient confisqués; le coupable était condamné à avoir la tête tranchée par le glaive « en exemple terrifiant donné à tous les malfaiteurs de son espèce. »

L'arrêt fut exécuté le 4 janvier 1707; le banneret de Lutry garda sa fermeté devant la mort. Son corps fut rendu à sa famille.

L'affaire n'était pas terminée. Le principal complice de Blanchet, l'aubergiste de Villeneuve, réussit à s'échapper; par contre, Matthey, le cabaretier d'Ouchy, et les trois bateliers furent arrêtés par les soins du colonel de Crousaz. Par la même occasion, LL. EE. firent mettre en prison le lieutenant baillival de Morges, convaincu d'avoir caché Dantal dans sa maison à un moment où celui-ci était recherché par la police bernoise. Les Camisards Gex et Metral furent saisis quelque temps après à Bâle et livrés à Huningue aux officiers du roi.

Mais il y avait encore d'autres complices, plus haut. Ce fut un gros scandale dans le patriciat et la bourgeoisie lorsqu'on apprit à Berne que Sigismond Steiger, bailli de Lausanne, et son assesseur Jean-Louis Gaudard, seigneur de Corcelles, étaient compromis dans la dernière affaire de piraterie.

Steiger occupait sa charge depuis 1702. Il se distinguait par sa haine de la France et se trouvait, au dire de la Closure, « fort compromis dans la cabale des Alliés. »

Dès le début, il avait encouragé les Camisards, gens d'une vie exemplaire, écrivait-il à Messieurs de Berne, et qui fréquentaient régulièrement les lieux de culte. Son indulgence envers les religionnaires inculpés dans l'affaire

d'Ouchy et sa hâte à relâcher quelques-uns des prisonniers avaient été remarquées. Il correspondait avec Mellarède et favorisait ouvertement le recrutement au nom du duc de Savoie. A plusieurs reprises, Puisieulx avait signalé cette attitude à Leurs Excellences.

Son peu d'empressement à rechercher les coupables après l'attentat du 17 juillet le trahit. Sommé, le 28 août, de se rendre à Berne pour y être confronté avec son dénonciateur Blanchet, il prétexta une maladie. Ses déclarations écrites ne concordèrent pas avec celles du baron de Lays. Steiger reconnut pourtant que le lendemain du vol, le banneret lui avait raconté son équipée, alors que le 25 juillet le bailli déclarait à ses Souverains Seigneurs ne rien savoir de l'attentat.

Messieurs de Berne hésitaient à prendre les mesures extrêmes contre le membre d'une famille aussi influente. Mais la bourgeoisie s'agitait et demandait qu'on fît la lumière ; elle fut calmée avec peine par le banneret Thormann. Entre temps, Steiger présentait pour sa défense un mémoire justificatif dans lequel il faisait intervenir habilement les questions de politique extérieure et citait les cas nombreux où le roi de France avait violé le droit des gens. Tout en rappelant son zèle au service de LL. EE., il reconnaissait avoir tardé à sévir contre Blanchet, mais niait avec la dernière énergie avoir participé d'une manière quelconque au vol.

En fait l'enquête ne releva aucun fait nouveau de nature à prouver une préméditation ou une complicité directe. Le 18 février 1707, le Conseil et la bourgeoisie, appelés à prendre une décision au sujet du bailli de Lausanne, rendirent leur arrêt à quelques voix de majorité. Steiger gardait son rang comme bourgeois de Berne, mais il était destitué de ses fonctions. La peine infligée

à ce fonctionnaire coupable semble minime au premier abord. Mais on en comprendra mieux la signification, si l'on songe aux revenus que rapportait le bailliage de Lausanne et qui se montaient dans les bonnes années à 50 000 francs.

Le procès instruit contre l'assesseur J.-L. Gaudard, seigneur de Corcelles, major de dragons et gentilhomme de cour de Sa Majesté le Roi de Prusse, » conduisit à la même conclusion négative. Ce n'est pas qu'au premier moment les plus graves présomptions n'eussent pesé sur Gaudard. Partisan déclaré des Alliés, il était en rapports fréquents avec les réfugiés, notamment avec la Bourlie. On le soupçonna fortement d'avoir trempé, en 1705, dans l'affaire de Versoix. Peu de jours après le vol du brigantin, il avait quitté le pays et s'était rendu à la cour de Prusse. Enfin, il fut prouvé que l'assesseur avait reçu de Blanchet neuf sacs et demi d'or qu'il gardait dans sa maison.

Le seigneur de Corcelles fut absent plusieurs mois. A son retour, en 1707, il déclara la provenance de l'argent que le banneret avait remis en dépôt chez lui, et qui, soi-disant, était destiné à payer les créanciers du duc de Savoie. Il rappela qu'il avait été jadis chargé de l'instruction contre Blanchet, lors de la plainte déposée par le comte de Saalburg. Il affirma que le baron de Lays lui en avait gardé rancune et avait cherché à le compromettre par vengeance.

Gaudard, comme son supérieur Steiger, bénéficia de la situation politique qui tendait maintenant à l'extrême les relations de LL. EE. avec le Roi. Metternich, l'envoyé prussien, qui se trouvait à Berne pour traiter de la succession neuchâteloise, intervint personnellement en faveur de l'inculpé. Stanyan, une fois de plus, ne man-

qua pas l'occasion de plaider la cause des adversaires de la France. L'assesseur baillival perdit sa charge et rendit l'argent, mais il ne fut pas inquiété plus longtemps.

Après leur disgrâce, les deux fonctionnaires reprirent avec une animosité d'autant plus farouche leur campagne contre la France ; peu de temps après leur destitution on les retrouve l'un et l'autre à Neuchâtel, travaillant à leur vengeance.

Il est facile de se représenter le trouble que ces procès successifs avaient jeté dans la République à Berne. Le parti français n'y avait pas perdu toute influence. Il manifestait vivement son irritation et intriguait activement, de concert avec Puisieulx. Les incidents soulevés par les Camisards, qui constituaient autant de violations au principe de neutralité, étaient discutés avec passion jusque dans les salons de la société.

Un jour de septembre 1706, le conseiller de Diesbach donna un dîner auquel assistaient entre autres le banneret Willading, partisan des Alliés et le conseiller Lerber, représentant du groupe français.

On en vint à parler de Lasalle, dont le procès s'instruisait à ce moment-là. Willading affirma qu'il fallait considérer l'acte du Camisard comme un vol particulier. Lerber soutint au contraire que cela devait être regardé comme une affaire d'Etat et qu'il était surprenant qu'on eût toléré de pareils brigandages contre le droit des gens et l'alliance avec la France. La discussion s'envenima ; enfin Lerber déclara qu'il y avait depuis longtemps dans l'Etat des gens qui protégeaient les voleurs et que cela était une chose bien connue. Willading prenant ce propos pour lui, les deux hommes « sautèrent à leurs épées, » mais on les sépara.

La querelle du banneret et du conseiller était l'image

réduite des événements qui annonçaient une crise imminente entre le Roy et Messieurs de Berne.

Les affaires de la France allaient de mal en pis. Le 7 septembre 1706, l'armée qui assiégeait Turin, commandée par la Feuillade et le duc d'Orléans, fut attaquée par le prince Eugène et Victor-Amédée. Ce fut un désastre. Abandonnant tout leur matériel de guerre, les généraux de Louis XIV battirent précipitamment en retraite vers les Alpes, tandis que le duc de Savoie rentrait dans sa capitale.

Peu de jours après, un officier allemand, chargé d'apporter aux états-généraux de Hollande le récit détaillé de la bataille, traversa le Pays de Vaud. A Vevey, on vint en foule demander à l'étranger, qui s'était logé aux Trois-Couronnes, des renseignements sur cette grande journée; quelques personnes louèrent des bateliers pour répandre l'heureuse nouvelle. Partout sur les terres de LL. EE. on témoignait des « joyes secrettes et dangereuses, » qui inspirèrent au commandant du Chablais, M. de Bombelles, les craintes les plus vives et l'engagèrent à prendre des mesures pour parer à une invasion éventuelle de cette province.

Louis XIV se trouve donc en mauvaise posture pour soutenir en 1707 les prétentions de ses candidats à la succession de Neuchâtel, qui s'ouvre le 16 juin par la mort de Marie d'Orléans et qui dorénavant absorbera l'attention de la diplomatie,

L'activité des Camisards dans le Pays de Vaud se termine assez brusquemment avec les procès de Steiger et de Gaudard qui en sont les derniers épisodes importants.

Jusqu'en 1710, on voit encore sur terre bernoise quelques rares attroupements de religionnaires et de partisans. Ce n'est plus sur les bords du lac que ces groupes

isolés se montreront, mais ils se formeront plutôt dans la région d'Aigle et de Bex et dans la plaine du Rhône, d'où ils chercheront à passer le Saint-Bernard. Mais le résident Federbe de Maudave est sur ses gardes ; d'autre part, l'appât des pensions, l'influence des nombreux Valaisans au service du roi, ont, de tous temps, rendu le gouvernement de Sion docile à la politique française. Aussi les Camisards ne franchiront-ils jamais le défilé de Saint-Maurice.

Pour la plupart, les réfugiés quittent en 1707 les terres de LL. EE. et se rendent spontanément à Neuchâtel où ils s'organisent pour pénétrer en Franche-Comté. Messieurs de Berne, tout entiers à leurs préparatifs de mobilisation, ne pensent plus à ces hôtes malencontreux. Quant à Louis XIV, forcé jusqu'à ce jour de contenir son impatience et de ménager les Suisses, il s'apprête à jouer franc jeu avec les cantons. Mais l'échec retentissant de Neuchâtel va infliger à son amour propre une blessure autrement plus cuisante que les coups d'épingles des partisans et des Camisards.

L'heure de Malplaquet et de Gertruydenberg est proche. Les pires revers, les plus douloureuses humiliations vont étendre leur ombre sur Versailles et la vieillesse attristée du Grand Roi.

B. DE CÉRENVILLE.

PETER CAMENZIND

PAR

HERMANN HESSE

Bien qu'il soit né, en 1877, à Calw (Wurtemberg) et qu'il ait fixé dans un village allemand des bords du lac de Constance sa destinée d'écrivain solitaire et indépendant, M. Hermann Hesse, tout Souabe qu'il est, est généralement considéré par le public comme un écrivain suisse. La critique s'y trompa elle-même et quand parut, en 1904, son œuvre de début, *Peter Camenzind*, un grand journal berlinois plaça le livre de Hesse, « ce livre délicieux, ce livre fort comme la vie, » à côté de ce que ses « compatriotes » G. Keller et C.-F. Meyer ont écrit de meilleur. Erreur d'autant plus excusable que par ses affinités naturelles, par son amitié avec les meilleurs écrivains zurichois, par l'influence profonde que la lecture de Gottfried Keller exerça sur son esprit, en le ramenant du symbolisme à la réalité et de Zarathroustra au bon sens, Hermann Hesse est plus près de nous vraiment que de Berlin. C'est un voisin, un ami, si proche de notre manière de penser, de sentir et de concevoir la vie, que nous serions fort tentés de nous l'annexer, sans violence, et pour peu qu'il y consentit.

Aussi bien, sans être à proprement parler une autobiographie, ce livre de *Peter Camenzind*, qui a un accent personnel si marqué, est un livre entièrement suisse. Le héros est un montagnard suisse, qui nous confesse sa jeunesse, tout entière écoulée dans le décor suisse du petit village de Nimikon, serré au bord du lac entre deux contreforts de l'Alpe, et dans les villes de Zurich et de Bâle. C'est à sa terre et à sa race que Peter Camenzind doit son caractère, ses sentiments, son originalité tenace, et jusqu'à cet amour du vin, exalté et poétisé, qui étonnera moins en Suisse qu'en tout autre pays.

L'immense succès qui accueillit en Allemagne, dès son apparition, et sans aucun appui de réclame bruyante ou de camaraderie agissante, cette œuvre d'un jeune inconnu, fut dû en grande partie, nous en sommes certain, à ce caractère original et à cet accent distinct. On crut y reconnaître un produit naturel et spontané du sol suisse et, en somme, on ne se trompait guère.

La notoriété, conquise à H. Hesse par ce coup d'éclat du début, se confirma bientôt par la valeur intrinsèque de ses œuvres successives : *Unter dem Rade* (Sous la roue), *Diesseits* (En deçà), *Die Nachbarn* (Les voisins) et l'on apprit alors que l'écrivain n'était Suisse ni par la naissance, ni par la nationalité. La critique n'en continua pas moins de louer par-dessus tout dans son œuvre la fraîcheur naturelle de l'inspiration poétique, un certain calme, puissant et paisible, un mélange heureux de gaieté sans grimace et de sérieux sans amertume qu'on reconnaît volontiers aux écrivains de la Suisse allemande. Si l'on ajoute à cela que M. H. Hesse est éminemment un conteur, qu'il aime à conter et qu'il conte avec une grâce parfaite, dans un style aisé, clair, rapide, plein de rythme et de couleur, on aura assez expliqué la faveur

dont cet écrivain jouit en Allemagne et en Suisse auprès d'une élite intellectuelle comme auprès du grand public.

Aux yeux des moins prévenus, il pourrait apparaître comme un Gottfried Keller, beaucoup moins puissant, moins profond, moins vaste, moins génial que l'autre, mais aussi plus souriant, plus simple et, par là même, plus accessible et plus charmeur.

Le livre de début de Hermann Hesse, *Peter Camenzind*, reste jusqu'ici son chef-d'œuvre, non par la maîtrise de l'art, qui deviendra plus sûre et plus complète, mais par la poésie et la fraîcheur spontanée de l'inspiration. Ce livre est si simple, dans sa saveur originale, qu'il serait inutile de le présenter au lecteur français par de longues explications préliminaires.

On le résumerait peut-être assez bien en disant que Peter Camenzind, produit direct et authentique du sol villageois et montagnard, essaie en vain, transplanté dans la société des hommes et la rumeur des villes, de s'y acclimater définitivement. Les expériences qu'il fait de l'amitié, de l'amour, du savoir, de l'action, et même d'un certain succès d'écrivain, le ramèneront finalement, et pour jamais, à son village, c'est-à-dire à sa vraie nature et à sa véritable destinée. Les expériences de cette jeunesse sincère qui demeure fidèle, malgré des erreurs, des écarts et des chutes, à ses origines et à sa race, voilà le sujet propre de ce livre qui semble parfois moins un roman qu'une confession romancée.

Par quels progrès intérieurs Peter Camenzind s'élèvera de la communion avec la nature à l'amour de tous les êtres, et surtout à l'amour des autres hommes, en commençant par ceux que la nature a mis en contact

immédiat avec lui, voilà ce qui fait la saveur et la beauté morale de cette confession. Quant à son mérite d'art littéraire, il est dans la manière directe dont cette évolution intérieure nous est présentée, sous la forme de vie, d'êtres humains, de faits concrets, jamais de réflexions abstraites ou de dissertations théoriques.

Petit villageois isolé et négligé, Peter Camenzind enfant ne voit, n'aime, ne comprend que la nature, la montagne et le lac. La terre, les plantes, les animaux sont toute sa société, confidents et inspirateurs de son rêve. Son imagination, qui crée des mythes, voit dans les rochers des guerriers aux blessures béantes stoïquement endurées ; les arbres deviennent des ermites qui luttent contre le vent, l'orage et l'avalanche. Les hommes et les femmes du village, courbés sous la loi du travail obligé, lui apparaissent durs, farouches, taciturnes comme les rochers et les arbres, dépendants comme eux des forces supérieures de la nature, tristes et transitoires comme les vieux toits qu'on démolit et qu'on remplace. Le travail humain ne l'attire pas, car il n'aime que le foehn chargé des parfums du Midi, l'orage, les jeux du soleil sur le lac, et surtout les nuages, les beaux nuages auxquels monte son hymne exalté. De sa mère, trop tôt morte, hélas ! l'enfant gardera un peu de sagesse prudente et modeste, une nature calme et taciturne ; sa stature haute, son allure grave, sa force musculaire intacte. De son père il a hérité, non seulement les yeux et la bouche, mais une terreur inquiète des fermes résolutions, l'incapacité d'administrer son bien, le penchant à aimer trop le vin en le dégustant avec réflexion. De toute sa race paysanne, il tient un fonds de bon sens avisé et un tempérament sombre, enclin à une mélancolie sans fin. Quand il part pour le voyage de la vie, la

communion avec la terre l'a rendu plus propre à la contemplation et au rêve qu'à l'activité sociale et au commerce des hommes. Ni le savoir acquis, ni le séjour parmi les habitants des villes ne triompheront complètement de cette prédisposition foncière. Jean-Jacques Rousseau eût compris et aimé cette nature de Peter Camenzind, où il aurait perçu comme un reflet de la sienne.

Déjà, après les premières études, après la maladie et la mort de sa mère, stoïque et silencieuse, Peter Camenzind a entendu l'appel du sol natal qui le réclame et voudrait le retenir. Mais l'attrait du vaste monde est plus fort, et le mirage l'emporte des beaux livres à lire, des beaux livres à écrire, des beaux pays du Sud, et des trains qui se hâtent vers ces pays, comme les nuages dans le ciel. Il repart, et c'est alors sa jeunesse à Zurich, avec ses études sérieuses vite interrompues par quelques succès de feuilletoniste, son amour malheureux pour la belle Erminia, la consolation passagère qu'il pense trouver dans le culte du vin, le bienfait enfin d'une grande et saine amitié virile. La mort de Richard renverse les rêves d'avenir et ruine la jeunesse de Camenzind, qui a voué tout son être à cette seule amitié. L'ami perdu, il ne lui reste rien. Il ne lutte pas, il ne prie pas, il attend de la vie qu'elle lui donne le bonheur. Et la vie, patiente et parcimonieuse, se tait et le laisse jouer sa comédie d'orgueil.

Après une courte période de folie parisienne, et même une velléité de suicide, c'est l'arrivée à Bâle et la joie fugitive de la ville paisible. Travail solitaire, boisson solitaire, mélancolie solitaire, qui le rend malade, myope, infatué, au point de se croire un être à part, une plante de choix, alors que sa seule originalité consiste à être le vrai produit de sa race et de sa tribu familiale.

Ce qui sauvera Peter Camenzind de la boisson et du pessimisme, c'est encore l'amour de la nature, et la voix divine qu'il entend parler dans la vie universelle des choses. Il rêve d'un grand œuvre poétique où il ferait entendre et comprendre aux hommes d'aujourd'hui cette voix divine, cette voix universelle qui lui dit d'aimer tout être vivant comme un frère, de ne plus craindre ni la vie, ni la mort, mais de les accueillir en souriant comme des êtres fraternels.

Ici se place l'expérience essentielle et originale de notre Camenzind. Il reconnait que, pour pénétrer lui-même au cœur de l'existence universelle, et pour la faire aimer des autres hommes, il faut qu'il commence d'abord par aimer les autres. Peu à peu, par étapes, pour reprendre avec eux un contact vivant, il se rapproche des autres hommes, les *popolani* d'Italie, son vieil ivrogne de père, plus tard un menuisier qui devient son ami, enfin un pauvre infirme nommé Boppi. Et Boppi lui révèle enfin la splendeur d'une âme humaine, sur laquelle la maladie, la solitude, la misère et les mauvais traitements n'ont fait que passer, comme les nuages sur le ciel, sans la ternir, la purifiant au contraire de tout ce mensonge de passion et de haine qui vient gâter notre belle, notre courte vie....

Peter Camenzind devient l'élève spirituel du pauvre infirme qu'il aime, qu'il recueille chez lui, qu'il promène dans sa petite voiture, qu'il soigne jusqu'au jour de sa mort. Et il apprend de cet humble maitre la valeur de la bonne souffrance, le bienfait de la pitié humaine et l'art de savoir mourir. Boppi mort, Peter Camenzind, au lieu de s'enfuir en Italie, comme son instinct l'y entraînerait, revient au village, soigne son père, refait sa maison délabrée et ses meubles détruits, reprend sa

place et son rang dans la vie commune et ordonnée de ses concitoyens et de ses proches. Peut-être qu'il sera conseiller municipal ? Peut-être aussi qu'il terminera son grand œuvre rêvé ?

Alors, récapitulant les hauts et les bas, les détours et les retours de sa vie dans le vaste monde, Peter Camenzind reconnaît la sagesse de l'antique expérience qui dit que les poissons sont faits pour l'eau, les paysans pour le pays, et un Camenzind de Nimikon pour Nimikon et pour les Camenzind. Le vieux trou natal, serré entre la la montagne et le lac, achève de le rendre lui-même à lui-même. En lui révélant qu'il n'est un être à part que loin des siens, qu'il ne sera plus à Nimikon un original, mais *quelqu'un d'ici*, il lui enseigne qu'il a été uniquement créé pour continuer son père et son oncle Conrad, comme leur vrai fils et neveu.

De toute cette chasse, là-bas, au bonheur, à l'amour, à la gloire, Peter Camenzind n'a gardé que cette leçon acquise, qu'il est le vrai produit du sol natal, qu'il lui appartient uniquement, et qu'il ne fera œuvre d'homme que dans ce coin de terre où tout ce qu'il est, qualités et défauts, est chose ordinaire, héritée, traditionnelle.

En publiant la première traduction française de cette œuvre originale, déjà justement connue et aimée en Allemagne et dans la Suisse allemande, la *Bibliothèque Universelle* nous semble faire œuvre littéraire méritoire et propager une leçon de sagesse très digne d'être accueillie et répandue.

GASPARD VALLETTE.

PETER CAMENZIND

ROMAN

I

Au commencement il y avait le mythe. De même que dans l'âme des Hindous, des Grecs et des Germains le grand dieu chantait et luttait pour arriver à une forme plus parfaite, de même il s'éveille et chante chaque jour dans l'âme des enfants.

Je ne savais pas encore le nom du lac, des montagnes et des torrents de mon pays, mais je voyais l'eau bleue et verte s'étendre sur toute la largeur des rives, le soleil s'y mirer et y mettre mille lumières; je voyais les montagnes escarpées qui lui faisaient une massive couronne; dans les hautes cheminées les taches de neige étincelante, les cascades minuscules, — à leur pied les pentes claires des prairies, les arbres fruitiers, les chalets et les vaches grises des Alpes. Ma pauvre petite âme d'enfant était vide et silencieuse. Elle attendait, et les esprits du lac et des montagnes y inscrivaient leurs beaux actes de vaillance. Les parois roides et les blocs de rocher me parlaient avec fierté et avec respect des époques dont ils sont les enfants et dont ils portent les traces. Ils me racontaient comment la terre s'était creusée et s'était ployée, et comment, de son corps tourmenté, dans un douloureux devenir, avaient surgi les sommets et les crêtes des montagnes. Les masses de granit se mesuraient en grinçant et en criant, s'efforçaient d'arriver jusqu'aux sommets, d'où elles retombaient en miettes. Des cimes jumelles luttaient désespérément pour l'espace jusqu'à ce que l'une d'elles l'emportât, jetât au loin et brisât sa sœur! De ces temps dataient les rochers rompus qui gisaient çà et là dans les gorges profondes, masses écrasées et fissurées, qu'à chaque fonte des neiges les eaux descendantes désagrégeaient un peu plus, entraînant des blocs gros comme des maisons qu'elles brisaient comme verre ou jetaient d'un élan puissant dans la

terre molle des prairies. Ils racontaient tous la même chose, ces sommets. Leur histoire n'était pas difficile à comprendre devant leurs parois à pic usées couche après couche, ployées, cassées, creusées, pleines de blessures qui bâillaient.

Nous avons souffert des choses terribles, disent-ils, et nous souffrons encore. Mais ils le disent simplement, fièrement, sans plaintes, comme ces vieux lutteurs qui ne se rendront jamais.

Des lutteurs, oui. Je les ai vus combattre avec l'eau et la tempête, dans ces terribles nuits du premier printemps, quand le fœhn exaspéré rugit autour de leurs sommets et que les torrents arrachent de rudes blocs de leurs flancs. Ils se taisaient, sombres, la respiration arrêtée et les dents serrées; ils opposaient à l'orage leurs parois et leurs pointes ravinées; ils se rassemblaient, ils tendaient toutes leurs forces et, à chaque blessure reçue, ils faisaient entendre un grondement effroyable de rage et d'angoisse, et leur râle résonnait haletant, à travers les gorges les plus lointaines.

Je vis aussi les pâturages et les pentes des montagnes, les fissures des rochers pleines de terre où croissent les herbes, les fleurs, les fougères et les mousses. La vieille langue populaire a donné à ces plantes des noms savoureux et charmants. Elles vivaient sans souci, enfants et petits-enfants de la montagne, mettant leurs couleurs aux places qui leur avaient été assignées. Je les touchais, je les étudiais, je respirais leurs parfums et j'apprenais leurs noms. Mais l'aspect des arbres me touchait plus profondément et plus sérieusement. Je les voyais suivre chacun leur vie indépendante, prendre leur forme, former leur couronne et donner l'ombre qu'ils devaient donner. Ils me semblaient plus proches des montagnes, solitaires comme elles et lutteurs; car chacun d'entre eux, et ceux surtout qui croissent sur les hauteurs, avait dû soutenir, avec le vent, les tempêtes et les pierres, un combat silencieux et persévérant pour acquérir son droit à vivre et à se développer. Chacun avait eu ses difficultés à vaincre; chacun avait dû se cramponner à la terre, et c'est pourquoi ils avaient tous une forme différente et des blessures

que les autres n'avaient pas. Le vent, qui souffle constamment sur la montagne, n'avait permis à certains pins de pousser des branches que d'un seul côté ; et d'autres avaient dû se plier, pour vivre, autour des rochers qui les dominaient. Leurs troncs rouges se courbaient comme des serpents, et l'arbre et le rocher semblaient se soutenir et s'appuyer mutuellement. Ils prenaient des attitudes de combattants, et ils éveillaient la crainte et le respect dans mon cœur.

Nos hommes et nos femmes leur ressemblaient. Ils étaient durs comme eux, ils avaient leurs rides profondes, ils étaient silencieux, les meilleurs d'entre eux du moins. J'appris à considérer les hommes comme les rochers et les arbres ; à les étudier comme eux et à ne pas les aimer plus ni les respecter moins que les paisibles pins.

Notre petit village de Nimikon a été bâti sur une plaine en forme de triangle resserrée entre le lac et deux contreforts de montagne. Un des chemins mène au couvent, assez rapproché ; un second à la commune la plus voisine, à quatre heures et demie de marche. Les autres villages des bords du lac ne sont accessibles que par eau. Nos maisons sont de bois, dans le vieux style. Elles n'ont pas d'âge précis. Il est bien rare qu'on construise quelque bâtiment nouveau, et les anciens ne sont réparés que morceau par morceau et quand on ne peut faire autrement. Cette année, ce seront les planchers qu'on refera, cette autre une partie du toit. Bien souvent un bout de poutre et quelques lattes, qui faisaient primitivement partie d'une des chambres, deviennent des travées de la toiture. Lorsqu'elles ne peuvent plus même rendre ce service et qu'elles ne sont plus bonnes qu'à brûler, elles boucheront à la première occasion quelque trou de l'écurie ou de la fenière ou serviront à renforcer la porte d'entrée. Pour les habitants, il en est de même. Chacun remplit son rôle aussi longtemps qu'il le peut ; puis il rentre petit à petit, le plus tard possible, dans la catégorie des inutiles, pour disparaître finalement sans que cette disparition excite beaucoup d'intérêt. Celui qui nous revient, après plusieurs années

passées à l'étranger, ne trouve rien de changé. Quelques vieux toits ont été renouvelés et quelques toits neufs sont devenus vermoulus. Les vieillards de jadis ne sont plus là; d'autres les ont remplacés qui habitent les vieilles maisons, portent les mêmes noms, gardent le même petit peuple d'enfants à la sombre chevelure, et ne se distinguent guère, par leurs visages et leurs gestes, de ceux qui sont disparus.

Notre commune aurait eu grand besoin d'un peu de sang nouveau et de vie étrangère. La race est vigoureuse, mais toutes les familles y sont plus ou moins apparentées et les trois quarts des habitants portent le nom de Camenzind. Celui-ci remplit les registres de l'église; il est gravé sur les croix au cimetière, peint sur les maisons en couleurs à l'huile ou découpé dans le bois. On le voit sur la voiture du voiturier, sur les seaux d'écurie et sur les bateaux du lac. La maison de mon père porte l'inscription : « Cette maison a été bâtie par Joseph et Françoise Camenzind. » Il ne s'agit du reste pas de mon père, mais de son aïeul, mon arrière-grand'père ; et si, comme c'est probable, je meurs sans laisser d'enfants après moi, je sais que c'est un Camenzind encore qui viendra habiter cette vieille maison, tant que celle-ci sera debout et qu'elle aura un toit sur ses murs.

Malgré cette uniformité apparente, il y avait chez nous de bonnes et de méchantes gens, des notables et des misérables, des humbles et des gens influents ; et à côté de belles intelligences, une réjouissante collection de fous, sans parler des crétins. Nous formions, comme un peu partout, un petit monde en miniature. Comme tous, grands et petits, pauvres sots et rusés compères, étaient étroitement apparentés, que souvent la niaiserie et la légèreté vivaient côte à côte et sous le même toit que le plus âpre orgueil, tout le sérieux et tout le comique de la nature humaine trouvaient place dans notre vie. Sur tous pesait cependant continuellement un voile gris de soucis dissimulés ou inconscients. L'asservissement absolu aux puissances de la nature, des vies toujours remplies par le travail avaient dans la suite des temps donné à notre race, qui du reste vieillissait, un

penchant à la mélancolie, sentiment qui s'harmonisait avec ces visages rudes et sévères, mais dont il ne résultait guère de conséquences réjouissantes. On était reconnaissant aux quelques fous, — pourtant encore bien silencieux et tranquilles, — d'introduire dans l'existence commune un peu de couleur, quelque sujet de rire et de railler. Lorsque l'un d'eux faisait parler de lui, par quelque acte ridicule ou inconsidéré, un sourire passait sur les visages ridés et fanés des fils de Nimikon. Il s'y ajoutait encore la joie pharisienne du sentiment de sa supériorité, et d'une certaine sécurité vis-à-vis de sottises pareilles que l'on ne risquait pas de commettre.

Mon père, comme beaucoup d'autres, appartenait un peu à l'une et un peu à l'autre classe. Il était à mi-chemin entre les justes et les pécheurs, et il aurait volontiers participé à ce qui était acceptable chez les uns et chez les autres. Les folies commises éveillaient en lui, avec une sorte d'admiration inquiète et de sympathie pour leur auteur, un sentiment de suffisance vaniteuse ; et la conscience qu'il en prenait de son jugement plus sûr et de sa conduite impeccable avait quelque chose de comique.

Parmi les fous, en revanche, on pourrait compter mon oncle Conrad, bien qu'il ne cédât en rien pour l'intelligence à mon père ou à d'autres de ses combourgeois plus sensés. C'était même une assez forte tête, et il était tourmenté d'un esprit d'invention qui ne lui laissait aucun repos et pour lequel il aurait dû en bonne justice inspirer plus d'envie que de pitié. Il faut dire que rien ne lui réussissait, mais qu'il se remit toujours à quelque chose de nouveau et qu'au lieu de rouler des pensées mélancoliques et d'avoir la tête basse, il fut le premier à rire du perpétuel avortement de ses entreprises ; cela apparaissait aux autres comme une singularité assez ridicule et non comme une qualité, et il avait fini par avoir la réputation dans le village d'un parfait polichinelle. Les sentiments de mon père à son égard oscillaient toujours entre une certaine admiration et un profond mépris. Chaque projet nouveau de son beau-frère le remplissait d'une excitation et d'une curiosité qu'il s'efforçait en

vain de cacher sous des questions ironiques et des allusions railleuses. Mais quand mon oncle paraissait sûr de ses résultats et commençait à tenir la tête haute, on pouvait être certain que mon père se laisserait emballer et s'accrocherait à lui dans l'espérance de profiter lui aussi du génie fraternel. L'inévitable insuccès survenu, alors que mon oncle se bornait à hausser les épaules, mon père l'accablait d'une colère impuissante et insultante, et pendant des mois ne l'honorait plus d'un regard ni d'une parole.

Ce fut mon oncle Conrad qui, le premier du village, eut l'idée de mâter un canot pour en faire un bateau à voile ; et ce fut mon père qui lui prêta le canot. Mon oncle confectionna lui-même soigneusement les cordages et la voile, d'après une gravure qu'il avait trouvée dans un almanach. Le bateau était évidemment trop étroit pour être ainsi transformé ; mais ce n'était la faute de personne. Pendant les préparatifs assez longs, mon père sembla changé en vif-argent, tant l'anxiété et l'attente l'avaient énervé ; du reste dans tout le village on ne parlait plus que de la nouvelle idée de Conrad Camenzind.

Le bateau fut mis à l'eau par une belle matinée de la fin de l'été. Ce fut une journée mémorable ! Le vent soufflait assez fort. Mon père, qui craignait quelque catastrophe, se tint à l'écart, et à mon grand chagrin il me défendit de prendre part à l'expédition. Le nouveau constructeur ne trouva pour l'accompagner que le fils du boulanger Füssli ; mais tout le village se donna rendez-vous sur la plage et dans les jardins du bord du lac. Personne ne voulait rien perdre de ce spectacle inattendu. L'air venait du lac et le jeune boulanger dut d'abord prendre les rames pour amener le bateau dans le vent. La voile se gonfla et nous les vîmes à notre grand étonnement disparaître derrière les premiers contreforts des montagnes. Nous attendions le retour de mon oncle pour acclamer son audace et son adresse et nous commencions déjà à avoir quelque honte de nos quolibets. Mais lorsque le bateau revint, dans la nuit, sa voile avait disparu et les deux navigateurs étaient plus morts que vifs. Le fils du boulanger, qui toussait affreusement, nous dit seule-

ment : « Vous étiez venu pour une partie de plaisir ; il ne s'en est pas fallu de beaucoup que vous n'assistiez dimanche à deux repas de funérailles. » Mon père dut remettre de nouvelles planches à son canot et depuis personne ne se risqua plus à lancer un bateau à voiles sur notre lac. Conrad dut supporter longtemps les plaisanteries. Chaque fois qu'on le voyait un peu pressé, on ne manquait pas de lui dire : « Il faut prendre la voile, Conrad. »

L'arrivée du fœhn marquait toujours la fin de l'hiver ; le fœhn dont le mugissement sombre effraie et désole les habitants de l'Alpe, mais dont ils ressentent si douloureusement le heimweh lorsqu'à l'étranger ils ne l'entendent plus jamais.

Les hommes et les femmes, le bétail, la montagne, sentent venir le fœhn plusieurs heures à l'avance. Des vents contraires, froids, le précèdent, un souffle chaud et puissant l'annonce.

Le lac se transforme tout à coup ; il était d'un bleu sombre, il devient noir, et il se couvre d'écume. Quelques minutes auparavant il était extraordinairement tranquille ; maintenant les vagues résonnent contre les rochers avec le bruit de la mer. Tout le paysage se rapproche, à un point angoissant. Tout arrive sur vous, montagnes, alpages, chalets, comme un troupeau formidable. On peut compter les pierres sur des sommets qui en temps calme ne se dessinent que comme des nuées sur le ciel ; et les villages, taches brunes dans le lointain, se précisent au point qu'on en distingue maintenant les toits, les murs, les fenêtres. Puis c'est la tempête qui gronde et le sol qui tremble. Les vagues du lac fouettent sur le bord ; elles sont jetées violemment dans les airs ; elles se dispersent et elles s'envolent comme une fumée. Sans répit, surtout pendant la nuit, on entend au loin la lutte désespérée du vent et de la montagne. Plus tard les gens se répètent qu'il y a des torrents débordés, des maisons renversées, des canots brisés et des pères et des frères qui manquent dans les villages.

Enfant, je craignais le fœhn, je le haïssais même. Plus tard, quand je devins un garçon sauvage et emporté, il me devint cher, le vent indomptable, éternellement jeune, le vent brutal qui nous apportait le printemps. C'était si beau de le voir

entamer son rude combat, plein de vie, d'audace, d'espoir, soufflant en tempête, riant et râlant ! Il galopait en hurlant à travers les défilés de la montagne ; il dévorait la neige des sommets, et de ses fortes mains il forçait les pins les plus rudes à se plier et à grincer.

L'amour que je lui portais augmenta encore ; plus tard je reconnus dans le fœhn le Midi splendide, le Midi tiède et trop riche qui nous apporte toujours de nouvelles sources de joie, de chaleur et de beauté, qui vient féconder nos montagnes pour s'éteindre, fatigué, dans le pâle Nord.

Il n'y a rien de plus singulier et de plus doux que la fièvre du fœhn. Elle prend les hommes et surtout les femmes des pays de montagne. Elle leur enlève le sommeil et par ses caresses excite tous les sens. C'est le Midi qui se jette, toujours impétueux et ardent, à la poitrine de l'âpre Nord ; qui annonce aux villages des Alpes encore sous la neige qu'aux bords des lacs voisins et éclatants du pays latin, les primevères, les narcisses et les branches d'amandiers fleurissent.

Quand le fœhn a cessé de souffler, quand la neige sale s'est enfuie avec les dernières avalanches, alors c'est le plus beau moment. De tous côtés s'étendent les prairies constellées de fleurs d'or ; les sommets de neige et les glaciers se dressent de toute leur hauteur ; et dans le lac, redevenu bleu et chaud, le soleil et les nuages se mirent de nouveau.

Tout cela suffit à remplir une vie d'enfant et au besoin même une vie d'homme ; car tout vous y parle dans son intégrité et dans sa pureté la langue de Dieu, mieux que ne le firent jamais les lèvres des hommes. Celui qui l'a entendue ainsi pendant son enfance l'entendra toute sa vie, douce, force et effrayante ; il n'échappera plus à son influence. Celui dont les montagnes ont été la première patrie peut, aussi longtemps qu'il le veut, étudier la philosophie ou l'histoire naturelle, mettre de côté le Seigneur, qui n'est plus à la mode : lorsqu'il sentira de nouveau la tiédeur du fœhn, ou qu'il entendra le tonnerre des avalanches dans les forêts, son cœur tremblera dans sa poitrine et il pensera de nouveau à Dieu et à la mort.

La maison de mon père avait un petit jardin tout entouré de haies. Il y croissait des salades assez âcres, des raves et des choux. Ma mère y avait aussi installé une pauvre petite plate-bande pour les fleurs, où se fanaient misérablement quelques rosiers du Bengale, des valérianes et une poignée de réséda. Devant le jardin, une petite place couverte de gravier s'étendait jusqu'au lac ; c'était là, à côté de deux tonneaux en mauvais état, de planches et de pieux, qu'était attaché notre canot. Tous les deux ans il fallait le réparer et le goudronner. Je me souviens encore des jours consacrés à ce travail. C'était pendant les chauds après-midi de juin ; les papillons citron aux ailes des moire voltigeaient sur le jardin ; le lac était calme comme de l'huile, il chatoyait doucement au soleil. Quelques nuées flottaient sur les sommets des montagnes, et l'air se remplissait d'une odeur violente d'huile et de poix. Tout l'été qui suivait, le canot gardait cette odeur de goudron. Bien des années plus tard, lorsqu'au bord de la mer je respirais tout à coup cette odeur caractéristique de goudron et d'eau, je voyais de nouveau devant moi notre petite place au bord du lac, et mon père qui maniait le pinceau en bras de chemise. Des nuages de fumée s'échappaient régulièrement de sa pipe et montaient dans l'air immobile de l'été ; et des papillons dorés menaient autour de lui leur danse capricieuse et maladroite.

Mon père montrait, ces jours-là, une bonne humeur qui n'était guère dans ses habitudes ; il sifflait des trilles, talent où il excellait, et poussait même de temps en temps à demi-voix un court *jodl*. La mère préparait quelque chose de bon pour le soir, et je crois bien que c'était surtout dans l'espérance d'empêcher Camenzind d'aller finir la journée à l'auberge. Mais cela ne le détournait pas d'y aller.

Que mes parents aient eu, d'une façon ou d'une autre, une influence sur le développement de mon caractère, je ne puis le dire. Ma mère avait toujours sur les bras plus de travail qu'elle n'en pouvait faire, et les questions d'éducation étaient certainement, de toutes celles qu'il pouvait aborder, celles qui avaient le moins inquiété mon père. Il était suffisamment occupé à sol-

gner ses quelques arbres fruitiers, à labourer son petit champ de pommes de terre et à donner le foin aux bêtes. Cependant, tous les quinze jours à peu près, il me prenait par la main et me conduisait sans mot dire dans la fenière qui se trouvait sur l'écurie. Là, il me rossait d'importance, acte d'expiation et châtiment dont ni lui ni moi ne connaissions exactement le motif.

C'était une sorte de sacrifice offert à Némésis, un tribut payé à quelque puissance mystérieuse. Il était accompli sans un mot et sans un cri, de part et d'autre. Plus tard, quand j'entendais parler du destin aveugle, ces scènes bizarres me revenaient à la mémoire; elles me semblaient bien la meilleure représentation plastique que l'on pût donner de cette idée. Sans s'en rendre compte, mon bon père était un des adeptes de cette pédagogie simpliste qui, pour habituer l'enfant aux difficultés de la vie, fait éclater de temps en temps, dans un ciel serein, quelque coup de tonnerre; lui laissant ensuite tout le loisir de rechercher quel méfait a pu attirer sur lui le courroux des puissances supérieures.

Malheureusement, ces scènes n'avaient pas pour moi tout l'effet voulu. Je les supportais courageusement, mais elles ne m'incitaient à aucun examen de conscience, ou du moins c'était rare. J'acceptais ces énigmatiques corrections tantôt en philosophe, tantôt en révolté, et je me réjouissais surtout ces soirs-là, ayant payé mon dû, d'avoir en perspective quelques semaines de tranquillité.

J'étais beaucoup plus rebelle en ce qui concernait les tentatives de mon père pour m'habituer au travail. La Providence, mystérieusement prodigue, m'avait doué de qualités contraires et qui s'annihilaient l'une l'autre: une extraordinaire force physique et une paresse qui ne l'était pas moins. Mon père se donnait autant de peine que possible pour faire de son fils un collaborateur utile. Je soulevais toutes les chicanes imaginables pour échapper aux travaux qu'il m'imposait. Plus tard, quand je fus au gymnase, pas un des héros antiques ne m'inspira autant de compassion qu'Hercule, obligé d'accomplir ses célèbres et durs travaux. Pour le moment, je n'aimais rien tant

que d'aller errer dans les pâturages ou sur les rochers, ou de promener mon oisiveté au bord de l'eau.

J'avais comme amis les montagnes, le lac, la tempête, le soleil. Ils me racontaient leur histoire, ils faisaient mon éducation, et pendant longtemps ils me furent plus chers que n'importe quel être humain. Mais mes préférés, ceux qui étaient plus près encore de mon cœur que le lac éclatant, les pins tristes et les rochers pleins de soleil, c'étaient les nuages.

Montrez-moi, dans le monde entier, un homme qui mieux que moi connaisse les nuages et à qui ils soient plus chers! Ou montrez-moi, dans l'univers, une chose plus belle qu'un nuage! Ils sont pour l'œil de l'homme un repos et une distraction; ils sont un bienfait de Dieu et une bénédiction; ils sont aussi sa colère et une puissance de destruction. Ils sont frais, calmes et paisibles comme des âmes de nouveau-nés; ils sont beaux, riches et généreux comme de bons anges; mais ils sont aussi sombres, sans miséricorde, et nul ne peut leur échapper lorsqu'ils sont les messagers de la mort. Dans l'air limpide, ils planent en une mince couche argentée. Souriants, ils voguent à travers le ciel; leur blancheur est ourlée d'une bordure d'or; quand ils s'arrêtent et se reposent, ils se teintent de jaune, de rouge et de bleu.

Ils se glissent, sinistres comme des meurtriers, ou ils galopent la tête haute comme des cavaliers joyeux; ou encore, des hauteurs de l'atmosphère, ils pendent avec des airs de rêve et de mélancolie, comme de mornes ermites. Ils prennent la forme d'îles enchantées, celle d'anges qui bénissent; ils menacent comme des poings, ils déploient des voiles et ils voguent en troupe comme des cigognes qui transmigrent. Ils planent entre le ciel et la terre, ils tiennent à l'un et à l'autre et ils sont semblables aux aspirations de l'homme. Ce sont les rêves de la terre: son âme souillée s'efforce de se perdre dans la pure atmosphère. Ils sont le symbole éternel de tous ceux qui voyagent, qui cherchent, qui aspirent à une patrie. Et les âmes des hommes, comme les nuages qui oscillent entre le ciel et la terre, planent éternellement, tantôt hésitantes et tantôt har-

dies, pleines de rêves et d'espoir, dans le temps et dans l'éternité.

Oh! les nuages, les beaux nuages qui voguent sans repos dans les cieux! Enfant inconscient, je les aimais, je les contemplais, et je ne savais pas encore que dans la vie, moi aussi, j'irais comme un nuage, toujours voyageur et étranger partout, et planant perpétuellement dans le temps et l'éternité. Les nuages, ils ont été, dès mes premières années, mes amis et mes camarades. Quand je passais dans la rue, nous nous faisions des signes, et nos regards se croisaient. Je n'ai jamais oublié ce qu'ils m'ont appris: leurs formes, leurs couleurs, leurs visages, la façon dont ils jouent, dont ils dansent et dont ils se reposent.

Je n'ai pas oublié surtout l'histoire de la princesse des neiges. Elle apparaît dans la montagne, pas trop haut, au commencement de l'hiver, quand soufflent les airs chauds de la plaine. Elle descend des sommets les plus inaccessibles; sa suite est peu nombreuse. Elle choisit pour ses lieux de repos quelque vallon de la montagne ou quelque croupe verdoyante. Le vent sournois laisse la princesse s'étendre sans méfiance. Alors il se glisse mystérieusement jusqu'à elle et l'assaille tout à coup dans une crise de haine et de rage. Il lui jette au visage de sombres lambeaux de nuage; il la raille, il lui cherche querelle et il s'efforce par tous les moyens de la chasser. La princesse s'inquiète, elle supporte, elle patiente; mais bien souvent on la voit, tranquille et dédaigneuse, secouer la tête et reprendre le chemin qui l'a amenée. D'autres fois aussi, elle rassemble autour d'elle toutes ses peureuses amies, montre son beau visage de princesse et repousse le Kobold de sa main froide. Il ne veut pas s'en aller, il lanterne autour de toutes les roches; mais enfin il s'enfuit. Elle s'assied alors tranquille; son trône se voile de pâles brouillards; et quand ceux-ci se sont dissipés, les vallons et les pâturages des hauteurs sont recouverts de l'étincelante, de la pure et tendre neige.

Cette histoire était pleine d'une dignité paisible; elle parlait de l'âme; elle montrait le triomphe de la beauté; mon cœur en était enthousiasmé et se gonflait d'un mystère joyeux.

Le temps arriva où je pus me rapprocher des nuages, marcher avec eux et contempler d'en haut leurs troupes éparses sur la plaine. J'avais dix ans lorsque je gravis mon premier sommet: le Sennalpstock, au pied duquel se trouve notre petit village de Nimikon.

C'est là que je pris contact avec les horreurs et les beautés de la montagne. Gorges profondes, pleines de neige et d'eaux glacées, glaciers verdâtres comme du verre, moraines terrifiantes, et surtout, comme une cloche, la coupole du ciel. Celui qui a vécu dix ans serré entre le lac et la montagne, qui n'a jamais vu autour de lui que des hauteurs écrasantes, n'oublie pas le jour où pour la première fois il voit devant lui un horizon sans limites et le ciel immense sur sa tête. Déjà, pendant la montée, je m'étonnais de la hauteur et de la puissance démesurées des parois de rocher et des pentes abruptes que je croyais si bien connaître.

L'angoisse et la joie m'écrasèrent lorsque devant moi se déroulèrent soudain les lointaines profondeurs du pays. Que le monde était donc fabuleusement grand! Notre village n'apparaissait plus que comme une petite tache claire, perdu dans la plaine immense; et des sommets qui, vus de la vallée, semblaient se toucher, s'éloignaient maintenant et se dispersaient à des lieues de distance.

Je commençai là à concevoir que je n'avais jusqu'alors jeté sur le monde qu'un court regard et que l'idée que j'en avais était encore imparfaite et étroite; qu'il y avait là-bas des montagnes qui s'élevaient et qui retombaient, et que de grandes choses se passaient dont nous n'avions pas la moindre idée dans notre trou isolé du reste du monde. Ce n'est qu'alors que je compris bien la beauté mélancolique des nuages, dont le domaine s'étendait jusqu'à ces lointains infinis.

Mes deux compagnons, des hommes faits, me louèrent de ma marche rapide, et s'arrêtèrent un instant sur le dôme glacé. Ils riaient de mon excitation et de ma joie. Quant à moi, le premier moment d'étonnement passé, je hurlai de plaisir et d'émotion comme un taureau hurle vers les cieux clairs. Ce

fut mon premier chant, un chant inarticulé vers la beauté. Je m'attendais à entendre ma voix répétée sans fin par l'écho. Elle n'éveilla rien sur ces hauteurs tranquilles; elle s'éteignit sans laisser de traces, comme un chant d'oiseau. Je m'en sentis honteux, et je m'arrêtai.

Ce jour avait brisé je ne sais quelle glace dans ma vie. Les événements arrivèrent les uns après les autres.

Les courses de montagne se répétèrent; j'en fis de plus difficiles et je pénétrai plus avant, avec une volupté angoissée, dans les grands mystères des sommets. Je fus peu après désigné comme chevrier. Sur une des pentes où je menais habituellement mes bêtes, j'avais élu comme séjour de prédilection un coin abrité du vent, où croissaient en masse des fleurs de gentiane d'un bleu clair et des saxifrages roses. De là le village n'était pas visible et je n'apercevais du lac qu'une bande mince et éclatante qui brillait par-dessus les rochers. Les teintes fraîches et riantes des fleurs s'allumaient sous le ciel bleu. Celui-ci s'étendait comme une tente sur les sommets aigus où la neige étincelait. J'entendais les sonnettes des chèvres sur le grondement plus sourd d'une cascade qui tombait à quelque distance. Je me chauffais au soleil, je m'étonnais devant les formes des nuages, je poussais à demi-voix de nombreux *jodls* jusqu'au moment où les chèvres, s'apercevant qu'elles n'étaient plus surveillées, se permettaient toutes sortes de fantaisies et d'escapades défendues.

La joie de ces premiers jours fut assez rapidement troublée; je me jetai, avec une chèvre que je poursuivais, dans une ravine. La bête se tua, je m'endommageai passablement le crâne. Je fus en outre rudement battu, et comme je m'étais enfui de chez mon père, ramené avec force jurements et imprécations.

Cette aventure aurait pu être à la fois ma première et ma dernière. Ce petit livre n'aurait pas été écrit; je me serais peut-être épargné bien des soucis et j'aurais évité bien des sottises. J'aurais épousé probablement une de mes cousines, à moins pourtant que je n'eusse fait une chute dans quelque torrent, ou été gelé dans quelque glacier. Le monde n'en aurait pas moins

tourné, mais le sort en avait décidé autrement, et il est bien inutile de comparer toujours ce qui est arrivé avec ce qui aurait pu arriver.

Mon père faisait de temps en temps quelque travail au cloître de Welsdorf. Un jour qu'il était malade, il me donna l'ordre d'aller prévenir qu'il ne fallait pas compter sur lui. Je n'allai pas; mais avec du papier et une plume que j'avais empruntés à un voisin, j'écrivis aux moines une lettre très polie, que je remis à la femme chargée des commissions. De ma propre autorité, ensuite, je m'accordai un congé et partis pour la montagne.

La semaine suivante, un jour que je rentrais, je vis un moine assis devant la maison. Il attendait l'auteur de la jolie lettre qu'il avait reçue. J'étais un peu inquiet, mais il me loua beaucoup et voulut persuader à mon père de me faire faire des études. L'oncle Conrad était alors de nouveau en faveur; on lui demanda son avis. Il est inutile de dire qu'il s'enflamma immédiatement à l'idée de me voir étudier et devenir plus tard un monsieur et un savant. Mon père se laissa persuader, et mon avenir rentra ainsi dans la liste des projets inquiétants de l'oncle Conrad, comme le four incombustible, le bateau à voiles et d'autres fantaisies de ce genre.

Je commençai à travailler sérieusement, surtout le latin, l'histoire sainte, la botanique et la géographie. J'étudiais avec plaisir et je ne pensais pas que tout ce bagage welsche pourrait un jour me coûter ma patrie et beaucoup de belles années. Du reste le latin n'y fut au fond pour rien. Mon père aurait fait de moi un laboureur, et laboureur je serais resté quand même j'aurais pu réciter à l'endroit et à l'envers tous les *viri illustres*. Mais le rusé compère avait bien vu déjà que le fond de mon caractère, mon défaut capital, était mon invincible paresse. Je fuyais dès que je le pouvais et de toutes les façons le travail, et lorsque je n'étais pas étendu sur quelque pente ou caché aux yeux de tous, je rêvais et je paressais, j'allais courir dans les montagnes ou au bord du lac. Mon père désespéra de venir à bout de moi sur ce point et me laissa aller.

C'est peut-être l'occasion de dire ici quelques mots de mes

parents. Ma mère avait été d'une grande beauté, mais il ne lui en restait plus que la taille droite et élancée, et les yeux tendres aux sombres prunelles. Elle était grande, très vigoureuse, travailleuse et tranquille. Bien que largement aussi intelligente que son mari, et supérieure à lui par la force physique, elle n'essayait pas de gouverner dans la maison et lui laissait toute la direction.

Mon père était de taille moyenne ; il avait des membres maigres, presque grêles, et une expression entêtée et rusée; la peau claire et toute couverte d'une infinité de petites rides extraordinairement mobiles. Son front était traversé verticalement par un pli court et enfoncé qui s'accentuait lorsqu'il fronçait les sourcils et lui donnait un aspect chagrin et morose. Il semblait toujours chercher à se rappeler quelque chose de très important sans grande espérance d'y parvenir. Il était enfin d'un tempérament mélancolique; mais ce fait ne frappait guère dans un pays dont les habitants sont généralement d'humeur assez sombre. Les longs hivers, les dangers de toutes sortes, le travail pénible et l'isolement en sont la cause.

Je tiens de mes parents plusieurs traits importants de mon caractère. De ma mère, un bon sens simple et pratique, un peu de confiance en Dieu, des habitudes silencieuses et tranquilles. De mon père, au contraire, une certaine inquiétude devant les décisions à prendre, une complète incapacité à bien administrer mon argent, et l'art de boire beaucoup et même avec excès. Ce dernier point ne s'apercevait pas encore, heureusement, à l'âge tendre où j'étais. J'avais les yeux et la bouche paternelle. Ma mère m'avait donné sa démarche solide et un peu lourde, sa taille haute et sa grande force musculaire. De mon père enfin et de toute ma race, j'avais reçu une intelligence rusée de paysan, mais aussi un caractère tendre et une tendance à la mélancolie. Il aurait peut-être mieux valu pour moi, puisque j'étais destiné à vivre de longues années hors de ma patrie, parmi des étrangers, un peu plus de souplesse d'esprit, d'insouciance et de gaité.

C'est avec ce caractère et vêtu d'un habit neuf que je partis

pour mon voyage pour la vie. J'ai su conserver les qualités familiales ; j'ai pu jusqu'à ce jour sauvegarder ma dignité et mon indépendance ; quelque chose pourtant devait me faire défaut que je ne trouvai ni dans la science, ni dans la vie du monde. Je peux encore aujourd'hui escalader un sommet, marcher ou ramer dix heures de suite, et, le cas échéant, assommer un homme d'un coup de poing ; je n'ai pas su prendre la vie en fantaisiste et en artiste. Les premiers contacts que j'eus avec la nature, ses plantes et ses animaux, avaient trop peu développé en moi les qualités sociales ; et maintenant encore les rêves que je fais sont une preuve singulière de ma propension à une vie exclusivement animale. Je rêve souvent que je suis une bête, un phoque, par exemple, couché sur le bord de la mer. J'en ressens un tel bien-être que je n'éprouve aucune joie ni aucune fierté, bien au contraire, à retrouver, à mon réveil, ma qualité d'homme.

Je fus reçu, de la façon habituelle, comme boursier dans un collège et destiné à la philologie. Je ne sais trop pourquoi. Il n'y a pas de branche plus ennuyeuse et plus inutile et qui me convint moins.

Les années d'école passèrent vite. Aux heures de polissonnerie et de classe succédaient les heures de heimweh, les heures passées à évoquer des rêves d'avenir, assez brutaux, celles où la science nous remplissait d'une adoration respectueuse. Ma foncière paresse reparaissait quelquefois ; elle m'attirait toutes sortes d'ennuis et de punitions, jusqu'au jour où elle se dissipait devant quelque nouvel enthousiasme.

— Peter Camenzind, me disait le maître de grec, tu es un capricieux et un entêté, et tu risques de te rompre encore une fois le crâne, si dur que tu l'aies.

Je regardais le gras porteur de lunettes, j'écoutais ses discours et je le jugeais comique.

— Peter Camenzind, disait le maître de mathématiques, tu es un génie dans l'art de paresser et je regrette qu'il n'y ait pas de chiffre inférieur à zéro. Je te mets aujourd'hui : moins deux et demi.

Je le regardais, je trouvais qu'il louchait terriblement et qu'il était bien ennuyeux.

— Peter Camenzind, me disait une fois le professeur d'histoire, tu n'es pas un bon écolier, mais tu deviendras tout de même un bon historien. Tu es paresseux, mais tu sais discerner les grandes choses des petites.

Cela m'importait peu. J'avais pourtant du respect pour mes maîtres; je les croyais en possession de la science, et je ressentais devant elle une crainte respectueuse et profonde. Bien que tous mes professeurs fussent, en ce qui concerne ma paresse, absolument unanimes, j'avançais pourtant et finis par me placer dans la moyenne de la classe. Je m'apercevais bien de l'imperfection de la science qu'on nous enseignait à l'école; mais je comptais sur l'avenir.

Derrière tous les travaux préparatoires, les trucs de l'école, je pressentais la haute culture, la vraie science pleine de simplicité et de lumière. Plus tard, j'en étais sûr, je saurais de quelle façon chaque esprit indépendant devait démêler l'écheveau sombre des événements, les luttes violentes des peuples, toutes les questions angoissantes de l'histoire.

Un autre désir s'empara de moi, chaque jour plus intense: J'aurais voulu avoir un ami.

Il y avait à l'école un garçon sérieux, de deux ans plus âgé que moi. Il avait les cheveux bruns et s'appelait Gaspard Hauri. Son attitude était digne et tranquille; il portait la tête haute comme un homme. Il ne fréquentait guère ses camarades. Je le considérais depuis des mois avec respect; je le suivais dans la rue et j'espérais toujours qu'il finirait par me remarquer. J'étais jaloux de tous ceux qu'il saluait, des habitants des maisons où je le voyais entrer. Mais j'étais de deux classes en arrière de lui, et il se sentait probablement déjà supérieur à ses camarades. Nous n'avons jamais échangé un mot. Sans que j'y fusse pour rien, un autre garçon s'attacha à moi. C'était un pauvre enfant chétif et maladif. Il était plus jeune que moi, timide et peu doué. Mais il avait de beaux yeux douloureux et des traits

réguliers. Il était faible et un peu bossu; souvent tourmenté dans sa classe, il vint à moi comme à un protecteur, parce qu'il savait que j'étais fort et bien vu de nos camarades. Il tomba bientôt plus malade et dut quitter l'école. Il ne me manqua pas et je ne le regrettai pas.

Il y avait aussi avec nous un blondin évaporé, garçon à cent talents divers, musicien, comédien et polichinelle. Je gagnai son amitié, non sans quelque peine, mais il garda toujours à mon égard un certain ton de protection. J'allais le voir dans sa chambre, je lus quelques livres avec lui, je lui faisais ses devoirs de grec et en revanche il me faisait ceux de calcul. Nous nous promenions quelquefois ensemble, et nous devions avoir un peu l'air, à nous deux, d'un ours et d'une belette. Il était causeur, jovial, spirituel, jamais embarrassé; je l'écoutais, je riais, et j'étais heureux d'avoir un ami aussi brillant.

Mais un après-midi je surpris le jeune clown à la sortie de l'école. Il donnait à quelques-uns de nos camarades une de ses représentations toujours si goûtées. Après avoir imité un de nos maîtres, il cria tout à coup: « Devinez quel est celui-ci! » et il déclama quelques vers d'Homère, en copiant fidèlement mon attitude un peu gauche, ma lecture embarrassée, mon accent rude de l'Oberland, et aussi ma physionomie appliquée et attentive et la manière dont je clignais l'œil gauche en lisant. Cela était très comique, et aussi spirituel que peu amical à mon égard.

Lorsqu'il ferma le livre et attendit les applaudissements qu'il estimait avoir mérités, j'arrivai par derrière sur lui, gonflé d'un désir de vengeance. Je ne lui adressai pas la parole; mais je mis toute mon indignation, ma honte et ma colère dans une seule, énorme gifle que je lui appliquai. Comme la leçon commençait immédiatement après, le maître l'entendit gémir et vit sa joue rouge et gonflée. C'était son favori et il l'interrogea:

— Qui est-ce qui t'a fait ça?

— C'est Camenzind.

— Camenzind, viens ici. C'est vrai?

— Oui.

— Pourquoi l'as-tu frappé?

Pas de réponse.

— Est-ce que tu avais une raison pour ça?

— Non.

Je reçus un châtiment sévère et je pus tout à loisir savourer les délices amères de l'innocence persécutée. Comme je n'étais pourtant ni un stoïcien ni un saint, mais un simple écolier, la punition subie, je tirai à mon ancien ami une langue aussi longue que possible. Le maître arriva exaspéré sur moi :

— Est-ce que tu n'as pas honte? Qu'est-ce que ça veut dire?

— Cela veut dire que celui-là là-bas est un vilain personnage, et que je le méprise. C'est un lâche par-dessus le marché.

C'est ainsi que se termina mon amitié avec ce comédien. Il n'eut pas de successeurs, et je n'eus pas d'amis pendant toutes mes années d'adolescence. Bien que mes opinions sur la vie et sur les hommes se soient modifiées bien souvent depuis lors, je ne me rappelle jamais cette gifle sans un sentiment d'intime satisfaction. Je ne crois pas que le blondin ait pu l'oublier, lui non plus.

Quand j'eus dix-sept ans, je m'amourachai de la fille d'un avocat. Elle était belle et je suis fier de pouvoir dire que ma vie durant je ne me suis jamais attaché qu'à des femmes de grande beauté. Ce que je souffris, pour elle et pour d'autres, je le raconterai une autre fois. Elle s'appelait Rosi Girtanner, elle est maintenant encore digne de l'amour d'hommes tout autres que je ne suis.

J'étais alors dans toute la force et toute la fièvre de la jeunesse. Nous nous livrions, avec mes camarades, à de folles entreprises et à de terribles batailles. J'étais fier d'être le premier à la lutte, aux balles, à la course, à la rame, et mon humeur était pourtant constamment mélancolique. Mes aventures amoureuses n'y étaient pas pour grand'chose; c'était plutôt cette mélancolie douce de l'adolescence ressentie par moi peut-être plus que par d'autres et qui me faisait me complaire dans toutes les idées sombres, pensées de mort, théories pessimistes. Un de

mes camarades me prêta, naturellement, les *Lieder* de Heine, qu'il avait dans une édition populaire. Je ne puis dire que je les lus; je les dévorai. Je mis dans ces vers tout mon cœur; je souffris avec eux, je tombai finalement dans une rêverie romantique qui devait m'aller comme une chemise à un cochon de lait. Je n'avais eu jusqu'alors aucune idée de ce que c'était que « les lettres. » Je lus à la file Lenau, Schiller, Goethe, Shakespeare, et finalement la littérature, ce pâle fantôme, devint mon seul culte et ma divinité.

Je frissonnais en respirant le souffle de vie chaude et parfumée qui émanait de ces livres; vie imaginaire et que la terre n'a jamais connue, réelle pourtant et dont les vagues venaient maintenant ébranler mon cœur et mon imagination. Je n'étais troublé, dans la mansarde où je me réfugiais pour lire, que par les heures qui sonnaient au clocher voisin et par le claquement sec des cigognes qui faisaient leurs nids sur les toits.

Les hommes de Goethe et de Shakespeare allaient et venaient dans ma cellule; je voyais se dévoiler devant moi ce qu'il y a de divin et ce qu'il y a de grotesque dans tout être humain. Je pénétrais le mystère de notre cœur contradictoire et indompté, l'essence profonde de l'histoire du monde et la puissance prodigieuse de l'esprit qui éclaire les quelques jours que nous passons sur cette terre, et par la force du savoir élève notre humble personnalité jusqu'au rang des choses essentielles et éternelles. Lorsque je passais la tête par mon étroite fenêtre, je voyais le soleil briller sur les toits et dans les rues profondes; j'écoutais monter jusqu'à moi, dans un murmure confus, le bruit de la vie journalière; comme dans un songe je voyais ma mansarde solitaire remplie des images puissantes des grands esprits avec qui je venais de m'entretenir. Mais plus je lisais, plus je me sentais pris d'un sentiment d'étonnement et d'effroi à regarder en bas les toits, les rues, la vie de chaque jour; plus j'étais saisi de ce sentiment angoissant que moi aussi, peut-être comme d'autres avant moi, j'étais appelé à être un magicien et un voyant.

Le monde qui s'ouvrait devant moi n'attendait-il pas que je

ramène à la lumière quelques-uns de ces trésors, que je soulève le voile accidentel et trivial qui les recouvre, et que je les arrache à la mort et les éternise par ma puissance de poète?

Je commençai timidement à composer un peu. Je remplis plusieurs cahiers de vers, de projets et de courts récits. Tous ont disparu; je ne crois pas qu'ils eussent grande valeur; mais ils me donnèrent bien des joies et bien des battements de cœur. L'esprit d'examen, la critique vinrent ensuite; ce ne fut pourtant que dans ma dernière année d'école que je subis une véritable et profonde désillusion. J'avais commencé à détruire mes premiers poèmes et à considérer mes essais avec une certaine méfiance, quand un hasard fit tomber entre mes mains deux volumes de Gottfried Keller, que je lus et relus nombre de fois. Je compris tout à coup à quelle distance de l'art vrai, de l'art robuste et sain j'étais resté dans mes rêveries d'adolescent. Je brûlai vers et prose et ce fut de nouveau avec un découragement mélancolique que je contemplai le monde et l'avenir.

HERMAN HESSE.

(Traduit de l'allemand par J. Brocher).

(La suite prochainement.)

VARIÉTÉS

UNE FIGURE D'AUTREFOIS

PIRON, SA VIE ET SON ŒUVRE[1]

Le doctorat ès lettres est une bien précieuse institution. Nous lui devons un grand nombre de monographies qui, certainement, n'auraient pas vu le jour sans elle. La bienheureuse nécessité de trouver un sujet de thèse qui ait quelque nouveauté pousse les aspirants au titre de docteur à sortir des grandes routes royales de la littérature, pour s'engager dans les chemins de traverse moins connus et dans des régions relativement inexplorées. On a tout dit, — il le semble, du moins, — sur les grands écrivains de notre littérature classique ; il reste heureusement encore des auteurs de second ou de troisième ordre, spirituels conteurs, dramaturges ingénieux, *poetæ minores*, qui souvent ne sont plus qu'un nom, et dont il est piquant d'évoquer la figure et l'œuvre, replacées en pleine lumière dans leur cadre historique et leur milieu social.

C'est souvent un fort joli voyage de découverte qu'entreprend le candidat au doctorat : il lui arrive de « découvrir, » en effet, lui-même l'écrivain qu'il pense révéler au public. La chasse aux documents commence : sport délicieux, au cours duquel, souvent, on ne réussit point à attraper le gibier qu'on visait, mais où il se peut qu'on rencontre celui qu'on ne cherchait pas.

[1] Par M. Paul Chaponnière. — In-8°. Genève, Jullien ; Paris, Fontemoing, 1910.

Et peu à peu, grisé par le plaisir des investigations heureuses et des trouvailles imprévues, on s'acoquine si bien à son « héros, » qu'on se prend à l'enfler un peu, à lui prêter une importance disproportionnée.... Il faut alors lutter contre un entraînement si naturel, faire effort pour se maintenir dans la réalité et la raison.... Mais si même on cède à la tentation de « surfaire son homme, » du moins aura-t-on rendu aux lettrés le service de leur donner une étude complète, abondamment documentée, sur un sujet dont personne encore n'avait fait l'objet particulier de son attention : c'est l'ouvrage qu'on citera désormais toutes les fois qu'il sera question de ce sujet spécial.

On ne pourra, par exemple, plus parler de Piron sans recourir au livre consciencieux et savant que vient de lui consacrer un de nos jeunes littérateurs genevois, M. Paul Chaponnière.

Nous sommes de ceux, — probablement assez rares, — qu'une instinctive sympathie a conduits à étudier d'un peu près l'œuvre du joyeux Bourguignon. Serait-ce pour avoir, à l'âge de dix ans, entendu lire en famille la *Métromanie*, par une vieille tante qui en faisait valoir à merveille les vers parfois si heureusement jaillis ? — Le fait est que

> La mère en prescrira la lecture à sa fille...
> Est-ce vous qui parlez, ou si c'est votre rôle ?...
> Et j'avais cinquante ans quand cela m'arriva...

me sont si familiers depuis l'âge tendre, que je crois les avoir toujours connus ; pour un peu, je croirais les avoir faits.... Que de fois, depuis, j'ai relu la *Métromanie* ! C'est une œuvre unique en son genre à cette époque toute de finesse et de grâce, mais si artificielle et mondaine : la comédie quasi-lyrique de Piron a une fraîcheur trop rare, elle respire un enthousiasme ingénu, une sorte de naïveté de jeunesse ; le jeune poète dijonnais, débarquant de sa province à Paris avec son bagage d'illusions et ses rêves de gloire, eut une heure où il crut à l'idéal. Et, comme dit fort bien M. Chaponnière, n'ayant pu le réaliser, il voulut faire comprendre qu'il l'avait au moins entrevu ; il écrivit la *Métromanie*.

Cette jolie et vibrante comédie m'a conduit aux autres ouvrages de Piron. Et j'oserai avouer que ses bouffonneries improvisées de verve pour le théâtre de la Foire me paraissent singulièrement plaisantes. Je ferais même le pari qu'un acteur doué de quelque talent comique divertirait encore prodigieusement le public d'aujourd'hui en disant et mimant la première scène d'*Arlequin-Deucalion*. Elle est plus gaie que cent monologues modernes ; elle foisonne de mots drôles : tel ce cri du héros qui a réchappé du déluge où a péri sa femme (du moins il le croit) : « O ma tendre moitié !... Ce mot-là me fait faire une plaisante réflexion ; c'est que ce n'est qu'en perdant ces moitiés-là qu'on se retrouve tout entier.... »

Evidemment, ce n'est point là de la littérature très distinguée. Mais il faut avoir l'âme assez simple et « bonne enfant » pour s'abandonner, sans airs pincés, à ce torrent de drôleries jaillissant avec une spontanéité si manifeste. On en vient à comprendre, par la détente même du rire, ce qu'il y a d'hygiénique dans la grosse gaîté de Piron, et que ce pitre fut, à sa manière, un bienfaiteur de l'humanité. Et ses lettres ! On y trouve quelques-une des pages les plus vivantes et les plus imprévues que le XVIIIe siècle nous ait laissées.

M. Paul Chaponnière a étudié tout cela avec beaucoup de sens et de pénétration. Il a rendu toute justice à Piron, sans le surfaire. Il est vrai que le lecteur, insuffisamment renseigné, demeurera un peu estomaqué en rencontrant ce titre du chapitre VIII : *La philosophie et les croyances religieuses de Piron*. Mais cela n'est point si surprenant qu'on pourrait croire. De fait, Piron fut éminemment « traditionnel. » Fidèle au génie, aux mœurs, aux habitudes d'esprit de sa province et de sa race, il n'a rien compris ni voulu comprendre du mouvement philosophique de son temps. L'irréligion encyclopédique révolte sa bonne et saine simplicité. La vieillesse et les épreuves le ramèneront sans peine à une dévotion parfaitement sincère, qu'il n'avait d'ailleurs jamais renîée et qui lui inspirera ses « poésies sacrées. »

Il est de la famille du bon La Fontaine, de ces âmes heureuses de « petits enfants, » que le Maître « laisse venir à lui. » Sa con-

version lui valut les huées du clan philosophique : il les supporta, comme aussi les quolibets des badauds, en chrétien doublé d'un homme d'esprit ; et, nous dit son récent biographe, « celui qui avait décoché plus de cinquante épigrammes à Desfontaines, pour une malice glissée dans le *Mercure*, resta sans colère devant cette foule d'anciens admirateurs qui lui distribuaient à qui mieux mieux le coup de pied de l'âne. Il n'éprouva que du mépris, et ne fit pas reculer, — comme il le pouvait si bien, — sous une grêle de lardons, les stupides ricaneurs qui l'attaquaient dans ses croyances ; renonçant à la popularité et à l'orgueil de son nom, il en offrit naïvement le sacrifice à Dieu.... »

Ah ! comme on comprend l'incompatibilité irréductible entre le franc rieur Piron et le ricaneur Voltaire ! Et comme, en un sens (je n'ai pas le loisir d'expliquer cela), comme Piron a plus d'esprit que Voltaire, et combien sa bonhomie joviale, sa malice sans fiel, sa verve épanouie et plantureuse sont plus près de la saine nature que la plaisanterie corrosive de *Candide* ou les impiétés sournoises du *Dictionnaire philosophique* !

En parlant ainsi, nous ne méconnaissons pas une minute qu'à considérer leur œuvre et leur action. Piron n'existe proprement pas à côté de l'auteur de l'*Essai sur les mœurs*. Mais, à voir en présence l'un de l'autre les deux hommes, il faut être, selon moi, bien étrangement fait pour ne pas se donner à Piron avec l'élan d'une cordiale sympathie.

M. Chaponnière n'a donc pas eu si grand tort de prendre au sérieux les croyances de Piron. Nous lui reprocherions plutôt d'avoir donné une attention décidément exagérée à ses tragédies, si mortellement ennuyeuses, et qui ressemblent si peu à leur père. Mais, ayant promis un Piron complet, il ne nous a fait grâce de rien ; et sans doute il en a souffert plus que nous....

Tragédies à part, il a fort bien montré le rapport intime qui existait entre les croyances traditionnelles de Piron et certains traits de sa vie intime. Comment ne pas ressentir un brin d'émotion quand on voit l'admirable et touchante sollicitude de ce

terrible farceur pour sa vieille compagne tombée en enfance! « Ce grivois entre deux vins, ce jouisseur, aime tout bourgeoisement sa femme, la soigne avec tendresse alors qu'elle ne le reconnaît plus, et garde pieusement le souvenir de ce qu'elle a été, heureux de lui rendre tout l'amour désintéressé qu'il lui doit.... Il la pleura longtemps, oubliant ce qu'il avait souffert pour elle, et se rappelant ce qu'il lui devait. »

Qu'on lise enfin la charmante histoire de son testament en faveur de sa nièce, — son dernier trait d'esprit, mais d'un esprit qui avait du cœur!...

Piron n'était point une âme vulgaire. Il méprisait l'argent; il le méprisait assez pour en recevoir sans honte des mains de ses amis. Après quoi, il osait être sincère envers eux et leur dire des vérités; il souffrait aussi qu'on lui dit les siennes, à condition que ce fût une bouche amie. A tout prendre, Piron fut un bon homme prodigieusement spirituel : mais c'est de sa bonhomie même que son esprit tire son plus grand charme.

✦

J'ai négligé de vous dire quelle est la solide valeur scientifique de l'ouvrage de M. Chaponnière. A quoi bon? Les spécialistes connaissent déjà tous les renseignements précieux qui terminent ce volume, à savoir l'excellente notice sur l'édition classique de Piron publiée par son ami Rigoley du Juvigny, ainsi que la liste des œuvres qui y furent volontairement omises; la bibliographie, si soigneusement dressée; l'énumération des sources; l'index, etc... Ce sont là travaux dont le grand public ne devine pas la peine qu'ils ont coûtée, et qui, faits avec le soin qu'y a mis M. Chaponnière, méritent la profonde reconnaissance des chercheurs.

Nous le remercions au nom de ceux-ci; et nous le remercions encore au nom du gros des lecteurs. Car il a consacré à Piron un livre solide, qui est, par surcroît, un livre agréable.

PHILIPPE GODET

CHRONIQUE PARISIENNE

L'ouverture de la ligne métropolitaine Villiers-Péreire; ses avantages. — Une révolution dans les transports en commun. — Saisons italienne, russe, allemande et belge à Paris. — Nécrologie : Jules Renard. — Un livre sur Agrippa d'Aubigné.

Une joie discrète, faite d'un sentiment de bien-être, a flotté pendant plusieurs jours sur le quartier où j'habite, celui de la plaine Monceau. On croyait lire sur les visages des gens, dans leur démarche, dans leurs propos, les signes d'une félicité ingénue, semblable à celle des enfants auxquels on a promis de les conduire au cirque ou à la foire de Saint-Cloud. Mais ce contentement reposait sur un fait acquis, sur une promesse réalisée après une longue attente ; nous venions de recevoir un de ces cadeaux qui font époque dans la vie d'un quartier. Le trou carré qui existait, depuis quelque temps, sur un trottoir de la place Malesherbes et montrait aux passants sa balustrade en fonte, son escalier en sous-sol et son portique « modern style, » formé de deux antennes en fer forgé, s'est décoré un de ces matins d'une banderole blanche avec cette inscription : *Station ouverte au public.*

Il s'agit, en effet, du prolongement d'une ligne métropolitaine qu'il fallait aller chercher à la lointaine station de Villiers lorsqu'on voulait gagner le centre de Paris. C'est elle, maintenant, qui vient nous chercher, nous prendre, pour ainsi dire, à notre porte. Immense avantage pour la population groupée autour des trois stations nouvelles de Malesherbes, Wagram et Péreire, qui s'échelonnent de Villiers aux fortifications. La gare Saint-Lazare n'est plus qu'à cinq minutes de nous ; l'Opéra, à 6 ou 7 minutes ; la Bourse, la Bibliothèque nationale, la ré-

gion des grands boulevards, à moins de 10 minutes. Les trajets avec changement de ligne sont également raccourcis ; le quartier des études, la Sorbonne, les grandes écoles, déjà rapprochées de nous par la traversée du Métro sous la Seine, se rapprochent encore. La gare de Lyon aussi. Nous arrivons ainsi à gagner en moyenne les deux tiers du temps que nous mettions à atteindre ces divers points de la ville lorsque les transports en commun se réduisaient aux omnibus. Beaucoup d'hésitations sont maintenant vaincues d'avance. Nous pouvons, sans craindre d'y employer la matinée entière, « passer » chez notre tailleur. Nous ne renoncerons plus à aller prendre des billets à l'Opéra sous prétexte qu'une demi-heure seulement nous sépare du déjeuner ; ou alors il faudrait aussi, pour la même raison, renoncer à aller au bout de la rue acheter nos journaux ou à porter une lettre à la poste.

— A mesure que s'étend le réseau souterrain, les omnibus font belle résistance ; ils sont décidés à ne pas mourir. Depuis deux ou trois ans, la traction automobile a remplacé la traction animale sur la plupart des lignes. Mais la compagnie en était restée là ; elle ne voulait faire plus, sa concession devant expirer en 1911 ; elle ne pouvait faire moins si elle tenait à vivre jusqu'à cette date et à conserver quelque chance de voir renouveler sa concession. Elle en a aujourd'hui la certitude, la ville ayant préféré ses propositions à celles d'une entreprise rivale. Dès lors, elle n'a plus à hésiter, elle doit se lancer franchement dans la voie des réformes, ne serait-ce que pour faire oublier son passé, qui est assez sombre. Que de fois ne l'avons-nous pas maudite, cette compagnie de malheur ! Elle était l'objet de plaintes continuelles ; on lui reprochait la lenteur de ses voitures, leur nombre insuffisant, les retards que leur faisait subir la comptabilité en plein vent des conducteurs et des contrôleurs. Bien installée dans son privilège, elle se contentait de faire la sourde oreille.

La réorganisation des transports en-commun vient de recevoir un commencement d'exécution en ce qui concerne les tarifs des places. A partir du 1er juin, le prix d'un parcours en omnibus ou en tramway n'est plus unique. Il varie selon la lon-

gueur du parcours. Chaque ligne est divisée en sections; dans la limite d'une section, le prix est réduit de 30 à 15 centimes à l'intérieur et de 15 a 10 à l'impériale. Si l'on dépasse la section, on paie à l'impériale 5 centimes de plus, et 10 de plus à l'intérieur. On a prononcé le mot de révolution, et l'on a bien dit. C'est une véritable révolution dans la vie parisienne, c'est l'anéantissement d'habitudes consacrées par un régime de plus d'un demi-siècle. La *correspondance* a vécu, elle qu'on croyait éternelle! Nous ne verrons plus ce petit bout de carton qui permettait de passer d'une voiture dans une autre sans avoir à payer de supplément. Faut-il le regretter? Il jouissait d'une popularité indubitable. Sous la laideur de son nom, trop long et trop abstrait, c'était quelque chose de bien concret, de bien précieux, et que tenaient ferme dans leur main les ménagères avisées et même les gens très riches. Avec la correspondance disparait tout un monde, tout un vieux monde parisien, cahotant et bon enfant, dont le conducteur était un type bien caractérisé. Elle entraîne dans sa chute ce conducteur ancien style et la vieille caisse aux essieux criards, tirée par deux bonnes bêtes robustes et dociles et conduite par un cocher coiffé d'un chapeau en cuir bouilli à galon d'argent, aussi haut perché sur son siège qu'un prêtre en sa chaire. Dans l'omnibus, le conducteur était pour les voyageurs une sorte de chef de famille, tantôt bourru, tantôt jovial. Dans les omnibus automobiles, ce type ne saurait reparaître; on va trop vite, on est nerveux et vaguement inquiet; toute familiarité, toute bonhomie est impossible; le conducteur n'est plus un « copain, » mais un rouage anonyme de la machine roulante et trépidante.

— Car on est pressé, particulièrement dans une saison comme celle-ci, où les journées suffisent à peine pour tout ce qu'on voudrait voir ou entendre. Il y a peu d'années encore, tout s'arrêtait après Pâques; il semble maintenant que l'hiver ait résigné, en faveur du printemps, sa charge de présider aux plus brillantes réunions artistiques et mondaines. Les sports d'hiver y seraient-ils pour quelque chose? On serait tenté de le croire, étant donné qu'ils chassent de la ville précisément ceux

de ses habitants qui ont des loisirs et forment la clientèle courante des plaisirs de luxe. Leurs fournisseurs habituels se refusent en leur absence à faire des frais en pure perte ; ils savent qu'il est préférable de leur réserver ample pâture pour la rentrée de mai.

Nous en avons eu pour tous les goûts. Les amateurs de musique italienne ont suivi les représentations données au Châtelet par la troupe du Metropolitan Opera de New-York : *Aïda*, *Falstaff* et *Otello*, de Verdi ; *Pagliacci*, de Leoncavallo ; *Cavalleria rusticana*, de Mascagni ; *Manon Lescaut*, de Puccini. Mais la grosse attraction de ces spectacles était le ténor Caruso. J'ai vu un marchand de billets auquel une dame avait proposé de lui revendre 100 francs pour la représentation de *Falstaff* une loge qui lui revenait à 400 pour cette seule soirée. L'œuvre de Verdi la laissait indifférente, Caruso n'y chantant pas. C'était pour l'entendre qu'elle avait pris un abonnement, et les abonnements comprenaient la série entière des spectacles. Cela vous montre mieux que toute autre chose à quel genre de public ceux-ci s'adressaient.

Dans ce même Châtelet et à la même époque de l'année, nous avions applaudi en 1909 les danseurs russes de Saint-Pétersbourg et de Moscou. Encouragés par notre enthousiasme, ils nous sont revenus cette année, et c'est l'Opéra qui a mis sa salle à leur disposition. Nous avons revu Nijinsky, Fokine et les nombreux artistes des deux sexes qui composent cette troupe unique au monde. Nous avons revu les ballets et mimodrames déjà connus : *Cléopâtre*, les *Sylphides*, le *Festin*. Mais des nouveautés aussi nous ont été offertes, entre autres le *Carnaval*, délicate et spirituelle illustration chorégraphique de la musique de Schumann orchestrée par quatre fameux musiciens russes. Les personnages, Pierrot, Arlequin, Colombine, Estrella, Papillon, Eusebius, Florestan, etc., étaient tous, sauf les trois premiers, habillés de costumes 1830, et les artistes russes ont montré une aptitude remarquable à reconstituer les grâces vieillottes et légères de notre Occident.

La souplesse de leur génie d'adaptation est tout aussi frap-

pante lorsque de l'Occident ils nous transportent en plein Orient. Le drame chorégraphique de *Schéhérazade* (musique de Rimsky-Korsakov) est l'interprétation mimée du prologue des *Mille et une nuits*, de la scène initiale plus ou moins orgiaque qui sert de prétexte à ce vaste recueil de contes. Du récit original, qui offre une sécheresse de vieille chronique, MM. Fokine, danseur et maître de ballet, et le peintre Bakst ont tiré une suite de tableaux d'une merveilleuse couleur, où se retrouvent cette harmonie d'ensemble et cette perfection de détails qui caractérisent les miniatures indo-persanes. Le riche costume de Schahriar, « roi des Indes et de la Chine, » certaine roideur dans ses attitudes, sa façon de pencher la tête de côté pour exprimer ses sentiments, telle entrée de serviteurs se déroulant comme une frise, tout contribue à établir le rapprochement. Rien de conventionnel soit dans les gestes individuels, soit dans la mimique des groupes. C'était la nature même, et l'Orient même. Je vois d'ici ce qu'on aurait obtenu, pour l'interprétation du même ouvrage, de nos artistes et de nos figurants de l'Opéra et du Châtelet. Il est juste de remarquer à ce propos que les Russes, par leur situation géographique, sont plus à même que nous de reproduire les aspects de la vie orientale.

Malgré tous ces mérites, le public de l'Opéra a fait à ces étrangers un accueil beaucoup moins enthousiaste que celui du Châtelet. Etait-ce parce que nous les avions déjà vus ? C'est bien possible ; les succès à Paris sont si éphémères et les Parisiens si inconstants ! Mais la faute en est plutôt à cette salle trop vaste où se perdent les effets, tant auditifs que visuels, et aussi les applaudissements.

L'Opéra a pris encore la succession du Châtelet en montant la *Salomé* composée par Richard Strauss sur le drame de Wilde. Cette reprise était à certains égards une nouveauté ; elle se distinguait des représentations précédentes en ce que le personnage de Salomé n'y était pas dédoublé. Il est difficile de rencontrer une cantatrice qui puisse remplir à l'occasion et avec succès le rôle de danseuse et se livrer à un exercice aussi animé que celui de la « danse des Sept voiles. » Mme Mary Garden a montré que

c'était possible, à la condition de conserver sa sveltesse et de ne pas devenir, comme beaucoup d'étoiles, une étoile de première *grosseur*. Mme Garden n'est point d'ailleurs une de ces spécialistes de l'art vocal qui se cantonnent dans leur art et, plantées sur la scène comme un piquet, se contentent d'ouvrir la porte au rossignol qu'elles ont dans le gosier. Elle *joue* avec ardeur, avec passion ; elle cesse souvent de chanter pour parler. Il faut la voir lorsqu'aux supplications réitérées d'Hérode, qui la conjure de choisir une autre récompense que la tête du prophète, elle répond à trois reprises avec la rage croissante d'une tigresse qu'on excite : « Je veux la tête de Iokhanaan ! » Il y a dans ses attitudes, même dans les parties muettes de son rôle, des trouvailles très heureuses, mais parfois aussi des gestes incohérents. A force de vouloir jouer, elle gesticule un peu trop et tombe dans le défaut de « charger. » Elle a un digne *partner* dans la personne de M. Muratore, qui donne beaucoup de relief au personnage d'Hérode. La musique de M. Strauss, musique nerveuse, extraordinairement souple et protéiforme, s'adapte à merveille aux phases successives de l'action.

Cette musique est fort appréciée du public parisien. Nous connaissions depuis longtemps *Mort et transfiguration*, du même compositeur, dont une fort belle audition a été donnée par M. Nikisch, le chef d'orchestre berlinois, à l'un de ses deux concerts de la salle Gaveau. Nous avons eu ainsi, en même temps que la *saison italienne* et que la *saison russe*, — sans oublier la *saison belge* (*Le mariage de Mlle Beulemans*, un vrai succès), — une *saison allemande*, où l'on peut faire entrer aussi l'exécution, en deux soirées, de six quatuors de Beethoven par M. Capet et ses nouveaux compagnons.

— Les lettres sont de nouveau en deuil ; elles viennent de perdre Jules Renard, qui faisait partie de l'Académie Goncourt. C'est le premier de ses membres qui la quitte depuis sa fondation, et l'on se demande à qui ira la succession du défunt. Jules Renard sera remplacé à l'Académie Goncourt, mais il ne le sera pas comme comme écrivain. Il avait adopté une manière qui était exclusivement sienne et qui serait facile à imiter, mais vieillirait trop

vite sous une autre plume. Très populaire dans les cénacles littéraires de Paris, où il comptait des amis nombreux, il était par son style, par le choix de ses sujets, par ses habitudes de travail, aussi éloigné que possible de Paris et de son atmosphère intellectuelle. Il vivait d'ailleurs par goût à la campagne, où il recueillait pour les mettre dans ses livres des observations sur les menus spectacles de la nature et l'existence tranquille des petites gens. Parce que ces observations souvent faisaient rire, on a voulu voir en lui un « auteur gai. » C'est à tort ; elles faisaient rire parce qu'elles touchaient juste, mais elles offraient un fond indéfinissable de mélancolie. Jules Renard n'est pas un pitre ; c'est un poète.

— La « Collection des grands écrivains français » vient de s'augmenter d'une belle étude de M. Samuel Rocheblave sur *Agrippa d'Aubigné* (in-12, Hachette). C'est d'abord la vie du héros, — un véritable héros de Plutarque, — dont la biographie tient du roman par la suite extraordinaire d'aventures dont elle est tissée, la prodigieuse activité de celui qui en fait le sujet. D'Aubigné semble appartenir au temps héroïques, et l'on songe, en lisant sa vie, aux douze travaux d'Hercule. Mais ce qui est plus étonnant, c'est qu'une existence si remplie, si riche d'action, fournisse encore la matière d'une étude littéraire qui occupe la majeure partie du volume, et que ce grand guerrier soit en même temps un grand poète, et, par-dessus le marché, un grand historien. M. Rocheblave analyse les poèmes de d'Aubigné et surtout les *Tragiques*. Il en compare le plan et les sources à ceux de son *Histoire universelle*. Mais le livre est surtout précieux en ce qu'il fait revivre sous nos yeux d'une vie intense, dans sa magnifique unité. cette destinée d'un géant dont les armes sont indifféremment la plume ou l'épée.

CHRONIQUE ITALIENNE

Suisses et Italiens. — Le « futurisme. » — Gerolamo Rovetta — Journaux hebdomadaires.

Il y a des choses qu'il vaudrait peut-être mieux taire, mais qu'il est utile de dire. Ceci, par exemple : en Italie on ne regarde pas la Suisse avec toute la sympathie qui serait désirable. Les relations officielles entre les deux pays, comme on le sait, sont excellentes. Mais on sait aussi combien trompeuses et incertaines sont les formules diplomatiques, et quelle variété de sens prend le mot amitié dans la terminologie des traités et des discours ministériels. Et malheur quand le mot est trop souvent répété, accompagné d'épithètes excessives ! Nous n'en sommes pas là, le ciel soit loué ; mais, en ayant soin de ne rien exagérer, il faut pourtant reconnaître qu'en Italie on s'exprime sur le compte de la Suisse avec une certaine froideur et presque avec défiance. Je ne parle pas ici, notez-le bien, de ces gens qui, de tempérament passionné ou influencés par des motifs personnels, jugent tout d'après une idée préconçue. Je ne parle pas non plus de ces ultra-conservateurs qui détestent l'idée même de république, de ces catholiques renforcés qui se méfient de toute nation infidèle, de ces révolutionnaires désillusionnés qui trouvent la liberté et la démocratie suisses désastreusement en dessous de leur réputation, de ces touristes ingénus à qui les prix de vos hôteliers n'ont pas eu l'heur de plaire.... Non, je parle des Italiens en général, qui ne sont ni intolérants ni méfiants, qui voyagent peu pour leur plaisir, et encore moins pour l'amour de la liberté. Je parle de l'avocat, du professeur, de l'employé, du commerçant, du propriétaire, de l'ouvrier, du paysan, de toute cette honnête foule qui remplit de son activité inquiète les villes et la campagne, qu'on entend discuter bruyamment dans les cafés, sur les places, dans les wagons de

chemins de fer, dans les guinguettes, et qui parfois, bien que si hétérogène, se trouve cordialement d'accord pour haïr ou pour aimer. Certains cris réuniraient pour ainsi dire toutes les voix des Italiens: « A bas l'Autriche! » par exemple. Pauvre Autriche! si cette année, ou dans un siècle, il lui venait à l'esprit de restituer à son alliée Trente et Trieste comme cadeau de Noël, certes on crierait: « Vive l'Autriche! » Mais combien le feraient? cinq ou six cents, au plus et encore pas bien fort. Une aimable parole venue de France suffirait, en revanche, à soulever une tempête d'applaudissements dans toute la péninsule. La Suisse, comme nous l'enseigne la géographie, est située entre l'Autriche et la France; un peu plus près de l'Autriche, cependant, suivant l'illusion d'optique qu'on peut observer en Italie....

Ce que je vous dis là, je vous en ai avertis, semblera peut-être inopportun et désagréable. Mais je ne le regretterai pas si cela peut contribuer à ramener l'attention de ceux qui aiment sincèrement les deux pays sur un état de choses qui me paraît anormal et dangereux. L'amitié veut être toute d'une pièce; elle ne souffre ni entailles, ni lacune. Certaines fissures légères ne se voient que lorsqu'on touche le cristal, et pourtant celui-ci était déjà fendu, nous nous en apercevons à la première secousse. Il faudrait avant tout que quelqu'un d'autre, plus expérimenté et mieux informé que moi, cherchât les causes de cette tiédeur des Italiens à l'égard de la Suisse. Les raisons ethnographiques et historiques, plus ou moins dénaturées par le sentiment populaire, y sont sans doute pour quelque chose. La Suisse sait, chez elle, conserver en bonne harmonie ses enfants allemands et latins, mais quand elle se met à la fenêtre, elle prend une raideur et une physionomie décidément germaniques. Vue de l'extérieur, la Suisse est simplement *die Schweiz*, et, ma foi, les Italiens ne sont pas encore arrivés à oublier leurs antiques ressentiments contre la race teutonne. Et d'aucuns ne réussissent pas à chasser de leur esprit une malheureuse association d'idées ou plutôt de mots: « Les Suisses? Ah! les Suisses du Bourbon, les Suisses du pape! » Et ils ne savent ou ne se rappellent pas que la Suisse est aussi ce territoire entre le Gothard et les lacs

lombards où la révolution italienne, vaincue et traquée, vint tant de fois se refaire, vint se cacher pour aiguiser ses armes avec l'aide cordiale des habitants du pays.... De ce côté donc le tort est aux Italiens : ce sont des souvenirs surannés, des reliques du passé, des préjugés et des malentendus que le courant nouveau lavera et emportera sûrement avant qu'il soit longtemps. Mais il y a encore autre chose. J'aimerais, par exemple, me rendre compte s'il n'existe pas quelque raison à cette froideur au nord plutôt qu'au sud des Alpes. Si l'amitié de l'Italie est un peu soupçonneuse et défiante, que devons-nous dire de l'amitié suisse? J'ai eu l'occasion d'entendre l'opinion, je ne dirai pas de la Suisse, mais de quelques Suisses, au sujet de l'Italie, et je vous assure que dans leur jugement la sympathie, la bienveillance et la justice tenaient fort peu de place. L'Italie est assurément le « beau pays où fleurissent le citronnier et l'oranger, » mais les Italiens! Le ciel nous en préserve. Ce sont gens sales, bruyants et violents; gens qui ont toujours dans l'âme une perfidie et dans la poche un couteau ouvert; gens à employer, avec les précautions voulues, aux plus basses et fatigantes besognes : lorsqu'il y a une montagne à percer, un canal à creuser. Une fois le travail fini, vite à la frontière! En ce qui concerne la politique, l'industrie, l'agriculture, la vie italienne en général, l'opinion courante n'est guère plus favorable. Les plus bienveillants peuvent arriver jusqu'à la sympathie, mais jamais à l'estime pleine et entière. Un agent d'une grande société suisse d'assurance disait dernièrement à un de mes amis :

— Nous ne voulons pas faire d'affaires en Italie. C'est un pays qui inspire peu de confiance....

Voilà le mot qui traduit et résume la défiance générale : « L'Italie est un pays qui inspire peu de confiance. » Erreur très grave, même en ne se plaçant qu'au point de vue des affaires. La situation économique de l'Italie est des plus prospères et des plus encourageantes : de nombreuses statistiques et publications officielles le démontrent. Et il est vraiment étrange que beaucoup de Suisses rien moins que subversifs préfèrent accueillir sur le compte de l'Italie les informations des révolutionnaires

italiens et d'autres transfuges non politiques. Car c'est là un grand défaut de notre caractère : l'Italien à l'étranger se laisse souvent entraîner, par ressentiment et par légèreté, à parler mal de son pays.

Mais je m'aperçois que j'ai entamé une discussion qui, à vouloir seulement définir les termes, remplirait encore bien des pages. Mieux vaut m'arrêter. Mon unique but était de rappeler l'attention des lecteurs sur une question qui mérite d'être sérieusement étudiée.

— Et maintenant *paulo minora canamus*. Je ne sais si les lecteurs de la *Bibliothèque Universelle* ont entendu parler du futurisme et du poète F.-T. Marinetti qui en est le créateur et l'apôtre. M. Marinetti, pour qui l'ignore, est un riche Italien, né en Egypte, élevé en France, demeurant tantôt à Milan, tantôt à Paris, très français au point de vue cisalpin, un peu italien au point de vue transalpin. J'oubliais d'ajouter qu'il est passionné de poésie et qu'il écrit ordinairement en français, du moins à ce qu'il nous semble à nous autres Italiens. Jusqu'ici rien d'extraordinaire, à part les images un peu ébouriffantes de son style et la libéralité vraiment princière avec laquelle il entretient toute une cour de disciples poètes. Mais, depuis un an, il a inventé le futurisme et pour que vous puissiez vous rendre compte de ce que c'est, j'extrais quelques passages du manifeste publié d'abord dans le *Figaro* et répandu ensuite à millions d'exemplaires dans tout le monde, dans tout l'univers, dirait M. Marinetti :

« La littérature ayant jusqu'ici magnifié l'immobilité pensive, l'extase et le sommeil, nous voulons exalter le mouvement agressif, l'insomnie fiévreuse, le pas gymnastique, le saut périlleux, la gifle et le coup de poing.... Nous voulons glorifier la guerre, — seule hygiène du monde, — le militarisme, le patriotisme, le geste destructeur des anarchistes, les belles idées qui tuent, et le mépris de la femme.... Nous voulons démolir les musées, les bibliothèques, combattre le moralisme, le féminisme et toutes les lâchetés opportunistes et utilitaires. Nous chanterons... les gares gloutonnes avaleuses de serpents qui fument; les usines suspendues aux nuages par les ficelles de

leurs fumées ; les ponts aux bonds de gymnastes lancés sur la coutellerie diabolique des fleuves ensoleillés.... »

Et cætera, et cætera.

Cette citation vous donne un aperçu des idées et du style de M. Marinetti. Au fond, ce sont des pelures et des reliefs ramassés dans la grotte de Zarathustra ou des cartouches vides recueillies le long des chemins où les impérialistes et les énergistes des différentes écoles font résonner leurs pétarades. Le tout traduit et déguisé en un jargon qui n'a certes pas l'envolée poétique d'un Nietzsche, ni la lucidité de la prose d'un Barrès, ni la « blague » titanesque d'un Walt Whitman. Et que dire de ces glorifications de la force brutale, de l'énergie purement mécanique, dans un temps où est générale la tendance à attribuer une importance toujours plus grande au rôle de l'esprit?... Mais M. Marinetti n'est pas homme à se laisser décourager par les rires ou le dédain de la multitude. Les soirées futuristes qu'il a données à Milan, à Turin, à Naples, ont déchaîné un vacarme de hurlements et de sifflements à faire crouler la toiture des théâtres où elles avaient lieu. Que lui importe? Le lendemain il publie un article intitulé : *La soirée triomphale du Futurisme à Naples, à Turin, à Milan*. Tous les coins et recoins des villes d'Italie, toutes les palissades des maisons en construction, toutes les vitrines, tous les passages, tous les bois et toutes les pierres sont couverts par M. Marinetti des manifestes de son école ; et comme tout s'use, que les inventions les plus saugrenues finissent par ne plus faire d'impression sur le public, de temps en temps il cherche quelque chose de nouveau propre à réveiller l'attention. Il y a quelque temps, par exemple, les futuristes ont inondé tout Venise de milliers et de milliers d'exemplaires d'un manifeste incendiaire dans lequel ils proposaient d'en finir une bonne fois avec cette cité pourrie, de combler ses canaux fétides et de construire sur les ruines moisies de ses vieux palais historiques de belles boutiques. « Excentricités de désœuvrés de mauvais goût ! » pensera le lecteur. Certes, mais elles font tout de même du mal, car ces violentes parodies de révolution artistique ne favorisent que trop l'académicisme paresseux qui n'a jamais

cessé de fleurir en Italie. Présenter l'avenir sous des formes niaises et brutales, faire croire que le futur sera futurisme équivaut évidemment à travailler pour la réaction.

— Trop souvent, hélas! il m'arrive de devoir ouvrir dans mes chroniques une parenthèse noire pour y intercaler une nécrologie. Au mois de mai mourait à Milan d'une maladie courte et violente Gerolamo Rovetta, qui, comme j'ai eu l'occasion de le dire, était un de nos meilleurs dramaturges et romanciers. Il n'avait pas, assurément, cette élégance et cette correction de style que quelques-uns, même de médiocre talent, possèdent de nos jours. Sa langue était modeste et sans prétention ; claire cependant et souvent expressive ; digne, sous son vêtement gris, comme il nous arrive parfois de discerner chez des gens d'humble apparence, des traits et des manières aristocratiques. Vertu plutôt rare dans un temps où l'habit, comme dirait Dante, « est à voir plus que la personne. » Mais le grand, le vraiment grand mérite de Rovetta est d'avoir réfléchi, dans le clair et juste miroir de son art, beaucoup d'aspects caractéristiques de la bourgeoisie italienne de ces trente dernières années. L'historien futur des sentiments et des mœurs bourgeoises italiennes, à la fin du dix-neuvième siècle, pourra trouver dans les drames et les romans de Rovetta un document des plus fidèles et des plus intéressants. Et l'historien de la littérature citera quelques-unes de ses pièces parmi les exemples les plus remarquables d'art théâtral : de cet art qui ressemble tant à l'architecture, qui sait agencer et faire alterner les caractères et les événements en un assemblage aussi solide que l'édifice, mouvementé comme la vie.... Pauvre Rovetta ! j'ai eu la chance de le connaître de près et d'admirer sa grande, son exquise bonté, cachée souvent aux yeux du profane sous l'air renfrogné qu'il prenait par moments. Un jour, il m'arrivait de me trouver face à face avec lui dans la rue. Sombre, les sourcils foncés, marchant à petits pas traînants, qui donnaient à son allure quelque chose de puéril, il passait sans même répondre à mon salut. Le lendemain, ou l'année suivante, il venait de lui-même à moi, avec toute l'expansion de son beau sourire frais et épanoui

comme celui d'un enfant. Et il parlait de tout au monde avec malice et sérénité, sans cette pose qui refroidit et dénature souvent les meilleure paroles des lettrés ; il parlait de lui, de sa vie, avec un abandon qu'on rencontre rarement même chez ses plus intimes ; il parlait des jeunes écrivains, de ceux mêmes qui semblaient le plus loin de sa manière de sentir, avec une chaude sympathie, sans ombre de malignité, sans ces enthousiasmes artificiels que certains vieux artistes affichent en exaltant les derniers arrivés et les plus tapageurs, se donnant ainsi l'illusion de paraître eux-mêmes encore jeunes. Et il me revient, plus poignant que jamais, le souvenir d'une de ces conversations. Il y a deux ans s'était répandu, je ne sais comment, le bruit que Rovetta était mort. Beaucoup de journaux avaient publié sur lui de longs articles nécrologiques, et, en m'en parlant, Rovetta me disait :

— L'expérience de Charles-Quint, de survivre à sa propre mort, est toujours pénible, même si, comme cela m'est arrivé, on n'entend que des éloges, et des éloges comme on n'en a jamais reçu de son vivant. On y sent plus ou moins l'impatience, chez des gens pleins de santé, de se débarrasser d'un devoir, de verser sur le défunt tout leur sac d'admiration, et de retourner le plus vite possible à leurs propres affaires. Aujourd'hui beaucoup de bruit, demain plus rien !

C'est vrai dans bien des cas, mais, de Gerolamo Rovetta, il restera mieux que des éloges funèbres.

— Parmi les signes les plus sympathiques et les plus caractéristiques de l'activité intellectuelle italienne, il me semble juste de mentionner certains périodiques hebdomadaires qui traitent de questions littéraires, artistiques, philosophiques, etc. avec moins de gravité et de prétention que les revues, mais avec plus de compétence et d'ardeur que les journaux quotidiens. A ceux-ci, ils empruntent le format et la disposition typographique, et ce détail, qui pourrait sembler de peu d'importance, contribue au contraire à renforcer l'habitude générale de lire volontiers tout ce qui est contenu dans quatre grandes pages volantes, tandis que les mêmes choses, sous le format in-16, vous font

peur. Depuis une quinzaine d'années, il parait, à Florence un de ces périodiques, le *Marzocco*, qui, s'il donne maintenant quelques signes de vieillesse, eut une jeunesse florissante et vigoureuse. Il fut le premier à nous faire connaître la poésie délicate de Giovanni Pascoli ; c'est lui aussi qui publia quelques-uns des plus splendides poèmes de Gabriele d'Annunzio, seconde ou troisième manière. Et beaucoup d'éléments plus ou moins bienfaisants ont été introduits dans la littérature italienne moderne par ce journal florentin : entre autres, cet élégant et dédaigneux esthétisme, un peu fils de Ruskin, un peu disciple de Nietzsche qui, à défaut de mieux, a fait mettre de côté certains genres trop provinciaux et nous a prémunis, sinon contre le danger de l'affectation, du moins contre celui de la vulgarité.

Depuis environ une année, il y a aussi à Florence un autre journal hebdomadaire, la *Voce*, dirigé par un jeune homme très intelligent, M. Giuseppe Prezzolini. Tout n'y est pas digne d'approbation : la critique démolisseuse, surtout en matière d'art, y tient trop de place ; et quelques-uns des collaborateurs semblent vouloir faire preuve de leurs aptitudes médisantes ou batailleuses plus que de leur équité et sérénité. Mais il est peut-être vrai aussi que dans la lutte des idées on obtient peu sans prendre l'offensive, et il est de fait que l'exclusivisme est une grande force. En tout cas, ce qui me plait le plus dans la *Voce*, ce sont les articles de M. Prezzolini qui, ressuscitant un antique usage seigneurial, convie beaucoup d'hôtes à sa table, mais siège au-dessus d'eux. La chère est la même pour tous ; la conversation est générale, mais il mange et parle d'un degré plus haut. Maniés à cette hauteur, les couteaux et les fourchettes de la critique rendent un son plus limpide et ont un éclat plus vif.

Enfin, toujours à Florence, nous avons un troisième hebdomadaire, les *Cronache letterarie*, qui, en quelques semaines a trouvé dans toute l'Italie un nombre de lecteurs que n'atteignent pas certains quotidiens. Pourquoi ce triomphal succès ? En partie grâce au nom de son fondateur et directeur, M. Vincenzo Morello, journaliste de talent, avocat éloquent, dramaturge, critique, homme politique et de caractère. Et puis,

grâce aussi à la réelle valeur intrinsèque des collaborateurs, dont le plus distingué est M. Ettore Romagnoli, que je vous ai présenté récemment. Les *Cronache letterarie* sont déjà et deviendront toujours plus un document de première importance pour quiconque veut être bien au courant des victoires et des espérances de la littérature italienne contemporaine.

CHRONIQUE ALLEMANDE

Le livre en Allemagne. — Exposition de l'Orient musulman à Munich. — Centenaire de Robert Schumann. — A propos de Paul Heyse. — Grandeur et décadence du cabaret berlinois. — Propos de Bismarck. — Livres nouveaux.

Le fin critique qu'était Doudan prétendait que dans les études littéraires, on ne profite que de ce qui amuse. « C'est là surtout, disait-il, qu'il faut suivre sa pente, c'est-à-dire son goût. » Et mettant lui-même ces mots en pratique, il disait qu'il plantait là un livre dès que, après l'épreuve d'une vingtaine de pages, il sentait qu'il ne lui allait pas.

J'ai souvent envié Doudan dans mon métier de chroniqueur et j'aurais bien voulu pouvoir comme lui planter là nombre de choses médiocres ou ennuyeuses. Je l'aurais d'autant mieux désiré que, cette année, on n'a jamais, je crois, autant imprimé. Je ne sais pour quel genre de consommateurs on travaille, mais c'est à peine si pendant tout l'hiver j'ai lu dix volumes qui m'aient fait réellement plaisir. J'ignore si ailleurs le mal sévit avec une intensité égale. J'en doute. L'Allemand a toujours passé pour un grand dévoreur de livres. On disait autrefois qu'il aimait les lectures sérieuses et je crois bien que nous avons toujours édité le plus grand nombre d'ouvrages scientifiques. Mais ces temps sont passés. Nous ne sommes plus un pur peuple de savants. Avec l'essor de l'industrie, qui a développé chez nous le bien-être, a fleuri ce qu'on nomme la « Schœnliteratur. » Ce qu'elle vaut,

on le devine. Des milliers de volumes en prose et en vers paraissent chaque année, mais c'est à peine si quelques-uns surnagent dans l'océan des livres (*rari nantes in gurgite vasto*).

Quelques éditeurs, je le sais, pour donner satisfaction à cet appétit glouton, rééditent nos classiques ou quelques bons livres de l'étranger. De ceci il convient de les féliciter sincèrement, encore que là aussi il y ait surabondance de biens. N'avons-nous-pas eu cette année trois éditions différentes des contes d'Andersen et trois éditions différentes des romans de Dickens ? Autre remarque, ces éditions sont bon marché, mais non toujours irréprochables. Il fut un temps où en Allemagne l'éditeur se piquait d'imprimer ses livres sur beau papier et d'une manière élégante. Aujourd'hui on fabrique le livre et, à part quelques rares maisons, l'Insel-Verlag de Leipzig et Eugène Diedrich de Iéna, Bruno Cassirer de Berlin et Hans von Weber à Munich, les éditeurs travaillent surtout dans le médiocre. C'est pourtant par le joli livre qu'il faudrait commencer pour faire l'éducation du public. Sans aller aussi loin que le seigneur de la comédie de Shakespeare qui disait, en parlant des livres : « Je veux qu'ils soient bien reliés et qu'ils parlent d'amour », je crois qu'on ne goûte bien un bon livre que s'il fait plaisir à l'œil.

— Avec le livre, ce qui sévit chez nous, c'est l'exposition. Nous n'en sommes plus à compter les expositions d'art, qui chaque mois de l'année et dans chacune de nos villes exhibent des œuvres de plus ou moins de valeur. Mais à côté des expositions d'art, il y a les expositions industrielles, les expositions de sport, les expositions d'alimentation, que sais-je encore ? Il en est pourtant qui sont originales et qu'on doit mentionner, témoin celle qui vient de s'ouvrir à Vienne pour la chasse, et celle qu'on peut voir actuellement à Munich pour l'Orient musulman.

Cette dernière, organisée par le prince Ruprecht de Bavière, ne devait être au début qu'une exposition de beaux tapis turcs et persans. Des savants qui s'intéressaient à la chose conseillèrent au prince d'y joindre d'autres objets d'art, et, l'émulation aidant,

on vit bientôt affluer à Munich, armes, étoffes, maroquineries, tentures et poteries que prêtèrent avec empressement le sultan, l'empereur d'Autriche, le tsar et des magnats russes, polonais, hongrois et espagnols. On a donc pu faire à Munich une exposition complète de l'art musulman depuis les temps les plus anciens jusqu'à nos jours et embrassant les pays les plus divers, l'Asie-Mineure, la Turquie, le Maroc, l'Espagne, la Perse, le Turkestan et l'Inde. Et les richesses qu'on a entassées là ont fait mesurer par contraste combien notre art industriel d'aujourd'hui est pauvre à côté de l'art de ces musulmans.

— Le centenaire de Schumann que nous avons célébré en juin a été l'occasion de belles fêtes musicales où l'on a entendu des œuvres du compositeur qu'on n'entend point ordinairement, symphonies, oratorios, opéras, quatuors et cette superbe page musicale, *Manfred*, inspirée par le poème de Lord Byron. Et cela méritait d'être remis en mémoire, car si Schumann est surtout pour nous l'auteur des lieds et de ces inimitables improvisations pianistiques, *Davidsbündler*, dont les plus célèbres sont le *Carnaval*, les adorables *Enfantines*, l'*Arabesque* et la *Kreislerana*, il est aussi un grand musicien dans la vraie tradition germanique, celle de Bach, de Haydn, de Mozart et de Beethoven.

Ce que le centenaire aussi a apporté, c'est la publication de quelques œuvres intéressantes, entre autres celle de la correspondance et d'écrits de jeunesse de Schumann[1]. Dans la correspondance on voit revivre avec une intensité singulière l'âme candide, pudique et fière de cet homme d'élite, en assistant à la formation de son génie. Enfant délicat, nerveux et rêveur, Schumann, dans ses jeunes années, n'a d'autre consolation que les improvisations qu'il exécute sur le vieux piano de l'arrière-boutique paternelle. On sait contre combien de mauvaises volontés il dut lutter pour devenir musicien. Le père, écrivain raté, qui devint libraire, ne se fût peut-être pas opposé à cette vocation, mais il mourut jeune, et sa femme, en mère prudente, exigea d'abord que Robert

[1] *Der junge Schumann. Dichtungen und Briefe*, herausgegeben von Alfred Schumann. Leipzig, Insel-Verlag.

fit son droit. Etudiant exemplaire à Leipzig et à Heidelberg, Schumann prépare ses examens et quand il a obtenu son diplôme, il écrit à sa mère cette admirable lettre suppliante : « J'ai enfin fixé le choix de mon avenir, en me décidant à gravir le chemin qui monte vers mon idéal. Mère, descends dans ton cœur et dans le mien. »

La mère céda, mais les déboires n'en sont point pour cela épargnés à l'artiste.

Il aime la fille de son maître, Clara Vieck, mais celui-ci ne veut pas la lui donner. Du moins attend-il que Schumann ait fait ses preuves. Ce sont sept années de dur labeur et de luttes incessantes. Il est vrai que le bonheur est au bout, mais quel bonheur : il dure juste quatre ans! Une mélancolique plaque sur la maison où Schumann passa ces années à Leipzig nous le dit : « Ici vécurent Robert et Clara Schumann : 1840-1844. » Le poète frappé de paralysie vit sa belle intelligence s'obscurcir peu à peu. On l'interna dans un asile d'où il parvint un jour à s'enfuir pour se jeter dans une rivière. C'était en 1856 : il avait quarante-six ans !

— A propos du quatre-vingtième anniversaire de Paul Heyse, l'éditeur Cotta a fait paraître sur l'écrivain une étude de Mlle Helène Raff qui mérite de ne point passer inaperçue[1]. Son intérêt réside surtout dans le fait que, amie de la famille, l'auteur a eu le loisir d'étudier son modèle de très près et qu'elle en fait un portrait ressemblant. Depuis les temps lointains où l'étudiant quittait Berlin pour aller travailler dans les archives italiennes, elle le suit pas à pas dans toutes les étapes de sa longue carrière : on le voit à Munich, où il est le centre du groupe littéraire que réunit Maximilien II ; nous assistons à l'élaboration et à l'éclosion de ses œuvres, nouvelles, romans, vers et comédies, qui font de lui l'un des auteurs les plus féconds de la littérature contemporaine; plus tard, après la mort de sa première femme, nous le retrouvons dans son nouvel intérieur qu'embellit sa seconde femme d'esprit très cultivé ; dès 1867, il se partage entre Munich et le lac de Garde, au bord du-

[1] *Paul Heyse*, mit drei Bildnissen. Stuttgart und Berlin, 1910.

quel il passe l'hiver et le printemps. Et l'auteur, chemin faisant, multiplie les anecdotes qui font pénétrer dans l'intimité du poète. Paul Heyse nous apparaît comme un être privilégié entre tous. Beau, élégant, plein de vie, doué d'une grande facilité de travail, il semble être de ces heureux mortels dont les anciens disaient : « Il est aimé des dieux. » Sans doute même cet extrême bonheur ne fut-il pas sans nuire à son talent. Si la joie et la beauté rayonnent dans son œuvre, peut-être y manque-t-il cette profondeur et cette maturité que seules peuvent donner les grandes épreuves. Paul Heyse en a lui-même fourni la preuve. Ses plus belles poésies sont celles qu'il écrivit à la mort de deux enfants aimés et qui font songer au vers de Musset :

Et j'en sais d'immortels qui sont de purs sanglots !

Si dans l'étude de Mlle Raff le portrait de l'homme est parfait, on peut trouver que celui de l'écrivain est un peu flatté. D'une fécondité qui est parfois excessive, Paul Heyse, bien qu'il ait brillé dans plusieurs genres, n'a excellé dans aucun. Ni dans la nouvelle, ni dans le roman, ni dans la poésie lyrique, ni dans le drame, il n'est parvenu à écrire un chef-d'œuvre. Sa forme même, si justement vantée, n'a pas ce caractère de grande originalité qui distingue l'écrivain de race. A vingt-deux ans, il écrivait aussi bien qu'à quarante et cela déjà marque les limites de son talent. Il n'eut pas l'art, comme Gottfried Keller, de renouveler sa langue en puisant à même le langage du peuple. Il est très clair, très élégant, mais un peu artificiel. De même pour son inspiration : les motifs de ses livres, il les prend, non dans la réalité journalière, mais dans ses souvenirs, ses réminiscences de lectures, son imagination. Essentiellement livresque, Paul Heyse est un beau type de littérateur, mais de littérateur alexandrin. Un critique français, M. René Pinon, a dit très joliment la chose : « Heyse est incontestablement un artiste, un grand artiste ; il est seulement regrettable que l'art l'ait quelquefois empêché de bien voir la vie. »

— Le cabaret berlinois, j'entends le vrai cabaret littéraire et artistique sur le modèle des cabarets de Montmartre, n'est plus

à l'heure actuelle qu'un mythe. Son existence fut aussi brillante qu'éphémère. Dans le ciel berlinois, il a passé comme un météore. L'autre jour, un de ses fondateurs, le chansonnier Georg-David Schulz, mourait, à quarante ans, de consomption, à Fribourg en Brisgau et cette mort a éveillé chez bien des Berlinois de mélancoliques souvenirs. Il y a neuf ans que Schulz débutait dans l'arrière-boutique d'un Italien vendant des primeurs, Carlo Dabelli. Là se réunissaient quelques artistes qui, tout en buvant du Chianti ou du Barolo, chantaient en s'accompagnant de la mandoline et disaient des vers. Le lieu ne tarda pas à être fréquenté et, devenu trop petit pour les nombreux visiteurs, on vit surgir d'autres cabarets, entre autres le *Hungrige Pegasus* fondé par le peintre Max Filke. On voyait là, outre le chansonnier mentionné, l'architecte bizarre Rossius vom Rhyn et l'écrivain décadent Donald Wedekind. Le succès fut grand et amena l'ouverture d'autres cabarets artistiques aux titres flamboyants, *Im siebenten Himmel*, *Die silberne Puntschterrine*. Dans le premier, dont l'impresario était le compositeur Bogumil Zepler, l'étoile du lieu était une danseuse italienne, Marietta di Rigardo, qui devint la femme du chansonnier Georg-David Schulz. Elle eut une vogue énorme qui augmenta encore quand le peintre impressionniste Slevogt fit son portrait qu'on put admirer à une exposition sécessionniste. Tout le Berlin snob voulut voir la diva ainsi immortalisée et un beau jour celle-ci partit pour des cieux plus cléments en abandonnant son mari le chansonnier. Ce fut le commencement de la débâcle pour le *Septième ciel*. La vogue passa alors à la *Silberne Puntschterrine* où trônait Hans Hyan qu'on nommait le « Bruant berlinois. » Mais le Bruant berlinois s'étant permis dans ses chansons des allusions politiques qui n'étaient pas du goût du gouvernement, la censure fit fermer la boutique. Aujourd'hui le cabaret berlinois genre *Chat noir* n'est plus qu'un souvenir et les nombreux *Ueberbrettl* où s'exhibent des Tyroliens et des Bavarois ne le remplacent pas. Dans les *Ueberbrettl* les choses qu'on représente sont de nature un peu grosse ; du moins la censure ne trouve rien à reprocher à ces pauvretés artistiques.

— Si pour passer à Bismarck après les cabarets berlinois j'avais besoin de transition, je pourrais dire, comme Virgile : *paulo majora canamus*. Au surplus, ce n'est pas du grand homme politique que je veux vous parler, mais du causeur incomparable dont les propos de table font les délices des connaisseurs. On vient justement de publier un recueil de ses aphorismes et propos de table[1]. Bismarck les avait semés au cours de sa longue vie et en différents lieux. Son fidèle Busch en avait ramassé quelques-uns, mais il en restait encore beaucoup et M. Poschinger, en les réunissant et en les classant, fait une œuvre que sauront apprécier tous les admirateurs du chancelier de fer.

A l'encontre de Napoléon, qui ne causait guère que de choses sérieuses, — politique, art militaire, histoire, religion, — Bismarck aimait à se détendre et une fois le licol posé, il s'abandonnait à sa verve naturelle et à sa robuste bonne humeur. Humoriste émérite, il avait ce genre d'esprit germanique qu'on trouve chez Luther, Scheffel, Gottfried Keller et Treitschke. Avec cela il aimait les bonnes plaisanteries, mêmes les grosses plaisanteries, et il disait lui-même qu'il n'était jamais plus en verve qu'après un bon repas, arrosé de vins généreux. Etant à Bordeaux, en 1862, il fit grand honneur aux crus du Médoc et s'en vanta justement : « J'ai bu, écrivit-il à sa femme, du Lafitte, du Pichon, du Mouton, du Latour, du Margaux, du Saint-Julien, du Brame, du Laroze, de l'Armaillac et d'autres vins. Nous avons à l'ombre 30 degrés et au soleil 55, mais on ne pense pas à cela quand on a du bon vin dans le corps. »

Ne croirait-on pas en lisant cette lettre, lire du Rabelais? Exubérant comme le curé de Meudon, Bismarck goûtait les drôleries, les facéties, les inventions burlesques, qui, en faisant bien rire, aident à digérer les repas plantureux. Dans les propos on trouve une foule d'anecdotes et de portraits humoristiques très divertissants. Quel sens du haut comique, par exemple, dans le portrait qu'il fait du pape, au moment où il était question de lui

[1] *Also sprach Bismarck*, von Heinrich von Poschinger. I. Band, 1846-1870. Wien, Karl Conegen.

offrir un asile en Allemagne : « Il viendrait là comme un bon vieux prendrait sa prise, etc. » La plupart de ces propos sont connus, mais, groupés, ils prennent un sens nouveau et ils forment un ensemble plein de saveur où ne manqueront pas de puiser le psychologue et l'historien.

— Les nouvelles livraisons de la grande publication de Hans Kraemer, *Der Mensch und die Erde* [1] (de 102 à 105), qui commencent une histoire de l'emploi des matériaux pour les constructions par l'architecte Max Ravoth de Berlin, nous font l'historique de tous les monuments architecturaux construits par la main des hommes, depuis les dolmens et les palafittes jusqu'aux immenses gratte-ciel des Etats-Unis. De belles reproductions photographiques accompagnent le texte.

— Le neuvième volume de l'édition de Heine publié par l'Insel-Verlag de Leipzig, que j'annonçais dans ma dernière chronique, comprend *Lutezia* et les *Kleinere Schriften*, quatre comptes rendus à l'*Allgemeine Zeitung*, l'étude sur Ludwig Marcus et les *Lettres sur l'Allemagne*. Les prochains volumes — les trois premiers de la série — seront consacrés aux œuvres poétiques. Nous en reparlerons quand ils paraîtront.

— Signalons un très bon livre sur *Rabel* par M. J. E. Spenlé, professeur à l'université d'Aix-Marseille (Paris, Hachette). Nous y reviendrons aussi à loisir dans une prochaine chronique.

CHRONIQUE AMÉRICAINE

A propos de la mort du roi Edouard VII. — Réminiscences. — M. Roosevelt et son voyage. — Nécrologe: Mark Twain, Alexandre Agassiz. — Les livres.

Le grand événement européen de ce printemps, le décès du roi Edouard VII, a eu, lui aussi, sa répercussion aux Etats-Unis.

Autant, en effet, il était facile de connaître les dispositions

[1] Berlin, Richard Bong.

du défunt souverain à l'égard de l'Amérique, autant il est malaisé de conjecturer quels sont, envers ce pays, les sentiments de George V. La visite que ce dernier, comme prince de Galles, fit au Canada il y a deux ans, n'a pas, on doit le reconnaître, produit une impression très favorable sur les habitants du Dominion. Le prince n'a cessé de montrer — disent les Canadiens — un visage profondément ennuyé, et un manque apparent d'intérêt pour tout ce qu'il voyait ; et l'on en a conclu, peut-être trop hâtivement, qu'il était « Anglais jusqu'à la moelle », et qu'il ne possédait pas l'éclectisme de son auguste père. Il est plus probable, selon nous, que l'héritier du trône était un peu désorienté par l'exubérance coloniale et la naïve curiosité que lui témoignaient ses futurs sujets des bords du Saint-Laurent.

Comme de juste, la presse américaine est pleine de réminiscences plus ou moins authentiques du voyage exécuté par le défunt roi, alors prince de Galles, aux Etats-Unis, sous la présidence de Buchanan, il y a environ cinquante ans. On tire de rayons poudreux les liasses jaunies de journaux de l'époque pour y découvrir des détails dont quelques-uns, aujourd'hui, valent leur pesant d'or, et d'autres sentent le canard d'une lieue. Des gens de toute sorte surgissent comme de dessous terre pour raconter quelque anecdote où l'illustre visiteur — et surtout eux-mêmes — ont joué un rôle. De vieilles dames jouissent d'un renouveau de popularité parce qu'elles ont dansé en 1860 avec le prince Edouard. Celui-ci, qui voyageait sous le nom de baron de Renfrew, paraît avoir charmé tous les cœurs par son affabilité, sa simplicité, et sa constante bonne humeur. Depuis le président Buchanan, qui écrivit à son sujet à la reine Victoria des lettres enthousiastes, jusqu'aux reporters qui le désignaient familièrement sous le sobriquet de « Bertie », tous le déclarent le type du « good fellow. » Aussi le « bon garçon » donnait-il du fil à retordre à ses mentors, Lord Elgin et le général Sir Colin Campbell, et leur faussait-il compagnie de temps à autre pour aller, dans la société bien plus intéressante pour lui de reporters new-yorkais, circuler incognito par les rues. Dans

ces occasions, disent les chroniques, on prenait force *brandy smashes* — une boisson alors à la mode, — mais c'étaient les reporters qui devaient solder la note, car le prince, pour ne pas faire mentir la tradition, n'avait pas un sou sur lui. Etait-ce par suite de ce contact plébéien, était-ce plutôt pour prouver son esprit démocratique, toujours est-il que « Bertie » poussa parfois un peu loin le réalisme dans les manières. D'après un journal de Chicago, le maire de cette ville crut devoir lui faire des observations, parce qu'au cours de la visite d'un moulin, il avait craché sur de la farine préparée en sa présence...

Se non è vero, è ben... Chicago.

Aux anecdoctes comiques s'en mêlent de pathétiques. L'Amérique, qui fut le refuge de bien des prétendants ou exilés politiques, donne asile en ce moment à un homme qui, s'il n'est pas un imposteur, pourrait avoir des droits à la couronne d'Angleterre. Il s'agit du prince John Rex Wettin de Guelf, — *alias* John Rex Guelf Norman, ou encore Dr J. Rex Guelph, lequel affirme de la façon la plus vigoureuse qu'il est le fils aîné *légitime* du feu roi. A l'appui de son dire, il explique que celui-ci, vers 1859, avait épousé secrètement une dame de qualité, sans lui découvrir son identité. Lorsque l'affaire s'ébruita, — toujours selon le « prince » Guelph, — un divorce fut imposé par la reine Victoria, et la jeune femme exilée avec plus ou moins de formes. La carrière du « prince », en tout cas, a été des plus mouvementées. On le trouve simple soldat à l'armée des Indes ; ensuite, à l'âge de 26 ans, chef de la police anglaise de Birma ; puis médecin à Londres. Aux Etats-Unis, M. J. Guelph s'est fait une certaine réputation comme financier amateur. Sa dernière entreprise, le lancement d'une boisson anti-alcoolique combiné avec la formation d'une association philanthropique, ne parait pas avoir été très heureuse. Il a échoué finalement dans une petite pension de famille de Montague Street, à Brooklyn, avec un procès sur les bras contre un des plus grands hôtels de New-York, auquel il reproche de l'avoir expulsé. Pour les amateurs de mystère et de romanesque, l'odyssée de ce personnage est

extrêmement satisfaisante. Elle l'est moins pour les gens qui préfèrent les faits précis, les assertions basées sur des preuves palpables. Il est impossible de tirer du Dr Guelph une réponse catégorique en ce qui concerne la reconnaissance de sa position par le roi Edouard VII. Au demeurant, il est bon prince et renonce volontiers à ses droits au trône ; il ne demande que le replacement de sa mère dans le rang auquel elle aurait droit à la cour de Londres. Ceci est d'un bon fils et disposerait en faveur de ce prétendant platonique, si nous n'étions payés pour être sceptiques. On comprend qu'après l'affaire Cook, nous soyons peu enclins à croire sur parole les gens qui prétendent n'importe quoi.

— M. Roosevelt en a fini avec sa tournée triomphale d'Europe. Quoiqu'il soit certainement flatteur pour les Etats-Unis qu'un de leurs citoyens ait ainsi reçu des têtes couronnées du vieux monde un accueil aussi chaleureux, et sans précédent dans l'histoire, il est absolument incontestable que l'ex-président a secondé de tout son pouvoir les tentatives faites pour le mettre dans ce qu'on appelle en anglais : *The lime light*, — la lumière de la rampe. Si l'on rapproche le voyage de M. Roosevelt de celui accompli en 1877 par le général Grant, ex-président des Etats-Unis, on ne peut s'empêcher de faire des comparaisons peu à l'avantage du premier. Grant, on en conviendra, avait certains titres à l'admiration du monde. Il était le héros reconnu d'une des guerres les plus colossales des temps modernes. Mais qui, à l'époque, en Amérique ou en Europe, s'occupa de ce déplacement ? De temps à autre, un paragraphe de quatre à cinq lignes, au milieu des autres faits divers : voilà tout. Et cependant le général Grant ne borna pas ses visites à l'Europe et à l'Afrique : il fit le tour du monde. Il fut reçu avec distinction par les potentats de toute sorte de nations. Plus heureux que son bouillant successeur, il vit à la fois les méthodistes de Rome et le pape Léon XIII, lequel lui accorda des honneurs tout particuliers. Il alla même au Japon, où il fut l'objet d'une réception des plus flatteuses. Malgré cela, nous le répétons, bien peu de personnes s'aperçurent du voyage en

question. C'est que le général Grant écrivait peu, parlait moins encore.

A chaque étape presque de la tournée, le contraste entre le vainqueur des Confédérés et l'ex-colonel des *Rough Riders* saute aux yeux. M. Roosevelt, dont les titres comme stratège consistent dans le commandement pendant quelques semaines d'un régiment de cavalerie... extrêmement peu *régulier*, et dans une prouesse individuelle à San-Juan Hill, a cavalcadé, suivi d'un brillant état-major, devant les généraux français ou allemands blanchis sous le harnais. Le commandant en chef des armées du Nord, dont le renom militaire était alors dans tout son éclat, ne voulût même pas voir une revue de troupes. La visite de M. Roosevelt au sphynx d'Egypte prit les proportions d'un événement et fut détaillée dans la presse de toutes les parties du monde. Grant aussi alla voir le colosse du désert : et, bien entendu, la chose passa inaperçue, car le général gardait d'habitude ses impressions pour lui. Mais, quand M. Roosevelt se tait, ainsi qu'il le fit pendant près de quinze minutes en face du tableau de la *Ronde de nuit* de Rembrandt, alors la presse frémit, et enregistre le fait avec un étonnement respectueux.

Il est juste d'ajouter que si certains périodiques étrangers, du genre *Gil Blas*, font des gorges chaudes de l'équipée rooseveltienne, les journaux sérieux des Etats-Unis sont unanimes à regretter cette nouvelle preuve d'exubérance — d'autres lui donnent un nom plus fort — de la part de l'ex-président.

La question que chacun se pose maintenant est celle-ci : Qu'allons-nous faire de Roosevelt ? Il a déclaré, paraît-il, ne vouloir à aucun prix se représenter en 1913 aux élections présidentielles. Il n'est pas qualifié pour devenir un juge de la cour suprême. D'autre part, il n'accepterait pas sans doute les fonctions de gouverneur de l'Etat de New-York : cela est considéré en général comme le marche-pied possible pour atteindre la Maison-Blanche, mais non pas comme une fiche de consolation après avoir quitté celle-ci. On a parlé de la présidence d'une université. Toutefois, c'est là une situation qui demande, avant tout, de la dignité, du calme, et aussi des titres littéraires ou scientifiques plus sérieux

que des messages en 20 000 mots, ou des notes de chasse dans le *Scribner's Magazine*.

Il semble que la mairie de New-York City serait le meilleur poste à offrir à l'activité dévorante, à la soif de saines réformes, et surtout à l'ardeur civique de ce citoyen-type de la grande république, qui peut avoir des défauts et des ridicules même, mais qui donnerait vite à la municipalité de la métropole du Nouveau Monde le prestige dont le manque est si profondément regrette par tous les Américains honnêtes et patriotes.

— Quoique notre devoir de chroniqueur nous fasse une obligation d'enregistrer les disparitions d'Américains de réputation internationale, il va sans dire que nous ne tenterons pas ici, en quelques lignes, de donner une biographie de Mark Twain et encore moins une critique de ses œuvres. Il y a pour cela nombre de raisons, dont la principale est qu'à l'heure où paraîtront ces pages, des plumes infiniment plus compétentes que la nôtre auront déjà, dans toutes les langues européennes, épuisé le sujet. Nous nous bornerons donc à relever, çà et là, certaines réflexions suggérées par le talent tout particulier du grand humoriste. L'*Evening Post* de New-York, a donné une note fort juste en faisant remarquer que Samuel L. Clemens était, au fond, un homme sérieux avec l'esprit plein d'humour, et que c'est surtout sous ce rapport qu'il personnifie le *Yankee*. Rien n'est plus vrai ; et l'on peut ajouter que Twain réunissait encore en lui, à un haut degré, presque à l'extrême degré, les autres traits qu'on trouve d'ordinaire chez l'Américain du sud des Etats-Unis, chez le « Westerner » et chez le Bostonien même. De l'un il avait la fougue et la chaleur de sentiment ; du second il tenait l'amour du changement, l'impétuosité, l'audace : tandis qu'il suivait les saines traditions de la Nouvelle-Angleterre en usant d'un style pur et en évitant cet écueil où tant d'écrivains de genre sont tombés : l'abus du dialecte. Quelques divergences d'opinion se manifestent parmi les hommes de lettres américains sur le point de savoir si toute l'œuvre de Mark Twain restera impérissable ou si un certain nombre de ses romans tomberont peu à peu dans l'oubli. Il n'est pas rare d'entendre

affirmer que *Tom Sawyer* et *Huckleberry Finn*, seuls, figureront dans les bibliothèques de nos arrière-neveux, parce que, dans ces ouvrages, Twain a fait plus que provoquer le rire, il a produit de véritables chefs-d'œuvre *littéraires*. Toutefois, ne semble-t-il pas dur de condamner à l'oubli les pages délicieuses des *Innocents abroad*, *Roughing it*, et les désopilantes fantaisies de *Following the Equator?* Cette sombre prophétie s'explique peut-être par le fait qu'au fond les esprits même les plus larges ressentent souvent un vague dédain pour ceux qui les font rire, — que ce soient des acteurs, des auteurs dramatiques ou des romanciers. Cependant on peut répondre que l'humour a des degrés. Les générations futures riront avec Rabelais et Sardou alors même que personne n'ouvrira plus un roman de Paul de Kock. Tout dépend de ce qui se trouve derrière la légèreté de la forme. En l'espèce, à mesure que l'on avance en âge, on préfère certainement l'esprit doux et tranquille de *Tom Sawyer* au genre plus bruyant, au rire plus épais de *Tramp abroad;* avouons-le même, on lira alors plus volontiers Thackeray que Mark Twain. Mais cela ne veut pas dire que les livres les plus drôles de ce dernier ne feront pas les délices de la jeunesse à venir, car la verve de l'écrivain s'y exerce sur des travers ou des situations qui sont de tous les temps et de tous les pays.

Il faut, d'un autre côté, reconnaître que Mark Twain, quoiqu'il s'en soit vigoureusement défendu, a parfois dépassé la mesure. Son talent est si incontesté, qu'il ne saurait souffrir de quelques critiques de détail. Aussi peut-on se permettre de faire remarquer que, principalement dans ses speeches, il n'a pas toujours montré une appréciation exacte du milieu où il se trouvait.... Il lui est arrivé, par exemple, à sa grande stupéfaction, de jeter un froid sur son auditoire quand il s'attendait à de bruyants éclats de rire. Un de ces fiascos mémorables eut lieu, naturellement, en New-England. Mark Twain s'y adressait à un cénacle d'esprits très distingués, très éclairés, grands admirateurs de son œuvre. Cependant il produisit exactement l'effet contraire de celui auquel il visait. Jusqu'à son dernier jour.

il s'est, dit-il, creusé la tête pour trouver le mot de l'énigme. Il persiste à affirmer qu'il avait servi à ces respectables compatriotes de Longfellow de l'humour de premier ordre : on doit pourtant bien croire que l'auditoire en question était meilleur juge en la matière que le conférencier lui-même !

— Un autre disparu de ce printemps est Alexandre Agassiz, le fils de Louis Agassiz et lui aussi un naturaliste célèbre. Né à Neuchâtel, en Suisse, en 1835, il était arrivé aux Etats-Unis à l'âge de quinze ans et s'était vite américanisé, tout en restant sous la salutaire influence de l'éducation reçue dans son pays d'origine. Ingénieur civil, professeur ensuite dans le fameux pensionnat de jeunes filles dirigé par son père, puis chargé d'une mission géodésique du gouvernement en Californie, il ne tarda pas à se consacrer exclusivement à la vocation qui l'attirait d'une manière irrésistible : l'histoire naturelle. En 1874, il succéda à son père comme curateur du musée de zoologie comparative à Cambridge, dont il avait enrichi les collections d'innombrables spécimens, fruits de ses explorations dans toutes les parties du monde. Très expert en matières minières, il était devenu président de la Calumet & Hecla Mining Co, et, en cette qualité, il acquit une large notoriété dans le monde des affaires. M. A. Agassiz était aussi généreux et modeste que savant. On estime que ses dons seuls à l'université de Harvard s'élèvent à 500 000 dollars, — plus de 2 millions et demi de francs. Mais il est difficile d'évaluer ces dons autrement que d'une façon approximative, car le professeur avait conservé la bonne vieille méthode de faire le bien. Il ne prenait pas les journaux pour confidents de ses libéralités. Celles-ci, du reste, ne revêtaient pas généralement la forme de présents en argent. Agassiz jugeait-il, par exemple, une extension nécessaire au musée de Cambridge, il faisait venir des ouvriers, surveillait les travaux, soldait la note de ses deniers — et n'en parlait plus.

— Parmi les livres du moment, *Little Aliens* (Petits étrangers), publié chez Scribner's, mérite d'attirer l'attention sous deux rapports. Le premier, c'est que, comme tous les ouvrages de Myra Kelly, il met en scène un élément curieux de la popu-

lation new-yorkaise, les Yiddishs, juifs russes ou polonais pour la plupart. L'autre raison est que l'auteur vient de mourir à la fleur de l'âge, et alors qu'elle avait réussi à se faire un nom parmi les écrivains de genre non seulement aux Etats-Unis, mais aussi au Canada ; on commençait même à lire ses études en Angleterre. Myra Kelly (Mrs Allan Mc Naughton) eut une carrière courte et brillante. Elle n'a jamais connu le crève-cœur de se voir refuser un manuscrit par un journal ou un éditeur. Elle se classa tout de suite, en moins d'un an, en révélant au public les mœurs, le jargon, les idées, les manières des enfants d'une partie de leur cité qui est aussi peu connue des New-Yorkais que si elle était dans les régions les plus reculées de l'empire chinois. Institutrice publique dans le quartier ouvrier de la métropole, Mrs Kelly a noté fidèlement les particularités de ses petites élèves et a eu le talent de les présenter sous une forme toujours nouvelle et intéressante, dans une série d'ouvrages humoristiques dont les plus connus sont : *Little Citizens*, *Isle of Dreams*, et *Wards of Liberty*. Un de ses personnages, Eva Gonorowski, — la fillette du Ghetto, au langage plein de néologismes inattendus, aux pensées bizarres, — est déjà devenu un type populaire à New-York.

— M. David Graham Phillips — que quelqu'un a surnommé « l'homme qui dit la vérité telle qu'il la voit » — a publié chez Appleton & Co, un nouveau volume à l'appui de sa thèse favorite, à savoir que la société de l'Est des Etats-Unis est superficielle, légère, et plus ou moins affectée, — pour ne pas dire plus. M. Philipps est du Centre-Ouest. Il est original d'entendre un « Westerner » donner des leçons de puritanisme, surtout à la Nouvelle-Angleterre.

Que l'auteur ait absolument tort dans ses assertions, nous ne le pensons pas, car nulle part aux Etats-Unis les conditions de la vie ne prêtent autant à la diminution de l'esprit de famille, au manque de sincérité dans les relations mondaines, à un genre d'existence qu'on pourrait presque qualifier d'artificiel, nulle part, dis-je, le mal n'est aussi développé que dans les centres comme New-York, Brooklyn et leurs innombrables faubourgs.

ou encore Washington. Mais les défauts dont se plaint M. Phillips sont déjà bien moins apparents à Philadelphie, Baltimore, ou Boston. On ne saurait vraiment pas accuser les Bostoniens, ni les bons descendants des pionniers de Pennsylvanie d'être plus superficiels que les Chicagoens, par exemple, qui comptent parmi eux pas mal de nouveaux riches. L'auteur aurait, quoi qu'il en soit, donné plus de poids à ses théories s'il avait aussi présenté les types, moins rares qu'il ne semble le croire, d'hommes et de femmes de la société de l'Est qui s'adonnent à l'étude des beaux-arts, de la littérature, des langues, non par simple pose, mais *sérieusement*. Les peintures de mœurs restreintes à un genre, à un spécimen donné, unilatérales en quelque sorte, perdent de leur force, et éveillent toujours chez le public un soupçon de partialité. Ce qui ne veut pas dire que *The Hungry Heart* (Cœur affamé) n'est pas un livre au-dessus de la moyenne. Le fond de l'intrigue est une union mal assortie, thème qui ne brille pas par l'originalité. Cependant, les personnages sont peints d'une main vigoureuse; il n'y a pas de longueurs, et, somme toute, l'ouvrage est de nature à intéresser le lecteur européen.

CHRONIQUE SUISSE

Le théâtre en Suisse française. — Hier et aujourd'hui; coup d'œil en arrière. — Jeunes romanciers: *Vivre*; un début. — Nos poètes. — Vers posthumes de Duchosal. — Jacques-Dalcroze.

C'est avec le printemps que s'ouvre en Suisse française la vraie saison théâtrale, — j'entends celle du théâtre indigène et national. Pendant l'hiver, les spectacles auxquels est convié notre public sont à peu près pareils à ceux qu'on peut voir partout ailleurs : on y donne les pièces du répertoire, ancien ou actuel. Et cela n'est point à dédaigner dans nos villes-écoles, où le théâtre est, en une certaine mesure, un moyen d'instruc-

tion, en même temps qu'un divertissement sur lequel nous ne sommes point encore blasés.

C'est précisément ce qui a fait, à Genève, l'heureuse fortune du théâtre de la Comédie, qui a clos, aux environs de Pâques, sa première saison. Cette intéressante entreprise, dirigée dans un excellent esprit et avec un tact littéraire parfait, soutenue par le talent d'une petite troupe homogène et active, que M. Ernest Fournier dirige à merveille, a été, pour beaucoup des étudiants et des jeunes filles qui s'y pressaient chaque jeudi, non seulement un délassement du meilleur goût, mais un complément heureux des cours de littérature. Envisagé sous cet angle très spécial, le théâtre est accepté chez nous même par beaucoup de personnes qui n'aiment guère tout ce que représente ce mot. Aussi longtemps donc que les promoteurs du théâtre de la Comédie persévéreront dans la voie où ils sont entrés, — et il n'y a pour eux aucune raison, même utilitaire, d'en changer, — ils peuvent être assurés de la fidélité de leur clientèle et de l'appui de tous les lettrés.

Mais, à côté de ce théâtre didactique, — si nous osons appeler d'un nom si sévère un théâtre si vivant et si gai, — il y a l'autre, il y a ces représentations d'un caractère plus local et plus national, données par des acteurs non professionnels, interprètes souvent très intelligents de nos dramaturges indigènes. Il est vrai qu'à Mézières quelques-uns des principaux rôles ont été tenus par de vrais acteurs; mais l'ensemble a gardé son cachet populaire, tout en revêtant par surcroît ce charme de poésie et de beauté qui a donné tant d'éclat aux représentations d'*Aliénor*.

Et, quand paraîtront ces lignes, nous prendrons le chemin de Bulle pour y voir une œuvre inspirée par le passé de la Gruyère. Le *Chalamala* du Dr Thürler, pour lequel M. Emile Lauber a écrit une musique qu'on dit charmante, constituera un spectacle fort pittoresque; et nous connaîtrions bien mal le public si nous hésitions à prédire un succès que le talent des auteurs suffirait, à lui seul, à rendre certain.

C'est ainsi que, peu à peu, année après année, se crée chez

nous toute une littérature dramatique dont on n'eût point osé, il y a trente ans encore, rêver l'existence, et qui constitue le fait le plus caractéristique du mouvement littéraire actuel dans la Suisse française.

Ce mouvement, voici vingt-sept ans que nous le suivons ici, enregistrant mois après mois les manifestations qui nous paraissent les plus significatives. Lorsque nous feuilletons par hasard nos anciennes chroniques, où nous retrouvons le souvenir de tant d'œuvres qui ont passé sous nos yeux pendant ce quart de siècle, nous sommes frappé des changements qui se sont insensiblement, mais bien réellement accomplis au cours des années. Que de conceptions ont changé ! Que d'idées traditionnelles, qui paraissaient jadis intangibles, dont la génération nouvelle s'est délibérément émancipée ! Comme la jeunesse d'aujourd'hui, plus renseignée que la nôtre, plus hardie, plus vivement stimulée par les souffles du dehors et l'esprit cosmopolite, a fait bon marché de tant de vieilles notions jugées surannées ! A cet égard, nous avons marché, depuis vingt ans, avec une rapidité vertigineuse, qui est bien de notre époque. Et l'on pourrait, sans exagération, affirmer qu'il y a une beaucoup plus grande distance entre la génération actuelle et celle qui l'a immédiatement précédée, qu'entre celle-ci et nos arrière-grands-pères.

Cette brusque métamorphose tient à des causes diverses, qu'il serait intéressant de rechercher. Un fait nous paraît évident : nous assistons à une réaction très vive contre un certain traditionalisme local dans lequel les hommes de mon âge furent élevés, et qu'ils ne songeaient ni à critiquer, ni à secouer. On avait beau être jeune et frondeur : malgré toutes les fantaisies et les paradoxes dont on s'offrait le plaisir, on demeurait « dans la ligne, » on continuait ses « anciens. » Aujourd'hui, on les juge, on les discute sans gêne, et on pousse l'éclectisme jusqu'à leur pardonner gentiment d'avoir été ce qu'ils furent. Oui, on les supporte ; on tâche même de les comprendre. Car cette génération nouvelle ne professe point le mépris hautain du passé ; elle cherche, à sa manière, à maintenir, à renouer la tradition,

mais en l'allégeant, en l'assouplissant selon des aspirations sans doute légitimes. A ne considérer que notre mouvement littéraire, nous constatons que les plus intelligents et les mieux renseignés parmi nos jeunes ne renient point leurs glorieux aînés : on n'a peut-être jamais tant parlé de quelques-uns d'entre eux, de Vinet, par exemple, ou de Juste Olivier. Seulement, il est clair aussi qu'un idéal nouveau s'impose à nos écrivains. Et cela n'est point pour nous attrister. Nous-même, — pourquoi nous gêner de le dire ? — nous avons bien souvent constaté ici, en des termes qu'il y a quelque vingt ans on jugeait trop sévères, que ce qui a surtout manqué à notre littérature, c'est, hélas ! tout uniment l'art littéraire, c'est-à-dire le souci de la forme et le sentiment de la beauté. La littérature romande, en dépit des avertissements de ceux qui furent nos maîtres (je songe, en particulier, au sévère et bienveillant Rambert) a été longtemps « pavée de bonnes intentions. » Les « intentions » ne comptent pas plus en art qu'en morale. Mais elles suffisaient au public. Et je vous prie de croire qu'il fallait, il y a trente ans, quelque juvénile bravoure pour déclarer mauvais un « bon livre » mal écrit. C'était le temps où....

Mais nous allions citer des exemples ! Gardons-nous en bien. Mieux vaut constater loyalement le succès des efforts accomplis pour donner à notre littérature indigène les qualités d'art qui lui ont si souvent fait défaut. Nous hésiterions à nous en réjouir, si les progrès de la composition et du style s'étaient réalisés au détriment de la tenue morale et du sérieux de la pensée. Mais il n'en est rien, grâce au ciel. Les meilleurs d'entre nos jeunes romanciers, par exemple, savent unir à une peinture plus franche et plus courageuse des réalités de la vie, à un style d'une qualité plus choisie, ces hautes préoccupations et cette sève morale qui sont chez nous une tradition si précieuse.

Que de fois nous avons fait ces réflexions en lisant, voici déjà quelques lustres, les œuvres, d'un coloris si vif et d'une langue si artistement ouvragée, par lesquelles débuta Philippe Monnier ! Poète et novelliste, il a montré la voie à plus d'un jeune ; et aujourd'hui, nous en distinguons quelques-uns que

notre devoir est, non pas de louer sans mesure, mais de suivre avec la sympathie que mérite le talent sincère.

— M. Robert de Traz est de cette élite. Son roman, *Vivre*[1], tient les promesses que nous avait apportées son livre de début, *Au temps de la jeunesse*. C'est un beau livre aussi que cette histoire toute simple. Un adolescent, sur qui pèse une hérédité funeste, en est instruit, dans une heure critique, par un vieil ami de sa famille. Le voilà averti du danger qu'il court, en s'abandonnant à ses pires instincts, de ressembler à son père et de finir aussi tristement que lui. Mais il ne veut pas gâcher ignoblement sa vie ; il entend demeurer son maître. Au moment même où il va céder à l'appel de la passion grossière, il se ressaisit par un viril effort de la conscience et de la volonté ; il prend la résolution de monter au lieu de descendre. Et le voici, après une âpre lutte, vainqueur de soi-même.

Je sais fort bien tout ce qu'un morne déterminisme pourrait objecter au jeune romancier ; je discerne le point sur lequel on l'accuserait d'invraisemblance. On lui dirait qu'une volonté capable d'un choix si prompt et d'un si vaillant effort n'a pas été bien profondément compromise par la tare héréditaire, et qu'en somme son « héros » a moins de mérite à l'être qu'il ne semble.... Peut-être. Mais il est bien vraiment « héroïque, » et d'une façon plus difficile, dans la seconde partie du livre, où nous le voyons renoncer à celle qu'il aime au profit d'un ami qui ne le vaut pas. Cet épisode est ce qu'il y a de plus original et de plus profond dans l'histoire de cette âme. Elle s'est si bien dominée et vaincue, qu'elle s'est mise en état de s'oublier elle-même. Il fallait cette épreuve redoutable pour que s'affirmât définitivement sa souveraineté. M. de Traz a eu bien raison de compléter l'ascension morale de son David par une aussi cruelle douleur. David l'accepte sans faillir. On l'excuserait presque de retourner par désespoir aux bas instincts qu'il a su vaincre. Il semblait qu'il eût le droit d'être aimé de la sérieuse et charmante Isabelle de Miège : mais voici qu'elle s'éprend de Maurice Sergy, qui, sous toute sa séduction, cache une âme si médiocre ! « Qu'a-t-il de

[1] Lausanne, Payot, 1910, in-12.

plus que moi, sinon de ne pas l'aimer ! » s'écrie David dans un admirable mouvement de son cœur blessé. Et alors, à quoi bon tout l'effort qu'il a accompli pour se vaincre, puisque le bonheur légitime se dérobe ? Mais David est déjà parvenu plus haut que ces repentirs vulgaires ; il a mis le pied sur le sommet de la certitude morale, où le plus immérité des malheurs ne saurait abaisser l'âme jusqu'à la faire douter du choix qu'elle a librement fait.

Et puis, Dieu est bon, et la vie est longue, à vingt ans ; elle a des retours imprévus. Isabelle sera désabusée, et le lecteur sera rassuré.... Quelle douceur dans ces dernières pages où David pressent que l'aimée reviendra à lui, et qu'il touchera le prix de sa résignation ! Sa souffrance de cœur l'a mûri pour mieux aimer : « Une simple figure de jeune fille lui avait appris la noblesse de la passion, puisqu'il avait dû se taire, contraindre ce qu'il avait de meilleur, après avoir réduit ce qu'il avait de pire. »

Nous laissons au lecteur la surprise de découvrir toutes les belles pages descriptives qui font un cadre si heureusement approprié à la noble histoire de David. La nature dont le charme enveloppe cette aventure d'âme est évoquée de main d'artiste. Nous n'ajouterons — par devoir et par habitude — qu'une ou deux chétives critiques. Un détail d'orthographe d'abord. Pourquoi M. de Traz a-t-il pris le parti singulier de mettre invariablement une *s* à la deuxième personne de l'impératif : « Aies le courage !... Aimes !... » Ce ne peut être inadvertance, puisque c'est une habitude. Elle nous étonne en un temps qui se pique de simplifier l'orthographe.... Et puis — c'est mon autre chicane — je continuerai de protester contre l'incorrection de phrases comme celle-ci, devenues courantes, hélas ! même sous la plume d'un homme de talent et de goût : « Elle le suivit du regard usqu'à ce qu'il *ait* tourné le coin de la place. » Je me ferais couper la tête plutôt que de trouver cela français.... Que M. de Traz me pardonne de protester contre ce que M. Faguet a qualifié de « régression vers la barbarie. » Je ne me résigne pas à voir une nuance disparaître de notre langue, de la bonne langue de M. de Traz....

— Un de nos compatriotes habitant Paris, M. Guy de Pourtalès, vient de s'essayer dans le roman, et — rencontre curieuse — sur une donnée qui n'est point sans quelque analogie avec celle de *Vivre*. Le héros de *La cendre et la flamme*[1] est aussi un jeune homme qui applique sa volonté à se ressaisir et s'efforce de fournir, après des années de dissipation et de paresse, une carrière utile, consacrée à un haut idéal. C'est très louable. Mais, — il faut bien le dire sincèrement, sous peine de manquer à notre premier devoir envers un jeune écrivain, — ce début trahit, à certains égards, une si grande inexpérience, qu'on peut regretter que l'auteur n'ait pas différé davantage le moment d'affronter le public. Sans doute, il a assez de monde et de lecture pour écrire d'un style correct, aisé, et même relevé d'élégance. Mais l'accent personnel fait défaut dans ce roman, qui en rappelle trop d'autres. On n'y discerne pas cette originalité forte qui, poussée par l'impérieux besoin de « s'exprimer, » se crée sa forme, peut-être maladroite, mais bien à elle. Oserons-nous dire que nous aimerions rencontrer dans ce livre plus de gaucherie, des défauts plus voyants, mais aussi une saveur plus neuve? Nous ne prétendons point que M. de Pourtalès n'ait rien à nous dire ; maints détails de son livre dénotent le goût de l'observation et une certaine connaissance du train du monde ; mais, à coup sûr, il n'a point encore amassé ce riche fonds d'impressions et d'expériences d'où jaillissent, quand la méditation et le recueillement les ont mûries, les œuvres véritablement originales de pensée et de forme. La métamorphose de son héros demeure psychologiquement peu naturelle, parce qu'elle est insuffisamment préparée ; on n'en saisit pas la raison profonde, on n'en discerne pas la logique intérieure ; elle surprend, au point qu'on n'y croit guère et qu'on n'y peut prendre un intérêt aussi vif que le souhaiterait l'auteur. C'est une histoire tirée peut-être de la réalité et qui ne laisse pourtant pas l'impression d'être vraie. En conclurons-nous que l'auteur ne puisse nous donner des œuvres d'une valeur plus solide? Gardons-nous en bien! Il est fort probable que le travail et l'effort patient l'aideront

[1] Paris. Juven, in-12.

à dégager une individualité littéraire qui, trop confiante en sa facilité, a eu seulement le tort de partir un peu trop tôt.

— MM. Robert et Edmond Télin ont publié un petit recueil de poésies romandes[1] qui mérite l'attention. Je ne dis point cela à cause de la préface, signée Jean da Ponte, et à laquelle j'ai le regret de n'avoir rien compris. Qu'importe d'ailleurs la préface? Ce sont nos poètes qui nous intéressent, les jeunes surtout: il y a dans ces cent pages des vers charmants, émus ou spirituels, doucement intimes, de MM. Pierre Alin, Ami Chantre, Ch. Neuhaus, Henry Spiess, Auguste Schorderet, Jean Violette... — dispensez-moi de nommer leurs aînés! — en tout une quinzaine de noms, réunis, dirait-on, un peu au hasard par les éditeurs. Ceux-ci n'ont évidemment point visé à former une anthologie complète et systématique: ils ont fait un bouquet au caprice de leur promenade, et le parfum n'en est point vulgaire, et ce recueil vaut la peine d'être feuilleté.

— Nous avouons préférer les vers, d'un accent personnel et assez fermes de ton, écrits par M. Jean Violette, à la préface qu'il a mise en tête des *Posthuma* de Louis Duchosal[2]. On voudrait qu'il n'ignorât point que Genève a existé avant 1880, et que le passé intellectuel de cette république eut quelque grandeur même avant l'apparition de Louis Tognetti. On voudrait encore qu'il louât le poète en un style moins déconcertant: « Son œuvre, dit-il, est une chanson d'amour, un chœur fait de tous les battements de son cœur où s'ouvre comme une bouche inassouvie.... Son émoi devant les « passantes » s'identifie au baiser du printemps qui déborde la lèvre.... »

Heureusement, cette préface contient quelques renseignements plus précis. Elle nous apprend que les pièces formant le recueil posthume furent écrites de 1883 à 1885, avant que Duchosal eût versé dans le symbolisme de la *Forêt enchantée* et du *Rameau d'or*. Le sentiment s'y exprime, en effet, sous une forme directe et très spontanée. Soyons franc: de ce que Duchosal eut une des-

[1] *Poètes romands*, édition du *Courrier littéraire de Paris*. In-12.

[2] *Posthuma. Poésies inédites*, publiées par Mme D. Bonnet-Duchosal. Lausanne, Payot, 1910, in-12.

tinée exceptionnellement douloureuse, il n'en résulte pas pour la critique le devoir de le surfaire. Elle doit oser dire qu'il y a dans ces premiers essais que le poète avait cru devoir garder pour lui des pièces qui ne sont ni bien originales, ni d'un style très heureux. On y rencontre (p. 50, par exemple) des réminiscences trop manifestes de Musset, et, çà et là, chose plus grave, de fâcheuses défaillances d'expression. Des vers aussi mauvais que ceux-ci ne sont point rares :

> Et ta voix, qu'un soupir entrecoupe de trêves,
> Résonne comme un hymne à mes sens éblouis...

Duchosal a heureusement fait beaucoup mieux, même dans ce recueil, très inégal, de sa vingtième année. Qu'on lise *Bas-relief*, *Confidences*, *Vie antérieure*, *Au pilori* (où seules les deux dernières strophes, trop explicatives, sont malheureuses), et surtout *Invocation*, qui est un des cris de douleur les plus atroces que nous connaissions. Voilà de la poésie saisissante, tragiquement humaine, jaillie de l'exaspération de la souffrance ! Voilà la vraie note du Leopardi genevois !

— Nous devons remettre à une autre chronique le tome V des *Annales Jean-Jacques Rousseau* récemment paru, et nous renvoyons aussi à plus tard un important et bel ouvrage historique, *Henri de Mirmand et les réfugiés de la révocation de l'Edit de Nantes*, publié par Mme Alexandre de Chambrier. Pour aujourd'hui, nous devons mentionner encore le départ de Jaques-Dalcroze, qui va poursuivre son œuvre en Allemagne, et que Genève, que le pays romand tout entier, ont si grand sujet de regretter. Comme l'a dit le *Journal de Genève* (21 juin), en racontant la soirée d'adieu offerte par ses amis de la Société de Belles-Lettres au poète musicien, nous lui devons une grande reconnaissance pour « son œuvre si originale et si vive, » pour « ses musiques, ses rondes, ses chansons que les petites filles chantent dans les rues des villages et dont, le dimanche soir, on entend monter les refrains familiers des trains et des bateaux. » Il est certain que Jaques a fait chez nous œuvre de

créateur. Il a découvert une source nouvelle de poésie dans l'observation, — fine et bienveillante, — de nos mœurs, de nos habitudes nationales et de nos menus travers. Il a dégagé cette poésie latente, et cela sous une forme alerte et savoureuse, où se mêle à la malice l'émotion. Si le poète nous quitte, son œuvre nous reste, et deviendra toujours plus chère à la patrie romande.

CHRONIQUE SCIENTIFIQUE

La peste de l'étain. — Une méthode curieuse pour éviter les incrustations des chaudières. — Frein pour balances, pour diminuer la durée des pesées. — La synthèse des matières ternaires et quaternaires. — Un nouveau traitement de l'eczéma. — Publications nouvelles.

M. Ernest Cohen, de l'université d'Utrecht, a fait paraître dans la *Revue générale des sciences*, un curieux travail sur la peste de l'étain, sur une maladie des objets en étain, dont les manifestations ne sont point inconnues des collectionneurs.

En 1868 déjà, l'attention de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg avait été attirée par Fritzsche sur des lingots d'étain de Bama qui s'étaient transformés en étain gris, pulvérulent. Il avait fait très froid, et c'est au froid que l'on attribua la transformation. Notons en passant, d'ailleurs, que celle-ci n'enlève pas sa valeur au métal. Fondu à nouveau, l'étain gris redevient blanc et récupère toutes ses vertus, et les industriels qui jettent leur étain devenu gris ont tort ; c'est un gaspillage inutile. On se rappela d'autres observations : par exemple, celle de tuyaux d'orgue dont la structure s'était modifiée ; celle aussi de médailles en étain qui présentaient des points attaqués (surtout des médailles ayant été trouvées dans le sol) ; celle enfin d'ustensiles divers qui s'étaient pour ainsi dire « pourris » en certains points, ce qui leur enlevait leur valeur comme objets

de collection, et les rendait inutilisables aussi. En réunissant toutes ces données, et en consultant Aristote aussi, qui a à peu près tout vu, on a constaté que ce que M. E. Cohen appelle la « peste de l'étain » est connu depuis longtemps. Mais non expliqué. M. E. Cohen a donc cherché l'explication du phénomène, et il l'a trouvée. Il est bien dû au froid. A partir de la température de + 18° C l'étain blanc est a un état stable, et ne devient point malade. Mais en dessous de 18° C il est en état instable, et cela d'autant plus que la température est plus basse. La vitesse de transformation est presque nulle à 18°, ce qui fait que dans les appartements et musées, la peste de l'étain est rare, mais plus la température baisse, plus la transformation est aisée. Et ceci explique la perte des tuyaux d'orgue, souvent voisins du toit, et du froid, celle des objets restés dehors, enfouis dans le sol, celle des objets en étain non utilisés, souvent relégués dans un coin d'une pièce inhabitée. Un point est curieux : c'est que la peste de l'étain, comme celle de l'homme, est contagieuse ; le contact de l'étain malade hâte la transformation de l'étain sain.

En somme, pour éviter la peste de l'étain, il faut garder les objets en étain à température plutôt élevée, dans des pièces ayant 18°, et éviter le contact avec les pièces malades. Et si l'étain devient malade, il n'est pas pour cela devenu sans valeur : l'étain malade fondu à nouveau redevient de l'étain blanc.

— Un curieux moyen de traitement des eaux d'alimentation des chaudières vient d'être proposé en Angleterre, et est en ce moment même à l'essai en Allemagne. Ce traitement a pour but, comme tant d'autres, de lutter contre la formation du tartre, contre les incrustations, sources de tant d'accidents. Mais il présente un caractère mystérieux. C'est qu'il semble à la fois inexistant et pourtant très réel. Car la méthode consiste tout simplement à faire couler l'eau à préparer sur une tôle d'aluminium mince et ondulée. Les ondulations ont en moyenne 4 ou 5 millimètres de largeur et 25 millimètres de profondeur. On prépare une tôle, on en prend une bande ayant 12 ou 13

centimètres de large et 1 mètre environ de longueur, et on la fixe en position presque verticale (86° par rapport à l'horizonale); l'eau arrive et s'écoule dans les ondulations dont elle suit la concavité, et, au bas de la tôle, elle est recueillie dans un réservoir, toute prête à servir. Voilà tout le traitement. Et il est, dit-on, très efficace. Plus d'incrustations dures: rien qu'une boue fluente qu'on chasse par lavage et brossage, même si l'eau est très incrustante. Que se passe-t-il donc? Le fait que la tôle, pour rester active, a besoin de se reposer entièrement pendant 12 heures chaque semaine, 12 heures d'affilée, et durant le jour, non la nuit, n'explique rien. Mais il est certain, disent les inventeurs. Notez que l'eau traitée ne semble pas modifiée chimiquement. Alors comment expliquer l'action, qui est reconnue par tous ceux qui ont essayé, du passage sur la tôle d'aluminium? Est-ce une modification physique, une action de surface, un phénomène d'absorption? A la vérité on n'en sait rien. D'un côté, on constate l'efficacité du procédé, de l'autre, on en cherche vainement l'explication.

— On sait que la balance sensible oscille longuement avant de prendre sa position d'équilibre, ce qui rend très longues les pesées. Pour réduire la période des oscillations, M. G. Lippmann, l'éminent et très ingénieux physicien, a imaginé un petit dispositif qui, agissant sur le fléau comme un frein, supprime les oscillations inutiles. C'est un simple fil à plomb consistant en une masse pesant 2 grammes, attachée à un fil de soie (il s'agit ici d'un frein pour balance de précision). Il pend dans la cage, sans toucher le fléau. Mais en appuyant sur un levier, l'opérateur déplace le point de suspension du fil et met celui-ci au contact du fléau, d'où frottement et freinage qui arrête l'oscillation; on écarte ensuite le frein, et on voit venir. Le frein sert surtout quand on voit le fléau prendre une vitesse notable indiquant qu'on est encore loin de compte. Dans ces conditions on gagne beaucoup de temps, on met une demi-minute à faire ce qui, autrement, en exige 5 ou 6. Le frein imaginé par M. Lippmann est très simple; il n'exige aucune modification de la balance, et

laisse celle-ci complètement libre au moment où l'on observe l'équilibre final.

— Chacun sait que tout le carbone, minéral ou organique, houille, ou bien tissu vivant, végétal ou animal, tend incessamment à se dégrader. Car ce ne sont que dégradations du carbone, que les combustions domestiques ou industrielles : bougie, lampe, fourneau, poêle, foyers industriels divers ; les échanges respiratoires de tout ce qui vit ; les fermentations aussi ; et dans tous ces cas le carbone se dégrade en un gaz bien connu, et redoutable, impropre à la vie animale : l'acide carbonique.

Mais le carbone ne reste pas dans cette condition dégradée : autrement la proportion de l'acide carbonique dans l'air s'accroîtrait. Il rentre dans la circulation vitale grâce aux plantes et grâce à l'assimilation chlorophyllienne opérée par les plantes vertes, exposées à l'influence de la lumière. La chlorophylle s'empare de l'acide carbonique, sépare l'acide carbonique de l'oxygène, conserve et utilise le premier en remettant le second en liberté. Cette fonction chlorophyllienne joue un rôle essentiel dans l'équilibre entre le règne minéral et le règne organique. Sans elle la vie ne serait pas possible sur le globe, en effet : sans elle il n'y aurait pas de plantes, et sans plantes, pas d'animaux. Il est très intéressant, par conséquent, de constater que la besogne faite par la chlorophylle, le chimiste peut la reproduire artificiellement. C'est ce que viennent de montrer MM. Daniel Berthelot et Henri Gaudechon, dans une importante note présentée à l'Académie des sciences. Ils ont réalisé dans le laboratoire les réactions qu'opère l'assimilation chlorophyllienne, et ceci, avec le concours des rayons chimiques ou ultra-violets, émis par les lampes à mercure. Le résultat obtenu est double. D'un côté ils ont réalisé aux dépens de l'acide carbonique et de la vapeur d'eau contenus dans l'air, la synthèse des composés ternaires, en commençant par l'aldéhyde méthylique, dont la condensation produit les sucres et les amidons ; de l'autre, ils ont réalisé la synthèse des composés quaternaires, en commen-

çant par l'amide formique, point de départ des corps albuminoïdes, lesquels sont la base du protoplasma, qui lui-même constitue la matière vivante.

Voici encore les rayons ultra-violets, par conséquent. Nous avons vu combien ils sont puissants pour détruire, puisqu'ils suffisent, et en quelques secondes seulement, à tuer les microbes et à stériliser l'eau exposée à leur action : maintenant ils se révélent créateurs aussi. Ils constituent une force dont on n'avait pas l'idée, une force nouvelle, — nouvelle pour nous, — et c'est là une constatation de très grand intérêt.

— Une application intéressante vient d'être faite de la méthode imaginée par M. René Quinton, du traitement par les injections sous-cutanées d'eau de mer pour reconstituer le milieu normal des tissus. Il s'agit de l'utilisation de la méthode pour le traitement de l'eczéma. M. Quinton et ses collaborateurs avaient eu l'idée de chercher si les injections d'eau de mer peuvent agir sur un certain nombre de maladies de la peau, et avaient constaté des faits intéressants de guérison. MM. Jeanselme et Lian ont repris l'étude de la question, en s'en tenant à l'eczéma seul. Les résultats obtenus sont encourageants. Ce n'est pas que les injections isotoniques d'eau de mer constituent un remède infaillible, toutefois. Il y a des cas où elles ne font pas grand'chose, et même où elles provoquent une réaction qui oblige à cesser le traitement. Mais il y a aussi des améliorations notables, et des guérisons. Et des guérisons de cas ayant déjà de la durée, plusieurs mois, et même un an. C'est surtout sur les lésions circonscrites que l'eau de mer semble agir favorablement. Mais il est essentiel de n'utiliser que le plasma de Quinton authentique : il y a d'autres plasmas d'imitation, qui ne sont pas préparés avec le même soin, et qui ne donnent pas de bons résultats. La conclusion de MM. Jeanselme et Lian est que, si l'on ne doit pas attendre dans tous les cas la guérison ou même l'amélioration, il y a pourtant des sujets à qui l'eau de mer fait le plus grand bien. Comme le traitement n'a aucun inconvénient, il est donc indiqué de l'utiliser. Le pire qu'il puisse faire

est de ne pas produire plus d'effet que les innombrables méthodes employées. Et dans certains cas il fait grand bien. A la saison où nous sommes, ou, avec la chaleur, la diarrhée infantile prend des forces nouvelles, il n'est pas inutile de rappeler que les injections de plasma de Quinton constituent un moyen exceptionnel pour arracher les nourrissons au danger qui les menace. On ne compte plus les enfants qui ont été sauvés par cet agent.

— Publications nouvelles : *Un nouvel état de conscience, la coloration des sensations tactiles* par Mme Jaell (Paris, F. Alcan). Mme Jaell démontre la possibilité de renforcer l'intensité de la vision colorée à l'aide de la dissociation des doigts et, inversement, de renforcer la dissociation des doigts, d'influencer leur sensibilité, de modifier l'amplitude de leurs mouvements, par l'intervention des couleurs. L'ouvrage est fort curieux pour le psychologue et le physiologiste ; pour le musicien aussi.

— Voici pour le botaniste : *Les noms des fleurs trouvés par la méthode simple, sans aucune notion de botanique* (Librairie générale de l'Enseignement, Paris, rue Dante). Je devrais dire plutôt que ce livre est pour les non-botanistes ; car il a pour but de permettre à chacun de s'initier à la botanique, et de trouver les noms des plantes sans pourtant avoir fait d'études spéciales. Bien entendu M. Gaston Bonnier, auteur de cet ouvrage, a répandu quantité de figures dans son livre : il y a 2715 figures en noir et 372 photographies en couleur. Mais ce n'est pas seulement en comparant la plante à déterminer et les figures qu'on obtient le diagnostic : M. Bonnier fait aussi appel à l'esprit d'analyse de son lecteur, et a établi une clef très simple au moyen de laquelle, même sans regarder les figures, on arrive au résultat désiré. Cela est ingénieux et ne demande aucun effort. Essayez plutôt....

CHRONIQUE POLITIQUE

La politique du saint-siège et l'encyclique *Editæ sæpe Dei*. — M. Stolypine et les partis ; la question finlandaise. — Choses et autres. — En Suisse : les inondations ; la session des Chambres fédérales.

De tout temps il y a eu des organismes ou des pouvoirs qui ont vécu en dehors des idées de leur époque. Il en est résulté pour eux des satisfactions indéniables d'amour-propre, du respect quand ils ont été sincères et un affaiblissement aussi, car l'esprit d'un siècle n'est pas le produit du hasard ; on ne brise pas impunément avec lui.

La papauté a beaucoup fait parler d'elle depuis quelques semaines. Que Pie X fût un pontife autoritaire, ennemi des concessions, nous le savions depuis longtemps ; pourtant ç'a été une surprise pour bien des gens de le voir reprendre à son compte les idées les plus étroites de Pie IX, alors que, entre le Syllabus ou l'encyclique *Quanta cura* et notre époque, le pontificat de Léon XIII avait montré de façon éclatante l'immense avantage qu'il y a pour le saint-siège à être de son temps.

La récente encyclique dénote une étrange conception du monde. A propos de l'anniversaire de saint Charles Borromée, qui fut un homme intelligent et un savant, le pape s'élève contre le modernisme, « perversité hérétique » qui menace de corrompre toute la masse ; et surtout il condamne la Réforme et trouve pour la stigmatiser un choix d'épithètes remarquables. Le grand mouvement du seizième siècle, suite inévitable de l'humanisme, qui provoqua un tel réveil de la vie intellectuelle et religieuse, qui rendit un si grand service au catholicisme en le forçant à se réformer lui-même, n'est pour Pie X qu'un « tumulte de rébellion », un « bouleversement de la foi et des mœurs. » Ceux qui le conduisirent furent « des hommes orgueilleux et rebelles, ennemis de la croix du Christ, qui avaient des intérêts terrestres et ne reconnaissaient d'autre dieu que leur

ventre ; ils ne songeaient point à corriger les mœurs, mais à nier les dogmes de la foi. » Ces novateurs coupables ont fait les affaires d'autres gens qui ne valaient pas mieux qu'eux : « Rejetant l'autorité et la direction de l'Eglise, ils s'efforçaient de ruiner sa doctrine, sa constitution et sa discipline et de lui imposer une sorte de tyrannie, selon les caprices et les passions des princes ou des peuples les plus corrompus.... » Que voilà une condamnation impitoyable en même temps qu'un jugement simpliste !

« Modernisme » est une expression bien vague ; Pie X aurait pu s'acharner sur ce fantôme jusqu'à extinction de ses adjectifs ; personne ne s'en serait offusqué. Il en est autrement de la Réforme ; elle a dominé tout un siècle d'histoire et les peuples en ont gardé le souvenir. L'encyclique papale a provoqué dans les pays protestants un mécontentement intense ; l'Allemagne surtout s'en est émue : elle s'enorgueillit encore d'avoir soutenu au moyen âge la grande lutte contre la curie romaine, elle considère comme un titre de gloire d'avoir été le berceau de la Réformation ; est-ce que tout cela est subitement devenu une honte, est-ce que les princes qui ont soutenu Luther, l'admirable bourgeoisie du seizième siècle qui s'est ouverte aux idées nouvelles ne méritent pas d'autres appellations que celle de princes ou de peuples corrompus ?

Dans toute l'Allemagne du nord et du centre des protestations se sont élevées contre les paroles injurieuses, outrageantes, par lesquelles un étranger se permettait d'avilir l'une des plus glorieuses époques de l'histoire nationale ; les journaux ont fait campagne, sans distinction de partis ; dans les parlements, des interpellations ont eu lieu et le ministre de Prusse près le Vatican a été chargé par son gouvernement de remettre au cardinal secrétaire d'Etat une note brève et sèche où il dénonçait la grave offense que le saint-siège avait cru devoir infliger, sans utilité aucune, à une partie de la nation allemande.

A Rome on s'est montré surpris et inquiet. Le cardinal Merry del Val s'est hâté de plaider le malentendu : on s'est ému à tort ; l'encyclique a été mal comprise ; elle était dirigée non pas contre

le protestantisme, mais contre le modernisme ; jamais le pape n'a eu l'intention d'offenser l'Allemagne non catholique et ses princes ; au surplus, puisque le document pontifical provoque quelque scandale, l'ordre a été envoyé aux évêques allemands de ne pas en donner lecture à leurs fidèles du haut de la chaire, etc. Et Pie X de surenchérir et de proclamer dans des conversations privées sa paternelle affection pour l'Allemagne, sa sympathie et son admiration pour l'empereur Guillaume II.

Un pouvoir qui se dit infaillible ne pouvait guère aller plus loin ; on ne lui en demandait d'ailleurs pas davantage. Au point de vue diplomatique, l'incident est clos ; mais l'émotion reste vive, car, indépendamment des distinctions de la chancellerie romaine, quand le rédacteur de l'encyclique signale la Réforme comme une corruption, une « infection de vices », c'est bien aux protestants qu'il s'adresse. Ils se le tiendront pour dit.

D'ailleurs la curie romaine ne paraît pas avoir tiré de ce désagréable incident une leçon de prudence ; son différend avec l'Allemagne à peine réglé, elle entre en querelle avec l'Espagne. Cette fois il ne s'agit ni de protéger la religion, ni de dénoncer l'hérésie ; c'est une simple question de suprématie ou d'exclusivisme. Le ministère Canalejas ayant voulu suspendre l'application d'un décret de 1876 qui interdit aux cultes non catholiques les signes extérieurs ou manifestations publiques, le saint-siège lui dénie ce droit et paraît vouloir aller jusqu'à rompre les pourparlers engagés depuis quelque temps en vue du renouvellement du concordat. Sa prétention est si exorbitante qu'elle étonne les gens intelligents de la très catholique Espagne ; le chef conservateur, M. Maura lui-même, tout en faisant des réserves, déclare qu'il ne veut pas entraver l'action gouvernementale. Mais les fanatiques exultent.

Intransigeance, autoritarisme... ces mots s'appliquent souvent de nos jours à la politique du saint-siège. Pie X, pape à l'ancienne manière, semble avoir conservé intactes toutes les grandes traditions romaines. Il est probable que, si les circonstances s'y prêtaient, on entendrait tomber de la chaire de Saint-Pierre les phrases inoubliables qui ressortaient, comme en lettres de feu,

sur les bulles d'un Innocent III : « La papauté domine la royauté... Le Seigneur a laissé à Pierre, non seulement le gouvernement de l'Eglise universelle, mais celui du monde entier.... » Et certes toutes les prétentions s'expliquent quand il s'agit d'un pouvoir qui a été comme la transition à travers les âges de l'antiquité classique et du monde moderne, qui a gagné au christianisme, c'est-à-dire à la civilisation, les peuples barbares, envoyé la croisade contre les infidèles et presque réalisé, quelque temps, la monarchie universelle. Mais les siècles ont passé ; l'union de l'humain et du divin, qui dominait le moyen âge, n'est plus qu'un lointain souvenir, l'excommunication et l'interdit, ces armes terribles de la papauté triomphante, n'auraient qu'une médiocre action sur les foules et laisseraient froids les gouvernements. La force du saint-siège n'est plus qu'une force morale ; elle implique la clairvoyance, l'ouverture d'idées et la modération ; et, de nos jours, les papes sont d'autant plus grands qu'ils se rendent même compte de cette condition et se soumettent à cette nécessité.

— Ailleurs en Europe, dans l'immense Russie, nous voyons à l'œuvre un autre autoritarisme. Je suis de ceux qui ont admiré l'entrée en scène de M. Stolypine et gardé longtemps leur confiance en cet homme d'Etat. Car, on ne peut se le dissimuler, quand il a pris le pouvoir, l'empire des tsars glissait vers l'anarchie, tous les instincts de désordre de et destruction paraissaient déchaînés ; sous le prétexte de liberté politique, chacun se croyait maître de faire ce qu'il voulait au grand dommage des droits ou de la propriété des autres. Les sociétés modernes résistent mal à de pareilles crises ; bien vite la question d'existence se pose. Le fait que le premier ministre s'est attaqué résolument au mal sans faire appel aux ressources terribles de l'absolutisme ancien, tout en laissant à la nation une voix, sera son plus grand mérite.

Maintenant l'expérience constitutionnelle tend à s'affaiblir : les octobristes qui, voici bientôt trois ans, avaient accepté avec une joyeuse confiance le rôle de parti directeur dans la troisième Douma se découragent visiblement ; ils discutent dans le

vide et le vote les trouve désunis; les résolutions de la Chambre élue ne trouvent pas grâce devant le Conseil de l'empire ou sont annulées par des rescrits impériaux; les ministres le prennent de haut avec les députés et les morigènent vivement; cependant que, dans le pays, bureaucrates et policiers reprennent les habitudes qui leur sont chères comme si le bon temps d'autrefois avait toujours duré. Faut-il, comme quelques-uns le font, reporter la responsabilité de tout cela sur M. Stolypine? Ce serait sans doute une grande injustice. Le ministère a des adversaires à droite comme à gauche; si les uns l'accusent de tomber dans la réaction, d'autres estiment son libéralisme outrancier. Il fait face comme il peut à l'une des tâches les plus redoutables qu'il soit donné à un homme d'entreprendre, celle de préparer à la vie constitutionnelle une nation immense, sans traditions, sans classes dirigeantes, où, à force d'être refoulés, les désirs et les sentiments ont pris quelque chose d'excessif.

Pourtant, il faut le reconnaître aussi, la politique de M. Stolypine dévie. Il parlait autrefois d'ordre et de liberté, il insiste maintenant sur la puissance de l'empire, il veut lui refaire son prestige en face de l'étranger et, au lieu d'accroître les forces vives de la Russie par des réformes administratives ou économiques, le voilà qui retombe dans l'ornière que d'autres avant lui avaient profondément creusée; qui, sous le prétexte d'unité politique, poursuit la russification à outrance de ceux qui ne peuvent pas devenir des Russes. Comment, au soleil du vingtième siècle, après toutes les expériences de l'histoire, un homme d'Etat intelligent peut-il encore croire que le moyen de fortifier son pays, c'est de pousser au désespoir des peuples sujets au lieu de leur faire par de bonnes lois un sort qui les contente? C'est ce qui déconcerte la pensée. Le plus simple serait d'admettre que M. Stolypine, pour désarmer la réaction, lui jette en pâture les populations allogènes, quitte à poursuivre avec d'autant plus d'ardeur son travail de relèvement. Mais il ne peut en être ainsi; le premier ministre défend ses projets avec trop de conviction, d'énergie ou de passion : il a préconisé un plan d'organisation des zemstvos dans les gouvernements de l'ouest hautement

défavorable à l'élément polonais ; il s'apprête à donner le coup de grâce à la Finlande.

Certes la question finlandaise est complexe. Il est compréhensible que la présence d'un Etat autonome aux portes de leur capitale soit une gêne pour les Russes, qu'ils veuillent resserrer les liens entre le grand-duché et l'empire ; il est admissible qu'ils fassent supporter à la Finlande une part plus lourde des charges militaires de l'Etat. Mais le projet de loi qui a passé successivement devant la Douma et le Conseil de l'empire va beaucoup plus loin. Il prive la diète finnoise de ses compétences les plus élémentaires ; sous prétexte que les autorités russes doivent trancher toutes les questions « qui n'ont pas trait aux seules nécessités intérieures de la Finlande », il enlève au grand-duché le droit de réunion, d'association, la liberté de la presse ; le gouvernement de Saint-Pétersbourg interviendra jusque dans le régime des écoles.... C'est l'écrasement d'un peuple. Et ces mesures de compression, M. Stolypine les impose à la majorité octobriste de la Douma qui les juge inutilement vexatoires et à certains de ses collègues du ministère qui les estiment dangereuses.

Ainsi l'on a reconnu une fois de plus, en 1905, l'autonomie du grand-duché, pour la détruire d'un seul coup en 1910 ; le procédé manque d'élégance. Je ne reviendrai pas sur la question de droit, si souvent abordée ici ; je n'insiste que sur l'erreur économique que le gouvernement russe est en train de commettre. Les Finlandais soutiennent une lutte séculaire contre la rude nature du Nord ; libres et énergiques, ils triomphent : tous ceux qui reviennent de leur pays le disent bien haut. Convient-il de briser l'élan de ce peuple? Que sera la Finlande asservie à des *tchinovniki* vénaux, privée de ses citoyens les plus actifs qui auront été chercher la liberté au loin? Philippe II a détruit les Morisques et Louis XIV révoqué l'édit de Nantes. L'histoire se montre sévère pour ces souverains qui, sans nécessité aucune, ont diminué et appauvri leurs Etats ; en admettant qu'elle ne demande pas de comptes à Nicolas II, que dira-t-elle de M. Stolypine ?

— Bien d'autres choses intéressantes se passent dans le monde que le manque de place ne me permet que de mentionner aujourd'hui. Il n'est plus question de réforme électorale en Prusse. Le malencontreux projet de M. de Bethmann-Hollweg a été retiré par son auteur : ballotté d'une chambre à l'autre, amendé, retouché, il devenait méconnaissable et, à part le groupe des conservateurs libres, personne n'en voulait plus. Dans les élections hongroises le comte Khuen-Hedervary, qui est l'homme de l'empereur, vient de remporter une éclatante victoire. C'est le triomphe de la manière forte ; mais, à considérer la politique toute négative et oppressive en même temps de l'ancienne coalition nationale, ce n'est certes pas un mal. En Angleterre, la détente persiste : sans doute la conférence entre chefs de partis qu'il est question de convoquer pour traiter de la réforme des lords a bien des chances de ne pas aboutir ; mais, avec le temps qui s'écoule, les passions s'atténuent et c'est déjà un grand point de gagné. L'orage oriental se dissipe et il n'y a rien là qui doive nous surprendre ; mais il reviendra certainement, car, pour en finir avec les difficultés crétoises, les puissances protectrices ne trouvent rien de mieux que de prolonger le statu quo.

En ce mois de juin, la Suisse a été de nouveau frappée par un fléau naturel. Dans les vallées latérales des Grisons et dans le Prättigau, dans la zone de drainage de la Muotta, de la Reuss, de l'Aar, dans la plus grande partie du bassin du Rhin, l'inondation a fait rage. La descente de l'eau a détruit les récoltes sur pied et emporté la terre arable ; les torrents, les rivières et le fleuve démesurément grossis ont coupé des routes et des chemins de fer, entraîné des granges et des maisons, charrié des troncs d'arbres, des poutres et du bétail et, qui pis est, détruit bon nombre de vies humaines. La résistance a été héroïque : villageois et citadins, pompiers et soldats ont rivalisé de zèle et prodigué le dévouement. Mais, comme il arrive toujours, l'effort de l'homme n'a pu qu'enrayer le déchaînement de la nature : il est encore impuissant à le vaincre ; et les inonda-

tions de 1910 laisseront des misères, des ruines et des deuils que la charité publique et privée s'efforcera d'atténuer sans être capable de guérir.

— Les Chambres fédérales avaient, pour leur session de juin, un programme particulièrement chargé ; ceux qui connaissaient les choses disaient : « Jamais elles n'en viendront à bout. » De fait, le programme a été réduit ; nos représentants ont surtout liquidé des affaires courantes. Ils ont discuté la gestion du Conseil fédéral et les comptes de l'Etat, qui n'ouvrent pas nécessairement des perspectives réjouissantes, voté les nouveaux traitements des employés des chemins de fer. La loi sur la prohibition de l'absinthe a passé, non pas tout à fait comme le Conseil fédéral la proposait, mais comme les adversaires de la pernicieuse liqueur pouvaient la souhaiter. Le Conseil des Etats s'est prononcé, on pouvait s'y attendre, contre la représentation proportionnelle ; le Conseil national a discuté, sans le résoudre du reste, le problème redoutable de la naturalisation des étrangers. Quant à la passionnante question qui rouvrira les grands débats, celle de la convention du Gothard, elle a été renvoyée en octobre. Ce n'est point malheureux : il peut être bon de réfléchir avant de faire un pas décisif.

Lausanne, 26 juin 1910.

BULLETIN LITTÉRAIRE

ET BIBLIOGRAPHIQUE

AU GRAND SOLEIL ET SOUS LA LAMPE. Poésies, par *Jean Mézel* (*Ch. Bonifas*). — 1 vol. in-16. Genève, Atar.

Ce livre comprend deux parties : la première, *Au grand soleil*, dit la poésie de la montagne, des ascensions, des chalets dorés, des tourmentes de neige ; la seconde, *Sous la lampe*, est un recueil d'impressions personnelles, de rêveries solitaires et d'affirmations chrétiennes.

Nous les avons lues toutes deux avec un vif plaisir, parce qu'on y sent palpiter l'âme d'un vrai poète, une âme sensible, aimante et croyante ; mais nous avouons notre préférence pour les descriptions de plein air, l'exaltation des choses de chez nous. Il y a là des fusées d'un beau lyrisme, des strophes éclatantes et claironnantes, témoin ce réveil du troupeau, devant le chalet, dans le frisson d'une fraîche aurore :

Dans l'herbe humide et noire ayant dormi sans trêve
Etendus pêle-mêle et pareils à des morts,
Les animaux, l'un après l'autre, se soulèvent,
Dressant, dans la clarté naissante, leurs grands corps.

Là-bas, dans une brume aux roses transparences,
La lumière frissonne en attendant l'appel,
Le signal de fleurir les pauvres apparences,
De monter, pour le culte, à la voûte du ciel.

Mais, soudain, dominant le sombre pâturage,
Deux taureaux à l'œil rouge, au front rocheux et lourd,
Lancent en même temps, avec la même rage,
Un beuglement terrible au miracle du jour.

Bien que ces vers ne soient pas d'une perfection absolue, il faut convenir qu'ils réalisent un progrès dans l'expression de notre pittoresque national, lequel, jusqu'à présent, n'a pas trouvé son poète, un poète d'assez d'envergure, au souffle assez puissant pour créer des beautés définitives et péremptoires.

H. A.

UNE GRANDE SÉANCE PARLEMENTAIRE

LA CHUTE DE JULES FERRY

Jules Ferry, par Alfred Rambaud. — Paris, Plon, 1903.

I

Sous la présidence de Grévy, l'instabilité ministérielle fut d'abord extrême. Les cabinets avaient une durée moyenne de huit mois. Le chef de l'Etat y fut pour quelque chose. Il avait pour souci qu'aucun homme public ne grandit assez pour devenir un candidat redoutable au poste qu'il occupait et où il entendait être réélu à la fin de son premier septennat. C'est surtout pour cela qu'il mit obstacle à l'avènement de Gambetta, qu'il desservit la plupart de ses ministres et qu'en tombant ceux-ci reconnurent souvent un piège de leur généreux chef. C'est que J. Grévy dont on vantait l'expérience, l'esprit et le savoir, était un légiste et, plus encore, un petit bourgeois franc-comtois. De la pratique du barreau il avait gardé le sens et le goût des moyens de procédure et il les employait pour atteindre son but, qui était avant tout personnel. Tandis que le maréchal Mac-Mahon avait large-

ment écorné son patrimoine à l'Elysée, Jules Grévy sut y arrondir le sien. L'épargne était sa vertu cardinale. Il la pratiquait avec la conscience de remplir ainsi son premier devoir. Il rétrécit l'idéal de la république. Il fit de son mieux pour la façonner à son image. Si de grands résultats furent réalisés sous sa longue présidence, il serait injuste de les porter à son compte. Le mérite en revient surtout à Jules Ferry, que Grévy seconda tant que Gambetta vécut parce qu'il voyait en lui un rival du tribun jalousé, et qu'il travailla de son mieux à étrangler quand Gambetta fut mort, craignant qu'il ne devînt trop puissant et ne s'installât à l'Elisée....

Ferry et Gambetta étaient en somme d'accord sur la plupart des grandes questions politiques, mais étaient deux hommes très différents. L'un Gascon, d'origine gênoise; — l'autre Lorrain de souche germanique. — L'un fils d'épicier, petit-fils de matelots et de laboureurs; l'autre de vieille bourgeoisie de robe, fils d'avocat, petit-fils, arrière-petit-fils de magistrat. — L'un sans sou ni maille, l'autre grandi sous le dais protecteur du capital. — L'un irrégulier, incapable de mettre le grand amour de sa vie d'accord avec la loi; l'autre mari de Mlle Risler, de riche famille industrielle alsacienne. — L'un exubérant, communicatif et bon convive; l'autre froid, réservé et sobre. — L'un replet et tout en rondeur; l'autre maigre, noueux et tout en angles. — L'un spontané, de décision prompte et de retour facile; l'autre réfléchi, lent à se décider, mais d'une ténacité infrangible. — L'un soucieux de plaire et d'envelopper; l'autre de briser et de vaincre. Ils se connaissaient dès leur jeunesse. Un jour, au café Procope, sous l'empire, Gambetta dit à Ferry, en riant : « Ferry, tu es le meilleur homme du monde; mais il faut le savoir, car, saperlotte, ça ne se voit pas. Tu fais

l'effet d'un rosier qui ne porte que des épines. — Oui, répondit en souriant J. Ferry, c'est une malédiction... mes roses poussent en dedans. »

Il avait fait des études fortes, régulières et achevées, sous la direction d'un père cultivé qui avait abandonné complètement sa profession d'avocat pour présider lui-même à l'éducation de ses deux fils. Il aimait la musique ; dans sa jeunesse il peignit. Il avait le goût des lettres et une énorme lecture. Il écrivait une langue sobre, nerveuse et précise, sans recherche du style et sans souci d'harmonie. A la tribune il combattait plus qu'il ne parlait. Il se défendait avec ténacité, sans rompre d'une semelle. Mais il préférait l'offensive et attaquait à fond. Il visait l'adversaire en plein, n'usant d'aucune circonlocution, ignorant la *captatio benevolentiæ*, et semblait choisir à dessein les arguments et les expressions qui provoqueraient les pires colères. Cela lui était parfaitement égal pourvu qu'il mît son adversaire en miettes.

Sa doctrine était cohérente et ferme : Jules Ferry était un positiviste étranger au sentiment religieux, dont il professait pourtant le respect chez les autres. Il s'était amputé de tout mysticisme. Il entendait ne bâtir que sur des faits vérifiés. Sa synthèse ne fut jamais qu'un second étage bâti sur une analyse minutieuse et solide. Il ne croyait pas à l'intuition. Il la comprimait quand il la sentait monter en lui. Il avait soumis son esprit à une méthode précise. Il était sincère, logique et rectiligne, avec quelque chose d'un peu trop près du sol.

En politique, il fut avant tout un « républicain de gouvernement. » C'était sa formule ; elle le caractérise bien. Il voulait un pouvoir issu de la volonté populaire, mais qui, une fois investi, fût armé de pied en cap

comme s'il était d'essence monarchique. Il avait le culte de l'autorité, plus que le culte de la liberté. Il détestait la démagogie et le césarisme. Il n'était pas doctrinaire, je dirai même qu'il ne l'était pas assez. Dans son esprit, les faits prévalaient sur les principes et il ne pouvait admettre qu'on laissât la république en péril, fût-ce pour sauvegarder les idées qui étaient la raison d'être de la république.

Sa qualité maîtresse était le courage. Ferry a été l'un des hommes les plus courageux de notre temps et il n'a jamais reculé ni devant le visage courroucé d'un grand, ni devant les colères de la foule.

Son opposition à l'empire fut acharnée. Pendant le siège de Paris, il était préfet de la capitale. C'est lui qui fut chargé de réunir les approvisionnements et de les faire durer. Les résultats qu'il obtint sont mémorables : on croyait avoir des vivres pour deux mois et l'investissement en dura presque cinq. Il sut découvrir et séquestrer les approvisionnements que cachaient des spéculateurs. Il rationna sans faiblesse l'armée et la population. Il sut faire du pain, où la farine n'était plus qu'en proportion minime. Ainsi il eut une part plus grande peut-être que les généraux à la résistance de Paris, mais il resta le plus détesté parmi les membres du gouvernement de la Défense nationale. On l'appela dans la capitale, jusqu'à son dernier jour : « Ferry-famine » et « Ferry-misère. » Deux insurrections se produisirent pendant le siège ; c'est lui qui les brisa. C'est lui, qui, le 31 octobre, dans l'Hôtel de Ville, délivra ses collègues prisonniers de l'émeute en y pénétrant inopinément à la tête de mobiles bretons par un souterrain ignoré des émeutiers. C'est lui qui, lors de l'émeute du 22 janvier, fit tirer sur les gardes nationaux insurgés qui donnaient l'assaut à l'Hôtel de

Ville et les mit en fuite. Il était maire et préfet de Paris quand éclata la Commune. Ses conseils ne furent pas suivis. Il conjurait Thiers de ne pas évacuer Paris. Il se faisait fort de garder l'Hôtel de Ville et d'assurer l'autorité du gouvernement régulier. Thiers avait une autre idée : il ne croyait pas possible la victoire de l'ordre, si les troupes restaient en contact avec l'émeute. Il voulut les retirer, les réorganiser, puis reprendre Paris. Lequel, de Thiers ou de Ferry, voyait juste ? C'est aujourd'hui une question très discutée et, je crois, très discutable. Les frères Margueritte, dans leur livre solide sur la Commune donnent raison à Ferry. En tout cas, soit le général Trochu, soit Thiers ont proclamé tous deux que, devant l'émeute, il fut héroïque. Et le peuple de Paris l'a appelé jusqu'à sa mort : « Ferry-massacre. »

Au pouvoir, il a fait surtout trois grandes choses : il a réorganisé l'enseignement public à tous les degrés, il a revisé la constitution et il a doté la France d'un grand empire colonial.

Il a organisé l'enseignement primaire obligatoire, gratuit et, dans les écoles de l'Etat, laïque et confessionnellement neutre. Il a relevé l'instruction et la situation des instituteurs, multiplié les écoles normales, créé l'enseignement féminin.

Il a transformé l'enseignement secondaire dans les collèges et lycées, l'a vivifié, l'a modernisé ; il a créé des écoles industrielles et commerciales, et, malgré tant de quolibets, de caricatures et de gros rires, les lycées de jeunes filles.

Il a tiré l'enseignement supérieur de la misère où le second empire l'avait maintenu, créé des facultés nouvelles, des laboratoires, des chaires, accru dans des proportions qui lui ont été souvent reprochées, le budget

jusqu'alors parcimonieux et mesquin de l'instruction publique.

Cette œuvre fut énorme. Elle est, comme toute œuvre humaine, diversement jugée. Comme toute œuvre humaine, elle a des défauts. Ce serait sortir de mon sujet que de me livrer à une étude critique des résultats obtenus. Je note seulement l'immense portée de cet effort. M. Hanotaux a pu écrire que, depuis Napoléon, aucun homme n'avait soumis les Français à une aussi puissante impulsion que Jules Ferry.

La revision constitutionnelle obtenue par Jules Ferry après une année entière de débats orageux et de négociations difficiles ne répondait pas à des principes. Elle fut un acte d'opportunisme, et, par aucune autre entreprise de son gouvernement, le nom d'opportuniste donné au parti qui suivait Jules Ferry ne fut plus largement justifié. La constitution de 1875 n'a pas été améliorée ni embellie par ces laborieuses retouches. La suppression des sénateurs inamovibles fut sûrement fâcheuse. Le remaniement du corps électoral chargé d'élire les sénateurs ne répond à aucune idée logique ou à aucun principe directeur. L'interdiction de remettre en cause la forme républicaine dans les discussions qui pourront surgir lors de revisions futures n'est qu'une formule vaine, déclamatoire et impuisssante. Ferry serait sans doute le premier à en convenir. Mais il voulait mettre un terme à l'agitation revisionniste qu'entretenait alors la fraction la plus avancée du parti républicain. Pour cela il a fait la part du feu. Et il a réussi, car depuis 1884, aucune nouvelle revision n'a mordu. Les petites taches faites à la constitution par J. Ferry ont assuré sa durée.

Le ministre fut conduit aux entreprises coloniales par le désir de procurer à la France une rentrée dans la po-

litique internationale, des compensations pour ses désastres de 1870, un regain de fierté, des succès militaires et des débouchés pour ses produits. La France avait possédé jadis un grand empire colonial, dont le centre était le Canada et l'Hindoustan. Il avait été galvaudé par Louis XV et, de ce qui subsistait, les Anglais s'étaient emparés pendant les guerres de Napoléon. Il n'en était resté que des bribes éparses aux quatre coins de la planète. Depuis lors, Charles X avait entrepris la conquête de l'Algérie, achevée par Louis-Philippe et Napoléon III. Le second empire avait créé les établissements de Cochinchine et du Sénégal. Avec la Martinique, le Guadeloupe, et les établissements de l'Inde française, c'était presque tout.

En quelques années, Ferry sut y ajouter d'énormes territoires en Afrique et en Asie : la Tunisie, le Congo français, le Soudan, l'Oubanghi, la côte des Somalis, l'empire d'Annam, le Laos, le Tonkin, Madagascar. Avant lui, la France possédait, en dehors de l'Algérie, 516,272 kilomètres carrés de colonies, peuplés de 3 318 000 individus. Aujourd'hui les colonies et protectorats français représentent, toujours sans l'Algérie, 10 100 000 kilomètres carrés avec 46 millions d'habitants. Ce qui a été acquis depuis Ferry est assez peu de chose. Il a donc, en moins de cinq ans, multiplié par vingt les possessions de la France hors d'Europe, et par quinze le nombre de ses sujets. La République a maintenant beaucoup plus de sujets asiates, africains et océaniens que de citoyens français. Il est impossible de méconnaître la grandeur de l'œuvre ainsi accomplie et de nier qu'elle est, pour la France, l'un des faits importants de son histoire à travers les siècles.

Chacune de ces entreprises s'était heurtée à une op-

position implacable d'un groupe d'extrême gauche dont l'orateur le plus écouté était M. Clemenceau. Il fut d'abord seul. Le traité de Kassar-Saïd, qui établissait le protectorat de la France sur la Tunisie, fut ratifié par 430 voix contre une, celle de M. Clemenceau. Puis ses raisons et ses craintes grossirent peu à peu le nombre des opposants.

Les motifs invoqués par M. Clemenceau étaient d'ordres divers.

D'abord il disait : « La France doit se conduire comme un honnête homme et vos conquêtes coloniales naissent invariablement de prétextes. Vous ne nous dites jamais : « Je vais partir pour Tunis et en faire la conquête. — Je vais » partir pour le Tonkin et l'annexer. » A point nommé, quand il le faut, surgissent des bandes qui menacent des territoires déjà acquis, pillent, incendient, massacrent. Il faut envoyer des soldats pour les contenir et les châtier. Ces soldats les mettent en déroute, les poursuivent, avancent, se heurtent à d'autres résistances. Ils sont ainsi forcés d'aller plus loin, d'aller jusqu'au bout, et ce bout, c'est un traité que vous avez depuis longtemps préparé d'avance et que le général en chef a dans sa poche. Ces supercheries sont indignes de la France. Elle doit garder les mains nettes. » Cette politique où l'on dit à d'autres nations : « Prenez de votre côté, je prendrai du mien, » M. Clemenceau la dénonçait comme une « politique de pirates. »

Et puis il disait : « Vos conquêtes ne servent à rien. Vous n'aboutissez, — ce sont ses propres expressions, — qu'à monter la garde et à faire la police pour d'autres nations qui commercent. Où est l'excédent de population que vous exporterez ? Vous n'exporterez que des fonctionnaires : le moindre usinier, le moindre négociant,

le moindre épicier vaudrait mieux pour l'influence française. Quand vous avez teinté en violet, sur la carte de l'Afrique, d'immenses territoires, vous vous retournez du côté de la France et vous lui dites : « Je t'ai conquis » une colonie, » et vous donnez ainsi une satisfaction à ce qu'il y a de moins relevé dans notre tempérament national : l'amour-propre et le chauvinisme.

» Votre œuvre n'est pas seulement vaine, elle est dangereuse. Qui vous pousse à ces conquêtes, qui vous les facilite, qui écarte les difficultés de votre route ? Berlin, toujours Berlin. Croyez-vous à son amitié ? Ne voyez-vous pas que Bismarck tâche ainsi à entretenir les défiances entre l'Angleterre et nous ? La conquête de la Tunisie nous a brouillés avec un peuple dont l'alliance était facile à assurer à la France qui avait versé son sang pour elle sur les champs de bataille. C'est un coup de maître de nos pires ennemis dont vous êtes les instruments aveugles et sourds ! »

Ainsi, ou beaucoup mieux, parlait M. Clemenceau.

Ferry répondait en invoquant la nécessité de défendre le patrimoine de la France. On conquit la Tunisie pour défendre l'Algérie, l'Annam et le Tonkin pour défendre la Cochinchine, Madagascar pour obtenir le respect de droits sanctionnés par des traités séculaires. Le ministre montrait tous les marchés du monde se fermant l'un après l'autre à l'exportation française, grâce au protectionnisme. Il fallait à tout prix de nouveaux clients à la République. Un pays qui laisse échapper un vaste courant d'émigration n'est pas un pays heureux, ni un pays riche, et c'est parce que la France est un pays heureux et riche qu'elle est celui de l'Europe qui a le moins d'émigrants. Les colonies sont pour des pays comme elle un placement de capitaux des plus avanta-

geux. La France regorge de capitaux. C'est par milliards qu'elle les exporte à l'étranger. Ouvrez-leur des colonies. Que ces capitaux fécondent un sol français. Les nations ne sont grandes que par l'activité qu'elles déploient. Abdiquer, c'est déchoir.

Telles sont les deux thèses qui se heurtaient dans de fréquents tournois parlementaires. Je n'ose pas me prononcer entre elles. L'histoire le fera. Pour être juste, il faudra qu'elle tienne compte de l'usage que la France a fait de ses colonies et de celui que Ferry avait le droit d'espérer qu'elle en ferait. Aujourd'hui, la conclusion reste difficile. Pour l'une des conquêtes seulement la cause est entendue. L'occupation de la Tunisie, brillamment menée, avec un minimum de sacrifices, a indiscutablement réussi. Le territoire du bey est le prolongement naturel de l'Algérie. Avec elle, cette terre forme géographiquement un seul mas. Depuis qu'elle est protégée par la France, elle a fait des progrès surprenants. Elle est pacifiée et consentante. Elle se suffit à elle-même. Elle ne coûte plus rien à la métropole que l'entretien d'une brigade d'occupation qui serait ailleurs si elle n'était pas là. Son commerce s'est merveilleusement développé et les capitaux français y fructifient, fécondés par la main-d'œuvre arabe, maltaise, italienne. En Tunisie, le plan de Ferry est réalisé ; j'imagine qu'entre quatre-z-yeux M. Clemenceau doit en convenir.

Pour les autres territoires, il faut attendre.

Dans le débat de politique extérieure, l'événement a tour à tour donné raison à M. Clemenceau, puis à Jules Ferry.

M. Clemenceau avait raison quand il montrait la main secourable de Bismarck dans les entreprises coloniales de la France. C'est bien le grand homme d'Etat

prussien qui les encourageait. Il le déclare lui-même dans ses mémoires. « Quand une fille a eu des peines de cœur, dit-il, le mieux est de l'envoyer faire un long voyage. Faisons de même pour que la France oublie l'Alsace et la Lorraine. » Son dessein était également, comme l'avait discerné M. Clemenceau, de brouiller la France et l'Angleterre. Il y réussit. A dix reprises, les deux grandes nations libérales furent à la veille d'en découdre. Et pour que leur brouille fît place à une entente, il a fallu la disgrâce de Bismarck et la mort de la reine Victoria. Le péril que dénonçait M. Clemenceau était réel. Seulement, par une heureuse dispensation du destin, la France y a échappé.

Et voici où Ferry prend sa revanche : Au gouvernement de Bismarck a succédé celui de l'empereur Guillaume II, qui, vis-à-vis des colonies, a complètement changé de politique. Il dit que l'avenir de l'Allemagne est sur les eaux. Il ne désire rien autant pour elle qu'un empire colonial productif. Loin de seconder les entreprises lointaines de la France, il les contrecarre et les menace. Mais il est arrivé trop tard. Les bonnes colonies qui restaient à prendre, Ferry les a prises. Il a, — le sachant ou non, — merveilleusement choisi l'heure. Aujourd'hui la France ne pourrait plus conquérir la Tunisie, Madagascar, et la moitié de l'Indo-Chine, comme elle fit de 1881 à 1885, sans se battre sur la frontière des Vosges. De sorte que l'histoire dira peut-être : en aidant Jules Ferry, c'est Bismarck qui se trompait ; — en marchant résolument, malgré le secours compromettant de Bismarck et en affrontant l'Angleterre, c'est Jules Ferry qui devançait l'Allemagne et travaillait pour l'avenir, de la façon la plus efficace, à la grandeur de son pays.

II

Cette longue introduction était indispensable, pour fixer la portée de la séance du 30 mars 1885. Et même avant de l'aborder, il faut encore que, très rapidement, j'expose où en étaient les opérations au Tonkin.

L'action s'était engagée en 1883. Il s'agissait de faire respecter là-bas un certain traité de 1874, violé par les Pavillons noirs qui avaient massacré un détachement français aux ordres du commandant Rivière. Le gouvernement avait annoncé l'intention de purger le Tonkin des pirates qui l'infestaient. Mais, très vite, la Chine, qui prétendait à une suzeraineté sur ce pays, fit intervenir ses soldats réguliers et, en fait, la lutte fut entre le Céleste-Empire et la République. Après une série de combats victorieux, elle avait abouti, le 11 mai 1884, au traité de Tien-Tsin, signé entre Li-Hung Tchang, vice-roi du Petchili, et le capitaine de frégate Fournier. La Chine devait rappeler immédiatement les troupes et respecter, en ce qui touchait le Tonkin, les traités conclus et à conclure entre la France et l'Annam. C'était, pour la politique de Ferry, une victoire rapide, facile et complète. Il annonça ce succès aux Chambres ravies de se voir au terme d'une aventure à laquelle elles n'avaient jamais cessé d'encourager le gouvernement par une série d'ordres du jour de confiance, mais qui leur causait de secrètes alarmes. Il tenait les hostilités pour terminées et le Tonkin comme acquis.

Une terrible déception attendait le gouvernement français : le 19 juin une colonne de 995 personnes, hommes, femmes, enfants, dont 350 combattants, se mettait en route pour occuper la place de Lang-Son,

au nord du Tonkin, que, d'après les conventions conclues, on présumait avoir été évacuée par les Chinois.

A Bac-Lé, cette colonne se heurta à une force de 4 ou 5000 réguliers chinois qui ouvrit le feu sur elle et lui tua beaucoup de monde. Ce fut le fameux « guet-apens de Bac-Lé. » La Chine ne tenait pas pour valable le traité signé en son nom par Li-Hung-Chang et, quand la France protesta contre cette violation du droit des gens, le Céleste-Empire répondit qu'il se dégageait du traité de Tien-Tsin, lequel n'avait jamais été considéré par lui comme définitif.

Il fallut recommencer les hostilités et cette fois avec des forces considérablement accrues. L'opposition exploita la déconvenue du gouvernement, l'accusant d'impéritie, d'étourderie et même de duplicité. Mais une forte majorité restait acquise à Ferry.

C'est alors que commença sur mer la mémorable campagne de l'amiral Courbet à Fou-Tchéou, dans les passes de Min, à Formose, aux îles Pescadores, et, sur terre, celle du général Brière de l'Isle et de ses lieutenants Duchesne et Négrier. Ce fut une série de faits d'armes très applaudis, qui, dans les derniers mois de 1884 et dans les premiers mois de 1885, amenèrent les troupes françaises jusqu'à l'extrême nord du Tonkin, à la frontière de la Chine, que les colonnes de Négrier franchirent un instant. Le gouvernement donnait de très bonne foi les nouvelles les plus rassurantes et laissait entendre que les opérations touchaient à leur terme et que la Chine céderait bientôt.

On en était là quand, le 25 mars, on apprit, qu'une force de 40 000 à 50 000 hommes menaçait, vers Lang-Son, le général Négrier, qui disposait de 2600 soldats seulement. Il annonça qu'il se voyait obligé de se retirer sur Lang-

Son. Certaines expressions de cette dépêche : nécessité de « se donner de l'air », la « supériorité numérique considérable » de l'ennemi, le « manque de munitions » dont il parlait provoquèrent à Paris un vif émoi, immédiatement exploité par l'opposition. Le 26 mars, le 28 mars, la droite interpellait à la Chambre, soutenue par l'extrême gauche. Ferry s'appliquait à rassurer. Il rappela qu'au Tonkin se trouvaient alors 25 000 hommes des meilleures troupes de la France. Négrier serait donc très rapidement et très fortement appuyé.

Hélas, le dimanche 29 mars, les journaux publièrent le télégramme suivant, arrivé dans la nuit :

Hanoï, 28 mars, 11 heures 38 du soir.

Je vous annonce avec douleur que le général de Négrier, grièvement blessé, a été contraint d'évacuer Lang-Son. Les Chinois, débouchant par grandes masses sur trois colonnes, ont attaqué avec impétuosité nos positions. Le colonel Herbinger, devant cette grande supériorité numérique et ayant épuisé toutes ses munitions, m'informe qu'il est obligé de rétrograder.... Quoi qu'il arrive, j'espère pouvoir défendre tout le Delta. Je demande au gouvernement de m'envoyer le plus tôt possible de nouveaux renforts.

BRIÈRE DE L'ISLE.

Alors, ce fut un affolement. Il y avait, je crois, des affolés sincères. Il y avait surtout des affoleurs, pour qui la dépêche du général Brière était une grande joie secrète car ils comptaient bien qu'elle leur servirait à briser enfin un ministère qui durait, — c'était alors un phénomène sans exemple pour la troisième République, — depuis plus de deux ans ! Grévy, embusqué à l'Elysée, n'était pas parmi les moins inquiets, ni parmi les moins empressés à étendre l'inquiétude. De fausses nouvelles circulaient. Le *Figaro* disait que les Français avaient

perdu 1800 hommes. Dans la soirée un nouveau télégramme de Brière de l'Isle arriva. Il disait :

Négrier est à Dong-Son ; sa guérison est certaine. Herbinger est à Thau-Min avec sa colonne ; il n'a pas été inquiété dans sa retraite et l'évacuation s'est faite sans difficulté. Il reste à Thau-Min et à Dong-Son et barre les deux routes. Les vivres et les munitions sont à Dong-Son en abondance.

Ces noms, alors très familiers au public, montraient que la colonne, commandée par Herbinger depuis que Négrier avait été mis hors de combat, n'avait rétrogradé que de dix-huit kilomètres. Elle était rassurante. A la lire de sang-froid, on devait comprendre que rien de périlleux pour le corps d'expédition français ne s'était passé. Mais trop de gens étaient intéressés à la panique pour permettre qu'on se rassurât. On cria qu'il s'agissait d'une nouvelle manœuvre de Ferry pour tromper le parlement.

Et c'est dans ces conditions que la Chambre se réunit le 30 mars au milieu d'une agitation déréglée que les ennemis de Ferry attisaient par des propos à la fois alarmés et triomphants. La séance dura une heure à peine. Elle n'en reste pas moins à la fois une des plus tristes et des plus mémorables de la troisième république.

Le président était alors déjà, il y a 24 ans, comme aujourd'hui, M. Henri Brisson.

Il donna la parole au ministre des affaires étrangères, c'est-à-dire à Ferry, qui débuta ainsi :

Les espérances qu'autorisaient encore les dépêches du général Brière de l'Isle arrivées à Paris dans la matinée ne se sont pas réalisées.

Et il résumait, en termes très sobres et très clairs, les nouvelles que j'ai indiquées.

Nos généraux, poursuivait-il, se trouvent manifestement en présence de forces organisées dont le nombre et l'importance ont soudain dépassé toutes les prévisions. Ils sont contraints de rentrer dans le Delta et de s'y tenir sur la défensive.

Dès hier, le gouvernement a arrêté les premières et urgentes mesures que la situation commandait.

Il a donné les ordres nécessaires pour expédier immédiatement au Tonkin, en Cochinchine et à Hué, de nouveaux bataillons et de nouvelles batteries d'artillerie.

L'ordre a été envoyé à l'amiral Courbet d'organiser le plus tôt possible le blocus du golfe du Petchili. Mais ces mesures sont insuffisantes : il faut réparer, venger l'échec de Lang-Son.

Il le faut, non seulement pour la possession du Tonkin, pour la sécurité et l'avenir de nos établissements d'Indo-Chine, mais pour notre honneur dans le monde entier.

Nous vous demandons de voter pour la guerre de Chine un crédit extraordinaire de 200 millions : 100 millions pour le ministère de la guerre ; 100 millions pour celui de la marine.

Devant la commission, que nous vous prions de nommer immédiatement dans vos bureaux, nous entrerons dans les détails d'exécution qu'il est impossible de porter à cette tribune....

M. Clemenceau. — Qui vous croira ?

...et pour ne mêler à un débat, qui doit demeurer exclusivement patriotique et national....

A droite. — Pas avec ce ministère !

...aucune considération d'ordre secondaire, pour réunir dans un effort commun tous ceux qui, sur quelques bancs qu'ils siègent et à quelque opinion qu'ils appartiennent, font passer avant toute chose la grandeur du pays et l'honneur du drapeau, nous vous déclarons que nous ne considérerons pas le vote des crédits comme un vote de confiance. (*Bruyantes exclamations sur un grand nombre de bancs à droite et à gauche.*)

M. Georges Périn. — N'exploitez pas plus longtemps l'honneur du drapeau ! Il y a trop longtemps que vous en vivez, de l'honneur du drapeau ! C'est assez !

(De vives interpellations sont adressées par la droite à M. le président du conseil.)

Enfin Ferry peut achever sa phrase :

...et que si la protestation énergique à laquelle nous vous convions est agréée par vous en principe, vous pourrez déterminer librement par un vote ultérieur à quelles mains vous entendez en confier l'exécution.

Ainsi Ferry demande un crédit de 200 millions. Il entend ainsi que la Chine n'ait aucun droit sur la résolution par la France de poursuivre son dessein. Mais il n'ignore les colères amassées sur sa tête. Il sait bien qu'il sera battu. Et il adresse à la Chambre ce suprême appel: « Votez les crédits, de façon à ce que la cause de la France ne soit pas compromise ; ensuite vous pourrez me mettre en minorité, et le président Grévy nous donnera des successeurs qui aient vos sympathies et votre confiance. »

A cet appel d'une inspiration si haute, la Chambre ne répond que par des outrages.

Et c'est le grand adversaire de la politique coloniale, M. Clemenceau, qui va le prendre à partie. Il faut comprendre quelle est à cette heure son état d'esprit. Voilà des années qu'il condamne la politique coloniale, qu'il supplie qu'on y renonce, qu'il en proclame les dangers pour la sécurité et pour l'honneur de la France. On lui a toujours répondu qu'il s'agissait de campagnes sans périls, où on ne trouverait que du profit. Et voilà que le traité de Tien-Tsin, par lequel on avait déclaré la conquête achevée et complète, n'avait été que le début d'une nouvelle campagne beaucoup plus dangereuse et beaucoup plus intense. Et même cette campagne, à propos de laquelle on avait publié tant de bulletins

de victoires, aboutissait à ce qu'alors on considérait comme une grave défaite. Le discours de M. Clemenceau s'explique ainsi. Il ne se justifie pas. En affirmant, en imaginant sans doute que Ferry avait été de mauvaise foi et avait trompé les Chambres et la France, c'est M. Clemenceau qui était dans l'erreur et commettait une cruelle injustice.

Voici comment, de sa voix nette, métallique, à petites phrases tranchantes, il répondit à Ferry :

Messieurs, je ne viens pas répondre à M. le président du conseil, j'estime qu'à l'heure présente aucun débat ne peut plus s'engager entre le ministère, à la tête duquel il est placé, et un membre républicain de cette Chambre. (Applaudissements à l'extrême gauche.)...

Oui, tout débat est fini entre nous ; nous ne voulons plus vous entendre, nous ne pouvons plus discuter avec vous les grands intérêts de la patrie. (Très bien ! très bien ! et applaudissements à l'extrême gauche.)

Sur ce que vous avez dit et ce que vous avez fait, je veux jeter aujourd'hui, pour l'heure où je vous parle, le voile de l'oubli.

Ce n'est plus un ministre, ce ne sont plus des ministres que j'ai devant moi, ce sont des accusés. (Nouveaux applaudissements à l'extrême gauche et à droite.)

Et comme, sur cette phrase, Ferry ne peut réprimer un sourire ironique, c'est, à l'extrême droite, M. le comte de Mun, chef du parti catholique, qui souligne ce que dit le chef de l'extrême gauche :

On ne rit pas au Tonkin, Monsieur le président du Conseil, il faut que la France sache que vous venez de rire.

M. Clemenceau poursuit :

Ce sont des accusés de haute trahison (Oui ! oui ! à droite et à l'extrême gauche), sur lesquels, s'il subsiste en France un

principe de responsabilité et de justice, la main de la loi ne tardera pas à s'abattre.

M. Clemenceau dépose l'ordre du jour suivant :

« La Chambre, résolue à voter tous les crédits nécessaires pour venir au secours des soldats français engagés dans l'Extrême-Orient, et condamnant le ministère, passe à l'ordre du jour. »

Et il conclut :

Je vous demande de renverser le ministère, de le condamner. Je vous demande d'obliger l'administration de la guerre à prendre toutes les mesures nécessaires pour dégager, dans le plus bref délai possible, les soldats qui ont été engagés dans l'Extrême-Orient au nom de la France.

Je vous demande d'attendre, pour faire plus, que vous ayez devant vous un ministère capable de vous proposer une action déterminée.

Et voici qu'après M. Clemenceau, M. Ribot vient à la rescousse. Il était à la Chambre le leader de la fraction la plus modérée du parti républicain, ce qui restait du centre gauche. Il était entré dans la vie politique sous les auspices de M. Dufaure. Il s'était révélé comme un orateur de premier rang, compétent dans des questions d'ordres très divers. C'est aussi un homme très habile, qui sait d'où vient le vent et n'a pas un grand fonds de tendresse pour la défaite. Il vola le 30 mars 1885 au secours de la victoire.

Les nouvelles arrivées hier contrastent cruellement, dit-il, avec les prévisions du cabinet.... Le cabinet qui est sur ces bancs ne peut plus demander l'effort nécessaire ni à la Chambre, ni au pays.... Et, monsieur le président du conseil, quand même, oubliant toutes vos fautes, nous vous accorderions ces crédits, que pourriez-vous en faire à cette heure ? Quelle autorité vous resterait-il, non pas pour négocier aujourd'hui avec la Chine, il ne saurait en être question....

On verra plus loin à quel point M. Ribot était dans le faux. Il poursuivait :

...mais pour parler au pays lui-même auquel nous avons à demander une nouvelle preuve de son énergie et de son patriotisme ? Vous sentez que les fautes que vous avez accumulées depuis quelques mois vous font un devoir de laisser à d'autres le soin de les réparer. Vous ne pouvez, à cette heure, que vous retirer ; vous le devez à la Chambre que vous avez entrainée à votre suite sans lui dire, avec assez de franchise, où vous la conduisiez. Vous le devez à la République, à qui vous venez d'infliger la première humiliation. Vous le devez enfin et surtout à la France qui est prête à faire tous les sacrifices, mais à qui vous ne pouvez plus à cette heure parler avec autorité....

C'était au fond ce qu'avait dit M. Clemenceau, mais avec quelle différence dans le tempérament ! M. Clemenceau parle un langage direct, précis, presque brutal. M. Ribot est tout autre : « Vous comprenez vous-même » ; — « vous savez bien » ; — « vous ne sauriez autrement » ; — « le président du conseil le pense lui-même. » Et autres façons papelardes de vous poignarder son homme.

Le premier vote, le vote décisif, se produisit immédiatement après ces trois discours.

Le gouvernement demandait que la Chambre votât les 200 millions de crédit avant toute interpellation portant sur la question de confiance....

La Chambre refusa par 306 voix contre 149. La majorité était faite non seulement de la droite, du centre gauche (de M. Ribot), de l'extrême gauche (de M. Clemenceau), mais de 150 députés au moins qui avaient jusqu'alors invariablement soutenu Ferry de leurs votes et approuvé chacune des étapes de sa politique au Tonkin. Les élections approchaient. Ils voulaient pouvoir dire qu'ils ne connaissaient pas cet homme. Tout ce que

Ferry avait fait, ils l'avaient invariablement approuvé. Maintenant ils se désolidarisaient en hâte.

A l'annonce du vote, Ferry demande la parole.

Messieurs, dit-il simplement, le cabinet ne peut se méprendre sur le sens du vote que vous avez rendu, et il va porter sa démission entre les mains du président de la République.

Et, note le *Journal officiel* entre parenthèses, M. le président du conseil, suivi des ministres et des secrétaires d'Etat, quitte la salle des séances. Le cabinet Ferry était tué et le grand homme d'Etat ne devait jamais reprendre le pouvoir.

Ce n'était pas assez. La droite, mise en goût par la défaite d'un adversaire qu'elle exécrait plus encore qu'elle n'avait exécré Gambetta, veut profiter de l'occasion. Elle dépêche à la tribune un des siens, M. Delafosse, du Calvados, qui siège encore à la Chambre et pose fréquemment sa candidature pour l'un des fauteuils vacants à l'Académie française. Et il y demande la mise en accusation du ministère en termes d'une violence inepte, pour trahison de l'intérêt public et trahison envers l'armée et le pays.

La droite avait pourtant trop attendu du vent de palinodie qui soufflait en tempête. Renverser Ferry, parce que Négrier avait subi un échec, les 150 braves de la majorité l'avaient fait. Ils ne voulurent pourtant pas traduire comme traître devant la Haute cour le ministre qu'ils avaient si longtemps acclamé. On refusa par 287 voix contre 152 l'urgence à la proposition Delafosse, dont, pour de bons motifs, on ne devait plus entendre parler....

Et M. Brisson, en levant la séance, sentait si bien la joie qu'elle allait procurer à tous les ennemis de la France à l'étranger, à tous les ennemis de la République

à l'intérieur, qu'il voulut l'atténuer par de belles paroles, qui montrassent tous les députés unis dans le même sentiment patriotique.

Nous avons eu, dit-il, grâce à la bravoure de notre armée, qui a fait notre orgueil, de fréquentes occasions de lui adresser notre salut dans la victoire ; envoyons-lui le salut de notre admiration dans l'échec assurément passager (applaudissements répétés sur tous les bancs) que vient de subir une partie de nos forces, et que notre armée de terre et de mer sache bien qu'en France, si le drapeau est quelquefois malheureux, il devient encore plus cher à la nation et à ceux qui la représentent. (Nouveaux applaudissements répétés et nouveaux cris de : Vive la République ! Vive la France ! Mouvement prolongé.)

Etait-ce parce qu'il s'agissait d'un conflit avec la Chine que M. Brisson s'appliquait ainsi à sauver la face ? Il n'y réussit pas même à moitié. A Paris même la soirée fut atroce. Soulevée par les exagérations et les outrages des journaux de l'opposition, une foule énorme envahit les abords du Palais Bourbon aux cris de : « A bas Ferry ! A bas le Tonkinois ! A mort Ferry-famine ! A l'eau le Prussien ! » Elle assaillit les grilles du Palais des affaires étrangères, faisant entendre les mêmes cris sous les fenêtres de Ferry. Un de mes amis, qui assistait à ces scènes, m'a raconté qu'il avait essayé de raisonner ses voisins. Il avait été stupéfait et consterné de ce qu'il entendait. D'abord, nul de ceux qui hurlaient ainsi n'avait la moindre notion des faits. Ensuite ils croyaient aux calomnies les plus extraordinaires : Ferry payé par l'Allemagne, les sommes fabuleuses qu'il avait retirées grâce aux pépites d'or du Tonkin, tout ce que MM. de Rochefort et de Cassagnac racontaient....

Pour se faire une idée des excitations de la presse, il faut lire au moins deux courts extraits des articles pu-

bliés le lendemain matin par les journalistes alors les plus en vogue de l'opposition. Vous verrez comment était traité l'homme d'Etat qui, au prix d'un travail énorme, d'une énergie inlassable et avec un désintéressement complet, avait donné à la France de grands empires et fait d'elle la deuxième puissance coloniale du monde.

Voici ce qu'écrivait M. de Rochefort en tête de l'*Intransigeant :*

Ce n'est pas que je veuille faire à Napoléon III l'injure de le comparer à Ferry. Si le premier a commis l'odieuse folie d'une déclaration de guerre à l'Allemagne, du moins est-il allé en personne à Sedan sous les boulets de la Prusse. En même temps qu'à la capitulation, il s'exposait à un éclat d'obus.

Le sale et ignoble ventrouillard nommé Ferry n'a même pas risqué un instant sa carapace de cloporte dans cette expédition tonkinoise où les cadavres se chiffrent aujourd'hui par milliers.... Cette canaille tue par le télégraphe et assassine nos enfants au moyen d'un câble sous-marin.... La guerre du Tonkin est un acte de haute trahison, qui fait de Ferry, qui l'a perpétrée, un bandit réclamé par l'échafaud. Il s'agit aujourd'hui de faire tomber Ferry. Nous nous occuperons ensuite de faire tomber sa tête.

Et cet article était modéré en regard de celui du député Paul de Cassagnac, alors chef de la droite conservatrice à la Chambre. Je ne puis tout reproduire. Ceci suffira :

Il n'est plus. Il est monté à la tribune comme on monte au gibet et l'égout est sa tombe.

Et pendant trois quarts d'heure, délai trop court pour notre suprême jouissance, je l'ai vu buvant la honte qu'on lui versait à longs traits, absorbant le mépris dont l'air qui l'entourait était chargé.

Après avoir souri de défi, la peur avait enfin pris ce lâche à la gorge.

Il tremblait, et suprême mensonge, il a rougi !

Cette tête, je la retrouverai longtemps dans mes cauchemars de nuit, plate comme la punaise, pâle avec des rictus, ainsi que la tête que le couperet a jetée dans le panier de son.

La figure semblait un immense crachoir, avec ses favoris humides qui faisaient gouttières et laissaient tomber le trop-plein, liquide nauséabond, rosée naturelle de cette fleur politique éclose et grandie sur le fumier.

Un instant, j'ai cru, Dieu me pardonne, qu'il allait pleurer. Mais il a retenu ses larmes, de peur qu'elles ne l'empoisonnent en pénétrant dans sa bouche !

Voilà à quoi s'exposaient, en 1885, — de la part d'hommes qui prétendent à une éducation raffinée et se tiennent pour les représentants authentiques des plus nobles traditions de la France, des convictions religieuses et du sentiment patriotique, — ceux qui, sous le régime actuel, ont la tâche de défendre l'ordre public et de tenir le drapeau.

III

Le 30 mars 1885 reste une date néfaste. La chute de Ferry fut accueillie par les commentaires ironiques de l'Europe. Les Anglais furent particulièrement cruels. Ils voyaient d'un œil jaloux les succès coloniaux de la France et comptaient que cette journée allait en arrêter le cours. Et ils soulignaient cette extraordinaire émotivité de l'opinion, qui s'affolait parce que, aux antipodes, une colonne de deux mille hommes subissait un échec insignifiant. L'Angleterre, elle, montre une autre figure à la nouvelle de défaites coloniales. Au même moment, elle était aux prises avec le mahdi de la Haute-Egypte,

avait essuyé, allait essuyer encore de vrais désastres, qui l'incitèrent seulement à redoubler d'efforts, à se serrer autour du gouvernement jusqu'à la victoire obtenue.

Et à Berlin ! Ce n'était pas par amour de la France que Bismarck avait encouragé un effort en Extrême-Orient. L'événement lui causa une grande joie. Et ses journaux ricanèrent pesamment :

« S'ils renversent leur gouvernement dans une guerre comme celle du Tonkin, pour dix-huit kilomètres de rizières perdues par une brigade, que feront-ils dans une campagne européenne, quand une armée, — qui ne peut être que la nôtre, — menacera Paris ? Un peuple doté d'un tel système nerveux est incapable de toute résistance sérieuse à une nation comme la nôtre.... »

Il y avait bien une explication, qui n'était pas pour le parlement une excuse : c'est que, pour la plupart des meneurs, l'apeurement était joué et la dépêche de Lang-Son une joie intense. Ferry gouvernait depuis plus de deux ans. Il devenait trop fort. Il pouvait se perpétuer au pouvoir. Il fallait le briser. L'occasion était merveilleuse. Oh ! les bons Chinois qui la donnaient aux jaloux !

Les conséquences du 30 mars 1885 furent déplorables pour la France :

Ferry brisé, le président Grévy fut réélu pour sept ans sans encombre, et on vit un défilé de ministères tremblants, sans initiative, sans programme, renversés les uns par-dessus les autres dans la désaffection grandissante de la France. Ainsi devint possible l'affaire Wilson et le boulangisme, dont la République faillit en périr.

Et l'Angleterre, qui avait consenti à une conférence pour la neutralisation du canal de Suez, dont Ferry pré-

sidait la première séance le jour de sa chute, s'empressa de se dédire. Elle avait promis d'évacuer l'Egypte dès les premiers mois de 1888. Elle y est encore.

Tout cela pour un prétexte controuvé.

La déroute de Lang-Son était un mythe.

Le 1er avril déjà, une dépêche du général Brière de l'Isle commençait à rétablir les faits. Et par les renseignements qui suivirent, on sut que le combat du 28 mars, où le général Négrier fut blessé, avait été un très beau succès. Les Français avaient brisé l'offensive de 50 000 Chinois en leur infligeant des pertes énormes, tandis qu'ils n'avaient eu que 3 tués, 2 disparus et 37 blessés, dont, par mésaventure, leur général. Le malheur voulut que le commandement échût alors au colonel Herbinger, officier savant, sorti de Saint-Cyr avec le N° 1, mais qui, en cette circonstance, sous l'empire, dit-on, d'hallucinations dues aux fièvres qui sévissaient dans la contrée, évacua Lang-Son sans nécessité. Puis, pour justifier sa retraite, il adressa à Brière de l'Isle la dépêche alarmante qui devait causer la chute de Ferry. Il est faux qu'il ait, à aucun moment, manqué de vivres et de munitions. Il avait de tout en abondance. La brigade Négrier n'était pas entamée. Lang-Son fut réoccupé sans coup férir. Les Chinois n'avaient pas osé avancer. Si la Chambre avait attendu vingt-quatre heures, elle aurait su cela.

Et si la Chambre eût attendu trente-six heures, elle aurait su quelque chose de plus encore : c'est qu'au moment où Ferry était renversé pour avoir exposé la France aux plus effroyables périls et échoué dans son entreprise tonkinoise, il avait en réalité atteint son but et gagné sa partie.

Le 30 mars, Ferry fut tout simplement un héros

du devoir civique et de la fidélité à la parole donnée. Il avait dans sa poche le traité de paix par lequel la Chine, ratifiant enfin la fameuse convention de Tien-Tsin, renonçait à toute prétention sur le Tonkin, définitivement acquis à la France. Ce traité, il le négociait dans le plus grand secret, depuis deux mois, par l'intermédiaire d'un Anglais, Sir Robert Hart, nanti des pleins pouvoirs de l'empereur de Chine. Il n'y manquait qu'une ratification définitive de Pékin. Ferry aurait pu dire à ceux qui l'accusaient : « Ne vous inquiétez pas, c'est fini ; les troupes chinoises qui ont attaqué la frontière tonkinoise arrivent trop tard, sans doute par suite d'ordres mal compris. Elles seront rappelées par leur gouvernement. Voici le traité de paix. Il nous accorde ce que nous demandons, c'est-à-dire le Tonkin et la suzeraineté de l'Annam. Malgré le combat où Négrier a été blessé, il n'y aura plus un coup de fusil à tirer aux Chinois. »

Pourquoi Ferry ne tint-il pas ce langage qui lui eût assuré un triomphe? D'abord parce qu'il redouta un instant que les Chinois ne refusassent de ratifier le traité en apprenant leur succès de Lang-Son. Et c'est pour cela qu'il avait demandé l'énorme crédit de 200 millions qui resta en grande partie sans emploi, afin de les intimider et qu'il supplia la Chambre de le voter vite, même si elle voulait renverser le ministère. Cette crainte était vaine. La Chine était réduite à céder par le blocus du golfe de Petchili, strictement mis en œuvre par l'amiral Courbet et par la confiscation des transports de riz exécutés par la flotte française, qui causaient aux Célestes les plus grandes alarmes pour leur alimentation. Et puis, surtout, leur victoire de Lang-Son était en réalité une cruelle défaite....

De plus, Ferry avait solennellement promis à Sir R. Hart de garder un secret complet sur les négociations, jusqu'à l'heure où le traité serait pourvu de toutes les signatures requises. Et Ferry estima qu'il devait tenir parole même à cette heure critique.

Il fut donc renversé et outragé pour une défaite lointaine que les Français n'avaient pas subie, à l'heure où le succès de son entreprise tonkinoise était acquis et où la moitié de l'Indo-Chine s'ajoutait, grâce à son effort, à l'empire colonial de la France. On ne tira plus contre les Chinois un coup de fusil au Tonkin après la chute de Ferry et les troupes françaises n'y eurent plus à livrer dans la suite que des combats de police pour réduire les insurgés annamites qu'on appelait les Pavillons noirs et les Pavillons jaunes....

Toute la France put savoir bientôt l'énorme injustice et l'énorme méprise de ses députés. Mais les passions de parti cultivent les injustices et les méprises. Ferry resta l'homme le plus impopulaire de France. Une rumeur de haine le suivait partout. M. Rambaud, son principal biographe, dont nous avons fort utilisé le beau livre pour cette étude, raconte qu'à Paris il ne pouvait sortir dans la rue sans être insulté. Les ouvriers lançaient des regards mauvais à l'affameur et les cochers montraient le Tonkinois de leur fouet. Ferry en souffrait en silence. Quand le président Grévy s'effondra dans la honte de l'affaire Wilson, un groupe important, désireux de restaurer l'autorité, posa néanmoins sa candidature à la présidence de la République. A cette nouvelle, habilement exploitée, une émeute s'organisa ouvertement et le Conseil municipal de Paris, en séance officielle, annonça qu'il proclamerait la Commune si Ferry était élu.

Aux obsèques d'Hippolyte Carnot, père du président de la République, la foule parisienne, pourtant si respectueuse des morts, brisa à coups de pierres les vitres de la voiture de Ferry.... Et un fou, nommé Aubertin, l'ayant fait appeler par un huissier du Palais Bourbon, tira sur lui à bout portant deux balles de revolver. On crut d'abord la blessure anodine. Elle activa, si elle ne détermina pas la maladie du cœur dont il devait mourir. Puis, comme si Ferry devait boire la coupe jusqu'à la lie, sa fidèle circonscription de Saint-Dié, dans les Vosges, le renia et lui donna en 1889 pour remplaçant un obscur candidat boulangiste....

Pourtant il y eut un retour, dans l'élite, sinon dans le peuple. Le 13 juillet 1888, on inaugurait dans la cour des Tuileries le grand monument de Gambetta. Comme Jules Ferry, attristé et vieilli, passait devant la jeunesse des écoles, on entendit avec stupeur, des centaines de poitrines crier : « Vive Ferry ! » Et en 1889, une autre manifestation fut pour le vaincu une joie sans mélange. Je cite Rambaud :

Ferry était venu en simple visiteur à l'inauguration de la Sorbonne et allait s'asseoir sur un des bancs de notre magnifique Aula. Mais à peine eut-il été reconnu que cette salle bondée de 5000 personnes, étudiants de Paris, de la province, de l'étranger, professeurs de tous ordres, dignitaires de tout rang, fut secouée comme d'un courant électrique. En un clin d'œil, tout le monde fut debout, et trois salves, trois tonnerres d'applaudissements éclatèrent. Lui, qui n'était plus habitué aux ovations, tourna d'abord la tête pour regarder, derrière lui, à qui pouvait bien s'adresser celle-ci. Quand il eut compris, saisi d'une émotion profonde, il salua les yeux humides. C'était l'élite de la jeune France et de la jeune Europe qui le vengeait des outrages de la lie parisienne.

Enfin, en 1891, Ferry rentra au parlement comme sénateur des Vosges. Il reçut au Luxembourg le plus grand accueil. Il y fut chargé d'un rapport sur l'Algérie, fit un long séjour dans cette colonie pour le préparer. Les réformes qu'il proposa ont été depuis lors réalisées l'une après l'autre et le rapport Ferry sert encore de programme à l'intelligente administration actuelle, qui a porté la France africaine à un degré d'ordre et de prospérité qu'on n'eût pas osé espérer il y a quelques années.

Enfin le 24 février 1893, M. Le Royer ayant donné sa démission, Ferry fut nommé président du Sénat. Il occupait ainsi le deuxième poste de la République. La réparation était entière.

Il n'y survécut pas un mois. Le 17 mars, il succombait subitement. Une mort prématurée est le lot ordinaire des meilleurs hommes d'Etat de la troisième République : Gambetta, Ferry, Carnot, Burdeau, Waldeck-Rousseau. A 62 ans, Ferry pouvait rendre encore d'inappréciables services. On le comprit. On le proclama. M. Ribot, le principal auteur de sa chute, était alors premier ministre. C'est lui qui proposa et fit voter une loi accordant au défunt des funérailles nationales. Et son discours à cette occasion ressemblait à un *peccavi*. M. Clemenceau qui avait traité Ferry d'accusé vota aussi en faveur des honneurs suprêmes qui lui furent décernés. Le cercueil fut transporté à Saint-Dié. « Je désire, avait écrit Ferry, reposer dans la même tombe que mon père et ma sœur, en face de cette ligne bleue des Vosges d'où mon cœur fidèle continuera d'entendre la plainte des vaincus.... »

Aujourd'hui un monument de Ferry se dresse sur la place principale de la petite cité vosgienne. La statue

du « Tunisien » s'érige sur la Marine, la voie principale de Tunis. Celui du « Tonkinois » est à Hanoï. Le *Temps*, ayant ouvert une souscription pour dresser à Paris même celle de l'« Affameur », a recueilli en quelques jours plusieurs centaines de mille francs. On parle souvent de Ferry à la tribune. On le cite avec complaisance et avec respect. A quelque parti qu'appartienne l'orateur, il le tire à lui, il s'appuie sur lui, il affirme que, présent, Ferry soutiendrait la thèse qne lui-même défend....

Et ainsi se vérifie qu'en France on finit par rendre justice même aux hommes d'Etat de la troisième République. Ils doivent pour cela remplir une condition très simple, que le destin leur promet à tous : il faut seulement qu'ils soient morts.

ALBERT BONNARD.

SOUS LE MASQUE

ROMAN

QUATRIÈME PARTIE [1]

Deux jours plus tard, Charlie, désormais étudiant en théologie, se rendit à la leçon d'ouverture de la faculté, accompagné de l'épicier, dont la présence se justifiait assez par sa double qualité de père et d'ancien d'Eglise. La cérémonie terminée, Catelin s'entretint avec quelques professeurs, dont plusieurs connaissaient Charlie et se réjouissaient de l'avoir pour disciple. Tout en parlant, ils regardaient de temps en temps le jeune homme assis au dernier banc de l'auditoire, dans une attitude qui pouvait passer pour méditative, mais que Mme Caroline eût sans doute interprétée différemment.

En rentrant chez eux, Catelin informa joyeusement son fils des éloges qu'il venait de recueillir. Charlie l'écouta en hochant la tête sans répondre. Qu'aurait-il dit? Ces encouragements tombaient dans son cœur comme autant de reproches acérés. Quelle différence entre son enthousiasme de naguère et son état d'âme actuel!

[1] Pour les trois premières parties, voir les livraisons de mai à juillet.

Le même soir, lorsque Charlie se fut retiré, Catelin, s'arrêtant devant sa femme, lui demanda en la scrutant de ses yeux clairs :

— Veux-tu me dire, s'il te plaît, ce qu'a Charlie ?

Mme Caroline se troubla, mais comme elle cherchait sa réponse :

— Tu comprends bien, reprit l'épicier, que vos petites manigances n'ont pas pu m'échapper. Cela me faisait rire de vous laisser votre secret entre vous deux. Mais voilà trois semaines que ça dure, Charlie se mange les sangs.... et ne mange rien d'autre.... ça ne peut plus continuer ainsi.... Et trouves-tu que ce soit bien de dissimuler avec moi ? ajouta-t-il d'un ton tout pénétré de douleur.

— Non, ce n'est pas bien, répondit Mme Caroline qui, voyant toute évasion impossible, se décida à tout dire. Le fait est que Charlie est malheureux, bien malheureux, c'est vrai. Notre pauvre enfant a eu un chagrin terrible, et nous avons eu tort de te le cacher, mais j'espère qu'avec l'aide de Dieu, il se remettra.... Il me semble déjà qu'il va mieux depuis quelques jours....

— Quel chagrin ? interrompit l'épicier.

Mme Caroline prononça avec effort :

— Un chagrin.... de.... d'amour.

— Hein ? fit Catelin.... D'amour ?.... Il est bien jeune mon fils, pour avoir....

— Ah oui ! dit Mme Caroline. Il n'a pas vingt ans !

— Chagrin d'amour ! Chagrin d'amour ! répéta l'épicier d'un air scandalisé en battant le plancher de son talon.... Et pour qui, s'il te plaît, ce chagrin... d'amour ?

Mme Caroline hésita :

— Promets-moi de ne pas lui en parler, mon ami. Il

est déjà si malheureux, continua-t-elle d'un ton suppliant en voyant les paupières de son mari clignoter d'une façon qu'elle connaissait trop.

— N'as-tu pas confiance en moi ? répondit jésuitiquement Catelin.

— Mademoiselle... de Maubert, murmura Caroline.

L'épicier se redressa en faisant entendre un long sifflement.

— Notre Charlie ne se mouche pas du pied ! déclara t-il gravement en s'asseyant sur une chaise.

— Hélas ! reprit la mère. Il est si jeune ! Que veux-tu, il s'est laissé embobiner par ses sentiments.... Il paraît qu'elle est très bien, cette jeune fille, et qu'elle a des idées tout à fait chrétiennes.... Comme un imprudent, il n'a pas pensé plus loin. Oh ! si tu savais dans quel état je l'ai vu ! Pauvre Charlie !....

Une fois lancée sur la pente des confidences, Mme Caroline s'abandonna sans réserve et raconta ce qu'elle savait de la malheureuse passion de Charlie, depuis son origine jusqu'à son dénouement. L'épicier la laissa parler sans l'interrompre, tout en paraissant fort absorbé dans ses propres réflexions ; puis, après un silence, il demanda :

— Laquelle est-ce, de ces deux demoiselles ? Je crois qu'il y en a deux ?

— Oui, dit Mme Caroline. C'est l'aînée, Renée.... Figure-toi : elle a vingt-cinq ans !

— C'est un bel âge ! remarqua l'épicier. Et le frère, *le* Maxime, qu'est-ce qu'il fait maintenant ?

— Il doit être à la banque Fleury, répondit Mme Catelin étonnée du tour que prenait la conversation. Charlie disait qu'il devait y entrer le 15 octobre ; nous avons le 18 ; ainsi il doit y être déjà.

— Et Charlie t'a dit que cette demoiselle l'aimait ? demanda l'épicier changeant brusquement de thème.

— Pas... précisément.

— Du moins, reprit Catelin, si j'ai bien compris, elle était d'accord, et c'est la famille qui a mis des bâtons dans les roues ?

— Charlie dit qu'il en est très sûr. Et cela doit être, ajouta Caroline d'un air fin, puisque le dernier jour elle lui avait dit au revoir très gentiment, en lui donnant elle-même rendez-vous pour le lendemain.

Catelin acquiesça d'un signe de tête, puis reprit d'un ton enjoué :

— Quant à toi, mémère, je suis sûr que tu aurais eu du plaisir à voir s'arranger ce mariage?

— Oh ! moi, je ne sais pas, répondit Caroline. Je voudrais voir mon fils heureux et je souffre de le voir malheureux, c'est tout.... Je ne connais pas cette demoiselle. D'après ce que Charlie m'en a dit, elle est si douce, si distinguée, et si bonne et si charitable.... Il paraît qu'elle s'occupe des pauvres en hiver, et qu'elle avait même eu l'intention de se faire garde-malades.... Ça doit être une personne toute différente des autres de sa famille....

— Bonne famille ! dit l'épicier en levant le doigt. Les de Maubert, ce n'est pas rien à Neuchâtel ! Bonne noblesse, apparentée à tout ce qu'il y a de mieux dans notre église ! Pas riches, c'est vrai, mais avec ces grandes familles, on ne sait jamais. Il leur tombe toujours du ciel, un beau matin, un héritage qui les remplume au bon moment. Regarde les de Rochampoix ! Etaient-elles assez misère, ces pauvres dames, quand de leurs dix doigts elles faisaient de la tapisserie pour vivre, et que la petite a fini par se laisser marier avec Massieu, le

notaire.... Eh bien, un jour, voilà un oncle dont on n'avait jamais entendu parler, qui meurt à l'étranger et qui leur lègue le million.... Ils n'ont pas tous cette chance, bien entendu, mais enfin ils ont tous, dans leurs environs plus ou moins immédiats, des petits ruisseaux qui, à un moment donné, viennent remettre de l'eau dans leur grenouillère. J'ai remarqué ça, moi.... Les Maubert ont leur tante de Bonnefoy ; ils ont leur cousin de Montilier, qui a des héritiers plus directs, mais qui est assez riche pour étendre le cercle de ses bienfaits ; ils ont leur cousin de Monthoux ; ils ont... enfin, tu me comprends... quelques petits ruisseaux dans les environs.

— Qu'est-ce que cela fait ? murmura Caroline.

— Maintenant, reprit Catelin suivant son idée et comme s'il se parlait à lui-même, si Charlie avait eu cet espoir devant lui, cela aurait fait un fameux stimulant pour ses études.... Ses professeurs lui veulent déjà du bien... Il travaillerait comme quatre ! Et le moment venu, au lieu d'aller s'enterrer dans un village à la montagne, il deviendrait pasteur à la ville, professeur à la faculté... enfin, il y aurait bien des avantages....

— A quoi sert d'y penser, interrompit Mme Caroline, puisque ce mariage est impossible ?

— Heu ! qui sait ? dit l'épicier.

Mme Caroline jeta sur son mari un coup d'œil étonné. Mais elle était trop satisfaite de la façon dont Catelin avait pris les choses pour risquer, par des remarques inconsidérées, d'attirer sur Charlie les remontrances paternelles. Elle se borna donc à implorer de nouveau le secret, que cette fois l'épicier, bon prince, lui promit sans réserve.

Le lendemain, dix minutes avant midi, Catelin entra dans la banque Fleury et présenta à la caisse quelques

effets qui lui furent escomptés sur le champ. L'épicier mit un certain temps à rassembler ses billets et à les glisser dans son portefeuille, de sorte que midi sonnait lorsqu'il gagna la porte, où il s'effaça modestement, pour laisser passer le flot des employés. Tout à coup il dit :

— Bonjour, monsieur de Maubert.

Maxime, en reconnaissant le père de Charlie, sourit d'un air empressé, avec une nuance d'embarras.

— Vous voilà donc dans la banque ? reprit l'épicier.

Et aussitôt, comme frappé d'une idée subite :

— Dites-moi, puisque je vous vois, me permettez-vous de vous dire deux mots ?

— Mais comment donc !

— Je vous accompagne, dit Catelin en prenant à droite, c'est-à-dire du côté où habitaient les Maubert. Voici de quoi il s'agit, reprit-il tout en marchant. Je projette en ce moment-ci une... affaire... sur laquelle il me serait extrêmement utile... précieux d'avoir l'avis de monsieur votre père, et qui pourrait, je crois, lui offrir, à lui-même, certains avantages.... Je vous serais donc reconnaissant de bien vouloir demander très respectueusement de ma part à M. de Maubert si et quand il lui conviendrait de me recevoir.

L'idée que l'épicier allait demander pour son fils la main de Renée entra dans l'esprit de Maxime avec la clarté d'une certitude, et cette idée lui parut si énorme qu'il s'arrêta court, en considérant Catelin à travers ses cils d'un air de surprise et de dédain extraordinaires.

— Quelle est cette affaire dont vous désirez entretenir mon père ? demanda-t-il froidement.

— C'est un peu long à expliquer, répliqua paisiblement l'épicier. Mais comme vous y êtes aussi, monsieur Maxime, intéressé vous-même en une certaine mesure,

je serais très heureux, et flatté, que vous voulussiez bien assister à notre entrevue.

— Ah ! vraiment ? dit Maxime qui vit se confirmer d'une manière éclatante sa conviction et pensa : « Il a du toupet, le bonhomme ! Ce sera drôle ! » Eh bien, reprit-il tout haut, je puis vous dire, monsieur Catelin (il appuya sur ce nom), que mon père sera chez lui cet après-midi à quatre heures. Ce moment vous convient-il ? ajouta-t-il avec une politesse ironique.

— Oh ! parfaitement. Je suis à vos ordres et je vous remercie, répondit l'épicier en saluant.

Maxime de Maubert s'en alla à grands pas, partagé entre l'indignation et une forte envie de rire qui finit par prévaloir lorsqu'il arriva devant sa porte. Il entra donc en coup de vent chez son père, qu'il trouva venant de sortir du lit, selon son habitude, et se faisant la barbe.

— Bonjour ! cria Maxime en se laissant choir dans un fauteuil. Il nous en arrive une bien bonne ! ajouta-t-il en se battant les cuisses.

— Tu pourrais frapper avant d'entrer, dit le baron. Qu'as-tu ? Qu'est-ce qui se passe ?

— Il se passe, mon père, que vous allez être honoré, cet après-midi à quatre heures, de la visite d'un monsieur qui vient demander la main de votre fille aînée.

M. de Maubert tourna vers son fils sa figure barbouillée de savon, à laquelle le contraste des couleurs prêtait un vague aspect de blason.

— Devinez un peu, reprit Maxime.

— Je n'ai pas le temps de m'amuser à des devinettes, grommela le baron qui se levait généralement de méchante humeur.

— Mais si ! c'est amusant.

— Ah ! épargne-moi tes sottes plaisanteries !

— Eh bien, dit Maxime, si vous désirez le savoir, c'est... Catelin, l'épicier.

— Ca... dit le baron.

— ...telin, dit Maxime : Catelin. Denrées coloniales. Epicerie, gros et détail.

M. de Maubert regarda son fils d'un air stupide. Maxime raconta brièvement comment son ami de collège était tombé amoureux de Renée et comment lui-même avait mis fin à cette idylle, — simple flirt sans conséquence, à tel point qu'il n'avait pas même jugé bon d'en instruire ses parents, à mille lieues qu'il était de supposer que, du côté Catelin, on eût pris la chose au sérieux.

— Maintenant, conclut-il, voilà donc le père Catelin qui va venir tout à l'heure en personne nous présenter sa demande. Et je suis de la fête ! Nous allons rire.

— Sabrebleu ! grogna le vieux de Maubert, qui n'usait que de jurons aristocratiques.

— On va se tordre, reprit Maxime. Je me demande comment il va tourner son boniment ? Le style d'épicier, ça doit être rigolboche. Laissez-le causer, au moins, cher papa ; ne le flanquez pas tout de suite à la porte, qu'on puisse jouir un brin !

— Je serai très poli, au contraire, répliqua le baron avec un calme effrayant pour qui connaissait l'homme. Il s'agit avec ces gens-là de leur faire sentir pour le reste de leurs jours la différence d'éducation... Je le raillerai.... finement, ajouta-t-il avec un sourire de l'ancien régime, en se remettant à sa toilette.

— En parlerons-nous à Renée ? demanda Maxime.

— Plus tard, répondit le père. J'aurai une conversation sérieuse avec cette demoiselle. Si même, comme tu l'affirmes, elle n'y a pas mis d'autre intention que de se

distraire, elle n'en a pas moins encouragé ce jeune faquin.... Et je n'admets pas que l'imprudence de ta sœur, sous prétexte de distraction, m'expose à subir des propositions humiliantes... insultantes, des propositions qui sont un défi au bon sens, un affront aux convenances et un outrage au nom que je porte.

La voix de M. de Maubert vibrait d'une telle indignation que Maxime jugea inopportun d'intercéder pour sa sœur ainsi que son bon cœur l'avait d'abord porté à le faire ; et comptant sur Catelin pour mettre son père en gaieté, il attendit cette visite avec autant d'impatience qu'un pêcheur à la ligne guettant sa friture. Aussi, s'étant fait excuser à la banque, se mit-il, bien avant l'heure fixée, à la fenêtre, afin de voir arriver l'épicier. Tout à coup, il s'écria :

— Le voilà !

Et pouffant de rire :

— Mâtin ! Il connaît les usages. Il s'est mis en habit d'enterrement.

Catelin, en entrant dans le salon, fit une profonde révérence et, sur l'invitation du patricien, s'assit en posant son chapeau sur une chaise à côté de lui.

— Messieurs, dit-il de sa voix aphone, permettez-moi d'abord de vous remercier.

M. de Maubert fit signe qu'il n'en valait pas la peine, et Catelin, ramenant ses pieds croisés sous lui et allongeant sur ses genoux ses longues mains blanches, reprit en regardant dans le vague :

— Il s'agit d'une faveur que j'ai à vous demander. Voici à quel propos. Mon fils, que vous connaissez, mon fils Charlie, qui aura vingt ans dans quelques mois, a l'intention arrêtée de se faire pasteur.

Un silence glacial accueillit ce préambule, et Catelin

parut s'absorber dans la contemplation du tapis, comme s'il cherchait à en retrouver les couleurs effacées, le dessin mangé par l'usure.

— Ce n'était pas tout à fait ce que j'avais désiré pour lui, ou plutôt pour moi, dans mon égoïsme paternel, poursuivit-il de son ton doucereux. Il faut vous dire, messieurs, que je possède — vous l'ignorez peut-être — à côté de mon magasin, une fabrique actuellement très prospère. J'avais espéré un moment que, mon fils prenant goût aux affaires, je pourrais l'associer à mon entreprise et, plus tard, la lui remettre entièrement. Mais mon fils, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire, se sent appelé à être pasteur. Et quand Dieu parle, un père, n'est-il pas vrai, messieurs ? serait bien coupable s'il osait faire entendre la voix des intérêts matériels. Or, quelle est donc la situation ? Je reste seul à la tête d'une entreprise considérable, si considérable que, le jour où je viendrais à mourir, ma femme et mon fils se verraient exposés à des ennuis de toutes sortes... et à des pertes sérieuses lorsqu'il s'agirait de procéder aux inventaires, à la liquidation et à la remise de la fabrique... Je ne sais, messieurs, si vous me comprenez ? ajouta Catelin en s'interrompant pour jeter sur ses auditeurs un rapide regard.

— Je vous écoute, dit le baron qui laissait assez voir sur sa figure l'étonnement où le plongeait cette singulière entrée en matière.

— Maintenant, reprit l'épicier, voici la question. Dans ces circonstances, messieurs, que dois-je faire ? Oui, que peut faire un industriel qui désire rendre son entreprise suffisamment indépendante de sa propre personne, pour qu'à sa mort ses héritiers, sans avoir rien à démêler avec le fisc, ne se trouvent pas dans l'obligation soit d'exploi-

ter eux-mêmes, soit de liquider à perte ? Je vous le demande, monsieur le baron, que feriez-vous à ma place ?

— Montez une société ! dit M. de Maubert en haussant les épaules.

— Monter une société anonyme, dit Catelin. Vous avez mis le doigt dessus, sauf votre respect, monsieur le baron.... Je vais donc monter une société anonyme.... Maintenant, messieurs, je vous demanderais si vous consentiriez à faire partie de cette société ?

— Non monsieur, interrompit le patricien avec hauteur. Par principe, je ne place jamais d'argent dans des entreprises industrielles.

— Oh ! il n'est pas question de cela, dit vivement Catelin sans sourire de ce *par principe*. Ce ne sont pas des actionnaires que je cherche, continua-t-il, puisque c'est moi qui constitue tout le capital. La proposition que je vous fais est simplement de m'aider à former légalement la société, en entrant dans son conseil d'administration, service en échange duquel je vous offrirais les avantages suivants : vous auriez droit, tout d'abord, à ce que nous appelons les tantièmes, indemnité représentant pour le président — si vous voulez bien, monsieur le baron, accepter cette charge, — une affaire de quinze à dix-huit cents francs par an, pour quatre séances au plus.

Les deux Maubert échangèrent un regard littéralement ébloui, que l'épicier surprit au vol par un coup d'œil oblique.

— En outre, reprit-il du même ton tranquille, comme tout membre du conseil doit justifier sa qualité d'actionnaire, je me permettrai de vous remettre dix actions — nos coupures seront de cinq cents francs — à monsieur,

et cinq à monsieur, ajouta-t-il en désignant successivement le baron et son fils.

M. de Maubert ne put réprimer un mouvement de joyeuse convoitise, auquel l'épicier feignit de se méprendre.

— Je ne voudrais pour rien au monde offenser votre délicatesse, dit-il d'un ton empressé. Si ma proposition vous blesse, monsieur le baron, vous n'avez qu'à me signer une contre-lettre reconnaissant avoir reçu ces titres en dépôt. De cette façon, la nue propriété m'en reste. Mais il n'est que juste que vous en retiriez les intérêts — lesquels, à mon estimation, ne seront pas inférieurs au huit pour cent, — à titre de faible compensation pour le service, le grand service, l'immense service que vous me rendrez, messieurs, en acceptant ma proposition.

— Je vous demanderai la permission d'y réfléchir, dit M. de Maubert avec une politesse admirable.

— Oh! sans doute, dit Catelin. J'allais vous prier, avant toute décision, de me faire l'honneur de passer demain, ou après-demain, à la fabrique, où nous pourrons reprendre cette discussion avec tous les éléments propres à vous éclairer.

Il y eut un silence, pendant lequel Maxime, s'étant levé, alla tambouriner sur la fenêtre, puis revint s'asseoir en poussant un soupir. Son père, qui paraissait absorbé dans un profond calcul, releva brusquement la tête, et une expression de fierté se peignit dans le regard qu'il jeta sur Catelin.

— Me direz-vous, monsieur, demanda-t-il en se croisant les bras, ce qui me vaut l'honneur de votre proposition?

— Rien de plus simple, répondit l'épicier. Sans que monsieur le baron me connaisse, je le connais, moi, de

longue date; et la juste considération qui entoure son nom rend assez naturel mon désir de le voir figurer en tête des patrons de mon entreprise. Et si vous me demandez comment l'idée m'en est venue, je vous avouerai qu'agissant dans l'intérêt de mon fils, j'ai tout aussitôt pensé à solliciter l'appui bienveillant de son meilleur ami... si monsieur me permet d'employer ce terme, ajouta-t-il en se tournant vers Maxime.

— Parbleu! dit le jeune patricien. J'aime beaucoup votre fils et je ne m'en suis jamais caché.

— Et je vous en remercie, repartit l'épicier, en mon nom autant qu'au sien.... Vous savez, reprit-il avec émotion, ce que peut être l'affection d'un père pour son fils, son fils unique. Quant à moi, mon Charlie a été et sera toujours mon seul véritable intérêt ici-bas. Tout ce que j'ai fait, ce que je pourrai faire encore, tout ce que j'ai amassé jusqu'à ce jour, tout le travail de ma vie, tout est pour lui. Car, pour moi, je ne tiens pas aux biens de ce monde, ajouta Catelin en posant sa main sur son cœur.... Aussi suis-je résolu à ne pas attendre le moment de ma mort pour faire jouir mon fils d'une aisance qui me fera toujours plus de plaisir dans ses mains que dans les miennes. Le jour où Charlie se mariera, je mettrai à son nom une somme de huit cent mille francs....

— Huit cent mille? s'écria Maxime.

— Ne croyez pas, avec cela, que je me prive, repartit l'épicier, qui leva tout à coup ses petits yeux clairs et les enfonça comme des vrilles jusque dans le cerveau de ses deux interlocuteurs. Cette somme représente à peu près la moitié de ma fortune actuelle, reprit-il lentement en promenant du fils au père un regard de tigre que sem blait contredire l'immuable douceur de la voix. Et

si Dieu me conserve la santé encore une dizaine d'années, ajouta-t-il, j'aurai d'ici là plus que doublé et sa part et la mienne....

Catelin s'interrompit brusquement, prit son chapeau et se leva, le sourire aux lèvres :

— Pardonnez-moi, messieurs. Je m'abandonne à mes effusions paternelles et j'oublie que je prends votre temps.... Est-ce à demain, monsieur le baron ? Puis-je compter sur votre visite, à la fabrique, dans l'après-midi ?

— C'est entendu, monsieur, dit le vieux patricien d'une voix mal assurée.

M. de Maubert reconduisit l'épicier jusqu'à la porte sans qu'aucun mot fût échangé et rentra dans le salon où il retrouva Maxime, debout et immobile.

— Eh bien ! fit le père en hochant la tête. Qu'en dis-tu ?

— Fabuleux !

— Hein ! Le style d'épicier ?

— Il est bon, ma foi ! dit Maxime.

Les deux hommes se regardèrent un moment, comme si chacun lisait dans les yeux de l'autre ses propres pensées. Maxime rompit le premier le silence :

— Croyez-vous !... Cet animal-là, millionnaire !

— Il faut encore voir, dit le baron. Nous saurons demain si Catelin a dit vrai. En attendant....

— Nous n'en parlerons à personne.

— Crois-tu ? grommela le baron en s'efforçant de sourire.

Le lendemain, en revenant de la banque, Maxime courut chez son père :

— Eh bien ?

— Tout est en règle, répondit le baron. Il n'y a pas le moindre doute possible. *Monsieur* Catelin m'a exposé

sa situation de A jusqu'à Z avec la plus parfaite loyauté et toutes les pièces à l'appui. Le million y est bien, et largement.

— Alors, qu'avez-vous fait ?

— J'ai accepté, pour toi et pour moi, d'entrer dans le conseil. La société sera formée ces jours prochains.

— Mais, autrement, il ne vous a rien dit ? demanda Maxime en baissant la voix.

— Pas un mot, mon cher, pas l'ombre d'une allusion.... La délicatesse même !

— C'est épatant ! dit Maxime en se lissant les cheveux.... Maintenant, qu'allons-nous faire avec....

Il ne prononça pas de nom et se borna à indiquer, de la tête, la direction vague d'une autre partie de l'appartement. M. de Maubert allongea les lèvres d'un air dubitatif et haussa les épaules. Puis il prononça à mi-voix et sans regarder son fils :

— Laissons faire ces jeunes gens !

Il reprit au bout d'un moment :

— Au fond, monsieur Catelin n'est pas *épicier*, il est *industriel*.

Maxime ratifia d'un geste cette promotion dans la hiérarchie sociale.

VII

Entre autres qualités, Maxime de Maubert possédait un clair bon sens et beaucoup d'esprit pratique. Depuis le moment où le mariage de sa sœur avec Catelin lui parut non seulement possible, mais désirable, il résolut de s'employer activement à favoriser les amoureux en reconstruisant de ses mains l'édifice qu'il avait si imprudemment démoli.

Malheureusement, l'opération ne fut point aussi aisée qu'il le croyait d'abord. Renée s'enfermait dans un silence boudeur, sauf les traits mordants qu'elle trouvait l'occasion de décocher à son frère, avec toute l'ingéniosité des rancunes féminines. A côté de cela, elle affectait de s'en tenir strictement à sa promesse de ne pas revoir Catelin, de sorte que Maxime en était réduit à pester intérieurement contre cette fidélité stupide et de mauvais goût à la parole donnée.

— Ne prends-tu pas le cours de littérature avec Hedwige, cet hiver ? demanda-t-il un jour à Renée comme il se trouvait seul avec elle.

— Sûrement non.

— Pourquoi pas ? demanda-t-il d'un ton innocent.

— Parce que je risquerais d'y rencontrer... quelqu'un ! dit-elle avec un coup d'œil de reine outragée.

— Je ne t'ai jamais parlé de ça, grommela piteusement le jeune homme, tandis que sa sœur lui tournait le dos.

Le soir, Maxime prit Hedwige à part et lui demanda :

— As-tu vu Catelin au cours de Flipot ?

— Non, répondit la jeune fille, il n'y est jamais venu jusqu'à présent.

Maxime put juger par cette réponse du succès de sa maladroite intervention de la première heure : Catelin, maintenant, évitait Renée avec autant de soin que Renée fuyait Catelin. A ce petit jeu de cache-cache, ils risquaient de ne jamais se rencontrer.

« Décidément, pensa le gentilhomme, j'ai fait une gaffe énorme. Il s'agit à présent de recoller les morceaux. »

La semaine suivante, il survint une forte chute de neige. Ce fut un trait de lumière pour Maxime, qui prit la plume et écrivit :

« Mon vieux Catelin,

» Nous allons après-demain jeudi en famille faire une partie de *bob-sleigh* à la vue des Alpes. Il paraît que la piste est épatante. Nous avons un bob épatant à six places. Trouve-toi à la gare au train de midi 26. On compte sur toi. Ça sera épatant. Ton vieil ami

» Maxime de M. »

Le lendemain, au premier courrier arriva la réponse de Charlie :

« Mon cher de Maubert,

» Merci pour ton aimable invitation, que malheureusement je ne puis accepter. Je travaille énormément ces temps-ci, et j'ai l'intention de sortir aussi peu que possible de chez moi cet hiver. Je vous souhaite tout le plaisir imaginable dans votre partie de bob, et reste ton dévoué

» Charlie Catelin. »

— L'imbécile ! murmura Maxime en froissant le papier entre ses doigts. Il faut donc lui faire signe avec un van !

Et décidé à appliquer aux grands maux les grands remèdes, il se rendit quelques jours après chez Catelin, un soir.

— Eh bien, quoi, mon vieux, cria-t-il avec force gestes, on ne te voit plus ! Tu t'encrasses dans tes bouquins.... Malsain, mon pauvre ami. Potasser comme ça, c'est tout ce qu'il y a de plus contre nature.... Pourquoi n'es-tu pas venu l'autre jour ? Une partie superbe, mon cher ! Quel dommage que tu n'aies pas été des nôtres ! Ma sœur était toute déçue.

Charlie fit un haut-le-corps et fixa sur Maxime un

regard si profond que le patricien se crut deviné et se mordit les lèvres.

— Tu comprends, reprit-il, il n'y avait que moi au volant, et pas d'autre homme pour manier les freins... Ces demoiselles ont eu de belles peurs.... Vraiment tu aurais dû être là, continua-t-il, rassuré par la mine, redevenue indifférente, de Catelin.

— Est-ce que Mlle Schneeberger y était? demanda Charlie poussé par le besoin de dire n'importe quoi.

— Naturellement. A propos, il faut que je t'annonce une nouvelle — qui n'est pas nouvelle. Je vais me fiancer au printemps.

— Avec Mlle Schneeberger? demanda Charlie rêveur.

— Avec qui donc? M'en as-tu trouvé une autre? demanda Maxime en riant.... Et nous nous marierons en automne. Ça mettra fin à mon soi-disant apprentissage. Je déposerai tout de suite une partie de mes fonds dans la banque et... je deviendrai probablement associé, conclut-il brièvement, avec un subit embarras dans la voix, comme s'il se sentait tout à coup honteux de parler d'argent devant Catelin.

Ce sentiment nouveau étonna l'aristocrate au point qu'il en demeura un instant interdit. La porte s'ouvrit. Catelin père entra, le dos rond, avec son pâle sourire au coin des lèvres.

— Je suis bien heureux de vous voir, monsieur de Maubert, dit l'épicier en serrant la main du jeune homme, qui répondit par un coup d'œil de complice.

— Voyons, monsieur Catelin, reprit-il avec aplomb, n'est-il pas vrai que Charlie se ruine la santé à force de travail? Ne lui conseillerez-vous pas de sortir le nez de ses livres pour venir faire une partie de traîneau avec moi?

— Monsieur, répondit galamment l'épicier, je le lui ordonnerais si un père pouvait donner des ordres, de nos jours, à un fils de vingt ans.... Pourquoi n'écoutes-tu pas M. de Maubert ? reprit-il en s'adressant à Charlie sur un ton de tendre reproche.

— Ce serait pour demain, dit Maxime. Un bon mouvement ! Lâche tes bouquins et laisse-toi séduire, mon vieux rat de bibliothèque ! ajouta-t-il en frappant affectueusement sur l'épaule de Charlie.

— A ta place, j'irais, dit l'épicier.

Une idée traversa l'esprit de Charlie. « Si je refuse, pensa-t-il, mon père va se douter de quelque chose. »

— Eh bien, soit ! dit-il. A demain.

Maxime partit d'un air enchanté. Charlie, ne pouvant voir sa mère en tête-à-tête ce soir-là, se trouva réduit à monologuer, en arpentant à grands pas le plancher de sa chambre.

« Que me veut donc Maxime ? se disait-il en pensant tout haut. Pourquoi ce revirement ? Il m'a chassé brutalement, et maintenant il me rappelle.... Car, enfin, il m'a chassé.... Ou bien me serais-je trompé ? Aurais-je mal compris ? Quand il m'a dit : « Ma sœur ne viendra plus ; elle en a assez ; ça l'ennuie ! » lui ai-je prêté une intention qu'il n'avait pas ? N'était-il que le messager ignorant et inconscient de sa sœur ?... Mais alors pourquoi aurait-elle prononcé ces paroles ? Serait-ce, — c'est une supposition, cela ne peut pas être, — mais pourtant... si elle m'aimait, qu'a-t-il pu se passer ?... Elle sent qu'elle commence à m'aimer, et tout à coup elle s'effraie, elle sait que sa famille s'y opposera, elle voit toutes les luttes qui l'attendent, notre mariage impossible ; elle recule, elle a peur, elle s'épouvante, elle se dit qu'il vaut mieux rompre, elle se décide brusquement à ne plus

me revoir; et quand son frère s'étonne de ce qu'elle renonce au tennis, elle lui donne le premier prétexte venu : « Cela m'ennuie de jouer, j'en ai assez pour cette année. » Et Maxime me rapporte à peu près ses paroles sans penser à mal, et c'est moi qui les interprète de travers.... Oh mon Dieu ! si c'était ainsi que les choses se sont passées ! »

Charlie, pris de vertige, se prenait le front dans ses mains.

« Mais non, cela ne peut pas être, murmurait-il avec accablement. Maxime veut se moquer de moi. Il est homme à imaginer des plaisanteries de ce genre, à me remettre en présence de sa sœur pour juger de mon embarras et rire sous cape.... Et peut-être elle-même consent-elle à cette entrevue parce qu'elle ne m'a jamais aimé et qu'elle veut faire montre de son indifférence pour regagner la confiance de son frère et me faire sentir du même coup la folie de mon attachement. »

Ballotté entre ces suppositions contradictoires, Charlie passait tour à tour par toutes les angoisses de l'espoir éperdu et du découragement le plus sombre. Il ne s'endormit que fort tard et dormit si avant dans la matinée qu'il manqua ses cours et ne put prendre conseil de sa mère. D'ailleurs, qu'aurait pu dire Mme Caroline après que Charlie avait accepté l'invitation des Maubert ? Et au fond de lui-même, le jeune homme s'avouait que, si sa mère l'eût engagé à se dédire, il ne l'aurait pas écoutée et n'en serait pas moins allé au rendez-vous.

En arrivant à la gare, Charlie aperçut d'abord Maxime battant la semelle sur le quai en compagnie de Mlle Hedwige et d'un jeune homme en qui il reconnut le distingué personnage qui, au Creux du Vent, déclarait ne pouvoir comprendre la montagne sans champagne.

Puis subitement, il vit Renée de Maubert causant avec Mlle Schneeberger. La jeune fille se retourna à ce moment et demeura stupéfaite à la vue de Charlie. Mais Charlie était trop troublé pour remarquer l'impression qu'il produisait, et lorsqu'il revint au sentiment de la réalité, ce fut pour se trouver assis dans un wagon qui roulait, à côté de Renée, en face d'Hedwige de Maubert et du jeune homme au champagne; Maxime et sa fiancée occupaient l'autre côté du couloir.

Renée de Maubert n'était pas moins émue que son voisin. Si Charlie avait eu le don de deviner les pensées, il eût été fort étonné, en lisant dans le cerveau de la jeune fille, d'y retrouver toute une partie de ses propres réflexions de la veille.

« Qu'est-ce que cela signifie? se demandait Renée. A quoi pense Maxime? Veut-il s'amuser de M. Catelin, de moi? »

Un coup d'œil qu'elle jeta sur son frère confirma ses soupçons. Elle surprit un regard singulier que Maxime coulait vers Catelin et qu'il se hâta de détourner.

« Ah bien, mon bonhomme, pensa Renée, si tu crois que je vais me prêter à ce jeu-là, tu te trompes joliment! »

Et se tournant vers la fenêtre, elle offrit brusquement le dos à Charlie, puis, ayant essuyé de sa main gantée un coin de la fenêtre, elle feignit de s'absorber dans la contemplation du paysage.

Ce brusque mouvement, cette attitude véritablement outrageante firent éprouver à Charlie l'impression d'une chute, pieds et poings liés, dans une eau sans fond. Un brouillard s'étendit devant ses yeux, et ses tempes se couvrirent d'une sueur glacée.

« Qu'ai-je fait de venir? Qu'ai-je fait d'accepter? »

murmurait-il mentalement, les dents serrées, le cœur broyé par l'angoisse.

Mais l'idée que les autres l'observaient le fit se roidir ; il se contraignit à adresser la parole à ses vis-à-vis, et bientôt la conversation devint générale, Renée seule gardant un mutisme obstiné, le nez toujours collé à la vitre. Maxime, au contraire, se démenait tant qu'il pouvait.

— Dis, Renée ! criait-il de temps en temps.

La jeune fille ne répondait pas.

— Renée !

— Qu'est-ce que tu veux ? disait-elle sans se retourner.

— Ah zut ! finit par dire Maxime, furieux et dépité.

Le jeune aristocrate n'avait vraiment pas de chance en diplomatie. En arrivant à la station des Hauts-Geneveys, il avait un air si maussade que Mlle Schneeberger lui demanda :

— Qu'avez-vous ?

— J'ai qu'il y a de fameux imbéciles dans le monde ! grommela-t-il en aparté, en tordant sa moustache.

Il fallut s'occuper de trouver un cheval pour traîner le bob-sleigh. Cela fait, la petite troupe se mit en marche derrière le singulier attelage, le long de la route montante à travers la forêt. La neige crissait sous les pieds et formait, de chaque côté du chemin, de petits remparts qui tantôt semblaient découpés au couteau, tantôt s'écroulaient en larges pans, comme retournés par un soc de charrue.

Tout à coup, Renée courut en avant et, ayant posé une question au paysan, s'assit sur le bob en tassant ses jupes, sans même honorer d'un regard le reste de la société.

Charlie se sentit soulagé par cette action imprévue,

un peu ridicule, mais qui lui épargnait un tête-à-tête pire que celui de tout à l'heure dans le wagon. Et il marcha à côte de Maxime, qui avait pris son bras et l'entretint amicalement tout le long du chemin. En trois quarts d'heure, ils atteignirent le sommet du col, et Maxime proposa aussitôt de prendre un punch à l'hôtel. Il avait son idée. Dès qu'on fut dans la salle et comme les autres s'installaient, il prit Renée par la main et lui dit en l'entraînant :

— Viens avec moi surveiller ça, — qu'on nous fasse un mélange dans les règles.

Renée suivit à contre-cœur. Quand il eut donné ses ordres à la cuisine, Maxime retint sa sœur dans le corridor.

— Fais-moi le plaisir d'être aimable avec Catelin, dit-il d'une voix basse et nette.

Et comme elle se redressait, fixant sur lui un regard dur :

— Fais cela... pour moi, implora Maxime.

— Qu'est-ce qui te prend ? demanda Renée avec hauteur.

— Je te dirai cela plus tard. Mais écoute-moi, sois aimable avec Catelin... au moins parle-lui, de n'importe quoi, mais parle-lui, je ne te demande que ça.

— Pour que tu puisses te moquer de lui ?

— Quelle sottise !... Je n'en ai jamais eu l'idée.

— De moi, alors ?

— Ne dis pas de bêtises.

— Pour que tu me le reproches ensuite ?

— Jamais, je te le jure. Ma parole d'honneur ! C'est, au contraire, tout ce qu'il y a de plus sérieux.... Voyons, continua-t-il d'un ton câlin, ce n'est pourtant pas si terrible.... Tu n'as rien à reprocher à Catelin et si tu

m'en veux, à moi, ce n'est pas une raison pour être impolie envers lui comme tu l'as été aujourd'hui.... Je ne te demande rien que de très naturel.

— Pourquoi as-tu invité M. Catelin ?

— Je te dirai cela plus tard.

— Sûr ?

— Sur.

Renée réfléchit un moment.

— C'est vrai que j'ai été impolie... à cause de toi, ajouta-t-elle d'un ton plein de rancune.... Eh bien, oui, dit-elle après un nouveau silence, je lui parlerai, je ne sais pas, après tout, pourquoi je ne lui parlerais pas !

— Bien, dit Maxime. Ecoute encore. Tu lui diras que tu espères... que nous espérons, enfin qu'on espère le voir cet hiver au patinage.... Voyons, qu'est-ce que cela te fait ? ajouta-t-il, à un mouvement de la jeune fille. Il vaut autant parler de cela que d'autre chose, hein ! pas vrai ? Allons, Renée, sœurette, est-ce entendu ?

Elle répondit par un haussement d'épaules, et Maxime poussant sa sœur devant lui rentra dans la salle en criant que le punch allait venir et qu'il serait excellent.

Une demi-heure plus tard, tous les six prenaient place sur le bob, Maxime au volant, les trois femmes derrière lui, puis l'homme au champagne et Charlie en serre-freins. Un garçon d'écurie accourut aider au démarrage et l'énorme engin se mit à glisser avec une douceur merveilleuse. « A droite ! » cria Maxime. On arrivait au premier contour. Les six corps s'inclinèrent d'un seul mouvement pour le virage, et l'on passa. Deux autres tournants furent franchis avec le même bonheur, puis la route s'allongea toute droite et le traîneau fila comme le vent. La vitesse s'accrut, devint vertigineuse. On n'entendait plus que le sifflement aigu de l'air froissant les oreilles, on ne voyait

plus rien, on ne pensait plus à rien, on avait perdu la conscience des choses, tous les nerfs tendus par une volupté âpre, sauvage et comme forcenée. Brusquement une voix cria : « Hô ! halte ! .» Charlie instinctivement s'arc-bouta sur les freins qui firent jaillir une gerbe de glace, et le traîneau se trouva arrêté contre une haie, à l'entrée du village. Alors Maxime tira sa montre et déclara :

— Huit minutes vingt-six secondes !

Tous se mirent debout en se secouant, les yeux pleins d'eau et l'air enchanté.

— Encore une, hein ? demanda Maxime.

Tout le monde approuva bruyamment, sauf Charlie, dont le silence passa, d'ailleurs, inaperçu. Et Maxime courut à la recherche du paysan qui, n'ayant pas participé au punch, avait eu le temps de redescendre.

— N'est-ce pas que c'était joli ? demanda Renée en tournant vers Charlie son joli visage rose tout animé par la course.

— Oh ! merveilleux, mademoiselle.

La conversation si aisément engagée se poursuivit avec le même naturel, et quand Maxime reparut avec son homme et sa bête, il trouva son affaire en si bonne voie qu'il faillit tout compromettre par les éclats de sa bonne humeur. Mais en voyant la figure de Renée se rembrunir, il se contint et, prenant le bras de Mlle Schneeberger, ouvrit la marche en laissant les autres se débrouiller comme ils voudraient.

Charlie, tout au bonheur de se sentir délivré d'une situation fausse, se crut d'abord revenu au premier jour de sa passion. Mais une espèce de froideur dans la voix de Renée l'empêcha de s'abandonner longtemps à une trop douce illusion ; et bien qu'ils s'efforçassent tous deux de

paraître gais, une mutuelle réserve, le sentiment de tout le passé qu'ils devaient taire, donna à leur entretien quelque chose de forcé dont ils ressentirent la gêne au point qu'ils évitaient de se regarder. Jusqu'au haut de la montée, ils causèrent de choses aussi et plus insignifiantes que deux étrangers : de la neige, des parties de bob-sleighs et des plaisirs de l'hiver.

— Viendrez-vous patiner ? demanda Renée presque malgré elle.

Elle n'avait pas dit : « *Irez*-vous ? » elle avait dit : « *Viendrez*-vous ? » Il n'en fallut pas davantage pour que Charlie répondit :

— Oh ! sans doute.

Au moment de remonter en traineau, Maxime passant près de sa sœur lui chuchota à l'oreille :

— As-tu parlé du patinage ?

Elle inclina légèrement la tête et le jeune homme alla en sifflant prendre sa place à l'avant. La seconde glissade se fit aussi gentiment que la première. On reprit ensuite le train et, après un voyage égayé par les folles saillies de Maxime, les jeunes gens arrivèrent à Neuchâtel à la nuit close.

A peine Maxime était-il rentré dans sa chambre après le dîner, que Renée vint l'y retrouver. Le jeune homme, devinant le but de cette visite, fit la grimace, car il avait espéré, contre toute vraisemblance, que sa sœur se contenterait de le savoir favorable à Catelin, sans lui demander ses raisons. Mais dès le premier mot, Renée acheva de le détromper. La jeune fille paraissait très excitée.

— Pourquoi m'as-tu fait cette histoire à propos de M. Catelin ? demanda-t-elle avec volubilité.... Et d'abord pourquoi l'avais-tu invité ?... Tu me défends de le revoir,

tu me fais promettre, tu me menaces... et ensuite c'est toi, toi, toi qui le fais venir et qui ordonnes, — comme si tu avais des ordres à me donner! — que je sois aimable, que je cause avec lui... Es-tu devenu fou? Est-ce que tu ne te rappelles plus ce que tu m'as dit ici, dans cette chambre, le mois passé?

— Si! si! dit Maxime, je me le rappelle bien... Mais que veux-tu, je m'étais trompé, ça peut arriver à chacun.

— Comment, trompé?

— Dame, dit Maxime, est-ce que tu ne t'es jamais trompée, toi?

— En tout cas, je ne trompe pas les autres, moi.

— Mais tu te trompes tout de même, tout comme moi, ni plus, ni moins.... Ne disais-tu pas que tu savais ne pas pouvoir épouser Catelin?

— Eh bien, fit Renée en levant les sourcils. Si je l'ai dit... je pense que c'est vrai.

— Justement, répliqua Maxime. Tu vois que nous disions exactement la même chose... Mais moi, j'y ai pensé depuis, oui, vraiment, j'ai examiné l'affaire de plus près, et ma foi! je me suis dit qu'au fond, tout bien considéré, après tout....

— Quoi? quoi donc?

— Je ne vois pas pourquoi tu n'épouserais pas Catelin....

Renée considéra son frère avec une stupeur qui lui ôta pendant une minute l'usage de la parole.

— C'est *toi*, reprit-elle lentement, *toi* qui veux maintenant que j'épouse M. Catelin!

— Je ne dis pas que je *veux*.

— Mais tu dis que je *peux* l'épouser.

— Mon Dieu oui... puisque tu l'aimes.

— Laisse là tes plaisanteries.

— Mais n'est-ce pas, continua Maxime en levant un doigt, quand on y réfléchit... Catelin est un bon type, assez beau garçon, il n'y a pas à dire, il se présente bien ; un savant, un type épatant ; et puis pasteur... pasteur, sapristi, ce n'est pas comme négociant ou n'importe quoi.... Pasteur, nom d'un chien, c'est quelque chose de très bien....

— Tu savais déjà tout cela, interrompit la jeune fille.

— Et puis, aussi, il a de l'argent, reprit Maxime.

— Tu disais qu'il n'en avait pas.

— Je me suis trompé, dit Maxime qui, le grand mot lâché, se lança à fond. Sais-tu ce qu'il possède ? reprit-il avec enthousiasme. Devine !.. Près de deux millions, ma chère, et qui s'augmentent tous les jours. Huit cent mille francs en se mariant, ou peut-être même davantage. Et pas d'erreur, tu sais, papa y a mis le nez, il a tout vu... enfin on te racontera ça... mais te serais-tu doutée de ça, dis, voyons : Catelin, millionnaire ?

Renée était devenue très pâle.

— Je comprends, murmura-t-elle en hochant la tête.

Mais sa figure prit tout à coup une expression d'indicible mépris et, plongeant ses yeux dans les yeux de son frère, elle prononça :

— Toi, tu me dégoûtes !

— Ah bien, s'écria Maxime indigné, si c'est ainsi que tu me remercies !...

Le pauvre garçon n'en croyait pas ses oreilles. Et Renée étant sortie de la chambre sans ajouter un mot, il lui garda rancune plusieurs jours.

Pendant ce temps, Charlie ne savait que croire et, pour échapper à ses perplexités, travaillait avec ardeur. C'était déjà là un premier résultat positif de sa demi-réconciliation avec Renée de Maubert : l'espoir qu'il

n'osait encore s'avouer lui rendait du goût pour la vie et pour l'étude ; aussi sa mère, qui voyait bien ces heureux effets, lui laissait-elle ses illusions, tout en gémissant dans le secret de son cœur.

Les premiers jours de janvier, enfin, l'extrémité du lac qu'on nomme le Grand-Marais gela. Charlie trouva les Maubert dans le train, et Renée le salua gracieusement.

La glace s'étendait à perte de vue sous une brume légère, et les centaines de patineurs dont la cohue pressée emplissait tout à l'heure les wagons du chemin de fer ne parurent plus que quelques taches éparses sur l'immense surface grise.

Charlie et Renée furent bientôt parmi les groupes les plus éloignés. Ils allaient, presque sans parler, droi devant eux en se tenant par la main. Le contact de leurs doigts, à travers les gants, les troublait d'une émotion étrange qui leur resserrait le souffle et crispait leurs traits en un sourire un peu contraint.

Ils parvinrent ainsi à un endroit parsemé de touffes de roseaux pareilles à des îles émergeant de la surface gelée. La glace était là d'une limpidité merveilleuse ; et ils s'arrêtèrent pour considérer, sous leurs pieds, à travers la surface vitreuse, le sable du fond où s'allongeaient en se recourbant, semblables à des points d'interrogation, de légers sillons tracés par les huîtres d'eau douce. Renée s'en étonna et, courbés en deux, ils regardèrent les mollusques argentés à demi enfouis dans le sable fin, à l'extrémité de chacun de ces singuliers pèlerinages.

— Quelles drôles de bêtes ! dit Renée.... Comme nous sommes loin ! ajouta-t-elle en se redressant.

En effet, ils avaient complètement perdu de vue les autres patineurs. Seul un gamin apparut encore, glissant de toutes ses forces vers le monde habité ; il s'évanouit

dans la brume, et les jeunes gens se trouvèrent seuls, au centre d'un horizon de grisaille, où se détachaient confusément, dans le lointain, les arbres de la rive et, de l'autre côté, la ligne plus sombre du lac libre. Un vent du nord imperceptible bruissait dans les roseaux, et ce léger susurrement semblait la voix même du silence.

Les jeunes gens se tenaient arrêtés sur une de ces étroites langues de sable qu'amasse la bise des nuits en balayant la glace. Et ils restaient là, songeurs et immobiles, goûtant le repos de la terre ferme sous leurs pieds, en regardant devant eux sans rien dire.

Tout à coup, Charlie demanda d'une voix basse et un peu étouffée :

— Pourquoi avez-vous cessé de venir au tennis ?

Elle tressaillit et respira d'une façon entrecoupée en devenant rouge, puis pâle.

— Dites-le moi, implora le jeune homme. Il faut que vous le disiez. Il faut que je le sache.

Elle murmura en secouant la tête :

— Je ne peux pas vous le dire.

— Etait-ce à cause de moi ? insista Charlie.

Ses lèvres tremblèrent et elle jeta sur Charlie un rapide coup d'œil, où il y avait de l'angoisse, de la supplication et une terreur inexprimable. Puis elle regarda tout autour d'elle, machinalement, comme pour chercher du secours, et fit entendre un petit rire nerveux, auquel il ne répondit pas. Ils demeuraient tous deux oppressés, haletants, si tendus qu'il leur semblait entendre leurs cœurs battre à coups précipités dans leurs poitrines, torturés du besoin de dire quelque chose, n'importe quoi, mais incapables de prononcer un seul mot.

Tout à coup elle se redressa avec un regard dur, presque hostile.

— Allons-nous en ! dit-elle d'une voix étranglée.

Mais comme elle avançait le pied sur la glace, elle trébucha, perdit l'équilibre. Charlie la reçut dans ses bras. Ce fut un éblouissement. Il se mit à l'embrasser passionnément, follement, sur les joues, sur les yeux. Elle cria « Ha ! » voulut se raidir, puis s'abandonna en fermant les yeux, et leurs lèvres se joignirent....

A ce moment, Mlle Schneeberger disait à Maxime :

— Où donc a filé Renée avec votre ami?

La fille d'hôtelier, jalouse par avance de son nom de Maubert, détestait Catelin, en qui elle redoutait le beau-frère possible, dont le nom plébéien ne manquerait pas de discréditer la famille.

— Est-ce que ça vous inquiète, mon amour ? demanda Maxime.

— Pas le moins du monde. Mais j'aurais voulu demander quelque chose à Renée, répondit hypocritement la jeune fille.

— Allons donc les chercher, dit Maxime en réprimant une grimace.

Au bout d'un moment, ils aperçurent soudain les deux jeunes gens, qui, eux, les avaient vus venir de loin et glissaient à leur rencontre en se tenant sagement par la main. Renée avait son air habituel, mais, à la mine de Catelin, Maxime soupçonna que son ami avait dû mettre la solitude à profit.

Les deux femmes repartirent en se donnant le bras.

— Vois-tu comme elles nous lâchent ? dit Maxime en riant.

Charlie, en regardant devant lui l'adorable silhouette de Renée, se sentit tout à coup au cœur une résolution à tout oser et retint son ami :

— Pourrai-je te voir ce soir, seul, un moment ?

— A quel propos ? demanda Maxime en s'arrêtant et montrant un visage étonné.

Les jeunes filles ne pouvaient plus les entendre ; Charlie prononça lentement, avec un grand calme :

— J'étais tout à l'heure avec mademoiselle Renée.

— Parbleu ! je l'ai vu.

— Loyalement, reprit Charlie, il faut que je te dise une chose : je l'aime et je le lui ai dit.

— Oh diable ! s'écria le gentilhomme. Comme tu y vas !... Eh bien, par exemple, reprit-il en hochant la tête, je ne m'attendais pas à celle-là... Tu me casses bras et jambes, Catelin !... Amoureux de ma sœur ! Toi, tu es amoureux de ma sœur ?

— De toute mon âme, dit Charlie.... Je sais à quoi tu penses, reprit-il après un silence pendant lequel Maxime parut plongé dans les abimes de la réflexion. Tout ce que tu m'as dit à ce sujet s'est bien souvent dressé devant mon esprit, alors que je considérais cet amour comme une folie, comme l'impossibilité des impossibilités. Il a fallu... ce qui est arrivé aujourd'hui, pour que j'ose maintenant regarder en face cette idée : l'avoir un jour pour femme !

— A-t-elle dit oui ? interrogea Maxime.

— N'est-ce pas devant votre père que je dois lui poser la question ? répliqua Charlie.

— Ma foi, dit Maxime au bout d'un moment, c'est une affaire délicate.... Quant à moi, tu sais que je suis ton ami et que je t'ai toujours tenu pour un parfait *gentleman*. Aussi, pour autant que je puis en juger dans la surprise du premier choc, je te déclare franchement que je serais enchanté de t'avoir pour beau-frère. Ça, c'est sûr, ajouta-t-il en étendant sa main, que Charlie serra avec transport. Mais, mon vieux Catelin, tu sais que je

ne suis pas seul à décider ici ; je dirai même que je ne compte pour rien : il y a mon père ! Et de ce côté-là, il ne faut pas te le dissimuler, ça n'ira peut-être pas tout seul.... Veux-tu que je le prépare ? reprit-il tout à coup avec une bienveillance dont Charlie ne put exprimer sa gratitude que par une nouvelle poignée de main et un regard de dévouement à la vie et à la mort.

— Restons-en là, reprit l'aristocrate. Viens demain soir trouver mon père, entre quatre et cinq heures ; c'est le moment où il est de meilleure humeur, et d'ici là j'aurai fait pour toi... tout ce que peut faire un ami.... Et maintenant allons retrouver nos dames.

Charlie, obligé de dissimuler les sentiments qui bouleversaient son âme, passa le reste de l'après-dînée dans un état voisin de l'ivresse, sans savoir si les heures étaient des minutes, ou les minutes des siècles. En arrivant chez lui, il conta l'événement à sa mère, qui fut tout ébahie de cette issue inespérée, et plus encore du calme avec lequel son fils envisageait sa visite au vieux de Maubert. Mais comme elle laissait voir son appréhension, Charlie leva la main.

— Dieu m'aidera, dit-il avec une certitude enthousiaste. Ce qu'Il a commencé, Il l'achèvera.

Le jeune homme ne put toutefois se défendre d'un tremblement nerveux, lorsqu'il se trouva seul dans le vaste salon des Maubert, sans se douter que son père s'était assis dans cette même pièce, moins d'un mois auparavant. Le baron entra et, d'un air solennel, indiquant un siège à Charlie, prit place lui-même de l'autre côté de la table.

— Monsieur, dit Catelin fils en roidissant ses poings sur ses genoux, veuillez me pardonner si je ne sais pas m'exprimer et si je vais droit au but.... J'ai fait la con-

naissance de mademoiselle votre fille, de Mlle Renée, l'été dernier, et je l'ai aimée... et je l'aime, autant qu'il est possible d'aimer.

Il s'arrêta en voyant M. de Maubert ouvrir la bouche comme pour parler. Le baron, la figure enluminée, ses quatre cheveux gris et roides partagés par une raie irréprochable au sommet de son crâne en pointe, fixa sur son interlocuteur un regard austère.

— Mon fils m'a parlé, monsieur, et c'est ce qui vous explique que je ne paraisse pas plus... surpris de votre proposition. Car laissez-moi vous dire que votre proposition est, en effet... surprenante.

— Je m'en rends très bien compte, monsieur, crut devoir dire Charlie.

— Mais vous rendez-vous compte, monsieur, de tout ce qu'elle a de surprenant?... Vous êtes bien jeune, d'abord... mais laissons de côté votre âge, puisque l'avantage est ici en votre faveur, et que vous paraissez disposé à l'oublier, ajouta le baron sur un ton de madrigal. L'inégalité d'âge n'est rien, poursuivit-il en changeant de voix, mais avez-vous songé, monsieur, à l'autre inégalité qui vous sépare, inégalité bien autrement grave, inégalité de CON-DI-TION, monsieur?

Le signe affirmatif que fit Charlie fut sans doute un peu mou, car le patricien reprit avec hauteur :

— J'entends bien, jeune homme, ce que vous allez me dire : « Nous sommes en république, en démocratie », — disons : en démagogie, car c'est le mot.... Mais précisément, dans un Etat comme le nôtre, si la noblesse ne tient pas mordicus à sa dernière prérogative, si la noblesse se laisse dépouiller de son nom, voulez-vous me dire, monsieur, ce qu'il lui reste?

Charlie fit signe qu'il l'ignorait absolument.

— Vous me direz encore, reprit l'aristocrate : « Ce sont des chimères, des idées d'un autre âge, des préjugés.... » Idées d'un autre âge, oui, monsieur ! Préjugés, soit ! mais préjugés antiques, préjugés historiques, préjugés héroïques, préjugés respectables, monsieur !

— Certainement, dit Charlie.

— Je vois avec plaisir que vous n'êtes pas socialiste, continua le baron sur un ton plus doux. Je le savais déjà, à vrai dire, car votre demande même le prouve, et c'est en cela qu'elle vous honore.

— Monsieur, dit Charlie en bondissant, je ne voudrais pas que vous crussiez....

— Quoi donc ?

— J'aime... j'aime Mlle Renée, balbutia Charlie qui se vit tout à coup sur le point de s'enferrer et devint rouge de colère, d'orgueil blessé et d'impuissance.

— Fort bien, fort bien, vous me l'avez déjà dit, répliqua le baron en agitant sa main et du ton d'un homme dont on interrompt le discours.... Au surplus, nous nous comprenons sur la question de principe, et ceci me facilite ce qu'il me reste à vous dire.... Puisque vous ambitionnez la main de Mlle de Maubert, efforcez-vous, monsieur, de la mériter, en comblant, suivant vos moyens, la distance qui vous sépare. Maxime assure qu'il y a en vous l'étoffe d'un professeur de l'université, ou, au moins, d'un prédicateur à la ville. Tant mieux, tant mieux ! car vous pensez bien que Mlle de Maubert ne pourrait pas devenir la femme d'un petit pasteur de village. Donc, travaillez, mon jeune ami ! Travaillez ! répéta M. de Maubert d'une voix où vibrait l'expérience d'une longue vie tout entière consacrée au labeur fécond des expertises vinicoles.

— Merci, murmura Charlie qui n'avait retenu du discours que la conclusion et fut sur le point de se jeter au cou du vieux patricien pour exhaler sa reconnaissance.

— Attendez, attendez, reprit le baron d'un air effrayé. Il convient, avant tout, que nous tirions bien au clair la situation. Je ne parle pas du consentement de Mlle de Maubert puisque, parait-il, ce point a déjà été touché entre vous, — ce qui, permettez-moi de vous le faire observer, était une grave incorrection... Mais, ce consentement acquis, je ne puis pas vous laisser certaines illusions, auxquelles vous seriez peut-être tenté de vous abandonner... Vous comprendrez, en effet, cher monsieur Catelin, que, quelle que soit mon estime pour votre personne, il ne me sera point possible de vous considérer et de vous recevoir chez moi comme un fiancé ordinaire. Certaines obligations *morales* que vous comprendrez — vis-à-vis du monde auquel j'appartiens — me tracent nettement mon devoir à cet égard. Je vous demanderai donc, mon cher monsieur, un engagement formel et précis — sur votre honneur — d'observer les conditions que je me vois contraint de vous imposer.

— Monsieur, dit Charlie, vous êtes le maitre. Fixez-moi vos conditions : je n'ai ni le droit, ni l'envie de les discuter.

— En premier lieu, reprit le patricien, vous garderez rigoureusement le secret sur votre engagement avec Mlle de Maubert.

— Je le promets... sauf pour mes parents, cependant.

— Oui, oui, votre père a toute ma confiance.... Ensuite, vous ne vous étonnerez pas si nous ne pouvons vous convier à nos invitations mondaines, ni par conséquent vous introduire dans le cercle de nos relations.... En re-

vanche, ajouta gracieusement le baron, nous nous ferons un plaisir de vous avoir à dîner, *en famille*, trois ou quatre fois l'an.

— Je ne puis que vous remercier, dit Charlie.

— Enfin, continua M. de Maubert, je demande que vous me promettiez de ne point chercher à voir Mlle de Maubert en dehors des occasions toutes naturelles que vous avez de vous rencontrer : tennis, patinage, ou ces quelques invitations chez moi, dont je parlais tout à l'heure. Ainsi pas de rendez-vous, pas de cachotteries, rien, en un mot, qui puisse compromettre la réputation de Mlle de Maubert et de ma maison.

— Je vous le promets, dit Charlie.

— Eh bien, nous voilà donc d'accord, dit le baron en tendant la main avec son plus charmant sourire.... Attendez une minute, mon cher monsieur, ajouta-t-il, je vais vous présenter à Mme de Maubert.

Charlie subit sans trop d'embarras l'accueil compassé que lui fit la baronne, dont l'apparence fluette, les yeux battus et l'attitude languissante inspiraient ce genre de pitié qu'on entend parfois exprimer, sur un ton de confidence, par cette phrase pleine de sens caché : « C'est une femme qui a l'air bien malheureuse. »

M. de Maubert rentra pour la seconde fois avec Renée, qu'il conduisait par la main. Les jeunes gens se saluèrent en silence et en rougissant comme des coupables ; puis le père, en guise de bénédiction, réitéra ses conseils de prudence et de discrétion. Enfin, la cérémonie terminée, Charlie, invité à dîner *en famille* pour le samedi suivant, prit congé et rentra chez lui, le cœur bondissant dans sa poitrine.

En apprenant la chose, Catelin père leva les sourcils, joua l'étonnement silencieux, enfin prononça :

— Que la volonté de Dieu soit faite !

Au bout d'un moment, il ajouta d'un air pensif :

— Pourvu que cela ne te contrarie pas dans tes études !

— Ah ! pas de danger ! s'écria en riant Charlie, qui rapporta, d'un ton quelque peu déconfit, les restrictions imposées par le père de Mlle Renée.

L'épicier manifesta hautement son approbation :

— Voilà qui est bien pensé et bien dit. Ce monsieur de Maubert est un homme plein de sens et de doigté, et qui voit jour. Au lieu de perdre ton temps en soirées, en rendez-vous et toutes ces fariboles d'amoureux, tu sais maintenant ce qu'on attend de toi. Travaille, mon garçon ! Fais-toi nommer professeur à la faculté, tu y gagneras, en plus d'une femme, tes entrées dans le grand monde et l'honneur aux yeux du public....

A la même heure, une scène un peu différente se déroulait chez les Maubert. Mlle de Bonnefoy était arrivée, en visite, au moment où le baron se disposait à aller la trouver pour lui communiquer la nouvelle. Le patricien, connaissant l'intérêt porté par sa vieille tante à Charlie Catelin, s'imaginait la combler d'aise et augmenter du coup ses chances d'hériter en lui apprenant le futur mariage de Renée avec son jeune protégé.

— Hein ! fit la vieille demoiselle en se tournant d'une pièce vers Renée, tu veux devenir Mme Catelin ?

— Mais oui, ma tante, répondit la jeune fille en minaudant.

— Ah bien !... Mais qu'est-ce qui vous prend tous ? s'écria Mlle de Bonnefoy, qui connaissait ses Maubert.

— Cette union vous déplairait-elle, ma tante ? susurra le baron. Le jeune homme m'a paru assez bien....

— Qui vous parle du jeune homme ? répliqua la vieille fille. Sûrement qu'il est bien, et beaucoup trop bien

pour... pour que cela ne m'étonne pas de le voir apprécié par vous.... Tu veux être femme de pasteur, toi ? Mais sais-tu ce que c'est ? ajouta-t-elle en fondant de nouveau sur Renée qui se mit à pleurer.

— Enfin, ma tante, voyez cependant qu'elle aime ce garçon ! dit le baron.

— Je ne sais pas quelle mouche vous a piqués, reprit Mlle de Bonnefoy, mais j'en aurai le cœur net.

Elle sortit et s'en fut droit chez Catelin, où elle trouva Charlie seul auprès de sa mère, l'épicier venant de repartir pour sa fabrique.

— Vous voulez épouser ma nièce, Renée de Maubert ?

— Vous a-t-on dit cela? demanda Charlie qui se souvenait de sa promesse.

— Je viens de l'apprendre, répondit la vieille fille.... Mais connaissez-vous ma nièce, jeune homme ?

— Ah oui ! dit Charlie qui relata succinctement les étapes de sa grande passion.

Mlle de Bonnefoy écoutait en le fixant du regard, puis elle dit d'un ton sec :

— Vous savez, je suppose, que ma nièce n'aura pas un sou de dot ?

Le jeune homme devint pâle comme un mort.

— Et pas de fortune, ajouta Mlle de Bonnefoy.

— Mademoiselle !

— Savez-vous encore ce qu'on dira ? reprit la vieille fille.... Que, si vous ne la prenez pas pour son argent, vous la prenez du moins pour son titre, afin de vou faire recevoir dans l'aristocratie.

Charlie se trouva si bouleversé qu'il dut s'appuyer à la muraille pour ne pas tomber, car tout tournait autour de lui. Mme Caroline avait l'air consternée, mais Mlle de Bonnefoy, de la même voix impitoyable, demanda :

— Eh bien, vous ne répondez pas ?

— Mademoiselle, dit Charlie avec effort, comment voulez-vous que je réponde, lorsque vous me jetez à la face les accusations les plus honteuses dont on puisse accabler un homme ?... Vous ai-je donné jusqu'ici des raisons de me croire tel que vous dites ? Non ! ajouta-t-il en se redressant soudain d'un air viril. Cela n'est pas seulement faux, c'est absurde, mademoiselle, et vous n'y croyez pas vous-même.... Vous ne pouvez pas m'injurier, sans savoir parfaitement, par vous-même, que vous commettez une erreur et une injustice.... Demandez à ma mère, ajouta-t-il avec un emportement sublime, demandez-lui, mademoiselle, ce qu'elle a vu ici-même ! Demandez-lui si j'aime pour de l'argent, si j'aime pour un titre !... Ah ! ces mots me brûlent la bouche ! cria-t-il en serrant les poings et grinçant des dents.

— O mademoiselle, fit Mme Caroline toute tremblante, si vous saviez....

— Je sais, interrompit Mlle de Bonnefoy en tendant ses deux mains. Pardonnez-moi, mes amis. Je sais, Charlie, que vous êtes un bon, un brave, un noble cœur, — et vous aussi, Caroline.... Je sais, Charlie, que vous aimez ma nièce de toute la profondeur de votre âme et pour elle-même — ou pour ce que l'amour vous fait voir en elle.... Dieu veuille maintenant éclairer votre route et vous préparer à tous deux, à Renée et à vous, une vie et une carrière bénies... Pour ma part, ajouta la noble vieille fille en prenant avec émotion la main de Charlie, je le bénirai de m'avoir donné un neveu tel que vous.

Mlle de Bonnefoy s'en alla toute rassérénée, mais non point satisfaite, car plusieurs points restaient obscurs pour sa compréhension ; aussi retourna-t-elle le même soir chez les Maubert.

— Aimes-tu vraiment ce garçon ? demanda-t-elle à Renée lorsqu'elle l'eut emmenée seule dans la chambre de la jeune fille.

— Mais oui, ma tante.

— Dis-moi donc, sans détours, comment il se fait que ton père ait donné son approbation.

La jeune fille hésita et, les yeux baissés, répondit :

— Ils disent... Maxime et papa disent que M. Catelin est très riche.

— Ah ah ! fit Mlle de Bonnefoy comprenant tout à coup ?... Et sont-ils bien sûrs de celà ?

— Je ne sais pas, ma tante... Ils ont dit que papa faisait des affaires avec M. Catelin le père, et qu'il a ainsi pu savoir quelle fortune il avait....

— Miséricorde ! mon propre neveu ! murmura Mlle de Bonnefoy.... Mais toi, reprit-elle en regardant fixement Renée, aimes-tu Charlie Catelin, ou l'aimes-tu pour son argent ?

La jeune fille fondit en larmes :

— J'aimerais mieux, cent fois... ne pas savoir... qu'il est riche.

— Ah ! Et pourquoi ?

— Parce que je pense à cela toujours, et malgré moi. Je ne peux plus le regarder sans penser : « Il est riche. » Quand il m'a dit qu'il m'aimait, j'ai cru l'entendre dire : « Je suis riche.... » Je ne le vois plus qu'à travers sa richesse... et c'est honteux, c'est horrible, ajouta la jeune fille en sanglotant.

— Allons, allons, dit Mlle de Bonnefoy touchée de cette douleur et de cette franchise, je vois qu'au fond tu l'aimes mieux que je ne croyais.... Dis-toi bien, d'ailleurs, que ton père et ton frère s'exagèrent très certainement la fortune des Catelin... ils ne sont pas si riches

que cela.... Et puis, qu'importe ! A mesure que tu connaîtras mieux Charlie, tu apprendras à l'aimer ainsi qu'il le mérite, car je le connais, moi, c'est une belle et noble, et délicate, et exquise nature ; et tout ce que je supplie Dieu de faire pour toi, c'est que tu deviennes, un jour, une épouse digne de lui.

— Je ne demande pas mieux, ma tante, dit Renée en séchant ses larmes.

— Oui, mais ce n'est pas tout, reprit la vieille dame. Songe maintenant que tu vas être un jour femme de pasteur et qu'il s'agit de te préparer à cette belle et redoutable tâche. Femme de pasteur, sais-tu ce que c'est, ma chère ? Une femme de pasteur est pour son mari ou une aide, ou un obstacle, il n'y a pas de milieu.... Que comptes-tu choisir, toi ? Veux-tu être une aide pour ton mari ?

— Mais oui, ma tante.

— Bien ! dit joyeusement Mlle de Bonnefoy. Nous y travaillerons donc ensemble, ma chérie, car même avec les meilleures intentions du monde, ce n'est pas, hélas ! de ta famille que tu tirerais les lumières nécessaires. Mais tu viendras me trouver tous les jours.... Peut-être serait-il encore plus simple que je te prisse tout à fait chez moi.... Nous irons visiter les pauvres ; je te ferai entrer dans le comité des Missions, dans l'Union chrétienne, dans les Amies de la jeune fille, dans le Bureau de placement, dans l'Œuvre des détenues libérées, à l'Orphelinat, à la Ruche, à l'Ouvroir, à la Fourmi, à la Crèche.... Oh ! il y a beaucoup à faire en ce monde, ma chère Renée, pour celle qui veut remplir son devoir, ajouta la vieille demoiselle en hochant la tête. Et nous n'avons réellement pas de temps à perdre, si tu veux vraiment devenir une vraie femme de pasteur.... Ma chère Marie-

Louise, dit-elle à Mme de Maubert qui entra à cet instant, je vous prends votre fille, Renée viendra demeurer chez moi.

— Bien, ma tante, murmura Mme de Maubert du ton dont on accepte, les yeux fermés, les exigences d'une parente à héritage.

— Mais non, après tout ! reprit brusquement Mlle de Bonnefoy. Il vaut mieux que Renée reste ici. Car notez bien, ajouta la vieille fille en regardant tour à tour les deux femmes : je ne veux pas aider à ce mariage ; pour le moment, je ne l'approuve, ni ne le désapprouve. J'attends. Je dis seulement que si Renée aime M. Catelin, elle doit envisager ses futurs devoirs en face et se préparer à les remplir.

— Ma tante, dit Renée, je ferai ce que vous voudrez, je vous accompagnerai très volontiers où vous avez dit... dans vos œuvres de bienfaisance.

— Bien, ma fille ! Je t'attends demain.

Mlle de Bonnefoy était une personne fort occupée. Prodiguant sans compter son temps, son cœur, ses peines et sa bourse à trente institutions charitables, elle était de ces rares privilégiés de la fortune dont on entend dire : « Si tous les riches étaient ainsi, il n'y aurait pas de question sociale, » ce qui, d'ailleurs, revient à proclamer l'égoïsme du grand nombre et l'impuissance de la charité privée. Chaque jour, levée de grand matin, toujours alerte et gaie malgré ses soixante-douze ans, dure pour elle-même et compatissante pour autrui, Mlle de Bonnefoy courait les taudis, les comités, les bonnes œuvres de toute sorte, puis, le soir, demandait pardon à Dieu de n'avoir pas fait davantage pour son service.

Aussi fut-elle tout heureuse d'entreprendre l'éducation de sa petite-nièce, et Renée de Maubert, obligée d'ac-

compagner la bonne dame dans toutes ses courses, se trouva bientôt lancée dans une sphère d'activité dont les bazars de charité et l'Œuvre des petits sapins de Noël n'avaient pu lui donner qu'un très vague pressentiment. La jeune fille se prêta d'ailleurs de bonne grâce aux fantaisies philanthropiques et aux petits sermons de sa tante. Dans l'existence désœuvrée qu'elle avait menée jusqu'alors, tout changement était bienvenu, et une certaine facilité de caractère jointe à l'affection qu'elle éprouvait pour Charlie lui firent même prendre intérêt à son nouveau genre de vie.

— Si vous saviez ce que j'ai vu hier, dit-elle au jeune homme le samedi suivant en prenant le café avec toute la famille rassemblée autour de la cheminée du salon. Dans la ruelle Breton, figurez-vous une affreuse cuisine toute noire, une pauvre femme veuve et malade, avec six enfants, une misère à faire frémir, quelque chose d'horrible....

— Vous êtes allée là ?

— Mais oui... avec ma tante Françoise.... Il faut absolument que nous leur trouvions un autre logement.... Croyez-vous que votre père puisse peut-être employer l'aîné, un garçon de quatorze ans qui a l'air tout à fait gentil ?

— Je le lui demanderai, il le fera sûrement, dit Charlie en jetant sur la jeune fille un regard d'adoration.

Il la sentait par avance associée à sa vie, vaillante, dévouée, résolue à partager les peines et les joies de sa carrière. Ce bonheur n'était déjà plus un rêve. Jour après jour, une semaine après l'autre, il le voyait se réaliser, comme on voit grandir le blé vert en attendant que Dieu fasse mûrir l'épi.

Arriva le mois de juin, époque de ses premiers exa-

mens. Charlie passa si brillamment les épreuves que ses professeurs le complimentèrent, mais avec une légère réserve relative à une certaine sécheresse d'expression remarquée dans ses premiers essais de prédication.

— Si vous devez devenir professeur, ce n'est pas un mal, dit en souriant un des examinateurs. Vous avez cet esprit scientifique qui s'accommode mal des fioritures de l'éloquence. Mais pour les sermons, il faut décidément un peu plus de rhétorique.

Charlie jugea cette critique parfaitement fondée.

« Voilà ce que c'est, se dit-il, que de n'avoir jamais pris goût à la littérature. Il faut absolument que je m'y mette. Le semestre prochain, je me ferai inscrire aux conférences de Flipot. »

Cette résolution lui fut d'autant plus facile à prendre qu'il savait que Renée suivait les conférences, et comme les promesses faites à M. de Maubert restreignaient singulièrement leurs entrevues, Charlie en était réduit à profiter de toutes les occasions qui s'offraient.

La semaine d'après, la fabrique Catelin et Cie, société anonyme, fondée depuis huit mois, tint sa première assemblée générale annuelle. M. de Maubert, son fils Maxime, le chimiste de l'entreprise, enfin le cabaretier Troplon, tous quatre membres du conseil, fixèrent, sur les données fournies par Catelin, le dividende de l'exercice écoulé. Le père de Renée toucha pour son compte, en pour cent et part d'administrateur, deux mille trois cents francs. Maxime environ quinze cents.

J.-P. PORRET.

(*La suite prochainement.*)

D'AUBIGNÉ

SOUS HENRI IV ET LOUIS XIII

(1593-1630)

« Sire, j'aime mieux quitter votre royaume et la vie, que de gagner vos bonnes grâces en trahissant mes frères et compagnons. »

(Paroles de d'Aubigné à Henri IV.)

Les grandes lignes de la vie d'Agrippa d'Aubigné sont, en général, connues du public. On sait que le Bayard protestant, né en 1552, à l'aube tragique des guerres religieuses, reçut à huit ans le baptême du sang; qu'à quinze ans il guerroyait, qu'à vingt ans il était l'écuyer du roi de Navarre; qu'à vingt-quatre, il machinait et réussissait l'évasion du Louvre, et qu'il ouvrait ainsi au Béarnais la carrière au bout de laquelle le trône l'attendait. On sait aussi que de 1576 jusqu'au siège de Paris, il chevaucha, botte à botte, avec son maître et son roi, guide incorruptible de sa conscience, protecteur infaillible des mauvais coups dirigés contre lui. Toute l'épopée guerrière d'Henri eut en d'Aubigné un spectateur et un acteur énergique, souvent principal. Ce qui suit est moins connu. D'Aubigné semble disparaître de la vie du roi de Navarre, du jour où celui-ci a pris le titre de roi de France. Pourtant, il a son rôle occulte

dans la politique religieuse de la France sous Henri IV; et, plus tard, sous Louis XIII, il est puni de ce rôle par une défaveur qui l'accule à l'exil et le rejette à Genève, où il passe les dix dernières années de sa vie et où il meurt, presque octogénaire, en 1630.

Dans les pages qui suivent, on voudrait retracer le d'Aubigné d'après 1593, date de l'abjuration du roi; préciser son attitude et ses actes, mettre notamment en lumière la part, généralement ignorée, qu'il prit à la rédaction de l'Edit de Nantes, montrer enfin quelle liaison de circonstances l'écarta de plus en plus de ses coreligionnaires français pour le rapprocher des protestants de Genève et le faire mourir citoyen de la ville de Calvin. Tous ces points ne sont point également nouveaux, et les derniers ont été déjà, et depuis longtemps, mis en lumière par M. Théod. Meyer. Mais peut-être gagneront-ils quelque clarté à être plus largement assemblés ici, et jetteront-ils un jour plus complet sur la seconde moitié de la vie d'un homme qui fut vraiment, comme nous l'avons dit ailleurs, le dernier des paladins [1].

Après la « mutation » d'Henri IV, en 1593, la vie de d'Aubigné prend une physionomie nouvelle. Au « compagnon du Béarnais » succède le religionnaire déçu, mécontent. Le guerrier de grand avenir n'est plus qu'un petit gouverneur de place, l'épée pendue au crochet. La carrière de courtisan, il est vrai, lui est toujours ouverte et son titre d'écuyer lui garde un rang près du roi. Honneurs, titres et riches gouvernements eussent salué le ralliement du partisan auprès du maitre. Mais d'Aubigné était décidément trop au-dessus de certains moyens de

[1] *Agrippa d'Aubigné*, par S. Rocheblave. Paris, Hachette, 1910. (Collection des *Grands écrivains français.*)

parvenir. Il dédaigna simplement. Au début, nulle « attitude. » Il restait huguenot, après comme devant. Ses devoirs, à ce titre, devenaient seulement plus impérieux. Il s'y rangea, et s'y limita, se bornant à devenir toujours un peu plus le champion de la cause. Les meilleures armes de défense, la parole et la plume, ne les possédait-il pas toujours ? Son avenir est tout tracé : il sera ce que la royauté fera du parti protestant. Ami du trône en principe, et bien décidé au loyalisme quoi qu'on ait pu dire, il n'en traitera pas moins le trône comme le trône traitera sa foi. Cela jusqu'au bout, à la face de tous, et par toutes armes licites. Désormais homme du passé, il n'a rien oublié, ce qui était son droit et même son devoir ; mais il n'a rien appris non plus. Ainsi passait tout naturellement à l'opposition, par le fait mécanique d'une « conversion » des partis, celui qui, plus que personne, avait frayé au Béarnais l'accès du trône. Opposition d'ailleurs limitée aux choses de religion, et assez respectueuse, quoique tenace, sous Henri IV ; opposition généralisée, colère, intransigeante, sous son successeur ; attitude, non seulement de huguenot, mais d'irréconciliable. Irréconciliable aux ennemis, irréconciliable même aux siens propres, par le fait de cette fixité rétrospective. Dès lors d'Aubigné, déplacé même à sa place, devra chercher hors de France le chevet de sa vieillesse. Un jour, l'écuyer du roi Henri IV, le chevalier de son avènement, le négociateur de l'Edit de Nantes, traversera la France en fuyard et ira mourir à Genève, en exil dirais-je, si l'idée d'exil pouvait, chez un d'Aubigné, être associée à celle de la cité de Calvin.

Cette opposition ne se marqua pas tout de suite. Il fallait attendre que la politique d'Henri IV, à l'égard des protestants, se dessinât avec netteté. Elle sortit peu

à peu des limbes, avec une croissante évidence. La première habileté d'Henri fut d'absorber son titre de « Protecteur » de la cause dans son titre de roi. Le Béarnais n'était plus le chef d'un parti, mais le souverain de tous les Français. Si dévoué qu'il fût à ses coreligionnaires, ceux-ci devenaient ses sujets. D'Aubigné ne pouvait qu'admettre le principe.

« Il fit voir, dit-il, qu'étant leur roi et de leur profession, il ne fallait avec lui ni traité ni composition, mais confondre toutes les distinctions passées en l'état de la Royauté, ce qui fut incontinent accepté, les chambres de justice cassées, et l'ordre ancien partout rétabli. »

Cet « ordre ancien, » savamment organisé depuis les assemblées de Milhau et de Nîmes (1573-1574), était d'ailleurs trop complet, et trop légal depuis quelque vingt-cinq ans, pour être effacé par un simple renoncement gracieux. C'était bien, comme dit de Thou, « une espèce de République formée de toutes ses parties et séparée du reste de l'Etat, qui avait ses lois pour le gouvernement civil, la justice, la discipline militaire, la liberté du commerce et des finances. » La dureté des temps avait conduit les Réformés à monter pièce à pièce cette machine gouvernementale, dressée, il est vrai, contre un roi catholique, mais qui, avec un roi protestant, au lieu de tomber d'elle-même, se bandait contre lui de toute la force de ses jeunes ressorts. Que faire ? L'absorber peu à peu dans l'Etat, comme il absorbait déjà son titre de Protecteur dans le titre de Roi, telle fut, dès la première heure, la tactique clairvoyante d'Henri IV. Rude tâche ! Tout dépendait du choix des voies et moyens.

Henri IV essaya d'abord de l'inertie. Mais les Réformés firent les impatients. De fait, tant que les récents

édits de Nemours (1585) et de Rouen (1588) n'étaient pas révoqués, ils étaient, en France, de simples proscrits. Ils réclamèrent. Henri fit le sourd. Ils parlèrent plus haut. Henri, de mauvaise grâce, accorda l'édit de Nantes (1591), qui les replaçait dans la situation de 1577, une des meilleures qu'ils eussent jadis connues. Mais ce traité lui-même de 1577 avait été rétréci par les concessions récemment faites à la Ligue. Les Réformés devaient-ils donc être plus mal traités sous Henri IV que sous Henri III ? Des cahiers de plaintes furent dressés. Henri ne bougea pas. Le parti se réclama alors de l' « ordre ancien », et agita la question de nommer un nouveau protecteur, un étranger, un prince allemand. Cette fois le roi dressa l'oreille. La fraction modérée du parti fit échec, il est vrai, à ce plan dangereux. Mais Henri n'était pas quitte à si bon compte. Bientôt les huguenots frappaient à l'endroit sensible, à la bourse. Laissé sans ressources, et obligé de faire face à ses charges d'Etat, le parti s'empare des deniers royaux pour entretenir ses garnisons. Henri se fâche. Les lenteurs ne sont plus de mise ; les intermédiaires les mieux intentionnés, un Duplessis-Mornay, par exemple, deviennent insuffisants. Il va falloir « mettre sur le bureau » les questions, désigner des commissaires, s'accointer et discuter. D'autant plus que, sur ces entrefaites, le roi a fait le « saut périlleux. » Dans le camp protestant, les rancunes redoublent avec les craintes. Les Réformés crient leur mécontentement, exigent des garanties. Henri sent qu'il aborde un défilé dangereux. Il craint une prise d'armes, il voit se former contre lui le bloc huguenot. Il cède enfin et se met peu à peu en mesure. C'est ainsi que lentement, parmi les dernières hostilités de l'Espagnol, la perte et la reprise

d'Amiens, s'élaborent les conférences d'où sortira le grand acte du règne, l'Edit de Nantes.

A ce moment précis d'Aubigné entre en scène. Dès le début, il n'a point partagé l'optimisme des Réformés. Il n'était pas de ceux qui « ne voyaient plus de distinctions, et ainsi ne se promettaient que triomphes et félicités. » Il n'avait point pris, lui, « la trêve pour une paix », ni cru « tous les vocables de différences abolis, hormis ceux de Religion. » Il ne fut donc qu'à moitié dupe des protestations du roi. Et, bien qu'il n'y eût « que les fâcheux et les fols, comme on les appelait », pour se méfier encore, il était, à coup sûr, de ces fols et de ces fâcheux. Tout d'ailleurs lui démontrait, dans la politique intérieure du roi, que le protecteur d'hier était, sinon l'ennemi, du moins l'obstacle. En effet, et la faveur croissante des seigneurs catholiques, et l'éviction des Réformés à la cour, et les bruits qui couraient sur les « articles secrets » consécutifs de la mutation du roi, le confirmaient dans ses craintes et le dressaient contre son maître. Aussi ne lui tint-il nul compte de ses difficultés, et se serait-il plutôt appliqué à les accroître. En ce sens, il tenait la vengeance de son ingrat. Il n'était pas homme à la laisser échapper. D'ailleurs, s'il est incontestable qu'une politique plus française et moins partisane eût inspiré à d'Aubigné des résolutions inverses, on ne peut nier non plus, pour son excuse, que les Réformés ne courussent alors, dans le triomphe de leur chef d'hier, un danger capital. La vie d'Henri IV, — l'événement le prouva, — ne tenait qu'à un coup de poignard. Si l'acte de Ravaillac se fût produit quinze ans plus tôt, et qu'il eût trouvé les Réformés sans sûretés suffisantes, quelles n'auraient point été les suites !

Il n'est donc pas surprenant qu'Agrippa ait excité

plus d'une fois, entre 1593 et 1598, le ressentiment d'Henri IV, notamment au synode de Saint-Maixent en 1595; et peu s'en faut qu'il ne s'en vante[1]. Mais d'Aubigné n'avait qu'influence indirecte dans les synodes. Il l'eut directe, au contraire, aux assemblées politiques, surtout à cette assemblée continue de deux années, qui promena de ville en ville, avant l'Edit de Nantes, les négociateurs avec les espérances des Réformés.

« Depuis, à la grande assemblée qui dura près de deux ans, à Vendôme, à Saumur, à Loudun, et à Châtellerault, Aubigné, toujours choisi entre les trois ou quatre qui s'affrontaient sur le tapis aux députés du Roy, fit plusieurs traits qui envenimèrent l'esprit de son maître, et plus encore toute la cour contre lui. »

Les compagnons de d'Aubigné, dans cette lutte suprême, étaient Daniel Chamier, pasteur et professeur, son *comes*, comme il l'appelle, et pour lequel il rédigea une épitaphe admirative; Duplessis-Mornay, le modérateur du parti, aussi cher au roi qu'aux consistoires, beaucoup moins cher à d'Aubigné; Claude de la Trémouille enfin, âme de héros comme la sienne, mais de héros partisan, tout comme lui. Entre ces deux hommes, l'amitié fut passion, et elle dura jusqu'à la mort. Ces quatre délégués s'accointaient avec les représentants du roi. Les principaux étaient l'honorable Schomberg, un luthérien, et le noble de Thou, en qui d'Aubigné respecta toujours infiniment et l'homme et l'historien. Les séances furent parfois orageuses. D'Aubigné ne faisait rien pour les calmer. Si le président Canaye s'oubliait jusqu'à lui rappeler le service du roi, d'Aubigné éclatait : « Qui êtes-vous, qui nous voulez enseigner que c'est du service du

[1] *Hist.*, t. III, p. 504.

Roi, lequel nous avons eu en main avant que vous fussiez écolier? Espérez-vous parvenir, pour faire choquer le service du Roi et de Dieu l'un contre l'autre ? » La Trémouille, plus mesuré de ton, n'avait pas l'âme moins inflexible. Entre deux séances, Schomberg et de Thou lui promirent un jour, de la part du roi, tous les honneurs pour lui et sa famille, s'il voulait engager l'assemblée à renoncer aux places de sûreté. La réponse fut : « Donnez à ces pauvres gens ces choses justes et nécessaires, et que le roi me fasse pendre à la porte de l'assemblée. » Aussi, ajoute d'Aubigné « le Président de Thou, qui me fit ce narré comme nous allions à la séance, me demanda si nous avions beaucoup de tels huguenots parmi nous. »

Il n'y en avait plus beaucoup. La Trémouille et d'Aubigné étaient à peu près seuls de cette trempe, hormis quelques théologiens. Encore, parmi ceux-ci, plusieurs furent-ils entamés. Dès lors le parti se désagrège. Avant peu, il sera une poussière de partis. Néanmoins, l'espoir de la paix prochaine, la nécessité d'arracher au pouvoir un maximum de concessions maintient la ligue des courages. On se rallie au clairon de d'Aubigné. Cependant, les siens se plaignent déjà de sa violence. Son intransigeance est telle, que « toutes les aigreurs et duretés de l'assemblée lui furent imputées, et pour cela il fut appelé le *Bouc du Désert*, pour ce que tous déchargeaient leur haine sur lui. »

Ces résistances produisaient pourtant leur effet. Le 13 avril 1598, après de longues négociations, l'édit de Nantes était signé. Maintenus dans leurs nombreuses places de sûreté, garantis dans leurs droits civiques et leurs libertés religieuses, les Réformés laissaient éclater une joie légitime. D'Aubigné seul se tient à l'écart et

boude. Est-ce parce que son rôle est irrévocablement terminé ? Craint-il quelque retour offensif du « papisme ? » Certes, il le craindra toujours, et il n'était point en cela mauvais prophète. A cette date, cependant, il a plus que mauvaise grâce à faire le Cassandre. Il fallait être le mécontent qu'il était par définition, pour laisser tomber sur l'Edit de Nantes ces lignes dédaigneuses : « La paix fut mieux reçue des peuples qu'on n'eût estimé, mais surtout pour l'opinion que les plus avisés tenaient qu'elle était avantageuse aux catholiques, et ruineuse aux Réformés. » N'analyse-t-il pas avec la dernière sécheresse, à la fin de son *Histoire universelle*, cet édit qui en est pourtant le couronnement, pour conclure sur ces mots : « Le reste est du style. » Il fallut l'événement de 1610 pour lui prouver que ce « reste » n'était pas du style. Alors, dans l'explosion de sa douleur, il passera d'un excès à l'autre, et placera si haut le signataire de l'Edit de Nantes, qu'on sera tenté de trouver qu'il exagère.

✦

Ce mécontent fut d'ailleurs jusqu'au bout sujet loyal et fidèle. On le vit bien, lorsqu'en 1601 « un des chefs réformés, et des plus grands, » le tâta sur une entreprise qui allait bientôt aboutir à la trahison du maréchal de Biron. Sa riposte, qui fut approuvée de tous, fait autant d'honneur à son patriotisme qu'à son sens politique. D'Aubigné ne se nomme pas à ce propos dans l'*Histoire*, mais il revendique fièrement ses paroles dans sa *Vie*. Il a raison. Là vraiment il montra « comment sa violence aux affaires des Réformés ne le faisait point consentir aux iniques moyens. »

Le roi le sut-il, et voulut-il en témoigner sa gratitude à son ancien frère d'armes ? Il est remarquable qu'au

moment où d'Aubigné, à la mort de La Trémouille (1604), se dispose à se terrer, « ne voyant plus personne à cause des corruptions, et personne à qui il pût se conjoindre, » le roi le convie à sa cour par lettres autographes, et lui fait l'accueil familier d'autrefois. Comme doyen des écuyers, Agrippa ordonne les joutes et combats de barrière. Pendant deux mois, les sujets brûlants sont évités. Mais un jour Henri entreprend d'Aubigné, avec ce mélange d'enjouement et de cynisme qui lui allait si bien, et que prenait si mal son écuyer : « Je ne vous ai point parlé de vos Assemblées, où vous *avez failli tout gâter, car vous étiez bon*, je corrompais tous vos grands.... » Et d'Aubigné de répliquer : « Je sais que tous nos plus apparents, hormis M. de La Trémouille, vendaient leur peine à Votre Majesté.... Je mentirais si je vous en disais autant. J'étais là pour les Eglises de Dieu, avec autant plus de juste passion, qu'elles étaient plus abaissées et plus affaiblies, vous ayant perdu pour protecteur. Dieu miséricordieux ne veuille pas laisser d'être le vôtre! Sire, j'aime mieux quitter votre royaume et la vie, que de gagner vos bonnes grâces en trahissant mes frères et compagnons. »

A tels propos il n'y avait, comme dit d'Aubigné, « autre réponse que l'ambrassade d'à Dieu. » Donc, le fossé se creusait toujours.

Aussi d'Aubigné fut-il dès lors rare à la cour. Il n'était point sans occupation dans sa place forte de Maillezais. L'histoire de son temps, à laquelle il travaillait, prenait tout à coup une ampleur inattendue. Une décision du synode de Gap, en 1603, faisait affluer vers sa table de travail les documents rassemblés par les pasteurs de toutes les « provinces » protestantes. Les registres ma-

nuscrits du 17e synode portent en effet ces lignes, sous le n° 28 des « *Faits généraux* » : Les provinces sont chargées « de rechercher les mémoires des actes plus mémorables advenus depuis cinquante ans, et les faire tenir à M. d'Aubigny en Poictou, lequel escript l'histoire de nostre temps [1]. » Doublement investi, et par cette délégation spontanée, et par le désir de son roi, qu'il nous représente comme lui ayant « commandé » cette histoire, Agrippa va s'enfoncer dans le labyrinthe des guerres civiles, où le récit des actions d'hier le revanchera de l'inaction d'aujourd'hui.

Il agit pourtant encore : par deux fois, sa présence se signale à la cour avant la mort d'Henri IV ; et chaque fois il rompt une lance huguenote et fait pièce au roi. C'était le temps où son maître, moitié adresse moitié malice, se plaisait à mettre aux prises les théologiens des deux religions. Son désir « d'union » était d'ailleurs peut-être sincère. Et il est à noter que cette illusion d'un accord, qui séduira un Leibniz et un Bossuet, date du lendemain même de l'Edit de Nantes. Henri, excellent parleur lui-même, aimait aussi la controverse pour la controverse. Il ne lui déplaisait pas non plus de hasarder à ce jeu le rude d'Aubigné, après l'échec subi par Duplessis-Mornay dans sa joute contre l'évêque d'Evreux. Du Perron était en effet un adversaire très redoutable. Mais d'Aubigné, qui accepta le cartel, lui fit sentir tout le tranchant de son esprit d'acier. Et le syllogisme dans lequel il l'enferma mit le prélat en tel embarras, qu'il inonda de sa sueur un manuscrit de saint Jean Chrysostome apporté là pour les besoins de sa cause. D'Aubigné fait à ce sujet des gorges chaudes qui sentent l'hérétique salé. Cet homme terrible devait assiéger son adversaire

[1] Bibliothèque nationale, fonds français, 10616, f° 163.

jusqu'à son lit de mort et, là le « sommer sur sa damnation d'avouer ou désavouer les choses qu'il avait confessées en secret sur la primauté de l'Eglise et la transsubstantiation. »

Il harcelait de même le confesseur du roi, Cotton, avec lequel Fervacques avait eu l'imprudence de le mettre aux prises. Il l'acculait si fougueusement avec ses syllogismes farcis de latin, que les courtisans criaient au scandale, et que Cotton quittait la partie. L'accord était décidément en mauvaise posture, et d'Aubigné en posture pire encore. Il passait à l'état de brouillon national.

Aussi ne sommes-nous pas surpris que, lors du dernier voyage d'Agrippa à Paris, au début de 1610, Henri IV lui ait brusquement « tourné l'échine », et qu'il ait dit à Sully « qu'il fallait mettre ce brouillon dans la Bastille, et qu'on trouverait assez de quoi lui faire son procès. » Des ordres furent donnés, s'il faut en croire d'Aubigné, pour qu'une chambre fût prête à recevoir le prisonnier. Averti par Mme de Châtillon, d'Aubigné para le coup par une démarche de la plus subtile audace. Après une prière à Dieu, il pénètre de bon matin chez le roi, « lui fait un petit discours de ses services, et lui demande une pension, ce qu'il n'avait jamais fait. Le Roy, bien aise de voir en cette âme quelque chose de mercenaire, l'embrasse et la lui accorde. » Pour une fois, d'Aubigné avait joué son maître. Celui-ci crut sans doute à une évolution chez son intraitable écuyer, « ce Fabius, ce Caton », comme il l'appelait dans ses jours de colère. Et, tout à coup, la vieille affection reprenant le dessus, « il délibéra de l'envoyer en Allemagne comme ambassadeur général, avec charge aux agents particuliers de lui rapporter deux fois l'an toutes leurs négociations. » Ce projet ne tint pas. Mais, aussitôt après, il découvrit à son compagnon

le « grand dessein. » Il lui communiqua « tout du long » le plan de Sully. D'Aubigné, « pour ce que lors il était Vice-Amiral de Xaintonge et Poitou, ne voulut point demeurer oiseux en un si grand mouvement ; » et il ouvrit au roi un projet grandiose : « faire deux flottes qui rendraient, par le circuit d'Espagne, dans les magasins du Roi, les vivres au prix qu'ils étaient lors à Paris. » Sully était contraire. Mais il dut se rendre, et le roi, d'accord avec d'Aubigné, lui dit au revoir, comme celui-ci se rendait en Saintonge pour hâter les préparatifs. L'un et l'autre avaient compté sans Ravaillac.

Deux mois après arriva l'effroyable nouvelle. Agrippa était au lit. Au premier bruit, qui faisait mourir le roi d'un coup à la gorge, il s'écria vivement qu'il avait dû être frappé au cœur, « étant assuré de n'avoir point menti. » Ainsi Ravaillac « accomplissait la prédiction de d'Aubigné après l'attentat de Châtel. Il semblait que la Providence prit à tâche de fortifier la parole du huguenot prophète, et, en le justifiant, d'achever de le désespérer.

D'Aubigné sentit bientôt que, suivant un mot célèbre, « Henri IV n'était pas mort en vain. » Déjà, de son vivant, il s'irritait de cette tactique double, qui d'une part respectait officiellement l'Edit de Nantes, de l'autre minait les forces des réformés. Henri IV réduisait chaque jour le parti. Il attaquait les grands par la faveur, l'attente ou les refus ; les ministres par des appels à leur patriotisme, des largesses opportunes, des pensions secrètes ; les gouverneurs de place, par la rareté des subsides et la tentation d'une vente lucrative. L'herbe croissait aux fortifications des places de sûreté, les garnisons s'égrenaient, le particularisme huguenot fondait à la

douce tiédeur de la sécurité et de l'intérêt. Dix années encore de ce régime, et le fameux « Etat dans l'Etat » s'évanouissait de lui-même, et il ne fût resté de l'Edit de Nantes que l'esprit de tolérance qui l'avait dicté.

L'assassinat du roi remit tout en question. Pour la seconde fois, une Médicis faisait en France de la politique espagnole, et rouvrait l'ère du caprice et des favoris. L'Edit de Nantes était naturellement maintenu. Mais le catholicisme triomphait dans la disgrâce de Sully, s'étalait au conseil, à la cour, au parlement. La récupération des places de sûreté, devenues l'obstacle trop visible à l'unité nationale, se poursuivait de plus belle à coups de compromis sournois. Il était inévitable que le parti, se sentant menacé, « en l'air », remuât d'autant plus qu'il était divisé. Dans son sein les *fermes* se distinguaient des *prudents*, et ceux-ci des *timides*. A la faiblesse des uns devait répondre la provocation des autres. Après l'assemblée de Saumur (1611) où l'or de la reine-mère a tout corrompu, il n'y a guère à se flatter d'espérance ; après la paix « assez malotrue » de Sainte-Ménehould, l'équipée de Condé, et ce traité de Loudun (1616) qui « fut une foire publique d'une générale lâcheté et de particulières infidélités », enfin après l'avènement d'un Concini, puis d'un Luynes, les démêlés soi-disant religieux ne pouvaient aboutir qu'à une prise d'armes. Sully révoqué, Duplessis-Mornay chassé de sa place forte de Saumur par le roi en personne, quelle figure à la cour pouvait encore faire le parti ?

Son attitude y était forcément piteuse. Un passage verveux du *Sancy* nous montre ces vieux compagnons du Béarnais « cousus en leurs cuirasses comme tortues en leurs coquilles », et n'ayant, pour leurs « sûretés », que Dieu pour tout potage. »

Pour comble d'infortune, les huguenots nouveau style se moquent sans pitié de leurs antiques censeurs. Deux générations sont en présence, qui ne parlent pas le même langage. Ils ont pris en haine les esprits qui, voyant ces décadences, les reprenaient de leurs cheveux frisés, de leur empois, de leurs conversations ridicules, des jarretières pendantes et habits excessifs de leurs femmes et d'eux. Ils appelaient ces repreneurs... du nom d'aigres et de violents; ils nommaient encore les *fermes* turbulents et brouillons ; et ceux qui refusaient les présents de leur prince ont été mis au rôle des orgueilleux et des fols...

Cette page du *Traité des guerres civiles*, écrite vers 1622, dépeint au vif la situation d'Agrippa entre 1610 et 1620 ; elle résume exactement un chapitre très douloureux de sa vie.

Dès le début, il se montre malcontent résolu. Quand la reine est déclarée régente, nul n'y trouve à redire dans les Etats du Poitou, que d'Aubigné. Délégué nonobstant par sa province pour faire les submissions et prêter serment, il « parla fort », dit Lestoile, et protesta « *qu'ils étaient d'une religion en laquelle, comme en beaucoup d'autres, ni pape, ni cardinal, ni prélat, évesque, ni quelconque autre personne ne les pouvait dispenser de la subjection naturelle et obéissance qu'ils devaient à leurs rois* et princes souverains, laquelle ils reconnaissaient lui être légitimement et absolument dûe, *selon Dieu et sa parole.* » Il articula cette soumission arrogante debout, sans que nul s'agenouillât de ses collègues, au grand scandale du conseil. Peu après, la reine l'honora d'un entretien particulier, pour le flatter et peut-être le rendre suspect à son parti. Elle essaya de le corrompre en lui faisant offrir une pension de cinq mille livres, qui s'ajouterait à celle de sept mille dont il jouissait sous le règne précédent. D'Aubigné repoussa dédaigneusement ces avances.

A Saumur, l'année suivante, il aggrava son attitude, et rompit avec le duc de Bouillon, qui proposait « qu'on se dessaisît de toutes espérances pour se remettre en la disposition de la Reine et du Conseil. » Les mots de « traître et de bourreau » se trouvaient parmi les aménités de sa réponse. Non pas, sans doute, que ce parti armé à l'intérieur lui parût compatible avec la bonne direction d'un Etat. Il dit quelque part, à propos des « places de sûreté », que ce sont des « noms fâcheux et nouveaux reprochables pour jamais à ceux qui ont diffamé et déshonoré la France, mais sans fraude à ceux qui les doivent à la bénédiction de leurs justes armes, et à la puissante nécessité. » Il est toujours, en 1611, et sera presque jusqu'à l'extrême fin, l'homme qui a vu la Saint-Barthélemy.

Aussi les défections intéressées, les infidélités monnayées le font-elles vomir de dégoût. Il aime mieux demeurer pauvre et même gêné, avec ses pensions désormais impayées, que de pouvoir être, lui aussi, « accomparé à un mâtin qui a mis la tête dans un pot de beurre, tandis que les autres petits chiens lui viennent lécher les barbes par congratulation. » A l'assemblée synodale de Thouars, n'entendit-il pas quelques ministres nouveau jeu apprécier ainsi l'acte de certains gouverneurs qui mettaient leur garnison en la bourse : « Ils sont pourvoyants et pacifiques. » La coupe était déjà pleine, elle déborda : « Sur cette nouvelle farce, Aubigné prit congé, disant qu'il était quitte des assemblées publiques, étant devenues telles que des femmes publiques. »

La rupture avec le parti réformé était donc consommée. La rupture avec le gouvernement de la reine et du jeune roi allait infailliblement s'ensuivre. Car l'esprit

partisan renaissait avec violence chez les plus intègres et les plus menacés et transformait ces fidèles en rebelles. Rohan se fortifie dans Saint-Jean d'Angély, d'Aubigné met Maillezais en état de défense, et, en outre, achète la petite île du Doignon, dont il fait une citadelle imprenable. En même temps, il bâtit une maison à Maillé, et se tient prêt à tout événement. Bientôt il prend les armes, fait quelques démonstrations autour de Maillezais et seconde dans sa révolte Condé, qui devait aussitôt le trahir et le perdre. Le voilà désormais seul, mèche allumée, dans ses petites garnisons, tâté par les envoyés du roi qui hochent la tête à la vue de ces forteresses parfaites, sondé pour un rachat avantageux qui l'enrichirait en l'annulant, d'ailleurs renié par ses coreligionnaires qui demandent, à l'assemblée de La Rochelle, qu'on lui rase ses fortifications sur les oreilles. Et le « bouc du désert » de répondre : « Soit fait comme il est requis aux dépens de qui le requiert ! » Traiter, négocier, vendre ou se vendre, à d'autres ! Il n'était pas, comme il l'écrit à Condé, un « compagnon de la cire verte. » Il ne saurait, comme lui, demander pardon au roi : « Celui qui a demandé pardon a mis une bouze de vache sur sa tête et ne peut plus traiter honorablement. » Ainsi il demeurait seul contre tous. Ne venait-il pas de se couper toute retraite, en lançant à point nommé, l'épopée huguenote des *Tragiques*, et le premier tome de son *Histoire universelle*, imprimé sous ses yeux, dans sa maison de Maillé (1616) ?

L'auteur des *Tragiques* se voilait à demi sous d'énigmatiques initiales : mais ce poème d'un fanatique sublime était signé à toutes les pages. La personnalité de d'Aubigné éclatait dans ses vers dantesques. Ils se trahissait à sa violence, à son génie. En outre, la con-

cordance était évidente, malgré la différence des tons, entre les *Tragiques* et l'*Histoire universelle*. Ici comme là, dans l'œuvre farouche du partisan inspiré comme dans le récit contenu et grave du soldat politique, c'était même dessein de rappeler les origines sanglantes de la nouvelle Eglise, de montrer cette Eglise sous la croix, d'interpréter les desseins de la Providence sur la Jérusalem moderne. Les *Tragiques* étaient dédiées aux frères et aux fils des martyrs, aux fidèles, mais aussi aux lâches et aux dégénérés : monument de gloire et d'opprobre, dans la pensée de leur auteur. L'*Histoire*, elle, était dédiée arrogamment, noblement, simplement, « à la Postérité. » Leur apparition soudaine, à cette heure critique, ressemblait trop à un défi pour que la ruine de d'Aubigné ne fût pas désormais résolue.

Le burgrave de Doignon sentait sa perte d'autant plus inévitable qu'il était attaqué dans ses œuvres vives par son propre sang, par son fils. Constant d'Aubigné, homme non sans talents, mais sans foi, sans cœur, sans moralité, sans pudeur, fanfaron de vices et hypocrite de repentirs, faisait à son père une guerre plus redoutable que ses ennemis. Il est prouvé qu'il avait fait de Maillezais, comme l'en accuse son père, « un berlan, un bordeau. » Ses torts furent tels, qu'on put voir d'Aubigné et son gendre, Adde de Caumont, marcher l'épée à la main contre Constant, qui les venait assiéger et « pétarder. » Quelle résistance pouvait encore se promettre Agrippa, quand son fils unique marchait contre lui ?

Il fallut donc désarmer. Le vieux huguenot, acculé, se résigna à rendre ses chères forteresses, ces citadelles dont chaque pierre était pour lui un symbole de foi. Du moins les remit-il, après lui, au plus digne. Ce fut à

Henri de Rohan, le gendre de Sully, le dernier représentant du vaillantisme huguenot. D'Epernon, très puissant en Angoumois, et ambitieux de l'être davantage en Poitou, offrait sous main deux cent mille livres comptant ; Rohan n'en offrait que cent mille, dont cinquante comptant, et le reste assez peu garanti. D'Aubigné ajouta la ruine matérielle à l'autre, en choisissant Rohan pour son acquéreur. Il se retire alors à Saint-Jean d'Angély, sous la protection de Rohan lui-même. Il y active l'impression du second tome de son *Histoire*. Celui-ci paraît en 1618, « à ses dépens. » Aussitôt le volume est condamné et brûlé ; c'est celui qui contient les événements de la Saint-Barthélemy. D'Aubigné ne s'émeut pas pour si peu ; il s'émeut davantage lorsque la cour refuse à Rohan l'autorisation de désigner du moins d'Aubigné pour son lieutenant à Maillezais. Cette fois, c'est la proscription en France. Obligé de chercher à l'étranger « le chevet de sa vieillesse et de sa mort », il hésite un instant. Le prince d'Anhalt lui fait des propositions flatteuses. Il n'accepte pas. Mais, se voyant ainsi recherché, il s'enhardit à demander à Louis XIII, non sans présomption, de vouloir bien lui indiquer celui des Etats voisins où il aura pour agréable que d'Aubigné se réfugie. Le roi se garde naturellement de traiter sur ce pied avec un sujet quasi rebelle. C'est alors que d'Aubigné, mettant à profit des relations déjà anciennes avec le pasteur Goulard, de Genève, d'ailleurs invinciblement attiré par la cité de Calvin et de Théodore de Bèze, entre en pourparlers, d'abord indirectement et sous prétexte de se documenter pour son *Histoire*, puis directement, avec les syndics de Genève, et fait proposer au Petit Conseil, qui l'agrée, son plan d'établissement définitif dans cette ville. Il ne s'agit plus

que d'atteindre Genève sans encombre, chose malaisée. Enfin d'Aubigné réalise les restes de sa petite fortune, s'entoure de quelques hommes déterminés, trompe ou évite ceux qui le guettent, traverse indemne toute la France, depuis le Béarn jusqu'à la Savoie, échappe à Gex au marquis de Cypières « qui le poursuivait ayant son portrait », et arrive enfin sain et sauf, n'ayant perdu que la moitié de son bagage, dans la ville de Genève. C'était le 1er septembre 1620. Cette fois, il touchait au port.

Plus d'un demi-siècle auparavant il avait quitté Genève en écolier qui s'évade. Il y rentrait en fuyard, en proscrit. Mais ce fuyard était un des rédacteurs de l'Edit de Nantes ; ce proscrit était investi d'une « procuration générale » des Eglises réformées de France. C'était un exilé hautement représentatif qu'accueillait la cité. Un grand personnage, au caractère mi-religieux, mi-guerrier, devenait son hôte officiel. Son air, ses armes, sa suite militaire, désignaient le maréchal de camp, le compagnon d'Henri. Sa conversation décelait l'auteur des *Tragiques* et de l'*Histoire universelle*. L'accueil fut déférent, empressé. Les syndics, le Petit Conseil, flattés, fêtèrent cet hôte de marque. Au festin de réception figurèrent, dit d'Aubigné, de grands « massepains » à ses armes. Dès que d'Aubigné eut jeté les yeux sur le Crest pour y élever, dans la banlieue de Genève, un petit manoir, toutes facilités lui furent accordées. Son logement provisoire en ville fut gracieusement acquitté par la Seigneurie, le fisc l'exempta des impôts. La cité de Calvin honorait ainsi le héros de l'Eglise militante et vaincue dans sa victoire, la ville libre s'acquittait envers l'historien qui transmettait à la postérité le glorieux épisode de « l'Escalade. » L'une et l'autre enfin voyaient,

dans ce guerrier éprouvé, une garantie de plus pour leur fière et périlleuse indépendance.

D'Aubigné ne demeurait pas en reste avec Genève. Il lui vouait son activité, son bras, son épée. Son cœur surtout. Il était impatient de prouver à cette « Sion », — selon les termes d'une lettre à Goulard, — qu'il en avait « sucé le lait » dans sa jeunesse. De sa jeunesse, il trouvait encore des témoins ; si Théodore de Bèze, le censeur indulgent de ses « postiqueries », avait disparu depuis longtemps, Louise Sarrazin, son amie d'enfance, était toujours là, maintenant vénérable grand'mère couronnée de petits-enfants, après un triple veuvage. Et parmi les syndics d'Aubigné retrouvait avec joie un neveu de Louise, Jean Sarrazin, petit-fils de son ancien maître Philibert Sarrazin. Mœurs, traditions et culte, antiques ruelles à degrés escaladant la colline où trône la cathédrale Saint-Pierre, longs couloirs tortueux de ville crénelée et menacée, il retrouvait tout en place, avec en plus, un vague espoir de guerre européenne dont il se forgeait d'avance une félicité. Aussi un tressaillement de bonheur guidait-il son geste, lorsqu'il offrait à la ville un exemplaire de son *Histoire* timbré à ses armes, avec cette inscription : « *A la cité de Dieu, Genève la Sainte, et ses très hon. et magnif. Seigneurs, Théod. Agr. Daubigné, reçu à bras ouvers en leur sein, V (ous) D (édie) les restes de ses labeurs et de sa vie.* »

L'enchantement dura deux années. D'Aubigné avec les gentilshommes de sa suite, tenant état de maison dans la rue du Vieux-Collège. Le dimanche, en grand costume, il se rendait à la cathédrale et s'asseyait, en face de la chaire de Calvin, au banc d'honneur, à une place qui lui était réservée. Au conseil de guerre son

avis faisait autorité. La situation politique, entre 1620 et 1622, s'assombrissait partout, parmi les premiers mouvements confus de la guerre de Trente ans. Genève courait des risques sérieux. Le duc Charles-Emmanuel aurait volontiers pris sur elle une revanche de l'affaire manquée en 1602. L'expérience de d'Aubigné, passé maître dans la fortification, était ici précieuse. Pour compléter les défenses de la ville, il traça le plan des travaux à exécuter au boulevard du Pin, au quartier Saint-Antoine, au quartier Saint-Jean. Aussitôt il était appelé à Berne, chez les alliés de Genève, et, pour mettre Berne à l'abri d'un coup de main, il établissait un plan général de fortifications et plantait le premier piquet, en présence des autorités solennellement convoquées. Bâle le mandait dans le même but, envoyait un magistrat au-devant de lui, le recevait en grande pompe et le traitait magnifiquement, lui et les siens, pendant près d'un mois (du 1er au 25 mai 1622). Il est probable qu'il faut rapporter à ce séjour le portrait de Sarburg qui a tous les caractères d'un hommage officiel. Là encore, d'Aubigné traçait un vaste plan d'ensemble ; il enserrait la ville, sur le papier du moins, dans une enceinte de 22 bastions, dont quatre seulement furent exécutés. A son retour, il inspectait les travaux de Genève avec son gendre Adde de Caumont. Il y intéressera bientôt son fils naturel, Nathan, mathématicien et ingénieur, qui porte alors le nom de La Fosse. Un grand plan s'élabore dans sa tête : faire des cités helvétiques un camp protestant au service d'une fédération des puissances réformées. Genève lui paraît, non sans raison, un point stratégique admirable pour y faire jouer les ressorts d'une contre-Ligue européenne, et pour nouer des fils diplomatiques avec l'Angleterre, les Pays-Bas, Venise. Un écho du « grand dessein »

semble palpiter dans la correspondance décousue, — et d'ailleurs fort mutilée, — d'Agrippa à cette époque. Mais si c'est là « sa » politique, est-ce celle des nations réformées ? Est-ce celle de Genève ? Le brouillon national ne va-t-il point être le brouillon européen ?

Il le fût devenu, sans conteste, si son action eût été aussi libre que son désir. Mais la cité calviniste, au pouvoir jaloux, prudent, le rappela vite à la réalité. Mainte fois, le conseil, prenant ombrage d'actes ou de propos inconsidérés, dut faire à l'hôte gênant des remontrances. Tantôt c'est une question de politique extérieure où on le prie de ne pas s'ingérer ; tantôt c'est une réclamation de Miron, l'ambassadeur du roi de France à Soleure, qui se plaint des « blasphèmes » répandus contre son maître par un sujet réfugié ; tantôt une représentation du roi lui-même pour le même objet. Un jour, c'est une contestation frivole avec un seigneur allemand, le comte de Hanault, pour la préséance à la cathédrale ; un autre jour, chose autrement grave, c'est une intelligence avec un prince d'Allemagne pour faire marcher une petite armée suisse contre les troupes de l'empereur. A tout coup, d'Aubigné proteste de ses bonnes intentions, s'excuse et cède. Les Genevois n'en sont pas moins inquiets, et le souhaitent plutôt hors de Genève qu'à Genève même. Encore, quand d'Aubigné bâtit le Crest, s'informent-ils si ce ne sera pas une forteresse : ils craignent un nouveau Doignon à leurs portes. Bien leur en a pris d'avoir reçu l'ancien maréchal de camp en hôte, sans lui donner le titre de « bourgeois. » Ils peuvent ainsi répondre, à Paris, que d'Aubigné continue à être un étranger parmi eux, qu'au surplus il s'est retiré « en une sienne maison aux champs. » En même temps, ils le font officieusement avertir qu'il les obligera d'être moins

fréquent en ville. Et d'Aubigné, voyant Genève se retirer de lui comme naguère La Rochelle, se confine désormais dans sa seigneurie du Crest et se résigne, cette fois sans espoir de retour, à « pendre sa petite épée au crochet. » D'ailleurs, la France s'est maintenant donné un maître. Richelieu dirige ses destinées ; le temps est passé des aventures. D'Aubigné le sent enfin. Il va s'assagir, — relativement, — vers la soixante-douzième année. Un événement s'est produit dans sa vie qui l'incline au calme et fait planer sur sa fin une paix inconnue.

Le 24 avril 1623, plus que septuagénaire, il s'était remarié. Mariage de situation et de convenance, évidemment ; mais acte de haute volonté des deux parts, auquel les circonstances prêtent un certain caractère de grandeur. Quand d'Aubigné présenta sa demande, il ne laissa pas ignorer à l'intéressée qu'il venait d'être condamné à mort à Paris, par contumace, pour la quatrième fois. Il éprouvait ainsi la femme qu'il avait choisie. Celle-ci, vaillante, mit avec allégresse sa main dans la main du condamné. Ce geste présageait ce qu'elle fut : la digne compagne de l'exilé, de l'isolé, du partisan déçu, du père trahi. Deux grands caractères s'associaient, deux existences brisées rejoignaient leurs ruines pour s'y abriter, dans leur halte dernière. Renée Burlamachi, de la maison des Burlamachi de Lucques, appartenait à ce « refuge italien » qui enrichit Genève de tant de familles de distinction, les Turrettini, les Callandrini, les Diodati, les Micheli[1], etc. Née en 1568 à Montargis, à la cour de Renée de Ferrare, elle avait alors 55 ans. Elle survivait à toute sa maison ; veuve de César Balbani depuis deux ans, elle avait successivement enterré les dix enfants

[1] Presque toutes ces familles, comme celle du Lyonnais Sarrazin, comptent encore à Genève des représentants.

qu'elle avait eus de lui en trente-cinq ans de mariage. Son expérience du malheur ne le cédait en rien à celle de d'Aubigné. Par la force de l'âme, la lucidité de l'esprit, elle était son égale. Par l'égalité, par l'aménité de son caractère, elle lui était supérieure. Pour la seconde fois d'Aubigné connaissait le foyer, et s'adoucissait à sa tiédeur. Il renvoya, largement dédommagés, les officiers qui composaient sa petite maison militaire. Il consacra désormais ses loisirs à la famille ou à ses écrits.

Outre son fils Constant, il avait vu grandir et pu établir deux filles, Marie, la cadette, mariée en 1614 à Josué d'Adde (ou Dade) de Caumont, était déjà morte en 1623, laissant quatre enfants en bas âge. Louise-Artémise, l'aînée, avait épousé en 1613 Benjamin de Valois, seigneur de Villette ; elle fut la grand'mère de Mme de Caylus. D'Aubigné, qui avait dirigé l'instruction de ses filles avec le soin que nous avons dit, entretint avec ses gendres les meilleurs rapports, et parait avoir été un grand-père très tendre. Dans le temps même où il assurait en Suisse l'avenir de son fils légitimé Nathan, il se préoccupe de Louise et de ses enfants, au sortir d'une année de guerre et de famine : « Je serais bien aise de voir votre doux maître et vous, pour vous faire goûter la douceur que Dieu donne à ma vieillesse... Si Dieu nous donne ce contentement, je voudrais bien deux choses en votre équipage : l'une, *un des petits enfants de votre sœur, tel que vous deux choisirez...* » Sans doute Louise porta son choix sur sa nièce Artémise, la préférée du vieillard. Cette enfant, à l'âge de quatre ans et demi, avait prononcé une parole qui alla au cœur de son grand-père ; celui-ci s'en souvint dans son testament. Ainsi le Crest, malgré son pont-levis et ses courtines, était une maison de patriarche. Mme d'Aubigné soulignait de bonté tous

les actes de son mari : elle les corrigeait au besoin. A sa mort, elle faisait à Constant, le déshérité de son père, un legs personnel. C'est elle qui, souvent, prend la plume pour Agrippa, quand celui-ci est incommodé de l'érysipèle « qui ne le manque point à la fin des automnes. » Au reste celui-ci toujours vivace, gêné seulement à cheval par une de ses innombrables blessures, va et vient, surveille ses vignes (car il fait du vin) écrit, promène. Plus d'un voyageur, sur la route descendante de Jussy à Genève, dut s'étonner de cette rencontre : un grand vieillard, en fraise Henri IV et costume militaire d'ancien style, tenant paisiblement une fillette par la main et lui contant des histoires.

Ces histoires, c'est-à-dire son histoire, il s'amusait à l'écrire alors pour ses petits-enfants, ou plutôt à la continuer, car elle était commencée depuis des années. Il rédigeait le chapitre le plus douloureux, celui de son fils. Il n'en avait pas fini avec ce malheureux, qui le poursuivait de son infamie jusque dans sa retraite. A tout instant cette écharde enfonçait sa pointe dans sa chair. Constant reparaissait, tantôt jouant la comédie du repentir, tantôt menaçant de chantage. En vain le munissait-on d'argent, d'emplois ; on ne s'en débarrassait jamais, et ses actes devenaient de plus en plus dangereux. Traître à toutes causes, il livrait ses bienfaiteurs de la veille, et trouvait moyen de compromettre en même temps son père, Genève et son roi. Genève, alarmée de ses allées et venues en 1627, le fit déguerpir. Et d'Aubigné, pour se garantir des « puantes actions de son proche », songea très sérieusement à quitter le Crest pour aller mourir en Angleterre. On ne s'étonne donc pas qu'il n'ait jamais désarmé envers son fils, et qu'il ait fait à une offre sournoise de réconciliation cette foudroyante réponse :

« N'espérez pas que je puisse toucher à la main qui sert les idoles et fait la guerre à Dieu, que la langue puante de blasphèmes me puisse accoiser de paroles, et que les genoux qui ont ployé devant les profanes autels me puissent fléchir en fléchissant devant moi.... Surimeau, (Constant d'Aubigné était baron de Surimeau), tenez pour certain que l'apostasie ou l'athéisme me sont insupportables envers ceux qui ne me touchent point de sang, mais qu'il n'y a règle médiocre en ma douleur ni en ma juste colère, quand le Diable a mis les ongles dans mes entrailles pour triompher du fils que Dieu m'avait donné. Et bienheureuse la mère tant aimée que vous alléguez, d'être morte plus doucement que par les regrets de son parricide enfant. Enfin vous demandez que je vous ouvre, pour vous jeter à mes pieds ; et je vous dis que ma porte ne vous peut recevoir, que vous n'ayez brisé, ou franchi les portes d'Enfer. »

Ces éclats désormais sont rares. Certes, d'Aubigné restera jusqu'à la fin capable de violences. Il ne dépouillera jamais complètement le vieil homme. Des rancunes anciennes et recuites, des colères plus récentes, lui suggèreront encore mainte diatribe furieuse, dont témoignent ses manuscrits. Cependant ces accès s'espacent, ou ne s'épanchent guère que sur le papier. L'adoucissement chez lui est graduel ; et, comme jadis, il attire, et presque il charme. N'a-t-il pas la conversation la plus riche, l'esprit le plus primesautier, le caractère le plus sûr ? Les plus solides têtes de Genève aiment à venir se frotter à la sienne. C'est Goulard, et c'est Théodore Tronchin auquel il lèguera ses manuscrits, depuis lors toujours si précieusement conservés dans la famille ; c'est Diodati, c'est Turettini, le neveu de sa femme ; c'est Jean Sarrazin, auquel il raconte des souvenirs sur sa grand'mère. Il n'est pas seulement le seigneur du Crest, il est un peu le grand homme de Genève. Son manoir est un Ferney protestant. Les étrangers de marque, s'ils sont de la religion, vont à d'Aubigné, à moins que d'Au-

bigné n'aille à eux. C'est d'Aubigné qui s'occupe, avec le conseil, de recevoir la duchesse de Rohan et sa fille, lorsqu'elle se rend à Venise. C'est lui qui donne, au Crest, à la princesse de Portugal et à ses cinq filles, un grand concert de musique et de vers. Les vers ont été conservés. Mais de qui était la musique ? Et qui jouait de cette « grande viole de basse » qui figure dans l'inventaire de d'Aubigné après son décès ? On peut poser la question, quand on se rappelle le ballet de *Circé*, l'Académie de Charles IX, les chansons tristes d'Agrippa mises en musique par Catherine de Bar, et les passages de certaines lettres qui dénotent un raffiné musicien. Ce qui restait d'artiste chez l'ancien partisan put se révéler à ces rencontres, et ne dut pas médiocrement ravir. Il fallait en effet singulièrement le connaître pour s'attendre de sa part à tout, même à l'exquis.

Son occupation principale, en ces années de détente, fut assurément la revision des ouvrages qu'il avait déjà publiés, et la rédaction de diverses « suites. » Il donnait en 1626 une seconde édition de l'*Histoire universelle*, soigneusement rectifiée et complétée sur documents nouveaux ; il préparait une suite de cette *Histoire*, dont le brouillon est à Bessinge avec tous ses autres papiers. Il retouchait les *Tragiques*. Il rédigeait, pour ses petits-enfants exclusivement, sa *Vie* qui est un appendice personnel à l'*Histoire universelle*. Il reprenait ou ébauchait divers traités politiques, (*Traité des guerres civiles*,) le *Caducée ou l'ange de Paix*, plutôt pour lui-même que pour le public ; il mettait en vers la Genèse (poème de la *Création*) ; il écrivait son *Hiver*, recueil de poèmes destiné dans sa pensée à répondre au *Printemps ;* il préparait une édition ou une réédition d'opuscules, sous le titre de *Petites œuvres mêlées ;* il écrivait ou retouchait

la venimeuse *Confession de Sancy*; enfin, il méditait de coudre une nouvelle suite au fameux *Baron de Fœneste*. Un de ces derniers opuscules, le *Caducée ou l'ange de Paix*, montre chez d'Aubigné l'apaisement final (1629). Il renonce à la politique du poing tendu. Il reconnaît, — à soixante-dix-sept ans — que l'harmonie au sein de sa propre Eglise, la bonne entente avec les autres religions, la confiance en la Providence pour le reste, est désormais la seule politique digne de citoyens et de chrétiens : « Que toutes ces choses apprennent... à ceux qui sont demeurés debout, d'en rendre grâces, de s'humilier et tirer du gantelet la main de paix en y conviant son contraire même.... Ne suçons pas en serpents le venin de ces fleurs, mais, comme abeilles, le miel de leurs amertumes.... » Nobles paroles, mais un peu tardives. Deux fois nobles paroles cependant, et en tant que chrétiennes, et en tant qu'elles expriment le dernier état d'esprit de cet irréductible que fut trop longtemps Agrippa d'Aubigné. Il y a du *mea culpa* dans ce testament politique et religieux.

D'Aubigné méritait de mourir sur ces paroles. Mais le *Caducée ou l'ange de Paix* demeura dans ses cartons, et ce qui parut, ce fut la quatrième partie du *Baron de Fœneste* (mars 1630). Etrange aberration d'un vieillard qui, pouvant finir sur un suprême appel à la concorde, préfère assouvir des haines rétrospectives dans un pamphlet où la licence confine à l'obscénité. Dépense inutile d'esprit et de fiel ; mais surtout imprudence gratuite. D'Aubigné ne connaissait-il pas le rigorisme genevois, l'intolérance calviniste ? Sans doute on en n'était plus tout à fait, en 1630, au temps où une femme était emprisonnée pour avoir traité Calvin de méchant homme ; où un membre de l'Eglise était exclu de la Cène pour avoir soutenu qu'il était aussi homme de bien que Calvin ; où un

meunier était condamné à la prison pour avoir appelé son âne Timothée. Mais, naguère encore, en 1602, défense n'avait-elle pas été faite d'imprimer les *Essais* de Montaigne ? Et les moindres écrits sortis des presses genevoises de Pierre Aubert n'étaient-ils pas épluchés par le consistoire ? Le même Pierre Aubert n'avait-il pas été interdit, comme ses confrères, de l'impression et même de la vente de l'*Histoire universelle* de d'Aubigné, à la veille et au lendemain de l'installation de d'Aubigné à Genève ? Aussi advint-il de cette quatrième partie du *Fœneste* ce que l'auteur aurait dû prévoir. Une « bourrasque » s'éleva, dont l'émotion abrégea sans doute cette glorieuse vie. Le 29 mars, un rapport était fait au Petit Conseil. Le 12 avril, l'imprimeur était condamné à une amende, le livre supprimé ; l'auteur devait être mandé à l'auditoire, par devers les « scholarques et autres seigneurs » pour y être admonesté. Cette humiliation suprême, la maladie se chargea sans doute de la lui épargner. Dès le surlendemain de cette décision, en effet, le 14 avril, l'érysipèle reparaît, grave tout de suite, et bientôt mortel. Les lettres de Mme d'Aubigné aux enfants de son mari disent les phases du mal, et le caractère du malade. Son calme, sa sérénité joyeuse, ne se démentent pas un instant. La mort, qu'il avait vue en face tant de fois, n'avait pas de quoi le surprendre. Il était prêt. Après le long combat de sa vie, il pouvait maintenant embrasser d'un coup d'œil la carrière parcourue : rien en en elle dont il eût à rougir. Il avait pu se tromper, faillir ; pécher par orgueil, par violence, et même, du moins une fois, par cruauté.[1] Mais excès ou fautes seraient absous ailleurs, il le sentait, par le dévoue-

[1] Exécution sommaire des prisonniers de Dax, peu après la Saint-Barthélemy.

ment absolu à une cause jugée sainte. Et les surprises de l'heure présente ne pouvaient qu'accroître sa foi : la Réforme ne se reprenait-elle pas à la vie, après la chute de La Rochelle ? L'unité nationale, crue naguère impossible, se faisait, était déjà faite à cette heure. L'avenir, Dieu seul en avait le secret. Quant à lui, son rôle était fini. Il était fini depuis très longtemps ; et son erreur la plus grave avait été de l'avoir voulu prolonger. Il avait hâte maintenant de changer de demeure. Comme sa femme le pressait de prendre quelque nourriture : « Laisse, ma mie, maintenant je veux manger du pain céleste. » Quand il se sentit sur sa fin, sa figure s'illumina, et un chant sortit de ses lèvres :

La voici, l'heureuse journée
Que Dieu a faite à son désir ;
Par nous soit grâce à lui donnée,
Et prenons en elle plaisir.

C'était le vieux cantique qu'il chantait à Coutras, avant de charger. Quelques instants après, il exhalait à Dieu son âme fervente. Ainsi trépassa Théodore Agrippa d'Aubigné, le jeudi 9 mai 1630, jour de l'Ascension.

Il fut solennellement inhumé dans le cloître St-Pierre, lors attenant à la cathédrale. Sur sa tombe fut placée l'inscription qu'il avait préparée lui-même : raide et fière, à la fois bénissante et maudissante, elle adjurait ses enfants, dans un latin tendu et pittoresque, d'avoir à suivre son exemple. Lors de la disparition du cloître, cette inscription fut transportée dans la cathédrale, où on la voit encore. Incrustée dans la nef de droite, non loin de la porte, elle garde toujours son air de hautain défi : et, du haut de la muraille, elle semble considérer, en face, l'objet dont la cathédrale a fait sa relique protestante : la « chaire » de Calvin.

S. ROCHEBLAVE.

UN PAYS SANS PRINTEMPS
ET SANS AUTOMNE

Impressions de retour d'Afrique.

L'été s'est enfui, et en me promenant ce soir parmi les premières teintes d'automne, les champs de frêles colchiques, les bruyères et les feuilles mortes, je songeais aux pays de la terre qui n'ont ni printemps ni automne....

Je songeais à un coin d'Afrique d'où je reviens à peine : le Congo, ce merveilleux royaume de la nature tropicale. Une nature qui vous éblouit et vous laisse presque anéanti sous le poids d'impressions si profondes, si riches, si intenses.... Mais une nature qui n'a ni les chants joyeux et les fleurs nouvelles du printemps, ni ces adieux si reposants de l'automne, adieux d'ors pâles et de bleus voilés. Une nature qui ne connait qu'une unique saison : l'été, un éternel été.

Lorsque, après avoir passé quelques années dans la région des tropiques, on s'en retourne vers le nord, on a d'abord comme l'étrange sensation de sortir de je ne sais quelle immense étuve naturelle où il y avait de la vie, de la vie à saturation.

Ces étendues sans limites des forêts tropicales, c'est bien l'empire où s'essaie, où se crée, où s'accumule de la vie sous les formes les plus diverses, les plus osées. On y sent comme la formation mystérieuse d'un continent.

Quelques heures à peine à travers cette forêt, et l'on reste confondu au spectacle de cette végétation splendide. Ce ne sont pas d'étroits coins de sous-bois où l'on s'arrête ici et là pour admirer, c'est un immense, immense sous-bois unique. On est de toutes parts cerné par des amoncellements de verdure. On ne voit plus ni ciel, ni terre, aucune éclaircie vers un horizon proche ou lointain.

On se trouve comme en un établissement de verdure ardente. On essaie de regarder, de détailler un peu ce fouillis de végétation : ce sont des arbres, des arbres gigantesques, entremêlant leur feuillage. Des lianes s'enroulent autour de leurs troncs, les couvrent, montent jusqu'aux cimes, retombent en se nouant, puis s'en vont encore enlacer un autre arbre. Elles les lient tous les uns aux autres. C'est un enchevêtrement inextricable. Et puis, quand leurs forces sont épuisées, mollement elles serpentent et se trainent sur le sol. Elles privent la forêt de tout sentier naturel praticable. Celui qui veut faire une longue marche dans la brousse doit être toujours précédé d'un noir qui, la hache en main, ouvre le sentier à travers l'épais feuillage.

Parfois apparait, dans cette verdure, comme une grande trouée naturelle ; c'est un étang. Le voyageur pousse un soupir de satisfaction, il espère pouvoir respirer un peu plus librement, sentir de l'espace vide autour de lui....

Une pauvre vieille pirogue est là, mi-flottante, au

bord de l'eau. Elle appartient à personne et à tout le monde. Elle est là pour quiconque veut traverser. On entre dans la fragile embarcation. Quelques coups de pagaie et l'on est au milieu de l'étang.

On s'arrête : la pirogue flotte sur des amas de mousses merveilleusement fines et diverses, au milieu de nénuphars roses.

Plus loin, vers la rive, voici des orchidées aux formes énigmatiques, des fougères, des bambous et des papyrus avec leurs têtes ébouriffées, fantastiques.

Et de tous côtés, ce lac minuscule où l'on glisse est étroitement cerné par l'éternel mur de verdure.

Mais, d'ici, l'on détaille mieux les feuillages divers. Il y a des arbres d'un vert très sombre, avec d'éclatantes grappes de fruits rouges ou des bouquets, rouges aussi, de fleurs énormes, qui ne semblent plus être des fleurs tant leurs dimensions sont démesurées. Et les branches retombent lourdement jusque dans l'eau dormante.

Puis voici des fleurs de lianes, de grosses cloches jaunes, au cœur incarnat, d'autres d'un violet ardent. (Le rouge, le jaune et le violet paraissent être les seules couleurs de la flore tropicale.) Et c'est une orgie de ces couleurs vives, un débordement de végétation qui s'épandent autour de cette flaque d'eau et en font comme une fusion enchantée qui tient captifs une infinité d'insectes étranges. Tout le jour ils dorment, ou à demi, comme grisés par l'excès de vie qui les entoure ; mais, le soir venu, ils s'éveillent et avec toute leur force, toute leur ardeur, savourent à leur tour le plaisir d'exister.

Et tout le jour, les animaux de la forêt, des lacs et des fleuves ont, eux aussi, ce même air de bêtes lasses,

anéanties, presque mourantes. Il n'est pas jusqu'aux oiseaux qui ne donnent cette impression avec leur vol flegmatique, leur col mélancoliquement penché, leur voix éteinte.

Sur les bancs de sable, en saison sèche, les caïmans lourdement dorment.

Parfois un hippopotame promène lentement sa tête gigantesque au-dessus de l'eau tiède, puis, d'un mouvement brusque, d'un saut il disparaît.

Et pourtant, en tout, dans la nature comme parmi les êtres, on retrouve cette même indolence apathique et aussi ces efforts violents et momentanés, comme si pour un instant, tous voulaient secouer leur torpeur et entrer en révolte.

L'eau du fleuve même, qui semble couler immuablement molle et douce, tout à coup, à un tournant, se précipite en un rapide dangereux pour la pirogue qui passe.

Et le noir, enfant de cette nature tropicale, créé par elle jusqu'en ses moindres fibres, le noir subit également l'influence impérieuse de cette vie spéciale à la forêt et aux bêtes.... Comme elle, on le sent écrasé par cet excès de vie, dont l'atmosphère est saturée, qui le domine et l'étouffe ou, par moments, le pousse à de brusques et puissants efforts.

Il dépense de l'énergie avec une ardeur folle, puis retombe, affaissé, dans une inaction triste....

J'ai été frappée dans la vallée de l'Ogooué (Gabon) de trouver constamment, à tout propos, dans la bouche du noir, cette simple petite phrase : *Miè adjasi* (je suis fatigué) qu'il prononce avec toute la lassitude de son être. On le sent en effet fatigué, non par ce qu'il a fait, mais par ce qu'il n'a pu faire.

....Et ainsi va sa vie sauvage.... Il la subit beaucoup plus qu'il ne la vit consciemment. Elle n'a rien de réglé par lui, de voulu, de consenti. La nature a sur lui une influence passive. Elle l'a façonné, l'a pris dans ses rets et il reste son jouet docile, sans jamais avoir le courage de se révolter. Les heures de travail sont rudes, mais courtes. La dépense de force en un seul jour est inouïe : dans la forêt pour le défrichement de grands espaces destinés à ses plantations; à la chasse dans ses luttes avec les fauves; à la pêche, à la guerre surtout.

Puis, l'effort terminé, il s'en revient à son village, s'étend sur les nattes éparses, dort des jours et des nuits, d'un sommeil lourd qui l'abêtit.

Quand il s'éveille, son regard est morne et lassé, ses mouvements lents et mourants.

Les femmes font, elles aussi, de très durs travaux, bien au-dessus de leurs forces réelles. Mais quand leur jeunesse, vite flétrie, a donné son grand effort, elles s'arrêtent et meurent brusquement. Il est rare de rencontrer par les villages nègres du Congo de ces vieilles femmes aux cheveux blancs qui finissent doucement leur vie. Toutes meurent jeunes, jeunes et pourtant fanées, usées, épuisées....

Les enfants naissent nombreux, mais seules les petites plantes fortes et vivaces subsistent. Leur santé est vite mise à l'épreuve. Ceux qui ne peuvent soutenir la lutte brutale meurent. Et c'est le grand nombre.

Le noir, dans sa forêt tropicale, sous le ciel de feu de ce climat anormal, m'a souvent fait l'effet d'un de ces pauvres enfants difformes qui ont une tête beaucoup trop lourde pour leur cou frêle. Au lieu d'un effort régulier et continu, il s'use à de brusques tentatives pour dresser

et tenir droite sa pauvre tête qui lui pèse. Malgré tout, elle retombe sans cesse sur ses épaules trop faibles.

La personnalité du noir, pas plus que sa vie, ne peut dans ces conditions se développer librement, normalement. Il a des aspirations vers un certain idéal, mais la volonté lui manque pour les convertir en actes, bons, utiles. Il désire, mais n'arrive pas à vouloir. Il a de vives impressions, des élans de gaieté merveilleux, des instants de réel enthousiasme. Il est courageux, vindicatif, mais tout cela seulement par crises subites et courtes après lesquelles il retombe dans son apathie, sa torpeur, son anéantissement....

Et là-bas, sur cette étrange et mystérieure terre, les jours passent tous pareils, d'égale longueur toujours. L'année ne se divise qu'en deux saisons : la saison des pluies, la plus chaude et la plus longue, et la saison sèche, celle des travaux de pêche et de *débroussement*, mais dans l'une comme dans l'autre le soleil est à peu près aussi intense, et la vie dans la forêt et sur le fleuve ne subit aucun arrêt.

Et l'on est tellement pris dans les rets de cette vie incessante, on en est à tel point esclave, que l'on ne se surprend jamais à souhaiter à cette nature un peu de repos, aux arbres quelques feuilles lasses et jaunies, un peu d'automne répandant sa douceur dans la forêt et jusque vers le soleil couchant. On n'attend pas la saison des arbres morts, des herbes dormant sous un manteau blanc, un temps de non-vie, l'hiver enfin... pour avoir ensuite la volupté de sentir ce réveil lent et merveilleux de tout dans la nature, de voir le renouveau partout apparaître et la sève de joie monter dans les arbres et les êtres....

Mais si, de retour en Europe, on revit en pensée, dans le fouillis des souvenirs, sous un autre ciel, et que l'on compare toutes les impressions reçues là-bas à celles ressenties ici, on réalise que l'on est revenu dans une sphère de vie normale.

Notre nature n'est certes pas comme l'autre, lointaine, une seule puissance de création. Elle ne s'impose pas aux êtres par des forces brutales et des splendeurs trop éclatantes. Mais c'est une nature méthodiquement réglée, qui agit, se repose, se délasse, meurt même, mais pour revivre, nous redonnant sans cesse, par des efforts continus, du renouveau, de l'espoir, de la joie, des promesses innombrables ; une nature qui, non seulement ne nous anéantit jamais, mais nous aide à tracer régulièrement notre vie, nous repose, nous rassure, nous encourage ; une nature normale, enfin, parce qu'elle a ses automnes et ses printemps.

C. SEGUIN.

BJOERNSTJERNE BJOERNSON

SECONDE ET DERNIÈRE PARTIE [1]

II

Tout n'est pas aussi excellent, tant s'en faut, dans les drames de la seconde période. Nous ne discuterons pas une à une les thèses que Bjoernson y développe. Il y faudrait un livre. Nous nous bornerons à établir dans l'œuvre dramatique de cet auteur quelques catégories et à présenter au sujet de ses pièces principales quelques observations.

La division la plus naturelle me paraît être la suivante : *drames bourgeois*, *pièces politiques*, *pièces à thèses sociales*. Dans une catégorie à part, je mettrai les deux drames portant le titre collectif *Au delà des forces*. Le premier soutient une thèse religieuse, le second une thèse sociale. Par l'esprit qui les anime, ces ouvrages diffèrent sensiblement des précédents et des suivants. Les deux meilleurs drames bourgeois de Bjoernson me paraissent être *Une faillite*, qu'il écrivit à trente-sept ans, et *Dagland*, qu'il donna septuagénaire. Rien, dans cette dernière pièce, qui dénote le vieillard. On peut sympathiser plus ou moins avec Bjoernson. Il faut en tout cas

[1] Pour la première partie, voir la livraison de juillet.

admirer combien jusqu'à son dernier jour il sut rester jeune.

Comme les *Nouveaux mariés*, *Une faillite* est d'une clarté d'eau de roche. Cette pièce posait pour la première fois en Norvège la « question d'argent. » Quand ce ne serait que pour avoir frayé une voie nouvelle, *Une faillite* mériterait une place au tableau d'honneur.

Un peu archaïque encore par la forme, cet ouvrage met en scène des personnages très modernes. Bjoernson, à trente-sept ans, avait subi déjà l'influence du réalisme. Ses héros ne sont plus des bergers idéalisés, mais des citadins empruntés à la vie vraie. Les personnages sympathiques coudoient ceux qui le sont moins. De beaux caractères sont aux prises avec des caractères bas. Somme toute, les coquins prédominent ; mais pour avoir compris que le monde est plein de méchants, Bjoernson n'en est pas moins resté optimiste. « C'est comme si le bonheur me poursuivait ! » s'écriait dans son roman de jeunesse, *Un joyeux gars*, un personnage favorisé par le destin. Les drames deuxième manière de Bjoernson n'offrent plus d'exemples d'une telle chance ; mais une conception sereine de l'existence apparaît malgré tout dans *Une faillite*. Sous l'influence de la pauvreté, Tjälde, qui n'était qu'un brasseur d'affaires louches, devient un galant homme. Il y a toute une philosophie dans cette métamorphose, et c'est encore l'optimisme le plus pur que révèle l'épisode sentimental et larmoyant de la fin. Sannäs, un jeune comptable sans fortune, n'ose demander la main de Walburg, la fille du riche patron. Après un combat de générosité attendrissant, les deux jeunes gens finissent par tomber dans les bras l'un de l'autre.

Il y a plus d'âpreté, sinon moins d'optimisme au fond, dans l'autre grand drame bourgeois de Bjoernstjerne

Bjoernson, *Dagland*. Cette pièce étudie un phénomène social auquel Bjoernson s'est maintes fois intéressé : la révolte des enfants contre les parents, la lutte fatale de deux générations consécutives. Il eût été assez naturel qu'un septuagénaire tranchât le différend en faveur des ancêtres. Bjoernson tient pour les jeunes. Il les approuve alors qu'ils traitent de vieille baderne l'aïeul méprisé.

Sur la terre du vieux Dag coule une rivière. Sur un certain point de son cours cette rivière fait une cascade. Dag fils, qui est ingénieur, voudrait utiliser tant de force perdue. Il rêve de construire une usine sur le domaine paternel. Mais le père s'oppose. Et voici la guerre allumée. D'un côté, tout seul, Dag père ; de l'autre, Dag fils et ses sœurs. Dag père a les défauts que Bjoernson déteste le plus. Il est rétrograde en politique et en religion. Comment terrasser ce symbolique vieillard ?

Symbolique, en effet, il incarne tout l'esprit rétrograde des anciens dressé contre l'intelligente activité de la jeunesse.

Dagland, c'est un défi à ce que les sociologues appellent la *gérontocratie* : « Les vieillards, s'écrie Stener, le fils de Dag, occupent parmi nous une telle place que le progrès a bien de la peine à surmonter leur obstruction. » Donc à bas les vieux et place aux jeunes ! Telle est la thèse. Bjoernson la développe lourdement. Il ne convaincra pas les gens raisonnables que la vieillesse a tort éternellement d'empêcher les jeunes de danser en rond. Pénible et même un peu niaise la scène où Ragna, retour d'Amérique, priée par le vieux Dag de raconter ce qui l'a le plus frappée aux Etats-Unis, déclare que là-bas au moins les parents respectent la liberté de leurs enfants....

Et puis, le fond même du débat, cette insignifiante

histoire de cascade et d'usine, mérite-t-elle d'être considérée comme synthétisant les abus de la vieillesse et les nobles aspirations des jeunes gens ? Stener n'est pas pauvre. Ce massacreur de sites ne pourrait-il massacrer ailleurs que chez son père ? Le vieux Dag a raison, morbleu, de défendre son lopin contre les entreprises de son indigne fils. Je l'approuve de répugner aux usines, aux turbines et à toutes les misères qui en résultent. Ah ! mais Bjoernson n'entend pas de cette oreille ! Avec son esprit utilitaire et américanisant, il se prononce pour le fils pratique contre le père artiste et désintéressé. On ne m'empêchera pas de penser qu'il a tort.

Il y a dans *Dagland* et ses diatribes contre le gouvernement des vieillards un élément politique. La politique prédomine dans le *Rédacteur* (1875), dans le *Roi* (1897), enfin dans *Paul Lange et Tora Parsberg* (1898).

Ces trois pièces ont largement contribué à la célébrité de Bjoernson dans son pays. Mais elles ne sont pas d'une portée assez générale pour qu'on s'y intéresse hors de Norvège. On a rapproché Bjoernson de Voltaire. Mais il y a une grande différence entre la littérature politique de Voltaire et celle de Bjoernson : Voltaire est humain, Bjoernson est surtout local. Les trois pièces dont je viens de transcrire les titres sont d'ailleurs à peine des drames. Tout se passe en discussions, en déclamations. L'action est presque nulle.

Le *Rédacteur* contient une satire, par endroits assez pathétique, de la basse presse norvégienne, mais combien pâle ce réquisitoire en comparaison de celui qu'a prononcé Ibsen dans l'*Ennemi du peuple !* Le *Roi* n'en provoqua pas moins en pays scandinave un scandale inouï. Bjoernson y préconisait cette séparation de la

Norvège d'avec la Suède qui devait s'effectuer quelques années plus tard.

Le *Roi* n'est pas d'ailleurs systématiquement hostile à la royauté ; mais la royauté doit se réformer, comme la religion, sous peine de périr. Pour que la royauté devienne une institution moderne, il faut, c'est le patriote norvégien qui parle, il faut qu'elle devienne nationale. Le père de l'héroïne du *Roi* est l'auteur d'un livre sur la royauté populaire dont on nous livre quelques extraits. Ils ne donnent aucune envie d'en connaître davantage : « Nul ne peut sentir et penser avec son peuple tant qu'il vit à l'écart dans un grand château avec une princesse étrangère, » voilà par quelle sorte d'arguments Bjoernson avertit les rois. La phraséologie jacobine avec ses redondances et ses clichés est le naturel véhicule de cette pensée commune et terre à terre. Les homélies de Bjoernson semblent faites pour toucher un public de culture inférieure, dépourvu de tout esprit critique, de tout sens de l'histoire et surtout de toute ironie. Bjoernson, dans ses harangues, développe sans grâce, non pas ce que tout le monde pense, mais l'opinion instinctive (platement utilitaire sous un vernis sentimental) de la grande masse. Il est l'homme des foules. Ce n'est pas pur hasard si ses pièces abondent en palabres, *meetings*, j'allais dire en comices agricoles. On y parle à tort et à travers, sinon pour ne rien dire, du moins pour dire des choses qui ne valaient vraiment pas la peine d'être dites. Inouïe, la consommation de truismes et vérités à la Palice à laquelle se livrent les personnages de Bjoernson. Quelle lourde atmosphère de banalité ! Il est affligeant de penser que l'auteur norvégien s'y complut effectivement et qu'il fut bien dans la réalité l'homme de son théâtre. Son influence sur son peuple

fut immense. Une cause appuyée par Bjoernson était à moitié gagnée. Quand il paraissait à la tribune, avec sa puissante carrure et sa face de lutteur, les applaudissements éclataient avant même qu'il eût ouvert la bouche. Sa seule présence suffisait parfois à terroriser l'adversaire. On rapporte à ce sujet mainte anecdote. Un candidat conservateur, reconnaissant Bjoernson parmi ses auditeurs, perd soudain le fil de son discours électoral. C'est tout juste s'il trouve encore la force de déclarer « qu'étant donné les circonstances, il renonce à poursuivre ; » et il s'éclipse. Aux applaudissements de l'assemblée, Bjoernson monte à la tribune, prononce une allocution vibrante et le candidat radical triomphe. Membre assidu des « congrès européens » de toute sorte, Bjoernson n'y fut pas toujours aussi heureux qu'en Norvège. Sa campagne pacifiste, son intervention dans l'affaire Dreyfus lui valurent de chaleureuses sympathies, mais il lui arriva aussi, comme à tous les gens qui parlent et qui écrivent beaucoup, de parler et d'écrire mal à propos et d'en pâtir. Sa croisade contre la politique magyare lui attira bien des ennuis : un congrès pacifiste devant se tenir à Munich en 1907, Bjoernson y fut convié, mais il refusa de s'y rendre, « ne voulant pas, disait-il dans sa lettre au président, fraterniser avec des Magyars. » Cette lettre contenait en outre, à l'adresse du comte Apponyi, des propos si injurieux que le président du congrès, interrompu par des huées, n'en put achever la lecture. Aux applaudissements de l'assistance, le général Turr s'élança à la tribune et « flétrit » énergiquement l'accusateur mal informé du comte Apponyi. L'an d'après, sur la même question, nouvel impair de l'agitateur scandinave. Une feuille de Hambourg accueillait un article où Bjoernson prenait violemment à partie le

comte Apponyi pour avoir « magyarisé de force » certaine ville non magyare aux portes de Budapest. Le nom de la ville, le chiffre de ses habitants étaient scrupuleusement indiqués. Malheureusement, tout était faux dans cette histoire. Un mauvais plaisant avait tendu un piège au crédule Bjoernson. Pour la seconde fois, les rieurs rirent avec ses adversaires.

J'ai signalé, au début de cette étude, ce qu'il y a d'un peu factice dans les parallèles entre Ibsen et Bjoernson où s'exerce depuis si longtemps la sagacité des critiques. Je ne m'en dédis pas, mais je demande l'autorisation d'ajouter un paragraphe à cette littérature inutile. L'attitude si différente de Bjoernson et d'Ibsen dans le domaine politique doit être relevée. Si Bjoernson est, comme j'ai dit, l'homme des foules, Ibsen est bien l'ennemi du peuple. Ibsen a pour les *meetings*, congrès, parlottes et palabres autant d'horreur que Bjoernson a de goût. Qu'on relise l'acte admirable de la réunion publique dans l'*Ennemi du peuple*, précisément. Le génie amer, hautain, distant d'Ibsen s'y révèle dans tout son éclat. Le protagoniste de ce drame, le Dr Stockmann, n'hésite pas, dans sa droiture, à proclamer la vérité sur cette *question des eaux* qui préoccupe si fort la ville : ces eaux ne valent rien, elles risquent même d'empoisonner ceux qui en boiront. Mais Stockmann n'a pas plutôt formulé cet avis qne les clameurs de la foule, lésée dans ses espoirs de lucre, l'empêchent de poursuivre. Alors, à la face du peuple, Stockmann crie son sentiment sur le peuple, la souveraineté populaire, le suffrage universel :

« L'adversaire le plus périlleux de la vérité et de la liberté sociale, déclare-t-il, c'est le suffrage universel. Oui, la majorité du suffrage, voilà le péril. C'est le mensonge social contre lequel

un citoyen libre doit s'insurger. C'est moi qui ai raison avec quelques-uns de vous seulement. Toujours la minorité a raison. »

Voilà des vues philosophiques auxquelles Bjoernson n'a jamais sacrifié. Il s'en tient au vieil adage : « *Vox populi, vox Dei.* » Optimiste et « rousseauiste, » il proclame l'être humain naturellement bon, il prophétise le triomphe de la vérité, de la justice, de la paix éternelle. Et ses *pièces sociales*, dont il faut maintenant passer quelques-unes en revue, manifestent cete confiance flatteuse assurément, mais jusqu'à quel point légitime?

Les trois ouvrages les plus intéressants du groupe social me paraissent être : *Leonarda* (1879), le *Nouveau système* (même année) et *Un gant* (1883).

Bien que postérieure au *Roi*, la pièce intitulée *Leonarda* se rapproche, par sa composition, des pièces de Bjoernson première manière. Ce drame est simple et clair à souhait. Il est intéressant, les scènes comiques et attendrissantes s'y succèdent dans un ordre ingénieux. Bjoernson a de toute évidence mis beaucoup de lui-même dans les principaux personnages.

Sous l'influence d'un amour, d'ailleurs partagé, pour une jeune femme d'esprit libre, Hagbart se retourne contre le monde hypocrite où il a été élevé. Dans une ville d'eaux, Hagbart s'est fiancé avec Agathe, la nièce de Mme Falk ; mais il a eu beaucoup de peine à faire admettre par les siens ses fiançailles. On n'allègue rien de précis contre Agathe, mais elle a le tort d'avoir été élevée par Mme Falk. Or, Mme Falk est suspecte. Hagbart a pour oncle un évêque très timoré et, en somme, assez lâche. De toute son éloquence, l'oncle s'attache à prévenir son neveu contre la nièce de Leonarda Falk.

— Mais qu'est-ce donc que vous lui reprochez ? demande Hagbart.

Cette question plonge l'évêque dans un cruel embarras. Ce qu'il reproche à Mme Falk ? Mais « de n'être pas comme tout le monde » et n'est-ce pas assez ? Ceci encore : de recevoir le général Rosen, car il a mauvaise réputation, le général...

— Mais vous le recevez bien, vous mon oncle ! objecte Hagbart.

A quoi l'évêque répond en toute naïveté :

— Certes ; mais Mme Falk est une femme !

Hagbart, à ces mots, bondit et y va de sa tirade. Vous l'entendez d'ici, la tirade : nous l'avons si souvent entendue depuis 1879 ! Hagbart maudit le préjugé qui met la femme hors la loi, l'empêche de *vivre sa vie*, d'obtenir sa *part de bonheur*. On rencontre déjà dans *Leonarda* toutes les idées abondamment délayées dans le roman *On favorise*, publié cinq ans plus tard. *Leonarda* illustre le conflit historique si souvent aussi dramatisé par Ibsen et Strindberg : le contraste entre la Scandinavie piétiste et figée d'avant 1870 et la Scandinavie assoiffée d'émancipation, ivre de féminisme d'après 1870. Au pétulant Hagbart qui débite de subversifs propos :

— Que dois-je entendre ? demande l'évêque, toi aussi, Hagbart, tu en es là !

Hé oui, Hagbart, lui aussi, en est là. Et sans ménagement pour son oncle il raconte comment il y est arrivé :

« J'entendis enfin la voix même de la vie, je l'observai dans son mouvement primordial, dans sa beauté authentique et ensorcelante. La vie que je menais ici m'apparut alors en contradiction avec la nature. Dans mon zèle fanatique à condamner autrui,

j'aperçus une erreur. Je tentais par là d'étouffer dans ma conscience la voix de la vérité et de la nature, l'aspiration à quelque chose de plus grand. »

Il y a, dans *Leonarda* contre l'intolérance, souveraine maîtresse « en notre coin de terre écarté », des attaques où l'on perçoit avec une absolue certitude l'écho de souffrances personnelles. Fréquemment, d'ailleurs, Bjoernson a dénoncé les inconvénients résultant pour la Norvège de sa situation boréale. « Le danger qui nous menace, dit un personnage de *Paul Lange et Tora Parsberg*, le danger qui nous menace, c'est de devenir un *peuple d'hiver*. Toutes nos luttes, au fond, ne tendent jamais qu'à ce but : nous arracher à la glace. »

Invariablement optimiste, Bjœrnson réconcilie tout le monde au dernier acte de *Leonarda*. Le pointilleux évêque, découvrant que le général Rosen est l'ancien mari de Mme Falk, rend à celle-ci son estime. Le général Rosen, par ses écarts de conduite, avait contraint sa femme à se séparer de lui ; mais Mme Falk, dans sa bonté, continuait de le recevoir pour l'empêcher de tomber plus bas. Et voilà celle en qui la malignité publique apercevait une créature suspecte ! « Je possédais, avoue l'évêque, trop peu de cet amour qui doit nous donner le courage de faire le bien. » Et tout s'arrange dans un débordement de vertu, de pardon et de tolérance. Les pièces de Bjoernson rappellent parfois ces *comédies larmoyantes* de notre dix-huitième siècle où les passions honnêtes atteignaient un paroxysme, conformément aux principes énoncés par Diderot.

Honnête encore, le *Nouveau système*, et cette fois avec moins de banalité. Cette pièce tient à la fois du drame bourgeois et du drame social. Elle met en scène, comme

Dagland, une famille divisée ; et, comme dans *Dagland*, ce sont les enfants qui ont raison et c'est le père qui a tort. Celui-ci, grand brasseur d'affaires, se montre peu scrupuleux dans ses industries, mais très jaloux de la blancheur de sa façade. Le *Nouveau système* trahit l'influence d'Henrik Ibsen. Lui toujours, toujours lui ! Bjoernson qui devait faire jouer, peu avant de mourir, une comédie anti-ibsénienne, subissait encore à l'époque du *Nouveau système* l'impérieux prestige de son rival. C'est un sentiment tout ibsénien, cette horreur de la convention et du mensonge. La véracité, la sincérité, Ibsen estimait ces vertus par-dessus toutes. Ce sont là aussi les vertus préconisées par Bjoernson, en termes presque identiques, dans le *Nouveau système*. Riis, prêt à toutes les concessions, joue dans cette pièce le rôle de l'ilote ivre. Son indignité doit inspirer l'horreur des « mensonges conventionnels de la civilisation », comme dira M. Nordau. Le *Nouveau système* abonde en tirades, tout comme *Leonarda*. Cédons la parole à Riis déclarant que « la sincérité tue la société. » Il le démontre tout d'abord aux rapports nécessaires entre le roi et ses sujets : « Le roi nous tient de beaux discours et nous lui envoyons des adresses, mais s'il nous disait tout ce qu'il pense de nous ou si nous lui disions tout ce que nous pensons de lui ! D'ailleurs, la loi le défend. » Même absence de sincérité dans les rapports de l'Eglise avec les fidèles : « Si le pasteur, au lieu de nous expliquer nos devoirs d'après les Saintes Ecritures, nous faisait part de ses doutes (et qui n'a pas douté ?), il servirait la cause du vrai, mais la belle avance ! » Et ainsi de suite. Famille, société, état, trône et autel, tout tomberait en ruines, au dire de Riis, si le monde négligeait de mentir.

Naturellement, Bjoernson n'admet pas cette thèse cynique, pas plus que ne l'admettrait Ibsen ; mais parce qu'Ibsen à côté d'un louable amour de la vérité, avait encore beaucoup d'esprit critique, une forte dose de scepticisme et de pessimisme alliée à beaucoup de bon sens, il s'éleva plus haut que Bjoernson. Celui-ci hait le préjugé. Et ainsi fait Ibsen. Mais un préjugé n'est-il pas quelquefois, comme on a dit, *une raison qui s'ignore ?* Quand un préjugé a fait ses preuves, ne devient-il point sous le nom de principe traditionnel à peu près respectable ? Les vérités découvertes par Bjoernson et célébrées par lui seront les préjugés du vingt-et-unième siècle. Pour avoir retourné la question sous toutes ses faces, Henrik Ibsen l'a envisagée aussi sous l'angle que nous indiquons. Et le *Canard sauvage* est né de ces méditations, le *Canard sauvage* où l'utilité du *mensonge vital* est démontrée avec une force persuasive assez navrante. Le regard de Bjoernson ne porte ni si loin, ni si haut : force est bien de le constater une fois de plus.

Et c'est encore une pièce « ibsénisante » qu'*Un gant*. Le grand rival avait obtenu un succès immense avec *Maison de poupée*. Bjoernson voulut renchérir sur son confrère, exiger plus encore. Svava, l'héroïne d'*Un gant*, rompt ses fiançailles parce qu'avant de la connaître, son fiancé a aimé une autre femme. Avec Svava, son héroïne, Bjoernson soutient que dans une société bien faite la coutume devrait exiger des jeunes hommes, à la veille du mariage, le même état d'innocence qu'on réclame des jeunes filles. Le père de Svava s'efforçant de prouver à sa fille qu'elle va peut-être un peu loin, Svava pleure, trépigne, jette son gant à la face du sexe fort et Bjoernson l'approuve avec ostentation.

III

Je estime bien supérieure à *Un gant* une autre pièce de la même année 1883 : la première partie d'*Au-dessus des forces* . « Drame social, » disait l'affiche. Ce terme convient mieux, me semble-t-il, à la seconde partie de l'ouvrage, rattaché à la première par un lien du reste tout idéal. *Au-dessus des forces* première partie est un drame essentiellement religieux. Traduit en français, il a été représenté à Paris et discuté par la critique avec tout le sérieux voulu. Je n'y insisterai donc pas. Je dirai seulement que c'est là, à mon sens, un des ouvrages les plus achevés, une des rares œuvres d'art parfaites qu'on doive à Bjoernson. Il règne dans cette pièce un délicieux parfum d'été septentrional ; de la fraîcheur s'y mêle à de la chaleur, de l'émotion à de la sérénité, de l'âpreté à de la grâce, une extase paradisiaque à un désespoir sans nom. Le drame se passe au foyer du pasteur Sang. Ni la foi naïve de ce bon prêtre, ni l'exemple de sa vie chrétienne n'ont pu empêcher sa femme et ses enfants de déserter le bercail du Christ. Paralysée depuis plusieurs années, Clara Sang voit son mari prier pour sa guérison et pour son salut, sans croire à la vertu de ses prières. Pourtant, Sang a obtenu des guérisons miraculeuses, vraiment miraculeuses. Pour avoir demandé à Dieu d'un cœur pur des faveurs inouïes, il a été exaucé au delà de toute espérance. Une fois encore il veut implorer Dieu pour sa femme. Il s'enferme dans l'église du village et s'abîme en prières. D'étranges phénomènes se produisent alors : une tempête éclate, une avalanche détruit une partie du village. Face à face avec Dieu, Sang n'a rien vu, rien entendu. Et le miracle sur lequel il comptait se produit enfin. Clara, obéissant on

ne sait à quelle impulsion mystérieuse, s'échappe du lit où la clouait sa souffrance. D'une démarche hésitante encore, elle marche à la rencontre du pasteur. Elle va, elle va. Mais le miracle, hélas! s'achève en catastrophe. Clara chancelle, tombe dans les bras de son mari et meurt : « Si Sang ne réussit pas, disait un de ses collègues, c'est donc qu'il y a dans tout cela quelque chose d'irréalisable. » Sang n'a pas réussi. La foi aveugle exigée par le Dieu des chrétiens est donc « au-dessus des forces et des limites de la raison. » Il faut chercher ailleurs la solution au problème de la vie.

Telle est, à n'en pas douter, la thèse de Bjoernson ; mais il observe de la première scène à la dernière un ton infiniment respectueux, infiniment ému, à l'égard de la religion chrétienne. De sorte que cette pièce paraît toute pénétrée, malgré sa conclusion, de ce qu'il y a de plus sublime dans le christianisme. Formé, dans son enfance, par cette religion, celle de son père, gagné au scepticisme par ses études, ses expériences, ses amitiés, Bjoernson n'a jamais dépouillé complètement le vieil homme orthodoxe et luthérien. Un critique français, psychologue raffiné, signala et analysa naguère chez nos contemporains ce qu'il appelait la *piété sans la foi*. Dans la première partie d'*Au-dessus des forces*, Bjoernson est, comme cela, à la fois incroyant et pieux. Une émotion beaucoup plus intense se dégage de ce drame à moitié chrétien que des autres pièces du même auteur où le christianisme est traité en adversaire.

La seconde partie d'*Au-dessus des forces* est inférieure. Elle respire, d'ailleurs, comme la première, une sorte d'apaisement, chose nouvelle chez Bjoernson.

Au-dessus des forces seconde partie, c'est le drame du contrat de travail. Employeurs et employés sont aux

prises. C'est un corps-à-corps éperdu. La situation atteint son paroxysme au troisième acte. Un révolutionnaire déguisé en domestique enferme les patrons dans la tour où ils tiennent conseil. Et l'on fait sauter la tour à la dynamite. Violence inutile, violence funeste. De même que l'ancienne religion dépassait l'humanité, ainsi fait la religion nouvelle, celle de la révolution. Loin d'engendrer le progrès, le fanatisme anarchiste ramène l'humanité en arrière. Seules les réformes pratiques mesurées et continues résoudront la question sociale.

On distingue dans l'Eglise révolutionnaire d'aujourd'hui deux catégories de fidèles : les réformistes et les intransigeants. Bjoernson appartient au clan réformiste. Par l'ensemble de son œuvre, Ibsen se classe bien plutôt parmi les intransigeants. Je crois d'ailleurs avoir observé déjà qu'Ibsen est plus près de l'anarchie que du socialisme.

IV

Les deux derniers ouvrages de Bjoernson, le roman intitulé *Mary* et la comédie *Quand le vin nouveau fleurit*, n'ont pas laissé de décevoir les amis du grand Scandinave. Ils admiraient son zèle à tracer dans le champ de la liberté un sillon rectiligne. Patiemment, cet homme avait lutté trente ans durant pour la morale puritaine, le radicalisme humanitaire, le progrès de ce féminisme individualiste, mi-parti de piétisme sans foi et de socialisme, qui tient une si grande place dans la littérature scandinave de la fin du XIXe siècle. Or les deux derniers ouvrages de Bjoernson tournent presque en dérision ces principes. Il y a dans *Mary* un dévergondage d'imagination et un libertinage moral, il y a dans *Quand le vin nou-*

veau fleurit un réquisitoire contre le féminisme qu'on ne s'attendait vraiment pas à rencontrer là. Ayant changé d'avis, Bjoernson a bien fait, certes, d'en convenir, mais au point de vue, comment faut-il dire ? esthétique, cette défaillance *in extremis* est regrettable. Les esprits flottants, dispersés, incohérents, pullulent à notre époque. Un grand homme buté à ses idées, ces idées fussent-elles absurdes, possède aujourd'hui un rare prestige. Une belle unité de cette sorte s'observait dans les œuvres données par Bjoernson en sa maturité. Cette unité, on regrette que son dernier roman et sa dernière pièce l'aient brisée.

On pavoise et *Dans les voies de Dieu* n'étaient pas des récits divertissants ; l'histoire de *Mary* est plus ennuyeuse encore. Les admirateurs obstinés de Bjoernson font remarquer la finesse psychologique du portrait de l'héroïne ; mais la chose la plus remarquable à mon sens dans ce roman, c'est la transformation morale dont il témoigne chez son auteur. *Mary*, dans sa banalité et son inconsistance, est si peu bjoernsonienne ! Elle répond si mal à l'idéal très élevé que le dramaturge féministe de naguère assignait aux femmes.... et aux hommes. Jusqu'en 1907, soit jusqu'à l'année où parut *Mary*, la libre pensée de Bjoernson avait été une libre pensée septentrionale. Ce moraliste intransigeant mettait la pureté au-dessus de toutes les autres vertus.

A quoi faut-il attribuer sa métamorphose ? Quest-ce donc qui a converti sur le tard ce puritain austère à la *joie de vivre* ? Il est bien difficile de déterminer la cause d'un tel changement, mais peut-être les fréquents séjours de l'auteur à l'étranger, surtout dans les dernières années de sa vie, y ont-ils contribué pour une part. Bjoernson aimait Paris, ce Paris où il est venu mourir. Bjoernson aimait Rome. La ville éternelle qui imprégna de classi-

cisme Wolfgang Goethe a peut-être agi dans le même sens sur l'illustre Norvégien. N'y aurait-il pas une parcelle de latinisme, de paganisme méridional dans la transformation de Bjoernson ? Il n'y a pas lieu d'ailleurs de l'en féliciter. Le dernier roman du maître n'est pas seulement le moins divertissant qu'il ait donné, mais encore le plus vide. *On pavoise* est déparé par des théories fastidieuses, mais on y rencontre aussi des inventions grandioses, des idées généreuses. Il n'y a plus, dans *Mary*, ni théorie, ni doctrine, mais des tableaux mis bout à bout. Pas d'intrigue, pas de flamme, partant pas d'intérêt. Tout se borne à une succession de scènes parfois fort scabreuses.

La dernière œuvre de Bjoernson, *Quand le vin nouveau fleurit*[1], est supérieure à *Mary* par le fond et par la forme sans qu'on puisse affirmer pourtant que le chant du cygne du poète soit digne de ses accents d'autrefois. Cette comédie naquit au milieu des horribles souffrances qui assombrirent les dernières années de Bjoernson. Admirons-en davantage la verve et la gaieté dont elle déborde. Verve que le poète dépense d'ailleurs à se contredire. Il brûle d'une main joyeuse l'objet de ses adorations anciennes. *Quand le vin nouveau fleurit* tourne en dérision les principes ibséniens sur le vrai mariage, ces principes ibséniens qui furent aussi des principes bjoernsoniens. *Quand le vin nouveau fleurit* raille l'individualisme exaspéré des jeunes filles scandinaves. Bjoernson constate que les jeunes gens de l'un et l'autre sexe capables de s'adapter aux obligations du mariage deviennent de moins en moins nombreux. On se marie moins et l'on se marie de plus en plus

Quand le vin nouveau fleurit, le vieux vin ferments, proverbe norvégien. Le norvégien n'a qu'un mot pour dire *vin* et *vigne*.

tard. Trois épisodes : l'épisode Hall-Hélène, l'épisode Tönning-Alberta et l'épisode des époux Arvik résument les idées nouvelles de Bjoernson sur le mariage nouveau. Une constatation à ce propos s'impose : la morale de l'auteur scandinave s'est considérablement relâchée.

Les vieillards, a dit un grand désabusé, donnent de bons conseils pour se consoler de ne pouvoir plus donner de mauvais exemples. Est-ce par lassitude d'avoir donné si longtemps de bons exemples que Bjoernson se mit sur le tard à donner des conseil suspects ?

Je note, au surplus (et ce serait un sujet d'étude) que le sentiment personnel de Bjoernson coïncide avec un mouvement général dans son pays. La conception intransigeante, implacable, du mariage mise en vogue par Henrik Ibsen est en baisse. La nature reprend ses droits, même en Norvège. Les deux romans de Knut Hamsun, *Benoni* et *Rosa*, attestent le changement survenu. André Haukland, lui aussi, conclut dans le *Mariage de Gunnar Raaben :*

« *Respect réciproque, libre individualité*, dans le mariage, ces principes ne valent rien. En ménage, si l'amour manque, les êtres humains les meilleurs s'ennuient et souffrent. La base du mariage, c'est l'amour. Moins de respect réciproque des individualités et plus de réciproque amour entre individus. »

Parvenus au terme de notre voyage, jetons sur l'œuvre si riche de Bjoernson un coup d'œil d'ensemble et posons-nous la question de rigueur : « Quel est, dans cette œuvre, le caractère saillant ? » Je réponds sans hésiter : « La vie, la fougue, l'esprit combatif; et aussi la variété. » On a pu en juger par l'examen sommaire auquel nous venons de nous livrer. Sommaire, en effet, car il ne tient compte (je le répète) que d'une partie de l'œuvre dramatique de Bjoernson, car il laisse de côté et ses

poésies lyriques et ses écrits politiques sociaux et moraux. Or nul n'ignore le destin réservé aux auteurs si féconds :

> On ne va pas, fût-on sur Pégase monté,
> Avec si lourd bagage à la postérité.

Qu'est-ce donc qui restera de Bjoernstjerne Bjoernson ? Je ne sais trop, mais j'ai idée qu'il restera de lui beaucoup moins que d'Henrik Ibsen. On m'embarrasserait fort en m'ordonnant de faire un choix parmi les œuvres complètes de ce dernier. Ses drames historiques me laissent assez froid, mais ses drames modernes, je les aime tous, je les admire tous également : *Les soutiens de la société*, *Maison de poupée*, *Les revenants*, *L'ennemi du peuple*, *Rosmersholm*. Si peu enclin que je sois à toujours admettre la thèse ibsénienne, je ne voudrais pour rien au monde qu'Ibsen n'eût pas écrit tout cela. Dans l'œuvre de Bjoernson, on se résigne plus volontiers à faire un choix. Faut-il tenter de pressentir le jugement que portera sur cet homme si encensé de son vivant la sévère mais équitable postérité ? J'incline à croire que ses œuvres les plus ardentes, les plus tumultueuses, que ses écrits de circonstance seront vite oubliés alors que ceux de ses drames et romans ou règne une sérénité relative survivront au fatal naufrage. *Le rédacteur*, *On pavoise*, *Dagland* vivront peut-être dans la mémoire des Norvégiens, mais ne sauraient trouver accès dans la bibliothèque épurée des lettres universelles. En revanche, j'admettrais avec délices dans cette auguste collection tous les romans de la première période : *Synnöve Solbakken*, *Arne*, *La fille de la pêcheuse*. J'y ajouterais la première partie d'*Au-dessus des forces*.

MAURICE MURET.

PETER CAMENZIND

ROMAN

SECONDE PARTIE [1]

II

Parlerai-je de l'amour ? Je restai toujours dans ce domaine un jeune garçon. Je le considérais comme une adoration purifiante, une flamme surgissant tout à coup dans ma mélancolie, des mains en prière tendues vers des cieux clairs. L'influence de ma mère, un sentiment mystérieux me firent toujours considérer les femmes comme un sexe étranger, charmeur et énigmatique. Il nous était supérieur par une grâce innée, je ne sais quoi d'essentiel, et nous devions le mettre au rang des choses saintes, parce que, comme les étoiles et les bleus sommets, il était loin de nous et plus près de Dieu. L'amour ! La vie sut y joindre pour moi son amertume, et je connus son goût âcre comme ses douceurs ; mais celles que j'adorai restèrent toujours sur le socle où je les avais placées. Ce fut mon rôle qui changea ; au lieu du prêtre agenouillé qui prie, je jouai trop souvent le rôle du polichinelle qu'on berne.

Je rencontrais presque chaque jour, en rentrant dîner, Rosi Girtaner, une jeune fille de dix-sept ans, souple et solide. Elle avait le visage étroit, le teint frais, les cheveux bruns et cette beauté pure et tranquille des jeunes filles qui ont encore leur mère et derrière elles des aïeules et des arrière-aïeules.

[1] Pour la première partie, voir la livraison de juillet.

Cette race ancienne avait été bénie par le ciel ; chaque génération avait pu offrir aux précédentes la parure d'un cercle de jeunes femmes, toutes tranquilles et bien élevées, toutes fraîches, toutes patriciennes et d'une impeccable beauté ! J'ai vu dans le temps, d'un maître inconnu, un portrait fait au seizième siècle et qui représente une jeune fille de la famille des Fugger ; c'est une des plus précieuses peintures qu'il m'ait été donné de contempler. Les femmes de la famille Girtaner, et Rosi en particulier, lui ressemblaient.

Je ne me rendais naturellement pas compte de tout cela à ce moment. Je la regardais marcher, avec une dignité tranquille et sereine, et je sentais tout ce qu'il y avait d'aristocratique dans sa simplicité. Quand j'étais assis le soir au crépuscule, je cherchais à l'évoquer ; et quand sa figure était présente devant mes yeux, un frisson délicieux courait sur mon âme d'adolescent. Mais ces moments devinrent bientôt douloureux, et l'atmosphère où je vivais se troubla. Je compris tout à coup à quel point elle m'était étrangère ; je me dis qu'elle ne me connaissait pas et ne désirait pas me connaître. Il y avait quelque chose d'indélicat, me semblait-il, presque un vol, à évoquer ainsi son image ; et c'était justement quand ces pensées devenaient particulièrement pénibles que je la voyais plus proche et plus vivante que jamais. Une volupté délicieuse remplissait mon cœur et mon pouls battait à me faire mal.

Ces extases me prenaient à tout moment, pendant une leçon ou même pendant une bataille avec mes camarades. Je fermais les yeux, je laissais tomber mes mains et il me semblait que j'enfonçais lentement dans quelque abîme profond. J'étais réveillé par une observation du maître ou par les coups de poing d'un adversaire. Je m'échappais, je courais en plein air, et je me plongeais dans la nature. Celle-ci me paraissait différente, vue à travers ma singulière rêverie, toute pleine de formes et de teintes plus rares ; la lumière et l'atmosphère pénétraient les choses ; je ne pouvais me rassasier des tons verts du fleuve, du rouge des toits, du bleu des montagnes. Mais toute cette beauté qui m'entourait ne me réconfortait pas ; j'en jouissais silencieu-

sement et tristement ! Elle me paraissait étrangère ; je m'en sentais comme tenu à l'écart. Et mes sombres idées revenaient toujours à Rosi : je pourrais mourir à cette heure sans qu'elle le sût, sans qu'elle désirât le savoir. Elle ne s'en préoccuperait aucunement et elle n'en serait pas chagrinée.

Je ne tenais pourtant pas à me faire remarquer d'elle ; volontiers, et sans même demander qu'elle apprît mon nom, j'aurais accompli pour elle quelque acte de dévouement inouï ou quelque grand sacrifice.

Je fis ce que je pus. Pendant de courtes vacances, je revins à la maison. Là, chaque jour, j'accomplissais en son honneur toute sorte d'actes de bravoure. Je gravis un sommet dangereux du côté le plus escarpé ; je fournis, sur le lac, en canot, des efforts excessifs. Je fis de grandes traversées aussi rapidement que possible. Rentrant un jour d'une de ces courses, brûlé par le soleil et avec une faim de loup, l'idée me vint de ne rien manger ni boire jusqu'au soir. Tout cela pour Rosi Girtaner. Je gravai son nom et ses louanges sur des arêtes éloignées et dans des gouffres que personne n'avait jusqu'alors visités.

Ma jeunesse, comprimée à l'école, prenait sa revanche. Mes épaules s'élargissaient, mon visage et mon cou se brûlaient, et mes muscles sur tout mon corps se fortifiaient et se gonflaient.

Deux jours avant l'expiration de mes vacances je fis encore à mon amour un nouveau sacrifice. Je voulais offrir des fleurs á Rosi. Je connaissais, dans des bandes de terre semées çà et là parmi les rochers à pic, quelques edelweiss. Mais je n'avais jamais aimé cette fleur maladive, sans parfum, sans couleur, et qui me paraissait sans âme. Je savais où trouver, en revanche, quelques buissons de rhododendron qui avaient crû dans les vires d'une paroi escarpée. Ils n'étaient pas faciles à cueillir, mais d'autant plus tentants, ayant gardé tout leur éclat malgré la saison avancée. Je voulais y arriver, et comme il n'y a rien d'impossible à la jeunesse et à l'amour, je finis par réaliser mon projet. J'avais en arrivant là-haut les mains déchirées et des crampes aux jambes, et j'étais dans une situation trop critique pour pouvoir yodler, mais mon cœur chantait et se soulevait de

plaisir. Je cueillis soigneusement les branches fraîches, et lorsque j'eus ma proie en ma possession je redescendis, le dos au rocher. J'avais mis les fleurs dans ma bouche. Dieu seul sait comment j'atteignis sain et sauf le pied de la paroi. Je me tirai d'affaire malgré ma témérité. Sur toute la montagne les rhododendrons étaient passés depuis longtemps. J'en rapportais les derniers rameaux. Les fleurs étaient encore fraîches et quelques-unes même en boutons.

Je ne lâchai pas mon bouquet, le lendemain, pendant mon voyage de retour. Il dura cinq heures. J'étais heureux, au début de revenir dans la ville de la belle Rosi; mais plus nous nous éloignions des montagnes, et plus je sentais croître en moi l'amour et le regret de mon pays natal. Je me souviens encore si bien de ce trajet en chemin de fer ! Le Sennalpstock était depuis longtemps hors de vue ; ses arêtes déchiquetées s'enfuyaient les unes après les autres; je les voyais disparaître avec un serrement de cœur.

Quand nous quittâmes le pays des montagnes, la plaine s'étendit devant nous, large, basse et toute couverte de verdure. Je l'avais à peine remarquée lors de mon premier voyage; cette fois-ci une tristesse et une inquiétude m'oppressèrent. Il me sembla que j'étais condamné à vivre désormais dans ces contrées toujours plates, que j'avais perdu sans retour mon droit de bourgeoisie et ma patrie. En même temps, le beau visage fin et paisible de Rosi m'apparut; je la savais si froide, si absolument indifférente, si étrangère à moi, que ma gorge se serra d'amertume et de chagrin. Les propres et joyeux villages de la plaine passaient devant mes fenêtres avec leurs clochers élancés et leurs pignons blanchis; des voyageurs montaient et descendaient, causaient entre eux, se saluaient, riaient, plaisantaient et fumaient; tous gens de la plaine, bien élevés, d'humeur facile, de caractère aimable. J'étais assis à l'écart, lourd fils des monts, muet, triste et maladroit. Je sentais que je n'étais plus chez moi; je compris que si j'avais été arraché à mes montagnes, je ne serais pourtant jamais un véritable habitant de ce pays, que je n'aurais jamais cette gaîté, ce brillant,

cette aisance, cette sécurité ! Les hommes de par ici se moqueraient toujours de moi ; c'est un d'eux qui épouserait plus tard Rosi Girtaner, et j'en trouverais toujours sur ma route pour me contrarier et me barrer le chemin.

Je ruminais ces idées en arrivant à la ville. Après avoir salué mes hôtes, je montai dans ma mansarde, j'ouvris ma malle et j'y pris une grande feuille de papier. Elle n'était pas de la sorte la plus fine, et lorsque j'eus entouré mes rhododendrons et que le tout fut attaché d'une grosse ficelle que j'avais par précaution rapportée de la maison, mon bouquet n'avait guère l'apparence d'un cadeau d'amoureux. Je le portai cependant avec le plus grand sérieux jusqu'à la rue où habitait l'avocat Girtaner, et au premier moment favorable j'entrai par la porte ouverte dans le vestibule mal éclairé par les derniers rayons du soir, et je posai mon informe paquet sur le large escalier seigneurial.

Personne ne me vit ; je ne sus jamais si Rosi avait reçu mon offrande. Mais j'avais gravi des parois de rocher ; j'avais risqué ma vie pour pouvoir poser un bouquet de rhododendron sur l'escalier de sa maison ; mon entreprise avait quelque chose de mélancolique et de comique à la fois, de tendre et de poétique, et mon cœur se remplit d'une douceur que je retrouve encore lorsque je me souviens de ces temps anciens. Ce n'est que dans mes heures de négation, quand je doute de tout et de Dieu même, que cette aventure de fleurs, comme du reste toutes mes autres aventures amoureuses, me parait une don-quichotterie.

Cette première histoire d'amour n'eut jamais de conclusion précise ; elle persista longtemps dans mon souvenir, et plus tard, en dépit de beaucoup d'autres passions, elle conserva toujours sa place dans mon cœur. C'était un sentiment paisible et tendre comme l'affection qu'on a pour une sœur ainée. Maintenant encore il ne me semble pas qu'il y ait jamais eu sur terre rien de si noble, de si pur, de si chaste, que cette paisible et exquise jeune patricienne. Lorsque, bien des années plus tard, à Munich, dans une exposition historique, je vis l'aimable et énigmatique portrait de la belle adolescente inconnue de la famille des Fugger, il me sembla que toute ma jeunesse se dressait de nouveau de-

vant moi et me fixait avec des yeux profonds et perdus dans le rêve.

Je grandissais et je me développais, et je devins peu à peu un homme. Une photographie qui fut prise de moi à cette époque me montre sous l'aspect d'un paysan noueux, de haute taille, vêtu de méchants habits d'écolier, avec des yeux pâles et un peu vagues, et des membres assez lourds. La tête seule avait quelque chose de fixé et de ferme. A mon propre étonnement, je quittai petit à petit les manières de l'enfant pour prendre celles du jeune homme, et j'attendis avec une sourde impatience le moment de partir pour l'université.

Je devais étudier à Zurich, et mes protecteurs avaient prévu pour moi, entre autres éventualités, la possibilité d'un voyage d'études. Toutes ces perspectives m'apparaissaient comme une belle image classique : des ombrages graves et accueillants, et les bustes d'Homère et de Platon. Entre eux j'étais assis penché sur des in-folio, et de tous les côtés la vue s'étendait, claire et gaie, sur la ville, les montagnes et un lumineux horizon. Mon caractère avait pris quelque chose de plus pondéré, mais de plus enthousiaste aussi ; et je me réjouissais de tout le bonheur qui devait m'échoir, persuadé que je saurais m'en rendre digne.

Je me mis, pendant ma dernière année d'école, à l'italien. Je commençai la lecture des vieux auteurs, me promettant d'en faire une étude plus approfondie pendant mes semestres de Zurich, à mes heures de loisir. Le jour vint où je dus dire adieu à mes maîtres et à mon hôte, et où je préparai ma petite malle ; et je m'en allai errer avec une volupté mélancolique autour de la maison où habitait Rosi.

Les vacances qui suivirent me donnèrent un amer avant-goût de la vie et troublèrent rapidement et durement mes belles perspectives d'avenir. Je trouvai d'abord ma mère malade : elle était au lit, ne parlait presque pas et parut à peine se réjouir de mon retour. Je n'en fus pas blessé, mais il me parut dur de ne trouver aucun écho à ma joie et à mon jeune orgueil. Mon père m'expliqua ensuite qu'il n'avait pas d'objection à me voir faire des études, mais que je ne devais compter sur lui

d'aucune façon. Si la petite pension qu'on me faisait ne suffisait pas, je devais m'arranger à me procurer par moi-même ce qui me serait nécessaire. A mon âge, il y avait déjà longtemps qu'il gagnait sa vie, etc.

Je ne fis guère de promenades, d'ascensions, de courses en bateau. Je dus travailler avec lui à la maison et aux champs ; et pendant le repos de l'après-midi je ne prenais plaisir à rien, pas même à lire.

J'avais été surpris et révolté de voir à quel point la vie avait vite anéanti les rêves de bonheur que j'avais formés. De ma souffrance même le remède surgit, et ce ne fut ni moins violemment ni moins rapidement. La vie m'avait montré la teinte grise des travaux de chaque jour; elle dévoila tout à coup à mes yeux surpris son caractère grave et son sérieux éternel. Une expérience douloureuse vint fortifier ma jeunesse par une simple et puissante leçon.

Un matin, aux premières heures d'une chaude journée d'été, alors que j'étais encore au lit, j'eus soif et je me levai pour aller prendre à la cuisine la cruche d'eau qui s'y trouvait. Je dus traverser la chambre de mes parents; je fus surpris par la respiration étrange de ma mère. Je m'approchai de son lit; elle ne me vit pas et ne me répondit pas; elle gémissait courtement; elle clignait des yeux et son visage était d'une pâleur bleuâtre. Je ne m'en effrayai pas au premier abord, bien que quelque peu angoissé; mais lorsque je vis ses deux mains qui reposaient sur les draps, paisibles comme des sœurs qui auraient dormi l'une à côté de l'autre, je compris que ma mère allait mourir, car elles portaient les traces d'une fatigue mortelle, et il n'y a pas un être vivant qui pût être à ce point sans volonté. Je ne pensai plus à ma soif; je m'agenouillai, je posai mes mains sur son front et je cherchai à voir dans ses yeux. Elle me regarda ; elle avait une expression de bonté et ne me paraissait pas souffrir. Je ne voulus pas réveiller mon père ; je me tins pendant deux heures à genoux près du lit et je vis ma mère mourir. Elle souffrit courageusement, sérieusement, sans plainte, comme elle l'avait fait toute sa vie ; elle m'a laissé un bel exemple.

La chambre était paisible et se remplissait lentement des premières lueurs de l'aurore; le village dormait encore, et j'eus tout le loisir d'accompagner en pensée l'âme de celle qui venait de me quitter, par-dessus les maisons, le lac et les sommets de neige, dans la froide liberté et le ciel pur d'un beau matin. Je ne souffrais pas; j'étais plein de surprise et de respect; un grand mystère s'était résolu devant moi, et j'avais vu dans un frisson léger se dénouer le cycle d'une vie.

Le courage silencieux de celle qui venait de partir avait quelque chose de sublime. De son auréole d'austérité et de patience un rayon m'avait effleuré. Je ne pensai pas à mon père qui dormait à côté de moi; au prêtre qui était absent; au sacrement et à la prière qui n'avaient ni sanctifié ni accompagné cette âme. Je tremblais sous le souffle terrible de l'éternité, qui venait de remplir la chambre et qui avait pénétré mon être.

Quand tout fut fini, quand les yeux furent éteints, pour la première fois de ma vie j'embrassai ma mère sur sa pauvre bouche flétrie, que le froid avait saisie déjà. Le contact glacé me remplit d'un effroi soudain; je m'assis sur le bord du lit et de grosses larmes me coulèrent l'une après l'autre sur les joues, le menton et les mains.

A son réveil, mon père, encore tout endormi et me voyant assis à côté de lui, me demanda ce qui était arrivé. Je ne répondis pas; je ne pouvais articuler une parole. Je sortis de la chambre, et comme dans un rêve, sans en avoir presque conscience, j'allai dans la mienne où je m'habillai lentement. Mon père arriva sur ces entrefaites.

— La mère est morte, dit-il. Tu le savais!

Je lui fis signe que oui.

— Pourquoi m'as-tu laissé dormir? Tu n'est pas allé chercher un prêtre. Que le....

Et il poussa un formidable juron.

J'eus tout à coup mal dans la tête comme si une de mes veines venait de sauter. Je marchai sur lui; je le tins solidement par les deux mains. En comparaison de moi, il n'avait pas plus de force qu'un enfant; je le regardai dans les yeux, sans pro-

noncer une parole. Il ne me dit rien, respira lourdement, mais resta absolument tranquille, et lorsque nous retournâmes tous les deux vers ma mère, la puissance de la mort l'avait saisi lui aussi, et son visage était devenu calme et solennel. Il se pencha vers la morte et commença à se plaindre doucement et naïvement, avec des cris aigus et faibles comme des cris d'oiseau. Je sortis pour annoncer notre deuil aux voisins. Ils m'écoutèrent, ne me posèrent aucune question, mais me serrèrent la main et offrirent leur aide. L'un courut au couvent pour chercher un père, et lorsque je rentrai à la maison, une voisine était déjà là qui soignait la vache à l'écurie.

Le prêtre apporta le saint-sacrement. Presque toutes les femmes du village étaient présentes. Toute la cérémonie se passa correctement et sans incidents. Tout semblait aller de soi-même, et ni mon père ni moi nous n'eûmes à nous occuper du cercueil. Pour la première fois je vis distinctement quel privilège il y avait, dans une circonstance douloureuse comme la nôtre, à appartenir à une communauté, petite, mais fidèle et sûre. J'aurais dû peut-être y réfléchir encore plus sérieusement.

Lorsque le cercueil eut été bénit, que la terre l'eut recouvert, et que la troupe étrange des vieux tubes à l'ancienne mode eut disparu, regagnant chacun sa boîte et son armoire, mon père, après avoir soigné le sien, eut une crise de faiblesse. Il commença tout à coup à se plaindre, m'expliquant dans un étrange langage à tournure biblique sa misère profonde. Sa femme était maintenant au cimetière, et il allait perdre son fils, qui partait pour l'étranger. Cela n'en finissait pas; je l'écoutais tout effrayé, et je fus sur le point de lui promettre de rester.

Mais avant que j'eusse ouvert la bouche, un phénomène extraordinaire se passa en moi. Tout ce que, depuis mon enfance, j'avais rêvé, espéré, tout ce à quoi j'avais follement aspiré repassa en une seconde comme devant un œil intérieur. Je vis les beaux et grands travaux qui m'attendaient, les livres à lire et ceux à écrire. J'entendis souffler le fœhn ; je contemplai les beaux lacs lointains et les pays du midi éclatants de couleur;

des hommes aux nobles visages spirituels, des femmes belles et fines qui allaient et venaient dans les rues; je vis les routes et les hauts passages des Alpes, les trains qui se hâtaient vers les pays éloignés; je vis tout cela à la fois, chaque chose pourtant distincte et nette, et derrière, dans le lointain illimité, un horizon clair traversé de nuages. Apprendre, créer, voir, voyager, toute l'abondance de la vie passa devant mes yeux comme une image fugitive. L'attrait puissant du monde inconnu frissonna inconsciemment en moi de nouveau, comme au temps de mon enfance.

Je me tus. Mon père continua à parler, en branlant la tête. J'attendis que sa violence s'épuisât. Cela arriva le soir seulement. Je lui dis ma ferme résolution de continuer mes études, et de chercher ma patrie future dans le royaume de l'esprit, sans lui demander du reste aucun secours, et aucun sacrifice. Il n'insista plus; il continua à me regarder avec des yeux misérables et la tête toute secouée. Il comprit que dès ce moment je suivrais ma route et que sa vie me deviendrait complètement étrangère. En écrivant ces lignes, je me souviens de ce jour, de mon père assis sur une chaise près de la fenêtre. Sa tête de paysan, sévère et fine, reposait immobile sur son cou grêle. Les cheveux courts commençaient à grisonner, et sur ses traits durs on voyait la lutte d'une énergie encore virile avec la souffrance et la vieillesse qui venait.

Sur lui, sur le séjour que je fis alors sous son toit, je n'ai plus maintenant à raconter qu'un petit incident, qui eut du reste son importance. Un soir de la semaine qui précéda mon départ, je vis mon père mettre son bonnet et saisir le loquet de la porte.

— Où vas-tu? lui demandai-je.

— Qu'est-ce que ça te fait? me répondit-il.

— Tu pourrais me dire, pourtant, s'il n'y a rien qui te tourmente.

Il se mit à rire :

— Tu peux venir avec moi, tu n'es plus un enfant.

Je le suivis à l'auberge. Quelques paysans y étaient déjà

devant une cruche de Hallauer; deux charretiers étrangers buvaient de l'absinthe; toute une tablée de jeunes gens jouaient au *yass* en faisant passablement d'embarras.

Je prenais à l'occasion un verre de vin, mais c'était la première fois que j'entrais sans avoir soif dans une auberge. Je savais, pour l'avoir entendu dire, que mon père était un fort buveur. Il buvait bien et beaucoup; c'est probablement pour cela que sa ferme, qu'il ne négligeait pourtant pas, ne se développait pas et restait toujours dans un état assez misérable. Je fus surpris de la déférence que lui témoigèrent l'aubergiste et les buveurs qui étaient là. Il fit venir un litre de vin vaudois, m'invita à en prendre, et me montra comment je devais le servir, en tenant d'abord le goulot tout près du verre, en allongeant ensuite le jet petit à petit, et en renversant, pour finir, la bouteille le plus possible. Il disserta ensuite sur les différents vins qu'il connaissait et qu'il buvait d'habitude dans les rares occasions où il avait quitté le pays, soit pour aller à la ville, soit pour voyager en Suisse romande. Il manifesta le plus profond respect devant le gros rouge de la Valteline, dont il distingua trois variétés. Il prit ensuite une voix basse et convaincue pour parler de certains vins du canton de Vaud; puis ce fut presque en chuchotant, et comme s'il narrait des contes de fées, qu'il en arriva au vin de Neuchâtel. Celui-ci, paraît-il, certaines années, quand on le verse dans le verre, mousse et forme une étoile. Il la dessinait avec son doigt mouillé sur la table. Il se livra ensuite à des dissertations impossibles sur la nature et le goût du vin de Champagne, dont il n'avait jamais bu, mais dont il croyait qu'avec une seule bouteille deux hommes pouvaient s'enivrer jusqu'à la mort.

Il se tut et se mit à fumer, les yeux songeurs. Il s'aperçut que je n'avais pas de tabac, et me donna dix centimes pour des cigares. Nous étions assis l'un en face de l'autre, nous soufflant mutuellement notre fumée au visage en vidant notre premier litre. Le La Côte doré et piquant me plaisait extrêmement. Les paysans qui étaient assis aux tables voisines de la nôtre

risqualent quelques propos avec nous, et finalement, timidement, avec une petite toux, ils vinrent l'un après l'autre se mettre à nos côtés. La conversation tomba sur moi. Je vis que ma réputation de grimpeur ne s'était pas encore tout à fait effacée. Toute sorte d'escalades hardies et de folles descentes furent racontées. Elles prenaient des airs de légendes. Nous avions fini nos deux litres et je commençais à avoir le sang à la tête. Bien que ce ne fût pas mon habitude, je me vantai de mes exploits et racontai l'incroyable grimpée faite sur la paroi supérieure du Sennalpstock, lorsque j'avais été cueillir les rhododendrons de Rosi Girtaner. Personne ne me crut, et devant le doute général la moutarde me monta au nez. Je provoquai les incrédules, les invitant à sortir pour se battre avec moi ; je les assurai que je ne les craignais pas et qu'au besoin je saurais leur tenir tête à tous.

Un vieux paysan courbé en deux alla prendre dans l'armoire une cruche de grès qu'il étendit sur la table. Il se mit à rire :

— Si tu es aussi fort que tu dis, casse cette cruche avec le poing. Nous te paierons autant de vin qu'elle en contiendra. Si tu n'y arrives pas, c'est toi qui paieras.

Mon père approuva. Je me levai, j'enveloppai ma main de mon mouchoir de poche et je frappai. Je dus frapper trois fois. A la dernière la cruche éclata en morceaux.

— Il faut payer ! cria mon père, qui jubilait.

Le vieux parut d'accord.

— Bien, dit-il, je vais vous payer autant de vin qu'il pourra en entrer dans la cruche ; mais maintenant il n'y en aura plus beaucoup.

Les fragments en auraient contenu à peine une chope. J'avais mal au bras et en outre ils se moquèrent de moi. Mon père lui-même me rit au nez.

— Tu as gagné, répondis-je. Je remplis un des morceaux de la cruche de ce qui restait de notre vin et je le versai sur la tête du vieux. Nous avions eu le dernier mot. C'est à nous qu'allèrent les applaudissements.

Nous nous livrâmes encore à quelques autres lourdes farces de ce genre. Enfin mon père me ramena à la maison et nous criâmes et chantâmes grossièrement dans la chambre où, trois semaines auparavant, ma mère était étendue dans son cercueil. Je dormis comme une masse.

Le lendemain, j'étais brisé et écœuré. Mon père se moqua de moi. Il était de belle humeur et jouissait visiblement de sa supériorité. Je me jurai à moi-même de ne plus boire et attendis impatiemment la date de mon départ.

Ce jour vint enfin; mais je ne sus pas tenir mon serment. J'appris à connaître le vaudois doré, le gros rouge de la Valteline, le Neuchâtel à l'étoile et beaucoup d'autres vins qui me sont devenus familiers.

III

Quand je m'échappai de l'atmosphère morne et déprimante de mon village, je pris à grands coups d'ailes mon essor vers le monde de la joie et de la liberté! Si je n'ai pas toujours su tirer suffisamment parti de la vie, je puis dire que j'ai joui follement, singulièrement, de ma jeunesse. Comme un jeune soldat qui se repose parmi les fleurs à la lisière des forêts en attendant le combat, je vivais dans un trouble délicieux, hésitant entre l'effort et la flânerie; prescient comme un prophète, je me penchais sur les sombres abîmes pour entendre le grondement des grands fleuves et des tempêtes; et je tendais mon âme pour percevoir les accords des choses et l'harmonie de la vie. Je buvais à longs traits les coupes pleines de mon adolescence; je souffrais en secret des souffrances qui m'étaient chères pour des femmes belles et respectueusement adorées, et je goûtai jusqu'au bout la joie la plus noble de la jeunesse virile : une pure et joyeuse amitié.

Dans un nouvel habit de drap, avec ma petite caisse pleine de livres et de quelques autres objets qui m'appartenaient, j'étais parti, prêt à tenter la conquête du monde et désireux de montrer aux rustres de chez nous que j'étais taillé d'un meilleur bois que les autres Camenzind. J'habitai trois belles années dans

la même mansarde, tout ouverte aux vents, mais d'où la vue s'étendait au loin. J'étudiai, je fis des poèmes; j'aspirais à toute la beauté de la terre, et je la sentais qui m'entourait, toute proche. Je ne mangeais pas chaque jour un repas chaud ; mais chaque jour, chaque nuit, chaque heure, mon cœur riait, chantait, pleurait, plein d'une joie folle, et serrait contre lui avec une ardeur passionnée la vie adorable.

Zurich fut la première grande ville que je vis. J'y arrivai en naïf et pendant quelques semaines j'ouvris tout grands les yeux.

L'idée ne me vint pas, à parler franc, d'admirer ou d'envier la vie citadine ; j'étais trop paysan pour cela ; mais je me réjouissais de la multitude des rues, des maisons et des hommes. Je regardais les boulevards pleins de voitures, les débarcadères des bateaux, les places, les jardins, les édifices fastueux et les églises. Je voyais les travailleurs courir en foule à leurs travaux, les étudiants à leurs réunions. Les voitures patriciennes passaient à côté de moi ; les sots se pavanaient, les étrangers se promenaient. Les femmes des familles riches, avec leur élégance à la mode et leur orgueil, me semblaient autant de paons égarés dans un poulailler. Elles leur ressemblaient ; comme les paons elles étaient jolies, vaniteuses et un peu ridicules.

Je n'étais pas timide, mais gauche et emprunté, et je ne doutais pas que je ne fusse tout à fait le garçon qu'il fallait pour apprendre à connaître à fond cette vie mouvementée de la ville, et plus tard sûrement arriver à m'y faire une place.

La jeunesse vint à moi sous la forme d'un beau jeune homme qui faisait ses études dans la même ville et avait loué au premier étage de ma maison deux élégantes chambres. Chaque jour, je l'entendais au-dessous de moi jouer du piano, et c'est là que je ressentis pour la première fois un peu de ce charme mystérieux de la musique, le plus féminin et le plus tendre des arts. Je voyais ensuite mon jeune voisin sortir, un cahier de notes ou un livre dans une main, dans l'autre une cigarette dont la fumée tourbillonnait derrière sa souple et élégante silhouette. Je me pris pour lui d'une affection timide, mais je ne m'en tins pas moins à l'écart. Je craignais le contact d'un homme dont la vie

facile, confortable et indépendante me rendrait plus lourds et plus humiliants ma pauvreté et mon manque de savoir-vivre. Ce fut lui qui vint à moi. Un soir, on frappa à ma porte ; j'en fus presque effrayé ; je n'avais pas encore reçu de visites. Le bel étudiant entra, il me donna la main, me dit son nom et agit avec moi aussi simplement et aussi cordialement que si nous étions de vieilles connaissances.

— Est-ce que vous ne seriez pas disposé à faire quelquefois un peu de musique avec moi ? me dit-il amicalement.

Mais je n'avais de ma vie touché un instrument. Je le lui dis, j'ajoutai qu'en dehors de l'art de yodler je n'en connaissais pas d'autre, mais que j'avais eu du plaisir à entendre son piano qui montait jusqu'à moi.

— Comme on peut se tromper ! cria-t-il joyeusement. J'aurais juré à vous voir que vous étiez musicien. C'est étonnant ; mais vous savez yodler. S'il vous plaît, yodlez-moi une fois. J'aime les yodels à en mourir.

J'étais très troublé, et je lui expliquai qu'il ne m'était pas possible de yodler ainsi dans une chambre et sur demande ; que je ne le faisais qu'à la montagne ou tout au moius en plein air et quand l'envie m'en prenait.

— Eh bien, vous yodlerez à la montagne ! Demain, ça vous va-t-il ? Je vous en prie. Nous pourrions partir tous les deux vers le soir. Nous nous amuserons et nous bavarderons un peu. Vous yodlerez là-haut et plus tard, quand la nuit tombera, nous souperons dans le premier village venu. Vous avez pourtant bien le temps ?

Du temps, j'en avais assez. Je fus vite d'accord. Je le priai ensuite de me jouer quelque chose, et je descendis avec lui dans son bel et grand appartement. Quelques gravures aux cadres modernes, le piano, un certain désordre assez pittoresque et un parfum de fines cigarettes donnaient à la chambre un aspect d'élégance confortable et un sentiment du home qui m'était tout à fait nouveau. Richard s'assit à son piano et joua quelques mesures.

— Vous connaissez ça, n'est-ce pas? me dit-il en me regardant par-dessus son épaule. Il me parut superbe lorsqu'il détourna ainsi la tête de son clavier et que je rencontrai ses yeux brillants.

— Non, lui dis-je; je ne connais rien.

— C'est de Wagner, des *Maîtres chanteurs*.

Et il continua à jouer. Le piano chantait, léger et pourtant puissant, sentimental et serein, et son chant m'enveloppait comme un bain tiède et excitant. Je contemplais en même temps avec un secret plaisir la nuque et le dos svelte du joueur et ses mains blanches de musicien. Je sentis passer en moi ce même sentiment d'admiration craintive, de tendresse et d'estime avec lequel je contemplais autrefois au collège certains de mes camarades aux cheveux noirs. J'avais en même temps comme un timide pressentiment que ce beau et élégant jeune homme pourrait devenir mon ami et réaliser ainsi mes aspirations déjà anciennes, mais pas encore oubliées, à une amitié de ce genre.

Le lendemain j'allai le prendre et nous montâmes lentement, en bavardant, une colline de moyenne hauteur, d'où nous voyions la ville, le lac, et les jardins, et d'où nous pûmes jouir de la beauté du crépuscule.

— Et maintenant, yodlez, dit Richard. Si je vous gêne, tournez-moi le dos; mais je vous en prie, yodlez le plus fort possible.

Il put être content. Je yodlai avec joie et avec rage, dans le lointain écarlate du soir, sur tous les tons et de toutes les manières. Lorsque je cessai, comme il allait parler, il s'arrêta, me montra la montagne et me fit signe d'écouter. D'une hauteur éloignée nous arriva une réponse. Elle s'enflait et se prolongeait. C'était un berger ou un voyageur. Nous l'entendîmes avec une joie tranquille. Pendant que nous tendions l'oreille, debout, dans la montagne, un frisson délicieux me saisit. Pour la première fois, j'eus cette sensation d'être près d'un ami, de n'être plus seul à regarder le bel horizon tout lumineux de nuages roses. Le lac, au crépuscule, commença à revêtir toute la gamme

des couleurs tendres ; et un peu avant le coucher du soleil, nous vîmes, entre les nuages qui s'ouvrirent, surgir, âprement découpées, quelques hautaines cimes des Alpes.

— Là-bas, c'est mon pays, dis-je. La paroi du milieu, c'est la Rothe Fluh, à droite le Geishorn, à gauche et un peu plus loin, cette cime ronde, le Sennalpstock. J'avais dix ans et trois semaines lorsque j'arrivai pour la première fois sur son large sommet.

Je clignai des yeux pour tâcher d'apercevoir encore quelques-unes des pointes qui devaient se dresser plus au sud. Au bout d'un moment Richard dit quelques mots que je ne compris pas.

— Que dites-vous ? lui demandai-je.

— Je dis que je sais maintenant quel est l'art que vous pratiquez.

— Lequel donc ?

— Vous êtes poète.

Je devins rouge et d'assez mauvaise humeur. Je ne comprenais pas comment il avait pu me deviner.

— Non, lui dis-je, je ne suis pas un poète. J'ai fait quelques vers à l'école, c'est vrai ; mais il y a longtemps que je ne compose plus rien.

— Est-ce que vous me les montrerez ?

— Ils sont brûlés depuis longtemps ; mais je ne vous les montrerais pas, même si je les avais encore.

— Ils étaient sans doute très modernes, avec beaucoup de Nietzsche dedans ?

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Nietzsche ? Grands dieux ! Vous ne connaissez pas Nietzsche ?

— Non pourquoi est-ce que je le connaîtrais ?

Il fut enthousiasmé de ce que je ne connaissais pas Nietzsche. Je m'en irritai et lui demandai s'il était monté déjà sur beaucoup de glaciers. Lorsqu'il m'avoua n'être encore allé sur aucun, je feignis le même étonnement railleur dont il venait de m'accabler. Il posa alors sa main sur mon bras et me dit :

— Vous êtes susceptible. Mais vous ne pouvez vous rendre compte à quel point vous êtes un homme enviable, un homme intact et en pleine santé, et comme il y en a peu. Voyez-vous, dans un an ou deux, vous connaîtrez Nietzsche et toute sa pacotille, beaucoup mieux que moi, parce que vous êtes plus capable et plus intelligent. Seulement, c'est comme vous êtes maintenant que je vous aime. Vous ne connaissez ni Nietzsche ni Wagner, mais vous êtes monté sur beaucoup de montagnes neigeuses et vous avez un bon visage de l'Oberland. Et je sais que vous êtes un poète. Je le vois à votre regard et à votre front.

J'étais surpris; je trouvais extraordinaire qu'il m'examinât si librement et me dit si ingénument ce qu'il pensait de moi.

Je le fus bien plus encore et je fus bien heureux lorsque, huit jours plus tard, dans le jardin très fréquenté d'une brasserie, il me demanda de boire *schmollis* avec lui. Devant tout le monde il me sauta au cou, m'embrassa, m'enlaça et tourna avec moi comme un fou autour de la table.

— Que va-t-on penser de nous? lui dis-je timidement.

— Ce qu'on en pensera? On pensera : en voilà deux qui sont fameusement contents ou fameusement ivres. Mais les trois quarts des gens ne penseront rien du tout.

Par Richard, j'entrai en relations avec beaucoup d'autres jeunes gens, étudiants, musiciens, hommes de lettres; avec des étrangers de toutes sortes de nationalités. Toutes les personnalités intéressantes, les amateurs d'art, les originaux de la ville finissaient par appartenir à son entourage. Je vis là bien des hommes de valeur, des travailleurs et des chercheurs hardis et profonds, philosophes, esthètes, économistes. J'appris d'eux beaucoup de choses. Je m'approprial des bribes de connaissances dans les domaines les plus divers. Je les complétai par beaucoup de lectures et je finis ainsi par me faire une idée de ce qui pouvait attirer et tourmenter les intelligences les plus remuantes de notre temps. Le coup d'œil que je jetai alors sur le monde de l'Internationale de l'esprit fut bienfaisant et encourageant pour mon développement. Je sympathisais avec tous

ces désirs, ces pressentiments, ces recherches, avec tout cet idéal, bien que, livré à moi-même, je ne me fusse probablement pas donné la peine de me faire une opinion sur ces sujets. Je voyais la plupart de ces hommes étudier, avec toute leur passion, toute l'énergie de leur pensée, les questions relatives à la situation actuelle et à l'organisation de la société, de l'Etat, des sciences, des arts, des méthodes d'éducation. Une minorité au contraire me semblait avoir surtout le pur désir de savoir, et travailler sans aucun motif personnel. Ils ne se souciaient pas même de rechercher quelle pouvait être leur situation dans le temps et dans l'espace; et du reste cette question commençait à peine à se poser pour moi.

Je ne contractai pas d'autres amitiés. J'aimais Richard exclusivement et jalousement. J'essayais de l'arracher même à ses relations féminines dont il avait beaucoup et d'assez intimes. Je me faisais une loi d'observer exactement les quelques rendez-vous qu'il me donnait; j'étais blessé lorsqu'il n'agissait pas de même à mon égard. Un certain jour il me pria de venir chez lui à une heure qu'il me fixa. Nous devions aller ramer ensemble. Quand j'arrivai, il n'était pas à la maison et je l'attendis en vain pendant trois heures. Le lendemain je lui reprochai vivement son manque d'égards.

— Pourquoi n'es-tu pas allé seul? me demanda-t-il en riant et tout étonné. Je t'avais complètement oublié. Ce n'est pourtant pas là un bien grand malheur.

— J'ai l'habitude de tenir ma parole, lui répondis-je vivement, mais je suis habitué aussi, il est vrai, à te voir faire peu de cas de ce qui me concerne. Quand on a autant d'amis que toi!

Il me regarda absolument stupéfait:

— Pourquoi prends-tu au sérieux une bagatelle?

— Je ne puis considérer mon amitié comme une bagatelle.

> Ce reproche entra si fortement dans son cœur
> Qu'il promit aussitôt de devenir meilleur.

Richard récita ces deux vers d'un ton solennel, me prit la tête et, suivant l'usage oriental, frotta son nez contre le mien. Il

me frotta jusqu'à ce que, riant assez jaune, j'arrivasse à me dégager. Mais notre amitié était de nouveau sans nuages.

Dans ma mansarde, j'avais les œuvres des philosophes modernes, des poètes et des critiques ; les revues littéraires d'Allemagne et de France, les nouvelles pièces de théâtre, les feuilletons parisiens et les esthètes viennois à la mode. Tous ces volumes m'étaient prêtés, quelquefois en précieux exemplaires. Mais plus sérieusement et plus amoureusement que de ces livres rapidement parcourus, je m'occupais de mes vieux conteurs italiens et d'études d'histoire. A côté d'œuvres sur l'histoire générale et la méthode historique, j'étudiai notamment les sources et les monographies de l'époque de la fin du moyen âge italien et français. Je rencontrai alors pour la première fois celui qui devint mon favori entre les hommes, François d'Assise, le plus glorieux et le plus divin de tous les saints. Ainsi se réalisa ce rêve dans lequel j'avais vu s'ouvrir devant moi toutes les richesses de la vie et de l'esprit. L'ambition, la joie, la vanité de la jeunesse réchauffaient mon cœur. Dans les salles de cours, je prenais contact avec la science profonde, difficile, quelquefois même ennuyeuse. Chez moi je me replongeais dans les histoires du moyen âge, tantôt terrifiantes, tantôt pieuses et familières, et dans les vieux et aimables auteurs. Je m'y reposais comme dans un pays de fées, plein d'ombre et de fraîcheur ; à moins que je n'écoutasse rouler jusqu'à moi la vague sauvage de l'idéal et de la passion moderne. Entre temps, j'allais entendre de la musique, je riais avec Richard, je jouissais de la société de ses amis, je fréquentais des Français, des Allemands et des Russes, j'écoutais lire d'étranges livres modernes, je visitais quelques ateliers de peintres et j'assistais à des soirées où s'exaltaient une foule de jeunes cerveaux brumeux, et où je m'égarais comme dans un fantastique carnaval.

Un jour je visitai avec Richard une petite exposition de tableaux modernes. Mon ami s'arrêta devant une toile qui représentait un pâturage avec quelques chèvres. Elle était peinte gentiment et soigneusement, mais dans un genre un peu vieillot et sans beaucoup de vigueur artistique. N'importe quel

Salon contient quelques œuvres de ce genre, aimables et insignifiantes. Je ne m'en réjouis pas moins de trouver une représentation fidèle des Alpes de mon pays. Je demandai à Richard ce qui pouvait lui plaire dans ce paysage.

— Ceci, me dit-il, — et il me montra dans un coin le nom du peintre; je ne pus déchiffrer les lettres écrites d'une couleur brun-rouge; — il n'y a pas grand talent dans ce tableau, on en trouverait facilement de plus beaux. Mais il n'y a pas de femme plus belle que celle qui l'a fait. Elle s'appelle Erminia Aglietti, et si tu veux, nous irons demain chez elle lui dire qu'elle est un grand peintre.

— Tu la connais?

— Certainement. Si ses toiles étaient aussi belles qu'elle l'est elle-même, elle serait riche depuis longtemps, et elle ne peindrait plus. Elle le fait sans goût et parce que, malheureusement, elle ne saurait faire autre chose pour vivre.

Richard ne pensa plus à la jeune artiste. Ce ne fut que quelques semaines plus tard qu'il revint sur ce sujet.

— J'ai rencontré hier Erminia Aglietti. Nous voulions lui faire une visite; serais-tu disposé à y aller maintenant? As-tu un col propre? Elle tient à ces choses-là.

Le col était propre et nous partimes, malgré quelque arrière-pensée de résistance de ma part. La camaraderie très libre que Richard et ses amis entretenaient avec quelques étudiantes et quelques jeunes filles qui faisaient de la peinture ne m'avait jamais plu. Les hommes s'y conduisaient sans aucune espèce d'égards, tantôt grossiers et tantôt ironiques, Les jeunes filles montraient un esprit pratique, une intelligence et une désinvolture qui me troublaient. Ce n'était pas là l'atmosphère paisible et pure dans laquelle j'aimais à me représenter et où je pouvais adorer respectueusement les femmes.

J'étais un peu intimidité en pénétrant dans l'atelier. Je connaissais le ton qui régnait dans les ateliers de peintre, mais c'était la première fois que je voyais un atelier de femme. Celui-ci m'apparut très simple et très en ordre. Trois ou quatre toiles terminées pendaient, déjà encadrées. Une autre qui n'avait pas

fini de recevoir la première couche de peinture était posée sur un chevalet. Des esquisses au crayon, très nettes et d'un joli aspect couvraient le reste de la paroi. Il y avait enfin une bibliothèque à moitié vide.

La jeune artiste répondit froidement à notre salut. Elle posa son pinceau, et, gardant son tablier de peintre, s'adossa à la bibliothèque. Elle ne paraissait pas disposée à perdre trop de temps avec nous.

Richard lui fit d'infinis compliments sur le tableau qu'elle avait exposé. Elle se moqua de lui et le pria de s'arrêter.

— Mais, mademoiselle, je pourrais avoir l'intention d'acheter votre paysage. Les vaches sont vraiment d'une vérité....

— Ce sont des chèvres, dit-elle tranquillement.

— Des chèvres, naturellement, des chèvres. Je voulais dire qu'elles étaient d'un travail étourdissant. Ce sont des chèvres, elles ont une vie, tout à fait... de chèvres. Demandez plutôt à mon ami Camenzind, qui est un enfant de la montagne ; il vous dira que je n'ai pas tort.

Pendant que j'écoutais, à la fois embarrassé et amusé, le verbiage de mon ami, le regard de la jeune fille m'étudiait et me dévisageait longuement, sans aucune espèce de timidité.

— Vous êtes de l'Oberland?

— Oui, mademoiselle.

— On le voit. Eh bien, que pensez-vous de mes chèvres?

— Elles sont certainement très bien. En tout cas, je ne les aurais pas prises pour des vaches, comme Richard.

— Vous êtes bien bon. Etes-vous musicien?

— Non, étudiant.

Elle ne m'adressa plus la parole et j'eus tout le loisir alors de l'examiner.

Son long tablier la recouvrait toute et empêchait de juger de sa taille ; son visage ne me parut pas d'une grande beauté. Le profil était maigre et sévère, les yeux assez durs, la chevelure abondante, noire et molle. Ce qui me troublait et me répugnait presque, c'était son teint. Il me rappelait un peu le gorgonzola et je n'aurais pas été étonné d'y trouver des éraflures vertes. Je

n'avais pas encore vu cette pâleur latine, et à cette heure, sous la lumière matinale et peu favorable de l'atelier, sa peau prenait d'une manière effrayante l'apparence de la pierre; non pas du marbre, mais d'une pierre efflorescente et blanchie par la décomposition. Je n'étais pas habitué non plus, il est vrai, à juger d'un visage de femme par sa forme. J'en remarquais surtout, un peu à la manière des jeunes garçons, l'éclat, les couleurs et le charme.

Richard me parut, lui aussi, assez mal disposé par cette visite. Je fus d'autant plus étonné et même effrayé lorsque, quelque temps après, il vint me dire que l'Aglietti serait heureuse de faire mon portrait. Elle ne voulait de moi que quelques études, ne me mettrait dans aucun de ses tableaux; mais ma large figure avait quelque chose de typique.

Avant de poursuivre plus avant ce sujet, je raconterai un autre petit événement qui devait changer toute ma vie et avoir une influence décisive sur mon avenir. Un matin, je me réveillai promu à la dignité d'écrivain. J'avais essayé, sur les instances de Richard et seulement comme exercice de style, de mettre sur le papier, à l'occasion, quelques types pris parmi notre groupe d'amis, les conversations entendues, les petits incidents dont j'avais été le spectateur, et autres choses de ce genre. J'avais écrit en outre quelques essais littéraires et historiques.

Un matin, comme j'étais encore au lit, Richard entra chez moi. Il posa trente-cinq francs sur ma couverture. « Cela t'appartient, » me dit-il. Il avait un ton d'homme d'affaires. Je l'interrogeai en vain et ce ne fut qu'après avoir épuisé toutes les suppositions que je le vis tirer un journal de sa poche. Il me montra qu'il contenait une de mes petites nouvelles. Il avait copié plusieurs de mes manuscrits, les avait portés à un journaliste de ses amis, et, sans m'en rien dire, les lui avait vendus. Je tenais dans mes mains, en même temps que ma première œuvre imprimée, les honoraires qui avaient été versés pour elle.

Je ne savais trop que dire. J'étais, il est vrai, assez irrité des cachotteries de Richard; mais le premier et si doux orgueil d'écrivain, le bel argent que j'avais gagné, la pensée de la petite

gloire de littérateur que je pourrais peut-être acquérir, finirent par prendre le dessus.

Grâce à mon ami, je fis au café la connaissance de son journaliste. Il me pria de lui laisser les autres travaux qui lui avaient été montrés par Richard, et m'invita à lui en envoyer de nouveaux. Il y avait je ne sais quoi d'original dans mes essais, dans mes compositions historiques surtout. Il serait heureux d'en recevoir encore et me promit de me rétribuer convenablement. Je compris seulement alors quelle importance la chose avait pour moi. Je pourrais non seulement manger à ma faim chaque jour, payer mes petites dettes; mais encore secouer le joug des études et arriver bientôt peut-être à vivre de mon travail de prédilection.

Je cachais soigneusement mes soucis d'argent à Richard. Je me gênais devant lui assez inutilement; je n'aimais pas à lui demander de m'aider et je n'acceptais jamais son secours que pour un court laps de temps.

Je ne me considérais pas comme un littérateur. Ce que j'écrivais, c'était du feuilleton, non de la littérature. Mais je gardais l'espoir secret de pouvoir un jour faire une œuvre littéraire, le chant éloquent et passionné du désir et de la vie.

Parfois, dans le miroir clair et joyeux de mon âme, un voile de mélancolie s'étendait. Je ne m'en troublais guère. Un jour, ou une nuit, je la ressentais comme une tristesse vague, comme un sentiment d'isolement. Elle disparaissait sans laisser de traces, et ne revenait que quelques semaines ou quelques mois plus tard. Je m'y habituais comme à une amie familière. Ce n'était pas une souffrance, mais une fatigue et un trouble qui avaient aussi leur douceur. Quand elle me prenait la nuit, je ne dormais pas; je restais pendant des heures à ma fenêtre à contempler le lac noir, les silhouettes des montagnes dessinées sur le ciel pâle et les belles étoiles. J'étais pris à ces moments-là d'une sorte d'angoisse, assez intense et assez douce en même temps. Toute cette beauté de la nuit semblait me reprocher quelque chose, et j'avais le sentiment que ce reproche était justifié. Les étoiles, les montagnes, le lac, cherchaient celui qui

saurait comprendre le muet langage de leur beauté et de leur souffrance et qui saurait l'exprimer. Celui-là, c'était moi ; telle était ma vraie vocation. Je devais me faire le poète et l'interprète de la nature silencieuse. De quelle façon je pourrais y arriver, je ne me le demandais pas. Je sentais le désir de la nuit sombre et profonde monter impatiemment jusqu'à moi. Je ne pris jamais la plume alors. Mais ces voix confuses faisaient peser sur moi comme un sentiment de responsabilité, et je passais d'habitude les jours qui suivaient de telles nuits à de solitaires promenades. Je pensais ainsi montrer un peu d'amour à la terre, qui s'était morfondue en muettes implorations à mon égard. Cette idée me faisait rire, quand mon excitation était tombée.

Mais ces promenades eurent sur ma vie une sérieuse influence. Je passai une grande partie des années qui suivirent à faire des tours à pied, et je parcourus ainsi bien des pays. Je voyageais quelquefois pendant des semaines, et quelquefois pendant des mois. Je pris l'habitude de partir pauvre d'argent, un morceau de pain dans ma poche, de passer mes journées solitaire, et de coucher souvent en plein air.

Toute ma littérature m'avait fait oublier ma jeune peintre. Je reçus un jour un billet d'elle : « J'aurai jeudi quelques personnes pour le thé. Venez, je vous en prie, et amenez avec vous votre ami. »

Nous y allâmes et trouvâmes réunie chez elle toute une petite colonie d'artistes. Presque tous étaient des gens sans aucune réputation, des oubliés, des ratés ; et bien que tous fussent joyeux et satisfaits, j'en reçus je ne sais quelle impression attristante.

On passa du thé, des beurrées, du jambon et de la salade. Je ne connaissais personne. Comme je n'aimais guère causer, je mangeai silencieusement et continuellement pendant une demi-heure. Autour de moi chacun sirotait son thé et bavardait. J'avais vidé le plat de jambon ; je ne sais trop pourquoi j'étais plein de l'idée erronée qu'il y en avait une seconde assiette ; et lorsque, l'un après l'autre, les invités voulurent, eux aussi,

manger quelque chose, ils ne trouverent plus rien à se mettre sous la dent. J'entendis des rires étouffés et je surpris des regards ironiques. Furieux, je maudis l'Italienne et son jambon. Je me levai, et m'excusai brièvement auprès d'elle ; je lui promis d'apporter une autre fois mon souper avec moi, et je pris mon chapeau.

L'Aglietti me l'enleva des mains. Elle me regarda d'un air sérieux et étonné et me pria de rester. La lumière d'une lampe à pied tombait sur son visage, adoucie par le capuchon ; et je compris, malgré ma colère, d'un œil soudainement devenu intelligent, toute la surprenante et parfaite beauté de cette femme. Ma conduite me parut sotte et bête. Comme un écolier puni j'allai me mettre dans un coin. Je m'assis là et feuilletai un album de vues du lac de Côme. Les autres invités buvaient du thé, changeaient de place, riaient et parlaient entre eux. Je ne sais où, dans le fond de la chambre, on entendait accorder des violons et un violoncelle. Un rideau fut tiré ; quatre jeunes gens étaient assis devant des lutrins improvisés et prêts à exécuter un quatuor d'instruments à cordes. La jeune peintre vint à moi ; elle posa sa tasse de thé sur une petite table, et avec un signe amical prit un siège à mes côtés. Le quatuor commença ; il dura longtemps, mais je n'entendis rien. Je regardais avec de grands yeux ronds la femme gracieuse, fine et si joliment habillée dont je n'avais pas su voir la beauté et dont j'avais mangé toutes les provisions.

Je me rappelai avec joie et avec crainte qu'elle avait voulu faire mon portrait. Je pensai ensuite à Rosi Girtaner, à mon escalade, à la recherche des rhododendrons, à l'histoire de la reine des neiges, et tout cela ne m'apparut plus que comme une sorte de préparation à l'heure que je vivais aujourd'hui.

La musique finie, ma voisine ne s'en alla pas comme je l'avais craint. Elle resta à sa place et se mit à bavarder avec moi. Elle me félicita d'une de mes nouvelles, lue dans le journal. Elle plaisanta Richard autour duquel se pressaient quelques jeunes filles dont le rire sans souci éclatait de temps en temps dans l'atelier. Elle me demanda la permission de faire mon

portrait. Une idée me passa alors par la tête et sans transition je continuai la conversation en italien. J'en fus récompensé par le joyeux regard de surprise qui éclaira ses yeux vifs de Méridionale. Je jouis surtout de l'entendre parler sa langue, sa langue qui cadrait si bien avec sa bouche, avec ses yeux, avec toute sa personne ; la claire, élégante et souple *lingua toscana*, relevée d'un léger accent tessinois qui lui donnait un charme de plus. Moi-même je ne parlais ni élégamment ni facilement, mais cela ne me troublait en rien. Il fut convenu que je reviendrais le lendemain et que ce jour-là elle ferait mon portrait.

— *A rivederla*, lui dis-je au départ, et je m'inclinai aussi profondément que possible.

— *A rivederci domani.*

Elle fit un signe d'assentiment et me sourit.

Quand je sortis de chez elle, je marchai toujours plus loin, droit devant moi. La route finit par me conduire sur la crête d'une colline, et tout à coup je vis s'étendre à mes pieds le beau paysage sombre. La nuit régnait, tranquille ; un seul bateau faisait des bordées sur le lac ; sa lanterne rouge revêtait de teintes écarlates l'eau qui ondulait. De temps en temps une vague isolée venait mourir sur le bord, toute frangée de l'argent pâle de son écume. D'un jardin tout proche montaient des rires et des airs de mandoline. Le ciel était en grande partie couvert de nuages et un vent fort et chaud soufflait sur le coteau.

Comme le vent joue avec les branches des arbres fruitiers et les noires couronnes des marronniers, les agite et les plie, les fait gémir, et rire et pleurer, la passion jouait avec moi. Sur la crête de la colline où j'étais arrivé, je m'agenouillai, je me couchai par terre ; je me relevai en gémissant ; je frappai le sol du pied et je jetai mon chapeau loin de moi. Puis je cachai ma tête dans les herbes, j'essayai d'ébranler les arbres, je pleurai, je ris et je sanglotai tour à tour. J'avais des crises de rage, puis la honte me prenait. Je me sentais pénétré d'une joie divine et

ensuite accablé d'une fatigue mortelle. Au bout d'une heure mon excitation était complètement tombée; j'étais inondé de sueur et il me semblait que j'allais étouffer de chaleur. Mon cerveau était vide; je n'avais plus ni volonté ni sentiment. Comme dans un rêve je redescendis la colline; je parcourus presque la moitié de la ville, et voyant dans une rue écartée un petit café encore ouvert, j'y entrai, sans trop savoir ce que je faisais. Après avoir bu deux litres de vin vaudois, je revins chez moi au lever du soleil, complètement ivre.

L'après-midi, lorsqu'elle me vit arriver, Mlle Aglietti fut effrayée de mon aspect :

— Qu'est-ce qui vous arrive? Etes-vous malade? Vous avez l'air absolument défait.

— Rien de grave, lui dis-je. J'étais complètement ivre, cette nuit, voilà tout. Commencez seulement, je vous en prie.

Elle me fit asseoir sur une chaise et me pria de ne pas bouger. Je suivis à la lettre cette recommandation; je fermai bientôt les yeux, et passai tout l'après-midi dans l'atelier à dormir. Je rêvais, probablement à cause de l'odeur de térébenthine qu'exhalaient les boîtes de peinture, que notre canot, à la maison, venait d'être fraîchement reverni. J'étais couché dans l'herbe et voyais mon père travailler avec le pot et le pinceau. La mère était aussi là. Je lui demandai si elle n'était pas morte, et elle me répondit doucement :

— Non, parce que si je m'en allais, tu deviendrais certainement un vaurien comme ton père.

Lorsque je me réveillai, je tombai de ma chaise. Je me trouvai, à mon grand étonnement, au milieu des pinceaux et des couleurs d'Erminia Aglietti. Elle-même n'était pas là; mais comme dans la chambre à côté j'entendis un bruit de vaisselle qu'on remuait, j'en conclus que ce devait être l'heure du souper.

— Etes-vous réveillé? me cria-t-elle.

— Oui. Est-ce que j'ai dormi longtemps?

— Quatre heures. Vous n'avez pas honte?

— Un peu. Mais j'ai fait un si beau rêve!

— Dites-le moi.

— Oui, si vous revenez et si vous me pardonnez.

Elle rentra, mais elle ne voulut pas m'accorder son pardon avant que je lui eusse raconté mon rêve. Je commençai, et pendant mon récit je me replongeai profondément dans la période oubliée de mon enfance. Lorsque je me tus, il faisait complètement nuit. Je lui avais narré et je m'étais remémoré à moi-même toutes mes aventures de jeunesse. Elle me tendit la main, défit les plis de mon habit froissé, m'invita à revenir un matin pour mon portrait. Je sentis qu'elle avait compris mon manque d'usage et qu'elle me l'avait pardonné.

Les jours suivants, je passai chez elle bien des heures. Nous ne parlions pas; j'étais assis tranquillement; il me semblait rêver. J'entendais le bruit tranquille des fusains sur le papier, je respirais l'odeur légère des couleurs à l'huile qui flottait dans la chambre, et je n'avais qu'une idée en tête. J'étais près de la femme que j'aimais, et ses yeux reposaient constamment sur moi. La lumière blanche de l'atelier inondait les parois; quelques mouches endormies bourdonnaient aux fenêtres, et dans la petite pièce à côté la lampe à esprit-de-vin chantait; car elle m'offrait après chaque séance une tasse de café.

Quand j'étais chez moi, je pensais souvent à Erminia. Je ne pouvais avoir aucune estime pour son talent; mais ce fait n'avait pas d'influence sur mon amour. Elle était si belle, si bienveillante, si limpide et si sûre; que me faisaient ses tableaux? Je trouvais au contraire un courage admirable dans son patient travail. C'était la femme dans son combat avec la vie, l'héroïne pleine de persévérance et de tranquille endurance. Quoi de plus vain, du reste, que ces réflexions sur une personne qu'on aime! Elles rappellent ces chants populaires ou militaires, où paraissent toutes sortes de choses, mais dont le refrain revient toujours avec entêtement, et là même où il semblerait cadrer le moins.

J'ai gardé dans mon souvenir l'image de la belle Italienne. Elle n'est pas confuse, mais elle manque de tous ces petits dé-

tails qui vous frappent plus encore peut-être chez les étrangers que chez ceux qui vous tiennent de près. Je ne sais comment elle se coiffait, quels vêtements elle portait ; je ne saurais même pas dire si elle était grande ou petite. Lorsque j'évoque son visage, je vois une belle figure de femme, un noble profil et une sombre chevelure. Elle n'avait pas de grands yeux, mais le regard était vif ; et dans son visage pâle et si vivant, la bouche étroite où se lisait toute sa maturité sérieuse dessinait un arc parfait.

Quand je pense à elle, à cette période passionnée de ma vie, je me souviens toujours de ce soir passé sur la colline. Le vent chaud du lac soufflait cependant que je pleurais, que je m'exaltais et faisais mille folies. Et d'un autre soir encore dont je vais parler.

Je devais, d'une façon ou d'une autre, je m'en rendais compte, faire des aveux à la jeune femme et lui demander de m'épouser. Si nous n'avions pas vécu côte à côte, j'aurais pu continuer à l'adorer sans qu'elle le sût, et j'aurais souffert en silence. Mais la voir presque chaque jour, lui parler, lui donner la main, aller chez elle, toujours avec cet aiguillon dans le cœur, je ne m'en sentais plus la force.

Quelques-uns de nos artistes et leurs amis avaient organisé une petite fête en plein air. Nous nous étions réunis au bord du lac, dans un joli jardin, à la fin de l'été. Le soir était lourd et chaud. Nous écoutions la musique en buvant du vin et de l'eau glacée, et nous nous amusions à regarder les lanternes vénitiennes qui pendaient entre les arbres en longues guirlandes. Après bien des causeries, des plaisanteries, des rires, nous nous mîmes à chanter. Je ne sais quel jeune peintre prenait des poses romantiques ; il était coiffé d'un bonnet extraordinaire et, adossé à la balustrade, s'amusait avec une guitare à long col. Les quelques artistes connus de notre groupe n'étaient pas venus, ou du moins se tenaient à l'écart parmi les gens âgés et sérieux. Plusieurs jeunes femmes avaient mis de claires toilettes d'été ; mais la plupart avaient gardé leurs costumes ordinaires, assez

fripés. Je fus frappé désagréablement par une vieille et laide étudiante. Elle s'était coiffée d'un chapeau de paille d'homme, fumait des cigares, et vidait courageusement les bouteilles de vin sans cesser de parler beaucoup et fort.

Richard, suivant son habitude, était allé rejoindre les jeunes filles. J'étais assez calme, malgré l'excitation qui régnait. Je buvais peu et j'attendais l'Aglietti qui m'avait promis de faire avec moi une promenade sur le lac. Elle vint enfin, me fit cadeau de quelques fleurs, et nous montâmes dans un petit bateau.

L'eau était calme comme de l'huile, et sans couleur comme elle est la nuit. Je poussai rapidement le canot léger loin des rives. Je ne pouvais détacher mes regards de la femme élégante qui s'était assise en face de moi au banc du gouvernail. Elle avait l'air heureux et à son aise. Le ciel était encore bleu au-dessus de nos têtes. De pâles étoiles apparaissaient les unes après les autres. Sur le bord on entendait de la musique et des gens qui s'amusaient à des jeux en plein air. L'eau paresseuse bruissait doucement au contact de la rame; d'autres bateaux flottaient çà et là, à peine visibles sur l'eau noire. Je ne m'en préoccupais guère. Je ne pensais qu'à ma jolie pilote et à la déclaration que je voulais lui faire. J'avais le cœur serré comme par un lourd anneau de fer. Tout ce qu'il y avait de beau et de poétique dans le paysage de ce soir, la promenade en bateau, les étoiles, le lac tiède et tranquille, tout m'angoissait. Je me trouvais, me semblait-il, comme dans un beau décor de théâtre et j'étais appelé à y jouer un rôle sentimental. Oppressé par le silence absolu, car nous nous taisions tous les deux, je donnais des coups de rame aussi violents que possible.

— Comme vous êtes fort ! dit la jeune femme songeuse.

— Vous voulez dire que je suis gros.

— Non, je parle de la force musculaire.

— Oui, fort, je le suis.

Cette conversation ne constituait pas un début très approprié. Je continuai à ramer, triste et de mauvaise humeur. Au

bout d'un moment, je la priai de me raconter quelque chose de sa vie.

— Que voulez-vous que je vous dise?

— Tout, lui répondis-je. Mais de préférence une histoire d'amour. Je vous en raconterai une aussi, une qui m'est arrivée, la seule. Elle est très courte et très belle et elle vous amusera.

— Qu'est-ce que vous me racontez là? Eh bien, commencez.

— Non, vous d'abord. Vous savez déjà beaucoup plus de choses sur moi que je n'en sais sur vous. Dites-moi si vous vous êtes jamais éprise de quelqu'un, ou si, commme je le crains, vous êtes beaucoup trop intelligente et trop orgueilleuse pour cela.

Erminia réfléchit une minute.

— Voilà encore une de vos idées romantiques, me dit-elle. Vous voulez vous faire raconter des histoires par une femme, la nuit, sur le lac. Mais je n'en suis pas capable. Vous autres poètes, vous êtes habitués à trouver de jolis mots pour tout ce que vous voulez dire, et vous refusez toute espèce de cœur à ceux qui parlent un peu moins de leurs sentiments. Vous vous êtes trompé en ce qui me concerne; je ne crois pas qu'on puisse aimer plus profondément et plus violemment que je ne le fais. J'aime un homme qui est lié à une autre femme; et il ne m'aime pas moins. Nous ne savons s'il nous sera jamais possible de réunir nos deux vies. Nous nous écrivons, nous nous rencontrons quelquefois aussi....

— Puis-je vous demander si cet amour vous rend heureuse, ou malheureuse, ou tous les deux?

— Ah! l'amour n'a pas pour but de nous rendre heureux. Je crois qu'il a pour but surtout de nous permettre d'éprouver notre résistance devant la souffrance et devant l'épreuve.

Je comprenais si bien ce qu'elle voulait dire! Je ne pus articuler un mot. Un sourd gémissement monta à mes lèvres.

Elle l'entendit.

— Ah! dit-elle, vous connaissez déjà ça? Vous êtes encore si jeune! Voulez-vous vous confier à moi? Mais seulement si vous en avez le désir.

— Une autre fois, peut-être, mademoiselle Aglietti. Je n'ai pas de courage aujourd'hui et je suis fâché de vous avoir troublée comme je l'ai fait. Voulez-vous que nous retournions?

— Si vous le désirez. A quelle distance sommes-nous du bord?

Je ne lui répondis pas. L'eau rejaillit contre la rame que je lui opposai et le canot tourna. A voir mon premier coup d'aviron, on eût pu supposer que j'avais à lutter contre toute la force de la bise. Le bateau glissait rapidement sur la surface de l'eau. Dans le trouble où ma honte et mon désespoir m'avaient plongé, je sentais la sueur qui coulait à grosses gouttes et se glaçait sur mon visage. Un frisson me courait à travers les veines à penser comme j'avais été près de jouer le rôle de l'amoureux transi, du soupirant repoussé à qui on ne refuse pourtant pas des consolations maternelles. Cela du moins m'avait été épargné. Je devais maintenant tâcher de vivre avec ma souffrance. Je ramai comme un possédé.

La jolie demoiselle parut assez interloquée lorque, arrivée au bord, je pris dès que je le pus congé d'elle et la laissai seule.

Le lac était aussi paisible, la musique aussi gaie, les lanternes aussi joyeuses et aussi rouges qu'auparavant; mais tout prenait maintenant pour moi un aspect niais et ridicule, la musique surtout.

Le guitariste à l'habit de velours était toujours là, son instrument fièrement suspendu en bandoulière, par deux longs rubans de soie. Je l'aurais volontiers roué de coups.

Et nous avions encore un feu d'artifice en perspective! Que tout cela était donc enfantin!

J'empruntai quelques francs à Richard et, le chapeau sur la nuque, je me mis à me promener de long en large. Je marchai ainsi plusieurs heures. Je ne voulais pas rentrer à la ville. Je commençais à avoir sommeil; je m'étendis dans un pré, mais une heure après je me réveillai tout mouillé de rosée, transi jusqu'aux os et plein de courbatures. Je me relevai et allai jusqu'au village le plus proche. C'était le petit matin. Des fau-

cheuses passaient dans la rue poussiéreuse ; les valets endormis regardaient à travers les portes d'écurie. Toute la campagne se préparait à ses travaux de l'été. « Que n'es-tu resté paysan ! » me dis-je. Je traversai assez honteux le village, et malgré ma fatigue je continuai à marcher jusqu'à ce que la chaleur du soleil me permit de prendre quelques heures de repos. Je me couchai sur l'herbe maigre de la lisière d'un taillis de jeunes hêtres et j'y dormis jusque tard dans l'après-midi. Quand je me réveillai, j'étais entêté par l'odeur du pré et j'avais les membres rompus comme ils ne peuvent l'être qu'après un long somme sur la terre du bon Dieu. La fête, la promenade en bateau, tout me parut si loin, si plein de tristesse et si morne, comme un roman lu plusieurs mois auparavant.

Je restai trois jours absent. J'avais la peau brûlée par le soleil. J'hésitai un instant à retourner chez moi, à aller aider mon père à faire ses foins.

Ma souffrance ne me tint pas quitte pour cela. A mon retour je fuis la jeune peintre comme la peste, mais je dus me résigner à me retrouver avec elle, et dès lors toutes les fois que je rencontrais son regard ou qu'elle m'adressait la parole, je sentais toute ma misère qui me remontait à la gorge.

HERMANN HESSE

(Traduit de l'allemand par J. Brocher.)

(*La suite prochainement.*)

CHRONIQUE PARISIENNE

La quinzaine des souverains étrangers. — Ce qu'on voit à la revue de Longchamp. — La navigation aérienne et le meeting de Champagne. — A propos des Salons de peinture. — Un roman posthume de Taine.

De juin à juillet, les souverains étrangers ont tenu tant de place dans la vie parisienne que, lorsqu'ils sont partis, que la rue est redevenue libre et que voitures et piétons ont pu circuler, il nous a semblé que quelque chose nous manquait. La visite du tsar et de la tsarine de Bulgarie et celle du roi et de la reine des Belges se sont suivies à peu d'intervalle. Les premiers ont fait leur entrée à Paris entre deux averses ; les seconds nous ont ramené le beau temps. Selon une coutume qui remonte au premier voyage d'Edouard VII et qu'on applique depuis à tous les souverains, de quelque côté qu'ils viennent, ces chefs d'Etats sont arrivés par le chemin de fer de ceinture et la petite gare de l'avenue du Bois de Boulogne. Cela leur a fait faire un petit détour, mais les autres points d'accès de la capitale seraient trop peu décoratifs. Nos gares des grandes lignes s'ouvrent sur des quartiers populeux et des faubourgs aux maisons grises et tristes dont la République veut épargner la vue à ses hôtes royaux. Il sied au contraire de déployer devant eux le large tapis bordé de verdure de l'avenue du Bois, que borne et domine l'Arc de triomphe, puis l'avenue des Champs-Elysées, si imposante dans sa large déclivité qui va s'atténuant jusqu'à la place de la Concorde, avec, pour toile de fond, le Louvre de nos anciens rois.

La population parisienne a fait un accueil sympathique au tsar Ferdinand Ier qui, pour représenter un petit pays lointain, perdu au milieu de vastes empires, et porter une coiffure exo-

tique, n'en est pas moins le propre petit-fils de Louis-Philippe par sa mère, la princesse Clémentine. Sa barbe en pointe, un peu grise, fait songer à Henri IV ; son nez, à la fois volontaire et finement sensuel, à François Ier. Brune et jeune encore, la reine porte bien la toilette et salue avec grâce.

Le roi et la reine des Belges sont arrivés peu de jours avant la fête nationale et ont tenu à assister à la revue militaire de Longchamp. C'est la première fois qu'un souverain étranger prend part à la commémoration de la prise de la Bastille. Mais il faut se rappeler que le roi Albert est un peu Français et, si j'ose dire un peu républicain. Comme le tsar bulgare, il appartient à la descendance de Louis-Philippe, qui ne dédaignait pas le surnom de roi-citoyen et n'était qu'un président de république couronné.

— La présence des souverains belges a donné à la revue du 14 juillet un éclat inaccoutumé. Elle a sans doute contribué à y attirer un nombre de spectateurs plus grand que d'habitude, mais elle n'en était pas la seule attraction supplémentaire. Les fusiliers marins ont figuré dans le défilé des troupes ; on avait annoncé aussi que des dirigeables et même des aéroplanes prendraient part à la fête et je ne crois pas me tromper en disant qu'une bonne partie de la foule n'était venue que pour cela. En 1909, la vue d'un dirigeable manœuvrant au-dessus de Longchamp l'avait rendue trop indifférente aux beaux alignements de nos soldats. Cette année, c'eût été encore mieux ; quatre dirigeables et deux aéroplanes évoluant au ciel auraient accaparé tous les regards ; les soldats n'auraient que la ressource, n'étant plus le spectacle, de se changer en spectateurs. Mais il régnait une brume épaisse qui fit juger prudent de ne pas laisser sortir les navires aériens, et la foule en a éprouvé une vive déception. La revue de Longchamp perd tout intérêt si l'on n'y assiste du haut des tribunes. Les spectateurs massés autour de la plaine sont dans la coulisse ; ils voient peu de chose et même ne voient rien, pour peu que les rangs soient épais. Mais cette crainte n'avait arrêté personne, puisqu'on avait l'espoir que tout se passerait au-dessus de nos têtes.

Cet espoir, je l'avais partagé et je m'étais contenté, comme beaucoup d'autres, d'élire domicile sur une des pelouses qui bordent le champs de courses. Elle était couverte de véhicules de toute sorte sur lesquels des gens étaient perchés, les riches sur leur automobile, les pauvres sur leur charrette. Les marchands ajoutaient la monotonie de leurs appels à celle d'une occupation qui consistait, pour les non-perchés, à se dresser sur la pointe du pied pour suivre du regard, dans une échancrure de la foule ou du paysage, le remous lointain des bataillons devant les tribunes bondées.

Tout l'intérêt de cette matinée s'est borné, pour mes nombreux voisins et moi, à un incident dû à un pur hasard. Lorsque les troupes les plus rapprochées de nous se sont mises en mouvement pour défiler, le cheval impatient d'un cuirassier est passé trop près d'un arbre, dont une branche basse a décoiffé l'homme de son casque. Le malheureux, ne quittant pas de l'œil son couvre-chef, faisait de vains efforts pour ramener en arrière sa bête qui suivait le gros de l'escadron. Il disparut comme le liège emporté dans le torrent et on l'imaginait contraint à parader tête nue devant les tribunes. Il était déjà oublié quand il reparut, accompagné d'un autre cavalier et d'un officier; on lui rendit son casque, qu'il assura sur sa tête, et il repartit avec son camarade au triple galop. Cette petite scène, qui tenait presque du drame, a fort intéressé la galerie. Il n'en faut pas plus à la foule parisienne; elle ne se plaint plus après cela d'avoir perdu son temps. Elle se dit que la revue vaut qu'on se dérange, puisqu'elle provoque des incidents qui rappellent, au tragique près, ceux des champs de bataille.

— Mais il en est ici comme partout ailleurs ; rien ne passionne nos populations comme la navigation aérienne. Elle a pour elle un attrait capital, celui de la nouveauté. Les idées de la masse ignorante sur ce sujet sont sans doute restées confuses. Elle ne fait pas la distinction entre le plus léger et le plus lourd que l'air, et pour elle dirigeables et aéroplanes sont des appareils qui se meuvent à peu près par les mêmes moyens. Elle ne juge de ces objets que par l'extérieur, et le dirigeable, avec sa forme

de gros poisson, est plus populaire en un sens que l'aéroplane. Ce dernier gagne pourtant du terrain de jour en jour, car les initiés se font de plus en plus nombreux.

Ce n'est pas que la région parisienne soit particulièrement favorisée à cet égard. Loin de là. Un grand nombre de villes françaises et étrangères auront été familiarisées avec l'aviation que Paris en sera encore à attendre sa « grande semaine. » C'est incroyable, mais c'est ainsi. Notre champ de manœuvre d'Issy-les-Moulineaux n'est qu'un terrain d'essai pour élèves-aviateurs, et Port-Aviation, à Juvisy, est un aérodrome défectueux, mal situé, où l'on n'a pas encore pu organiser un meeting intéressant.

La grande semaine de Champagne a eu lieu cette année du 3 au 10 juillet. Les progrès réalisés depuis 1909 et mes propres souvenirs me donnaient grande envie d'aller sur place mesurer le chemin parcouru. J'ai pris, le dimanche de clôture, le train spécial que la Compagnie de l'Est mettait à la disposition des Parisiens. C'est déjà une joie, pour l'âme et le corps, d'être transporté, après dix mois de Paris, sur ce vaste plateau de Béthony où la vue n'est bornée que par l'horizon et où l'air est si pur. Mais quel changement depuis l'an dernier ! En 1909, même par un temps superbe, l'aérodrome était souvent désert, le moindre vent servait de prétexte à de longs entr'actes, les oiseaux mécaniques s'élevaient à de rares intervalles et n'accomplissaient que des vols de peu de durée. Aujourd'hui leur activité est décuplée. Ils étaient par moments, dans l'air, jusqu'à 10 ou 12 oiseaux de toutes formes. Les uns suivaient la piste circulaire, les autres planaient à leur fantaisie, décrivant des cercles capricieux, allant se promener dans la campagne, passant au-dessus des tribunes et disparaissant pour ne reparaître que lorsqu'on les avait oubliés. De temps à autre l'un d'eux, qui était très haut, s'inclinait soudain de l'avant et se laissait descendre en vol plané, ne se redressant que lorsqu'il était sur le point de toucher le sol. L'année dernière, voir Farman et Latham monter à 110 et 155 mètres nous semblait merveilleux. Cette année Latham est allé jusqu'à tout près de 1400 mètres. J'ai vu Chavez

atteindre, sur son monoplan Blériot, l'altitude de 1150 mètres. Rien n'est émouvant comme de suivre des yeux ces appareils s'élevant par degrés dans les hautes couches de l'air : c'est la réalisation périlleuse et symbolique du mot *excelsior*. Celui de Chavez diminuait à tel point que, lorsqu'on le quittait des yeux, on ne le retrouvait qu'au bout d'un moment. Moins esthétique, moins surprenant de par l'audace du pilote, mais prodigieux de par son endurance, fut le spectacle que donna le Belge Olieslaegers, dont le vol commencé à 1 heure de l'après-midi ne s'arrêta qu'à 6 heures. Les records de distance et de durée étaient battus et Bétheny n'avait pas encore vu de telles prouesses. Restait la vitesse : c'est Morane qui s'en est chargé. L'assistance ne put retenir ses exclamations lorsqu'elle vit son curieux monoplan Blériot à queue de poisson, lancé à 106 kilomètres à l'heure, passer en trombe et gagner en un instant l'autre bout de la plaine.

Vous concluez peut-être de tout cela que mes impressions de Bétheny ont été plus vives que celles d'il y a un an. Je m'empresse de vous détromper. Il y a un an, le meeting de Champagne nous permit d'embrasser d'un seul coup d'œil les progrès du sport nouveau, dont il n'y avait eu jusqu'alors que des manifestations isolées et que beaucoup ne connaissaient que par ouï-dire. C'était une révélation. Mais on ne révèle qu'une fois, et quels que puissent être les progrès futurs de l'aviation, « œuf à peine entr'ouvert, » comme l'a appelé à la Chambre le député Reymond, on ne pourra plus se flatter d'assister à un tournoi sans précédent dans l'histoire. La surprise était dix fois plus grande, en 1909, de voir un aéroplane monter à 150 mètres qu'elle ne l'est en 1910 de le voir s'élever jusqu'à 1000 et plus.

— Le mot progrès est d'une application plus difficile lorsqu'il s'agit d'attractions d'origine moins récente, comme par exemple nos Salons de peinture, dont je ne puis me dispenser de parler avant de dire adieu à la saison parisienne. Depuis bien des années, ces deux Salons, considérés en bloc, semblent servir surtout à illustrer cette vérité que le nombre des gens qui font de la peinture est exagéré comparativement à

celui des gens doués d'une réelle vocation de peintre. Vous tenteriez en vain de démontrer à ces entêtés, qui perdent leur temps et nous prennent le nôtre, qu'on n'a pas le droit de se donner pour artiste lorsqu'on ne peut produire que des redites, et des redites où se perpétuent des formules détestables. Dans son *Journal sans dates*, que publie une jeune revue, M. André Gide nous parle en ces termes de sa visite aux Salons : « Ma tristesse qui s'amplifiait de salle en salle ne venait point tant de songer à la vanité de tant de médiocres et coûteux efforts, mais plutôt de ne distinguer plus à travers mon dégoût, de ne me sentir plus la force ni la patience de distinguer la demi-douzaine de lutteurs valeureux, inconnus, méconnus, qui certainement sont là, qui sont là j'en suis sûr, et qui dans la cohue étouffent. »

Cette cohue des médiocrités, qui reparait chaque année avec une régularité déconcertante, n'a pas d'autre raison d'être que l'infériorité de goût du public : elle se réduirait sensiblement si, par impossible, ce même public s'élevait au niveau de l'élite. Mais allez donc le convaincre que le chromo et la peinture sont deux choses distinctes, que le sujet du tableau importe moins que la facture et que certaines qualités secondaires de facture sont incompatibles avec l'œuvre d'art ! Comme les enfants, il veut des images, et il ne leur demande pas autre chose que d'être à la mesure de son goût. Ses suffrages sont acquis d'avance aux artistes ou soi-disant tels qui sauront le satisfaire, et les artistes prennent ainsi l'habitude de renoncer à tout effort.

Les pauvretés qui en résultent constituent la note dominante du Salon des artistes français. Mais j'ai été plus heureux que M. André Gide ; j'y ai découvert, et sans trop de difficulté, cinq ou six toiles d'un réel mérite : d'excellents portraits de Wéry, de Craig, de Rivière ; une scène du bord de la mer, avec personnages dans une galerie à colonnade, pleine d'air et de soleil, par du Gardier ; un groupe de jeunes femmes au bord d'un étang, composition d'un beau style, d'ailleurs récompensée, par Aubry ; une harmonieuse et riche symphonie de couleurs et de plis d'étoffes, représentant deux femmes assises en robe de car-

naval, par Cauvy; enfin la *Kermesse hollandaise* de Hanicotte, ouvrage d'une certaine dimension, mais qui garde la spontanéité et le premier jet d'une simple esquisse : magistrale évocation d'une foule en liesse et où la perfection des détails est extrême, sans jamais cesser de se subordonner à l'effet d'ensemble.

Voilà ces « lutteurs valeureux, inconnus, méconnus, » dont M. André Gide soupçonne l'existence. J'ai dû en oublier plusieurs. Je ne doute pas, en effet, que parmi toutes ces œuvres qui couvrent les murs des salles, il en soit un certain nombre dont les qualités sont perdues pour le visiteur, son sens visuel étant émoussé par les impressions les plus disparates. Mais le jugement formulé par notre chroniqueur paraît excessif si on l'applique au Salon de la Société nationale. Les tableaux, beaucoup moins nombreux qu'aux Artistes français, ne se nuisent pas les uns aux autres, et la plupart d'entre eux témoignent d'un tempérament personnel. Pour ne parler que des chefs de file, citons ceux de Lucien Simon, de Jacques Blanche et de Gaston La Touche. Ce dernier a exposé un vaste triptyque dont les trois volets nous montraient le *poète*, le *peintre* et le *sculpteur*. Compositions d'une fantaisie élégante et savoureuse, remplies d'une lumière dorée qui est celle de la nature même, mais dont la résistance à l'action du temps est malheureusement mise en doute par les professionnels. Un panneau séparé, d'une couleur plus atténuée et plus intime, représentait le *musicien*.

— La justesse des jugements en matière d'art est moins commune qu'on ne pourrait le croire. Elle suppose une éducation de l'œil à laquelle ne saurait suppléer une aptitude native à l'émotion esthétique et qui ne peut guère s'acquérir que par la fréquentation des artistes. C'est ce qui manque au public qu'on voit à nos Salons et dont je vous signalais tout à l'heure l'influence néfaste. Mais ce défaut de culture spéciale n'est pas l'apanage exclusif des ignorants; il s'étend à des esprits très cultivés et peut se rencontrer chez de grands esprits. M. Paul Bourget, dans la préface qu'il a écrite pour un récent ouvrage posthume de Taine, rapporte que l'auteur de la *Philosophie de l'art* était un grand admirateur des portraits de M. Bonnat. Il

disait de ce peintre et de ceux de son école : « Leurs figures tournent. » Cela signifie : ces portraits sont si vrais, ils imitent si bien la réalité, qu'on s'imagine qu'on va pouvoir tourner autour et les voir aussi bien de profil et de dos qu'on les voit maintenant de face. Autrement dit, l'idéal que le peintre de portraits ne doit jamais perdre de vue est de nous fabriquer des trompe-l'œil.

J'ai soumis le propos de Taine à un portraitiste de ma connaissance qui m'a fait remarquer que l'éloge ainsi exprimé et qui n'en est pas un, n'est même pas mérité par ceux auxquels il est adressé. Non, les portraits de Bonnat ne « tournent » pas. Ils sont placés dans un jour brutal dont s'aggrave une facture grossière où le soin apporté à reproduire les moindres accidents de la peau passe avant le souci d'exprimer l'âme du regard. Pour *tourner* comme il le faudrait, ils devraient être présentés non pas dans leur réalité immédiate de chair « à tant la livre, » mais enveloppés de cette atmosphère qui est dans la nature et qui seule donne, comme chez les Hollandais, l'illusion de la vie.

La manière dont Taine entend l'art du portrait est faite pour étonner chez un observateur de sa trempe, mais n'oublions pas que ses dons d'observation, qui furent parfois précieux même en matière d'art, exercèrent plus souvent encore dans le domaine scientifique. Il était tout le contraire d'un mystique, et il faut voir dans le propos incriminé un effet de cet esprit positif dont il a donné tant de preuves.

— L'ouvrage posthume de Taine dont j'ai parlé plus haut est un roman intitulé *Etienne Mayran* (in-12, Hachette), dont il composa seulement les premiers chapitres aux environs de la trentaine. Disons tout de suite que ce roman s'arrête au moment le plus « palpitant », celui où le jeune Etienne va devenir un homme et où les orages des passions vont peut-être dévaster son cœur. Aussi n'en conseillerai-je pas la lecture aux personnes qui ne se plaisent qu'au récit d'aventures sentimentales. Mais celles qui s'intéressent à la psychologie d'un écrivain célèbre y trouveront grand profit.

La personne qui s'est chargée d'éditer ce fragment, —

je suppose que c'est le propre neveu de Taine, M. André Chevrillon, — nous prévient qu'il ne s'agit pas d'une autobiographie. « Il est évident que l'auteur a largement usé de ses souvenirs personnels pour reconstituer dans son roman le milieu d'un pensionnat de collégiens à Paris vers 1845, et pour analyser — on verra avec quelle finesse et quelle précision — l'éveil intellectuel d'un jeune garçon sous l'influence des études d'humanités, son initiation à la vie des idées, à un commencement de culture générale. » Mais le lecteur se rendra compte, en rapprochant cet ouvrage de la *Correspondance* de Taine, « qu'il n'y a entre H. Taine et Etienne Mayran aucun rapport à établir ni à chercher. »

CHRONIQUE ANGLAISE

Une trêve de Dieu. — Théorie, rien que théorie ! — Le roi George V. — Un théâtre national. — A l'éloge de la Suisse. — L'élevage des fauves. — Quelques livres.

Depuis ma dernière chronique, nous avons fait une grande perte. Il en a été parlé ici même avec tant de sympathie que je ne compte pas m'y arrêter longtemps. M. William Watson, dans son dernier volume de poésies, *Sable et pourpre* (Eveleigh Nash, Londres), définit notre feu roi en ces termes : « Il ne prétendait pas à la grandeur, mais fut grand, cependant, » et ses qualités pourraient difficilement être résumées d'une manière plus concise. L'écolier qui écrivait chez lui, avec la franche brutalité de son âge : « Je ne comprends pas pourquoi on fait tant de bruit autour de la mort du roi, personne ne le connaissait, » n'exprimait assurément l'opinion que d'une minorité. Il est vrai qu'Edouard VII était personnellement inconnu de la plupart de ses sujets, mais il n'en peut être autrement. Combien compte-t-on d'amis ou même de connaissances au cours de la vie la plus cosmopolite ? Mais son influence se faisait sentir dans

tous les cercles, de la même façon mystérieuse que celle d'un directeur de collège, auquel certains élèves n'ont peut-être jamais parlé pendant toutes leurs années d'études et qui, toutefois, si sa personnalité est marquée, exercera sur eux une influence pour le reste de leur vie. Le roi Edouard laissait sa marque partout ; et des mois se sont écoulés, et nous sommes encore sous le coup de sa mort. Celle-ci ne fera que renforcer le nom de Pacificateur que lui a valu sa vie.

Au commencement de cette année, notre monde politique était en effervescence. Un esprit éminemment utopique régnait partout. Nos anciens avaient des visions ; nos jeunes gens faisaient des rêves qui, tous, aboutissaient à un vague et irréalisable idéal, supprimant la responsabilité et risquant de tout bouleverser. La mort du roi a changé tout cela, elle a assagi nos politiciens et arrondi leurs angles. D'un commun accord, ils ont renoncé à leurs inimitiés devant cette tombe ouverte, et cette crainte temporaire peut être d'un prix inestimable pour la nation tout entière.

Je ne crois pas qu'à aucun moment de notre histoire on ait vu à la fois autant de projets subversifs poursuivis avec plus d'âpreté. Les uns voulaient la refonte de tous nos principes de gouvernement national ; les autres subordonnaient tout à leur désir de voir aboutir la réforme des tarifs, cette politique que deux hommes aussi indépendants et aussi sensés que Lord Cromer et Lord Milner ont condamnée dès l'origine. Bien que de toute évidence la question ne soit pas encore mûre, les ardents disciples de M. Chamberlain ne posent pas les armes et se préparent au contraire à débarquer les plus vieux et les plus solides membres de leur parti qui n'ont pas encore « trouvé le salut. »

Il y a aussi les partisans anglais du *home rule* qui ne voient pas que l'institution de pensions de vieillesse en Irlande a eu pour effet de renvoyer la question aux calendes grecques. Il serait impossible à tout gouvernement irlandais de trouver l'argent nécessaire pour ces pensions à côté des dépenses du budget, et ce serait bientôt la faillite.

Puis le suffrage féminin. Ses plus zélés défenseurs se sont mis en tête, comme bien d'autres avant eux, que le droit d'élire un député au Parlement est le bien suprême sur cette terre. Notre expérience nationale ne semble pas le prouver. Pour bon nombre de nos électeurs, le droit de vote ne vaut que ce qu'il leur rapporte. Il est exercé par une quantité d'hommes absolument ignares et je ne vois pas pourquoi on y ajouterait autant ou plus de femmes sans compétence aucune. On objecte qu'au lieu d'étendre ce droit à toute personne d'un certain âge ou possédant un certain revenu, on pourrait ne l'accorder qu'à celles qui, déjà en possession du droit de vote restreint, se seraient donné la peine de l'exercer ou qui auraient passé un examen, forcément élémentaire, mais permettant de justifier de quelque intelligence des questions politiques. C'est là ce qu'on peut appeler un conseil de perfection. Le droit a été donné et ne peut pas être retiré. Mais il n'y a pas de raison pour étendre ses prétendus avantages sur la demande d'un petit groupe de femmes qui consentent à risquer la perte des privilèges réels : déférence, égards, respect, qui, chez nous du moins, sont l'apanage de leur sexe.

En attendant, il semblait à l'observateur pessimiste que tout en Angleterre allait à sa ruine, tandis que se dressait à l'arrière-plan la sombre figure de Lord Kitchener, comme le restaurateur indiqué de notre prospérité nationale. Mais la « trêve de Dieu, » ainsi qu'on l'a heureusement baptisée, a eu le bon effet de nous remettre dans notre bon sens et nous sommes tout disposés à attendre de grandes choses de notre nouveau roi. George V est jusqu'à présent une « quantité inconnue » pour ses sujets. De même que son père, il s'est contenté d'un rôle effacé comme prince de Galles ; mais tout ce qu'on nous dit de sa vie domestique, de ses habitudes, de sa capacité de travail, de sa virilité, est plein de promesses. On se demande seulement si son caractère un peu entier lui permettra de se plier aux exigences assez multiples d'un gouvernement constitutionnel.

— Nous vivons pour le moment, en Angleterre, dans une

ère de théorie, et, à tous les éléments utopiques que je viens de passer en revue, on pourrait en ajouter encore un : l'idée d'un théâtre national. Un enthousiaste de mes amis a écrit sur ce sujet quelques pages dont je me permets de vous citer un passage : « Les neuf dixièmes du public anglais vont au théâtre pour entendre des pièces qu'ils estiment intéressantes, amusantes, tout ce que vous voudrez, sans avoir la moindre notion de l'intérêt vital que peut offrir une bonne tragédie ou comédie et sans avoir par conséquent de plus hautes aspirations. Les directeurs de théâtres prennent la tolérance du public pour de l'approbation et fournissent ce qu'ils peuvent, en ne songeant qu'à leurs dividendes. Ils empêchent ainsi l'éclosion d'une nouvelle dramaturgie basée sur la vie et qui pourrait être le point de départ d'une réforme et d'une régénération du théâtre. Nous tournons dans un cercle vicieux dont il faut sortir avant tout. Le public doit répudier les méthodes commerciales, conventionnelles du théâtre actuel avant que les vrais artistes, partant la vraie force, puissent se faire jour. Alors surgira un dramaturge qui prendra les rênes du pouvoir.... Un drame national présuppose l'incarnation de la vie intellectuelle du peuple dans son ensemble. Tel a toujours été partout le drame national. L'étude des besoins dramatiques de notre époque, — et qui niera que ces besoins existent ? — est une étude sociale de la plus haute importance, une étude de la vie intellectuelle, émotionnelle, morale et artistique du peuple. C'est une question qui implique en outre la santé morale de celui-ci. Aujourd'hui rien n'est plus frappant dans certaines classes qu'une sorte de pauvreté générale d'esprit, pauvreté d'imagination, de sensibilité, de perception, se traduisant par l'incapacité de ressentir aucun intérêt intellectuel. La littérature, et spécialement la littérature moderne, est impuissante à y porter remède. Or, la pauvreté d'esprit est la pire des indigences. De la pauvreté du corps peut sortir mainte belle qualité de caractère, mais la pauvreté d'esprit ne peut avoir qu'un effet rétrécissant, limitant, desséchant. Heureusement qu'on peut la combattre sans appauvrir l'individu. D'où la con-

clusion logique que se fait sentir le besoin d'une institution publique où, à des conditions raisonnables, chacun pourrait trouver la satisfaction de ses instincts dramatiques, pour son délassement d'un côté, le développement de sa vie morale et intellectuelle de l'autre : besoin, en un mot, d'un théâtre national indépendant. »

C'est un splendide idéal, mais que vaut-il en pratique ? Il ne faut pas invoquer l'exemple du drame grec. Les Athéniens d'autrefois ne connaissaient pas les mille petits riens qui enfièvrent notre vie d'aujourd'hui ; ils étaient gens de loisir et pouvaient donner du temps aux plaisirs intellectuels. Le citadin de nos jours veut passer une agréable soirée sans se fatiguer les méninges, et je doute qu'il ait même le désir d'élever son niveau mental. Après tout, le théâtre est une entreprise commerciale, et ce qui ne se vend pas n'a guère chance de vie. Voyez notre Palais de cristal, le clou de cette exposition de 1851 qui devait inaugurer une ère de paix générale. Il fut acheté à la clôture de l'exposition par un syndicat de philanthropes qui voulaient en faire l'instrument d'une rénovation et d'une amélioration des amusements populaires. Le résultat a été désastreux ; après soixante ans d'embarras financiers, le palais a dû fermer ses portes, et aujourd'hui il ne sert à rien. Autre exemple : Sir Walter Besant, dans son roman *Toute sorte de gens*, préconisait la création d'un Palais du peuple à l'est de Londres. On réunit de vastes sommes, le palais fut construit, inauguré en grande pompe par la reine Victoria, et maintenant qui connaît même son existence ?

Loin de moi l'idée de vouloir décourager les promoteurs d'un théâtre national. Tout idéal a du bon, mais j'avoue n'avoir pas confiance dans leur espoir de susciter par là l'éclosion de grands génies dramatiques. *Poeta nascitur, non fit.*

— Un livre qui a pour titre : *Le charme de la Suisse* (Londres, Methuen) n'a pas besoin d'être recommandé à vos lecteurs. C'est une anthologie de prose et de vers, depuis les premiers essais jusqu'à nos jours, compilée par M. Brett James. Il semble

presque impossible que l'amour de la montagne soit de date si récente et que nos ancêtres ne l'aient toujours considérée qu'avec crainte et tremblement. Je ne puis pas croire qu'ils n'aient pas éprouvé cette sensation de légèreté que nous donne l'air des hauteurs, et c'est sans doute les mots qui leur manquaient pour traduire leur admiration, jusqu'à ce que de grands maîtres soient venus qui ont su exprimer ce sentiment latent. Sans doute, aussi, ne faisait-on autrefois que de franchir les monts pour aller plus loin et souffrait-on des moyens de locomotion encore primitifs; mais dans le nombre des voyageurs, il a dû tout de même y avoir quelques « Miltons muets » qui, s'ils l'avaient pu, auraient chanté un hymne en l'honneur des Alpes.

— Le nom de Karl Hagenbeck est bien connu de tous les amateurs d'histoire naturelle et MM. H. S.-R. Elliott et A.-G. Tacker ont été bien inspirés en publiant en un petit volume, *Bêtes et hommes*, (Londres, Longmans), un résumé de sa longue expérience des animaux sauvages. M. Hagenbeck, comme on sait, a installé un vaste parc d'acclimatation à Stellingen, près de Hambourg. En 1908, ce parc contenait plus de 2000 quadrupèdes, oiseaux et reptiles de toutes les espèces imaginables et, depuis lors, a été fondée une ferme à autruches qui donne les plus belles espérances. Les animaux y jouissent d'une plus grande liberté que partout ailleurs en captivité, et les essais qui y ont été faits sont de nature à révolutionner les méthodes d'élevage appliquées jusqu'ici dans les autres jardins zoologiques du monde. Nous connaissons tous les moyens employés pour traquer et détruire les animaux sauvages, mais M. Hagenbeck nous apprend la manière de les capturer vivants en insistant sur l'extrême importance qu'il y a à user toujours de douceur, de patience, et à étudier au préalable les mœurs de chaque espèce. A son avis, sauf peut-être l'hippopotame, on peut apprivoiser tous les animaux, à condition de savoir les prendre. Il en excepte naturellement aussi les grands sauriens et reptiles, qui ne donnent aucun espoir quelconque de domestication, mais le chapitre qui leur est consacré n'est pas le moins intéressant du livre.

Le passage suivant jette quelque lumière sur le litige pendant entre les ornithologues et les individus qui se livrent au commerce des plumes : « On peut espérer qu'avant qu'il soit longtemps, les plumes d'autruche seront considérées comme l'ornement le plus gracieux et le plus pratique pour les chapeaux de dames. Si cette mode pouvait se généraliser, elle mettrait fin au massacre de milliers d'admirables oiseaux. Il est grand temps que cela se fasse, car cette dilapidation conduira à la rapide extinction de quelques-unes des plus belles espèces du globe. Cet abominable commerce fleurit encore en Allemagne, mais je suis heureux de dire qu'en Angleterre la mode n'est pas si barbare et que les plumes d'autruche y sont beaucoup plus employées que chez nos voisins d'outre-Manche. »

M. Hagenbeck croit encore fermement à l'existence de certains monstres antédiluviens que nous ne connaissons plus, et il a déjà envoyé une expédition à la recherche d'un animal moitié éléphant, moitié dragon, que l'on affirme vivre encore dans l'intérieur de la Rhodésia. Si on ne l'a pas encore retrouvé, c'est dit-il, parce que cette région consiste en immenses marais rendus impraticables par les fièvres. La découverte récente de l'okapi prouve que notre connaissance de la faune terrestre est encore incomplète, et qu'il y a toute chance de retrouver des espèces qu'on croyait disparues. Ce raisonnement s'applique, à plus forte raison, aux profondeurs encore inexplorées des mers,

— Tous ceux qui s'intéressent à la question de l'assistance publique liront avec plaisir *L'œuvre et les délassements d'un inspecteur du gouvernement*, par H. Preston Thomas (Londres, Blackwood). C'est le récit d'environ cinquante ans de service et les nombreux articles que l'auteur a disséminés dans plusieurs de nos principaux journaux dénotent un talent littéraire qui explique la légèreté de main avec laquelle ce volume a été écrit. La loi des pauvres, dit-il, a peu de chance d'être revisée, à moins que les personnes qui en ont le contrôle n'aient périodiquement l'occasion de conférer avec leurs voisins et, à ce point de vue, la longue expérience de M. Thomas ne peut manquer d'être pré-

cieuse. Ses délassements, consistant en ascensions dans les Alpes, en excursions dans le vignoble français, en étude des mœurs et coutumes italiennes ou de la politique suisse, sont également intéressants. Il admire fort votre manière de traiter les vagabonds et les colonies où vous les internez ; il a même fait à ce sujet un rapport à notre gouvernement local ; il déplore que le principe suisse, « que le pays doit bénéficier de l'homme et l'homme du pays », ne soit pas davantage appliqué chez nous, où le bénéfice que l'homme tire du pays est problématique, tandis que l'amélioration du pays n'est obtenue qu'avec des frais exagérés.

— La *Vie de Mrs Norton*, par Miss James Perkins (Londres, Murray), nous rappelle une personnalité marquante des débuts de l'ère victorienne. Son nom est maintenant presque oublié, ses chants, ses romans et ses brochures ne sont plus guère lus, mais, il y a soixante-dix ans, toute l'Angleterre s'intéressait aux malheurs de Mrs Norton. Membre d'une brillante famille, descendant du fameux Sheridan, elle eut la malchance d'épouser un homme qui ne pouvait la comprendre. Sans doute, son caractère y était pour quelque chose, mais quand vint l'inévitable séparation, son mari se montra d'une brutalité et d'une injustice révoltantes. Il l'accusa entre autres, à tort, d'avoir une liaison avec le premier ministre wigh, Lord Melbourne, et ne cessa de la harceler à ce propos tant qu'il vécut. Enfin il la dépouilla de sa fortune. C'est elle qui, ensuite de ces persécutions, réussit, à l'aide de sa plume, à faire voter la loi qui permet à la cour, en cas de divorce, d'attribuer les enfants à l'un ou l'autre des époux, et non plus au père seul, comme auparavant. C'est elle aussi qui contribua à faire amender la loi matrimoniale de 1857, en vertu de laquelle l'argent possédé par une femme avant son mariage, ou acquis par elle ensuite, est protégé contre son mari.

— Je suppose qu'aucune histoire n'a jamais plus captivé le public que celle de la malheureuse Marie-Antoinette. Pour ma part, je ne puis rien lire de ce qui la concerne, que ce soit l'œuvre de

M. Lenôtre ou de tout autre écrivain, sans être ému de la fatalité qui semble avoir pesé sur sa vie. Le dernier ouvrage que j'ai lu sur ce sujet est *Marie-Antoinette*, par H. Belloc (Londres, Methuen). Cet auteur, d'origine française, mais élevé en Angleterre, fit une brillante carrière à Oxford, puis il se voua à la littérature et fut envoyé au Parlement. Son livre, enrichi de nombreux documents et fac-similé, insiste sur le fait que l'histoire de la Révolution française est essentiellement militaire et qu'il eût dépendu des puissances européennes d'épargner au roi et à la reine le sort final qui les atteignit.

— Dans les *Exilés de Faloo*, par Barry Pain (Londres, Methuen), nous avons un récit de ce qu'on pourrait appeler « l'envers de la vie humaine. » Faloo est une colonie de criminels anglais à leur aise, — escrocs, faussaires, assassins et autres, — qui ont quitté leur patrie pour son plus grand bien, et, étant recherchés par la police, se sont retirés dans une île éloignée du Pacifique, où l'extradition est inconnue. Là, avec l'aide des insulaires, ils ont fondé un club confortable, à l'instar de ceux de Londres, où arrivent de temps en temps quelques nouveaux membres. Les statuts en sont simples : les exilés doivent avoir des moyens d'existence ; ils doivent être recommandés, et nulle question ne doit être faite sur les antécédents de personne. Un beau jour survient un philanthrope millionnaire qui fraternise avec le roi de l'île, indigène remarquablement intelligent, et le dénouement est assez inattendu. Le caractère le plus intéressant du roman est celui d'un médecin qui a dû se réfugier dans l'île pour quelque peccadille. Voici pour terminer une réflexion du millionnaire qui ne manque pas de saveur :

« J'ai été souvent frappé de voir que, dans la société, un homme de mauvais caractère, un homme qui boit trop, un homme qui ne veut pas travailler, un homme qui gaspille son argent aux dépens de sa famille, peuvent, bien que la loi les laisse tranquilles, faire plus de mal que des hommes qui ont volé ou même tué. »

CHRONIQUE HOLLANDAISE

Les fêtes universitaires de Leyde. — Le *groen*. — Pour et contre les brimades. — L'encyclique en Hollande. — Une grève comme il y en a peu. — Un discours de M. Roosevelt sur la Hollande. — Décadence et relèvement. — Le 70e anniversaire de M. Asser.

Nous voici de nouveau à la saison qui ramène les fêtes universitaires. Tous les ans, à la fin de la période scolaire, chacune des cinq universités, Leyde, Utrecht, Groningue, Amsterdam et Delft, à tour de rôle, offre à la population des réjouissances qui attirent des spectateurs de tous les coins du pays. Ce n'est pas qu'on se mette en frais d'imagination pour varier les programmes : c'est toujours la réunion des anciens étudiants, qui, le premier jour de la grande semaine, viennent se retrouver, évoquer leurs communs souvenirs et fraterniser avec la jeunesse d'aujourd'hui ; c'est la « mascarade » reproduisant généralement un épisode de l'histoire nationale ; c'est une représentation artistique, drame musical, jeux de cirque, donnée par les étudiants ; une rivalité s'établit entre les corporations universitaires des diverses villes et c'est à qui déploiera le plus de faste et de magnificence. Cette année, c'était le tour de Leyde, la plus ancienne et la plus illustre des écoles de Hollande et il s'agissait pour elle de ne pas déchoir. Depuis des mois, on se préparait en vue de cette grande circonstance ; un édifice spécial avait été construit avec l'autorisation de la municipalité sur un jardin public ; des bosquets avaient été coupés ; des arbres avaient été ébranchés ; la ville appartient alors aux étudiants. Et cela s'explique : au fond, c'est par l'université que la ville vit ; c'est l'université qui fait prospérer le commerce et l'industrie ; c'est elle qui communique à cette cité restée par tant de côtés du XVIIe siècle une jeunesse constamment renouvelée et lui met au front une auréole.

Cette fois, l'on avait pris pour sujet de la « mascarade » l'entrée à Amsterdam, le 11 mars 1642, du stathouder Frédéric-Henri, le preneur de villes, avec la reine d'Angleterre et sa fille Marie mariée au prince Willem, fils du stathouder. A leurs côtés se trouvaient la reine Elisabeth de Bohême, le stathouder de Frise, Guillaume-Frédéric, et Willem, comte de Nassau, généralissime des armées des Provinces-Unies. On comprend que la rencontre de si hauts personnages avec leur suite fût un merveilleux prétexte à un déploiement de luxe sans pareil. Car nous n'en sommes plus aux usages de 1835 où les plus authentiques seigneurs et les pages les plus gracieux se pavanaient dans des costumes de satinette et n'en étaient pas moins admirés ! Il faut aujourd'hui des costumes de velours et de soie ; on veut que les bijoux et les pierreries ne soient pas du titre « Fix » et que les diamants que venait vendre en cette occasion la reine d'Angleterre ne soient pas des diamants de quatre sous. Aussi devient-il de plus en plus difficile de trouver des acteurs pour jouer ces grands personnages. Autrefois, quand il s'agissait de personnifier les cinq facultés par cinq diables, ou quand on montrait un âne reçu *cum laude* aux examens par des professeurs de l'université, il suffisait de quelques mètres de cotonnade et d'un peu d'entrain pour mettre toute la foule en gaîté ; de nos jours, il semble qu'on assiste tous les ans à une réédition du faste du camp du Drap d'or. Et tout le monde a l'air de prendre ces manifestations au sérieux : la mascarade devient une réalité. Le stathouder, logé dans un hôtel qui, pour cette semaine, s'apellera palais, reçoit la visite officielle du bourgmestre et des échevins de la ville qui s'empressent de lui présenter leurs hommages ; le sénat de l'université arrive à son tour et le recteur harangue ce seigneur d'un jour, qui lui répond sans rire. C'est une tradition et beaucoup la trouvent bonne. Je crois cependant qu'il faut y être accoutumé ; celui qui n'a pas grandi dans ces idées et dans ce milieu a quelque peine à s'y faire. Que dans ces jours de fête, professeurs, magistrats, étudiants, se rapprochent, c'est trop juste et nul ne peut songer à s'en étonner ; seulement, pourquoi incliner le pouvoir civil et les représentants au-

torisés de la science devant ce prince imaginaire ? Mais, encore une fois, on n'est pas choqué de ces hommages, qui font partie intégrante de la fête, et les milliers et les milliers de personnes qui se sont rendues à Leyde du 20 au 25 mai se sont empressées de courir, quand elles l'ont pu, au passage des magistrats ou du sénat se rendant au Rapenburg, au palais du prince Frédéric-Henri.

— Ce n'est pas uniquement à propos des fêtes de Leyde que les étudiants ont fait parler d'eux ; c'est à propos d'une autre tradition fortement enracinée, mais qui, attaquée depuis quelques années, l'a été en ces derniers mois avec plus de vivacité que jamais. Je veux parler des brimades infligées aux nouveaux venus par les anciens étudiants, de ce qu'on appelle ici le *grentijd*, le temps de la pousse, de l'initiation. L'étudiant qui arrive à l'université et qui veut entrer dans une corporation est soumis pendant plusieurs semaines à une série d'épreuves, souvent bêtes, parfois brutales, désastreuses pour les natures faibles, soit au physique, soit au moral. Des jeunes gens y ont laissé leur santé ; d'autres ont préféré abandonner les études plutôt que d'être soumis à un pareil régime. Celui-ci doit se promener la figure rasée d'un côté et non de l'autre ; cet autre est condamné à ne pas s'asseoir ; un troisième doit boire tant qu'il plaira à ses camarades de le lui ordonner ; un autre est réveillé chaque fois qu'il s'endort, et ainsi se renouvelle entre camarades d'études une des plus diaboliques inventions des tortureurs des dragonnades. Il est bien entendu que c'est pour rire, qu'il n'y a pas là soupçon de méchanceté, mais c'est le cas de se rappeler le dicton que l'enfer est pavé de bonnes intentions.

Les choses sont allées si loin, qu'on s'est décidé à réagir et, sur l'initiative du professeur de Groot, un comité s'est formé pour demander formellement la suppression de ces mœurs plutôt grossières. Il comprend des hommes de tous les partis et de toutes les religions : MM. A. G. Ellis, vice-amiral en retraite, ancien ministre de la marine ; S. van Houten, ancien ministre de l'intérieur ; Loeff, ancien ministre de la justice ; de Savornin Lohman, ministre d'Etat.

— Dans ses *Lettres politiques*, M. van Houten a traité cette question à un point de vue très élevé. Il y a quelque cinquante ans, dit-il, je fus plutôt hostile à cette coutume, et cependant c'était plutôt un jeu, une comédie innocente, où l'on se gardait soigneusement de tout ce qui pouvait offenser la foi ou la moralité. Aujourd'hui il n'en est plus de même. On n'a pas d'égard pour les simples convenances. Ce qui paraîtrait à peine croyable, si on le racontait de races à demi civilisées, est préparé, organisé, accompli par l'élite de notre jeunesse. C'est un défi porté à la plus élémentaire humanité, — car on ne saurait parler ici de bonne éducation. Aussi les parents des nouveaux étudiants doivent-ils insister sur la suppression du *groen* ; s'ils n'étaient pas entendus par les corporations, les sénats des universités doivent intervenir et faire comprendre à leurs élèves que le fait d'avoir été eux-mêmes soumis à ces brimades ne légitime pas leur prétention d'infliger semblable traitement à leurs camarades plus jeunes. S'ils se heurtaient à une résistance invincible, il ne faudrait pas hésiter à appliquer des mesures disciplinaires et la justice elle-même ne devrait pas laisser impunies des pratiques sur lesquelles on a trop longtemps fermé les yeux.

— Notez que M. van Houten n'est pas un adversaire des universités nationales, au contraire ; mais il a le sentiment qu'il y a ici un abus qui pourrait leur être fatal. Les journaux catholiques prennent le même parti : plus tôt on supprimera cette coutume, mieux cela vaudra, écrit le député Arts. Il n'y a rien à dire pour, mais il y a tout à dire contre. A proprement parler, elle est indigne d'hommes civilisés. Les antirévolutionnaires s'emparent de l'affaire pour la tourner contre l'enseignement de l'Etat ; c'est la conséquence inévitable de l'humanisme dont il s'inspire : « Nous nous taisons sur les maladies du corps dont ces trois semaines sont la cause ; sur l'abus de la boisson qui en est l'accompagnement obligé ; sur les outrages à la moralité et les offenses à la religion que les nouveaux venus ont à supporter ; sur les débauches où ils sont entraînés ; — non, l'influence déprimante que cette épreuve exerce sur l'âme de quiconque

aspire à être membre d'un corps d'étudiants suffit à la condamner sans rémission. »

Est-ce à dire que la coutume va disparaître? Bien osé qui voudrait l'affirmer? Les traditions ont la vie dure, surtout en ce pays, et il suffit de voir la ténacité avec laquelle celle-ci est défendue par les bureaux et par les corporations d'étudiants pour comprendre qu'elle ne sera pas emportée sans résistance. Mais c'est le cas de se rappeler les vers de Musset :

> Mais toute *coutume* sur terre
> Meurt quand l'abus en est trop grand.

— Avertissement importun que les puissances n'entendent guère! Je pense en ce moment à l'encyclique qui, après avoir soulevé une si vive émotion en Allemagne, est en train d'accomplir des miracles en Hollande! D'abord ignorée ou plutôt dédaignée, elle a été dénoncée en premier lieu par l'Association protestante réunie à Zwolle; puis elle a amené une interpellation à la Chambre des députés. Le ministre des affaires étrangères s'est contenté de répondre que le gouvernement, n'ayant pas d'ambassadeur auprès du saint-siège, n'avait pas entendu parler officiellement de l'encyclique Borromée et qu'il n'avait rien à dire; mais les députés de la coalition protestante-catholique ont senti le besoin de s'expliquer. Les catholiques ont affirmé que la lettre de Pie X ne regardait pas les protestants, surtout pas les protestants d'aujourd'hui; trois pasteurs, élus avec le concours des catholiques, ont déploré les jugements portés sur la Réforme et les réformateurs et les princes qui les ont soutenus, mais ont soutenu la nécessité de s'entendre quand même avec les ultramontains pour sauver l'idéal chrétien dans la société et dans l'Etat. Seulement, cette assertion n'a pas trouvé d'écho dans le peuple protestant; le vieil esprit des gueux s'est réveillé, des gueux qui s'écrialent : « Plutôt Turcs que papistes! » Il s'est trouvé des assemblées ecclésiastiques pour blâmer les pasteurs qui, à la Chambre des députés, ont tenu un semblable langage; l'alliance avec les catholiques a été plus ou moins ouvertement, plus ou moins tacitement dénoncée (et ceci est déjà

significatif, alors que cette coalition avait donné le pouvoir aux alliés) ; mais voici le miracle : c'est qu'à Rotterdam, toutes les églises protestantes, orthodoxes et libérales, se sont réunies dans un meeting commun de protestation et qu'on a vu se succéder à la tribune des hommes qui, depuis plus de cinquante ans, ne s'étaient jamais rencontrés et qu'on les a tous applaudis et que les protestants de toutes les dénominations et de toutes les tendances ont communié dans le chant de l'hymne de Luther :

C'est un rempart que notre Dieu !

Et si cette journée a un lendemain, comme il n'est pas défendu de le prévoir, elle pourrait avoir sur la marche générale des affaires et le pays des conséquences que les auteurs de l'encyclique n'avaient pas soupçonnées. En tout cas, ceux qui ont été les témoins de cette manifestation n'oublieront jamais le frisson d'enthousiasme qui secoua et souleva cette foule unie par un sentiment de piété filiale, comme des enfants qui voient insulter leurs parents morts.

— Il faut dire d'ailleurs que le saint-siège ne pouvait plus mal choisir son moment pour lancer ses anathèmes. L'opinion était justement émue par les épisodes d'une grève comme on en voit peu. Dans le Brabant septentrional, à Eindhoven, s'est établie une grande fabrique de lampes à bon marché qui occupe plus de 2000 ouvriers. Le travail est assuré ; il n'y a pas de chômage ; on a de bons salaires, des logements salubres, la perspective d'une retraite ; tout était donc pour le mieux ; patrons et ouvriers étaient également satisfaits. Mais une école moyenne était à créer : serait-elle catholique ou serait-elle neutre ? Les directeurs de la fabrique se prononcèrent pour une école neutre. On s'avisa alors qu'ils étaient protestants ; un journal bimensuel fut créé sous la direction officielle des syndicats ouvriers, avec un ecclésiastique consultant, qui, deux fois par mois, attaquait avec véhémence les patrons. Parce que la fabrique restait ouverte, comme les ateliers des chemins de fer de l'Etat, certains jours fériés, tels que les Rois, la fête de saint Pierre et saint Paul, de la proclamation de l'Immaculée conception, etc., etc., mais

avec liberté complète pour ceux qui voulaient de ne pas travailler, à la condition de prévenir la veille, on déclara que c'était l'oppression des ouvriers et une offense à la religion catholique; on mit en demeure les industriels de céder aux sommations des ouvriers et devant leur résistance, on proclama la grève. 350 ouvriers cessèrent le travail; ils furent aussitôt remplacés par d'autres venus du dehors et après des mois d'hostilité, les grévistes ont fini par se soumettre et sollicité leur rentrée aux conditions fixées par les patrons. L'oppression des consciences, la persécution des convictions religieuses, tous ces grands mots, tous ces vains prétextes se sont évanouis à la réflexion. Malheureusement ce ne sont pas toujours ceux qui sèment le vent qui récoltent la tempête. Les ouvriers qu'on a entraînés en pâtiront; les meneurs qui les ont abusés crient victoire. Mais on voit à quoi tient la paix sociale et religieuse!

— M. Roosevelt que nous avons eu, — comme tout le monde, — et qui a été acclamé ici comme partout, plus que partout peut-être, car les Hollandais saluaient en lui un compatriote et en étaient fiers comme d'une illustration nationale, M. Roosevelt nous a donné à Amsterdam des conseils de civisme et de morale dont nous n'avons d'ailleurs pas eu la primeur. Mais c'est à Oxford qu'il a parlé de la Hollande, à propos de cette question: comment survient la décadence de riches et puissants Etats? Dans la plupart des cas, les causes de cette chute, dit M. Roosevelt, sont évidentes; d'autres fois, on peut à peine les soupçonner. La Hollande, durant le XVIIe siècle, s'éleva à une hauteur périlleuse en prenant place au milieu des nations dont le territoire était infiniment plus grand et la population plus nombreuse que les siens. Il était inévitable qu'elle tombât. Et pourquoi? C'est que le gouvernement ne pouvait rien entreprendre; la décentralisation était si grande, l'esprit particulariste et séparatiste des provinces si prépondérant que le gouvernement central était réduit à l'impuissance et dépouillé de ses prérogatives. C'était déjà bien assez. Mais il régnait en outre dans ce pays cette mollesse fatale qui s'empare facilement de populations riches, pacifiques, qui ne veulent pas penser à

une guerre possible et s'efforcent de justifier leur dégoût de l'action par des platitudes morales et par une philosophie d'un matérialisme à courte vue. Les Néerlandais étaient riches : ils pensaient pouvoir louer à prix d'argent des soldats mercenaires pour les défendre et ils négligeaient pendant la paix de faire construire les navires qui leur assuraient l'empire des mers ; pour mieux jouir du présent, ils compromettaient l'avenir. Et voilà pourquoi le siècle d'or, le XVIIe siècle, fut suivi du XVIIIe siècle, d'une ère de décadence. Malgré soi, on pense que M. Roosevelt maxime ses pratiques et qu'il pense au fond du cœur : Ah ! si la Néerlande du XVIIIe siècle avait eu un Roosevelt !

— Mais c'est ici justement que surgit le mystère. Comment les Guillaume, les Maurice, les Barnevelt, les Frédéric-Henri, les frères de Wit n'ont-ils pas eu de successeurs ? Comment après la floraison merveilleuse d'artistes de génie, les Rembrandt, les Frans Hals, les van der Helst, les van de Velde, les Hobbema, les Mierevelt, les van Goyen, les Ruysdaël, ne trouve-t-on que de pâles imitateurs terre à terre, sans inspiration et sans puissance ? Ainsi que la terre épuisée par une récolte trop abondante, l'humanité éprouverait-elle le besoin de se reposer ou de préparer en silence de nouvelles forces ? Quel est donc le secret de cette gestation inconnue où s'élabore la résurrection imprévue des peuples ? Comment après un siècle et demi, la Hollande a-t-elle de nouveau donné au monde une école de peinture originale et qui peut se mesurer avec celles des plus grandes nations ? Comment a-t-elle suscité une école littéraire où, durant ces trente dernières années, sont éclos des talents dignes de survivre ? C'est ici qu'il faut se résoudre à ignorer et M. Roosevelt qui a posé la question a eu la sagesse de ne pas tenter de la résoudre. Il est des domaines où la grandeur ne dépend ni de l'étendue du territoire, ni du nombre des soldats et c'est là que peuvent triompher les petites nations. Les Hollandais sont restés riches et résolument pacifistes ; ils ont produit des hommes tels que le conseiller d'Etat Asser, dont on fêtait naguère le 70e anniversaire, une des lumières du droit international, un des membres les plus respectés, les plus écoutés des deux conférences de la

paix, où il a proposé et fait adopter le tribunal permanent d'arbitrage. Son nom évoque celui de Grotius et ses admirateurs ont voulu que dans la bibliothèque du palais de la Paix, une collection des principaux ouvrages sur le droit des gens figurât sous le nom de collection Asser. Ce sont de pareils hommes, des ouvriers de paix et de justice ou plutôt de paix par la justice, qui élevent les nations ; et si les moyens réalistes préconisés par l'ancien président des Etats-Unis répondent aux nécessités du présent, les apôtres du pacifisme par le droit, les génies de la science et des arts ne préparent-ils pas la civilisation de demain ?

CHRONIQUE RUSSE

La tragédie finlandaise. — Intolérance religieuse. — A propos du congrès slave. — Le duel manqué entre Tourguénev et Tolstoi. — Tchernichevski au bagne. — Nécrologe : Mme Elise Orzeszko et M. Mily Balakirev.

Hélas ! l'espoir que nos nationalistes auront honte de mener jusqu'au bout leurs criminels projets contre la Finlande a été bien cruellement déçu. Loin de là, notre troisième Douma a mis de côté le projet de loi sur l'inviolabilité du citoyen, sur la revision des statuts du budget et d'autres interpellations urgentes, pour donner tout de suite son approbation à la loi sur la Finlande, si complexe, qui soulève les problèmes les plus ardus de droit international, et modifie du tout au tout les rapports qui ont existé durant plus d'un siècle entre la Russie et cette province.

En trois séances, sans même écouter les représentations indignées des cadets, ni les remontrances de quelques octobristes qui se sont séparés de la majorité, nos patriotes, comme pris de vertige, ont supprimé l'autonomie de la Finlande et déclaré

que dorénavant ce petit pays, dont la civilisation plus avancée diffère sensiblement de la nôtre, ne sera plus qu'une province de la Russie, pareille à toutes les autres.

En vain M. Milioukov a-t-il démontré, dans un discours très documenté, que la Finlande est une *nation* au point de vue politique et par sa vie sociale et ses mœurs, et que s'assimiler ce peuple et le contraindre à vivre de l'existence fruste de nos provinces arriérées, c'est demander l'impossible. Jusqu'à ce jour, d'ailleurs, aucun gouvernement de Russie n'a commis si lourde faute. Nos intérêts réels en Finlande se réduisent à des mesures stratégiques que réclame la situation de Saint-Pétersbourg. Nous avons toujours réussi à rendre le territoire de la Finlande impropre à servir à l'ennemi de base d'opérations militaires. Sous ce rapport cette province est entièrement dans la dépendance du pouvoir impérial. D'ailleurs les Finlandais, à l'époque critique de la guerre de Crimée, lorsque l'Angleterre envoyait sa flotte dans la Baltique, ont fait preuve de loyauté.

Il n'en serait sans doute plus de même aujourd'hui, puisque nos excellents patriotes ont réussi à nous aliéner les sympathies de ce brave petit peuple. Dans le conseil de l'empire, dont la majorité a également approuvé ce projet, la minorité qui compte parmi d'autres personnalités marquantes MM. Kovalevski, Stakhovitch, Korvine-Milevski, etc., a fait cette déclaration : « La transformation radicale de l'état politique de la Finlande ne peut être justifiée, car elle ne tient compte ni du passé du pays, ni du principe de la justice, ni des droits du peuple finnois. Ce changement ne peut avoir que des suites funestes en aigrissant pour longtemps les rapports entre la Finlande et l'empire et ne profitera qu'aux ennemis de notre patrie. »

Au surplus, tout le monde dans l'entourage du tsar Nicolas n'est pas partisan de l'écrasement de la Finlande, cela ressort clairement des remontrances que le prince Metcherski adresse aux nationalistes. « D'un côté, écrit-il dans le *Grajdanine*, certains nationalistes, le visage rayonnant, se frottent les mains et disent à leurs amis : « Nous avons fait une bonne affaire, en

» quelques jours nous avons réussi à allumer l'animosité de la » Finlande contre le gouvernement russe. » D'autres députés de la Douma demandent qu'on chasse les Polonais de leur pays et qu'on envoie à leur place des soldats russes. Enfin, « l'Union des Russes » demande à l'empereur d'enlever aux Bouriates le droit d'élever des temples pour la plus grande gloire de l'église orthodoxe, et dans l'espoir que ce petit peuple aussi se tournera contre nous. Comme si ce n'était pas assez, nos bons nationalistes voudraient encore qu'on étranglât les Tatars, car ce sont des traîtres, assurent-ils. Evidemment, ils tiennent à nous susciter de nouveaux ennemis. »

— L'intolérance en Russie, il est vrai, ne connaît plus de bornes. Nos nombreux sujets musulmans ont exprimé le vœu que les législateurs, qui s'occupent en ce moment de décider quels seront les jours de fêtes reconnus par l'Etat, prennent en considération leurs sentiments religieux. L'organe officiel du synode, *La Cloche*, a trouvé ce vœu exorbitant et a protesté : « Les Tatars n'osaient pas élever de semblables prétentions même lorsque la Horde d'Or était dans l'épanouissement de sa puissance. Du reste, nous supposons qu'ils peuvent bien se passer de commémorer le voyage de Mahomet sur sa blanche cavale, allant rendre visite à Allah ! »

Quant aux juifs, on ne témoigne pas plus de respect à leurs croyances qu'à leurs personnes. Tout dernièrement la police a expulsé de Moscou, en les arrachant à leurs mères, des enfants juifs, de quatre, huit et dix ans ! Cette iniquité vient de se dénouer au Sénat, où elle a soulevé une discussion digne d'être rapportée. Le secrétaire d'Etat du ministère de l'intérieur a soutenu que le droit qu'ont les mères juives d'habiter Moscou ne s'étend pas à leurs enfants. Les sénateurs ont expliqué dans une grave discussion que la présence d'enfants mineurs auprès de leurs parents n'est pas un droit d'Etat des premiers, mais une obligation des seconds, qui sont tenus d'élever leurs enfants. Donc, selon la loi russe, les enfants juifs peuvent être expulsés, et ravis à leur mère qui, elle, a le droit d'habiter Moscou. Néan-

moins les sénateurs ont décidé de surseoir à cette expulsion monstrueuse de petits enfants, jusqu'à ce qu'ils aient mieux approfondi le droit que pourraient avoir les babys juifs à vivre près de leurs mères. En Russie ces questions se posent encore au vingtième siècle.

— Le congrès slave à Sofia a éveillé parmi nous un vif intérêt, bien qu'on soit certain qu'il n'aboutira à aucun résultat tangible, en raison de l'abstention des Polonais, qui trouvent illusoire toute union des Slaves tant que la Russie continue à les persécuter. Une difficulté d'un autre ordre s'oppose à l'efficacité d'un tel congrès, c'est l'absence d'une langue commune sans laquelle les Slaves resteront toujours « allemands » les uns à l'égard des autres, car en slave, étymologiquement, allemand veut dire muet. Pour toutes ces raisons, MM. Mirski et Tzonev ont débattu sérieusement cette question dans la dernière livraison de la revue bulgare *Bolgarska Sbirka*, entièrement consacrée au congrès slave.

M. Mirsky préconise l'emploi de la langue russe et exprime le désir que chaque livre destiné à être répandu dans les pays slaves soit d'abord publié en russe, mais qu'il soit imprimé en caractères latins ainsi que le font les Polonais et tous les peuples slaves de confession catholique. M. Tzonev comprend que, pour arriver à posséder une langue commune, il faut avoir d'abord un alphabet commun, et il propose que tous les Slaves étudient les deux alphabets, le latin et celui de Cyrille qu'emploient les Russes, les Serbes et les Bulgares. Cette dernière proposition est acceptable pour les classes cultivées, où l'on parle le français, mais il est peu probable que les Polonais consentent jamais à apprendre l'alphabet russe, surtout tant que les nationalistes poursuivront leur politique étroite et haineuse.

— On sait qu'Ivan Tourguénev au commencement et à la fin de sa vie a été très lié avec Tolstoï, bien qu'une brouille assez grave les ait séparés un certain temps, et que l'intervention de beaucoup d'amis ait seule pu empêcher un duel. M. Serguéienko, dans un ouvrage consacré à Tolstoï, et que publie la librairie

Obrazovanié, donne des détails inédits sur les causes de ce dissentiment. Au printemps de 1862, Tolstoï vint en visite chez Tourguénev, dans sa propriété de Spasskoé, et exprima le désir de connaître le dernier roman de son émule, *Pères et enfants*, que celui-ci venait de terminer. Léon Nicolaévitch n'aimait pas à écouter la lecture à haute voix, il fut donc convenu qu'on lui donnerait le manuscrit à lire.

Après le déjeuner, au salon, où se trouvait un large et long canapé empire, que Tourguénev avait surnommé « le fabricant de sommeil », tout fut préparé pour assurer un complet confort. On chassa jusqu'à la dernière mouche, on mit à la portée de Tolstoï des cigares de choix et sa boisson favorite. Puis Tourguénev apporta le manuscrit de son chef-d'œuvre, *Pères et enfants*, et se retira sur la pointe des pieds. Tolstoï s'étendit sur le divan et se mit à lire. Etait-ce l'influence d'un trop succulent déjeuner ou celle du « fabricant de sommeil », toujours est-il que le roman parut au lecteur si ennuyeux, qu'après avoir tourné quelques feuillets, il s'endormit profondément. Tout à coup quelque chose le réveilla, il ouvrit les yeux et aperçut le dos de Tourguénev qui s'éloignait.

Lorsque les deux romanciers se retrouvèrent à la salle à manger, Tolstoï sentit qu'un froid s'était glissé entre eux, ils ne pouvaient plus se regarder en face et évitaient de parler de *Pères et enfants*. Néanmoins ils se rendirent de compagnie chez le poète Fét. A table, Tourguénev raconta que l'institutrice de sa fille, une excellente Anglaise, pleine de cœur, habituait son élève à visiter les pauvres et à prendre leurs vêtements déchirés et usés pour les raccommoder.

— Et vous trouvez cela bien ? demanda Tolstoï.

— Sans doute, cela fait connaître à la bienfaitrice la vraie misère.

— Et moi, je trouve qu'une jeune fille bien habillée, qui tient sur ses genoux des hardes sales et puantes, joue la comédie....

— Je vous prie de ne pas parler de la sorte ! dit Tourguénev les narines gonflées de colère.

— Je continuerai, puisque c'est mon opinion.

Blême, hors de lui, Tourguénev rugit :

— Si vous ne vous taisez pas, je vous casse la g....

Et se prenant la tête entre les mains il courut dans une autre chambre.

Les amis de Tourguénev pendant longtemps ont refusé d'admettre qu'il ait employé cette expression trop vive, mais Tolstoï encore tout dernièrement en a confirmé l'authenticité.

Léon Nicolaévitch exigea des excuses. Tourguénev, dans une lettre très courtoise et parfaitement digne, s'excusa, mais par une série de mésaventures ce pli ne parvint pas à destination. Tolstoï écrivit alors une seconde lettre à cheval par laquelle il provoquait Tourguénev en duel. Celui-ci crut que c'était la réponse à la lettre où il présentait ses excuses, et il se rendit aussitôt au lieu désigné pour la rencontre. Mais il n'y trouva personne; Tolstoï, dans l'intervalle, avait reçu la lettre et considérait l'affaire comme terminée. Que serait-il arrivé, si après Pouchkine et Lermontov, pour un sot malentendu, la Russie avait encore perdu en duel un de ses deux plus grands écrivains?

— Dans la *Rousskoë Bogatstio*, M. Roussanov, qui a pu voir aux archives la correspondance de Tchernichesvki, nous donne une étude très caractéristique de la vie de cet homme de génie dont la destinée fut si cruelle. L'article est intitulé *Tchernichevski en Sibérie*. Dans les lettres que le grand écrivain adresse du bagne à sa famille, on sent une tendresse touchante, le désir constant de ne pas attrister les siens par le récit de ses souffrances. Il leur donne toujours l'assurance qu'il se porte à merveille. Il est même prêt à se sacrifier pour que ses proches n'aient pas à souffrir à cause de leur parenté. Ainsi, il cherche à persuader à sa femme qu'il est un être indigne et qu'elle ferait bien de rompre tous liens avec lui. Il va sans dire que ce plan généreux échoua, parce que sa femme et ses enfants le connaissaient et l'aimaient.

Il est curieux de noter la différence que l'auteur de *Que faire?* établit entre les rapports qui doivent exister de mère à fils ou

de père à fils. En réponse à une lettre de son enfant qui lui annonçait son départ pour la guerre turco-russe, Tchernichevski lui écrit : « Tes expressions: « excusez-moi... », « je vous prie de m'excuser, » s'adressant à ton père, ne me semblent pas à leur place. Le père n'a pas besoin que son fils soit ultra-respectueux envers lui, il peut s'en passer, le père n'est qu'un ami ; la mère est tout autre chose, c'est un être sacré, car au point de vue moral le sentiment de la mère envers ses enfants est tout autre que celui du père. Il y a aussi le point de vue matériel, et à ce point de vue encore, la mère est un être sacré. Ne t'imagine pas, mon cher, que je te fais la morale pour te prêcher qu'il faut aimer sa mère.... Non, je pense que c'est superflu. Je te dis cela simplement pour te faire comprendre quelles sont mes idées sur le rôle du père, c'est un ami. »

M. Roussanov nous fait entendre que Tchernichevski, dans une série de lettres, a donné des appréciations sur les principales publications de l'époque et se montre plutôt sévère. En revanche il considérait Nekrassov comme le plus génial et le plus noble des poètes russes. Ayant appris au bagne que Nekrassov se mourait, Tchernichevski pria un de ses amis de lui dire en quelle haute estime il le tenait. De son côté, le poète mourant fit savoir à son ami de Sibérie que rien au monde ne pouvait lui être plus agréable que de se sentir apprécié par celui qui expiait au bagne ses nobles efforts pour obtenir l'émancipation des serfs avec la terre.

— La grande romancière qui vient de mourir, Mme Elise Orzeszko, écrivait en polonais, et cependant nous ressentons sa perte comme un deuil national. Son talent était trop large pour rester confiné dans les limites de sa patrie et depuis longtemps nous possédons des traductions russes de presque tous ses romans. Elle a commencé à écrire très jeune. Son premier récit : *Histoire des années de famine* a été publié en 1866, dans la *Semaine illustrée* de Varsovie. « Avant cette nouvelle, raconte Mme Orzeszko dans son autobiographie, j'ai écrit trois romans dont les titres indiquent mon état d'esprit à cette époque ;

c'étaient *Razine*, *Les hommes et les vers* et *Gustave Wasa*. En outre, étant une admiratrice enthousiaste de Mirabeau, je lui ai consacré une étude. J'ai brûlé ces volumineux manuscrits, bien qu'ils m'aient coûté deux années de travail, parce que j'ai étudié à fond l'histoire de la Suède, et l'histoire de la Révolution française pour mieux connaître mon grand Mirabeau. »

Tolstoï a dit quelque part que pour être un grand écrivain, il faut avoir quelque chose à dire, posséder une forme individuelle, de la sincérité, et savoir communiquer son émotion aux autres. Mme Orzeszko a possédé certainement ces trois qualités, mais peut-être pas à doses égales. Tout en étant un pénétrant psychologue de l'humanité, elle manifeste dans toutes ses œuvres son âme polonaise. C'est comme les œuvres de Chopin qui, malgré leur grand souffle universel, nous font sans cesse penser à la grandeur et à la décadence de cette infortunée nation, laquelle d'ailleurs n'a pas encore dit son dernier mot.

A côté des mœurs polonaises, Mme Orzeszko s'est attachée à peindre celles des juifs si répandus dans ces provinces. Malgré tout le réalisme de ces tableaux, devant l'abnégation et les souffrances de ces humbles et de ces persécutés, on se sent ému de pitié et pénétré de la poésie qu'exhalent *Samson le Fort* et *Meyer*, deux récits qui ont été traduits en français.

Mme Orzeszko résume elle-même en ces termes modestes l'appréciation de son talent : « Le soleil donne la vie à tout ce qui existe sur la terre, et nul n'osera lui comparer l'éclat d'une bougie. Pourtant la bougie aussi est nécessaire à l'homme. Eh bien ! que ma petite lampe, insignifiante en présence du soleil, continue à brûler. Peut-être, les jours de froid et de misère, quelqu'un pourra-t-il se réchauffer à sa faible flamme. »

Les touchantes funérailles qu'une foule considérable d'admirateurs ont faites à ce regretté écrivain montrent que nombreux sont ceux qui recherchent la clarté vivifiante de « sa petite lampe. »

— La mort de Balakirev vient de réduire le « Groupe puissant » à un seul survivant, M. Cesar Cui. La *Bibliothèque Universelle* a

consacré à Balakirev une étude détaillée[1]. Il n'était pas un auteur fécond et dans le concert qu'ont vient de donner à sa mémoire on a pu jouer presque la totalité de ses œuvres, son célèbre poème symphonique *Tamar*, sa grandiose *Symphonie*, son tableau musical *En Bohème* et sa fantaisie *Islamée*. L'influence de Balakirev sur l'école russe est incontestablement très forte, pourtant Rimsky-Korsakov dans son *Journal Musical*, dont j'ai déjà parlé, indique aussi les ombres qui l'accompagnent :

« Il est hors de doute que pour César Cui, de même que pour Moussorgski, Balakirev a été indispensable comme conseiller, critique, rédacteur et maître ; sans lui, ils n'auraient pu faire un pas.... Or, il n'est pas douteux que sa manière de guider, de contrôler des compositeurs peu solides sur leurs jambes, marque d'une empreinte commune leurs œuvres, bien plus que ne l'eussent fait les leçons d'un simple et indifférent professeur de contrepoint. Cette manière de traiter des élèves amis était-elle bonne ? Selon moi, elle est absolument mauvaise. De tous ses disciples-amis, j'étais le plus jeune, je n'avais que dix-sept ans.... Dès le premier jour, il me donna une symphonie à composer et me coupa ainsi la voie du travail préparatoire et de l'élaboration de la technique. Et moi, qui ignorais jusqu'aux noms des intervalles et des accords, qui en harmonie n'avais entendu parler que de la fameuse défense des octaves et des quintes parallèles, qui n'avais aucune idée de ce qu'est le contrepoint double, une cadence, une préparation, une période, voilà que je me mets à composer une symphonie ! » Si nous jugeons la méthode ou l'absence de méthode de Balakirev par ses résultats, c'est-à-dire par les œuvres que nous ont données ses glorieux disciples, *Boris Godounov*, *Sadko*, la *Pskovitaine*, *Antar*, etc., nous devons admettre qu'après tout elle n'est pas trop mauvaise, puisqu'elle a favorisé le développement d'individualités exceptionnelles, en dehors de la routine.

[1] *La musique dramatique en Russie*, par Michel Delines, octobre et novembre 1900.

CHRONIQUE SUISSE ALLEMANDE

Beaux-arts à Zurich. — Une fête de musiciens. — Congrès de néo-philologues — Le jubilé de l'université de Bâle. — A propos de Zschokke. — Une nouvelle édition des poésies de Leuthold. — Romans et nouvelles. — Un manuel suisse d'histoire de la littérature. — Publications nouvelles.

Dans la tâche du chroniqueur il y a des périodes d'abondance et de disette qui sont comme les vaches grasses et les vaches maigres de la Bible. Cet été, c'est plutôt la période des vaches maigres qui domine. Il y a longtemps qu'on n'a publié aussi peu de livres, surtout de livres de valeur. Il est vrai qu'à Zurich et à Bâle quelques manifestations intellectuelles et artistiques intéressantes ont retenu l'attention : inauguration de musée, fête de musiciens, congrès de philologues et jubilé universitaire. — Mais là encore, à part le congrès de philologues, on n'a point eu de ces publications importantes qui, en perpétuant le souvenir d'une fête, en prolongent quelque temps l'écho. Nous eussions aimé par exemple qu'à propos de l'inauguration du nouveau musée des beaux-arts de Zurich un critique ou historien d'art nous fît l'histoire artistique de sa ville natale. Cette histoire est, en effet, fort curieuse. Non pas que Zurich soit ce qu'on peut appeler une ville d'art. A part Gottfried Keller, elle n'a pas produit un artiste de réputation universelle. Mais ses habitants, ses bourgeois enrichis surtout, ont toujours été des amateurs éclairés. Quelques-uns d'entre eux, les Hess, les Werdmüller, les Schulthess von Meyss ont collectionné des tableaux, des statues et des gravures qu'ils ont légués plus tard à la ville. En 1787, ces bourgeois fondaient une société, la *Künstlergesellschaft*, qui par ses acquisitions d'objets d'art, par les expositions qu'elle organisait, a grandement contribué à développer le goût du beau dans la population. Et c'est cette société qui a construit le nouveau musée qu'on inaugurait l'autre jour.

Je ne puis pas dire que ce musée me ravisse particulièrement. Ses murs en pierre blanche paraissent bien nus et le petit édicule qui lui sert d'entrée n'est pas d'un effet très gracieux. Mais l'intérieur en est supérieurement aménagé, avec goût et d'une manière élégante, sobre et discrète. Là les toiles, bien exposées, prennent toute leur valeur. Elles en avaient besoin. Entassées jusqu'alors dans un édifice étroit, — le *Künstlergütli*, près du Polytechnicum — reléguées parfois dans les combles ou, faute de place, elles restaient enfouies dans des caisses, on les ignorait. Aujourd'hui qu'elles s'étalent sur les murs spacieux du nouveau musée, bien éclairées, les Zuricois sont les premiers à s'étonner d'avoir possédé tant de trésors sans s'en douter.

Les œuvres qui, naturellement, dominent sont celles de maîtres zuricois et suisses du XVIIIe et du XIXe siècle. Les vieux maîtres, eux, ne sont guère représentés que par le vigoureux portraitiste Hans Asper, mais Salomon et Conrad Gessner, Reinhard, Freudweiler, Anton Graf, Ludwig Hess, Conrad Grob, Adolphe Stäbli, Rodolphe Koller, Buchser, Stückelberg, Sandreuter, Böcklin, Segantini, Hodler et Welti nous montrent quelques-unes de leurs meilleures œuvres. Dès maintenant Zurich, que les Allemands se plaisaient à nommer au XVIIIe siècle l'Athènes de la Limmat, aura un attrait de plus. Le poète Adolphe Frey, qui a lu de beaux vers à l'inauguration du musée, l'a dit avec éclat, célébrant les prodiges que l'Art, ce Protée éternel, fait accomplir à une ville au cours des siècles :

> Un Protée éternel est l'art : aujourd'hui
> De sa forme d'hier il glisse légèrement
> Vers sa forme nouvelle. Car l'art change
> Avec le temps et change dans le temps même.

— Le goût de la musique chez les Zuricois ne fait point tort au goût des arts plastiques. Au contraire. A peine étaient-ils sortis de l'inauguration de leur musée qu'ils recevaient dans leurs murs, en une grande fête musicale, les compositeurs les plus notoires de l'heure actuelle. Les Français, à vrai dire, manquaient à l'appel. Qu'ils se rassurent. Les maîtres qu'on a entendus, pour germaniques que leurs noms paraissent, venaient de

tous les pays : de la Suisse, de l'Angleterre, de l'Amérique, de l'Autriche et de l'Allemagne et, parmi ceux qui se sont produits, tels que Richard Strauss, Max Reger, Arnold Mendelssohn, Hermann Suter, Théodore Blumer, Hans Huber, F. Delius, Karl Weigl, Karl Martin-Lœffler, F. Klose, W. Braunsfeld, Kodaly, Emile Frey, ce ne sont pas les Allemands qui dominent. Bien mieux, on a pu constater que leur influence, si prépondérante autrefois, va en s'affaiblissant. D'autres souffles à l'heure actuelle se font sentir, des souffles latins, surtout chez ceux qui cherchent des voies nouvelles.

Mais ce qu'il faut retenir particulièrement de ces fêtes, c'est le rôle prépondérant qu'y ont joué les musiciens suisses. Notre jeune école si pleine de promesses s'y est fait une place d'honneur. Un critique musical qui le constatait, M. Gustave Doret, en tire un bon horoscope pour l'avenir. Il est vrai que Zurich a fort bien fait les choses et qu'elle n'a rien négligé pour mettre en valeur les musiciens. M. Doret l'a dit aussi : « Ce qui domine dans les journées des fêtes de Zurich, c'est l'admirable organisation de notre métropole musicale. »

— Les néo-philologues qui, après les musiciens, sont venus à Zurich ont fait moins de bruit, mais une besogne bonne et utile. Je ne parle point des nombreuses conférences qui alternaient avec les fêtes et banquets qu'on a trouvés fort joyeux, comme il convenait à la société romane le *Gay saber*, qui avait pris l'initiative de la chose. Je veux parler du beau volume *Festschrift zum 14. Neuphilologentage in Zürich 1910*[1], qui contient quatorze mémoires originaux de philologues suisses. Les sujets les plus divers y sont traités, depuis les études les plus spéciales sur les patois romans et suisses allemands, jusqu'aux larges synthèses linguistiques et aux études générales de littérature comparée. Signalons parmi les morceaux les mieux venus *Edouard Gibbon et la Suisse*, par Gustave Schirmer ; *Les œuvres poétiques de George Meredith*, par Eugène Frey ; *Les rapports de Chateaubriaud et de Milton*, par Ernest Dick ; *L'idée de la régénération nationale chez les prosateurs espagnols modernes*, par Wilhelm

[1] Verlag von Rascher, Zürich.

Degen ; *Rondes enfantines, berceuses, jeux et emprois en patois jurassien*, par Arthur Rossat ; *Régression linguistique*, par Louis Gauchat ; *Sur les fonations et les charges dans les Grisons romanches*, par G. Pult.

Toutes ces études, qui sortent des spécialités ou s'enferment volontiers les philologues, offrent l'intérêt le plus vif ; les gens cultivés y trouveront plaisir et profit.

— Les Bâlois ont célébré par des fêtes modestes le quatre-cent-cinquantième anniversaire de fondation de leur université. Ils ont eu raison. Le plus beau fleuron de leur couronne intellectuelle est cette école qui, fondée en 1450 par le pape Pie II, le savant humaniste Aeneas Sylvius, n'a cessé de prospérer au cours des siècles. C'est que les Bâlois ont fait leur chose de cette école qui fut toujours mêlée étroitement aux destinées de la cité. Jean de Müller remarque dans son *Histoire de la Confédération suisse* que deux choses ont fait la gloire de Bâle : son université, place de libre recherche dont les savants ont toujours largement usé, et ses imprimeries. L'université ne fut jamais une très grande école et encore aujourd'hui, parmi les universités suisses, elle n'occupe point la première place par le nombre de ses étudiants. Mais les Bâlois savent que le nombre des étudiants ne fait pas la valeur d'un établissement. Ils ne se sont pas davantage souciés de la loger dans des bâtiments somptueux. Eux qui pourraient à l'instar des Américains construire des palais, ils ont gardé cette vieille demeure de science telle qu'elle existait au siècle passé, avec de petites salles aux murs noircis et n'ayant pour toute parure que son admirable situation au bord du Rhin. L'essentiel pour eux est que la science qu'on distribue dans ces salles soit de bonne qualité. Et de cela, on n'en peut douter. Toujours les bourgeois cossus qui appréciaient le réel et non l'apparence ont cherché à s'attacher des savants de premier ordre. Dans leur école on a vu tour à tour professer, pour ne citer que les derniers, Jacob Burckhardt, de Wette, Wacknernagel, Schönbein, Franz Overbeck et Frédéric Nietzsche. Et c'est là une couronne qui vaut toutes les couronnes du monde.

— Une bonne aubaine pour les lecteurs suisses est la publi-

cation des œuvres littéraires d'Henri Zschokke dans la belle collection *Goldene Klassiker Bibliothek* [1]. Zschokke reste avec Gotthelf le plus populaire de nos écrivains. Bien mieux que Gottfried Keller et C.-F. Meyer qui, pour être goûtés, demandent une certaine culture, Zschokke est compris des toutes petites gens. Ses *Heures de recueillement*, ses *Récits d'histoire suisse*, ses nouvelles et ses romans se lisent encore dans la campagne et rares sont les maisons de paysan où on ne les rencontre pas. Merveilleux éducateur, Zschokke sait comme personne atteindre l'âme des foules. Allemand de naissance, il n'eut qu'à fouler notre sol pour se sentir chez lui ; du moins s'imprégna-t-il de nos idées et de nos mœurs au point qu'il est devenu l'incarnation de l'écrivain suisse. Bächtold remarquait que ce qui fait l'écrivain suisse, c'est l'esprit moralisateur, civique et bourgeois. Zschokke possède à un degré éminent ces qualités. Bras droit de Pestalozzi dans une œuvre éducatrice, il considéra toujours le métier d'écrivain comme un sacerdoce. Rien n'était plus loin de sa nature que la conception de l'art pour l'art. Ecrire, pour lui, était agir et agir moralement. Sa philosophie n'était sans doute pas transcendante : elle ressemblait à celle du bonhomme Richard, de Benjamin Franklin. Mais comme elle est efficace sur les masses ! Dans son *Village de faiseurs d'or*, dédié « à de bonnes écoles de campagne et à des gens raisonnables », Zschokke veut inculquer à ses lecteurs combien il est essentiel d'avoir une bonne tenue de maison, condition première de l'ordre, de l'aisance et du bonheur. Dans le *Fléau de l'eau-de-vie*, il peint, à la manière de Gotthelf, les ravages que la boisson peut faire dans une honnête famille. Dans *Maître Jordan*, il s'efforce de prouver aux ouvriers qu'un travail manuel ne doit pas être fait purement machinalement, mais que le cerveau doit y avoir sa part. Et toutes ces leçons de choses, pleines de bon sens, de bonhomie et de finesse, portent, soyez-en certains.

Il faut donc féliciter les éditeurs berlinois d'avoir publié cette

[1] *Zschokkes Werke* in zwölf Teilen. Auswahl aus den Erzählungen. Herausgegeben mit Einleitung und Anmerkungen versehen von Hans Bodmer. Berlin und Leipzig, Deutsches Verlagshaus Bong & Cie.

édition populaire des nouvelles et romans de Zschokke. M. Hans Bodmer, président du Lesezirkel d'Hottingen, a choisi les œuvres avec discernement et goût. En quatre fort volumes reliés et d'un prix très modique, il a donné toutes les nouvelles et récits de Zschokke qui méritent de vivre. *Jonathan Frock*, *Les petites causes*, *Petites histoires*, *Der Freihof von Aarau*, *Addrich des mousses*, *La Roue de Dissentis* et d'autres romans historiques plus ou moins imités de Walter Scott qui ont fait les délices de nos pères et que nos enfants lisent encore avec plaisir. Un grand soin a été apporté à l'élaboration de cette édition, bien imprimée, sur beau papier et ornée de portraits et de fac-similé d'autographes. Ajoutons que M. Bodmer y a joint une excellente étude littéraire qui ne surfait point les mérites de Zschokke et lui assigne sa vraie place parmi nos écrivains.

— Nous possédons plusieurs éditions de Leuthold, mais il n'en est aucune qui nous satisfasse pleinement. On sait que le poète ne publia de son vivant d'autres vers que quelques poésies dans le *Münchener Dichterbuch* de Geibel en 1862 et des traductions de poètes français (*Fünf Bücher französischer Lyrik*) qu'il fit paraître la même année en collaboration aussi avec Geibel. Ce dernier avait alors jugé que tous les vers de Leuthold ne pouvaient être imprimés tels qu'ils étaient et il en avait corrigé un certain nombre. Avait-il eu tort, avait-il eu raison ? La chose paraît pour le moins douteuse. Mais ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est que cet exemple fut suivi par l'éditeur de Leuthold, le professeur zurichois Jacob Bächtold qui, dans le recueil des vers du poète qu'il publia à Frauenfeld, chez Huber, en 1879, se permit d'en modifier un grand nombre soi-disant pour les améliorer et supprima des pièces entières.

C'était prendre, il faut l'avouer, des libertés excessives à l'égard d'un poète dont la valeur était déjà alors reconnue. Il n'en est pas moins vrai que, dans les éditions subséquentes, les corrections de Bächtold subsistèrent. En 1906 pourtant, l'éditeur Huber publiait une cinquième édition de ces poésies dans laquelle il donnait le poème épique *Hannibal*, qu'on avait toujours omis. C'était un progrès. Cette année, l'Insel-Verlag de

Leipzig entend nous donner une édition complète et exacte des poésies de Letuhold d'après les manuscrits originaux [1]. Y a-t-elle réussi ? Du moins nous avons le texte authentique de l'auteur et c'est déjà quelque chose. Ensuite, point de commentaires, point de notes, point de préface, aucun de ces appareils d'érudition qui alourdissent et défigurent souvent un poète, et c'est beaucoup. Un poète est fait pour être lu et il faut laisser les gloses aux érudits. A cet égard on ne peut souhaiter édition plus élégante et mieux conçue que celle de l'Insel-Verlag. On sait combien cette maison se distingue par la beauté typographique de ses livres ; avec Leuthold elle s'est encore surpassée. Les critiques, dont le métier est d'éplucher un texte pour en souligner les peccadilles, pourront bien relever çà et là quelques inadvertances, mais cela n'empêche point que nous avons enfin ce qui nous manquait jusqu'alors, une édition digne du poète.

Car, quoi qu'en disent certains historiens de la littérature allemande, Leuthold est un grand poète. Proche parent de Baudelaire et de Verlaine, son âme inquiète, nerveuse et agitée s'est exprimée en vers d'un accent si personnel qu'on chercherait vainement leurs pareils chez d'autres poètes allemands. Gottfried Keller l'a dit en termes excellents : « Son livre est quelque chose de nouveau et ce quelque chose de nouveau réside dans sa perfection. »

— Nous avons eu de la joie à annoncer un nouveau talent, M. Félix Mœschlin, l'auteur d'une forte étude de mœurs paysannes, *Die Königschmieds*. M. Mœschlin vient de faire paraître un nouveau volume, *Hermann Hitz*, qui nous laisse un peu perplexe. Non pas que le talent de l'auteur y paraisse en baisse. Au contraire, on le retrouve en un certain sens plus mûri et plus concentré. Le style, toujours plastique, est très vigoureux et l'action du récit marche au but sans lenteur, tenant constamment le lecteur en haleine. Ce que nous reprochons au jeune romancier, c'est de n'avoir point fait une œuvre assez objective. Son premier récit, très impersonnel, nous donnait comme un

[1] *Heinrich Leutholds Gedichte*. Nach den Handschriften wiederhergestellt. Leipzig, 1910.

arrière-goût des romans de Flaubert. Dans ce nouveau, au contraire, il intervint à tout moment pour nous exposer ses idées, et ce qui est pis encore, faire des théories.

L'histoire peut se résumer en quelques mots : un jeune Suisse, architecte génial, quitte sa ville natale Altenburg pour aller chercher fortune à Berlin. Là il ne tarde pas à faire de cruelles expériences. Son talent très réel est exploité par des hommes d'affaires sans vergogne et le jeune Suisse, dont l'idéal est très élevé, secoue la poussière de leurs bureaux, en se jurant de n'avoir plus jamais affaire à eux. Mais la vie est là qui le guette. Dans une promenade publique il fait la rencontre d'une jeune fille dont il s'éprend et qui devient sa femme. Nature perverse et tout utilitaire, celle-ci, dont les goûts de luxe sont grands, pousse son mari à se mettre aux gages de ces exploiteurs, et, la mort dans l'âme, celui-ci y consent, parce qu'il faut de l'argent et même beaucoup d'argent dans le ménage. Si encore le pauvre homme était heureux ! Mais sa femme le trompe et il l'apprend. Bien mieux, il acquiert la conviction que l'enfant qu'il a d'elle n'est point son propre enfant. Alors, avec un sursaut d'énergie, Hermann Hitz, qui dans le fond est resté une nature droite et saine, se ressaisit et il parvient, après avoir divorcé, à recommencer une vie nouvelle digne de l'idéal qu'il s'était proposé.

Le sujet, s'il avait été traité sobrement, eût pu donner une œuvre fort belle. Malheureusement Félix Mœschlin le parsème de digressions d'un goût parfois plus ou moins douteux dans lesquelles son héros ou l'un des personnages du livre exposent leur point de vue sur l'art et sa mission civilisatrice, sur l'amour libre, sur l'antimilitarisme, sur l'organisation défectueuse de la société actuelle, sur Ferdinand Hodler, incarnation du véritable artiste suisse et autres sujets semblables. Il y a beaucoup de verve dans ce roman, mais l'abondance verbale y est aussi trop grande. Les *Königschmiede* nous avaient fait espérer un art plus sobre et plus concentré. Peut-être n'est-ce-là qu'une crise dans la croissance de l'auteur. M. Mœschlin est jeune et il doit se garer de certains défauts de jeunesse, de sa facilité

surtout, qui pourrait lui jouer de mauvais tours. Elle en a joué à d'autres débutants aussi bien doués que lui.

— Sous le titre de *Petites esquisses de petites gens*, M. J. Bührer a fait paraître chez l'éditeur A. Francke, à Berne[1], une série de croquis et de petites nouvelles écrits avec soin et qui ne manquent pas de finesse. M. Bührer ne sort pas de notre pays et ce sont nos mœurs de campagne ou de petites cités campagnardes qu'il fait revivre avec charme. En ce temps de vacances où l'on cherche de bonnes lectures qui soient en même temps des lectures de bonne tenue littéraire, on peut le recommander en toute confiance.

— M. Adolphe Vögtlin, le délicat écrivain qui professe la littérature allemande au gymnase de Zurich, vient de publier un excellent petit manuel de la littérature allemande depuis ses origines jusqu'à nos jours[2]. En 260 pages, il est parvenu à condenser l'essentiel sur chaque époque et sur chaque écrivain et cela avec une élégante précision, sans trace de sécheresse. M. Vögtlin, qui écrit pour de jeunes Suisses, ne l'oublie point et cela mérite d'être relevé, car trop souvent dans nos écoles on emploie des manuels d'écrivains d'outre-Rhin qui apportent des idées ne cadrant pas avec nos traditions. Nous espérons bien que le petit volume de M. Vögtlin éliminera complètement ces livres.

— Mme Maja Matthey est un de nos écrivains qui vit à Soleure et l'on sait que la Fondation Schiller lui a récemment attribué un de ses prix. Mme Matthey, qui a longtemps vécu au Tessin, vient d'écrire un roman de mœurs tessinoises, *Die guten Willens sind*[3], que nous recommandons vivement à nos lecteurs. J'ai pu en goûter le charme lorsqu'il parut en feuilleton dans le *Bund*, et M. J.-V. Widmann lui a consacré dans le même journal un article fort sympathique. Nous avons rarement l'occasion de nous initier aux mœurs de nos confédérés italiens : le récit de

[1] *Kleine Skizzen von kleinen Leuten*, von J. Bührer.

[2] *Geschichte der deutschen Dichtung*. Leitfaden für den Unterricht in den oberen Klassen der Mittelschulen. Zürich, Schulthess & Cie, 1910.

[3] Bern, Verlag von A. Francke.

Mme Matthey, qui est plein de souriante bonté et qui est une œuvre de bonne tenue littéraire, nous en fournit l'occasion. Profitons-en donc.

— Le Dr Dubois, de Berne, nous donne, sous le titre de *Raison et sentiment* un petit livre qui, publié simultanément en allemand [1], mérite d'être médité par chacun : on y trouvera notamment sur la morale pratique des pages élevées, justes et belles.

— La dixième livraison du *Dictionnaire des artistes suisses* [2], qui va de Schödel à Steiner, renferme, entre autres études remarquables, celles sur Segantini, par Mme Maria Waser ; sur Gottfried Semper par Hans Semper ; sur Adolphe Stäbli, par Otto Waser ; sur Carl Stauffer, par E. Caro.

CHRONIQUE SCIENTIFIQUE

Les coups de poussières dans les mines. — Nouveau procédé d'abatage des arbres. — L'électro-culture et ses résultats. — Fièvre de Malte. — La vie peut-elle venir des profondeurs de l'espace ? — Publications nouvelles.

C'est un fait reconnu, maintenant, que le grisou n'est pas la cause principale, encore moins la cause exclusive des explosions dans les mines de houille. Car la mine de Courrières n'est pas grisouteuse, et au surplus toutes les précautions contre le grisou avaient été prises. Et à Courrières la catastrophe a été due à un coup de poussières. Il faut entendre par là qu'elle a été due à l'inflammation de poussières combustibles suspendues dans l'air, inflammation qui s'est propagée aussi loin que se rencontraient les poussières, et qui était favorisée, au reste, par la ventilation puissante organisée contre le grisou. Le point de départ du

[1] *Vernunft und Gefühl*, von Professor Dr Paul Dubois. Akademischer Vortrag. Bern, A. Francke.

[2] *Schweizerisches Künstler-Lexikon*. Redigiert von Dr Carl Brun, Professor an der Universität Zürich. Zehnte Lieferung. Frauenfeld, Huber & Cie

phénomène, d'après les expériences faites à la station d'essais de Liévin, sous la direction de M. Taffanel, est une petite explosion, de grisou par exemple ou de dynamite. L'ébranlement de l'air soulève un nuage de poussière ; la flamme de l'explosion met le feu à celle-ci : et voilà le phénomène mis en train.

Naturellement, il ne peut commencer que s'il se trouve de certaines poussières, en de certaines proportions, sous certaines conditions. Et il ne se propage pas invariablement de la même manière. Si la combustion des poussières est lente, la flamme avance lentement, et s'éteint vite, ne pouvant soulever de nouvelles poussières. Si la combustion est rapide, au contraire, on a une explosion qui se propage et se prolonge indéfiniment. Il n'y a pas de raison pour qu'elle s'arrête avant d'avoir parcouru tout le réseau de la mine.

L'expérimentation, toutefois, montre qu'il y a des raisons d'arrêt, et le moyen d'en créer artificiellement.

Une raison d'arrêt évidente, qui se présente aussitôt à l'esprit, est l'absence de poussières. Imaginez une galerie sans poussières : la flamme ne pourra s'y propager. Arrosons donc abondamment. C'est ce qu'a fait M. Taffanel. Mais la pratique n'a pas donné les résultats que pouvait faire espérer la théorie. Un dépoussiérage, ou un arrosage de 100 mètres de long ne suffisent pas à arrêter la propagation. Peut-on l'arrêter au moyen de poussières schisteuses, incombustibles, mêlées à la poussière de houille? L'expérience a montré que cela est possible. Et M. Taffanel a, par là, été amené à l'idée de barrages spéciaux. Il a imaginé des dépôts de poussières incombustibles qui se soulèvent en nuages si une explosion se produit, et, par leur incombustibilité, arrêtent la flamme.

Il y a bien des manières possibles de disposer les amas de poussières; il en est de médiocres, et qui gênent l'exploitation; il en est de bonnes, et qui ne la gênent point. Un dispositif excellent est celui qui consiste à placer sur les côtés de la galerie des planches couvertes de dépôts de poussières incombustibles : on peut encore mieux placer ces planches au plafond, espacées de telles façon que l'explosion fasse tomber toute la

poussière, formant une barrière à la flamme par son incombustibilité. Autre procédé : au lieu de poussières incombustibles, M. Taffanel se sert d'eau tout simplement.

Par les unes ou par l'autre, on peut, en tout cas arrêter les explosions, en empêcher la propagation. Par les expériences faites à Liévin, M. Taffanel établit que de tels barrages établis tous les 150 mètres environ mettent, de façon très simple, les galeries de mine à l'abri des coups de poussière.

— Un nouveau procédé d'abatage des arbres vient d'être inventé par un Allemand, M. H. Gantke. On avait essayé de fils métalliques rendus incandescents par l'électricité : mais le résultat était médiocre en pratique. M. Gantke emploie aussi un fil métallique ; mais au lieu de le chauffer par le courant, il le chauffe par le frottement, en lui donnant un rapide mouvement de va et vient. Le fil est une scie sans dents qui par le frottement s'échauffe, et qui brûle le bois au fur et à mesure. La coupe est parfaitement unie et la couche de charbon si mince qu'on reconnait sans peine tous les détails de la structure, et même des maladies du bois. Un avantage de la méthode est qu'il n'y a aucun besoin de coins. Un autre est qu'il n'y a pas de risque d'encrassement de la coupe ; le fonctionnement du fil ne produit que de la fumée et de la vapeur. L'électro-moteur s'installe en dehors du rayon menacé par la chute de l'arbre et on n'a à le déplacer qu'après avoir abattu tout ce qui se trouvait dans un rayon de 100 mètres. Avec cette machine un seul ouvrier fait deux fois le travail de deux hommes se servant de scie à bras : donc le quadruple du travail manuel. Il faut 6 minutes pour couper un tronc de 50 centimètres de diamètre. L'énergie peut être fournie par une installation hydraulique, une machine à vapeur ou encore un groupe électrogène à essence, à défaut de fil électrique. On choisira selon les possibilités, bien entendu.

— La *Revue générale de chimie pure et appliquée* donne des renseignements intéressants sur l'électroculture par captation de l'électricité atmosphérique, telle que la pratique M. F. Basty, d'Angers. Pour capter l'électricité, M. Basty se sert de tiges métalliques terminées par une pointe recouverte d'un alliage inoxy-

dable de bons conducteurs. La longueur de celle-ci varie selon les espèces cultivées; elle est de 2 m. pour les plantes à haute tige (céréales, chanvre), et de 80 cent. pour les fraisiers, betteraves, épinards, oseille, etc. La tige doit être enfoncée à la profondeur normale des racines des plantes. Ainsi la tige de 2 m. doit plonger de 40 cent. environ ; celle de 80 cent., de 20 cent. La zone d'action de la tige est égale, horizontalemement, à la hauteur aérienne de la tige : 1 m. 60 dans le cas de la tige de 2 m. plongeant de 40 cent. Il faut éviter de placer des tiges près des arbres ou arbustes : elles ne serviraient à rien. L'influence de l'électricité atmosphérique est double : les graines germent plus vite, et la récolte est plus abondante. Ce dernier point est le plus important. Le rendement des épinards — comparé à celui du même terrain, non électrisé, servant de témoin — est plus que triplé. Celui des fraisiers, quadruplé; celui de la mâche, doublé; celui de la salade, triplé. Et ainsi de suite. Il faudrait voir, toutefois, si cette augmentation de rendement n'entraine pas un appauvrissement du sol ; s'il n'est pas nécessaire de fumer davantage. L'électricité n'est pas un aliment végétal : elle peut simplement accroître la faculté à la vitesse de la nutrition.

— La fièvre de Malte est-elle donc en voie d'extension, pour qu'on en révèle l'existence dans le midi de la France, et, plus récemment en Suisse ? Ce n'est guère probable. Il est permis de croire qu'elle existait, mais qu'on ne la diagnostiquait pas exactement. On la prenait pour autre chose. Maintenant, avec la méthode de l'agglutination, on la reconnaît très vite et à coup sûr. La fièvre de Malte, on le sait, est due à l'introduction dans l'organisme d'un microbe qui est fréquent chez la chèvre : par le lait, naturellement. Pour la faire disparaître, il faudrait en débarrasser les chèvres d'abord. Car ce sont elles qui infectent l'homme, et divers animaux aussi. De plus d'un côté on prêche abondamment la multiplication des chèvres : mais il faudrait veiller à ce que ce fussent des chèvres saines, ne semant pas autour d'elles la fièvre de Malte. Nous avons bien assez de maux : inutile d'en augmenter le nombre.

— Quelques physiciens, on le sait, Helmholtz, Kelvin, Arrhénius, entre autres, ont pensé que la vie aurait pu prendre naissance, non sur la terre, mais ailleurs dans l'espace, d'où les germes seraient venus, on ne sait trop comment, sur notre globe. On comprendrait que quelque intérêt pût s'attacher à cette façon de voir s'il était évident que la vie n'a pas pu débuter sur le globe. Mais rien ne montre que la vie a dû commencer ailleurs. Et rien non plus ne prouvant que dans l'espace il y a eu des conditions plus favorables, toute cette fantaisie perd de son intérêt scientifique. Car on ne simplifie pas le problème en supposant qu'il a été résolu ailleurs, en un espace dont nous ne savons rien et ne pouvons rien savoir d'utile pour le sujet en discussion.

Quoi qu'il en soit, plusieurs physiciens ont pensé que la vie pouvait venir de l'espace, et ont pris la peine de faire voir que les germes auraient pu traverser celui-ci sans être tués. M. Paul Becquerel, lui, n'est pas de cet avis. Il estime que ces germes ont dû être soumis à une cause de destruction très puissante à laquelle on n'avait guère pensé jusqu'ici, aux rayons ultra-violets dont on s'occupe beaucoup depuis deux ans environ. M. Paul Becquerel a en effet constaté que tous les germes soumis à l'action de ces rayons périssent rapidement : même quand on augmente leur résistance artificiellement, par la dessication, le vide et le froid. Or, les espaces interplanétaires sont très riches en rayons ultra-violets (contre lesquels les nuages et l'atmosphère nous protègent) : il y a donc lieu de penser qu'aucun germe vivant ne traverserait impunément ces espaces, qui sont essentiellement stérilisants.

— Publications nouvelles : *La construction de petits aéroplanes*, par M. R. Petit (Paris, Librairie aéronautique). Un opuscule qui intéressera les adultes autant qu'il amusera les petits, et qui fera mieux comprendre que des articles techniques le mode de construction des aéroplanes. — *L'aviation*, par MM. P. Painlevé et Emile Borel (Paris, F. Alcan). Histoire du plus lourd que l'air, avec exposé des problèmes et des difficultés, et aperçu de l'avenir possible. Une partie de ce livre peut être lue par tous : il y a

aussi des parties pour techniciens. — *Aliénés et anormaux*, par J. Roubinovitch (F. Alcan). Un livre de lecture aisée, attachante et très d'actualité. Les anormaux se multiplient : il faut élaborer des lois sur leur éducation ; lois dont l'application coûtera fort cher, et ne donnera sans doute que de médiocres satisfactions.

CHRONIQUE POLITIQUE

Les parlements en vacances. — Le traité russo-japonais. — La Russie et le slavisme. — L'anniversaire de Grünwald et la Pologne. — En Suisse : le congrès international des chemins de fer ; une nouvelle voie ferrée dans les Grisons ; un mauvais été ; à propos des tirs fédéraux.

Dans la plupart des pays de l'Europe, les parlements partent en vacances et les ministres se réjouissent. On sait, en effet, que les membres des assemblées souveraines, élus par leurs commettants pour légiférer, ne prennent à la préparation des lois qu'un plaisir médiocre ; ils préfèrent contrôler, gouverner, administrer : le moindre incident provoque une interpellation. Les ministères doivent être constamment à disposition, prêts à défendre leurs actes, à exposer leurs desseins, à prouver que leurs intentions sont pures. Ils sont discutés, attaqués, malmenés souvent ; ils reçoivent des indications, des conseils, des ordres ; ils risquent par surcroît, dans les pays parlementaires au moins, de perdre leurs portefeuilles.

L'interpellation à jet continu, telle qu'elle se pratique dans certaines assemblées, c'est le transfert de l'autorité exécutive au parlement tout entier ; et il faut que le pouvoir présente des jouissances bien intenses pour que des hommes d'Etat dignes de ce nom admettent une pareille confusion des rôles, consentent à renouveler sans cesse des explications cent fois données, à discuter l'ensemble de leur activité avec le premier venu, informé ou ignorant, maladroit ou disert.

Heureusement qu'il y a les vacances. Pendant les vacances les ministres gouvernent sans entraves, despotiquement même si cela leur fait plaisir. Personne, — à part peut-être quelques journalistes mal pensants, — ne songe à les rendre responsables des sinistres qui éclatent, des navires qui coulent, des grèves qui mettent aux prises soldats et ouvriers. Ils peuvent donner des ordres, entreprendre des travaux d'intérêt public ou privé, favoriser des régions, faire avancer des fonctionnaires, nommer des amis à des places sans que l'inévitable interpellation se produise à laquelle, malgré la phraséologie d'usage et les quelques mots tout prêts qui manquent rarement leur effet, il est quelquefois si difficile de répondre. Et les choses ne vont pas plus mal pour cela ; elles vont même sensiblement mieux ; à tel point que beaucoup de gens regrettent que les sessions législatives ne soient pas l'exception et les vacances la règle. Les fanatiques du parlementarisme, qui étaient la multitude autrefois, ne sont plus aujourd'hui qu'une assez mince phalange et si l'on cherche la cause de ce discrédit croissant, il faut bien s'en prendre aux parlementaires eux-mêmes.... Mais ceci est une très grosse question que je ne veux pas discuter aujourd'hui.

— Dans le monde slave des choses se passent qui importent à l'histoire.

Le récent traité russo-japonais a mis sur les dents les journalistes de tous pays. On ne l'a généralement jugé que du point de vue européen : la Russie, a-t-on dit, libre du côté de l'Orient, va revenir avec toutes ses forces vers l'Occident ; elle va se poser en protectrice des Slaves, s'ingérer dans les affaires des Balkans.... Il est probable que les négociateurs de la convention du 4 juillet se sont médiocrement occupés de ces suites possibles de leur acte : ils ont fait avant tout de la politique d'affaires et de la politique asiatique ; ils ont déduit les conséquences logiques des accords de 1907. Le Japon, qui possède de fait la Corée, a besoin de la Mandchourie méridionale comme débouché pour son commerce et champ d'activité de ses traitants ; la Russie doit disposer des chemins de fer du Nord pour mettre en valeur le territoire Maritime et assurer des commu-

nications rapides avec Vladivostok. Chacune des deux puissances préfèrerait sans doute être seule en scène ou n'avoir devant elle que la Chine décrépite ; la géographie et l'histoire les ayant mises face à face, elles acceptent le partage : il y a de la place pour elles deux. En revanche elles estiment avoir fait assez de sacifices et répandu assez de sang pour jouir dans ces parages d'une situation privilégiée. Certains projets de M. Knox, secrétaire d'Etat à Washington, qui proposait, à peu de chose près, de neutraliser la Mandchourie, les avait désagréablement affectées ; il ne faut pas que pareille chose se reproduise ! Dorénavant il n'y aura plus un mètre de rail en Mandchourie qui ne soit la possession de la Russie ou du Japon ; les puissances qui ont des intérêts là-bas et prétendent profiter de la prétendue « porte ouverte » devront bon gré mal gré s'accommoder de cette situation et qu'elles n'essaient pas des récriminations, ni des menaces ! Les ennemis de 1904 s'allient aujourd'hui pour défendre « leurs droits » ; nul doute qu'ils ne soient de force à les faire respecter.

— Après cela, il est fort possible que la Russie, au cas d'un nouveau conflit avec l'Autriche-Hongrie, adopte une allure plus résolue que l'année dernière ; mais son attitude dépendra moins du récent traité avec le Japon que de la bonne marche des réformes militaires que l'on discute à la Douma et au Conseil de l'empire et sur lesquelles l'étranger n'est qu'insuffisamment fixé. Nous n'avons d'ailleurs aucune surprise à attendre ; tout ce travail a un caractère défensif : il s'agit d'une réorganisation d'ensemble, en arrière de toutes les frontières, face à tous les adversaires possibles, avec la préoccupation d'affecter à chacun des théâtres militaires éventuels des forces appropriées. Et le gouvernement que préside M. Stolypine ne cherche pas les aventures : à l'extérieur il réalise des accords, à l'intérieur il combat pour le principe d'autorité et comprime cruellement les peuples qui ne peuvent oublier le passé et réclament un peu de vie. C'est la réaction.

Quant à « l'idée slave » qu'on proclamait avec tant d'ardeur voici peu d'années, elle n'est certes pas en croissance aujour-

d'hui. Le récent congrès de Sofia en fait foi. Ce congrès, dans l'idée de ses promoteurs, devait grouper les nationalités slaves en un vaste ensemble et les diriger vers un idéal commun. Peu s'en est fallu qu'il échouât complètement : le découragement d'une partie des Slaves de la péninsule balkanique qui se disent livrés au germanisme, le mécontentement des Polonais en face des projets de M. Stolypine, semblaient en rendre la réunion impossible. Il a eu lieu, mais nullement dans les vastes proportions qu'on nous avait annoncées et si quelques décisions de principe ont pu être prises, c'est grâce avant tout à l'habileté du président, M. Bobtchef, qui a écarté du programme toute les question politiques et clôturé les débâts au moment précis où de graves divergences apparaissaient.

— Les Polonais ont fait bande à part. Tandis que les autres Slaves célébraient une idée d'une réalisation lointaine et difficile, la Pologne s'est groupée comme nation et, pour fortifier son courage, a fait appel aux souvenirs du passé. La bataille de Grünwald, dont on vient de célébrer le cinquième anniversaire centenaire, est une de ces rencontres qui ont frappé l'imagination des peuples, comme la gigantesque mêlée de Châlons, en 451, où la civilisation romaine et ses auxiliaires germains résistèrent victorieusement à la barbarie asiatique entraînée à la conquête par Attila, comme la rude bataille de 732, à Poitiers, où Charles Martel brisa l'offensive de l'islam, toujours victorieux jusque-là. Grünwald, c'est le grand effort de tout l'élément polonais et lithuanien contre l'ordre Teutonique qui, pour conserver sa raison d'être, affectait de se croire encore en pays païen, traitait ses voisins en barbares, s'efforçait de les isoler de l'Europe ; c'est l'acte d'un peuple qui en a fini avec les tâtonnements, veut arriver à une existence politique et conquérir le respect des autres....

Rarement bataille fut plus acharnée. Qu'il y ait eu quatre-vingt mille hommes d'un côté et cent mille de l'autre, comme le disent certains chroniqueurs, que les Allemands aient été vingt mille et les Polonais trente-cinq mille, comme le prétendent d'autres historiens.... il n'importe ; d'un côté il y avait une

armée organisée selon toutes les exigences du temps, de l'autre une foule, une cohue, mais un peuple aussi. Tandis que, sur le plateau du Tannenberg, les chevaliers teutoniques, couverts du fameux manteau blanc à la croix noire, encadraient leurs soldats bien disciplinés, l'armée polonaise et lithuanienne avec ses auxiliaires tchèques et valaques se formait lentement dans les broussailles de Grünwald. Le contraste était saisissant ; le grand-maître, Ulric de Jungingen, se moquait de cette « vile tourbe qui sait mieux se servir de cuillers que d'épées », et le roi Vladislav Jagello, qui n'avait certes pas peur de la mort, écoutait des messes, prolongeait ses prières dans une petite chapelle, au bord d'un étang, et ne pouvait se décider à engager le combat.

Pourtant, quand le signal fut donné, les Polonais, malgré les canons braqués sur eux, traversèrent l'espace qui les séparait de l'ennemi comme « portés sur les ailes de la mort » couvrant leur route de cadavres ; aucune contre-attaque de la chevalerie ne put briser leur élan ; et le soir, de la superbe armée de l'ordre, il ne restait que des fuyards éperdus et les larges manteaux blancs dispersés sur le champ de bataille, semblaient former l'extraordinaire linceul d'une tombe gigantesque. Désormais l'obstacle était brisé : la Pologne s'élève.

Tel est le grand fait historique qu'on vient de célébrer à Cracovie. Seule, la Galicie pouvait être le théâtre d'une pareille fête : ailleurs, dans la Pologne russe ou prussienne, les pouvoirs publics eussent singulièrement entravé ces manifestations qu'on qualifie de glorieuses ou de coupables, selon que ceux qui s'y livrent occupent une place au soleil ou ne sont que de pauvres vaincus. Mais, bien que Cracovie soit fort loin de Grünwald, la commémoration a été grandiose. Toute la Pologne était là, de cœur sinon de fait ; et ceux qui ont vu cette grande fête ne tarissent pas en éloges sur la correction, la dignité qui l'ont dominée d'un bout à l'autre. Il semblait qu'un mot d'ordre eût été donné qui inspirait les orateurs et réglait l'attitude de la foule : « Restons calmes, parlons d'union, d'espérance, célébrons notre victoire et non la défaite de nos ennemis. » Les journaux

allemands eux-mêmes reconnaissent que le « polonisme » a su rester modéré ; tout au plus constatent-ils que la nation polonaise demeure vigoureuse et ardente et qu'elle n'a renoncé à aucun de ses rêves. Mais il serait étrange d'exiger d'un peuple qui célèbre ses hauts faits du passé, de renoncer à toute espérance en l'avenir.

En Suisse on ne fait plus de politique. Les Chambres fédérales se sont séparées à la fin de juin ; à leur place est venu s'installer le congrès international des chemins de fer. Comme d'habitude, au cours des séances et banquets officiels, d'excellentes paroles ont été échangées entre étrangers et confédérés ; cependant, dans les commissions spéciales, on a traité toutes les grosses questions qui intéressent l'activité ferroviaire : traction à vapeur et traction électrique, accélération de la marche des convois, rapports des voies ferrées et des voies navigables, etc. Et comme la question des chemins de fer est devenue l'un des éléments essentiels de l'économie moderne, c'est tout un côté de la vie des peuples qu'on a discuté dans notre capitale.

— Entre temps, la société de la presse suisse a tenu ses assises à Saint-Moritz juste à point pour assister aux débuts de la pittoresque voie ferrée qui relie les Grisons à la Valteline en passant par le col de la Bernina. Elle traverse des prairies et des forêts, coupe de hauts pâturages parsemés de blocs de rochers et de rhododendrons, effleure la région des neiges pour redescendre brusquement dans la vallée basse et profonde où s'étalent les gros villages de Poschiavo et de Tirano ; et les voyageurs qui ont encore les yeux éblouis par l'éclat des glaciers du Palü, du Roseyg et de la Bernina se trouvent brusquement en pleine végétation du midi, au milieu des châtaigniers et des oliviers.

— Quelques-uns s'amusent, mais notre pays n'est pas heureux. Aux inondations de la Suisse allemande sont venues s'en ajouter d'autres, tout près de nous cette fois. Les rivières du district d'Aigle, la Gryonne, l'Avançon, la Grande-Eau sont devenues des torrents furieux, emportant les ponts, détruisant des routes,

anéantissant des récoltes. L'été reste froid et pluvieux : les paysans, qui ont mis des semaines à rentrer leurs foins dans les granges, attendent peu de chose des arbres fruitiers ; la vigne, dont la floraison a été compromise, paraît aller de mal en pis ; sur les hauteurs, les hôteliers et leurs innombrables aboutissants se plaignent d'une seule voix : les étrangers sont lents à venir ; il fait trop froid ! A une année mauvaise succède une autre année plus mauvaise encore ; le travailleur s'inquiète : la gêne va venir à son foyer,

— Dans des circonstances aussi fâcheuses, bien des personnes se sont étonnées de voir s'ouvrir à Berne une grande fête de tir. Mais, indépendamment des préparatifs lointains que ces réunions exigent, on a fait remarquer que les tirs fédéraux ne sont pas des fêtes ordinaires, mais bien des exercices nationaux et nécessaires. La Suisse, en effet, dont l'armée n'est pas nombreuse, a toujours cherché à obtenir de ses soldats une grande précision de tir et, malgré l'énorme portée des armes modernes, l'état-major fédéral persiste à considérer, vu les conditions topographiques particulières de notre pays, le tir au visé comme un des éléments essentiels de notre défense. Or rien n'est plus propre à exciter l'émulation que ces concours grandioses où les tireurs de tous les cantons viennent rivaliser d'adresse.

L'institution date de loin. C'est à Aarau, en 1824, que fut fondée la Société fédérale des carabiniers et qu'eut lieu, du 7 au 14 juin, le premier tir fédéral. A partir de cette date, les tirs se sont succédé à une, deux ou trois années d'intervalle, groupant des participants de plus en plus nombreux et provoquant toujours l'enthousiasme. « Au peuple libre, les fêtes vraiment nationales, dit une brochure publiée à Lausanne à propos du tir fédéral de 1836, fêtes qui émeuvent les entrailles d'une population tout entière, élèvent, purifient, retrempent les sentiments de l'humanité et se gravent en traits ineffaçables dans le souvenir ! Le génie de la liberté y préside ; il semble planer sur les citoyens réunis.... » Et le même opuscule donne une série de détails qui nous paraissent un peu enfantins aujourd'hui, mais qui tendaient à prouver l'excellence de l'organisation : « Beau-

lieu, tel est le nom du domaine auquel le tir fédéral est désormais associé. Au sortir de Lausanne, à l'ouest, se présente une magnifique avenue de marronniers aboutissant à angle droit à de superbes charmilles qui se terminent près de la porte d'entrée de la maison de maître. Le portail de cette avenue, décoré de verdure, était couronné d'un transparent avec la croix fédérale surmontée de ces mots : *Tir fédéral*, et au-dessous, dans les deux langues : *Entrée des députations*. L'emplacement du tir présente un petit plateau incliné du sud au nord et se terminant à un petit bois, l'une des extrémités est occupée par le stand, bâtiment de 450 pieds de long sur 40 de large, avec tables à charger pour près de 1500 tireurs ; l'autre l'est par un profond fossé de même longueur, nécessaire pour le système de cibles adopté. Un chemin couvert, aboutissant près du stand, permet de se rendre dans ce fossé sans qu'il soit besoin d'interrompre le tir.... »

Grâce à une installation aussi perfectionnée la réussite fut complète, et les tirs fédéraux subséquents qui eurent lieu à Saint-Gall, à Soleure, à Coire, à Bâle, etc., réussirent à peu près aussi bien, quoique, parfois, la politique s'en mêlât et qu'un parti profitât de ces grandes assises fédérales pour faire de la propagande ou célébrer bruyamment son triomphe sur ses adversaires. Ce n'est guère que depuis une génération que nos tirs fédéraux ont pris le caractère de fêtes nationales, ouvertes à tous, où l'on n'exalte que la patrie, sans distinction d'opinions.

Aujourd'hui, à Berne, la fête est particulièrement imposante. Les journaux donnent des détails impressionnants sur la masse de munitions employées et les résultats obtenus. La joie paraît régner dans tous les cœurs, et les seules gens vraiment sacrifiés ce sont précisément ceux qui n'ont pas de patrie, qui blâment comme inutile et coûteuse toute préparation militaire et considèrent le tir sous toutes ses formes comme un exercice vulgaire et brutal. Pour ceux-là, les orateurs sont impitoyables ; ils sont le point de mire de l'éloquence officielle et aucune voix ne s'élève pour les défendre.

Lausanne, 26 juillet 1910.

BULLETIN LITTÉRAIRE

ET BIBLIOGRAPHIQUE

LE GLAIVE ET LE BANDEAU, par *Edouard Rod*. — 1 vol. in-16. Paris, Fasquelle; Lausanne, Payot & Cie.

Le roman judiciaire n'est pas un genre bien nouveau ni bien relevé. Pendant longtemps il s'est traîné, en France, au bas des journaux bon marché, qui servent à leur clientèle spéciale, par petites tranches, deux ou trois feuilletons corsés. La formule est simple : raconter un crime mystérieux, — suivre le juge instructeur et les policiers dans leur enquête, — à l'audience, révélations sensationnelles, — réhabilitation des innocents, condamnation des coupables, — la guillotine.

On ne demande à l'auteur ni style ni respect des vraisemblances. Pourvu qu'il sache graduer l'émotion et garder son secret jusqu'aux dernières pages, le lecteur suit bénévolement dans son impatience de savoir. Et c'est pour cela même que le livre ne vaudra rien, parce qu'il sera commencé par la fin.

Les Anglais, dans ces dernières années, ont su renouveler ce genre un peu démodé en donnant le rôle important au détective privé, mais il faut avouer que les imitations françaises publiées en supplément par l'*Illustration* avant le roman de Rod : *Le mystère de la chambre jaune* ou *L'odeur de la dame en noir*, sont en dessous du médiocre.

Edouard Rod, sollicité peut-être par ces mauvais exemples, a entrepris d'ennoblir ce type bien vulgaire en y mettant plus de tenue littéraire, plus d'observation vraie, plus de psychologie. Il y a réussi dans une mesure très honorable. Je crains cependant que son dernier roman n'entraîne pas les foules et n'enchante pas les lettrés. On sent trop dès le début que son criminel est innocent et qu'il sera acquitté haut la main. Tout l'intérêt se concentre sur les trois journées d'audience de la cour d'assises, sur la lutte entre les juges et le défenseur, sur la foule qui suit ce spectacle avec autant de cynisme que de passion. Lermantes, le héros de l'histoire, disparaît dans l'ensemble. Il n'est plus qu'une simple abstraction. Une figure de femme se détache sur ce fond un peu gris. C'est Mme d'Entraque, la femme du principal témoin à charge, celui qui a des raisons de se venger. Elle révèle la vérité au prix de son honneur et de sa vie. Rod montre là sa maîtrise accoutumée dans la peinture du cœur féminin.

J'ai vaguement l'idée que si la mort n'était venue l'arrêter en pleine force de production, il aurait cherché à tirer de ce livre nn drame avec la collaboration de quelque habile ficellier.

A. DE M.

GIOVANNI SEGANTINI

D'APRÈS SES ÉCRITS

Scritti e lettere di Giovanni Segantini. Turin, Bocca, 1910. — *Schriften und Briefe von Giovanni Segantini.* Leipzig, Klinkhardt & Biermann, 1910.

Quelques pages signées du nom de Giovanni Segantini avaient paru de-ci, de-là, de son vivant et après sa mort : morceaux d'autobiographie, bribes de journal intime, jugements, confessions, théories, ou lettres encore, échangées avec des confrères, des poètes, des mécènes. La fille du peintre, Mlle Bianca Segantini, a eu la pieuse idée de recueillir ces fragments. Elle s'est avisée de leur en joindre d'autres demeurés inédits jusqu'à ce jour. Et elle a composé de la sorte un petit volume, dont deux versions simultanées ont paru cet hiver : l'une allemande chez Klinkhardt & Biermann à Leipzig, l'autre italienne chez les frères Bocca à Turin.

Evidemment que tout le témoignage écrit du maître disparu ne s'y trouve pas réuni ; cette collection, déjà singulièrement riche, pourra être augmentée par la suite ; elle le sera sans aucun doute. Telle qu'elle nous est offerte cependant, elle est assez précieuse et assez consi-

dérable pour nous faire connaître dans son intimité une des plus hautes figures d'artiste du dernier siècle accompli. Giovanni Segantini ne fut pas seulement qu'un grand peintre ; il fut un homme dans toute la noble acception de la parole. Chez lui, la vie est au niveau de l'œuvre ; le caractère est à la hauteur du talent, et tous deux, allant de pair, s'expriment et se complètent l'un par l'autre. On voudrait montrer à cette place cette personnalité de premier ordre, telle qu'elle se dégage de ces feuilles volantes, écrites au jour le jour des circonstances, sans nulle prétention littéraire.

Giovanni Segantini nous intéresse à plus d'un titre. Il nous intéresse encore parce qu'il nous appartient un peu. S'il naquit en Italie, la Suisse fut son pays d'adoption. Elle le rendit à lui-même, et il lui consacra son génie. Il y est mort et y repose.

✓

C'est une âme vierge, une âme neuve de solitaire et de primitif, qui a poussé d'elle-même et s'est formée en dehors, au-dessus des lois communes, des expériences connues, des disciplines officielles et patentées. On cherche autour de soi, dans l'anémie ambiante de nos sociétés policées, et on ne trouve point d'exemplaire à son effigie. On n'en trouve aucun.

Giovanni Segantini n'est pas le produit d'une classe, d'une école ou d'une époque. Il est une force de la nature. Il participe de l'élément. Mais si on voulait absolument lui assigner une ascendance, il faudrait reconnaître en ce puissant sauvageon un héritier de cette belle race d'Italie, plus saine et vigoureuse qu'autre part, qui naît plus verte qu'ailleurs, a dit Alfieri, qui donna le long des siècles tant d'échantillons superbes à l'espèce, et garde

dans les entrailles profondes de son peuple tant d'énergies latentes et de réserves inexploitées. Les bustes, les médaillons, les portraits nous le montrent sous sa forêt de cheveux noirs. On ne saurait concevoir révélation du type homme plus accomplie. On ne saurait imaginer fils de femme plus libre, plus fier, plus merveilleusement beau que ce jeune homme resté jeune jusqu'à la fin, tout d'assurance tranquille, de hardiesse nouvelle et de mâle santé. Jadis, au temps de la Renaissance, une humanité semblable servait à faire les tyrans, les condottières ou les génies. Elle est par excellence la race des conquérants.

Par un bienfait singulier de la providence, rien n'a été pour le dévier ni pour le dévoyer de telles origines. Son histoire est lamentable sans doute ; elle est triste à pleurer ; il semble qu'aucune amertume ne lui ait été refusée. Mais la destinée lui fut clémente quand même, puisqu'elle ne l'endommagea point, ne le gâta point, l'arracha à la tyrannie des influences, et le laissa se développer loin des autres, dans le libre jeu de ses forces et le plein essor de ses facultés.

On connaît son début. L'enfant est né en 1858 à Arco, dans le Trentin, sur la rive droite de la Sarta. Sa mère, qui appartenait à cette noblesse montagnarde du terroir d'où sortirent au moyen âge tant de soldats d'aventure, mourut très vite. Son père l'emmena alors à Milan, qu'il dut abandonner aussitôt pour aller au loin refaire sa fortune perdue. Il confia le petit garçon aux soins d'une jeune sœur. Les deux orphelins habitent ensemble une mansarde de la rue San-Simone. La jeune fille quitte son frère de bon matin pour aller à son ouvrage, d'où elle reviendra fort tard, et ne lui laisse avec son baiser d'adieu qu'un peu de nourriture en partant. Il passe seul les longues journées

de soleil et de pluie. Il a six ans, et il est déjà seul comme il sera seul toute sa vie. Il grandit ainsi à l'écart, sans parents, sans maîtres, sans amis, sans livres ni exemples. Il ne voit personne, pas même le ciel ; pour apercevoir un coin de ciel, il faut qu'il pousse une table vers la lucarne et se juche dessus. Des choses se passent dehors, des voix montent de la cour, des gens vont dans la rue : il ne sait pas. Les rats dansent la sarabande autour, et il n'a pour se distraire que la folle pâture de ses imaginations, que le caprice de ses rêves, ou que les fantômes terrifiants de soudaines épouvantes. Il s'est échappé de cette grisaille. Un morceau de pain à la main, il est parti sur la route, pour le pays des mirages, qui est aux yeux grands ouverts de son esprit le beau pays de France. Des paysans l'ont recueilli de nuit, au pied d'un arbre, endormi sous la pluie, et ils en ont fait un gardien de cochons. C'est là son début dans la vie. Il est en somme privilégié.

Certes qu'abandonné « sans amour », — « par tous », — « comme un chien enragé », l'enfant a été abreuvé d'opprobres et d'outrages. Il a été « couvert de fange et de faim. » Il a lutté, souffert, pâti, traversé dans toute son étendue « l'éternelle plaine de la tristesse et de la douleur, où s'aiguisent à l'ombre, comme au soleil, toutes les passions avec toutes les folies. » Mais une telle discipline lui a été salutaire. La coalition des circonstances hostiles n'a pu mordre sur cet organisme battant neuf, ni sur cette fibre de bronze, d'un jet coulée. Au contraire, elle l'a trempée davantage et l'a rendue invulnérable à tout jamais. La cruauté des choses lui a révélé le seul correctif nécessaire comme le seul baume efficace, qui est celui de la pitié humaine ; la malice des événements

lui a enseigné la vertu de la résistance ; et la douleur universelle l'a conduit à l'unique source du bonheur.

« Je n'ai jamais versé une larme sur mes douleurs ni sur les douleurs de mon corps, a-t-il écrit. Je n'ai jamais laissé paresser ni mon esprit ni mon cœur.... J'ai toujours aimé mes pauvres compagnes, les vieillards et les enfants, parce qu'il me semblait que leur amitié me purifiait quelque peu. Je n'ai jamais cherché un Dieu en dehors de moi-même, parce que j'étais persuadé que Dieu est en nous.... Je n'ai jamais cherché de bonheur en dehors de l'unique bonheur vrai, qui est celui de la conscience. » D'emblée, c'est un vainqueur.

L'enseignement académique, dont on n'est plus à ce jour à compter les victimes, n'a pas réussi à entamer davantage l'indépendance fougueuse de ce génie abrupt. Si, à Milan, il est arrivé à Giovanni Segantini d'aller aux classes par aventure, et d'apprendre aux écoles d'art les premiers rudiments, les leçons des maîtres l'ont moins initié à la peinture que l'éveil précoce de son esprit et que l'audacieux élan de son amour. Il faut l'entendre raconter en quelle occasion il saisit un crayon pour la première fois.

« La première fois que j'ai pris pour dessiner un crayon dans mes mains, raconte-t-il, ce fut en entendant une mère qui, sanglotant, disait à ses voisines : « Oh ! si j'avais » au moins son portrait, elle était si belle ! » J'assistais à cette scène et j'observais ému la jeune mère désolée. Une des femmes qui étaient là me montra : « Faites-le » faire à ce garçon ! Il est très ingénieux. » Et les beaux yeux de la jeune mère, remplis d'étincelles, se tournèrent vers moi. Elle ne parla pas ; elle entra dans la chambre ; et moi je la suivis. Dans un berceau d'osier

gisait le petit cadavre d'une enfant d'un peu plus d'une année. La mère me donna du papier et un crayon, et moi je commençai. J'y travaillai plusieurs heures. La mère voulait que je la fisse vivante. Je ne sais si mon œuvre fut artistique ou non, mais je me rappelle avoir vu la mère un instant si heureuse qu'elle me paraissait oublier son chagrin. »

Voilà la meilleure leçon qu'il ait jamais reçue, plus décisive, plus péremptoire, plus riche en conséquences lointaines et en développements spontanés que tous les cours de figure ou d'ornement qu'il lui échut de suivre par hasard, on ne sait à la suite de quels conseils, ni de quelles conjonctures. La nature de ce garçon farouche, impatiente de contrainte, inapte à s'accommoder comme à s'associer, en devait tôt briser le joug. « J'y restai peu de mois, avoue-t-il, et ces quelques mois suffirent à me faire comprendre l'inutilité de l'enseignement académique pour ceux qui sont nés avec une âme élue, et le dommage que de telles académies apportent à l'expansion de l'art vrai, en créant plus de peintres que d'artistes. »

Pour Segantini, en effet, il ne s'agit pas d'apprendre chez les autres, il s'agit d'apprendre de la nature. Il ne s'agit pas de mettre entre la nature et soi aucun intermédiaire, aucun modèle, aucun ressouvenir : il s'agit d'aller directement à elle et de chasser de son esprit tous les enseignements qui ne sont point nés d'elle, et troublent sa leçon. Selon lui, une œuvre d'art doit être « l'incarnation du moi avec la nature et non l'incarnation d'un tiers avec le moi. » La solitude est nécessaire à cette initiation auguste, qui seule nourrit les fortes idées et les forts sentiments, et seule permet l'éclosion comme la maturation des personnalités vigoureuses.

Et c'est d'après ces voies que Giovanni Segantini s'est formé, à l'écart des autres alors même qu'il était condamné à vivre au milieu d'eux. Son âme inculte, fruste, demeurée presque à l'état sauvage, s'est nourrie de sa propre substance. Il s'est réalisé soi-même en s'isolant et en se défendant. Et il est devenu ce qu'il était en vivant par tous les sens comme en souffrant par tous les pores. Pour l'élever jusqu'au degré d'une humanité supérieure, il n'a connu d'autre expérience que la dure expérience de la douleur. Et pour l'amener aux réalités suprêmes de son art, il n'a suivi d'autre école que l'école de la nature, de cette immortelle nature, toujours présente et toujours prête, qui ouvre à chacun les portes de ses temples, n'exige aucune paie en retour de ses services, et ne demande à ses fervents pour leur livrer ses secrets et leur impartir son bienfait que l'humilité des cœurs patients et pleins d'amour.

Aussi bien fallait-il à Segantini l'intimité de cette maîtresse jalouse. « Ecœuré du monde, fatigué, la foi en loques et le cœur en morceaux », il a prétendu aller à elle, ne vivre que d'elle et n'aimer qu'elle sur la terre. Il a rompu avec la société, « chose mesquine quand elle n'est pas méchante, stupide et froide. » Il s'est évadé des villes de fumée et de boue, comme d'une geôle de pierre, et il est parti pour monter, pour s'en aller là-bas, plus loin, plus haut, et entrer parmi les lacs et les collines de la belle Brianza.

Des collines de Brianza, il est monté encore, jusqu'aux montagnes de Savognino, jusqu'aux paysans, jusqu'aux pâtres, jusqu'aux bergers, jusqu'aux cabanes, jusqu'aux villages. Des montagnes de Savognino, il est monté encore, jusqu'aux alpes des Grisons, jusqu'aux altitudes de deux mille cinq cents mètres, jusqu'aux fleu-

rettes des hauts pâturages, jusqu'au bleu profond du ciel et des glaciers. Si bien que son existence ressemble à une ascension continue. « Je tendais, a-t-il dit, à m'élever toujours. »

C'est à cette hauteur qu'il faut le situer pour le comprendre et pour le voir, au milieu des nues, des neiges, des étendues d'herbe, des parois de roche, des champs de glace, environné d'espace comme un arbre solitaire qui trempe, qui baigne dans la liberté du plein air. Il y a entre l'éternité de cette alpe qui l'entoure et toute la fraîcheur de son être immaculé, entre cette simplicité grandiose et sa pensée élémentaire, je ne sais quelle harmonie préétablie. L'accord s'est fait. Sur la cime, Segantini est à son altitude. Au sein de l'alpe Segantini est chez lui. On dirait qu'après les errements de la plaine, cet enfant prodigue retrouve son pays natal.

Ce calme. Le tumulte des vallées s'est apaisé. Les villes ont tu leurs rumeurs discordantes. Le bruit des hommes le cède à la grande voix des choses. Ici, la civilisation abdique, le monde cesse, et un autre règne commence. Plus de formules vaines, de disputes oiseuses et de bavardages inutiles ; toute cette pauvre agitation a disparu ; tout cet éphémère a sombré. Il n'est pour arriver à cette distance que ce qui vaut et ce qui dure, que le seul article qui offre un intérêt, que le seul livre qui mérite d'être lu, ou que le seul ami qui, pour apporter une adhésion, une sympathie et un hommage, ne redoute point les longues routes, les sentiers difficiles et l'aridité du désert. Il semble que les nouvelles d'en bas soient comme filtrées, comme épurées par la distance, qu'un grand tri s'opère de lui-même dans leur désordre et leur diversité, et qu'il n'y ait que les nouvelles ca-

pables de s'élever qui s'élèvent vraiment jusqu'à ce haut silence.

Tout est grand, identique, éternel. Rien n'est vulgaire, ou médiocre, ou mesquin. On est plus haut que l'homme, cette petite chose, cette chose misérable et infime, qui se dépêche en bas de son pas de fourmi, sur les routes des vallées ; et on est aussi haut que l'homme, cette chose sublime, qui siège au centre de l'univers créé, le domine et le mesure pour l'asservir. On est au-dessus et au centre. On est au milieu des gigantesques ondes de la terre, imposantes, silencieuses, formant autour de vous des cercles de chaines non interrompues. Il n'y a que le ciel qui soit plus loin, qui soit au bout. Et rien ne s'accomplit dans cet espace, rien n'advient que de grave, de normal, d'inscrit dans l'ordre naturel.

Les moutons broutent avec un bruit si doux. Le torrent mugit dans des jaillissements d'écume. Les femmes vont et viennent par les petits chemins, portant dans une corbeille d'osier leur enfant sur le dos ; et lorsqu'elles s'arrêtent, elles donnent à leur enfant leur lait et leurs caresses, à l'air pur, sous le beau soleil. Sur la neige blanche, étincelante, une théorie de traineaux descend d'une sommité ; ce sont de beaux traineaux, carrés, découverts, à deux chevaux ; ils paraissent une couleuvre noire aux flancs de la pente de neige ; les fouets claquent ; les sonnailles retentissent ; un chant grave comme un hymne sacré s'en élève soudain ; et les claquements des fouets, le bruit des sonnailles, le glissement des traineaux fait avec ce chant une seule harmonie, une seule harmonie avec la terre, le soleil et le ciel. Telles les scènes primordiales qui se succèdent.

Ou bien le ciel est gris, sale et bas. Ou bien, le vent gémit comme une bête agonisant au loin. Ou bien la

neige s'étend lourde et mélancolique ainsi qu'un linceul sur la mort. Ou bien, sous l'azur profond de la voûte immense, la vallée s'inonde de lumière, les champs d'avoine coupée exposent au soleil leurs brindilles d'or, et quelque chose de festoyant s'épanche dans l'atmosphère. Ou bien encore la saison divine se prépare, et le printemps va éclater.

« Maintenant la saison divine est arrivée, et cette année encore elle a daigné frapper de sa baguette magique le sépulcre de la nature, et la nature obéissant à ses lois s'est émue, la neige et la glace qui la recouvraient ont disparu, laissant nue l'aride superficie du terrain, qui se décompose pour donner force à une nouvelle vie. On voit déjà les fils d'herbe d'un vert tendre lever leurs petites tiges desséchées et pointer parmi les moisissures ; ici et là, la pâquerette ouvre son œil jaune au sein des dentelles blanches ; dans le squelette des bois, les oiseaux chantent et travaillent avec allégresse à porter à leur bec des herbes et des pailles pour leur nid. Voilà comment le printemps commence. Mais avant que l'alouette s'élance d'enthousiasme dans l'espace à gazouiller sa mélodie, un long mois s'écoulera encore. Alors cette nature sauvage est belle, belle dans sa jeunesse embaumée de violettes et de roses incarnat, belle dans les forts arômes de ses bois résineux. »

Le peintre assiste à ces splendeurs, participe à ces triomphes, ne souhaite point à ses sens d'autres magies. De telles fêtes lui suffisent. Elles impartissent à son âme hautaine, à sa grande âme élue qui ne respire qu'au large, un apaisement, une sérénité, une solennité qui lui avaient été déniés jusqu'ici. En vain les avait-il cherchés dans le tourbillon des cités. Enfin dégagé et affranchi, il est rendu à lui-même, rendu à sa vérité par la vérité qui

l'entoure, et il n'a pour l'inspirer et l'exalter d'autres modèles ni d'autres exemples sous les yeux que les modèles et les exemples de ces formes sacrées qui font son geste. Comme lui, elles cherchent à s'élever au-dessus d'elles-mêmes.

On le voit qui communie avec la montagne dont l'instrument magnifique « joue l'accompagnement à la chanson de son cœur. » On le voit qui s'attarde aux couchers de soleil dont les calmes harmonies pénètrent son esprit d'une douceur infinie, d'une mélancolie grave et de fortes pensées. On le voit qui assiste à la naissance miraculeuse du printemps. Et on le voit le premier jour de l'an qui ouvre sa fenêtre. « En ouvrant ma fenêtre ce matin, le soleil est entré et m'a enveloppé de sa chaude lumière dorée. Et tout m'a embrassé. Enivré de ce baiser de vie, j'ai fermé les yeux à demi, et j'ai senti que la vie est pourtant belle, et dans mon cœur est descendu l'espoir et la jeunesse de mes vingt ans. »

Où qu'il dirige son regard, où qu'il l'applique, il n'aperçoit que des choses affectueuses, que les choses qu'il aime le plus au monde, réunies là comme à plaisir pour son enseignement et pour sa dilection. « La chose que j'aime le plus, c'est le soleil; après le soleil, le printemps ; et puis, les sources limpides qui jaillissent des rochers des alpes, et vont, et courent dans les veines de la terre comme le sang de nos veines. Le soleil est l'âme qui donne vie à la terre, et le printemps en est l'accouchement fécond. Ces trois choses, le soleil, le printemps et les sources, je les aime par-dessus tout, parce qu'elles nous apportent joie et plaisir, à nous, à la terre et à toutes les créatures. »

Un frisson l'agite. Une ferveur le possède. Une adoration mystique l'agenouille. « Je m'incline sur cette

terre bénie par la beauté, et je baise les fils d'herbe et les fleurs, et sous cet arc bleu du ciel, pendant que les oiseaux chantent, et que les vols se croisent, et que les abeillent sucent le miel des calices ouverts, je bois à ces sources très pures, où éternellement la beauté se renouvelle, où se renouvelle l'amour qui donne à tout la vie. »

Et tout ce qu'il voit, ce qu'il entend, ce qu'il respire, les merveilles qui l'environnent, les paysages qui l'enveloppent, les horizons qui l'encadrent, la lumière qui le baigne, tout cet univers alpestre où se dresse son front nu, il rêve de l'exprimer en sa jeunesse ardente. Il n'a pas peur. Il ne tremble pas. Il ne doute pas. Il est celui qui ose regarder le soleil fixement et en veut conquérir les rayons. « Ce que je fais? Tu me demandes ce que je fais, écrit-il à son ami Grubicy, je pense à étreindre la nature dans mon poing et à en composer un poème. »

Il travaille.

Il travaille avec l'ardeur d'une telle fougue et d'un tel enthousiasme. Le travail n'est pas pour lui une contention de l'esprit, le fruit d'un effort ou d'une peine, l'obéissance à un devoir, mais une fonction naturelle, l'expansion d'une âme pleine à déborder, comme le prolongement de son être, comme l'accomplissement de son destin. Un élan l'emporte, et un dieu le conduit.

« Depuis quelques mois, mande-t-il dans les derniers temps de sa trop courte vie, je travaille quinze heures par jour, sous le soleil, la pluie, la neige, la tempête. » « Je travaille, ajoute-t-il, avec passion à deux grands triptyques; ils renfermeront en eux toutes les beautés, des belles formes aux beaux sentiments, des grandes aux belles lignes, des beaux sentiments humains au beau sens divin de la nature, des belles formes humaines

nues aux belles formes des animaux, des beaux et humbles sentiments au sens divinisateur des symboles, du lever de la lune au coucher du soleil, des belles fleurs aux belles neiges. » Et au travail, il est parfaitement heureux, puisqu'il se sent à la hauteur de sa tâche, à la taille de son idée, capable de la vaincre et de l'obliger au chef-d'œuvre. « Très cher et splendide seigneur, répondait-il à un mécène, j'exécuterai pour vous le printemps prochain un tableau rempli d'air, de lumière et de soleil ; avec les montagnes couvertes de neige comme on les voit ici au printemps, et aussi en été ; avec sur le devant des vaches accouplées que je peindrai vivantes dans l'expression de la forme et de la couleur ; et avec beaucoup de figures à l'arrière-plan qui donneront vie et grandeur au paysage. Voulez-vous ? Ce sera œuvre digne de vous et de moi. » C'est ainsi que jadis on exécutait les commandes, que Ghirlandajo demandait à couvrir de fresques les murailles de Florence et que Léonard de Vinci offrait ses services au prince de Milan.

Et de fait, pour cette fraîcheur adorable, pour cette ivresse adolescente, pour cette plénitude heureuse à créer, on dirait non un fils de notre époque anémiée, compliquée, tourmentée, traversée de doutes, de scrupules, de retours, de remords, d'angoisses et de questions, mais quelque maître disparu de la Renaissance italienne, quelque compagnon giottesque à l'ouvrage contre un mur, quelque artiste contemporain de la période neuve, de la période bénie, où les forces étaient à l'égal du désir, où la puissance était en harmonie avec la volonté, où le rêve devenait le captif du génie, et où, après la nuit des invasions barbares, les parois du vieux monde rajeuni se recouvraient à l'envi de sourire et de lumière.

Chez lui, l'œuvre est le résultat d'une longue matura-

tion. Segantini professe un respect si total à l'endroit de cette œuvre entrevue qu'il ne saurait jusque dans les pires écarts d'une véhémence passionnée la dépêcher en la brusquant. Il l'attend. Il la laisse germer avec la patience de la terre. Il la laisse éclore d'elle-même, lentement, sûrement, au fond de sa pensée recueillie qui lui ouvre son sein, la berce entre ses bras, la nourrit de sa sève, la couve de son regard et la voit prendre forme, prendre vie avec ravissement. Au lieu de peindre, il s'abandonne au charme des promenades solitaires, le long des petits sentiers, parmi la nuance des saisons et des heures. Il s'attarde à un dessin de fleur, à un nuage du ciel, à l'élégance des brebis qu'il admire au point de ne les vouloir plus que tondues. Il observe, adhère, accueille, s'imprègne et se pénètre. Mais si l'album en main il s'amuse à de vifs croquis, il ne fait pas d'étude. La belle étude empêche le beau tableau. L'étude rapide, bâclée, brossée tellement quellement en face du motif, du morceau, absorbe et consomme l'impression spirituelle. Se ruant sur sa proie et assouvissant d'un trait son envie, elle ressemble à un viol. « L'artiste qui fait d'abord une étude, écrit-il, est comme un jeune homme qui voyant une belle femme en demeure ébloui et veut soudain la posséder. » — « Pour moi, ajoute-t-il, j'aime *fare all'amore* avec mes idées, les caresser dans mon esprit, les aimer dans mon cœur; quoique je brûle d'envie de les voir reproduites, je me mortifie et je me contente de leur préparer un bon gîte; je continue à les voir avec les yeux de l'esprit, là, dans un tel milieu, dans de telles attitudes, avec un tel sentiment, je veux que dans le tableau on n'aperçoive pas la fatigue puérile de l'homme, mais la pensée fondue dans la couleur; les fleurs sont faites de la sorte, et c'est l'œuvre divine. »

La conception qu'il professe de son art est quasi sainte. Elle plane à cent mille lieues au-dessus des conceptions banales et courantes qui jadis, dans la plaine, autour de lui, défrayaient l'enseignement des écoles et dirigeaient l'effort des ateliers. A avoir été conduite sur les sommets et avoir été mise en face des libres horizons, elle a pris une ampleur et une majesté incomparables. Elle est devenue quelque chose de sacré.

L'art qui se traîne à ras la terre, qui repaît la frivolité des hommes et ne sert que le vice ou le simple plaisir, ne saurait être le sien. Segantini en rêve un autre; ardemment il en appelle un moins vulgaire, un moins profane, dont il sent au profond de ses entrailles la nécessité magnifique et dont il voudrait précipiter de toute sa force, de toute sa voix, l'échéance radieuse. A ses yeux remplis de la gravité des hauteurs, l'art passe-temps, l'art distraction et pur jeu de l'esprit, l'art qui « divertit et chatouille », n'est que misère et que mensonge. Il ne suffit pas que, cultivant la couleur pour la seule couleur, cet art ne poursuive d'autre but que lui-même. Il faut qu'abandonnant ces voies de perdition, il s'inspire aux grands enseignements du travail, de l'amour, de la maternité, de la mort. Il faut qu'à son tour il les proclame. Il faut qu'il s'emploie « à la consolation comme à l'élévation » du genre humain. Il faut qu'il fasse penser, qu'il apprenne à sentir, qu'il s'empare de tout l'homme. Et s'emparant de tout l'homme, il apparaît lui-même l'expression des qualités morales de cet homme; il vaut tout justement ce que vaut l'artiste qui le sert; il est en proportion directe de sa noblesse et de sa dignité; il demeure le témoignage le plus sûr de l'âme humaine et la révélation la plus exacte de son degré d'intérieure perfection.

Segantini exige partout le bienfait de cet art, de

l'habitation privée aux édifices communaux et publics, du meuble à la cuillère, de la fresque figurative à la simple frise d'ornement, de la statue monumentale au simple chapiteau, du verre au fer. Il le veut partout, parce que l'art compris de la sorte, saisi à cette hauteur, se revêt d'une fonction sociale, s'investit d'un rôle religieux. « L'art est médiateur entre notre âme et Dieu. » — « En créant une œuvre d'art, nous réussissons à élever et à ennoblir notre âme et quelquefois aussi l'âme d'autrui. » Et Segantini à l'ouvrage, tourmenté de cette « noble et douce passion de l'art », prêche d'exemple, montre la route, et travaille avec du bleu, du rouge et du jaune à répandre « les sensations d'amour, de douleur et de joie » dont il est tout rempli.

D'amour surtout. Car seul l'amour est capable d'engendrer ce grand rêve et de permettre à ses ailes de déployer leur envergure. L'amour, qui a été révélé par la souffrance à l'orphelin malheureux et fut sa première conquête, reste sa conviction dernière, sa loi supérieure et sa foi la plus haute ; à lui se borne toute son explication du cosmos. Ici, il est intarissable. Les paroles se pressent sur ses lèvres. Elles reviennent et se répètent à tout coup.

« La connaissance de la vie est la connaissance de l'amour universel. » — « La jouissance de la vie est dans le savoir aimer. » — « Au fond de chaque œuvre bonne, il y a l'amour. » — « L'amour immense pour l'art, pour l'art grand, pour la nature, pour la vie, pour l'homme, pour les animaux, pour l'eau, pour le ciel, pour la plaine, pour les collines, pour les montagnes, pour les rochers, pour les fils d'herbe, pour les fleurs, l'artiste vrai le sent non superficiellement, mais profondément, intensément et surtout sincèrement. »

Et lui-même fut un type accompli de cet artiste vrai, n'ayant cessé de promener son regard extasié sur l'univers des couleurs et des formes, ayant vécu dans une adoration perpétuelle de la Création, et ayant tenu constamment la nature embrassée sur son cœur. C'est ainsi qu'il disait : « Ce qui m'entraîne et fascine ma pensée, c'est l'immense amour que j'ai pour la nature. » Et il disait encore : « J'éprouve le même enthousiasme à reproduire un fil d'herbe ou le ciel. »

✣

On connait l'œuvre de Segantini. Elle est éparpillée dans les musées et chez les amateurs de l'étranger, qui se la disputent à prix d'or. L'artiste qui la conçut et l'exécuta fut digne d'elle. Il s'était déjà révélé ce qu'il était dans ces pages essentielles d'une ampleur souveraine et d'un souffle salubre, qui firent une révolution en peinture. Il se révèle encore dans ses lettres et ses écrits qui sentent le plein air. On y salue un homme. On y trouve un grand cœur, qui semble n'avoir pas servi, ne s'être pas usé à des besognes préalables et avoir gardé intacte toute sa tendresse pour aimer. Et dans notre société contemporaine, qui souffre à un tel point du manque de héros, c'est une joie de découvrir cet être de soleil et de santé, tout d'équilibre et tout d'accord, puissant et neuf. Il n'eut pas peur, il pardonna et il aima. C'est pourquoi Dieu fut avec lui. « Pardonnez et ne vous effrayez point, a-t-il dit encore, et alors Dieu sera en vous. »

PHILIPPE MONNIER.

SOUS LE MASQUE

ROMAN

CINQUIÈME PARTIE [1]

VIII

L'été fut long pour Charlie. Le jeune homme, porté à exagérer, par point d'honneur, la discrétion promise à M. de Maubert, ne crut pas pouvoir rendre visite à Renée dans sa villégiature sans une invitation formelle. Ainsi il ne la vit que deux fois, et pour quelques heures seulement, de toute la durée des vacances. Une course projetée au Creux-du-Vent fut renvoyée à diverses reprises et, finalement, abandonnée. Mais si vives que fussent ces déceptions, elles se perdirent dans le grand courant paisible de son bonheur. Charlie, pensant à l'avenir, raisonnait à la façon des martyrs chrétiens : qu'importe une souffrance passagère, quand la félicité éternelle est au bout ?

Et quand revint l'automne, il fut dédommagé de toutes ces misères par un seul regard tombé des beaux yeux de sa bien-aimée. Ce fut chez les Maubert, le len-

[1] Pour les quatre premières parties, voir les livraisons de mai à août.

demain de leur retour à la ville. Les jeunes gens, laissés seuls pendant un quart d'heure dans le salon, en attendant le thé, échangèrent pour la première fois ces serments, ces baisers qui font défaillir, ces mots entrecoupés de caresses, ce divin balbutiement de l'amour qu'aucune langue ne peut traduire.

Alors recommencèrent les études de Charlie, les courses de Renée avec sa grand'tante chez les indigents, de comité en comité. Mais Mme de Bonnefoy, qui n'aimait pas le tennis, n'autorisa sa nièce à jouer que deux après-midi par semaine. Les amoureux, obligés de se soumettre à une exigence si conforme à leurs intérêts supérieurs, durent chercher ailleurs les occasions de se voir.

La première fois que Charlie se rendit au cours de littérature, il alla prendre place sans affectation un peu en arrière de Renée. Le vaste auditoire était plein comme un œuf, bien avant l'entrée de l'éminent professeur Flipot, gloire de la jeune université et honneur de la Suisse française. Les femmes, parmi lesquelles on en remarquait de très mûres, occupaient les premiers gradins, et les étudiants s'échelonnaient au-dessus, jusqu'au fond de l'amphithéâtre. Quelques-uns, à vrai dire, d'entre les plus jeunes des deux sexes, n'étaient pas là uniquement pour s'instruire. Des saluts, des coups d'œil, des signes d'intelligence s'échangeaient entre le haut et le bas de la salle. Des jeunes filles se retournaient, puis se parlaient à l'oreille en pouffant de rire.

Parmi les plus excitées, Charlie reconnut Hedwige de Maubert et sa meilleure amie, Mlle Massieu, la fille du notaire. Comme toutes deux regardaient obstinément de son côté, le jeune homme finit par se retourner, et il aperçut, au-dessus de lui, le visage d'un inconnu, extrê-

mement joli garçon, avec des cheveux noirs et frisés, des yeux magnifiques et ce teint brun mat qui n'appartient qu'à certaines races équatoriales. Mais, comme pour servir de repoussoir à cette aimable apparition, une autre tête se montrait juste à son côté, horrible figure plate, glabre, hébétée, sinistre, avec un nez de caricature antijuive et d'affreux cheveux noirs, graisseux et collés au crâne. Le contraste entre ces deux visages était si saisissant que Charlie demeura un moment à les considérer curieusement, sans d'ailleurs que les deux étrangers prissent garde à lui. Toute l'attention du beau rastaquouère était accaparée par les brûlantes œillades que lui décochaient Mlles Massieu et Hedwige de Maubert. Evidemment flatté des avances dont il était l'objet, le ténébreux jeune homme prenait des poses avantageuses, souriait en élevant l'arc épais de ses sourcils d'ébène et découvrait une double rangée de dents merveilleuses.

L'entrée de Flipot empêcha Charlie de s'intéresser plus longtemps à ces énigmatiques personnages, et s'il se permit par-ci par-là une distraction, ce fut pour admirer le buste royal de Renée de Maubert droite et impassible à son banc.

A la sortie, Charlie trouva Renée qui l'attendait au milieu d'un groupe très animé. Tout de suite Hedwige de Maubert fondit sur lui avec impétuosité :

— Connaissez-vous ce monsieur qui était assis derrière vous ?

— Absolument pas. Je ne l'avais jamais vu.

— Avez-vous remarqué les dents qu'il a ? demanda Mlle Massieu sans aucune gêne.

— De vraies perles ! reprit Hedwige. Et quels yeux, ma chère !

Un jeune homme s'approcha en saluant : Du Bosquet (en deux mots) ancien camarade d'études de Charlie. Mlle Massieu s'élança vers lui :

— Ah ! vous pourrez peut-être nous dire, vous....

— Du calme, mesdemoiselles, du calme ! dit Du Bosquet en riant quand il eut entendu la question.... Certainement je sais qui c'est, et je vais vous le dire. C'est un nouvel étudiant, auditeur en droit depuis avant-hier. Il suit les cours avec moi....

— Eh bien, voyons, parlez !

— Ne me mangez pas ! s'écria Du Bosquet.... Quelle frénésie !... C'est un prince égyptien, mesdemoiselles.

— Un prince ! s'écria Hedwige.

— Vous plaisantez, dit Mlle Massieu.

— Pardonnez-moi.... Un prince tout ce qu'il y a de plus authentique... cousin du khédive, s'il vous plait.... Chut ! le voilà !

L'étranger, le PRINCE, descendait les degrés du perron. Mince, de taille moyenne, mais bien prise, vêtu de gris clair, coiffé d'un chapeau mou de même couleur, sa physionomie, éclairée par le feu de ses grands yeux sombres, avait une expression d'intelligence, de vivacité, d'audace et de douceur réellement captivante. En passant devant le groupe immobile, il sourit et lança sur les jeunes filles un de ces regards circulaires, enveloppants, qui décèlent l'homme habitué aux conquêtes féminines. Et il continua son chemin en disant quelques mots en langue étrangère à son compagnon, le hideux magot aperçu auparavant par Charlie.

— Qu'est-ce que cet abruti qu'il traine après lui ? demanda Mlle Massieu.

— Son valet de chambre, répondit Du Bosquet. Croyez-vous ces Arabes tordants ! Le prince a fait inscrire

son larbin comme auditeur aux cours avec lui.... C'est raide, hein ?

— Où habite-t-il ? demanda Hedwige de Maubert dont les yeux brillaient.

— Ici, à l'hôtel Beau-Rivage.... Au Caire, probablement un palais des *Mille et une nuits*, au bord du Nil, avec quarante-six macaques, dans le genre de l'échantillon qu'il trimballe avec lui... pour le servir, un harem....

— Venez-vous ? dit tout bas Renée en touchant le coude de Charlie.... Ma sœur est folle ! ajouta-t-elle quand ils se furent éloignés.

— Avez-vous visité vos pauvres aujourd'hui ? demanda Charlie pour changer de conversation.

— Ah oui, toute la matinée.... J'ai appris à emmaillotter les bébés, ajouta Renée qui rougit tout à coup comme si elle venait de proférer une sottise.... Ma tante veut faire de moi le modèle des femmes de pasteur, continua-t-elle en riant.

— Et que dites-vous de ce genre d'occupation ? L'aimez-vous ?

— Mais oui, assez, puisque....

La phrase resta inachevée. « Puisque je vous aime, » pensa Charlie, en envoyant à la jeune fille un regard où il mit toute son âme.

— A propos, dit Renée au bout d'un moment, je ne viendrai pas au cours la semaine prochaine.... Nous aurons justement le mariage de Maxime.... Oh ! ce sera très simple. Il n'y aura que les parents les plus rapprochés ! Ma tante n'est même pas certaine d'y venir, et on ne fera en tout cas pas de soirée.

Charlie n'avait pas besoin de ces explications un peu embarrassées pour savoir qu'il ne serait pas invité à la noce. Et il ne songeait certes pas à s'en affliger, bien au

contraire ; les façons hautaines et protectrices des Maubert lui donnaient chaque fois l'impression d'une insulte, quand par hasard ils lui faisaient la faveur de le recevoir à leur table. Il se prenait alors à plaindre sincèrement Mlle Schneeberger astreinte à vivre désormais dans ce monde-là où, tout en profitant de son argent, ainsi que disait Maxime, *on la considèrerait toujours comme l'obligée*. Et faisant retour sur lui-même, le jeune homme se réjouissait de voir approcher le jour où il arracherait sa femme bien-aimée à un milieu où, pour sa part, il se promettait de ne jamais mettre les pieds.

Quinze jours après la noce de Maxime, Charlie, sortant du cours de Flipot, resta cloué sur place en voyant le prince égyptien marcher droit à Hedwige de Maubert et à Mlle Massieu, et leur tendre la main comme à de vieilles connaissances ; après quoi s'engagea une conversation ponctuée d'éclats de rire et de gestes gracieux, tandis que, derrière le brillant seigneur, le domestique arabe, le dos voûté, les mains dans ses poches et la lèvre pendante, contemplait tour à tour son auguste maître et les jeunes houris neuchâteloises avec une expression si parfaitement idiote qu'elle atteignait au sublime du genre.

— N'est-ce pas que c'est amusant ? dit Renée survenant à ce moment.

Et comme le jeune homme s'étonnait tout en marchant :

— Ah ! reprit-elle, il ne faut rien me demander à moi qui ne vais plus nulle part. Tout ce que je sais est que le prince est maintenant tout à fait lancé dans la société. On le reçoit chez les Massieu, chez les de Bonvalet, les de Montilier....

— Avec son domestique ? demanda Charlie du ton

ironique de quelqu'un *qui n'était pas reçu* chez ces gens-là.

— Non, répondit Renée sans soupçonner la pointe. Ce malheureux reste, je crois, à l'hôtel.... Mais il paraît — je vous rapporte des on-dit — que le prince est très cultivé, parle le français à la perfection, danse à ravir... enfin, il a un succès fou.... Et savez-vous même ce qu'on prétend? ajouta la jeune fille en baissant la voix.... Il fait la cour à Hedwige! Les premiers soirs, Angèle Massieu et elle se le sont disputé avec frénésie, mais finalement il s'est décidé pour Hedwige.... Ce serait drôle, tout de même, si ma sœur épousait un prince!

Charlie, pour la première fois, fut choqué d'une parole tombée de la bouche de Renée. Ce bavardage lui parut malséant et il répliqua d'un ton amer :

— Je n'y verrais rien de drôle. Cela me paraît plutôt affligeant.

— Vous avez raison, dit Renée se reprenant aussitôt. J'espère bien qu'Hedwige ne va pas épouser un musulman.

La jeune fille, d'ailleurs, n'exagérait rien. L'Egyptien avait provoqué d'emblée, dans les salons de l'aristocratie, un engouement prodigieux. Joignez à un titre d'Altesse royale le plus ravissant visage qu'on puisse voir, une amusante vivacité de gestes et de reparties, une candeur presque enfantine dans le regard, de jolies mains effilées, un linge d'une finesse admirable, des habits dus à l'art des premiers coupeurs parisiens, vous aurez le portrait de ce grand seigneur bon enfant et l'explication de son succès.

Le soir même de ce jour, le prince était invité à un bal chez les de Montilier. Les Montilier, cousins des

Maubert et naturellement leurs créanciers, se prêtaient volontiers à un manège pour favoriser l'établissement d'Hedwige.

Vers minuit, sept ou huit dames rassemblées dans un boudoir contigu au salon parlaient sans ambages de l'événement attendu.

— Oui, mes chères, dit la maîtresse de maison. Pour plus de sûreté, mon mari est encore retourné à l'université, où il était allé déjà, vous vous en souvenez, avant que nous invitions le prince pour la première fois. Et là, on lui a montré la lettre, cette lettre que le gouvernement égyptien a écrite spécialement pour notifier l'arrivée de son Altesse le Prince Ahmed... et je ne sais plus quoi... Pacha. C'est un grand honneur pour notre université.... De plus, ajouta Mme de Montilier, ma cousine de Fleury peut nous le dire, le prince possède une lettre de crédit illimité sur la banque de mon cousin....

— Avec deux mille livres anglaises pour première couverture, dit Mme de Fleury en s'inclinant.

Les exclamations se croisèrent :

— Quel parti inespéré pour notre chère Hedwige !

— Pensez donc, la voilà princesse !

— Cousine du khédive, ma chère.

— Moi qui me figurais, dit une autre, que les Arabes prenaient plusieurs femmes à la fois, mais il paraît que c'est une calomnie.

— L'usage a été aboli depuis longtemps, cela ne se fait plus que dans les basses classes.

— Le prince a été élevé tout à fait à l'européenne, dit Mme de Montilier.

— C'est bien fâcheux qu'il soit mahométan.

— Oh ! si peu ! Il boit du vin.

— Il a mangé du jambon chez les Massieu.

— Ainsi, vous ne pensez pas que notre chère Hedwige soit forcée... d'abjurer ?

— Mais pas question, ma chère !

— Mais le prince ne pratique pas sa religion !

— Il est trop intelligent pour être mahométan.

— Vous verrez que si Hedwige sait le prendre par le bon côté, il embrassera le christianisme.

— Elle le fera, elle le fera !

— Je n'ai pas peur pour elle, elle est fine mouche !

— Mais, demanda une dame qui n'avait pas encore parlé, est-on bien sûr, au moins, que ce mariage se fasse ?

Toutes se récrièrent.

— Mais regardez-les donc ! dit Mme de Bray d'une voix attendrie, en désignant, à travers l'embrasure des portières, Hedwige et le prince arrêtés au fond du salon et qui s'entretenaient, les yeux dans les yeux.

— Ecoutez, mes toutes belles, dit tout à coup Mme de Montilier. Je veux vous confier un secret, mais vous me promettez de n'en parler à personne.... Eh bien, mes chères, mon mari a confessé le prince... sans en avoir l'air, naturellement. Néanmoins le prince a vu tout de suite de quoi il s'agissait, et il s'est expliqué de lui-même avec la plus parfaite franchise.... Il aime Hedwige...

— Oh ! interrompit une matrone en frétillant. Que j'aurais voulu l'entendre dire cela avec son joli accent : « Z'aime mademazelle Edvize »... Il me semble que je l'entends !

— Naturellement, reprit Mme de Montilier, mon mari a fait l'étonné. Alors le prince a déclaré qu'il avait écrit au prince pacha son père, et il venait justement de recevoir la réponse, qu'il a montrée à mon mari... La lettre

était en arabe, vous pensez bien, de sorte que mon mari n'a pas pu la lire, mais le prince la lui a traduite. Le prince pacha est tout à fait d'accord ; il viendra en personne dès qu'il aura pu s'affranchir pour quelques semaines des charges qu'il occupe à la cour du khédive son cousin ; de toutes façons, il pense s'embarquer à Alexandrie le 15 novembre... Voilà, mes chères, ce que je puis vous dire, mais une fois de plus, ajouta gravement Mme de Montilier, vous me promettez le secret...

Le lendemain, avant quatre heures de l'après-midi, toute la bonne société de Neuchâtel était instruite du prochain mariage d'Hedwige, et le reste de la ville — *vulgum pecus* — l'apprit bientôt aussi, car les Maubert, enivrés de leur bonne fortune et pensant lier plus étroitement le prince, autorisèrent leur fille à s'afficher rondement. Charlie vit passer un jour, dans une automobile découverte, le prince et sa future, animés, radieux, derrière un chauffeur en livrée et l'inévitable domestique arabe, dont le teint cuivré et l'air abruti égayaient les passants. Ce fut pour Charlie une désagréable surprise, mais comme, après tout, la chose ne le regardait point, il s'abstint d'en parler à Renée, qui observa une égale réserve.

Un des premiers jours de novembre, Catelin père fut frappé d'une sciatique aiguë qui immobilisa cet actif commerçant.

— Vous en avez pour un mois de lit, déclara le médecin.

Mais l'épicier, malgré ses vives souffrances, ne voulut pas entendre parler de rester coucher et, chaque matin, Mme Caroline et Charlie durent l'habiller avec mille précautions et le porter dans la salle à manger transformée en bureau. Là, étendu sur une chaise longue, tout en

poussant des gémissements à fendre l'âme. Catelin recevait ses employés, dictait sa correspondance, vérifiait ses comptes, bref ne lâchait rien de la direction de ses affaires.

Là-dessus arriva un matin une lettre du Fresnois. Constance, la plus jeune sœur de l'épicier, informait son frère d'un triste événement survenu la veille. Le vieux Catelin, pris sans doute d'une syncope, était tombé dans la grange de la hauteur du fenil et s'était tué sur le coup. L'enterrement était fixé au surlendemain à une heure et demie après midi ; on mangerait un morceau avant de partir pour le cimetière.

L'épicier versa quelques pleurs, en compagnie de Charlie qui croyait revoir son bon grand-père s'en allant aux champs, la faux sur l'épaule, ou le soir, assis sur le banc devant la porte, épelant le journal à travers ses lunettes.

— Il faudra que tu y ailles seul, gémit l'épicier pensant à l'enterrement. Tu leur expliqueras ce qui m'est arrivé.

Charlie partit par le train de onze heures. En descendant à la station de Saint-Aubin, il aperçut, sortant d'un autre wagon que le sien, l'odieux Troplon, en chapeau de soie et sanglé dans une redingote. Le jeune homme tourna vivement la tête et partit à grands pas, sans se retourner, bien qu'il eût fort bien entendu deux ou trois coups de sifflet lancés par le cabaretier en guise d'appel.

Une demi-heure plus tard, il arrivait chez sa grand' mère qu'il eut à peine le temps d'embrasser, tant la pauvre vieille était affairée à servir ses hôtes. Ils étaient là, une vingtaine de Catelin attablés dans la cuisine

devant un jambon, des miches de pain, des bouteilles, des verres. Par une porte entr'ouverte, on voyait la chambre obscure où le mort reposait.

— Est-ce que je peux le voir ? demanda Charlie.

— Mon Dieu, non, répondit la vieille, on a déjà cloué la bière ce matin.

Le jeune homme salua les assistants, dont la plupart lui étaient inconnus, bien qu'ils fussent tous ses parents assez proches. On lui fit une place au bout d'un banc. Troplon arriva à ce moment et toucha la main à tout le monde, en finissant par Charlie. Après le jambon, la grand'mère Catelin posa sur la table une salade de choux et un rôti de veau, que plusieurs déclarèrent *une magnifique pièce*. Bientôt les langues se délièrent, les voix reprirent leurs timbres naturels. Charlie dut expliquer l'absence de son père, et tous ceux qui avaient été, au cours de leur vie, affligés de rhumatismes ou de douleurs quelconques s'étendirent complaisamment sur leurs souvenirs personnels.

Mais la demie d'une heure ayant sonné, on se leva et chacun sortit en silence, le chapeau à la main. Un grincement de souliers à clous sur les dalles de l'allée annonça les porteurs du cercueil : la lugubre boîte fut hissée sur le corbillard, qui se mit aussitôt en marche pour Saint-Aubin, car le Fresnois ne possède ni église, ni cimetière. Alors on entendit, dans la demeure déserte et close, un grand bruit de sanglots ; c'était la vieille, qui avait maintenant le temps de pleurer....

La cérémonie achevée, après la bénédiction du pasteur, les hommes prirent le chemin de l'auberge. Charlie, voyant qu'il lui restait trois grands quarts d'heure avant le départ du train, pensa tout à coup :

« Je vais remonter au Fresnois et passer un moment auprès de ma pauvre grand'maman, puis je prendrai le train suivant. »

Il repartit donc pour le Fresnois et se trouva plus que récompensé de son mouvement charitable par le touchant accueil que lui fit la malheureuse veuve. Ils restèrent deux heures à causer, puis Charlie ayant pris à part sa tante Constance lui glissa dans la main deux billets de cent francs en disant :

— Pour grand'maman.

Cette somme, dont Charlie s'était, au bon moment, rappelé l'existence dans son portefeuille, était le montant de ses anciennes avances à Maxime de Maubert. Quelques semaines auparavant, le jeune aristocrate avait eu la délicatesse de rembourser cette vieille dette, en prélevant soit sur les revenus de sa femme, soit sur ses bénéfices d'administrateur et actionnaire de la Société Catelin & Cie ; ce point n'a jamais été éclairci.

Quand le jeune homme regagna Saint-Aubin pour la seconde fois de la journée, la nuit était tombée. Comme Charlie suivait la grande rue du bourg, tout en songeant, il se trouva subitement nez à nez avec son ennemi.

— Tiens, bonsoir ! fit Troplon.... C'est l'heure du train, hé ? Nous allons donc faire un bout de voyage ensemble.... Quelle chance, hé, mon neveu !

A la voix du cabaretier, au rire pâteux dont il accompagnait ses propos, Charlie connut que le mari de sa tante Rose avait bu plus que de raison, ce qui n'avait rien d'étonnant, près de cinq heures s'étant écoulées depuis la sortie du cimetière. Mais le cabaretier avait l'ivresse lucide des solides gaillards accoutumés à supporter le vin. Il allait sans broncher, le corps un peu incliné cependant et les pieds en dedans, allure

naturelle aux ours, aux singes, aux matelots et, d'une manière générale, à tout être soucieux d'augmenter son équilibre.

Les deux hommes marchèrent en silence jusqu'au sortir du village, où la route descend en longeant le mur du cimetière. Là, Troplon saisit le jeune homme par le flanc de son habit et le secoua amicalement.

— Dis donc, mon neveu, dis-moi voire une bonne fois ce que t'as contre moi.

L'ignoble mélange du parler local avec l'accent du voyou parisien était la manière de s'exprimer habituelle à Troplon.

— Je n'ai rien contre vous, dit Charlie.

— Pourquoé donc que tu ne m'as jamais dit : Mon oncle ?

Ne recevant pas de réponse, l'ivrogne reprit d'un ton goguenard :

— Eh ben, voyons, mon neveu, pisque tu n'as rien contre bibi, sors-moi voire ça une bonne fois : Mon oncle ! Oui, mon oncle ? ...Eh ben quoi ? ça ne vient pas ?... Ah ben tu sais, mon neveu, t'es pas gentil, ajouta-t-il en imprimant une nouvelle secousse à l'habit qu'il serrait toujours dans son énorme poing.

— Ecoutez, dit Charlie en s'arrêtant. Cela ne me convient pas de discuter avec vous. Laissez-moi tranquille, s'il vous plait, et passez votre chemin !

— Ah mais dis donc, toué, tu croués que ça va se passer comme ça ? rugit le cabaretier en donnant à Charlie une poussée formidable qui l'envoya frapper violemment de l'épaule contre le mur.

Si robuste que fût le jeune homme, il n'était pas de taille à se mesurer avec un hercule de cent kilos, râblé

comme l'était Troplon. D'ailleurs l'idée n'en vint même pas à Charlie qui, s'étant redressé, se borna à regarder fixement son adversaire sans aucune apparence de crainte. Le cabaretier poussa quelques horribles jurons, puis brandissant son poing :

— Sacré gamin ! cria-t-il, je te tiendrai ici jusqu'à ce que je sache ce que tu as dans le ventre, m'entends-tu, c'est moi qui te le dis... pas avant de m'avoir vidé ton sac.... Je veux savoir ce que tu as contre moi.

— Bien, répliqua Charlie toujours impassible, je vous le dirai.

— A présent ! tout de suite !

— Tout de suite.

— Allons, j'écoute, dit le cabaretier en se remettant à marcher.

— Ce que j'ai contre vous, reprit froidement Charlie, le voici : il m'est malheureusement impossible de vous considérer comme un honnête homme.

— Et pour qui me prends-tu, alors ?

— Pour un malhonnête homme, répondit Charlie.

Troplon s'arrêta, ouvrit la bouche, lâcha un juron, puis continua son chemin.

— C'est une chose qu'il te faudra prouver, gamin !

— Parfaitement, dit Charlie.... Tout d'abord je sais qu'à Paris où vous étiez valet de chambre, vous avez volé vos maitres, et que c'est avec de l'argent de cette source que vous êtes venu vous établir à Neuchâtel.... Là, continua le jeune homme sans prendre garde à une exclamation de Troplon, vous avez volé indignement une personne âgée et profondément respectable, en lui vendant quatre-vingt mille francs une maison qui vous en avait coûté cinquante mille, huit

jours auparavant.... Vous voyez que je suis bien renseigné, ajouta Charlie, et vous savez maintenant pourquoi, monsieur, je ne me sens pas la liberté d'entretenir des relations avec vous.

— Tonnerre! balbutia Troplon en chancelant tout à coup comme s'il n'était plus maitre de son ivresse.... Et... et c'est... ton père... qui t'a raconté tout ça?

— Peu importe.

— C'est... ton honnête homme de père, qui....

— Honnête homme, oui monsieur, dit Charlie en se redressant, mon père est un honnête homme, lui!

— Ton père est une canaille! rugit le cabaretier hors de lui.... Un voleur et une canaille, m'entends-tu?... Ah! tu crois que je vais me laisser asticoter comme ça?... Tiens, voilà le train, sautons dedans... ah! tu vas en apprendre, mon petit Biribi mon ami!

Les deux hommes montèrent dans un wagon presque vide, et s'installèrent à une fenêtre, en face l'un de l'autre; Charlie croisa les bras.

— Tu sauras, gamin, que je n'ai jamais volé personne, reprit le cabaretier dont les yeux injectés de sang semblaient près de jaillir des orbites. Je suis arrivé à Neuchâtel avec sept ou huit cents francs pour tout potage, retiens bien ça.... Seulement je savais que ton père en avait, lui, des économies, passé quarante mille balles....

— Que son patron lui avait léguées par testament, interrompit Charlie.

— Léguées? répliqua le cabaretier. Il faut un mort pour un testament! Quand ton père a quitté Paris, son patron était tout ce qu'il y a de plus en vie, à preuve que sa parenté venait de le faire interdire et enfermer à Bicêtre, ousqu'il est décédé huit ou dix ans plus tard,

l'année que je suis venu en Suisse.... Le vrai du vrai, c'est que ton bougre de père avait eu la veine de tomber sur un vieux garçon complètement loufoque, à qui il a fait signer des billets sans que l'autre y voie goutte.... Demande z'y voire, à ton père, qu'il te montre seulement une pièce pour prouver qu'il a reçu la moindre chose en fait d'héritage.... Cré nom ! on a des pièces pour ces choses-là !... Demande-z'y voire qu'il te fasse voir celles qu'il a... et si tu réussis à en voir une, je ne m'appelle plus Troplon.... Tu ne réponds rien, hein, mon neveu, reprit le cabaretier en faisant entendre un rire satanique. Ça t'en bouche un coin, pas vrai, mon garçon ?... Quand je suis rentré au pays, continua-t-il, et que je suis allé trouver ton père, — c'est là que tu m'as vu pour la première fois, — mon idée était qu'il ne refuserait pas d'aider un vieux copain dans l'embarras à se trouver une position. Au lieu de ça, il m'a reçu comme un chien dans un jeu de quilles ; mais quand sa sœur Rose est devenue amoureuse de moi, il a vu qu'il fallait mettre les pouces et il m'a dit : « Ne raconte rien à ma sœur ni à ma femme, et je te fais gagner de l'argent de quoi t'établir. — En règle, » que j'y ai dit. Deux ou trois jours après, il m'apporte un papier à signer. Moi, voyant qu'il s'agissait d'acheter une maison de cinquante mille francs, j'ouvre des yeux ! « Mais je n'ai pas le sou, que j'y dis. — Signe toujours, qu'y me dit. C'est moi qui réponds, tu n'as à t'inquiéter de rien et tu auras vingt mille francs. — Va bien, » que j'y dis, et je signe. Huit jours après, ton père me remet les vingt mille, rubis sur l'ongle, et il s'en est gardé dix mille pour lui, le mâtin ! mais ce n'était que justice, parce que, ma foi ! c'était une affaire bien menée et ce n'est pas moi qui me serais chargé d'entortiller la vieille demoiselle comme il l'a fait.

Charlie, durant ce discours, avait senti passer dans sa tête les idées les plus contradictoires. Certes, cet homme mentait. Pourtant certains rapprochements de faits, la cynique assurance de l'ivrogne, et son ivresse même qui l'eût empêché de forger sur l'heure une fable de toutes pièces, donnaient à son récit une teinte d'horrible vraisemblance. Le cabaretier, cependant, soit par l'effet du train en mouvement et de l'air qui lui fouettait la figure, soit par l'effet de ses propres paroles, paraissait maintenant tout à fait de sang-froid.

— Tout ça, reprit-il d'un ton plus doux en frappant amicalement le genou de Charlie, ce n'est pas pour te dire du mal de ton père. Il a eu tort de me mettre sur le dos des choses que je n'ai pas faites, ça, il a eu tort, incontestablement, c'est ce qui m'a vexé.... Mais quant au reste, je n'ai rien à lui reprocher. Aussi j'espère que tu ne vas pas mettre la brouille entre nous pour quelques mots qui me sont échappés dans la colère. J'ai le vin mauvais, moi, ta tante le dit toujours, ça me joue des fois des tours.... De vrai, je n'ai rien contre ton père. Bien au contraire, c'est un homme que je respecte plus que n'importe qui en ville... parce que c'est un malin de toute première force.... Salue-le bien de ma part, dit Troplon comme le train s'arrêtait en gare.... Et sans rancune, mon neveu! Tout ce qui s'est passé, motus! des bêtises! tout ça reste entre nous, ajouta le cabaretier, qui maudissait décidément sa langue trop longue.

Ce repentir visible versa un baume dans l'âme de Charlie qui crut discerner dans l'embarras subit de Troplon l'aveu de ses mensonges. Aussi, en rentrant à la maison, se borna-t-il à décrire brièvement à ses parents la scène de l'enterrement. Mais, pendant la nuit, de nouveaux doutes l'assaillirent malgré lui et, tout en se re-

prochant ses soupçons, il résolut d'avoir une explication avec son père.

L'épicier le mit lui-même sur la voie en se faisant raconter de nouveau les événements de la veille. Charlie alors parla de sa rencontre avec Troplon, en termes vagues d'abord, puis en précisant peu à peu les détails.

— Et que t'a-t-il dit de moi? demanda le père, quand Charlie fut à ce point de son récit.

— Des infamies! répondit le jeune homme en hésitant·

— Dis toujours!

Charlie, regardant à terre, rapporta avec effort les accusations du cabaretier. Quand il eut fini, comme son père gardait le silence, le jeune homme leva les yeux et vit l'épicier dont les paupières palpitaient légèrement, mais sans que sa physionomie trahît le moindre trouble.

— Et après? demanda Catelin.

— C'est tout, dit Charlie.

— Et après? répéta Catelin froidement.

Charlie, frappé au cœur, devint affreusement pâle.

— Mais, mon père, bégaya-t-il en abandonnant, sans le vouloir, pour la première fois de sa vie le tutoiement familier, dites-moi donc que cela est faux, que Troplon a menti!...

L'épicier fit un haussement d'épaules qui lui arracha un cri de douleur en remuant sa hanche malade, à laquelle il porta vivement la main.

— Troplon est un imbécile, dit-il au bout d'un moment avec un grand calme. Je lui apprendrai ce qu'il en coûte d'avoir la langue trop bien pendue.... Mais toi, reprit l'épicier en voyant la figure bouleversée de Charlie, je voudrais bien savoir de quoi tu t'occupes.... Est-ce que, par hasard, je me mêle de théologie, moi?... Alors ne te mêle donc pas non plus de mes affaires.

— Mon père, dit Charlie en haletant et d'une voix si basse qu'elle semblait provenir de très loin, vous ne voulez pas dire que vous êtes... un voleur ?

— Voleur? répliqua Catelin avec aigreur. Es-tu fou? Oublies-tu que tu parles à ton père?... Véritablement, il est fou, reprit l'épicier en voyant Charlie cacher sa figure dans ses mains par un geste de violent désespoir.... Enfin voyons! continua-t-il d'un ton conciliant. A Paris, mon Dieu! j'ai fait de la gratte, oui, comme chacun aurait fait à ma place. Ça n'a pas fait de tort aux héritiers, puisque mon patron était quatre ou cinq fois millionnaire. Qu'est-ce que c'est que quarante mille francs sur ce total!... Tandis qu'à moi ça m'a fait du bien, et je n'ai certes rien à regretter, puisque c'est ce qui m'a permis de revenir au pays, de m'y établir et d'y prospérer avec l'aide de Dieu!...

— Mon père, s'écria Charlie en bondissant, ne prononcez pas le nom de Dieu!

— Pourquoi pas? répliqua l'épicier avec étonnement. Les faits sont là. *J'ai prospéré....* Ensuite, continua-t-il, tu me reproches cette affaire de Mlle de Bonnefoy. L'ai-je forcée d'acheter cette maison? Je lui ai proposé un prix. Libre à elle de le débattre, d'accepter ou de refuser. Elle a accepté. Bien! C'est un marché. J'en fais tous les jours comme celui-là. Les affaires sont les affaires.

Charlie n'essaya pas de protester. Dans l'effondrement de l'affection et, plus encore, du respect absolu qu'il avait porté à son père, il se sentait comme un naufragé privé tout d'un coup de toute force et de toute espérance. Cet état d'accablement se lisait si bien sur ses traits décomposés, dans son attitude écrasée, que Catelin père fut pris de pitié et de remords en considérant son œuvre.

— Mais, mon pauvre garçon, c'est la vie. Crois-tu, par hasard, que l'argent se ramasse en retournant son chapeau sous les gouttières? Ah! ce n'est pas dans les bouquins de théologie qu'on apprend la manière de s'enrichir. Mais comme disait l'autre: « A chacun son métier et les vaches seront bien gardées.... » Qu'est-ce que cela te fait, après tout? Tu es pasteur, plonge-toi dans tes livres, et au lieu de te mettre la tête à l'envers pour des choses dont tu n'entends pas le premier mot, laisse-moi tranquillement le soin de gagner de l'argent pour toi.

— Je ne veux pas de votre argent, s'écria Charlie en portant convulsivement les mains à sa poitrine. Je n'en toucherai pas un centime, mon père, j'en fais le serment devant Dieu qui nous entend!

L'épicier fit une grimace:

— Le mariage te changera les idées.

— Ah jamais!

— Nigaud, dit le père sur un ton d'affectueuse raillerie, crois-tu que sans fortune tu pourrais épouser Mlle de Maubert?

— Ah! cent fois oui, s'écria le jeune homme avec transport. Notre amour est plus haut que ces misérables questions d'argent.... Vous ne savez pas de quoi vous parlez, mon père, n'insultez pas maintenant ma fiancée!

— Bon, bon, dit Catelin, je ne la connais pas.... Mais penses-tu que les vieux Maubert voudraient d'un gendre sans fortune?

— Ils ne savent pas que vous êtes riche.

— Pardon, ils le savent.

— Comment?

— Suffit qu'ils le savent.

— Qui le leur a dit?

— Moi.

Cet aveu catégorique, brusquement prémédité par Catelin, avait, dans l'idée de l'épicier, un double but. D'abord il détournait la conversation, en jetant Charlie dans des préoccupations d'un genre tout différent. Mais, surtout, connaissant l'amour passionné de son fils pour Renée de Maubert, le rusé commerçant s'imaginait qu'en montrant à Charlie la fortune comme le seul moyen de faire aboutir son mariage, il réduirait le jeune homme au silence et l'amènerait à accepter tacitement et docilement cet instrument indispensable de son bonheur.

Les hommes d'argent ont ceci de particulier, qu'ils ne comprennent jamais les mobiles des âmes pures. Admirables connaisseurs d'hommes, ils se meuvent avec une complète assurance, sans rien laisser au hasard, dans le vaste domaine des intérêts et des appétits matériels. Mais qu'ils viennent à rencontrer un adversaire uniquement épris d'idéal, la tactique de ces féroces calculateurs se trouve en défaut; leur clair bon sens les rend inaptes à concevoir les absurdités du sentiment; et ils s'ébahissent de voir leurs plus infaillibles combinaisons déjouées par la solution en apparence la plus stupide, la plus impossible à prévoir.

Au moment où Catelin se flattait d'avoir ramené son fils à la raison, il se passait dans l'esprit du jeune homme un drame court et terrible. Le rôle joué par son père et par les Maubert lui apparut subitement dans toute l'ignominie du marché proposé, débattu, consenti. Les Maubert ne l'avaient accueilli que parce qu'ils le savaient riche. Aussitôt une question se posait : Elle, Renée, savait-elle aussi ? et l'avait-elle accepté pour son argent ?

A l'instant même, la résolution de Charlie fut prise. Il alla dans sa chambre, où il s'enferma, et il écrivit à

Renée un billet la priant de se trouver à trois heures chez Mlle de Bonnefoy. Puis, descendant au magasin, il fit porter sur le champ la missive par un des commissionnaires. Après quoi Charlie demeura seul, en proie à ses pensées. Tout le passé se dressait devant lui sous un aspect nouveau, comme un élégant masque de velours se détache, tombe et offre tout à coup aux lumières du bal une face rongée par un épouvantable cancer.

La petite bonne de Mlle de Bonnefoy ouvrit devant le jeune homme la porte du salon, et la vieille demoiselle entra peu après, la figure plus rouge que de coutume, comme une personne qui vient de se mettre en colère.

— Renée est-elle ici ? demanda Charlie.

— Oui, répondit Mlle de Bonnefoy. Qu'avez-vous ? Etes-vous malade ? demanda-t-elle en regardant le jeune homme.

— Non mademoiselle, merci.... Je voudrais simplement dire quelques mots à Renée.

— Je vais vous l'envoyer.

Renée entra très rouge elle aussi et l'air bouleversée.

— Comment ! vous savez déjà ?

— Quoi donc ? demanda Charlie étonné.

— Hedwige ?...

— Mais non, je ne sais rien.

— Mon Dieu, c'est horrible, reprit la jeune fille en joignant les mains et baissant la voix. Quoi, vous ne savez pas ?... Le prince....

— Eh ! quoi donc ? demanda Charlie. L'a-t-il enlevée ?

— Ah non !

— Est-il parti ?

— Parti ? Oui, parti ! Ah mais, si ce n'était que cela !...

— Je comprends, dit Charlie. Ce n'était pas un prince.

— Si !... non !... c'est-à-dire oui ! répondit la jeune fille. Il y *avait* un prince. Il y *a* un prince. Seulement... ce n'était pas celui qu'on croyait. C'était... l'autre.

— Comment, l'autre ?

— Mais oui, le... le valet de chambre !... Comprenez-vous cela ? Le plus laid, le vieux, celui qui avait cette horrible figure, eh bien, c'était lui, le prince.... Et l'autre, celui qui devait épouser ma sœur, c'était, — ce que je vous ai dit, — c'était *le domestique*.

— Ah ! dit Charlie. Et pourquoi ont-ils joué cette comédie ?

— On ne sait pas. On pense que le prince se trouvait trop grand seigneur pour répondre à des invitations et qu'il a voulu s'amuser à nos dépens.... Ils sont partis hier.... Et figurez-vous que cet homme — le domestique — a eu l'audace d'écrire à Hedwige en lui disant que, le prince étant décidé à quitter Neuchâtel, il était forcé de suivre son maître, mais que si elle voulait venir le retrouver en Egypte, il... il aurait du plaisir à l'épouser !

Si lourd que fût le cœur de Charlie, le jeune homme ne put réprimer un sourire amer. L'énorme bouffonnerie de l'aventure prenait à ses yeux la signification d'une dure et juste revanche. Ces gens qui se seraient crus déshonorés en recevant chez eux un honnête homme — fût-il loyal, fût-il bien élevé, fût-il intelligent, fût-il droit, fût-il bon, — s'il n'était pas de *leur* monde, ou s'il n'avait pas d'argent pour payer sa place à l'entrée, ces même gens avaient ouvert — et avec quel empressement ! — leurs portes toutes grandes à l'ouie du seul nom de PRINCE.

Et, pour finir, ils s'étaient inclinés, courbés, couchés, à-plat-ventris.... devant un laquais.

Ces réflexions passèrent dans l'esprit de Charlie avec la rapidité d'un éclair. Et retombant tout aussitôt dans le sentiment de son angoisse, il conduisit doucement Renée à un canapé et s'assit auprès d'elle.

— Je vous ai écrit, dit-il d'un ton grave, parce que j'avais besoin de vous parler.

Elle s'effara tout à coup en le regardant :

— Qu'avez-vous ? Qu'est-ce qui se passe ? Encore un malheur ?

— Non, répondit Charlie en s'efforçant de prendre un air moins tragique. C'est simplement une question que je veux, que je dois vous poser.... Renée, dites-moi, avez-vous entendu parler de ma situation de fortune ?

Elle fit un soubresaut qui la jeta debout pendant une seconde, puis retombant à côté de Charlie, elle porta les deux mains à ses joues :

— Oh ! mon Dieu, mon Dieu ! Vous aussi, vous venez maintenant me parler de cela !

— Il le faut, Renée.

— Non, non, non, il ne le faut pas.... Je ne veux pas. Je vous en supplie, ne me parlez pas d'argent !... Ne me parlez pas d'argent ! cria-t-elle en éclatant en sanglots.

— Renée, ma chérie, ma bien-aimée, dit Charlie transporté hors de lui par une espérance surhumaine, si je vous en parle, c'est pour vous dire que je n'ai rien, rien, vous entendez, pas un sou.... Je suis pauvre, Renée ! On vous a dit que j'étais riche. Ce n'est pas vrai. On vous a trompée....

— Oh ! cria-t-elle en jetant les bras autour du cou de Charlie et en l'embrassant avec passion.... C'est vrai ? dites, vous n'avez pas d'argent ?

— Non, mon amour.

— Oh ! je suis heureuse, dit-elle lentement en levant vers lui sa figure baignée de larmes.

Alors ils se mirent à pleurer tous deux, en se regardant, en s'embrassant follement, en se prodiguant mille caresses. Puis ils se sourirent l'un à l'autre. Et elle dit, d'un air mutin :

— Savez-vous ? Je n'ai pas d'argent non plus, moi....

Charlie lui ferma la bouche par un baiser.

— Si vous saviez, reprit-elle au bout d'un moment rempli par l'ineffable babil des amoureux, comme je me sens le cœur léger.... J'avais tout le temps, là, ce poids qui m'étouffait. Je savais, je sentais que vous m'aimiez pour moi seule, comme c'est si bon d'être aimée, et je me disais que vous me soupçonniez peut-être de vous aimer autrement, pas pour vous....

— Si j'avais pensé cela, dit Charlie, je ne vous aurais pas véritablement aimée.... Qui vous avait dit que j'étais riche ? demanda-t-il brusquement.

— Maxime.

— Et votre père ?

— Lui, pas positivement. Mais ils étaient tous deux d'accord, sinon....

— Quoi ?

— Mon père n'aurait jamais donné son consentement, murmura-t-elle.

— Pourquoi donc ? demanda Charlie, dont l'orgueil se réveilla.

— Mais ne me le demandez pas, dit-elle d'un ton suppliant, puisque vous le savez aussi bien que moi.... C'est si bête ! C'est si odieux !... Ce n'est pourtant pas ma faute, ajouta-t-elle en versant des larmes.

— Pardonnez-moi, mon amour ! s'écria Charlie en

étreignant la jeune fille avec force.... Mais que vont-ils dire, maintenant, reprit-il au bout d'un moment, quand ils sauront qu'ils ont été trompés et que je n'aurai... que nous n'aurons... que mon traitement pour vivre ?

La jeune fille ouvrit les yeux avec une expression d'effroi :

— Est-il nécessaire qu'ils le sachent ?

— Mais... dit Charlie.

— Moi, je n'oserai jamais le leur dire, murmura-t-elle.

— Ils l'apprendront tout de même, fit observer Charlie.

— Justement, reprit-elle en hésitant. Ils l'apprendront un jour. Mais pourquoi ne pas leur laisser croire.... Après tout, cela ne les regarde pas, cela ne regarde que nous deux.

Le jeune homme demeura interdit. Le stratagème suggéré par Renée offrait des motifs plausibles. La discrétion de Catelin père était assurée. Donc les Maubert ignoreraient tout jusqu'après le jour du mariage, et alors il serait trop tard pour s'insurger, les Maubert seraient joués, pris dans leur propre piège, c'est-à-dire que la logique humaine et la justice divine y trouveraient également leur compte. Pour que tout cela s'accomplît infailliblement, automatiquement, il suffisait de ne rien dire, de se taire, de laisser les événements suivre leur cours.

Mais, ne rien dire, était-ce droit ? La honteuse spéculation des Maubert autorisait-elle une supercherie à leur égard ? Telle était l'autre face de la question.

Oui, mais parler ! C'était déchaîner la fureur des Maubert sur la tête innocente de Renée. C'étaient des persécutions sans nombre, l'impossibilité de se voir

durant des mois, des années peut-être, la lutte lâche et sournoise d'un côté, l'impuissance de l'autre, et toutes les peurs, les privations, les souffrances de l'amour traqué et clandestin. Tandis qu'il était si commode, si sûr et si équitable en somme de laisser aux Maubert leurs illusions, de profiter de leur ignorance et de dire ensuite : « Vous nous croyiez riches, détrompez-vous, la fortune que vous nous supposiez, nous la rejetons, nous n'en voulons pas et c'est notre droit d'agir ainsi. »

Mais ici une objection formidable renversa tout à coup le raisonnement de Charlie. Renée le croyait pauvre et n'en savait pas plus long. Mais que dirait-elle en apprenant qu'il avait fait délibérément le sacrifice de la richesse ? Et s'il lui avouait maintenant tout ce qui s'était passé entre son père et lui, jusqu'au serment solennel qu'il avait prêté de ne pas toucher à la fortune paternelle, — à supposer qu'elle approuvât sa décision sans regret, sans arrière-pensée, en serait-il toujours de même et ne pourrait-il pas arriver qu'un jour Renée, devenue sa femme, aux prises avec les difficultés matérielles de l'existence, lui dirait : « Si j'avais su, ou *si mes parents avaient pu m'avertir*, je t'aurais empêché de commettre cette folie ! »

Dans l'éclair qui traversa son esprit à ce moment, Charlie eut une pensée de gratitude envers Dieu qui lui facilitait la conclusion de ce débat intérieur en offrant à sa raison un argument propre à déterminer sa conscience.

— Renée, dit-il en prenant la main de la jeune fille, il ne faut pas que vos parents puissent nous reprocher un jour de les avoir trompés. Nous devons, nous nous devons à nous-mêmes d'entrer dans la vie le front haut

avec la certitude d'avoir agi loyalement, même (sa voix mollit subitement)... même au prix de toutes les souffrances.

Renée secoua la tête et répéta :

— Je n'oserai jamais le leur dire.

— Que peut-il arriver ? demanda Charlie. Ils se fâcheront ?...

— Ils me défendront de penser à vous.

— Non, dit Charlie. Ils nous empêcheront de nous voir, c'est tout ce qu'ils peuvent faire.

— Mais ils le feront !... Ah, ma tante ! s'écria Renée en courant au-devant de Mlle de Bonnefoy qui entrait et lui prenant les deux mains, Charlie n'est pas riche, il n'a pas de fortune, rien ! Nous sommes aussi pauvres l'un que l'autre.

— Bah ! dit Mlle de Bonnefoy en se reculant pour examiner curieusement sa nièce. Est-ce vrai, Charlie ?

— Oui, mademoiselle.

— Très bien, déclara la bonne dame. Il est toujours bon de savoir où l'on en est. Je suis heureux que vous vous vous soyez expliqués là-dessus... On dirait que cela t'a mis le cœur au large, fillette ? ajouta-t-elle en prenant le menton de Renée qui riait et pleurait à la fois.

— Oh ! oui, ma tante.... Mais M. Catelin... Charlie... dit qu'il faut maintenant le dire à papa.

— Alors ?

— Moi, je dis non. Je dis que c'est inutile. Ça ne les regarde pas.

— Et vous disiez, Charlie ? demanda Mlle de Bonnefoy.

— Que nous devons agir avec droiture.

— C'est mon avis, déclara la bonne dame. Il faut faire son devoir et advienne que pourra.... Ton père et ton frère sont jugés, continua-t-elle en s'adressant à

Renée, mais ce n'est pas à nous de les punir. Si l'aventure d'Hedwige ne leur a pas ouvert les yeux, c'est que Dieu leur réserve un châtiment plus sévère encore....

— Mais, au moins, ma bonne tante, vous nous aiderez? dit Renée d'une façon câline. Vous pouvez faire beaucoup pour nous. Si vous dites un mot en notre faveur, je connais papa, jamais il ne voudra s'opposer à votre volonté; seulement à un désir de vous, il cédera...

— Entendons-nous, dit la vieille demoiselle en lui coupant la parole. Vous savez que je vous aime tous les deux et que vos deux noms reviennent ensemble, entourés d'une égale affection, dans toutes mes prières.... Mais quant à intervenir directement auprès de ton père, non, ma chérie, pour le moment je ne m'en sens pas la liberté. Pourquoi? Précisément parce que, comme tu dis, je sais très bien que ton père céderait. Il m'obéirait parce qu'il compte que je le ferai mon héritier... Or je ne veux ni tromper, ni favoriser les vilains calculs de monsieur mon neveu... Une première fois, ton père a cru te vendre à M. Catelin pour te faire riche; cette fois-ci, il te vendrait à moi pour se faire riche lui-même.... Toi-même, fillette, tu ne voudrais pas d'un pareil marché!

— Et puis, qui sait? dit Charlie. Après le malheur qui vient d'arriver à Mlle Hedwige et que tout le public connaîtra, M. de Maubert hésitera avant de provoquer, de gaîté de cœur, un nouveau scandale.

— C'est vrai, cela est possible, dit Renée s'accrochant à cette planche dans le naufrage.

— Espérons-le, reprit Mlle de Bonnefoy. Et si votre désir devait ne pas se réaliser, — que monsieur mon neveu ne reculât pas devant un éclat, — vous vous direz, mes enfants, que Dieu a voulu, sans doute, vous sou-

mettre à l'épreuve. Votre amour a peut-être besoin de passer par la souffrance. Dieu sait mieux que nous ce qui nous est bon. Dites-vous bien qu'il proportionne la force à la peine, et que la force, il vous l'a déjà donnée, puisque vous vous aimez.... Et n'avez-vous pas le temps devant vous, mes enfants? continua la bonne dame en changeant de ton. Charlie a ses études à finir. Dans dix-huit mois, il sera pasteur.... Dix-huit mois, qu'est-ce que cela, quand on est jeune et quand on aime?

— O ma tante, vous avez raison. Je vous aime, ma tante! s'écria Renée en sautant au cou de la vieille fille dans un de ces brusques revirements habituels aux natures faibles. Puisque nous nous aimons, qu'avons-nous à craindre? reprit-elle avec enthousiasme. Notre amour triomphera de tout, quoi qu'il arrive. Nous nous aimerons, nous serons l'un à l'autre, malgré tout; nous serons forts, n'est-ce pas, Charlie, nous serons forts.

— Je vous le jure, répondit-il du fond de son âme.

— Je vais aller trouver papa tout de suite... reprit Renée du même ton exalté. Je lui dirai tout.... Il n'est pas encore parti pour son cercle, ajouta-t-elle en regardant la pendule.

— Eh bien, va, ma fille, dit Mlle de Bonnefoy qui voulut profiter de ces bonnes dispositions et se garda de reconduire les jeunes gens.

Dans l'antichambre, Renée et Charlie, se voyant seuls, échangèrent un baiser passionné.

— Nous serons forts! répéta Renée avec un sourire d'extase, quand ils furent dans la rue. Nous nous aimerons à travers tout, quand même.... Et vous verrez, Charlie, comme ce sera bon, quand nous serons enfin réunis pour toujours, comme ce sera bon de nous dire que nous avons souffert l'un pour l'autre.

C'était elle qui l'encourageait, maintenant. Ils se quittèrent devant la porte des Maubert en se serrant la main, avec un long regard qui fut le plus éloquent des serments d'amour.

M. de Maubert, qui se polissait les ongles dans un fauteuil en attendant l'heure du cercle, vit entrer Renée qui s'en vint droit à lui, pâle et frémissante, avec un regard fier.

— Mon père, dit-elle, vous n'avez consenti à mon mariage avec M. Catelin que parce que M. Catelin était riche, est-ce vrai ?

— Mais, sabrebleu, je crois bien ! répondit l'aristocrate.

— Eh bien, mon père, détrompez-vous : M. Catelin n'est pas riche.

— Qu'en sais-tu ?

— Il n'a aucune fortune. Il est aussi pauvre que moi.

— Qui te l'a dit ?

— Lui-même.

— Le fils ?

— Charlie, mon fiancé, oui.

— Et alors, quoi? demanda le baron rassuré.

— Rien autre, dit Renée abasourdie par cette superbe indifférence. Je croyais que vous étiez mal renseigné et je vous dis ce que je sais.

— Pour me faire savoir que, si Catelin était pauvre, tu l'aimerais quand même?

— Oui, mon père.

— Chacun son goût, dit M. de Maubert.... Et quand as-tu appris cette grande nouvelle ?

— Tout à l'heure, chez notre tante Françoise.

— Et... à quel propos avez-vous échangé ces galantes confidences?

— M. Catelin a voulu agir loyalement envers vous.

— Vous me faites l'effet de singuliers amoureux, déclara M. de Maubert. De mon temps, un jeune homme ne se serait pas avisé d'aborder avec sa fiancée de pareils sujets de conversation. Il est vrai que....

— Mon père, s'écria Renée qui ressentit l'outrage non exprimé, M. Catelin ne m'aurait pas parlé d'argent si, par égard pour vous, il n'avait cru de son devoir de vous avertir que vous aviez été trompé.

Ce dernier mot sonna désagréablement à l'oreille du baron qui, sachant fort bien à quoi s'en tenir sur la fortune des Catelin, se sentit néanmoins pris d'une vague inquiétude et résolut d'aller consulter Maxime.

— Réserve ces grands airs de théâtre pour une autre occasion, répliqua-t-il avec aigreur en se levant. C'est inconvenant, et avec moi cela ne prend pas.... Suffit! plus un mot! Je ne veux plus rien entendre sur ce chapitre, ajouta-t-il en quittant la chambre où Renée demeura décontenancée, abasourdie et un peu déçue.

La jeune fille était si bien préparée à affronter les injures et les persécutions pour l'amour de son bien-aimé qu'elle éprouva comme un étourdissement en retombant en quelque sorte des hauteurs poétiques de la souffrance dans la grossière insensibilité de M. de Maubert. Il lui fallut un moment pour se résigner à l'idée que rien n'était changé, que son amour continuerait à couler des jours paisibles, au sein de sa famille indifférente. Comme cependant ce bonheur réel offrait des côtés riants, Renée finit par s'en emparer joyeusement et elle écrivit sur-le-champ deux billets, l'un à Charlie, l'autre à Mlle de Bonnefoy, pour les rassurer en les informant de la façon pacifique dont M. de Maubert avait pris ses révélations.

A la même heure et tandis que M. de Maubert se ren-

dait chez son fils, — lequel, depuis son mariage, habitait un somptueux premier étage du quai du Mont-Blanc en attendant l'achèvement d'une demeure seigneuriale qu'il se faisait bâtir à Saint-Nicolas, — une scène décisive se passait chez les Catelin.

— Mon père, avait dit Charlie en débutant, je viens d'informer Mme de Maubert de ma véritable situation, en la priant d'en instruire ses parents. Cela doit être fait au moment où je vous parle. Il est donc possible que vous recevrez prochainement la visite d'un des messieurs de Maubert, père ou fils, qui voudront avoir de vous une explication.

— A quel sujet? demanda l'épicier en se soulevant péniblement sur sa chaise longue.

— Ils voudront savoir s'il est vrai que je n'aie aucune fortune.

— Tu ne veux pas dire, reprit Catelin dont les paupières clignotaient, que tu as raconté à ta fiancée toutes les sornettes que tu m'as débitées ce matin?

— Non, mon père. Je n'ai pas prononcé votre nom. J'ai dit, simplement, que j'étais pauvre et que je n'aurais, à l'avenir, pas d'autre ressource que mon gagne-pain.

— Quelle mine a-t-elle faite? demanda l'épicier d'un air de curiosité ironique.

— Ceci reste entre elle et moi, si vous permettez, répondit gravement Charlie. Maintenant, reprit-il, je m'attends à ce que les Maubert viennent vous trouver pour avoir des éclaircissements....

— Je les leur donnerai.

— Que leur direz-vous?

— Ceci reste entre eux et moi, si vous permettez, monsieur mon fils.

— Pardon, répliqua froidement Charlie. Il faut que

vous leur confirmiez de tout point ce que j'ai dit à Mlle de Maubert.

— Que tu n'avais pas le sou?

— Que je n'ai pas le sou.

— Tu veux donc que je mente?

— Vous ne mentirez pas. J'ai juré....

— Bah! fit l'épicier.... Serment en l'air!

— Serment que je tiendrai, mon père.

— Tu perds la tête, dit Catelin. Ne me casse pas la mienne par-dessus le marché, ce serait trop de deux fous dans la famille.

— Prenez garde, repartit le jeune homme. Vous allez m'obliger à révéler aux Maubert ce que je sais sur la façon dont vous vous êtes enrichi à Paris et dont, plus tard, vous avez trompé Mlle de Bonnefoy.

— Je crois que tu menaces?

— Pardonnez-moi, répondit Charlie, je me serai mal exprimé. Je ne menace pas. Mais songez que, suivant ce que vous direz aux Maubert, je serai forcé de justifier ma conduite et d'expliquer pourquoi je ne veux pas de votre fortune... et je ne puis l'expliquer qu'en vous accusant.

— Ah ça! s'écria Catelin, mais tu tiens donc absolument à faire rater ton mariage?... Il fallait le dire tout de suite, ajouta-t-il comme Charlie demeurait muet. Qu'est-ce que cela me fait, à moi, que tu épouses Mlle de Maubert ou Mlle X., Y. ou Z., pourvu que tu travailles et que tu arrives à une situation dans le monde! J'ai cru que tu étais amoureux jusque par-dessus les oreilles, j'ai agi de mon mieux pour t'être agréable en faisant à ces Maubert, en échange de leur consentement, des avantages qui me coûtent gros, mon cher, sais-tu cela? — près de 6000 francs par an! — sans parler de la dot que j'ai dû

promettre de te constituer lors du mariage, tout cela pour que tu épouses une fille d'une bonne famille, pour te faire plaisir, croyant te rendre heureux, et, en guise de remerciements, tu me jettes à la face des insultes et des menaces.

— Ah! quelle honte! s'écria Charlie pour qui tout le passé achevait de s'éclairer d'une horrible lumière.

— Que veux-tu? fit remarquer philosophiquement l'épicier, il faut prendre ces gens comme ils sont.... Tu vois, reprit-il, que j'avais tout arrangé pour le mieux; mais du moment que tu n'en veux pas profiter, pour moi tout est dit.... Maintenant, continua-t-il d'un ton larmoyant, reconnais au moins l'affection d'un père! Tu me brises le cœur, Charlie, tu sais que je n'ai que toi, que je n'aime que toi au monde, que j'ai tout fait pour ton bien; tu me vois malade, triste, désolé, et tu n'as pas un mot d'encouragement pour ton malheureux père!... Je dirai tout ce que tu voudras aux Maubert... que me font ces Maubert, à moi?... Mais n'en parlons plus, oublions tout cela, Charlie, et viens m'embrasser, mon fils, ajouta-t-il en versant de vraies larmes.

La sincérité de cette douleur, cette première preuve de réelle tendresse paternelle, cette première faiblesse de sentiment d'un homme si maître de lui réveillèrent dans le cœur de Charlie toutes les affections éteintes.

— Papa! cria-t-il en étendant les bras et tombant à genoux près de la chaise longue.

— Plus près, mon cher fils, plus près, dit le malade qui faisait de vains efforts pour se pencher en avant.... Tout est oublié, hein? ajouta-t-il joyeusement après l'avoir baisé au front. Plus question de serment, ni de rien....

— Impossible! dit Charlie en se relevant et montrant une figure grave.

— N'en parlons plus, dit Catelin fléchissant sous le regard de son fils. Tu m'as appelé de nouveau *papa;* pour le moment, je ne t'en demande pas davantage.... Adieu, Charlie, adieu, mon cher garçon, ajouta-t-il en voyant le jeune homme se diriger vers la porte.

— Adieu, papa, répondit Charlie tristement.

Une heure après, la poste apporta le billet de Renée:

« Mon Charlie bien-aimé,

» Tout s'est bien passé, papa n'a paru qu'à moitié surpris et seulement au premier abord, après il a même plaisanté, à sa manière, il est vrai, qui n'est pas très plaisante, mais enfin il n'a fait aucune objection et il est parti pour son cercle en sifflotant comme d'habitude. Donc tout va bien. En hâte. J'embrasse le papier là.

» Votre petite fiancée folle de joie et qui vous aime. »

Charlie relut cent fois cette missive. Un immense espoir lui remplissait le cœur.

J.-P. PORRET.

(*La fin prochainement.*)

UN CROYANT D'AUTREFOIS

HENRI DE MIRMAND [1]

« ...Après la révocation de l'Edit, Dieu me fit la grâce d'envisager l'exil et la mendicité comme une chose qui était à préférer à toutes les douceurs dont je jouissais en France, et qui auraient pu être considérablement augmentées par rapport au monde, si j'eusse été d'humeur de m'accommoder de la Religion romaine. Mais comme j'étais convaincu qu'il n'y avait point d'état si fâcheux que celui de manquer à ce qu'on doit à Dieu, je pris le parti de le glorifier par l'abandon de mes biens et de ma patrie ; et pour exécuter ce dessein, je vendis ma vaisselle d'argent, afin d'avoir de quoi fournir aux frais de mon voyage et de celui des personnes que je devais amener avec moi. Je comptais qu'à force d'argent je pourrais surmonter les difficultés qu'il y avait pour lors à sortir du royaume, et que si Dieu me faisait la grâce d'en être dehors, Il pourvoirait à mes besoins et à ceux de ma famille, par des voies qui ne m'étaient pas connues, mais qui pourtant n'en étaient pas moins certaines.... »

N'est-il pas vrai qu'à lire cette page où respire la foi simple et forte d'un homme du Refuge, on éprouve le

[1] *Henri de Mirmand et les réfugiés de la révocation de l'Edit de Nantes, 1650-1721*, par Mme Alexandre de Chambrier, avec trois portraits et huit planches hors texte. — 1 vol. in-8°. Neuchâtel, Attinger ; Paris, Fischbacher, 1910.

désir d'en savoir plus long sur celui qui l'a écrite? Il se nomme Henri de Mirmand. Ses *Mémoires* sont bien connus de quiconque s'intéresse à l'histoire du protestantisme français, mais il restait à écrire sa biographie détaillée et complète. Telle est l'œuvre qu'a entreprise et menée à bien Mme Alexandre de Chambrier. Elle y était à la fois préparée et prédestinée : préparée par des recherches historiques antérieures, auxquelles on doit une solide et précieuse étude sur la *Naturalisation des réfugiés dans le pays de Neuchâtel*, publiée en 1900 dans le *Musée neuchâtelois;* prédestinée aussi, puisque la branche actuelle de la famille de Chambrier a l'honneur de compter Mirmand parmi ses ancêtres. En effet, l'unique descendante de ce grand homme de bien, sa petite-fille Jeanne-Henriette de Cabrol, dame de Travanet, épousa en 1721, à Neuchâtel, Josué de Chambrier. Cette union, qui dura quarante-deux ans, fut heureuse et vraiment bénie : lorsque, en 1780, s'éteignit la veuve de Josué, elle était entourée du respect et de l'amour de ses trente-deux enfants et petits-enfants.

Les riches archives de la famille de Chambrier contiennent de nombreux documents se rapportant à la vie privée et à la famille d'Henri de Mirmand, entre autres le manuscrit original des *Mémoires* du réfugié; parmi les papiers de la famille de Pierre figurent aussi maints autographes dont Mme de Chambrier a su tirer le plus heureux parti; enfin, le dépôt des manuscrits Court, conservé à la Bibliothèque de Genève, contient des papiers précieux provenant de Mirmand, que Josué de Chambrier avait communiqués à Antoine Court, lorsque, retiré à Lausanne vers 1735, il entreprit d'écrire son *Histoire des Eglises réformées de France*. Telles sont les trois sources principales d'où Mme de Chambrier a tiré la belle mono-

graphie qu'elle nous offre, fruit du plus consciencieux et du plus intelligent labeur.

Ceux, en effet, qui liront avec l'attention qu'il exige cet ouvrage enrichi de notes nombreuses, instructives et soigneusement rédigées, de pièces justificatives abondantes et curieuses et d'un excellent index, ceux-là s'apercevront bientôt qu'il n'est point le produit d'un vague dilettantisme d'amateur, mais que, reposant sur la documentation la plus solide, il atteste un sens critique et une méthode historique du meilleur aloi[1]. Ils reconnaîtront également bien vite combien il est utile que ce livre ait été écrit, puisqu'il est une contribution importante et d'un véritable prix à l'histoire du Refuge et qu'il éclaire de lumières nouvelles les suites de la Révocation de 1685, tout en nous révélant, de la façon la plus significative, l'âme d'un des modestes, mais admirables ouvriers de cette grande histoire.

I

Ce qui rend si intéressante la figure d'Henri de Mirmand, c'est, si je l'ose dire, qu'elle n'est point celle d'un personnage de premier plan. Il y a longtemps qu'on l'a remarqué, ce ne sont pas les grands hommes qui nous font le mieux connaître l'état d'âme de leurs contemporains et le caractère particulier de leur époque. Les hommes de génie, précisément parce qu'ils sont exceptionnels, ne sont pas « représentatifs » (pour user d'un mot à la mode). Henri de Mirmand, né à Nimes le 25 octobre 1650, est le type accompli du gentilhomme

[1] Les historiens de profession sauront discerner les points sur lesquels ce livre complète ou corrige divers travaux antérieurs. Notre excellent collaborateur, M. B. de Céreuville, par exemple, remarquera, à p. 193, la note qui rectifie une erreur qu'il avait admise, sur la foi de Verdeil, dans sa récente étude sur les *Camisards dans le Pays de Vaud*.

provincial et protestant dans la seconde moitié du dix-septième siècle. Seigneur de Roubiac et co-seigneur de Vestric, il est le chef d'une famille considérée; non content d'administrer avec ordre une fortune consistant surtout en biens-fonds, il s'occupe, par tradition de race et par vocation naturelle, des affaires publiques; il s'entend aux questions de finances, montre en toute occasion un esprit judicieux, abondant en conseils; il siège au Présidial de Nîmes et revêt la charge d'ancien de son Eglise. Il a épousé à l'âge de vingt-trois ans Marthe d'Audiffret, qui mourra en 1681 après lui avoir donné cinq filles, dont deux seulement vivront pour le suivre en exil. Sans la catastrophe de 1685, la carrière de Mirmand se fût sans doute écoulée, paisible et digne, dans sa ville natale; l'on aurait honoré sa mémoire aussi longtemps qu'on se serait souvenu de lui; puis l'ombre de l'oubli serait peu à peu descendue sur son nom respecté. Il a fallu la grande crise religieuse où il dut choisir entre ses intérêts temporels et sa foi, pour l'élever au-dessus des vertus moyennes et manifester la capacité d'héroïsme qui sommeillait en cette âme d'honnête homme. C'est par là, bien plus que par des talents hors ligne, qu'il atteint à une sorte de grandeur: grandeur toute morale, qui est faite d'une foi enfantine dans les promesses de Dieu, d'une inébranlable fidélité au devoir que lui prescrit sa conscience et d'une perpétuelle consécration à l'œuvre que les circonstances lui ont donnée à faire. Humainement parlant, on réduirait volontiers Mirmand à n'avoir été que ce qu'en langage de théâtre on appelle une « grande utilité »: il s'en contenterait; il n'a point prétendu jouer les grands premiers rôles. Il lui suffisait de bien faire et de faire du bien, au jour le jour, avec simplicité. Mais il y met une si noble constance, un si par-

fait oubli de lui-même, qu'on se prend à trouver l'effort soutenu du modeste ouvrier plus admirable encore que les actions d'éclat d'un héros.

S'il y eut, dans sa vie toute d'abnégation, un mouvement héroïque, ce fut sa résolution de sortir du royaume. Il vivait heureux, riche, considéré ; il avait trente-cinq ans, — un âge où toutes les ambitions sont permises, — l'avenir lui promettait tout : il sacrifia tout ! Le voici qui part avec ses deux fillettes, l'une de sept ans, l'autre de cinq ans à peine, leur gouvernante et le jardinier de la maison, digne serviteur d'un bon maître. Avec l'aide d'un de ses amis, M. d'Albenas, il réussit à fréter à Agde un bateau de pêcheur qui doit le conduire en Espagne. A la famille de Mirmand se joignent quelques autres fugitifs ; en tout quinze à seize personnes. Parmi elles se trouvent l'avocat Jean Saurin, sa femme et ses deux fils, Jacques et Louis, dont le premier, qui n'a guère alors que huit ans, étudiera bientôt la théologie à Genève et deviendra le plus puissant prédicateur du Refuge. Après une traversée de 36 heures, qui fut fort agitée, les voyageurs débarquent à Llansa. Le patron du bateau, ayant acheté 500 barriques de sardines et d'anchois afin de justifier son voyage tout en le mettant à profit, repart pour Agde ; mais, convaincu « d'avoir prêté son ministère pour faire sortir des nouveaux convertis du royaume », il fut très vraisemblablement condamné à être pendu, tandis que Mirmand et sa famille, à travers mille dangers, gagnaient Gênes, Milan et passaient le Gothard :

« J'arrivai à Zurich avec mes deux enfants, leur gouvernante et mon fidèle jardinier, ayant pour tout bien quatre louis d'or qui me restaient.... Dans un état si triste suivant le monde, non seulement je n'eus pas un moment de chagrin, mais je puis

dire que jamais je n'ai eu plus de joie, car il me semblait que cette conjoncture me donnait occasion de glorifier Dieu d'une manière bien plus pure que je n'avais fait jusqu'alors. »

Ses biens étant confisqués par ordre du roi, il lui importait de se créer des ressources. Laissant sa famille à Zurich, il partit pour le Brandebourg, où l'Electeur conviait les réfugiés, et reçut une des pensions qu'il réservait à un certain nombre de gentilshommes français. L'Electeur y ajouta le titre de conseiller d'ambassade, « qui n'était qu'un vain titre », dit Mirmand avec modestie, « de sorte qu'on pouvait dire que c'était un expédient dont ce bon prince s'était avisé pour satisfaire la vanité dont on accuse les Français, et pour leur pouvoir donner l'aumône honorablement. »

Ce qui n'est point banal, c'est que Mirmand, ayant reçu de son beau-père, demeuré en France, quelques ressources qui suffisaient à ses besoins, ne toucha jamais un sou de la pension de l'Electeur. La simplicité des mœurs zuricoises (on n'avait pour manger, dit Mirmand, ni cuiller, ni fourchette, et à peine une écuelle) favorisait grandement l'économie. Mirmand, reçu « par l'incomparable bourgmestre Jean-Henri Escher avec une cordialité inexprimable », fait un vif éloge de Zurich, « un des endroits du monde qui convient le mieux aux réfugiés, tant par la vie retirée qu'on y mène que par les bons exemples qu'on y a continuellement devant les yeux. » Dans cette atmosphère de grave et solide piété, il prend la résolution de « glorifier Dieu » en se consacrant à son service par la pratique de la charité envers ses compatriotes.

Ce n'était pas une petite affaire, puisque dans un seul mois de l'an 1687 il passa 4000 réfugiés à Zurich. Mirmand se fait l'ami, le conseiller, le soutien de ces malheureux,

les aide à trouver une retraite, du travail, multiplie les démarches, les lettres, les voyages ; et bientôt il est considéré et connu comme l'un des chefs du Refuge. Son énorme correspondance, qu'a dépouillée Mme de Chambrier, touche à toutes les questions qui s'imposaient à son zèle et nous le montre comme « le pivot de cette grande activité qui avait pour but de trouver une nouvelle patrie à ses malheureux coreligionnaires. »

Envoyé à la Diète évangélique d'Aarau, en août 1687, il est délégué l'année suivante en députation, avec le pasteur Jean Bernard, auprès de l'Electeur de Brandebourg et des autres princes protestants pour solliciter la fondation de nouvelles colonies, des concessions de terres, et l'organisation de collectes au profit des réfugiés. Sur cette mission comme sur plusieurs autres, le livre que nous feuilletons fournit d'abondants détails ; il contient aussi des indications très curieuses sur l'organisation des groupes de réfugiés, sur les comités secrets formés à Berlin, à Londres, en Hollande, en Suisse, qui servaient d'intermédiaires discrets entre les souverains et les réfugiés, qui discutaient les projets d'émigration des protestants désireux de quitter la France, préparaient leur établissement à l'étranger, et veillaient aussi, ne l'oublions point, à l'évangélisation des troupeaux demeurés en France. La peinture de ce vaste organisme, dont les ramifications s'étendaient dans toute une partie de l'Europe, offre un vif intérêt de nouveauté.

Aux grands aspects d'ensemble se mêlent les innombrables détails qui s'imposaient à l'attention de Mirmand. Le Brandebourg, par exemple, demande des femmes et des filles habiles à filer la laine : « S'il en arrivait cent, écrit de Berlin le baron de Faugières, membre du Comité secret, je ne serais pas en peine de

leur trouver dans huit jours le moyen de vivre. » Et Mirmand de s'adresser au ministre français de Nyon, qui lui fournit trente fileuses prêtes à partir : encore faut-il les pourvoir du viatique nécessaire, prendre soin d'elles au cours du long voyage, faire arriver ces pauvres Françaises sans accident à leur destination. Un autre jour, Mirmand multiplie les démarches en faveur des protestants qui n'ont pu quitter la France et dont on force l'abjuration par la violence : il faut les réconforter, leur enyoyer des missionnaires ; les Comités secrets y pourvoient de leur mieux ; des pasteurs rentrent en France au péril de leur vie, pour aller relever la foi de leurs églises. Tel l'héroïque Modenx, obéissant à l'appel de sa conscience :

« Y a-t-il rien qui me puisse retenir ?... Je sens bien que si j'avais manqué à ce devoir, il n'y aurait jamais de repos pour moi, et tout ce qui me pourrait arriver de dur le sera moins que les reproches que je me ferais éternellement à moi-même.... Ce qui me touche le plus, c'est de voir qu'il y a un grand nombre de pasteurs au delà de la Loire.... Il n'en est pas de même en deçà.... Les brebis y sont en plus grand nombre, elles soupirent avec plus d'ardeur après la Parole de vie ; cependant elles croupissent misérablement.... Voilà qui me fend le cœur. C'est ce pays-là qui m'est tombé en sort. Il m'a été mesuré à la règle ; j'en dois répondre au souverain Pasteur sur mon âme.... *Tout se réduit au danger auquel je m'expose....* »

Ce dernier mot est proprement sublime, et le grand Corneille n'a guère trouvé mieux.

Un intérêt que l'on pourrait qualifier de romanesque s'ajoute parfois à ces réalités terribles. C'est, par exemple, le projet de l'*Ile d'Eden*, qu'avait conçu le grand Duquesne. Il s'agissait de créer une colonie française protestante dans une île mystérieuse, qui n'était autre

que l'Ile Bourbon. Après ce rêve de robinsonnade pieuse, voici la glorieuse épopée d'Arnaud et de ses Vaudois rentrant dans leurs vallées : Mirmand est au premier rang de ceux qui préparent cette expédition mémorable ; il sert d'intermédiaire, de conseiller, de trésorier ; il négocie avec l'Angleterre, avec la Hollande, avec Zurich, en faveur des prisonniers vaudois retenus dans les forteresses du duc de Savoie.... Il n'est pas un cas de détresse où l'on ne recoure à Mirmand, qu'on s'est accoutumé à considérer comme un agent toujours prêt à intriguer saintement au profit des réfugiés dans tous les lieux de leur dispersion.

II

Un homme d'une valeur si éprouvée devait attirer les regards, en dépit de cette humilité qui ajoute son charme discret à ses autres mérites. Aussi voyons-nous Emilie de Hesse, princesse de Tarente — « la bonne Tarente » dont Mme de Sévigné parle avec affection — porter ses vues sur Henri de Mirmand : elle voudrait faire de lui le premier officier de sa maison. Il se dérobe ; elle insiste ; il cède enfin. Mais elle dut bientôt rendre sa parole à un homme dont tant d'intérêts sacrés réclamaient tout le dévouement. Et l'Eglise de Zurich de remercier la princesse par ces lignes éloquentes :

« L'excellent homme que vous nous avez rendu demeure parmi nous : c'est d'ici qu'il prend soin des affaires générales et des particulières, et qu'il donne du secours aux grands et aux petits, quelqu'éloignés qu'ils puissent être. Ce ne lui serait pas assez d'édifier seulement par un très rare exemple d'humilité, de douceur et de patience, et par une charité qui le porte à remplir ordinairement sa maison des pauvres qu'il trouve par les rues. L'amour qu'il a pour ses frères l'oblige de plus à loger dans ses

entrailles tous ceux qu'il sait dans les souffrances, en Allemagne, au Nord, en Hollande, en Angleterre et en France. Il s'emploie pour ceux qui pleurent sous les fers des infidèles en Afrique, et pour ceux qui gémissent sous la verge de méchanceté en Amérique. Il ne s'étonne ni pour les voyages, ni pour les périls; les travaux et les veilles ne lui coûtent rien ; il prend soin de toutes les Eglises.... »

A ce magnifique témoignage, la princesse répond par cette lettre charmante, — précieux autographe emprunté aux papiers de la famille de Pierre :

« Messieurs, je suis bien aise d'avoir fait une chose qui vous est agréable, lorsque j'ai rendu à M. de Mirmand la parole qu'il m'avait donnée de venir dans ma maison, pour y occuper la place que je lui avais destinée. Vous pouvez même vous assurer que j'aurais dissipé beaucoup plus tôt les craintes où vous me paraissez avoir été de le perdre, si j'avais su qu'il vous était si nécessaire. Comme Dieu ne m'a pas mise dans un état à pouvoir faire beaucoup de bien aux pauvres réfugiés, je ne veux pas au moins leur faire du mal, et ç'aurait été, messieurs, un défaut de charité que je ne me serais pas pardonné à moi-même, si je les avais privés des secours qu'ils reçoivent par les soins d'un aussi honnête homme, qui travaille avec tant de succès à leur soulagement.... »

Et Modenx écrit à Mirmand :

« J'ai été ravi d'apprendre que Madame la Princesse de Tarente s'est départie de vous, en faveur des réfugiés. Ils auraient perdu tout en vous.... Zurich est à mon avis le poste où la bonne main de Dieu vous a mis pour le bien de ses confesseurs, et pour y faire ce que vous ne sauriez faire nulle part ailleurs, et que personne ne saurait faire que vous. »

C'est au milieu de cette vie de sacrifice que Mirmand dut faire celui de sa fille cadette, qui mourut de consomption à Zurich, quatre ans après la sortie de France : « le plus grand *déplaisir* que j'aie eu en ma vie, » dit-il en

usant d'un de ces mots dont la valeur expressive s'est affaiblie depuis ce temps-là. Il ajoute :

« Quoiqu'elle ne fût âgée que de huit ans, elle me donnait beaucoup de consolation par la douceur de son esprit et par les heureuses semences de piété qui étaient en elle. On peut dire que les pauvres et la mort étaient les objets de son amitié, car lorsque sa grand'mère lui envoyait de France quelque bijou, elle voulait le vendre pour secourir les pauvres ; et quand elle me voyait touché de son état languissant, elle disait que je ne devais pas m'en affliger, qu'elle serait bien heureuse de mourir, car elle serait avec Dieu et ne l'offenserait plus. »

Quel sérieux précoce dans ces existences constamment menacées! Quelle maturité dans ces âmes orientées dès l'âge tendre vers les seules réalités de la vie éternelle!

Nous retrouvons bientôt Mirmand à Lausanne, n'ayant plus que sa fille ainée, dont la santé l'inquiète aussi et que soigne un médecin réfugié, alors fameux, Pierre Duncan. Puis il va se fixer en Prusse, où vit sa sœur, Mme de Baudan. Mais, à peine arrivé à Berlin, il doit repartir pour Zurich, d'où il est question de renvoyer tous les réfugiés à cause de la disette. Mirmand met en œuvre l'influence de la cour de Brandebourg et celle du roi d'Angleterre, et réussit à faire révoquer l'ordre de départ qui plongeait dans la consternation les malheureux Français.

III

Mais l'entreprise la plus considérable à laquelle il ait voué son effort est le projet de colonisation de l'Irlande. Et le chapitre le plus neuf du livre de Mme de Chambrier est celui où elle retrace, à la lumière de documents inédits, l'histoire de cette conception hardie, qu'on ne con-

naissait que superficiellement, nous en révèle les détails et les dessous et nous en explique l'insuccès.

Guillaume III, devenu maître de l'Irlande en octobre 1691 et soucieux de repeupler cette contrée, songea aux nombreux militaires français qui l'avaient aidé à la conquérir. Il agréa l'idée de faire de l'Ile verte une colonie française et protestante. L'exécution de ce plan grandiose fut confiée à Mirmand et à Lord Galway, qui en étaient les véritables promoteurs.

Lord Galway est un personnage dont les trouvailles de Mme de Chambrier auront heureusement contribué à rendre plus précise l'attrayante figure. Henri de Massue, marquis de Ruvigny, né à Paris en 1648, était fils d'un homme considérable: le marquis, son père, avait été deux fois ambassadeur de Louis XIV auprès du roi d'Angleterre et rempli l'importante fonction de député-général des Eglises protestantes auprès du roi de France; et telles étaient la gratitude et la considération qu'il avait inspirées à Louis XIV que celui-ci, après la Révocation, l'autorisa à demeurer en France sans abjurer. Ruvigny préféra se retirer en Angleterre, où son fils devait faire la carrière militaire la plus brillante. Il l'avait commencée en France, sous Schomberg, puis sous Turenne, qu'il accompagnait au moment de sa mort. Il avait en outre succédé à son père comme député-général des Eglises et fait d'inutiles efforts pour prévenir la Révocation. Passé au service de Guillaume III sitôt après son avènement, Ruvigny prit comme major-général une part essentielle à la conquête de l'Irlande et reçut, après la victoire d'Aghrim, le titre de vicomte de Galway. C'est sous ce nom qu'il commanda les troupes anglaises pendant la guerre de la Succession d'Espagne. Ces faits, sans doute, étaient connus. Ce qui l'était moins, c'est le caractère

intime de ce soldat huguenot tel qu'il se révèle à nous dans sa correspondance avec Mirmand; c'est la foi simple et mâle, c'est la vivante piété de cet homme de guerre; c'est l'affection nuancée de tendresse dont il donne à Mirmand tant de marques.

Il semble bien que Lord Galway ait songé le premier à repeupler l'Irlande en y appelant ses compatriotes persécutés. Les terres de l'île étaient en friche, faute de bras pour les cultiver; les seigneurs protestants, qui y possédaient de vastes domaines, avaient besoin de colons pour les mettre en valeur; nombre de villes et de villages avaient été incendiés. Mirmand vit bien vite le parti à tirer de ces circonstances en faveur de ces foules de réfugiés, dénués de ressources, qui étaient une lourde charge pour les cantons protestants. Il se consacre au succès de l'entreprise avec son ardeur coutumière. Il multiplie les voyages, les sollicitations, les lettres et les mémoires, va à Londres conférer avec le roi, à La Haye pour demander le secours financier du Grand-Pensionnaire; établit le rôle détaillé des Français disposés à partir pour l'Irlande, avec indication de leurs ressources et de leurs métiers; traite avec les cantons pour le voyage des réfugiés, avec les Etats-Généraux pour leur passage à travers les Pays-Bas: bref, il est à lui seul toute une agence d'émigration et de renseignements.

L'idée de la colonisation d'Irlande se répand parmi les colonies françaises, si bien qu'un bon nombre de réfugiés se mettent en route sans même attendre le signal du départ et l'achèvement des préparatifs nécessaires. Mirmand en fut effrayé; car, avec cette sagacité qui s'alliait chez lui au zèle le plus actif, il prévoyait depuis un certain temps que l'affaire risquait d'échouer faute d'argent. La guerre que l'Angleterre soutenait contre le roi

naissait que superficiellement, nous en révèle les détails et les dessous et nous en explique l'insuccès.

Guillaume III, devenu maître de l'Irlande en octobre 1691 et soucieux de repeupler cette contrée, songea aux nombreux militaires français qui l'avaient aidé à la conquérir. Il agréa l'idée de faire de l'Ile verte une colonie française et protestante. L'exécution de ce plan grandiose fut confiée à Mirmand et à Lord Galway, qui en étaient les véritables promoteurs.

Lord Galway est un personnage dont les trouvailles de Mme de Chambrier auront heureusement contribué à rendre plus précise l'attrayante figure. Henri de Massue, marquis de Ruvigny, né à Paris en 1648, était fils d'un homme considérable: le marquis, son père, avait été deux fois ambassadeur de Louis XIV auprès du roi d'Angleterre et rempli l'importante fonction de député-général des Eglises protestantes auprès du roi de France; et telles étaient la gratitude et la considération qu'il avait inspirées à Louis XIV que celui-ci, après la Révocation, l'autorisa à demeurer en France sans abjurer. Ruvigny préféra se retirer en Angleterre, où son fils devait faire la carrière militaire la plus brillante. Il l'avait commencée en France, sous Schomberg, puis sous Turenne, qu'il accompagnait au moment de sa mort. Il avait en outre succédé à son père comme député-général des Eglises et fait d'inutiles efforts pour prévenir la Révocation. Passé au service de Guillaume III sitôt après son avènement, Ruvigny prit comme major-général une part essentielle à la conquête de l'Irlande et reçut, après la victoire d'Aghrim, le titre de vicomte de Galway. C'est sous ce nom qu'il commanda les troupes anglaises pendant la guerre de la Succession d'Espagne. Ces faits, sans doute, étaient connus. Ce qui l'était moins, c'est le caractère

intime de ce soldat huguenot tel qu'il se révèle à nous dans sa correspondance avec Mirmand; c'est la foi simple et mâle, c'est la vivante piété de cet homme de guerre; c'est l'affection nuancée de tendresse dont il donne à Mirmand tant de marques.

Il semble bien que Lord Galway ait songé le premier à repeupler l'Irlande en y appelant ses compatriotes persécutés. Les terres de l'île étaient en friche, faute de bras pour les cultiver; les seigneurs protestants, qui y possédaient de vastes domaines, avaient besoin de colons pour les mettre en valeur; nombre de villes et de villages avaient été incendiés. Mirmand vit bien vite le parti à tirer de ces circonstances en faveur de ces foules de réfugiés, dénués de ressources, qui étaient une lourde charge pour les cantons protestants. Il se consacre au succès de l'entreprise avec son ardeur coutumière. Il multiplie les voyages, les sollicitations, les lettres et les mémoires, va à Londres conférer avec le roi, à La Haye pour demander le secours financier du Grand-Pensionnaire; établit le rôle détaillé des Français disposés à partir pour l'Irlande, avec indication de leurs ressources et de leurs métiers; traite avec les cantons pour le voyage des réfugiés, avec les Etats-Généraux pour leur passage à travers les Pays-Bas: bref, il est à lui seul toute une agence d'émigration et de renseignements.

L'idée de la colonisation d'Irlande se répand parmi les colonies françaises, si bien qu'un bon nombre de réfugiés se mettent en route sans même attendre le signal du départ et l'achèvement des préparatifs nécessaires. Mirmand en fut effrayé; car, avec cette sagacité qui s'alliait chez lui au zèle le plus actif, il prévoyait depuis un certain temps que l'affaire risquait d'échouer faute d'argent. La guerre que l'Angleterre soutenait contre le roi

de France absorbait toutes les ressources du royaume; Guillaume III, en dépit de son bon vouloir et de ses promesses réitérées, n'était pas maître de consacrer à l'entreprise les sommes considérables qu'elle réclamait.... Et l'heure vint où Mirmand et Galway durent s'avouer que le projet, constamment ajourné, ne se réaliserait point.

Ce fut une déception douloureuse pour les réfugiés dispersés dans notre pays et qui déjà se voyaient établis dans la terre promise; une vive déception aussi pour les autorités de Berne, de Zurich, de Genève, qui, en ce temps d'extrême disette, devaient subvenir à l'entretien de tant de fugitifs. On aime à constater que la charité helvétique ne faiblit point dans ces heures difficiles. Mais, à suivre les phases de ce grand projet, l'imagination du lecteur s'essaie à concevoir ce qui aurait pu être si, grâce aux efforts de Mirmand et de Galway, l'Irlande fût devenue un pays français et protestant. On peut s'en faire quelque idée par l'émigration partielle qui s'accomplit et par les services considérables qu'ont rendus à l'Irlande les colons français qui s'y établirent en dépit de tant d'obstacles.

IV

Dans la dernière partie de sa vie, Mirmand résida successivement à Wesel, où il maria sa fille, en 1698, à Charles de Cabrol de Travanet; puis à Prentzlau, où il épousa en secondes noces, en 1700, Mlle de la Luzerne. Il jouit alors de quelques années de bonheur, dans la société charmante de réfugiés qui faisaient revivre, en plein Brandebourg, un coin de France. « De sorte, écrit-il pour sa petite-fille, qu'il me semblait que c'était un songe d'avoir perdu mon bien en France, de n'être à charge à personne dans un pays étranger, d'y pouvoir secourir mes frères, vous laisser du bien pour passer fort

commodément le reste de vos jours, et vivre de la manière dont nous vivions à Prentzlau, ce qui doit me donner occasion de louer Dieu tout le reste de ma vie. »

Mais, après la mort de sa seconde femme, il finit par se retirer à Neuchâtel, qu'il prit en affection. Il loue dans ses *Mémoires* « les avantages dont on peut jouir en cette ville-là, tant par rapport à la société des honnêtes gens, qui sont en grand nombre, que pour ce qui regarde la piété, qui y trouve de grand zèle par les excellentes prédications qu'on y entend, par le culte public qu'on y pratique et par les bons exemples qu'on y a devant les yeux, surtout de la part des pasteurs, qui s'acquittent des fonctions de leur charge avec beaucoup d'exactitude, principalement pour ce qui regarde l'instruction de la jeunesse, dont on ne saurait prendre plus de soin qu'on en prend en cette ville-là. »

Son activité ne cessa point de s'exercer au profit du bien public. Ce Mirmand avait une âme de terre-neuve : le malheur d'autrui stimulait infailliblement son inclination naturelle au sauvetage. Lorsque, après la guerre du Toggenbourg, Berne et Zurich firent mine d'abuser de leur victoire sur les cantons catholiques, Mirmand se mit à prêcher, par d'éloquentes et longues épîtres, à Tillier, de Berne, et à son ami Escher, de Zurich, le devoir de la modération, de peur que « quelque semence de trouble et de division » ne subsistât en Suisse après le rétablissement de la paix.

Bien d'autres objets, d'intérêt général, que nous renonçons à énumérer, occupèrent encore cet homme de bien jusqu'à sa fin, arrivée en 1721. Sa dernière joie fut de pouvoir établir sa petite-fille, la gracieuse Jeanne-Henriette de Cabrol, qui devint, six mois avant la mort de son aïeul, la femme de Josué de Chambrier. Ce gen-

tilhomme neuchâtelois était digne d'elle en tous points, à en juger par les détails qu'on nous donne sur lui, et aussi par les portraits des époux, dont l'héliogravure nous offre une fort belle reproduction.

Le pieux Mirmand a confié les secrets de sa vie intérieure à un journal intime, et il a exposé sa foi dans quelques traités demeurés inédits, que conservent les archives de Chambrier. Bien caractéristique est le premier document, ce journal où le vaillant réfugié repousse toutes les objections des adversaires de sa foi et tous les assauts du doute par ce refrain, qui devient grand par sa répétition même : *Je ne veux rien écouter*. Les réflexions religieuses et théologiques de ce brave homme ne révèlent ni un métaphysicien de haut vol, ni un controversiste très original. Mais certaines pensées frapperont le lecteur par cette force d'expression qui naît de la vigueur même de la foi. En voici un exemple : « On parle tous les jours de se familiariser avec la mort ; et on ne pense pas qu'il ne faudrait pour cela que se familiariser avec Dieu.... » Et encore cette réflexion, qui devient si émouvante sous la plume du Français déraciné : « Si notre retour en France était prochain, nous y penserions toujours et ne parlerions d'autre chose. N'en serait-il pas de même à l'égard du ciel, si notre cœur y était attaché ? » Et quelle simple beauté dans ce mot que le vieillard, devenu veuf pour la seconde fois, inscrit dans ses *Mémoires* : « Je considérai que je devais me regarder comme un homme qui n'avait plus rien à faire au monde qu'à se préparer d'en sortir. »

V

De l'étude de cette vie et de cette âme de réfugié, il nous reste une conviction précise : à savoir que si Mir-

mand fut l'homme de bien qu'il fut, c'est pour avoir été le croyant qu'il était. L'homme de foi a engendré l'homme d'action.... Oh! nous savons combien une telle pensée paraîtra ridicule à plusieurs. Nous savons qu'il est de bon ton aujourd'hui de parler dédaigneusement du « dogme », par quoi on désigne, pour la discréditer, toute croyance positive s'exprimant par une formule précise. Ce qui importe, nous dit-on, c'est ce qu'on fait, et non point ce qu'on croit.... Je vous épargne les variations sur ce thème connu, et les fioritures sur « l'action sociale », et le reste. A ces redites, à qui la mode prête une vogue éphémère, j'oppose le spectacle d'une carrière comme celle d'Henri de Mirmand. Il ne fut pas seulement le philanthrope actif et dévoué qui, depuis la révocation de l'Edit de Nantes jusqu'à la paix d'Utrecht, dépensa toutes ses forces au service de ses frères; il fut avant tout le chrétien intransigeant et sans défaillance qui, en dehors de l'Evangile, ne voulait *rien écouter*. Et je dis qu'il faut être aveugle ou menteur pour prétendre que sans cette foi robuste et intangible, il eût accompli la même œuvre, il eût été le même homme. S'il pouvait revenir nous parler, avec quelle force il nous mettrait en garde contre ces sophistes mystiques — les plus redoutables de tous — qui voudraient nous persuader que l'action chrétienne est indépendante de la croyance chrétienne! Et avec quelle rude éloquence il dénoncerait ceux qui, sous prétexte de nous délivrer du « dogme », poussent, sans le vouloir, mais très réellement, au sabotage de l'Evangile!

PHILIPPE GODET.

L'INFANTERIE

DANS LA GUERRE MODERNE

Si, comme j'ai essayé de le montrer précèdemment[1], le canon à tir rapide a surtout pour objet de créer systématiquement des zones de terreur sur le champ de bataille, en versant en des points déterminés des gerbes diluées de balles et d'éclats, le fusil à répétition, lui, ne peut plus guère que lancer follement dans l'espace des projectiles qui vont à l'aventure. L'infanterie crée, de la sorte, mais non systématiquement, elle, des zones de terreur sur le champ de bataille, et ce n'est pas en des points déterminés, c'est un peu partout, qu'elle verse des gerbes de balles, gerbes fort peu denses, au surplus, et probablement assez inefficaces, encore que ces balles pointues aient plus de force que les balles rondes que disperse l'explosion des shrapnels.

Telle est la conclusion qui ressort d'un très remarquable « travail d'hiver », dont l'auteur, le lieutenant Bally, est mort récemment sans avoir eu la joie de voir son œuvre publiée. Grâce aux soins pieux de ses parents, elle vient de paraître chez Berger-Levrault, sous ce titre :

[1] *Le canon à tir rapide dans la guerre future*, livraisons d'octobre et novembre 1909.

Le tireur de champ de bataille, en une substantielle brochure, qu'on ne lira pas sans émotion. Elle dénote, de la part d'un homme tout jeune, autant de mesure que de pénétration, un savoir à la fois étendu et varié, des idées personnelles en même temps que la connaissance des idées d'autrui, enfin l'art d'exprimer sa pensée avec justesse, sobriété et chaleur.

I

Que les résultats obtenus à la cible soient de beaucoup supérieurs au rendement des armes sur le champ de bataille, personne n'en a jamais douté. Mais c'est surtout pour les armes « portatives » que ce rendement s'abaisse dans des proportions considérables, parce qu'elles participent à l'émotion du soldat qui les « porte. »

« La peur !... Il est des chefs, il est des soldats qui l'ignorent : ce sont gens d'une trempe rare. La masse frémit, car on ne peut supprimer la chair. »

Ainsi s'exprime, dans ses admirables *Etudes sur le combat*, le colonel Ardant du Picq, un des maitres parmi nos penseurs militaires, un des écrivains dont l'enseignement inappréciable a le plus contribué à relever et à orienter les esprits dans l'armée française depuis 1870. Le maréchal Marmont, dans son *Esprit des institutions militaires*, affirme que les effets de l'instinct de la conservation « sont bien plus communs et exercent bien plus d'influence qu'on ne croit, sur le plus grand nombre. » Voici encore ce qu'écrivait le maréchal de Villars au ministre de la guerre Voisin :

« On dit toujours que tout le monde est brave, et vous ne sauriez imaginer, quand ce vient au faire et au prendre, le peu qu'on trouve de certains courages. »

Dans son étude sur *Les conséquences tactiques du progrès de l'armement*, le général Langlois relève cette remarque d'un témoin oculaire compétent et impartial que, « toutes les fois que les Boers, quoique abrités, étaient seulement dans la gerbe des projectiles ennemis, leur tir, — malgré les qualités exceptionnelles qu'ils possèdent, et que nous ne pouvons attendre même d'une bonne infanterie, — devenait incohérent et inefficace. » Incohérent et inefficace !

Il n'est peut-être pas utile de recourir à la physiologie et aux descriptions savantes que le lieutenant Bally a reproduites, pour se rendre compte de l'influence perturbatrice que la peur doit exercer sur le tir du fantassin. Le Dr Mosso ne nous fait grâce d'aucun détail : le visage s'altère, la gorge se resserre, la voix devient rauque, la peau se plisse, les glandes du corps sécrètent une sueur abondante et froide, la vessie et l'intestin se contractent. Il suffit que la main tremble, pour que le fusil ne reste pas en joue. Il suffit que la vue se trouble, pour que l'œil prenne mal la ligne de mire, ne perçoive plus nettement le cran de la hausse et le guidon, ne soit plus capable de distinguer le but, même si, par chance, celui-ci se trouve visible.

En général, et de plus en plus, on aura grand'peine à découvrir l'ennemi, parce que, d'une part, il restera à grande distance, et que, d'autre part, il se cachera de son mieux. S'il est vrai que, une fois entré dans la zone des trajectoires, on ne puisse fournir qu'une mousqueterie incohérente et inefficace, il y a intérêt à commencer le feu avant d'être dans cette zone, c'est-à-dire à « tirer les premiers », et, par conséquent, à utiliser les plus longues portées de l'arme.

Songez que les plus longues portées du fusil sont le

tiers ou, tout au moins, la moitié des plus longues portées du canon, et vous serez amené à en conclure que l'infanterie, lorsqu'elle sera en situation d'agir, se trouvera déjà depuis longtemps, sans doute, dans le champ d'action des shrapnels. Il est donc à craindre que, dès le début, son tir ne soit incohérent et inefficace.

A la distance où elle entre en jeu, il lui est matériellement impossible de voir le but. Et alors on lui assigne quelque point de visée auxiliaire, tel qu'une haie, tel qu'une crête lointaine, afin de produire sur la déclivité en arrière de cette crête une nappe de balles dont la courbure parabolique suivra ou, comme on dit, épousera les formes arrondies du terrain, ce qui donne quelque chance d'atteindre les hommes qui s'y trouvent, s'ils n'ont pris la précaution de s'abriter. En résumé, c'est donc bien une zone dangereuse qu'on s'efforce de créer, plutôt que d'atteindre un objectif déterminé.

Au surplus, même au temps où l'on avait affaire à des ennemis bien visibles et à bonne portée, il était fort rare qu'on ajustât. Le colonel Ardant du Picq l'écrivait déjà en 1865 : un instinct pousse le soldat à faire feu pour prévenir en quelque sorte le danger qui le menace, pour arrêter avant qu'elle parte la balle qu'il s'attend à recevoir, c'est-à-dire pour frapper celui qui doit la lui envoyer. « Même les plus braves et les plus solides tirent au jugé, et, le plus grand nombre, sans appuyer l'arme à l'épaule. »

Même affirmation dans *l'Armée française en 1867*, du général Trochu :

« Je dois à des observations et à des expériences longtemps continuées la conviction que les troupes en ligne, soumises à l'émotion du combat, n'ajustent jamais en tirant, à quelque degré de calme et de solidité qu'on les suppose arrivées. Elles

tirent devant elles dans la précipitation. Beaucoup d'hommes épaulent à peine et n'épauleraient pas du tout si les sévices du recul ne les y obligeaient. »

Même affirmation encore, sous la plume du général Liberman, lequel a fait son apprentissage en 1870, particulièrement à Spicheren :

« Il ne faut pas compter sur le tir ajusté dans la bataille, C'est une illusion de croire que, dans l'action, quand, pendant de longues heures, la mort les environne et les enserre sous une forme terrifiante, les combattants, sauf des exceptions presque négligeables, sont physiquement aptes à viser. Ils se servent d'instinct de leur fusil, comme l'animal de ses défenses naturelles, en face du danger : ils en multiplient les coups, comme le cheval les ruades, comme le fauve les bonds, les coups de griffes et les efforts de mâchoire, avec précipitation ou avec frénésie, mais toujours avec des nerfs plus ou moins convulsés. »

A cette époque, pourtant, on avait affaire à des ennemis qui combattaient à découvert, à portée de la vue, et on pouvait constater les effets de son tir, on pouvait éprouver la satisfaction qu'il y a à « descendre son homme », à voir l'adversaire qui vous couchait en joue culbuter et se tordre dans la douleur. On avait donc des raisons tangibles, en quelque sorte, de mettre tout son soin à viser. Eh bien, n'est-il pas probable qu'on tirera encore plus au hasard sur les champs de bataille de la guerre future, énervé qu'on sera par de longues et pénibles marches à travers champs, accomplies au milieu du miaulement des balles (c'est l'expression dont se sert le colonel Paloque), avec des arrêts dans des cachettes, où les chefs recommanderont de bien se tapir ? Ne fût-ce que d'entendre des conseils de prudence, des : « Couchez-vous ! » des : « Eparpillez-vous ! », c'en est assez pour

mettre l'âme en état d'émoi. Et, lorsqu'on fera feu, dans ces dispositions d'esprit, n'oublions pas que ce sera pour tirer non sur un ennemi qu'on verra, mais dans la direction plus ou moins probable d'un ennemi qu'on ne verra pas. N'est-il pas tout naturel qu'alors on tire « au petit bonheur », c'est-à-dire sans viser ?

On est à peu près dans la situation d'un joueur qui jette son enjeu sur le tableau, n'ayant pas de raison pour aventurer son argent sur la rouge plutôt que sur la noire. Pourquoi n'enverrait-on pas son projectile au hasard, puisque c'est du hasard qu'on attend que ce projectile atteigne quelqu'un ? Aussi les « pour cent » obtenus sont-ils presque insignifiants.

Pendant la campagne de 1870, l'infanterie allemande a brûlé 25 millions de cartouches pour toucher 150 000 Français, à en croire le général Lamiraux. D'autres écrivains ont calculé qu'il fallait compter de 1200 à 1300 coups de fusil pour atteindre un seul homme. D'après M. de Chessel, les Autrichiens à Solférino auraient consommé 8 400 000 balles pour blesser 10 000 hommes et en tuer 2000.

« Si l'on compare le nombre d'hommes atteints aux effectifs en présence, dit le lieutenant Bally, on arrive ainsi à trouver que le feu de l'infanterie allemande (en 1870) a donné en moyenne du 0.62 %, et celui de l'infanterie française, du 1,3 à 1,5. Le pour cent le plus fort est celui obtenu sur la garde prussienne par les défenseurs de Saint-Privat : il y eut 6000 touchés pour 270 000 cartouches tirées, soit 2.2 %. »

Mais, ce jour-là, la garde royale s'était présentée en formation compacte. Et, depuis lors, les formations compactes sont définitivement condamnées. Aucune troupe n'osera les conserver : toutes les armées ou émietteront

fois, mais « par paquets » et à toute vitesse. On cherche ainsi l'effet par la masse des balles, en battant le terrain par nappes successives, pour atteindre l'adversaire malgré son invisibilité tout en remédiant au défaut de justesse des projectiles par la quantité.

» Mais un tel genre de feu a besoin d'être réglementé : l'homme ne peut se transformer en une mitrailleuse à tir ininterrompu sans risquer d'être rapidement fourbu de fatigue et privé de munitions. »

Donc, l'action de l'infanterie est fatalement condamnée à être déréglée. Non seulement le commandement ne la tiendra pas dans la main, mais, quand il la mettra en jeu, les résultats matériels seront la plupart du temps médiocres, sinon nuls. On ne peut compter que sur les résultats moraux, dont nous avons parlé en étudiant le rôle du canon à tir rapide sur les champs de bataille.

II

Pour faire le même travail, point n'est besoin d'employer concurremment deux outils différents, surtout si le rendement de l'un est bon, et le rendement de l'autre, non. Fusil et canon sont devenus des engins à semer l'épouvante ; on les emploie presque exclusivement à créer de la démoralisation. Mais les projectiles de celui-ci partent quand on veut et vont là où on veut qu'ils aillent, tandis que les balles du fusil partent sans qu'on le veuille et vont on ne sait où.

Le fantassin français porte sur lui quelque 120 cartouches, soit 1 kg. 800 de métal à raison de 15 grammes pour chaque balle. Les 250 soldats d'une compagnie (à supposer que celle-ci reste au complet) représentent donc 450 kilos de métal, soit l'équivalent de cent coups de canon à 4 kg. 500 par shrapnel, ou encore 25 coups

pour chacune des quatre pièces de la batterie. Les lancer, c'est l'affaire d'une minute et quart.

Et le tir de l'artillerie peut être dosé, nuancé, méthodiquement conduit, tandis que la mousqueterie échappe à toute règle. Ses trajectoires dansent dans l'air une sorte de sarabande. C'est l'incohérence que constatait le général Langlois.

L'infanterie en a tellement conscience qu'elle a voulu à toutes forces se transformer en artillerie. L'adoption de la mitrailleuse n'est pas autre chose que la substitution à l'arme portative, — qui est sa caractéristique, — d'un engin monté sur affût, à peu près stable et moins accessible aux émotions du soldat, c'est-à-dire assez comparable au canon.

Est-ce à dire qu'il ne faille plus de fantassins? Ce serait aller beaucoup trop loin? Il en faut, au contraire, et beaucoup, et d'excellents. Mais moins qu'on ne cherche à en avoir et meilleurs qu'on ne les a.

Il en faut parce qu'il y a à effectuer un travail de « fignolage » auquel le shrapnel n'est point apte. Il est bon pour la grosse besogne, lui. Quand il s'agit de précision, quand il faut prendre pour cible une tête qui émerge à petite distance, le fusil seul peut entrer utilement en jeu. S'agit-il de se glisser sous bois, de passer par un chemin de chèvre, le fantassin en est capable. Le matériel de l'artillerie ne peut s'y engager. Il y a, sur le front de combat, des points qu'il faut occuper et où les voitures ne sauraient arriver.

Un édifice n'est jamais composé d'une simple superposition de pierres de taille, de moellons ou de briques. En versant dans les joints du ciment qui s'y infiltre, grâce à sa fluidité, on consolide les matériaux résistants

qu'il réunit. La fluidité de l'infanterie lui permet pareillement de s'insinuer dans les interstices de la ligne de bataille. Il y a plus: elle est à même de profiter des moindres accidents du terrain pour pousser plus avant et pour pénétrer dans ces angles morts (et fort dangereux, tout « morts » qu'ils sont !) que les gerbes des shrapnels sont hors d'état de fouiller; elle va jusque dans les recoins au fond desquels ces gerbes sont impuissantes à enfoncer leur trajectoire.

Ce n'est pas seulement pendant les engagements, d'ailleurs, qu'il faut assurer la sécurité de l'armée sur son front et ses ailes. Il est indispensable de couvrir le flanc des colonnes pendant la marche et d'entourer les cantonnements, en stations, d'une atmosphère de vigilance. L'infanterie seule y est apte.

Dans le récit de ses grandes chasses, l'explorateur Edouard Foà parle des oiseaux parasitaires qui vivent sur le rhinocéros, et dont l'essaim escorte ces pachydermes dans ses « déplacements et villégiatures. » S'ils lui jouent parfois le mauvais tour, par leur vol et par leur chant, de dénoncer sa présence au chasseur qui le cherche, plus souvent encore ils lui rendent le service, par leurs cris, de lui annoncer l'approche de l'homme, c'est-à-dire de l'ennemi. Eh bien, le rôle de l'infanterie est exactement du même genre.

Je m'excuse d'avoir irrévérencieusement comparé l'artillerie à un animal qui est un des plus repoussants de la création. Mais enfin le rhinocéros voit mal, entend mal et a, par contre, l'odorat développé. Or, — du moins en France, — l'artilleur est souvent myope, sa surdité est légendaire, son flair aussi. Mais surtout le rhinocéros représente la puissance, une puissance formidable.

Sans doute, les oiseaux ne sont pas toujours inoffen-

sifs. Des êtres plus petits encore ne laissent pas d'être nuisibles. Ne prétend-on pas qu'une nuée de moucherons s'acharnant contre un lion arrive à l'affoler? Les tirailleurs peuvent pareillement harceler l'ennemi et l'inquiéter et lui faire du mal; mais le gros de la besogne est l'affaire du canon. Celui-ci est l'élément prépondérant du combat: *ultima ratio!*

Il serait vain d'instituer une sorte de concours pour la prééminence. Si, dans un orchestre, la grosse caisse et les cuivres font plus de bruit, les cordes offrent plus de ressources, elles ont des sons plus variés et plus pénétrants; elles sont capables de plus de légèreté, de plus délicates nuances. Tous les instruments doivent concourir, chacun pour sa part, à l'effet final, et l'art du compositeur est d'user à propos de ce que lui offre de spécial chaque sorte d'instruments. Dans le corps humain, certains membres ont besoin d'agilité, d'autres ont plutôt besoin de force; on désire que la cage thoracique soit ample et que les attaches soient fines. Mais, au demeurant, pour bien se porter, il faut que l'estomac fonctionne régulièrement et que tous les organes soient en bon état.

Il n'en reste pas moins qu'on a pu dire que l'armée, c'était de l'infanterie secondée par les autres armes. Il n'est pas impossible que la formule soit à la veille de se modifier. L'armée tend, semble-t-il, à devenir de l'artillerie secondée par les autres armes. Il fut un temps où la cavalerie, — la « chevalerie », comme on disait alors, supportait tout le poids des combats. Les gens de pied comptaient à peine. C'étaient les varlets, les ribauds, les goujats. Cette « piétaille » est devenue par la suite la « reine des batailles. » Pourquoi ne serait-ce pas maintenant le tour de l'artillerie? N'y a-t-il pas une loi de l'évolution qui peut jouer en sa faveur, et, quand le char

avance, ne voit-on pas s'élever et sortir de la boue les parties de la roue qui y plongeaient? Le progrès rabaisse les uns, rehausse les autres.

Encore une fois, il s'agit de déterminer non le rang relatif des diverses armes, mais les qualités qui doivent les distinguer. Or, — et ici précisément l'infanterie reprend toute sa supériorité, — il est indispensable qu'elle soit une élite. Je dirai plus: elle doit n'être composée que d'éléments de choix.

L'artillerie peut impunément recevoir des sujets médiocres. Elle agit par équipes constituées. Le « peloton de la pièce » forme un atelier où les aptitudes les plus diverses trouvent leur emploi. Le pointeur, s'il a du sang-froid, fera bien son office, même avec de la débilité. Il importe peu que le chargeur soit intelligent. Les pourvoyeurs peuvent être des poltrons, sans grands inconvénients. La peur du revolver braqué sur eux par le chef de pièce leur fera oublier la peur des projectiles lancés par l'ennemi, le danger certain et tout proche l'emportant sur le danger lointain et problématique. Aussi est-il probable que tout le monde fera son devoir dans ce groupe où chacun peut surveiller son voisin et se sent solidaire de lui. L'intérêt de la communauté est engagé, et il pèse sur les actes de tous ses membres.

Il n'en va pas de même dans l'infanterie. Chaque fantassin doit savoir se servir parfaitement de son arme, et, pour cela, il ne suffit pas qu'il obtienne des « cartons » satisfaisants à la cible, il faut encore que, dans les angoisses du combat, il conserve une âme ferme. Sinon les résultats auxquels il arrivait dans les stands subiront un notable fléchissement. Aux qualités morales il est indispensable, au surplus, que se joignent des qualités

physiques. Il y a de grosses fatigues à supporter. Il y a aussi des privations auxquelles le corps doit être en état de résister.

Remarquons, d'ailleurs, que ces privations seront vraisemblablement d'autant moindres que les effectifs seront plus faibles. Moins il y aura d'hommes à nourrir, plus on aura d'argent pour se payer le luxe d'automobiles à affecter au transport des vivres. Les colonnes étant plus courtes, leur marche sera moins pénible, leur déploiement exigera moins de courses à travers champs. Au cantonnement, il sera plus facile d'abriter tout le monde; on pourra mieux profiter des couverts offerts par les localités où on s'installera. Et, de même qu'on sera mieux approvisionné en subsistances, on pourra l'être mieux en munitions.

Partant de ce postulat que le sergent Hoff aurait, à lui seul, tué quelque cinquante Allemands pendant la guerre de 1870, on a soutenu qu'il suffirait de dix mille gaillards de sa trempe, ayant bon pied, bon œil, pour détruire un demi-million d'ennemis. Et ces dix mille gaillards — la valeur d'une seule division! — il serait aisé de les sélectionner avec un soin minutieux, et ils formeraient une troupe extrêmement maniable qu'on logerait sans peine confortablement, qu'on véhiculerait rapidement d'un point à un autre, qu'on nourrirait copieusement.

Sans pousser le paradoxe jusqu'à cette exagération, il est permis d'affirmer qu'une petite troupe dont tous les soldats seraient d'excellent tireurs de champ de bataille, comme les appelle le lieutenant Bally, vaudrait mieux que ces compagnies nombreuses où il y a beaucoup d'hommes ou inintelligents, ou maladroits, ou mauvais marcheurs, ou accessibles à la panique : hordes chaotiques du genre de celles auxquelles fait allusion von der

Goltz dans une prophétie trop connue pour qu'il soit utile de la reproduire.

On ne peut pourtant pas réduire à l'extrême minimum le nombre des fantassins : le service de garde exige, pour la relève des sentinelles, plus d'un homme par poste à occuper. Mais que serait ce service avec des vedettes sans énergie physique ou morale ? Qu'un factionnaire s'endorme ou s'affole, qu'il décharge son arme contre un ennemi imaginaire, ou que, visant un ennemi réel, il le manque à bonne portée : voici tout le cantonnement en péril. Aucun fusil de l'infanterie ne mérite de compter s'il n'est un excellent fusil. Et il sera d'autant meilleur qu'il aura été plus exercé, qu'on lui aura donné plus de cartouches à brûler. Moins on préparera d'hommes au métier de tirailleur, mieux on les préparera, avec la même dépense totale. Donc, peu de fantassins, mais tous parfaitement prêts au service de guerre.

Nous sommes loin de cet idéal. Nous avons pris l'habitude de tenir moins à la qualité de l'infanterie qu'à sa quantité. Ceci vient, en grande partie, de ce qu'on met cette arme à toutes sauces, si on peut ainsi parler. On l'emploie à toutes les corvées. Y a-t-il des terrassements à faire, des transbordements de matériel à effectuer, des besognes ou viles ou pénibles à achever, — incinération de cadavres, travaux de désinfection, déblaiement de routes, organisation de barricades, — vite on fait appel au concours des fantassins. Ils aident l'artillerie à franchir les mauvais pas. Ils secondent les pionniers pour la fortification du champ de bataille. On les a vus préparer le fourrage de la cavalerie. Pour ces diverses utilisations, il est inutile d'avoir recours à des sujets d'élite. Il est même dommage qu'on risque d'épuiser, à ces efforts étrangers en quelque sorte à leur

spécialité, des hommes qui n'auront jamais trop de vigueur pour leur rôle de sentinelle au cantonnement, de flanqueur en marche, de tireur sur le champ de bataille.

III

Dès lors, plusieurs solutions semblent s'offrir :

Ou bien, on se contentera de réduire (de moitié, par exemple) l'effectif de la compagnie, qui du chiffre de 250 tomberait alors à 125, soit une centaine de fusils à mettre en ligne, et deux douzaines d'auxiliaires (cuisiniers, sapeurs, signaleurs, etc.).

Ou bien, on constituera une infanterie d'élite, comme sont nos bataillons de chasseurs, le reste formant des régiments de ligne qui seraient moins de l'infanterie que des corps de « valets d'armée. »

Mais ce qui est inadmissible, c'est que l'on fasse fond sur une troupe qui, exagérément nombreuse, se trouve — par là-même — condamnée à peu tirer, à marcher insuffisamment et à n'avoir pas l'encadrement dont elle a besoin.

On ne saurait espérer que des milliers et des milliers d'officiers et de sous-officiers présentent les qualités de premier ordre qui sont requises pour former une élite. Sur pied de guerre, la France pourra mettre en ligne environ deux millions de fantassins. N'est-il pas puéril de supposer qu'une telle masse d'hommes ait vraiment toute la valeur sans laquelle l'infanterie est comme si elle n'était pas ? Le gigantisme est prédisposé à la débilité. Les colosses ont souvent des pieds d'argile. Et ce n'est pas avec ces pieds-là qu'on peut soutenir la fatigue de longues marches.

On comprendra un jour l'erreur grave que l'on com-

met à vouloir développer sans cesse l'effectif d'une arme où chacun doit être un ouvrier. L'exagération numérique est moins difficile à réaliser, — et elle est moins dangereuse, — dans l'artillerie où il y a beaucoup de simples manœuvres à côté d'une faible proportion d'ouvriers.

On se trompe aussi, je crois, en attribuant aux officiers de la compagnie sur le champ de bataille un rôle considérable. C'est aux chefs de section, c'est aux chefs des unités moindres que revient, à ce moment-là, la plus grosse part dans la direction de la troupe. Les sous-officiers, les lieutenants, à peu près seuls, peuvent espérer être pour quelque chose dans la conduite de leurs hommes : seuls, ils en peuvent guider la marche.

Il reste au capitaine la tâche de préparer ces gradés et ces hommes pendant la paix. Il lui reste d'exercer la fonction d'éducateur et d'instructeur. Il aura encore bien des qualités à y déployer, et, si son rôle a changé, ce n'a pas été pour s'amoindrir. Dans les routes et au cantonnement, son activité, sa vigilance, son coup d'œil, trouveront à s'exercer. Peut-être même, au début de l'engagement, pourra-t-il intervenir. Mais, plus sa troupe s'émiettera, plus elle lui échappera. Son œil ne pourra embrasser tout le front. Sa voix ne portera pas jusqu'aux ailes. Le fracas de la bataille couvrira les appels de son sifflet ou de son cornet. Qui sait même si les gradés subalternes se feront entendre et seront écoutés ? Au moment du tir, il n'y aura plus rien à attendre que des tireurs. De leur habileté, de leur sang-froid, de leur intelligence, dépendra le succès. Et c'est pourquoi la préparation des soldats à leur rôle sur le champ de bataille exige, dans l'infanterie, un effort plus profond que dans l'artillerie. Voilà pourquoi il y faut, avec

une science moindre de la technique, une psychologie plus pénétrante, une plus grande connaissance de la pédagogie, plus d'élévation morale, plus de grandeur de sentiments. Et il y a quelque aberration à chercher un aussi grand ensemble de qualités dont chacune est précieuse, dont chacune est rare, dans un corps que ses dimensions mêmes contribuent à rendre médiocre ou, si vous préférez, prédisposent à la médiocrité.

A la façon, du moins, dont on l'instruit chez nous, l'infanterie est la moins coûteuse de toutes les armes. Et c'est sans doute une des raisons pour lesquelles la mégalomanie française a voulu enfler sans cesse nos forces en fantassins. Pour en faire ce qu'elle devrait être, c'est-à-dire l'élite de l'armée, — élite en soldats, élite en officiers, — il est indispensable qu'on arrête cette tendance à la pléthore. Des muscles valent mieux que de la graisse, et la maigreur est parfois plus robuste que l'obésité.

L'augmentation de l'artillerie a soulevé beaucoup de protestations, et je les crois fondées. La réduction de l'infanterie n'en soulèverait pas de moindres ; mais je crois pourtant qu'il faudra se décider à cette mesure.

Lieutenant-colonel EMILE MAYER.

LE VOYAGE DE GOETHE

A PARIS

On admettait volontiers, au temps du romantisme, que Goethe avait fait à Paris un voyage et un séjour qui l'avaient directement familiarisé avec les hommes et les choses de la capitale française. Les auteurs de la première *Notice* d'ensemble consacrée en France à l'activité du poète, de Saur et de Saint-Geniès, étaient catégoriques sur ce point. « M. Goethe, dans sa jeunesse, voyagea aussi en France. Il se lia, pendant son séjour, avec ceux des grands écrivains du XVIIIe siècle qui vivaient encore.... » Puis, au sujet du jugement sévère du poète sur un médiocre littérateur : « M. Goethe, dans son voyage en France, connut d'Arnaud, qui ne lui en imposa point, comme on le voit, par sa sentimentalité exagérée et factice [1].... »

J. Janin, terrible touche-à-tout, allait plus loin encore et prétendait rattacher à cette exploration parisienne plusieurs détails de l'œuvre de Goethe. « Quant à la fantasmagorie de la fin d'*Egmont*, écrivait-il dans les

[1] *Notice sur la vie et les ouvrages de M. Goethe*, en tête de la traduction des *Hommes célèbres de France*. Paris, 1823.

Débats du 31 mai 1847, la vision de Claire qui apparaît en songe au comte, c'est là un effet vulgaire d'opéra et même d'opéra-comique, que Goethe aura vu, durant son premier voyage à Paris, dans le second acte de *Zémire et Azor*, drame chanté de M. Marmontel. » Ou encore, à propos de la traduction du *Neveu de Rameau :*

« On peut juger de l'étonnement et de l'épouvante du jeune Goethe arrivant au milieu des plus solennels efforts de la prose et de l'éloquence française, et marchant ébloui de Voltaire à Buffon, de Rousseau à Montesquieu.... Diderot fut le premier homme, et le *Neveu de Rameau* fut la première œuvre dont cet Allemand s'occupa. Il en fut occupé à ce point qu'avant de quitter la France (un volcan de flamme et de fumée), il traduisit dans son idiome, ou plutôt dans cette langue allemande qu'il devait régénérer, ce même *Neveu de Rameau* qui plus tard reparut chez nous.... »

Interprétation erronée des mois d'université passés à Strasbourg par l'étudiant francfortois, ou de l'expédition de Champagne en 1792 ? Légende spontanée, analogue à celle qui prétend amener à Paris Dante exilé, qui fait prendre ici pour une réalité cette idée qu'un homme aussi moderne ne peut se dispenser d'avoir été l'hôte de la grande ville ? En tout cas, le voyage de Paris, pour être resté un mythe, n'en a pas moins occupé à plusieurs reprises la pensée de Goethe, et il est curieux de voir à quel ordre de préoccupations cette idée s'est rattachée, les trois ou quatre fois où elle a paru prendre corps ; il n'est pas sans intérêt non plus de demander à l'homme qui restera le plus conscient et le plus clairvoyant témoin de l'âge moderne la raison secrète de cette espèce de singularité : une vie de quatre-vingt-trois ans, curieuse et active comme il en fut bien peu, assez mobile en somme et moins sédentaire qu'on ne pourrait

croire, et qui n'a point fait de place à cet épisode presque obligé d'une existence complète, un voyage à Paris.

Lorsqu'il quitta Leipzig en 1768 pour rentrer dans sa ville natale, le jeune bourgeois de Francfort était bien décidé à continuer, par un séjour en France, son étude du monde, des belles manières et des lettres. « Je songe à aller en France, écrit-il à son amie Kätchen Schönkopf, pour voir comment on y vit et pour apprendre le français. Imaginez, d'après cela, quel homme de bon ton je serai lorsque je me retrouverai auprès de vous.... » L'université de Strasbourg, où il lui faudra d'abord conquérir les grades exigés par son père, n'est pour lui qu'une étape sur la route de la capitale française.

« De Strasbourg j'irai à Paris, écrit-il encore le 23 janvier 1770, et j'espère bien m'y trouver à merveille, et peut-être y rester un certain temps. Et après, Dieu sait ce qui pourra en advenir.... »

De même le 6 février, peu de temps avant son départ de Francfort, où la maladie l'a fâcheusement retenu :

« Vers la fin de mars, je reprendrai mon vol. D'abord pour Strasbourg, où je voudrais faire couronner mes mérites juridiques. Et de là (sauf accident) je me mettrai en marche vers Paris.... »

On sait que les dix-sept mois passés en Alsace par notre étudiant devinrent tout autre chose qu'une initiation plus poussée à la sociabilité française : grâce à l'effort de Herder et des fervents rousseauistes réunis à Strasbourg, des valeurs nouvelles écartent Goethe de sa direction initiale, le rallient à un évangile naturiste, à la dévotion enthousiaste, en littérature et en art comme

dans la vie, des forces populaires, primitives et spontanées ou qui le paraissent : Versailles et Paris sont loin ; les élégances de l'ancien régime paraissent frelatées ; moins enviable semble la condition d'un Grimm, venu du fond de son Allemagne pour tenir à Paris une place éminente de critique et d'homme à la mode.

D'ailleurs ce Paris qui s'efface à l'horizon intellectuel de Goethe ne disparait pas, il s'en faut, tout d'un coup de sa pensée. De Strasbourg encore, et par l'entremise d'Oberlin, professeur à l'université, il fut question de faire entrer l'apprenti juriste à la chancellerie allemande de Versailles : projet qui n'aboutit point, non plus qu'un autre qui lui aurait fait attribuer une chaire à Strasbourg. Mais qu'il n'ait pas abandonné brusquement l'idée d'un voyage au moins à Paris, rien ne le montre mieux que la mystification dont il a gardé le souvenir dans *Vérité et Fiction* : il imagine d'écrire à un de ses amis francfortois une lettre datée de Versailles, où il lui raconte son heureuse arrivée, la part qu'il prend aux réjouissances du mariage du dauphin, et mille autres détails circonstanciés. Seulement, les fêtes données à Paris ont amené, le 30 mai, des accidents qui ont pris les proportions d'une catastrophe nationale, et le correspondant de Goethe, inquiet de savoir son ami au milieu des foules parisiennes, s'informe anxieusement. Par bonheur, les parents du mystificateur ne sont, à leur tour, mis au courant du prétendu voyage qu'après avoir reçu de leur fils une lettre rassurante :

« Mes jeunes amis furent contents de me savoir vivant, mais ils restèrent pleinement persuadés que j'avais été à Paris dans l'intervalle. »

+

Mais déjà avait commencé pour Goethe ce qu'on pourrait appeler la période « rhénane » de sa vie, la plus fraîche sans contredit et la plus animée, la plus féconde et la plus libre de toute cette longue existence. L'Alsace et quelques coins de Lorraine ; puis, de Francfort à Wetzlar, de Friedberg à Darmstadt, de Mayence à Dusseldorf, toute une région dont le Rhin est l'axe et qui avait à cette époque une certaine identité de civilisation ; « pays de lisière », comme on l'a dit, qui offrait les mélanges et les contrastes les plus amusants, et où s'ébat quelques années, dans toute sa génialité et sa séduction irrésistible, la jeunesse de Goethe. Jeunesse d'imagination qui se plaît à situer dans ces décors familiers la mélancolie de Werther et la farouche indépendance de Goetz, le chevalier à la main de fer, ou qui voit à travers Pindare et Homère, Ossian et la chanson populaire, les collines verdoyantes ou les horizons brumeux, l'activité des forts et la vie des simples ; jeunesse de cœur qui s'éprend de Frédérique, de Lili, de Charlotte et qui associe tour à tour des visions d'idylle, des souhaits de vie aristocratique, des espoirs de bonheur domestique à l'élan d'un cœur trop facilement amoureux. Paris, la France sont bien loin ; bien loin, les menuets de Trianon, et les traits d'esprit des salons littéraires. Il y a là toute une effervescence qui animera encore les premières années de l'installation de Goethe à Weimar, et qui, en 1779, vient se replacer une dernière fois dans son cadre naturel, lorsque le poète entraîne son ducal patron à Francfort, à Strasbourg, puis en Suisse ; et sans nul désir apparent de pousser au delà, les deux voyageurs font sur le territoire français une brève incursion, à travers un petit bois de pins qui les conduit pour quelques heures dans

un pays dont le délabrement fait contraste avec l'heureux canton de Vaud.

A mesure que se réitèrent les signes avant-coureurs d'un grand mouvement populaire, le séduisant Paris des salons fait place, dans la pensée de Goethe, à une image plus inquiétante et plus composite ; le 22 juin 1781, il écrit à Lavater, qui s'intéresse ingénument à Cagliostro et à ses succès parisiens :

« Crois-moi, notre monde moral et politique est miné, comme une grande ville l'est d'ordinaire, de souterrains, de caves et d'égouts ; personne ne songe à ces réseaux secrets et à leurs conséquences pour les habitants d'une capitale, et celui-là seul qui en a quelque soupçon comprend que le sol s'effondre ici, que là une fumée s'élève d'une excavation et qu'ailleurs se fassent entendre des voix mystérieuses. »

A l'heure même où le favori du duc de Weimar écrit ces lignes au crédule pasteur zurichois, paraît un ouvrage qui contribuera à préciser la nouvelle apparence que Paris tend à prendre pour Goethe : les deux premiers volumes du *Tableau de Paris* de Mercier sont mis en vente à Neuchâtel : « Livre pensé dans la rue, écrit sur la borne, » a dit dédaigneusement Rivarol, qui ne laisse pas de caractériser ainsi ce tumultueux répertoire, où la vie collective des 800 000 habitants de la capitale française, l'infinie variété des aspects, les beautés et les tares de ce gigantesque organisme sont décrites avec la précision et la verve enthousiaste d'un Parisien convaincu et d'un professionnel de la badauderie. Dans sa calme résidence de Thuringe, Goethe se plonge aussitôt dans la lecture de cet ouvrage et le fait lire à Mme de Stein. Nul doute qu'il ne contrôle les impressions qu'il en a reçues par la semaine qu'il passe avec Grimm, au début d'octobre 1781, à la cour de Gotha :

« Faire connaissance de cet ami des philosophes et des grands, voilà qui ne peut manquer d'être pour moi une date mémorable dans les circonstances où je me trouve. A travers les yeux de Grimm, je veux voir, à la manière d'un esprit swedenborgien, une vaste étendue de pays. »

C'est en ces mots que Goethe résume, avant de déférer à l'invitation du duc de Gotha, le profit qu'il espère tirer de ces huit jours de contact avec le philosophe francisé ; et lorsqu'ils ont pris fin : « Cette rencontre avec *l'ami* m'a procuré tous les avantages, sans exception, que je prévoyais.... »

Le *Journal de Paris*, que l'écrivain allemand lit en 1784, complète, par une sorte de supplément au jour le jour, l'initiation que le livre de Mercier lui a procurée ; il écrit à ce sujet, le 18 juin : « Le *Tableau de Paris* a tout ensemble augmenté et diminué mon désir de voir cette ville. » Enfin l'affaire du Collier, que Goethe a suivie en 1785 avec une attention passionnée, avec la clairvoyance inquiète d'un observateur pénétrant, lui semble caractéristique de l'état de désordre et d'anarchie morale où est parvenu, non seulement le monde de la cour, mais le public parisien. L'auteur du *Grand Cophte* a peut-être exagéré la signification prophétique qu'il entendait donner, dès ce moment, à toute cette retentissante aventure : il est certain qu'elle lui paraissait symbolique d'un Paris tout de vanité, de trépidation et de nerfs, payant la rançon d'une sociabilité sans équilibre ni contre-poids.

Et c'est la Ville en pleine fièvre révolutionnaire, dans toute l'ardeur d'un renouvellement violent, qu'espère observer, en septembre 1792, le compagnon du duc de

Weimar dans l'expédition commandée par Brunswick. « Aujourd'hui, écrit-il le 2 septembre à Christiane Vulpius, Verdun va se rendre et l'armée continuera sa marche vers Paris. » Il promet à son amie de lui rapporter de jolies choses de la capitale, et son domestique se charge des commissions pour Paris de son hôte verdunois, qui ajoute d'ailleurs avec un sourire : « Tu n'iras pas jusque-là. » Goethe n'a pas trop de regret du demi-tour opéré dans les boues de Champagne par ces armées qui devaient mettre les sans-culottes à la raison. En revanche, il n'est pas éloigné de faire le voyage de Paris quand, la phase sanglante de la crise passée, un régime nouveau et — qui sait ? — une humanité nouvelle semble s'établir en France. Paris révolutionné, à défaut de Paris révolutionnaire, attire sa curiosité. En 1796, il retrouvait en lisant Diderot toutes les inepties de l'ancienne société parisienne, tous ses bavardages mensongers et faux ; en 1797, il est tout oreilles et toute attention, dès que le peuple français libéré est en cause. Son voyage à Francfort, en août, écrit-il à Böttiger, raccourcit même la distance morale qui le séparait de Paris.

« De Weimar, cette ville n'apparaît jamais que dans un lointain qui lui donne le bleuté d'une montagne à l'horizon, sans détails que l'œil puisse discerner, avec d'autant plus d'incitations pour l'activité de l'imagination et de la passion. Au lieu que d'ici on commence à distinguer les diverses parties et le détail des tons. »

Comme il aimerait y aller voir en personne, et compléter ainsi ces études de psychologie des peuples que la présence des troupes républicaines dans le voisinage lui permet d'entreprendre ! « Je voudrais bien, écrit-il à Knebel, étudier les papillons français, entièrement sortis

de leur chrysalide. » Ajoutez que, la France se faisant payer en œuvres d'art les contributions de guerre qu'elle impose aux principautés italiennes, c'est une admirable réunion de tableaux que Paris va offrir, et Goethe conservera longtemps le regret de n'avoir pas profité d'une occasion unique de voir des merveilles rassemblées.

Mais son devoir le ramène à Weimar, et il s'en tient à des impressions générales, aux *Souvenirs de mon voyage à Paris* de Meister, au signalement qu'il se fait donner, dans l'Allemagne du sud, de ces singulières armées républicaines, où les soldats sont bons enfants, sans brutalité quoique trop inventifs en procédés ingénieux de réquisition, où les jeunes généraux sont sérieux et taciturnes. Son ami Humboldt surtout, l'infatigable voyageur, aura à le renseigner à la fois sur les œuvres d'art concentrées en France et sur la psychologie d'un peuple dont les contrastes et les nouveautés le troublent et le déconcertent.

« Ce qu'on apprend par l'intermédiaire d'un ami sympathique, dit-il avec résignation, équivaut presque à de l'expérience personnelle. »

Mais c'est faire à mauvaise fortune bon cœur, et le regret des occasions manquées percera plus d'une fois :

« Le jugement de Humboldt sur le théâtre français me plaît beaucoup. Je voudrais bien un jour voir de mes yeux ces singuliers produits (7 mars 1798). » — « J'ai eu grand tort de négliger l'instant magnifique où les merveilles de l'art étaient rassemblées à Paris (1er février 1816). »

C'est à l'aurore du nouveau siècle que cette tentation se fait plus forte. Dans la capitale française dont la paix générale a rouvert l'accès à toutes les nations, dont la jeune gloire du Premier Consul couronne en ce moment

la renaissante splendeur, un concours inoui de visiteurs afflue de partout. Prisonniers français libérés et émigrés rentrés ont conservé au delà des frontières de multiples relations, qui contribuent à orienter vers Paris la curiosité des étrangers et à y solliciter leurs pas.

« Si j'étais plus jeune, écrit Goethe, le 19 novembre 1800, à Bitaubé, le traducteur d'*Hermann et Dorothée*, je ferais le plan d'aller vous rendre visite, d'apprendre à connaître de près les mœurs et les localités de France, les particularités de ses habitants, ainsi que leurs besoins moraux et intellectuels après une si forte crise. Peut-être réussirais-je à écrire alors un poème qui ferait pendant à *Hermann*.... Mais ce projet exige des forces que je ne me flatte plus de posséder. Et je devrai sans doute renoncer à l'espérance de voir et Paris et vous.... »

C'est aussi l'argument de l'âge qu'invoque le poète quinquagénaire quand le prince héritier de Weimar, faisant à son tour en 1802 le pèlerinage de Paris, presse Goethe de le rejoindre dans la capitale française.

« Si j'étais plus jeune, répond-il le 2 août à son grand-chambellan, j'obéirais probablement à cet appel ; mais bien des raisons diverses, dans l'espèce, me retiennent ici, et il me faudra me contenter d'être instruit par les visiteurs, à leur retour, sur les choses de là-bas. »

Il en prendra son parti avec ce noble renoncement dont il tend à faire la suprême vertu ; mais les lectures entreprises pour suppléer à l'expérience directe qui lui manque ne le consolent qu'à demi ; il y paraît bien au début de son compte-rendu des *Lettres* de Reichardt en 1804 :

« En un temps où les souhaits et les efforts de toutes les personnes quelque peu mobiles s'orientent vers Paris, ceux qui se trouvent empêchés de faire un tel voyage sont tenus de savoir

gré à tous les voyageurs en mesure et en humeur de communiquer leurs impressions sur cette ville extraordinaire.... On accompagne volontiers cet explorateur-ci dans ses rapides étapes jusqu'à la capitale ; et là, comme il en fait la remarque, c'est la vieille formule de *panem et circenses* qui résume le vœu général. »

Goethe ne fera donc jamais, le sort en est jeté, le voyage de Paris ; les sollicitations de la France impériale n'ont cependant pas manqué à leur tour au poète. Elles lui sont venues du maître lui-même et de son entourage. Napoléon insiste : « Je l'exige de vous ! » pour lui faire quitter son médiocre Weimar, et le fixer, glorieuse annexion, dans la capitale de la France agrandie ; Lannes, Maret et son secrétaire d'Ideville reprennent sur un mode insinuant cette impérieuse invitation au voyage. Avec plus de bonhomie, les Talma, un peu plus tard, pressent l'auteur de *Werther* de leur faire visite à Paris et de descendre chez eux : toute la France, affirment-ils, les enviera de posséder le grand homme, et pas une Parisienne n'aura de repos qu'elle ne l'ait vu. Goethe répond plaisamment qu'il ne se sent plus d'âge à porter le fardeau d'une réception aussi sensationnelle. Il s'informe, il est vrai, des conditions du séjour auprès d'amis bien renseignés et répond aimablement, en 1809, à d'Ideville :

« Mon désir de vous revoir à Paris est toujours le même et ne fait qu'augmenter de jour en jour ; mais la réalisation m'en paraît de moins en moins probable. »

Elle le devient d'autant moins que les communications se font plus nombreuses entre Weimar et Paris ; Reinhard le diplomate, le jeune Voigt, des artistes et des littérateurs, des philosophes et des comédiens se

chargeront de maintenir, jusqu'au bout de l'existence du sage de Weimar, des relations vivantes et personnelles entre l'Ilm et la Seine. L'échange des idées surtout, — le plus important des moyens de communication internationale aux yeux du grand vieillard, — restera assuré jusqu'à la fin, grâce aux journaux et aux revues que Goethe lit avec tant d'entrain sous la Restauration, au moment où la mentalité française lui semble traverser un admirable renouvellement. Par l'hommage de ses écrivains et les voyages de ses explorateurs, c'est Paris désormais qui se rend à Weimar. Mais qu'elle est touchante encore, la méditation de Goethe, octogénaire bientôt, devant un plan et des gravures qui lui sont tombés sous la main, en août 1826 : « Je ne saurais dire tout ce qui contraint mes pensées à prendre souvent leur vol vers ces contrées.... »

Sainte-Beuve estimait qu'il a manqué à Goethe d'être venu à Paris et d'y avoir passé six mois, vers 1786, par exemple, un peu avant son voyage d'Italie : « Il y aurait appris peut-être à s'émouvoir un peu et à évertuer sa nature noble et digne. » Mais, outre que Goethe s'appliquait justement vers cette époque à se moins émouvoir, il convient d'objecter au critique des *Lundis* que la destinée jalouse qui tint Goethe éloigné, dans tant de circonstances, de la capitale française correspondait à vrai dire à des dispositions fondamentales du poète de *Faust*. Goethe se trouve appartenir, par ses origines sans doute et en tout cas par sa conception de l'activité humaine, à un type d'hommes qui n'est pas disposé à voir dans la cité gigantesque la résidence normale de l'humanité.

Il serait curieux de rechercher quels jugements hostiles à une accumulation excessive d'habitants peuvent avoir émis des représentants caractéristiques de cette *zone rhénane* de l'Europe à laquelle Goethe appartenait ; car justement, riche en grandes villes, elle n'a jamais connu la capitale tentaculaire qui fait autour d'elle un irrésistible appel d'air et de vies matérielles et morales. Du côté français, le témoignage d'écrivains tels que Rousseau, Lamartine, Nodier, Taine et Barrès est assez significatif : tous ont condamné, pour des raisons sentimentales ou sociologiques, le fatal attrait qu'exerce un entassement démesuré d'êtres humains sur le même point. Or Goethe, sous les curiosités successives qui l'ont fait songer, à plusieurs reprises, à un séduisant voyage, cachait des répugnances du même ordre. Les dernières lueurs de l'ancien régime, les splendeurs passagères de l'empire ont pu séduire son besoin de voir, de connaître, d'admirer ; au fond, il conserve une sorte d'épouvante devant la gigantesque complexité d'un monde tel que Paris, et un secret instinct l'avertit du malaise que lui causerait une ambiance dont il subirait l'obsession. Bourgeois de Francfort ou principal ornement d'une calme résidence saxonne, il se trouve à son aise dans une ville qui lui reste entièrement familière, dont la population n'a pas une âme collective indiscrètement envahissante, où il se sent affranchi de cette espèce de « moyenne » sociologique que crée la cité-monstre et qui nuit, croit-il, à l'épanouissement naturel de l'individu. Un ami de David d'Angers, V. Pavie, qui accompagna le sculpteur à Weimar, note encore ceci en 1829 : « Goethe estime que le séjour de Paris peut nuire à l'originalité parce qu'on y est influencé par le milieu. »

Aussi le *Second Faust* écarte-t-il expressément des souhaits de son héros l'idéal d'une capitale énorme. Méphistophélès croit deviner le vœu secret de Faust devant qui la terre se déploie :

« Voici la capitale que je me choisirais : au cœur de la grand'ville, un dédale où végète le citadin, ruelles étroites et tortues, pignons pointus, marché exigu, choux, navets, oignons, étaux de bouchers où les mouches s'installent pour goûter aux grasses viandes : de quoi trouver à toute heure puanteur et activité. Puis, de vastes places, de larges rues, avec une prétention à l'apparence grandiose. Enfin, où nulle porte ne borne plus l'espace, des faubourgs s'étendant à perte de vue. Là, je me réjouirais du roulement des voitures, du bruyant va-et-vient, de l'éternel et contraire mouvement de cette fourmilière affairée et éparse. Et toujours, en voiture ou à cheval, je paraîtrais le point central de tout ce monde, honoré de myriades de gens. »

Mais Faust répond :

« Cela ne saurait me satisfaire ! On se réjouit de l'accroissement de la population, de l'augmentation du bien-être général, même du progrès de l'éducation, de l'instruction, et l'on ne fait qu'élever des révoltés. »

D'accord avec ces idées, le projet de société idéale esquissé dans les *Années de voyage de Wilhelm Meister* ne prévoit pas de cité dominatrice dans la colonie future, et accepte comme une fatalité à laquelle mieux vaudrait ne pas collaborer le développement d'une ville par-dessus toutes les autres :

« Nous avons peur d'une capitale, bien que nous voyions déjà dans nos territoires le point où se concentreront les plus grandes masses d'hommes. Mais nous tenons ceci caché, car la chose se produira sans doute peu à peu, et en tout cas toujours assez tôt.... »

Voilà qui, pour les cités démesurées, n'était guère gracieux ; encore était-ce moins inquiétant pour elles que la prédiction sinistre développée vers la fin de la *Fille naturelle*, et les commentateurs sont d'accord pour faire de Paris l'objet de cette vision menaçante et voilée :

Quand je parcours, au grand soleil, ces larges rues,
Et que j'admire, l'une après l'autre apparues,
Ces merveilles de pierre, amas puissants et lourds
Qui dressent dans les airs leurs dômes et leurs tours,
Quand je vois les circuits où s'inscrivent les places,
Les églises et leurs monumentales masses,
Les mâts qui dans le port obscurcissent le ciel,
Je me dis que sans doute un destin éternel
Vous attend, ô splendeurs savamment préparées ;
Et vos foules qui vont et viennent, affairées,
Qui songerait qu'un jour elles dussent tarir
Un réservoir humain qui ne peut s'appauvrir ?
Mais, la nuit, mon esprit revoit la vaste image
Traversée à présent de tumultes d'orage ;
Le sol tremble et les tours chancellent sur leur pied,
Les moellons échappant au niveau régulier
Tombent ; en des déblais informes la splendide
Capitale est changée. Apeurée et stupide,
La troupe des vivants fuit sur des monts nouveaux,
Formés soudain, qui sont autant de frais tombeaux.
Le peuple décimé ne parvient plus à faire
Reculer l'élément qui menaçait la terre,
Et les flots désormais, d'un incessant effort,
Envahissent de sable et de vase le port....

FERNAND BALDENSPERGER.

PETER CAMENZIND

ROMAN

TROISIÈME PARTIE[1]

IV

Là où mon père en son temps avait échoué, mes misères d'amour réussirent. Elles firent de moi un buveur.

Pour ma vie, pour mon être, ce fut un événement plus important que tous ceux que j'ai racontés jusqu'ici. Le dieu puissant et doux me devint un ami fidèle; il l'est encore maintenant. Qui fut jamais si fort que lui? Qui est à la fois si beau, si fantasque, si enthousiaste, si joyeux et si mélancolique? C'est un héros et un magicien. C'est un séducteur et un frère du dieu Eros. Il peut accomplir des choses impossibles. Il remplit le pauvre cœur de l'homme de chants admirables et étranges. Il a fait de moi, le paysan et le solitaire, un roi, un poète et un sage. Il sait charger de nouvelles destinées les bateaux délestés de la vie et rejette dans le courant rapide ceux qui sont venus s'échouer sur le bord.

Voilà ce qu'est le vin. Mais il en est de lui comme de tous les dons précieux, comme des arts. Il veut être aimé, recherché, compris, gagné à force de peine. Tous n'y arrivent pas, il en fait mourir des milliers et des milliers. Il les vieillit, il les tue, il éteint en eux la flamme de l'esprit. Mais il convie ses favoris à des fêtes, il construit pour eux jusqu'aux îles bienheureuses

[1] Pour les deux premières parties, voir les livraisons de juillet et août.

des ponts d'arcs-en-ciel. Quand ils sont fatigués, il glisse des coussins sous leur tête. Quand la tristesse les accable, il les embrasse avec bonté et avec douceur comme un ami, et il les console comme une mère. Il fait de belles légendes avec les soucis de la vie, et il joue sur une harpe puissante le chant de la création.

Et puis il redevient enfant, avec de longues boucles soyeuses, de minces épaules et des membres souples. Il se presse sur ton cœur, il tend vers ton visage son visage délicat, il te regarde avec ses grands yeux étonnés et rêveurs, dans la profondeur desquels flottent humides et éclatants, comme une eau qui sourd dans la forêt, des souvenirs du paradis et une naïveté intacte et divine.

Le dieu bienveillant ressemble aussi à un de ces torrents dont le grondement profond monte pendant les nuits de printemps. Il ressemble à une mer qui berce, sur sa vague glacée, le soleil et la tempête.

Quand il parle à ses favoris, il les étourdit d'un flot orageux de confidences, de souvenirs, de rêves, de pressentiments. Le monde connu diminue et disparaît ; et avec une joie craintive l'âme se jette dans le lointain inconnu, où aucune route n'est frayée, où tout est à la fois étrange et familier, et où se parle la langue de la musique, des poètes et du rêve.

Maintenant je dois continuer mon récit.

Il m'arrivait de rester quelquefois des heures, m'oubliant moi-même et parfaitement heureux, à étudier, à écrire, à écouter la musique de Richard. Mais je ne passais guère de journées sans des moments de tristesse. Quelquefois la nuit, dans mon lit, je me mettais à gémir, à me dresser tout à coup pour m'éveiller finalement dans un accès de larmes. Ces crises me prenaient aussi après une rencontre avec l'Aglietti ; la plupart du temps à la fin de l'après-midi, au début de ces soirées d'été si belles, si tièdes et si fatigantes. J'allais alors au bord du lac, je prenais un bateau, je ramais rudement et jusqu'à ce que je fusse couvert de sueur. Je ne pouvais plus ensuite rentrer chez moi. J'allais dans quelque auberge ou dans quelque jardin de brasserie. Je goûtais

de différents vins, je buvais, je m'exaltais, et j'étais souvent à moitié malade le lendemain. Une douzaine de fois j'éprouvai un tel sentiment de misère et de dégoût, que je pris la résolution de ne plus jamais boire. Je retournais pourtant et je buvais. Petit à petit je commençai à distinguer les vins et leurs effets ; j'en jouis plus consciemment, d'une manière encore bien fruste et bien naïve pourtant. Je finis par m'en tenir au gros rouge de la Valteline. Je le trouvais âpre et excitant au premier verre. Il transformait ensuite ma pensée en une rêverie calme et immobile, et finalement son charme opérait. Il me transportait dans un pays enchanté ; il créait et il composait des poèmes. Je voyais surgir autour de moi tous les paysages qui m'avaient plu autrefois. J'étais en voyage dans ces pays tout éclatants de lumière. Je chantais, je rêvais et je sentais une vie plus intense et plus chaude monter en moi. Tout cela finissait par une tristesse très douce, comme si j'avais entendu jouer sur des violons des airs populaires, ou comme si, sachant qu'il y avait quelque part pour moi un grand bonheur, et parti à sa recherche, je l'avais croisé sans le voir.

Il arriva que de plus en plus rarement je me trouvai boire seul ; je rencontrais toujours l'un ou l'autre. Lorsque je buvais en société, le vin n'agissait pas de la même façon sur moi. Je causais alors volontiers, sans aucune excitation du reste, mais avec une fièvre froide et singulière. Un côté de mon caractère, que je ne connaissais pas moi-même, s'épanouissait alors. Il n'appartenait pas aux fleurs de serre et de jardin, mais plutôt à la catégorie des chardons et des orties. En même temps que l'éloquence, un esprit sec et tranchant naissait en moi. Je me sentais supérieur, sûr de moi-même, critique et spirituel. Lorsque la présence de quelque personne me gênait, je la persiflais, je l'irritais, tantôt assez adroitement et assez finement, tantôt grossièrement ; mais je m'entêtais jusqu'à ce que je l'eusse vue dehors. Les hommes, depuis mon enfance, ne m'avaient jamais été ni particulièrement chers, ni nécessaires ; mais je commençai à les considérer avec un esprit bien plus ironique et critique. Je trouvais et je racontais avec prédilection de petites histoires, où je

raillais sans aucune charité et avec une indifférence satirique et amère les rapports des hommes entre eux. D'où me venait ce ton de mépris ? Je ne le savais pas moi-même. Il surgit en moi comme un abcès qui s'ouvre quand il est mûr. Je fus plusieurs années avant d'en être débarrassé.

Lorsque de temps à autre je passais une soirée solitaire, je rêvais de nouveau aux montagnes, aux étoiles et à de la musique triste.

Pendant ces quelques semaines, j'écrivis toute une série d'essais sur la société, la culture et l'art de notre époque, un petit livre venimeux dont l'origine avait été mes conversations de brasserie. Je pus, grâce à mes études, que j'avais assez consciencieusement continuées, l'enrichir de tout un bagage historique, et mettre ainsi à mes satires une sorte d'arrière-plan assez solide.

Grâce à ce travail, j'obtins dans un grand journal une place de collaborateur en titre. Je pouvais à peu près en vivre. Mes récits furent à ce moment-là eux aussi réunis en volume et eurent quelque succès. Je jetai par-dessus bord la philologie. Je faisais mes derniers semestres ; j'avais réussi à nouer quelques rapports avec des journaux allemands. D'inconnu et de misérable que j'avais été jusque-là, je devenais un homme arrivé ; je gagnais mon pain. Je renonçai à ma pension, qui m'était à charge, et je voguai à pleines voiles dans la vie assez méprisable d'un petit littérateur de profession.

Et malgré mes succès et ma vanité, malgré mes satires et mes souffrances d'amour, le chaud éclat de la jeunesse, sa joie et sa mélancolie vivaient encore en moi. Malgré toute mon ironie, les airs de blasé insouciant que je prenais, je rêvais toujours à quelque but à atteindre, à quelque joie, à quelque exaucement à voir venir. Quoi ? Je n'en savais rien. Mais la vie, je le sentais, devait une fois ou l'autre apporter encore à mes pieds quelque bonheur particulièrement éclatant, de la gloire, de l'amour peut-être, une satisfaction à mes désirs et une exaltation de mon être. J'étais encore le page qui rêve de nobles dames, de tournois et d'honneurs.

Je croyais me trouver au bas d'un chemin qui montait. Je ne savais pas que je devais tout au hasard, qu'il me manquait encore, qu'il manquait à ma vie une raison d'être sérieuse et profonde. Je ne savais pas alors que les aspirations dont je souffrais ne seraient satisfaites et comblées ni par l'amour ni par la gloire. Je jouis ainsi, avec toute la joie de ma jeunesse, de ma petite et un peu amère réputation. Je me sentais heureux, lorsque j'étais assis au milieu d'hommes intelligents et spirituels, une bouteille de bon vin devant moi, de les voir tourner leur visage de mon côté, écouter avec attention, s'animer quand je prenais la parole.

J'étais surpris bien souvent des désirs qui gonflaient les âmes d'aujourd'hui, de la façon dont elles bramaient après une délivrance, et des chemins étranges où leur inquiétude les conduisait.

Croire en Dieu, cela passait pour bête et presque pour inconvenant. On croyait en revanche à d'innombrables dogmes, à des noms, à Schopenhauer, à Bouddha, à Zarathustra et à beaucoup d'autres. De jeunes poètes inconnus rendaient, dans des demeures parées avec art, un culte cérémonieux et dévot à des statues et à des tableaux. Ils auraient eu honte de se courber devant Dieu, ils se traînaient à genoux devant le Zeus d'Otricoli. Des ascètes s'imposaient force privations ; toute leur manière de s'habiller montrait assez qu'ils n'avaient cure que du ciel. Leur dieu s'appelait Tolstoï ou Bouddha. Des artistes enfin cherchaient à créer en eux des sensations singulières par des combinaisons longuement méditées de tapis, de musique, de mets, de vins, de parfums ou de cigares. Ils parlaient couramment, et avec une complaisance étudiée, de lignes musicales, d'accords de couleurs et autres choses de ce genre ; et ils étaient toujours à l'affût d'une note personnelle qui la plupart du temps ne consistait qu'en un innocent trompe-l'œil, et quelquefois dans de la pure folie. Somme toute, cette comédie, cette agitation convulsive me paraissait assez amusante et ridicule. Je frémissais pourtant à penser combien de volontés sérieuses, d'âmes saines et vigoureuses avaient dû s'y laisser attirer et s'y consumer.

De tous ces poètes fantasques d'avant-garde, ces artistes et philosophes à la nouvelle mode que j'appris alors à connaître avec un étonnement amusé, je ne crois pas qu'aucun ait jamais donné quelque chose dont il vaille la peine de parler. L'un d'eux, un Allemand du Nord, du même âge que moi, à la mince figure assez plaisante, était un homme doux et agréable, délicat et très sensible à tout ce qui se rapportait aux choses d'art. Il passait pour un de nos grands poètes de l'avenir, et j'entendis de lui quelques vers. Ils flottent encore dans mon souvenir. Ils étaient recherchés et vaporeux, et d'une grande beauté de forme. Seul d'entre nous, peut-être, il aurait pu devenir un vrai poète. J'appris par hasard un peu plus tard sa courte histoire. Rendu méfiant par un insuccès littéraire, le pauvre homme, dont la sensibilité était excessive, se déroba désormais à toute publicité. Il tomba dans les mains d'un polisson de mécène qui, au lieu de l'encourager et de tâcher de le ramener à la raison, acheva de le ruiner. Dans la villa de ce riche amateur, avec la femme ultra-nerveuse de celui-ci, il échangeait de fades hâbleries d'esthètes. Il finit par s'imaginer qu'il était un incompris, et petit à petit, complètement dévoyé, à la suite d'excès de musique de Chopin et d'extases préraphaélites, il perdit la raison.

C'est avec une certaine pitié et une frayeur rétrospective que je me souviens aujourd'hui de tout ce peuple de poètes béjaunes et de belles âmes, aux vêtements et aux coiffures bizarres. Ce ne fut que plus tard que je me rendis compte de tout le danger que présentait leur société. Ma paysannerie de l'Oberland m'en préserva, et je restai indemne de leur folie.

Mon amitié m'était plus chère, était plus riche en joies pour moi que la gloire, la vie, la philosophie et l'amour. Elle était seule à m'apporter quelque secours dans les difficultés continuelles auxquelles je me heurtais dans la vie. Grâce à elle, mes jeunes années restèrent fraîches et claires comme une aurore. Encore maintenant, je ne sais rien de plus précieux qu'une belle et vaillante amitié entre deux hommes, et lorsque parfois, dans mes heures de tristesse, je ressens quelque nostalgie de

mes années d'université, il provient uniquement de cette amitié d'étudiant.

Mon amourette pour Erminia m'avait un peu fait négliger Richard. Je ne m'en rendis compte qu'au bout de quelques semaines, mais j'en eus alors des remords. Je lui confessai tout et lorsqu'il me dit qu'il avait des longtemps pressenti toute cette malheureuse aventure, qu'il en avait suivi avec tristesse le développement, je sentis renaître en moi toute ma jalouse affection d'auparavant. Si je finis par mettre dans ma vie un peu plus de savoir-faire et de sérénité, c'est à lui uniquement que je le dois. Il était beau et joyeux de corps et d'âme, et il ne semblait pas que pour lui l'existence pût jamais avoir aucune ombre. Comme tout homme intelligent et ardent, il connut les erreurs et les passions de son temps ; mais elles glissaient sur lui sans lui faire aucun mal.

Toutes ses attitudes, sa manière de parler, sa personnalité entière, étaient souples, harmonieuses, attirantes. Et comme il savait rire !

Il s'intéressait peu à mes études historiques, mais il partagea bientôt ma prédilection presque amoureuse pour saint François d'Assise. Il ne se privait pas cependant de faire sur lui à l'occasion des plaisanteries qui m'indignaient. Nous nous représentions le bienheureux martyr, vaguant comme un grand enfant, enthousiaste et joyeux, dans les paysages de l'Ombrie ; heureux en pensant à son Dieu et plein d'un humble amour pour tous les hommes. Nous lisions ensemble son immortel chant au soleil ; nous le savions presque par cœur. Un jour, comme nous revenions en bateau à vapeur d'une de nos promenades, et que le vent du soir faisait frissonner l'eau dorée, il me demanda doucement :

— Quelles sont déjà les paroles du saint ?

Et je citai :

« *Laudato si', mi Signore, per frate vento et per aere e nubilo e sereno e omne tempo !* »

Lorsque nous nous disputions et échangions des injures, il me jetait à la tête comme un écolier, mi-plaisant, mi-sérieux,

une telle quantité de surnoms que je finissais par rire et qu'il enlevait tout aiguillon à mon irritation. Mon cher ami n'était relativement sérieux que lorsqu'il entendait la musique de quelqu'un de ses maîtres préférés ou en faisait lui-même ; ce qui ne l'aurait pas empêché d'ailleurs de s'interrompre pour quelque plaisanterie qui lui avait traversé l'esprit. Son goût pour l'art était pourtant pur et désintéressé, et son sentiment ne le trompait guère lorsqu'il s'agissait de choses importantes et nécessaires.

Il comprenait admirablement l'art si difficile et si délicat de consoler. Il savait être là quand il fallait sympathiser ou remonter un de ses amis dans le chagrin. Lorsqu'il me trouvait dans quelqu'une de mes mauvaises heures, il me racontait toute une série de petites anecdotes qu'il détaillait avec un art comique, et je résistais rarement à sa manière de parler, calme et réconfortante.

Il avait quelque respect pour moi, parce que j'étais plus sérieux que lui ; ma force lui en imposait du reste encore plus. Il en tirait vanité et était fier d'avoir un ami qui pouvait le renverser d'une seule main. Il attachait de l'importance aux qualités physiques et à l'adresse corporelle. Il m'apprit à jouer au tennis ; il ramait et nageait avec moi. Nous montâmes à cheval ensemble et il n'eut pas de repos que je ne jouasse au billard aussi bien qu'il le faisait lui-même. C'était son jeu de prédilection. Il se piquait non seulement de le pratiquer à la perfection, mais s'efforçait encore, en y jouant, d'être aussi plaisant et spirituel que possible. Il donnait quelquefois aux trois billes les noms de personnes de notre connaissance, et échafaudait à chaque coup, suivant leurs positions respectives, des romans pleins d'analogies amusantes et de comparaisons grotesques. Il n'en jouait pas moins calmement et légèrement, avec une parfaite élégance, et c'était une vraie joie de le voir.

Il ne plaçait pas mes écrivailleries plus haut que je ne les plaçais moi-même. Il me dit un jour :

— Vois-tu, je t'ai considéré comme un poète et je n'ai pas changé d'avis. Tes feuilletons n'y sont pour rien, mais je sens

qu'il y a en toi quelque chose de grand et de fort qui devra venir au jour une fois ou l'autre. Et cela sera alors un vrai poème.

Les semestres nous glissaient entre les doigts comme de la petite monnaie, et le moment redouté vint où Richard dut penser à retourner chez lui. Nous jouîmes de ces dernières semaines avec une nonchalance un peu artificielle. Nous aurions voulu clore ces belles années par quelque entreprise éclatante et solennelle qui adoucirait l'amère séparation. Je proposai un tour de vacances dans les Alpes bernoises; mais nous n'étions encore qu'au premier printemps, et il était trop tôt pour aller à la montagne. Pendant que je me creusais la tête à échafauder de nouveaux projets, Richard écrivit à son père et me prépara dans le plus grand mystère une belle et joyeuse surprise. Il vint un jour vers moi, un chèque important à la main, et m'invita à l'accompagner et à le guider dans la haute Italie.

Le cœur me battit plus fort. J'étais à la fois anxieux et joyeux. Un désir mille fois caressé depuis mon adolescence, un de mes rêves de prédilection, semblait devoir s'accomplir. Ce fut dans la fièvre que je fis mes simples préparatifs. J'appris encore quelques mots d'italien à mon ami et jusqu'au dernier jour je tremblais de la crainte de voir s'évanouir notre projet.

Nos bagages furent envoyés en avant. Nous étions assis dans notre wagon et les champs et les collines vertes papillotaient devant nous. Au lac d'Uri et au Gothard succédèrent les vallées profondes, les ruisseaux, les pentes d'éboulis, les sommets neigeux du Tessin. Nous vîmes ensuite, sur les coteaux plats où pousse la vigne, les premières ardoises. Enfin, après la traversée si ardemment attendue des lacs, nous rejoignîmes, à travers la féconde Lombardie, la ville vivante et bruyante, effrayante et attirante, Milan.

Richard n'avait jamais essayé de se représenter le dôme de Milan. Il n'en savait rien d'autre si ce n'est que c'est un grand et célèbre bâtiment. Ce fut amusant de voir sa désillusion indignée. Le premier choc surmonté, lorsqu'il eut repris sa bonne

humeur, ce fut lui qui proposa de faire l'ascension du toit et de nous en aller errer dans l'incroyable labyrinthe de sculptures de pierre que nous voyions là-haut. Nous fûmes assez satisfaits de voir qu'il n'y avait pas grand dommage à avoir placé sur les faites ces centaines de malheureuses figures de saints; car la plupart, et surtout les plus modernes, n'étaient en somme que des articles de fabrique assez ordinaires. Pendant près de deux heures, nous restâmes étendus sur les larges toits de marbre inclinés, qu'un léger soleil d'avril chauffait doucement. Richard m'avoua gentiment :

— Tu sais, au fond je ne me plaindrai pas trop de nouvelles désillusions, si elles doivent être du même genre que celle que j'ai subie avec ce maudit dôme. J'avais pendant tout le voyage un peu peur des grandeurs que nous allions voir et devant lesquelles nous devions, pensais-je, rester complètement écrasés. Et maintenant la chose m'apparait toute familière et presque comique.

Il se jeta ensuite, à propos du monde confus de figures de pierre au milieu duquel nous nous trouvions, dans toutes sortes de considérations baroques.

A Gênes, mon cœur s'enrichit d'un grand amour. C'était un jour clair, au commencement de l'après-midi ; le vent soufflait assez fort. Les bras appuyés sur la large balustrade de pierre, j'avais derrière moi Gênes aux mille couleurs, et sous moi, se gonflant et vivant, le grand flot bleu, la mer. Une rêverie sombre, des désirs confus emplirent mon être devant cette forme de l'Eternel et de l'Immuable, et je sentis que quelque chose de moi resterait, pour la vie et pour la mort, avec cette onde bleue et couverte d'écume.

Les horizons marins étendus firent sur moi une impression également puissante. Je vis, comme je les avais vus dans mon enfance, ces lointains bleus et vaporeux, engageants comme une porte ouverte. Ce sentiment me reprit : je n'étais pas fait pour vivre d'une vie toujours immobile parmi les hommes, dans les villes et les maisons, mais pour errer dans les pays étrangers et pour m'égarer sur les mers. Mes vieux rêves, engen-

dreurs de mélancolie, s'emparèrent de moi de nouveau. J'aurais voulu m'abandonner dans la main de Dieu, confondre ma vie infime avec la création sans limites et sans âge.

A Rapallo, pour la première fois je me mis à la nage, et je luttai avec le flot ; je goûtai l'âpre eau salée et je sentis la force des lames. Autour de moi je n'avais plus que les vagues claires et bleues, les rochers roux du rivage, le ciel profond et calme, et la rumeur éternelle de l'eau. Mon rêve suivit les bateaux qui filaient dans le lointain, montrant leurs mâts noirs et leurs voiles brillantes, ou laissant s'échapper derrière eux la petite colonne de fumée des vapeurs en marche. Avec les nuages, mes favoris, qui ne s'arrêtent jamais, je ne sais pas d'image plus belle et plus complète du rêve et du départ qu'un bateau qui court dans le lointain, diminue, pour disparaître finalement dans l'horizon ouvert devant lui.

Nous arrivâmes enfin à Florence. La ville était bien telle que je me l'étais représentée d'après cent gravures et mille rêveries : spacieuse, accueillante, traversée d'un fleuve chargé de ponts, et entourée de claires collines lumineuses. La tour hardie du Palazzo Vecchio rayait le ciel clair. Sur une hauteur, tout blanc sous le soleil, le beau village de Fiesole. Les arbres fruitiers en fleurs tachaient de pourpre er de neige la pente des coteaux. La vie toscane, facile, gaie, insouciante, m'apparut comme un prodige. Je m'y sentis bientôt plus chez moi que là-même où j'étais chez moi. Nous passions nos journées dans les églises, sur les places, dans les rues, les loggias et les marchés, nos soirées tantôt dans les jardins ou sur les collines où nous rêvions parmi les citronniers dont les fruits mûrissaient déjà, tantôt dans les naïves auberges à chianti où nous buvions en bavardant. Nous passâmes enfin des heures pleines et riches dans les salles de tableaux, au Bargello, dans les couvents, les bibliothèques et les sacristies, des après-midi à Fiesole, San-Miniato, Gettiniano et Prato.

Comme nous l'avions projeté déjà avant notre départ, je laissai Richard seul pour une semaine, et je fis le plus exquis, le plus précieux voyage de ma jeunesse dans le riche et vert

pays des coteaux d'Ombrie. Je suivis les routes de saint François ; je le sentis maintes fois voyageant à côté de moi, le cœur tout plein de son indescriptible amour, saluant chaque oiseau, chaque source, chaque buisson d'églantines avec gratitude et avec joie. Je mangeais des citrons cueillis aux espaliers éclatants de soleil. Je dormais dans de petits villages ; je chantais et je composais des vers que je me récitais à moi-même et je fêtai Pâques à Assise, dans l'église du saint.

Cette promenade de huit jours m'apparaît maintenant comme le couronnement, le soir éclatant de ma jeunesse. A chaque instant des sources nouvelles semblaient jaillir en moi, et je savais, dans le lumineux paysage printanier, voir le regard bienveillant du Créateur.

En Ombrie, j'avais suivi avec respect les traces de François. A Florence je pus me rendre compte, et presque à chaque instant, de ce qu'était la vie du Quattrocento. J'avais déjà chez nous écrit des satires sur la forme de la vie moderne. C'est à Florence que je sentis pour la première fois tout le ridicule mesquin de la civilisation actuelle. C'est là que j'eus pour la première fois aussi le sentiment que je resterais toujours un étranger dans notre société, et que s'éveilla en moi le désir de chercher à me créer une vie en dehors d'elle, et de trouver dans le Sud une nouvelle patrie. Ici je pouvais frayer avec les hommes, me réjouir à chaque pas du naturel ingénu d'une vie que la tradition, une culture et une histoire classiques avaient affinée et ennoblie.

Ces belles semaines couraient, lumineuses et ravies. Je n'avais jamais vu Richard aussi follement enthousiaste ! Avec une joie présomptueuse nous vidions les coupes de la beauté et du plaisir. Nous montions jusqu'aux petites bourgades adossées aux pentes brûlantes des collines ; nous liions amitié avec les aubergistes, les moines, les jeunes filles du pays et les joyeux curés de villages ; nous écoutions de naïves sérénades ; nous faisions des distributions de pain et de fruits à de beaux enfants bruns. Nous voyions enfin des hauteurs ensoleillées des montagnes la Toscane dans toute la grâce de son printemps, et au loin,

sous le soleil, briller la mer Tyrrhénienne. Nous avions tous deux le sentiment réconfortant d'aller, dignes de notre bonheur, au-devant d'une vie nouvelle et plus riche. Le travail, la lutte, le plaisir, la gloire étaient là, éclatants, près de nous. Nous pouvions, sans craindre qu'ils nous échappassent, attendre les jours de bonheur. Notre séparation prochaine elle-même nous paraissait maintenant facile et sans importance. Nous savions, à n'en pouvoir douter, que nous étions nécessaires l'un à l'autre ; que nous pouvions avoir l'un en l'autre et pour la vie une mutuelle confiance.

✦

Telle fut l'histoire de ma jeunesse. Elle m'apparait, quand je la fais revivre dans mon souvenir, courte comme une nuit d'été. Un peu de musique, un peu d'esprit, un peu d'amour, un peu de vanité ; mais elle était belle, riche et colorée comme une fête d'Eleusis.

Elle s'éteignit rapidement et misérablement, pareille à une lumière dans le vent.

A Zurich, je pris congé de Richard. Il redescendit deux fois de son wagon pour m'embrasser, et si longtemps qu'il le put me fit des signes d'amitié de sa fenêtre.

Deus semaines plus tard il se noyait en se baignant dans un misérable petit fleuve du sud de l'Allemagne. Je ne le revis pas, je n'étais pas présent à son enterrement ; je n'appris tout que quelques jours plus tard, lorsqu'il était déjà dans son cercueil et sous la terre. Je me couchai sur le plancher, dans une petite chambre. Je maudis Dieu et la vie dans des imprécations basses et atroces ; je pleurai et je souffris. Je ne m'étais jamais rendu compte jusqu'alors que mon amitié était en somme le seul bien dont j'avais pu jouir en toute sécurité ces dernières années ; et voilà qu'elle m'était enlevée !

Je ne pus vivre plus longtemps dans une ville où chaque jour réveillait pour moi une foule de souvenirs qui ne me quittaient plus et m'oppressaient à m'empêcher de respirer. Tout ce qui vint ensuite me laissa indifférent. J'étais malade dans l'essence de mon âme. J'avais peur de toute créature vivante. Un moment

même il me sembla bien peu probable que mon être ravagé pût reprendre le dessus et tendre de nouveau ses voiles vers le bonheur plus âpre des années viriles. Dieu avait voulu que je sacrifiasse le meilleur de moi-même à ma pure et belle amitié. Comme deux canots rapides nous avions été entraînés l'un à côté de l'autre. Je suivais des yeux celui de Richard, pimpant, léger, joyeux, aimé. J'avais mis en lui ma confiance ; je devais atteindre avec lui les ports rêvés. Il venait de disparaître dans un cri bref, et j'errais sans direction sur les eaux qui s'étaient assombries subitement autour de moi.

J'aurais dû savoir supporter plus courageusement cette rude épreuve, trouver mon chemin dans les étoiles, partir pour une nouvelle traversée, lutter pour conquérir enfin la couronne de la vie. J'avais cru à l'amitié, à l'amour, à la jeunesse. Ils m'avaient tous trompé. Je devais maintenant me confier en Dieu et m'abandonner à sa forte main, Mais j'avais toujours été timide et boudeur comme un enfant. J'attendais toujours que la vie vint à moi, que ce fût elle qui, dans un coup de tonnerre, me rendit sage et opulent, qui m'emportât sur de grandes ailes vers un bonheur déjà mûri et que je n'aurais plus qu'à cueillir.

La vie, sage et prudente, me laissa suivre ma voie. Elle ne m'envoya ni coup de tonnerre, ni étoile. Elle patienta avec moi jusqu'à ce que je fusse redevenu humble et paisible, jusqu'à ce que ma colère eût été brisée. Elle me laissa tout à mon aise jouer la comédie de l'orgueil et de la satisfaction de moi-même. Elle me regarda faire et attendit que l'enfant égaré fût revenu à sa mère.

V

La période de ma vie qui vint ensuite fut plus agitée et plus colorée d'apparence que les précédentes. Je pourrais facilement en tout cas en tirer un petit roman à la mode. Je raconterais comment je fus appelé comme rédacteur par un journal allemand ; comment, ayant accordé trop de liberté à ma plume et à mon méchant esprit, je fus chicané et réprimandé. Comment j'acquis par là-dessus le renom d'un buveur ; après des menées

assez venimeuses contre moi, comment je finis par donner ma démission et partis pour Paris en qualité de correspondant. Comment enfin dans ce maudit endroit je vécus en bohème, perdis mon temps et à plusieurs points de vue mangeai passablement de vache enragée.

Ce n'est point fausse honte, si je cause aujourd'hui quelque déception à ceux de mes lecteurs qui pourraient être friands d'inconvenance et si j'omets le récit de ce court laps de temps. J'avoue que je me traînai d'un égarement dans l'autre, que je vis toutes sortes de saletés et que je m'y salis. Mais j'ai perdu depuis lors le sens de ce qu'il peut y avoir de romantique dans la bohème; et on me permettra de m'en tenir à ce qu'il y eut pourtant encore de sain et de bienfaisant dans ma vie de cette époque et de laisser de côté le temps gaspillé.

Paris surtout était terrifiant. Il n'y avait plus rien à Paris, plus rien que de l'art, de la politique, de la littérature, du bavardage de femmes galantes; plus rien que des artistes, des littérateurs, des politiciens et des femmes vulgaires. Les artistes étaient aussi vains et aussi importuns que les politiciens; les littérateurs plus vains et plus importuns encore. Mais ce qu'il y avait encore de plus vain et de plus importun, c'était les femmes.

Un soir, comme j'étais assis seul, au Bois, je me demandai si je devais quitter ou Paris seulement, ou s'il valait tout autant pour moi quitter en même temps l'existence. Je me remémorai ma vie, ce que je n'avais pas fait depuis bien longtemps.

Soudain, en un souvenir aigu, je revis une journée écoulée depuis longtemps déjà et bien oubliée: c'étaient les premières heures d'une matinée d'été, chez nous, dans les montagnes. J'étais à genoux près d'un lit où se mourait ma mère.

Je tressaillis. J'eus honte d'avoir pu si longtemps rester sans penser à cette matinée. Mes pensées niaises de suicide s'évanouirent. Je ne crois pas qu'un homme digne de ce nom, en possession de sa raison, puisse s'enlever la vie, lorsqu'il a vu s'éteindre une fois une saine et bonne existence. J'assistai de nouveau à l'agonie de ma mère. Je vis sur son visage le tran-

quille et sérieux travail de la mort qui l'ennoblissait. Elle paraissait amère, la mort, mais puissante et bienfaisante comme une mère prudente qui ramène à la maison son enfant perdu. Je sentis que la mort était pour nous comme un frère intelligent et bon. Elle savait l'heure favorable et nous devions l'attendre avec confiance. Je commençai aussi à comprendre que la souffrance, les désillusions, la tristesse n'ont pas pour seul but notre humiliation et notre diminution; elles viennent aussi pour nous mûrir et pour nous éclairer.

Huit jours plus tard, mes malles expédiées pour Bâle, je traversai à pied une bonne partie du sud de la France, et je sentis de jour en jour pâlir, et enfin s'évanouir, le souvenir de cette triste période parisienne, qui me poursuivait comme une mauvaise odeur. J'assistai à une cour d'amour; je passai la nuit dans des châteaux, dans des moulins, dans des granges, et je bus avec des compagnons loquaces et brunis leur vin chaud et plein de soleil.

Ereinté, maigri, hâlé et complètement transformé moralement, j'arrivai deux mois après à Bâle. Ce fut mon premier grand voyage, le premier de beaucoup. Entre Locarno et Vérone, entre Bâle et Brigue, entre Florence et Pérouse, il y a peu d'endroits où je n'aie promené deux ou trois fois mes souliers couverts de poussière, — traînant avec moi des rêves dont aucun ne s'est encore réalisé.

A Bâle, je louai une chambre dans un des faubourgs. Je mis mes affaires en ordre et je commençai à travailler. Je me réjouissais de vivre dans une ville tranquille et où je n'étais connu de personne. J'avais conservé des rapports avec quelques journaux et revues, et j'avais suffisamment de ressources et de travail. Mes premières semaines furent bienfaisantes et reposantes; puis ma vieille mélancolie me reprit. Elle restait quelquefois un jour, quelquefois une semaine; le travail même ne m'en débarrassait pas. Celui qui n'a pas senti peser sur lui cette tristesse morne ne saurait s'en faire une idée. Comment la décrirais-je? J'avais le

sentiment d'une solitude affreuse. Entre moi et les autres hommes, entre moi et la vie de la ville, il y avait toujours comme un abîme ouvert. Une grande catastrophe se produisit; les journaux étaient pleins de nouvelles importantes; que me faisait tout cela? On célébrait des fêtes, on enterrait des morts, il y avait des concerts et des marchés; à quoi bon et pourquoi? Je sortais, je courais dans les forêts, sur les collines, sur les routes de la campagne. Les prés, les champs, les arbres se taisaient autour de moi dans une tristesse sans plainte; ils semblaient désirer venir à moi et m'accueillir, m'adresser je ne sais quelles paroles. Ils gisaient, incapables d'exprimer ce qu'ils sentaient. Je comprenais et je partageais leurs souffrances sans pouvoir les soulager.

Je consultai un médecin; je lui apportai des notes minutieuses sur mon cas; j'essayai de lui décrire les sensations que j'éprouvais. Il lut, m'interrogea, m'examina.

— Vous avez une santé à faire envie, me dit-il. Physiquement il ne vous manque rien. Il faut chercher à vous distraire. Lisez ou faites de la musique.

— Je lis par profession chaque jour une quantité de nouveautés.

— Prenez-vous de l'exercice en plein air?

— Je marche chaque jour trois ou quatre heures; pendant les vacances au moins le double.

— Dans ce cas, vous devez vous astreindre à fréquenter les autres hommes. Vous risquez de devenir tout à fait misanthrope.

— Quel rapport la chose a-t-elle avec mon état de santé?

— Elle en a beaucoup. Moins vous avez de plaisir à vous trouver en société et plus vous devez la rechercher. Vous n'êtes pas malade, votre état ne me paraît pas inquiétant; mais si vous persistez à vivre comme vous le faites, vous ne conserverez pas votre équilibre.

Ce médecin était un homme capable et bienveillant. Je lui fis pitié. Il me recommanda à un savant, dans la maison hospitalière duquel je pourrais trouver passablement de vie intellec-

tuelle et littéraire. J'y allai. Mon nom n'était pas inconnu. On fut aimable, presque amical, et j'y revins souvent.

J'y revins en particulier une fois. C'était par une de ces soirées froides de l'arrière-automne. Je trouvai là un jeune homme qui s'occupait d'études d'histoire, et une frêle et brune jeune fille. Les maîtres de la maison étaient absents. La jeune fille préparait le thé, parlait beaucoup et taquinait son compagnon. Elle joua ensuite un peu de piano. Elle me dit avoir lu mes satires, mais ne pas les avoir goûtées. Elle me parut intelligente, un peu trop intelligente même, et je ne tardai pas à rentrer chez moi....

J'étudiais et je réfléchissais dans ma petite chambre. Elle dominait le Rhin et la vue s'y étendait librement. J'y broyais passablement de noir. Je ne pouvais me consoler de me voir ainsi tenu à l'écart du mouvement et de la vie. J'aurais voulu être pris dans quelque courant rapide, être enflammé par quelque sympathie ou quelque passion violente qui m'arrachât à mes funestes rêveries. Je travaillais, il est vrai ; en dehors du travail journalier qu'il me fallait nécessairement fournir, je préparais un ouvrage où je voulais représenter la vie des premiers frères mineurs. Mais ce n'était pas une création, seulement une modeste besogne d'érudit. Elle ne suffisait pas à mon désir d'activité. Je cherchai à me remémorer de mon mieux, d'après mes souvenirs de Zurich, de Berlin et de Paris, les goûts, l'idéal poursuivi par nos contemporains cultivés. L'un avait entrepris une campagne contre les mobiliers, les tentures, les costumes actuels, qu'il aurait voulu voir remplacer par de plus esthétiques et de moins banals. Celui-ci essayait, dans des brochures et des conférences, de répandre les théories monistes d'Hæckel. Celui-là ne croyait pas indigne de ses efforts de travailler à l'avènement d'une paix éternelle dans le monde. D'autres s'étaient faits les champions des classes misérables et réunissaient de l'argent pour créer des théâtres et des musées pour le peuple. A Bâle enfin on menait la lutte contre l'alcool.

Il y avait, dans toute cette activité, de la vie, de l'élan, du mouvement. Mais je n'en voyais pas trop l'importance ou l'ur-

gence, et, même couronnée de succès, elle n'eût modifié en rien ni ma vie ni moi-même. Je retombais désespéré sur ma chaise; j'écartais de moi les livres et les papiers. Je me mettais alors à ma fenêtre; le chant sombre du Rhin montait jusqu'à moi; le vent pleurait et j'écoutais les voix toutes imprégnées de la mélancolie et de l'inquiétude du désir. Les pâles nuages de la nuit traversaient le ciel en vols effarés comme des oiseaux en fuite, le Rhin continuait sa course, et je pensais à la mort de ma mère, à Richard qui s'était noyé. Je me voyais gravissant les parois de rocher pour y chercher les rhododendrons de Rosi Girtaner, je me voyais à Zurich dans l'excitation de mes livres, de la musique, des conversations avec l'Aglietti, ramant sur l'eau dans la nuit, je me voyais désespéré de la mort de Richard; je me voyais enfin en voyage, puis de retour, guéri et de nouveau misérable. A quoi bon et pourquoi? Tout cela n'était-il qu'un jeu du hasard ou une image coloriée? Est-ce que je ne m'étais pas débattu, est-ce que je n'avais pas ressenti toutes les affres du désir dans ma lutte vers les joies de l'esprit, de l'amitié, de la beauté, de la vérité, de la passion? Est-ce que maintenant la flamme chaude du désir et de l'amour ne coulait plus dans mes veines? Est-ce que tout cela était sans signification aucune, sans autre résultat que de la souffrance pour moi et du plaisir pour personne?

Mes éternelles réflexions sur les causes de ma tristesse et des difficultés que je rencontrais dans la vie étaient bien inutiles et bien fatigantes. Je n'avais absolument pas le sentiment que je fusse usé et fini. Je me sentais tout plein, au contraire, de forces inconscientes et je ne doutais pas, quand l'heure sonnerait, que je ne me montrasse capable de quelque œuvre belle et sérieuse. Je gardais l'espérance d'arriver à arracher une fois ou l'autre à la vie si peu généreuse une poignée au moins de bonheur. Mais l'heure sonnerait-elle jamais pour moi? Je pensais avec amertume à tous ces beaux mesaleurs modernes et nerveux, qui s'entraînaient au travail artistique par mille sensations d'art. Chez moi des forces intactes gisaient inemployées et risquaient de l'être toujours.

Je me demandais aussi quel obstacle, quel démon pouvait ainsi, dans un corps robuste et plein de santé, rendre mon âme infirme et l'alourdir toujours davantage. Je me forgeais cette idée étrange que j'étais un homme à part, quelque avorton mal venu dont personne ne connaissait, ne comprenait et ne partageait les souffrances. Il y a quelque chose de diabolique dans la mélancolie; non seulement elle rend malades ceux qu'elle touche, mais elle en fait des êtres présomptueux, bornés et presque arrogants. Ils finissent par ressembler à cet insipide Atlas de Heine, qui s'imagine porter sur ses seules épaules toutes les douleurs et tous les problèmes du monde, alors que tant d'autres, égarés dans le même labyrinthe, traversent les mêmes souffrances que lui. J'étais depuis si longtemps absent de chez moi, je vivais dans un tel isolement, que cette idée ne me vint même pas que la plupart des qualités et des singularités de ma nature étaient, bien plus que des caractéristiques personnelles, celles de toute la famille des Camenzind.

Tous les quinze jours, je retournais dans l'hospitalière et savante maison dont j'ai parlé.

Dans une de ces réunions je rencontrai de nouveau la jeune fille en noir. Les visiteurs étaient nombreux ce jour-là; ils faisaient de la musique et menaient leur vacarme habituel. Je m'étais assis près d'une lampe dans un coin écarté avec un portefeuille de gravures. Il contenait des vues de Toscane; non pas les vues habituelles, les gravures à effet reproduites cent fois, mais de plus intimes, des esquisses familières, cadeaux de compagnons de voyage ou d'amis du maître de la maison. J'avais trouvé là un dessin qui représentait une petite maison à fenêtres étroites; je me rappelais l'avoir vue lors de mes nombreuses promenades dans la vallée de San-Clemente. Celle-ci est toute proche de Fiesole, mais les touristes n'y vont guère, car elle ne renferme aucun souvenir de l'antiquité. Elle est d'une beauté sévère et admirable; aride, à peine habitée, solitaire, mélancolique et resserrée entre de hautes montagnes, aux pentes abruptes et desséchées.

La jeune fille vint à moi et regarda par-dessus mon épaule :

— Pourquoi restez-vous toujours tout seul, monsieur Camenzind ?

La question m'irrita. « Les messieurs la négligent, pensai-je, c'est pourquoi elle vient vers moi. »

— Eh bien, est-ce que vous ne me ferez pas l'honneur d'une réponse ?

— Pardonnez-moi, mademoiselle ; mais qu'est-ce que je dois vous répondre ? Je reste seul parce que je préfère être seul.

— Alors je vous dérange ?

— Vous êtes comique.

— Merci ; mais vous l'êtes bien autant que moi.

Et elle s'assit. Je ne lâchai pas ma gravure.

— Vous êtes de l'Oberland ? dit-elle. Voulez-vous me parler de votre pays ? Mon frère prétend qu'il n'y a dans votre village qu'un seul nom de famille, celui de Camenzind. Est-ce vrai ?

— Presque, grognai-je. Il y a pourtant un boulanger qui s'appelle Fussli et un aubergiste qui porte le nom de Nydegger.

— Et sauf ça rien que des Camenzind ? Et ils sont tous parents ?

— Plus ou moins.

Je lui tendis le dessin. Elle le prit, et je remarquai qu'elle le tenait comme il fallait le tenir. Je le lui dis.

— Vous me louez, me dit-elle en riant, comme un maître d'école.

— Ne voulez-vous pas regarder la gravure ? lui dis-je grossièrement. Sinon je la remettrai dans le portefeuille.

— Qu'est-ce qu'elle représente ?

— San-Clemente.

— Où ?

— Près de Fiesole.

— Vous avez été là-bas ?

— Oui, plusieurs fois.

— Quel aspect a la vallée ? On n'en voit là qu'une partie.

Je rappelai mes souvenirs. L'âpre et sombre paysage passa devant mon regard et je fermai les yeux à demi pour mieux le retenir. Je me tus pendant quelques instants. Elle vit que je

réfléchissais et resta immobile pour ne pas me troubler. Je lui en fus reconnaissant.

Je décrivis San-Clemente, tel qu'il repose dans la fournaise des après-midi d'été, aride et grandiose. A Fiesole, tout à côté, il y a toutes sortes d'industries : le tressage des chapeaux de paille et des corbeilles, la vente des souvenirs et des oranges, l'industrie des étrangers qu'on exploite et la mendicité. Enfin Florence l'entoure de tout le courant de sa vie ancienne et moderne. De San-Clemente, ni Florence ni Fiesole ne sont visibles. Aucun peintre n'y a travaillé; nulle ruine romaine ne l'anime, l'histoire a négligé la pauvre vallée. Mais le soleil et la pluie s'y battent avec la terre, des pins bossués y mènent une triste existence. Quelques cyprès, leurs maigres sommets tendus dans le ciel, semblent guetter les tempêtes hostiles, qui abrégeraient une vie misérable, à laquelle ils tiennent pourtant de toute la force de leurs racines altérées. De loin en loin une voiture à bœufs quitte ou rejoint les grandes métairies voisines ; quelque famille de paysans s'en va en pèlerinage à Fiesole ; les passants y sont rares et les robes rouges des contadines, partout ailleurs si plaisantes et si joyeuses, heurtent ici et paraissent dépaysées.

Je racontai enfin comment, jeune homme encore, j'avais voyagé là-bas avec un ami, m'étais couché au pied des cyprès et m'étais appuyé à leurs troncs secs. Comment la solitude si belle, si mélancolique, si mystérieuse de l'étrange vallée m'avait rappelé les gorges de mon pays.

Nous restâmes un moment sans parler.

— Vous êtes poète, dit la jeune fille.

Je fis une grimace.

— Ce n'est, continua-t-elle, ni à vos nouvelles ni à vos autres ouvrages que je pense. Je voulais dire que vous compreniez et aimiez la nature. Que font aux autres gens un arbre qui frissonne, une montagne qui s'éclaire sous le soleil? Pour vous il y a en eux une vie et vous la vivez avec eux.

Je lui répondis que personne ne comprenait la nature, que

toutes ces recherches et ce désir de comprendre n'engendraient que du mystère et de la mélancolie. Un arbre sous le soleil, un rocher efflorescent, un animal, une montagne ont une vie, une histoire ; ils souffrent, ils luttent, ils jouissent, ils meurent, mais nous ne les comprenons pas.

Elle m'écoutait avec une patience sérieuse qui me fit plaisir. Je la regardai ; son visage était tourné vers moi ; ses yeux ne fuirent pas les miens. Ses traits étaient calmes et un peu tendus par l'attention. Elle avait l'expression naïve d'une enfant qui écoute une histoire ; ou plutôt non, elle avait l'expression d'une femme qui écoute et s'oublie, et qui retrouve alors ses yeux d'enfant. Comme je la dévisageais, je me rendis compte peu à peu, avec cette joie naïve de celui qui découvre quelque chose, qu'elle était très belle.

Je cessai de parler, elle ne bougea pas. Au bout d'un moment elle tressaillit et cligna des yeux en rencontrant la lumière de la lampe.

— Comment vous appelez-vous, mademoiselle ? lui demandai-je sans trop réfléchir à ma question.

— Elisabeth.

Elle partit et se mit un moment après au piano. Elle jouait bien. Mais lorsque je m'approchai d'elle, je vis qu'elle n'était plus aussi belle.

En descendant, pour rentrer chez moi, le vaste et confortable escalier, j'entendis quelques mots échangés entre deux peintres qui mettaient leurs manteaux dans le vestibule.

— Eh bien, il a tourné toute la soirée autour de la jolie Lisbeth, dit l'un d'eux en riant.

— Eau dormante, dit l'autre. Il n'a pas pris la plus mauvaise part.

Les singes parlaient déjà de nous. Je m'aperçus seulement alors que j'avais livré, presque contre ma volonté, à cette jeune fille qui m'était étrangère, des souvenirs intimes et toute une part de ma vie intérieure. Qu'est-ce qui m'avait pris ? Et déjà les mauvaises langues ! Les brigands !

Je m'en allai. Pendant plusieurs mois je ne revins pas dans la maison. Je rencontrai un jour par hasard dans la rue un des deux peintres. Il m'adressa la parole .

— Pourquoi ne venez-vous plus là-bas ?

— Parce que je ne puis souffrir ces maudits bavardages.

Il rit :

— Ah oui, nos dames !

— Non, répondis-je. Les hommes, et surtout messieurs les peintres.

Pendant quelques mois, je ne rencontrai Elisabeth que rarement : une fois dans la rue, une autre dans un magasin, une autre enfin, comme je vais le dire, dans une exposition de tableaux. Elle était d'habitude jolie, sa tournure svelte et frêle. Ses attitudes, ses mouvements avaient un caractère original qui donnait un certain charme à sa personne, mais avait quelquefois aussi quelque chose d'un peu outré et artificiel. Elle était ce jour-là admirablement belle. Elle ne me vit pas. Je me reposais en feuilletant le catalogue. Elle était tout près de moi, devant un grand Segantini qui semblait l'absorber complètement. Le tableau représentait de jeunes paysannes travaillant sur de maigres prairies ; derrière elles des montagnes abruptes et dentelées qui rappelaient un peu le groupe du Stockhorn. Sur le tout, dans un ciel frais et lumineux, un nuage couleur d'ivoire peint avec un génie incroyable. Il frappait dès le premier coup d'œil par sa masse étrangement pelotonnée et embrouillée. Il venait seulement, on le voyait, d'avoir été roulé et pétri par le vent ; et il s'apprêtait maintenant à monter et à prendre lentement son essor. Elisabeth comprenait évidemment ce nuage ; elle était tout entière dans sa contemplation. De nouveau, son âme, qui se cachait presque toujours, était remontée sur son visage. Elle riait doucement avec des yeux plus grands ; sa bouche, trop petite, avait une expression puérile et naïve ; et les plis de son front, qui donnaient à ses traits quelque chose d'un peu âpre et hautain, avaient disparu. La beauté et la vérité d'une grande œuvre d'art avaient forcé son âme à se montrer, elle aussi, dans sa sincérité et sa beauté.

Je restai paisiblement assis. J'admirais le nuage de Segantini et la belle jeune fille enthousiaste. Je craignis qu'elle ne se retournât, m'aperçût et m'adressât la parole, et que sa beauté s'évanouit. Je quittai la salle sans faire de bruit.

A cette époque, je commençai à chercher mes meilleures joies dans la nature; les rapports que j'avais avec elle prirent un autre caractère. J'allais constamment errer dans les admirables environs de la ville et surtout dans le Jura. Je voyais les forêts, les montagnes, les prairies, les arbres fruitiers, les buissons toujours immobiles, dans une silencieuse attente. C'était moi peut-être qu'ils attendaient; et ils semblaient surtout attendre qu'on les aimât. Alors mon cœur s'en allait à toutes ces choses, un désir ardent me poussait vers leur calme beauté. Au plus profond de moi-même, une vie confuse aspirait à plus de conscience, de sympathie et d'amour.

Beaucoup disent qu'ils aiment la nature. Ils entendent par là qu'ils ne la fuient pas et qu'ils savent jouir de son charme. Ils sortent et ils se réjouissent de la beauté de la terre; ils foulent aux pieds les prairies et ils arrachent une masse de fleurs et de branches, qu'ils rejetteront un instant après, ou qu'ils emporteront chez eux pour les voir se flétrir. C'est ce qu'ils appellent aimer la nature. Ils se souviennent de cet amour le dimanche, quand le temps est beau; et ils s'extasient alors sur leur bon cœur. Ce ne serait pas même nécessaire, puisque l'homme est « le roi de la création. » Ah oui, un triste roi!

Je me penchais, toujours plus avide de voir, sur l'abîme des choses. J'écoutais le vent aux notes innombrables, qui frissonnait dans les branches des arbres, les torrents qui résonnaient dans les gorges, les rivières limpides et transparentes qui couraient à travers la plaine. Toutes ces voix, je le savais, c'était la langue de Dieu. Leur beauté sombre et primitive était une réminiscence du paradis. Les livres ne la parlaient pas. La Bible seulement renferme cette expression admirable: le « soupir inexprimable » de la nature. Mais je devinais que dans tous les temps, des hommes, saisis comme moi par toute cette vie qui

échappait à leur intelligence, avaient quitté leur labeur de chaque jour ; avaient cherché la paix et le loisir d'écouter, sans autres soucis, le chant de la création ; de suivre le vol des nuages, et, dans une inquiétude jamais apaisée, de tendre leurs bras en prière vers l'éternel : ermites, saints, ascètes.

Es-tu jamais allé à Pise ? — Au Campo-Santo ? Les murs y sont ornés d'images effacées qui datent des siècles passés. L'une d'elles montre la vie des solitaires dans les déserts de la Thébaïde. De la fresque naïve émane aujourd'hui encore, malgré ses couleurs pâlies, une si divine impression de paix qu'elle en devient presque douloureuse. Tu n'aspires plus qu'à t'en aller, pour ne jamais en revenir, où que ce soit dans quelque lointaine Terre sainte, pleurer tes péchés et ton indignité.

Des artistes innombrables ont ainsi essayé, dans de précieuses images, d'exprimer leur heimweh, et telle chère petite gravure d'enfant de Louis Richter chante le même chant que les fresques de Pise. Pourquoi Titien, l'artiste épris du présent, le peintre de la chair, a-t-il tant de fois donné comme arrière-fond à ses toiles limpides et précises des lointains du plus tendre azur ? Ce n'est qu'un trait, une teinte chaude de bleu foncé ; et il n'est pas possible de savoir s'il a voulu représenter de lointaines montagnes ou seulement l'infini de l'espace. Titien le réaliste ne le savait pas lui-même. Il ne cherchait pas à obtenir, comme le veulent les historiens d'art, des harmonies de couleurs. C'était là un tribut payé à l'inquiet génie, qui s'était glissé jusque dans l'âme de cet heureux et de ce satisfait. L'art, cela me paraissait ainsi de plus en plus, s'était donc efforcé dans tous les temps d'exprimer cette muette nostalgie du divin qui dort en nous.

De la même façon, mais avec plus de maturité, plus de beauté et bien plus de naïveté aussi, s'était exprimé saint François. Je ne le compris complètement qu'alors. En enveloppant dans son amour pour Dieu toute la terre, les plantes, les étoiles, les animaux, les vents et les eaux, il dépassait le moyen âge et Dante lui-même et il trouvait la langue de l'humanité éternelle. Toutes les puissances, tous les phénomènes de la nature étaient ses chers frères et sœurs. Dans ses dernières années, les méde-

cins furent obligés de lui brûler le front avec un fer rouge. Malgré toutes les angoisses et les tortures de la maladie, il saluait le métal effroyable par ces mots : « Mon cher frère, le feu. »

Tout mon amour alla à la nature ; je tendis mon attention à ses discours, comme je l'eusse fait pour un camarade ou un compagnon de voyage parlant une langue étrangère. Ma mélancolie n'en fut pas guérie, mais elle en fut ennoblie et purifiée. Mon œil et mon oreille s'aiguisèrent ; j'appris à distinguer les intonations diverses et les nuances subtiles. Je m'efforçais de me rapprocher, d'entendre d'aussi près que je le pouvais le battement de cœur de la vie elle-même ; et j'aspirais à ce privilège, lorsque je l'aurais enfin compris et senti, de lui donner moi aussi une expression dans la langue des poètes. D'autres viendraient. Avec une intelligence plus complète, ils pourraient se réjouir à leur tour à cette source de toute jeunesse, de toute pureté et de toute fraîcheur. Il n'y avait là pour le moment qu'un désir et qu'un rêve. Je ne savais s'ils seraient jamais satisfaits. Je m'en tenais à ce qui était immédiat et possible, je m'efforçais de faire naître en moi de la sympathie pour tout ce qui m'entourait ; je ne considérais plus aucune chose avec indifférence ou avec dédain.

Je ne puis dire à quel point ma vie en fut renouvelée et éclairée. Rien n'est plus consolant et plus noble en ce monde qu'un amour constant, sans phrases et sans passion. Que mes lecteurs, quelques-uns d'entre eux, tout au moins ou même un seul, apprennent de moi l'art pur et divin, rien ne me rendrait plus heureux. Beaucoup l'ont de nature et le pratiquent toute leur vie, sans en avoir même conscience. Ce sont les enfants de Dieu, les bons et les simples parmi les hommes. Beaucoup l'ont appris dans de cruelles souffrances. N'avez-vous pas remarqué ces yeux lumineux et profonds qu'ont certains infirmes et certains misérables ? Si mes pauvres mots ne peuvent vous convaincre, allez à eux. Vous verrez là la souffrance vaincue et éclairée par un amour sans désir.

Je suis bien loin de cette perfection, que j'ai admirée chez

tant de pauvres gens. Mais ces dernières années je n'ai heureusement jamais été privé de cette foi consolante, que c'était à eux que je devais aller pour trouver le vrai chemin. Je ne l'ai pas toujours suivi, je ne puis le dire. Je me suis assis sur bien des bancs; j'ai fait bien des détours inutiles. Deux passions égoïstes et puissantes luttaient en moi contre le véritable amour ; mon goût pour le vin et mon horreur pour les hommes. Je m'en tenais, il est vrai, en ce qui concerne l'alcool, à la portion congrue. Je n'ai jamais eu, ou pour ainsi dire jamais, de mésaventure d'ivrogne. Je ne suis jamais resté couché dans la rue. Le vin m'aime d'un amour affectueux, et s'il m'étourdit, c'est seulement jusqu'au point où son esprit et le mien pourront communier en un colloque fraternel. J'avais néanmoins mauvaise conscience longtemps après chacun de mes excès de boisson.

Je n'échappai jamais complètement à cette hantise pour le vin. J'avais hérité de mon père un trop fort penchant pour lui. Pendant des années, j'avais soigneusement, avec une piété filiale, cultivé cette partie de mon héritage; il était devenu mien. Je fis de mon mieux. Entre mon instinct et ma conscience, un pacte fut conclu, mi-sérieux, mi-plaisant. Dans l'hymne du saint d'Assise, je donnai une place à « mon cher frère le vin. »

HERMANN HESSE.

(Traduit de l'allemand par J. Brocher.)

(*La suite prochainement.*)

VARIÉTÉS

LE VALAIS ET LES ALPES

AU XVIe SIÈCLE

Que savait-on, que pensait-on du Valais et des Alpes, il y a trois cents ans? Un vieil in-folio dont l'existence m'a été signalée récemment répond à cette question : c'est la *Chronique de Savoye*, imprimée à Lyon en 1602. Son auteur était un Bourguignon, Guillaume Paradin, chanoine de Beaujeu, grand savant, grand travailleur et fort brave homme, qui écrivit, en latin et en français, de nombreux ouvrages historiques, où l'on remarque plus d'érudition livresque que d'esprit critique. Il publia même, mais dans un autre genre, un ouvrage rarissime qui ne manque pas de piquant, si on le juge d'après son titre : *Le Blason des danses, où se voient les malheurs et ruines venant des danses, dont jamais homme ne revint plus sage, ni femme plus pudique.*

Pour aujourd'hui, occupons-nous de sa *Chronique de Savoye*. Tout naturellement Paradin est amené à parler des Alpes, qu'il n'a jamais vues, sans doute, et qu'en tout cas il ne connaît guère. Car il n'est pas très fort en géographie : il ne sait trop où naît le Rhône, si c'est au Grand-Saint-Bernard ou au Saint-Gothard. A sa dissertation sur les Alpes, il ajoute toute une description du Valais, assez exacte, et qui ne manque pas d'intérêt. Il n'avait pas visité le pays en personne : le ciel l'avait préservé d'un pareil voyage ! Mais il avait eu la chance de pouvoir utiliser d'excellentes sources, qu'il n'indique pas, du reste ; certains passages paraissent avoir été écrits par un témoin oculaire.

Ce qui le frappe le plus, ce sont les montagnes : « Faut donc

entendre que la contrée de Valais est une fort grande vallée et de merveilleuse étendue, laquelle est close et environnée de toutes parts de très hautes et prodigieuses montagnes et rochers, qui sont enlevés au ciel de la hauteur environ d'une lieue d'Allemagne, et d'icelles montagnes et rochers aucuns sont perpétuellement couverts de glaces ou neiges qui jamais ne se résolvent ni fondent, tant y sont les froideurs extrêmes. Mais au pied et bas d'icelles y est le pays bon et terre fertile à merveilles, féconde de toutes choses requises pour l'usage de la vie de l'homme, osant assurer qu'il n'est possible au monde de voir contrée semblable à cette-ci, qui s'élève si haut en montagnes horribles par extrémité de froidure et qui ait les vallées pourvues de tant de biens comme sont les combes du pays des Valésiens. »

Cet effroi causé par la montagne ne doit point nous étonner. Jadis on en avait une si grande peur que l'on n'osait pas même les regarder, semble-t-il. Jusqu'au dix-neuvième siècle il n'y a ni gravure, ni estampe, ni peinture qui reproduise exactement la forme de nos montagnes. Les sommets les plus modestes et de l'accès le plus facile, les croupes arrondies où nous allons en promenade aujourd'hui prennent sur les dessins anciens des aspects terrifiants : ce ne sont que pics inaccessibles et rochers abrupts. Les artistes d'alors ne dessinaient point les Alpes : une peur irraisonnée les empêchait de les voir telles qu'elles étaient exactement et leur crayon rendait, d'une façon très vivante, l'impression de terreur qu'elle leur faisait éprouver, tandis que les écrivains exprimaient les mêmes sensations en des termes qui nous paraissent grotesques. « Les montagnes sont si droites et rampantes qu'il est quasi impossible d'y monter et de regarder leur hauteur et sommité sans frayeur et épouvantement. Et de quelque endroit qu'on veuille sortir de cette vallée, il faut par nécessité grimper ces hauts rochers par grandes circuitions, méandres et vironnements, non sans grand danger de sa personne.... »

Près de Viège « l'on trouve un pont de pierre qui conjoint deux montagnes, et est la profondeur entre le pont et la rivière

passant dessous si merveilleuse, que, jetant une pierre, l'on peut entièrement réciter l'oraison dominicale avant que la pierre tombe dans la rivière. » A Ufrichen « les habitants en hiver sont en grand danger, à cause des gros tourbillons et monceaux de neiges, qui se roulent du haut des montagnes avec telle impétuosité, que les hommes souvent en sont obrués et les maisons rues par terre. Et advient souventes fois grands inconvénients par telles ruines de neige, ce que Silius Italicus, poète antique, a très élégamment décrit.... » Et à l'appui de ses dires notre bon chanoine cite un des plus mauvais poetes de l'époque impériale qui n'avait pas vu les Alpes plus que lui-même.

Les glaciers, les crevasses sont aussi des sujets d'étonnement et d'effroi : « C'est chose admirable et prodigieuse des glaces qui sont endurcies par trait de temps depuis deux ou trois mille ans, et ont couvert les sommités des montagnes, sans se fondre ni résoudre aucunement ; et combien que telle glace ne soit ni pierre ni métal, si est ce qu'en lueur et transparence, n'est guère différente de pur cristal.... Cette glace a en aucuns lieux une profondité fort grande. Car elle se fend en plusieurs fendaces et ouvertures fort dangereuses, mèmement ès pas et détroits, où il est force de passer ; et encore plus quand telles crevasses sont couvertes de neige, que l'on ne peut apercevoir l'éminent péril.... Il advient que cette glace quelque fois en temps d'été se fend, rendant si grand bruit et mugissement qu'il semble que la terre se doive fendre en abîme. »

Il y a de bien curieuses remarques à propos des glaciers : ceux-ci servent de timbale à glace pour les chasseurs : « Quand ils ont pris quelque venaison en été, ils ont accoutumé de la pendre dedans ces fendaces de glace, afin qu'ils la puissent garder par le moyen de la grande froidure qui redonde de cette profondeur. » L'eau de glacier est un remède : « C'est chose fort étrange que les habitants de ce pays usent de l'eau de cette glace (qu'ils font résoudre par grand artifice) pour un souverain remède ès maladies désespérées et singulièrement pour arrêter une dysenterie... et pour éteindre une fièvre continue.... »

Cette question des médicaments intéresse visiblement notre

auteur, qui y revient à plusieurs reprises ; dans tous les temps l'humanité souffrante a cherché des remèdes à ses maux, et les plus étranges ont trouvé toujours le plus grand succès. En voici quelques exemples : le Valais produit du cristal de deux sortes, l'un plus limpide que l'autre ; celui-ci « est de grand effet en médecine, mêmement au flux de dyssenterie ; par lequel usage l'on l'a pulvérisé pour donner à boire au patient dedans gros vin ; ainsi a vertu de restriction et de siccité. »

« Le sang et graisse du bouquetin... est une médecine souveraine contre le pleurésis et sang caillé et singulier remède pour ceux qui ont difficulté de respirer. » Le mélèze a une vertu spécifique contre la lèpre, cette terrible maladie qui sévissait alors encore dans nos pays. Contre la lèpre des bains de bourgeons de mélèze étaient souverains, ou bien la boisson qu'on obtenait en les distillant, et l'on croyait que ceux qui habitaient des maisons de bois de mélèze étaient à l'abri du fléau. Enfin le mélèze produit la térébenthine.

Mais le Valais offre pour la santé du corps mieux que des remèdes souverains : « Afin qu'il ne semble que nature ait rien voulu oublier, pour la décoration et enrichissement de ce pays, elle y a établi des bains chauds non seulement de grande aménité, mais aussi de merveilleuse faculté, propriété et efficace pour la santé de l'homme. » Il y a d'abord une source chaude sulfureuse près de Brigue, avec trois bassins pour quinze ou seize personnes chacun. Cette eau est bonne pour guérir les plaies : « Aussi est ce bain salutaire aux oreilles sourdes, à celles qui cornent, aux spasmes, tremblements et paralysies et toutes espèces de catarrhes, etc.... Ceux qui ont la tête débile et autres qui ont les reins chauds et le foie, et qui sont sujets à fièvre, ne doivent user de ce bain. » Les bains de Louèche sont décrits plus longuement : « Auprès de Luche, en lieu assez plaisant, y a autres bains, ayant de tous côtés prairies délectables... et y a grande abondance d'eau chaude, si fervente qu'on y pourrait cuire des œufs ; y a aussi une veine d'eau chaude sortant en si grande abondance qu'elle pourrait faire moudre une meule de moulin.... La moitié du gros ruisseau est menée par canaux

jusques au lieu des bains, où il y a sept ou huit conches ou baignoires de pierre, pavées et cimentées. » A distance d'une volée de canon se trouvent les bains destinés aux lépreux. « L'eau des bains susdits est belle et plaisante sans aucune mauvaise senteur, parce qu'elle ne tient aucunement du soufre, ains tient en tout du cuivre et de l'airain. Il y a principalement en temps d'été grande multitude d'étrangers, qui abondent à ces bains de lieux lointains. Et en viendraient beaucoup davantage, si ce n'était la monstrueuse hauteur des montagnes qui déterrent les gens de venir. L'on tient que ces bains profitent aux yeux pleurants et chassieux, aux nerfs infectés de spasmes, à catarrhes et à pituites distillant du nez, à la débilité du poumon et à l'estomac languissant... (cette eau) provoque l'appétit... est profitable aux goutteux, consolide et raffermit les os rompus. Somme, elle donne allégement à toutes maladies froides et humides, et est nuisante aux maladies sèches et chaudes.... »

Au fait, cette description, tirée problablement d'une lettre d'un médecin sédunois, Gaspard Collinus, diffère-t-elle beaucoup — sauf par le style — des réclames de nos stations balnéaires actuelles ?

Des habitants du Valais il ne parle pas, sinon pour signaler qu'ils ont des goîtres, car, dit-il philosophiquement, « il n'y a chose en ce monde qui ait toute félicité accomplie ; » le Valais est un bon pays, ses habitants sont heureux, mais ils ont des goîtres, même les nobles et grands personnages. D'où provient cette infirmité ? « Aucuns ont estimé que les eaux des neiges fondues soient cause de telles strumosités et grosses gorges, parce qu'ils sont contraints d'user d'icelles eaux provenant de résolution des neiges ; mais les personnes de grand'maison, qui ne sont nourris *ni coutumiers de boire de l'eau* sont aussi bien infectés de telles strumes et enflures de gorge que les paysans. » Voilà qui est péremptoire, et cette cause doit être cherchée ailleurs ; il pense que c'est l'air que respirent indifféremment pauvres et riches. A cette occasion Paradin raconte qu'en son pays de Beaujolais un barbier opéra sa femme et lui enleva son goître sans lui faire le moindre mal.

Après les hommes, les animaux. Il décrit assez exactement les bouquetins, les chamois, les lièvres des Alpes, mais il ne peut s'empêcher de tomber dans le merveilleux. Parlant du bouquetin, il écrit : « L'on dit de cette bête qu'elle peut sauter ou passer par-dessus une muraille haute de la stature de cinq ou six hommes, pourvu que la muraille ne soit point griffonnée ni battue de mortier et qu'elle y trouve à planter l'ongle, qui est chose admirable et prodigieuse. Cette bête habite ès hauts des monts entre les glaces endurcies et est sa nature telle que, si elle a faute de froidure, elle perd la vue.... Les chamois... ont des petites cornes, mais larges et quasi comme une gaine de couteau de pelletier et un peu crochues par le bout sur lequel elles s'élancent de roche en roche, de si grande raideur que vous diriez qu'elles sont jetées et ruées avec un engin.... Ils s'accrochent avec leurs cornichons contre les roches et s'y tiennent longuement tout le corps suspendu sans se tenir à autre chose. La chair n'en est pas bonne à manger, car elle sent trop la sauvagine. »

Sa description de la marmotte est particulièrement juste ; il en avait fait venir une « vive » et l'avait observée jusqu'à l'hiver, où elle s'était endormie en un tonneau. Ses domestiques, la croyant morte, l'avaient jetée à la voirie. Mais bien vite il ajoute ceci, que nous devons croire puisqu'il a pour garant Pline l'Ancien lui-même (qui du reste est beaucoup moins affirmatif que lui) : « C'est chose digne de merveille que, quand l'on fait les foins, elles en vont dérober, pour porter en leurs cavernes en terre, et afin qu'elles en puissent porter davantage, l'une d'entre elles se couche le ventre dessus, et les autres la chargent de foin à pleines pattes et à pleine gorge. Et quand elle est tant chargée qu'elle n'en peut plus, les autres l'empoignent par la queue et la traînent comme une charrette chargée jusques à leurs tanières. Chose prodigieuse en nature, qui est cause que Pline dit qu'elles ont le dos pelé en cette saison, pour être ainsi traînées le dos en terre. »

La fertilité du pays a vivement frappé notre auteur : « Au surplus il est malaisé à croire la fertilité du pourpris qui est au-

tour la ville de Sion ; car en tout le pays du Valais il n'y a point de meilleur vin ni pain ; le reste sont lieux plaisants et jardinages accompagnés de prairies, force arbres de plusieurs sortes, et entre autres choses, y ont tant de mouches à miel, qu'il est quasi incroyable de l'abondance du miel et cire qu'ils amassent toute l'année. Quant aux laitages et aux fromages qu'ils ont et la bonté d'iceux, c'est une chose rare et de grande estime. Ils abondent aussi en safran dont les habitants font un gain non médiocre.... Les habitants font de grands frais et dépense pour la dérivation et conduite des eaux par canaux et conduits descendant des hautes montagnes pour abreuver les prairies ; si bien qu'ils disent qu'ils dépensent beaucoup plus pour l'eau que pour le vin.... »

Les crus du Valais ne laissent pas indifférent un Bourguignon ; il y revient à plusieurs reprises : « Les habitants du lieu de Saint-Maurice ont bon vignoble et abondant... » tandis que celui de Brigue « n'est des plus friands », et qu'à Mœrel « il croît du vin, mais il est fort aigre et fort verd. » Celui de Sion par contre est excellent : « Au surplus je ne veux oublier qu'en tout le pays de Valais ne croît point de meilleur vin que celui de Sion, lequel l'on tient être de telle qualité qu'il n'en croît point de semblable en toute l'Allemagne en bonté, délicatesse et friandise. »

En hommes de leur temps ni Paradin, ni l'auteur dont il transcrit le récit, ne sont sensibles au pittoresque. Voici, par exemple tout ce qu'il sait dire de la Dent du Midi : « A un jet de pierre ou environ du château (de Saint-Maurice), *sous grosses dents de hauts rochers*, il y a une vieille abbaye.... »

Il note que l'on voit en Valais plusieurs châteaux, souvent en ruines, et dit à propos de Sion : « La cité de Sion est pour l'assiette du pays assez somptueuse en bâtiments et édifices et s'augmente tous les jours.... » La ville est bâtie sur un rocher « ayant deux ongles qui sont deux dents de rocs éminents en divers endroits, enlevés comme deux cornes. » Ce sont Valère et Tourbillon : « En l'extrémité et sommité de ce rocher, y a un château appartenant à l'évêque, où il y a plaisant logis et

délectable, et lieu de défense. » C'est tout et c'est peu. Une seule description est intéressante ; c'est celle du cours supérieur du Rhône ; on dirait presque que l'auteur a vu ce dont il parle : « Le commencement est une petite source d'eau, laquelle petit à petit est augmentée par glaces et neiges dégelées, et consécutivement tombent dedans innumérables ruisseaux et rivières, qui, descendant des montagnes, se dégorgent au Rhône en grande abondance d'eau ; et par les détroits et angusties des roches vont faisant si grand bruit que deux hommes allant ensemble ne se peuvent à grand peine ouïr parler l'un avec l'autre. Entre ces pierreux détroits et concurrence de rochers s'engendre un si épouvantable tintamarre, tombant les eaux de cataracte en cataracte, et de saut en autre, qu'elles ne se convertissent seulement en écume, mais aussi l'on les voit tout à plein résoudre en nuées et exhalation, par l'impétueuse agitation. »

En terminant Paradin dit quelques mots du lac Léman... parce que le poète Lucain en a parlé : « Afin de ne rien laisser en arrière de ce qui est digne d'être célèbré en ce pays de Savoye, je ne veux faire ce tort au lac de Genève que de le passer sans saluer. » Il mentionne le nom de Chillon : « Ce royal château de Chillon, assis sur le lac, fort beau lieu et en plaisante assiette. »

Plus loin je relève ces lignes : « L'assiette de Lausanne est fort étrange, laquelle occupe deux croupes de montagnes opposites, une vallée entre deux.... L'église cathédrale est sur le mont tirant vers Septentrion, avec le cloître des chanoines, et de l'autre mont opposite du côté méridional l'on descend au lac ; et en la vallée entre deux sont les lieux publics comme le marché et les autres. »

Il y a une longue notice sur Genève, mais consacrée uniquement à l'histoire des rapports de cette ville avec la Savoye.

Assurément l'humanité est toujours semblable à elle-même et l'homme ne change guère à travers les âges ; toutefois, à en juger par ce qui précède, nous devons conclure que les gens du XVIe siècle voyaient les choses tout autrement que nous.

CHARLES GILLIARD.

CAVOUR

ET LA

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE

Camille de Cavour : Voyages agronomiques en France de M. Lullin de Châteauvieux. — Considérations sur l'état actuel de l'Irlande et sur son avenir. — De la question relative à la législation anglaise sur le commerce des céréales. *Bibliothèque Universelle*, septembre 1843, janvier-février 1844, janvier-février 1845. — W. de la Rive : Le comte de Cavour. *Bibliothèque Universelle et Revue suisse*, janvier-mai 1862.

En 1835, Camille de Cavour écrivait au professeur Auguste de la Rive, qui réclamait de lui un article pour la *Bibliothèque Universelle* dont il était alors le directeur :

« La demande que vous m'adressez est trop flatteuse pour que vous ayez pu douter que je ne l'accueillisse avec reconnaissance et avec empressement. Je crains seulement que votre partialité comme parent et comme ami ne vous ait aveuglé en la faisant. Car, quelque dose d'amour-propre et de vanité dont je sois doté, je comprends fort bien que ma place n'est pas au milieu des illustres collaborateurs que vous avez réunis, les Rossi, les Naville, etc., et que, pour un homme qui ne s'est jamais hasardé dans la carrière d'écrivain, il y a de la témérité à s'embarquer dans une telle entreprise. Néanmoins... je vous promets de mettre toutes mes facultés et tous mes moyens à votre disposition.... Après cette protestation de dévouement absolu, il faut cependant que je vous trace les limites dans lesquelles vous pourriez l'employer. D'abord, n'attendez de moi aucun article dans lequel il faille une dépense quelconque d'imagination. Chez

moi *la folle du logis* est une vieille paresseuse que j'ai beau exciter, elle ne se met jamais en mouvement.... Je me restreins donc aux matières de pur raisonnement et encore y en a-t-il une infinité que je ne saurais traiter, attendu que mon éducation première a été singulièrement négligée sous certains rapports. De toutes les sciences morales, il n'y en a qu'une que j'aie étudiée à fond, c'est l'économie politique, et je crains bien que, quant à celle-là, vous n'ayez déjà vos magasins encombrés d'articles.... Il est cependant un sujet qui a été plus spécialement l'objet de mes recherches, surtout dans mon dernier voyage : c'est la grande question du paupérisme, que j'ai beaucoup étudiée en Angleterre.... Si une suite d'articles sur cette matière vous paraissait pouvoir trouver place dans votre revue, vous n'avez qu'à me le faire savoir et je me mettrai de suite à rassembler des matériaux.... »

Cavour avait alors vingt-cinq ans. Tombé en disgrâce auprès du roi à la suite de quelques paroles imprudentes, il s'était fait gentilhomme campagnard et exploitait à Léri, dans les rizières, un immense domaine. Lui qui, deux ou trois ans auparavant, n'aurait pas su distinguer un chou d'un navet, s'était mis à son nouveau métier avec tout l'élan de sa nature énergique : « Je suis presque entièrement absorbé par mes occupations agricoles, écrivait-il, j'ai entrepris de vastes spéculations qui exigent de grands soins et une surveillance de tous les instants. En agriculture, il n'y a de bonnes affaires que celles qu'on peut diriger soi-même.... Je ne sais pas faire les choses à demi. »

Sous la main habile de Cavour, Léri se transformait. Il surveillait tout, s'occupait de tout, s'intéressait passionnément à toutes les découvertes de la chimie, à tous les progrès de la mécanique, ne craignait pas les expériences hardies, escomptait les résultats avec un bon sens impeccable. Et, tout en dirigeant son exploitation, il s'instruisait, lisait, entretenait une correspondance déjà considérable, voyageait aussi et suivait avec un soin extrême la politique de son pays, qui ne lui procurait d'ailleurs aucun plaisir.

Est-ce la multitude des occupations, n'est-ce pas plutôt une

sorte d'ennui à revenir sur un sujet souvent traité et fort bien traité ? Toujours est-il que l'article sur le paupérisme ne vit jamais le jour. Pendant plusieurs années, Cavour resta vis-à-vis de la *Bibliothèque Universelle* dans la situation assez fréquente d'un collaborateur « en devenir. » Il s'intéressait à la revue, témoignait à M. de la Rive son désir de le seconder et n'écrivait rien.

En 1843, cela changea : Cavour fit, avec Auguste de la Rive, un voyage en Angleterre. Il connaissait déjà ce pays, mais n'avait fait qu'y passer et n'en savait pas encore la langue. Le voyage de 1843, au contraire, se prolongea des mois : Cavour eut comme une vision du monde politique dont les portes s'entr'ouvrirent pour lui ; l'industrie sous toutes ses formes l'attira, les chemins de fer que le continent connaissait à peine l'émerveillèrent et il put, au cours d'un séjour dans un château du Cheshire, étudier tous les procédés de l'agronomie britannique. Il admira la sécurité, la prospérité du pays, les multiples manifestations de l'énergie individuelle, le fonctionnement ingénieux de l'Etat et, quand il fut de retour au Piémont, dans l'atmosphère compressive et somnolente du petit royaume, il resta comme imprégné de vie anglaise et voulut décrire ce qu'il avait vu, appris et compris.

En effet, tandis que la réaction, à la veille de la grande crise, faisait un effort suprême pour dompter le continent, que la France elle-même semblait s'assoupir sous le ministère Guizot, l'Angleterre restait le théâtre par excellence de la vie politique. Chez elle, il n'y avait pas seulement le jeu habituel des grands partis qui, sous des chefs de file comme John Russel, Palmerston, Aberdeen, Robert Peel, continuaient leur opposition séculaire, de grosses questions se posaient, vitales pour l'avenir de la nation, intéressantes pour le monde entier. C'était le temps où O'Connell soulevait les foules irlandaises, dénonçait dans des phrases enflammées les crimes de l'Acte d'union, réclamait pour son pays un gouvernement séparé ; le temps où, sous l'action irrésistible de Cobden, l'*Anti Corn Laws League* faisait campagne contre les droits des propriétaires fonciers et la fameuse

« échelle mobile », revendiquait la libre entrée des céréales et du pain à bon marché pour les pauvres. Et Cavour, qui avait son opinion faite, écrivait à M. de la Rive : « ...Je me suis laissé dominer par la fureur que m'inspiraient toutes les bêtises que débitent chaque jour sur l'Irlande les journaux de tous les pays et de toutes les couleurs et je me suis mis à écrire un article sur ces affaires que je vous destinais.... » Et quelques semaines après : « Un mouvement non moins intéressant que celui des catholiques irlandais, c'est l'agitation pour l'abolition des lois céréales. Je la considère comme un des faits les plus importants pour l'avenir de l'humanité du dix-neuvième siècle.... »

Pourtant ce n'est point par ces sujets que Cavour débuta à la *Bibliothèque Universelle*, c'est par une étude sur les *Voyages agronomiques en France* de M. Lullin de Châteauvieux, travail d'une vingtaine de pages consacré à un livre qui fit en son temps quelque bruit. Là, le propriétaire de Léri est sur son terrain ; il étale largement ses connaissances agricoles. Mais, jusque dans ce travail d'un genre très spécial, il y a certaines phrases où perce l'homme d'Etat qui se préoccupe de la reconstitution des classes, de la société de l'avenir.

Parlant du mouvement qui a entraîné quelques jeunes nobles vers les champs, Cavour dit : « Cette tendance vers la vie rurale me paraît devoir exercer sur la société l'influence la plus salutaire.... Il est difficile d'évaluer avec justesse le bien que peut produire la présence d'une famille riche ou simplement aisée au milieu d'une population de cultivateurs pauvres et ignorants. Ce bien a peu d'éclat, nul retentissement, les journaux ne le célèbrent point et il n'est pas couronné par les académies morales ou autres ; mais pour cela, il n'est pas moins immense. Il est si facile à un propriétaire éclairé et bon de gagner l'affection et le respect de tout ce qui l'entoure qu'il peut, sans trop de peine. acquérir une influence morale bien plus puissante et plus efficace que celle toute matérielle que les possesseurs du sol devaient jadis à l'organisation féodale...., Si jamais la majorité des grands propriétaires consent à se dévouer pendant quelques an-

nées à l'amélioration de ses terres sans négliger le sort de ceux qui les cultivent : si ces mêmes propriétaires travaillent à répandre avec suite autour d'eux les saines lumières et les bons principes, la hiérarchie sociale se raffermira sur des bases bien plus solides, bien plus équitables que celles que 1789 a détruites. »

✦

Les deux articles : *Considérations sur l'état actuel de l'Irlande et sur un avenir* et *De la question relative à la législation anglaise sur le commerce des céréales* peuvent être considérés comme les débuts de Cavour dans la vie publique ; pour la première fois il s'essaie à traiter des sujets de grande politique. Il le fait avec simplicité et aisance : aucune recherche de la phrase, aucune préoccupation de l'effet. On sent que la plume n'est pour lui que l'instrument qui doit exprimer sa pensée, tout comme ce sera le cas, plus tard, avec la parole. Mais cet instrument, il l'asservit du premier coup, il l'utilise complètement ; jamais la forme, si peu apprêtée soit-elle, ne trahit le raisonnement, il convainc le lecteur à force de clarté, de précision, de logique. Ainsi encore il fera de la parole : il n'atteindra jamais à la grande éloquence, peut-être ne la désirera-t-il pas ; mais il tiendra tête à n'importe quel orateur et toujours il convaincra et entraînera sa majorité dévouée et fidèle.

Chacun des articles de Cavour représente quatre-vingt-dix pages à peu près d'un texte serré. Chaque fois il procède de la même manière : un exposé historique, d'abord, où il ne craint pas d'accumuler les précisions, de déployer de la science, puis une étude serrée de la question présente. Il n'est pas d'une lecture facile ; son mépris pour toute fioriture, l'extrême concision de son style ne vont pas sans un peu de sécheresse. Mais, une fois l'article commencé, il est difficile de ne pas poursuivre ; d'une page à l'autre l'intérêt grandit ; on se sent engagé dans la trame d'un auteur qui sait exactement où il va, où il mène. Et quand je parle de sécheresse, je dépasse sans doute ma pensée : Cavour

est précis, il est savant, il est technique; sec, il ne l'est pas, car il ne craint pas de se mettre en scène, de proclamer ses sentiments d'homme et de libéral. Avec une profonde sympathie, il parle des malheureux Irlandais, soumis à « cette législation monstrueuse qu'on a nommée la *loi pénale*, dont le but avoué était de maintenir les catholiques dans la pauvreté et l'avilissement, en les frappant à la fois dans leur culte, dans leurs droits publics et privés, enfin dans leurs plus chères affections. » Il compatit de même aux misères de l'ouvrier anglais, qui, avec le produit de son travail, ne peut acheter le pain qui doit le nourrir.

Pourtant il y a des limites : Cavour ne permet pas au sentiment d'étouffer la logique : « Je suis l'homme du juste-milieu... je suis un honnête juste-milieu »... écrit-il sans cesse dans ses lettres aux de la Rive ; et il déplore non sans quelque gaieté son isolement profond, aussi suspect qu'il est aux révolutionnaires utopistes qu'aux conservateurs inflexibles. Dans son article sur l'Irlande, il a des retours inattendus : « En relisant les récits de tant de misères... on a peine à se défendre, quelque modéré qu'on soit, du désir de voir luire pour l'Irlande, non seulement le jour de la justice, mais celui aussi de la vengeance. Cependant, si l'on soumet ces mouvements d'une généreuse indignation au froid jugement de la raison, l'on est forcé de reconnaître que les Anglais du temps de Guillaume III et de la reine Anne ne sont pas aussi coupables qu'ils nous l'apparaissent quand nous les jugeons à la lumière du dix-neuvième siècle. En persécutant les catholiques, en accumulant vexation sur vexation pour rendre l'exercice de leur culte humiliant et pénible, les hommes d'Etat de cette époque n'avaient pas la conscience du crime qu'ils commettaient contre l'humanité ; ils ne faisaient que suivre les opinions de leur temps ; ils appliquaient avec une rigoureuse fidélité les doctrines d'intolérance que personne alors n'osait contredire ouvertement en Europe. Avant de les condamner avec trop de sévérité, qu'on se rappelle qu'ils étaient contemporains des pieux prélats qui ont provoqué et obtenu la révocation de l'Edit de Nantes et qu'ils vivaient dans un temps

où la promulgation du Code noir, que maintenant nous ne pouvons lire sans frémir d'horreur, fut réputée un acte éminemment philanthropique. »

Ailleurs, quand l'auteur décrit les moyens de corruption dont se servit le ministère Pitt pour acheter les votes d'une partie des députés au parlement de Dublin et faire ratifier l'Acte d'union, il flétrit les représentants qui ont trafiqué de l'indépendance de leur pays, mais, à l'égard des corrupteurs, il témoigne d'une indulgence caractéristique : « Faut-il condamner également le gouvernement qui a acheté ces hommes corrompus? Je n'hésiterais pas à le faire, si, par une fatale erreur, l'opinion publique dans les siècles passés, et même encore dans le nôtre, n'eût pas, en quelque sorte, sanctionné pour les gouvernements l'usage d'une morale autre que celle que reconnaissent les particuliers ; si elle n'avait pas, de tout temps, traité avec une excessive indulgence les actes immoraux qui ont amené de grands résultats politiques. Si l'on veut flétrir le caractère de Pitt pour avoir pratiqué aussi en grand la corruption parlementaire, il faudrait traiter aussi sévèrement les plus grands monarques des temps passés, Louis XIV, Joseph II, le grand Frédéric, qui, pour arriver à leurs fins, ont bien autrement outragé les principes de la morale et de l'humanité.... »

N'y a-t-il pas là comme une précaution prise pour l'avenir ? Ne sent-on pas, en préparation, l'homme d'Etat qui, tout en annonçant son but avec une franchise entière, usa, dans le choix des moyens, d'une liberté, d'une souplesse, d'une ingéniosité incomparables et utilisa délibérément la ruse et l'intrigue quand elles pouvaient « amener de grands résultats? »

De même, tout en affirmant la nécessité d'assurer aux classes ouvrières anglaises la vie à bon marché, Cavour ne néglige pas les droits des landlords et des agriculteurs ; il étudie minutieusement l'un et l'autre côté de la question, rétablit l'argumentation de chacun.

La foule irlandaise réclamait l'autonomie nationale, la foule anglaise demandait du pain ; de chaque côté un protagoniste de premier ordre, O'Connell et Cobden : voilà la double scène que

Cavour expose de sa manière sobre, groupant tous les détails nécessaires, ne laissant jamais échapper ni un développement, ni un mot superflus. Mais, si la méthode est la même, quelle différence dans les conclusions !

L'auteur peut éprouver une certaine admiration pour le talent d'O'Connell, mais il le considère comme un fort petit homme d'Etat. C'est un agitateur, un rhéteur. L'Irlande n'obtiendra pas le rappel de l'Acte d'union. La séparation des deux îles provoquerait dans la pratique des difficultés insurmontables : l'Angleterre n'y consentira pas. Il est d'ailleurs fort douteux que l'Irlande y trouve son avantage ; dans le ménage britannique elle n'est, ni au point de vue parlementaire, ni au point de vue fiscal, traitée en paria ; un parlement siégeant à Dublin ne guérirait pas son mal, qui est de nature sociale et économique bien plus que politique ; elle a besoin pour se refaire des débouchés anglais et des capitaux anglais. Le remède, c'est que la Grande-Bretagne, où les principes philanthropiques gagnent tant de terrain, qui vient de se montrer si généreuse pour le Canada, entreprenne une œuvre de régénération en faveur de l'île-sœur. Il faut une série de réformes : la première sera la suppression des privilèges exorbitants dont jouit l'Eglise anglicane sur le sol irlandais....

En Angleterre, la situation est tout autre ; Cobden et la ligue agissent dans le sens de l'évolution. Les deux grands faits sociaux du XIXe siècle sont d'une part l'accumulation des capitaux, de l'autre le développement des arts mécaniques. Or, soit l'un soit l'autre de ces faits ne peut avoir qu'une action limitée dans le domaine de l'agriculture ; le rendement du sol, quels que soient les moyens employés, ne peut augmenter indéfiniment. Sur le terrain de l'industrie, au contraire, ils auront tous deux des conséquences indéfinies, incalculables. L'avenir de l'Angleterre est dans l'industrie ; mais qu'elle prenne garde ! quelles que soient les ressources et l'ingéniosité de ses fabricants, « s'ils sont obligés de nourrir leurs ouvriers avec du pain qui coûtera deux fois plus à produire que celui du continent, leur habileté, leur esprit d'entreprise viendront se briser contre les entraves

dont les entoure une législation vicieuse. » Le remède, c'est la suppression des droits sur les blés. Elle doit se faire: « Le temps approche où l'Angleterre offrira pour la première fois l'exemple d'une nation puissante chez laquelle les lois qui régissent le commerce étranger seront en parfait accord avec les principes de la science. » Le ministre qui dirige les destinées du pays, Sir Robert Peel, ne peut manquer d'ouvrir les yeux à cette nécessité ; la session actuelle verra l'événement se produire....

Admirable clairvoyance d'un homme ! Robert Peel, ministre conservateur, que son parti avait élevé au pouvoir précisément pour défendre l'agriculture, vacillait bientôt dans sa foi. La famine de la fin de l'année 1845 acheva de le convaincre. Persuadé que c'était pour le bien du pays, il ne craignit pas de rompre avec la majorité de ses partisans, de briser son avenir politique pour assurer l'abolition des lois sur les céréales. En juin 1846, dix-huit mois après le moment où Cavour écrivait son article, tout était accompli. Depuis lors l'Angleterre a vécu selon les principes du libre-échange et ceux qui, aujourd'hui, demandent le rétablissement de barrières douanières déclarent toujours en grande hâte qu'elles ne renchériront pas la vie du pauvre homme. En 1847, au contraire, O'Connell découragé, impuissant, quittait le théâtre de ses anciens exploits ; il voulait gagner Rome pour mourir. Depuis lors, il a été souvent question de *home rule* pour l'Irlande. Une fois ou deux la Grande-Bretagne a paru convaincue, mais toujours elle s'est ressaisie ; et ceux qui, maintenant, projettent de séparer les deux îles se débattent encore, et vainement, au milieu des difficultés d'exécution que Cavour énumérait voici bientôt soixante ans. En revanche, il serait injuste de dire que l'Angleterre n'ait pas réalisé de grandes réformes chez sa pauvre voisine. « Il n'est donné à personne de prévoir les mystères de l'avenir », constate en terminant l'auteur de l'article sur l'Irlande. Qu'aurait-il dit de plus s'il les avait connus ?

✦

A ces trois articles se borne la collaboration de Cavour à la *Bibliothèque Universelle*. S'il ne la poursuivit pas plus long-

temps, c'est sans doute que le professeur Auguste de la Rive quitta en 1846 la direction effective de la revue ; c'est aussi que cette collaboration ne pouvait être que momentanée ; seules des circonstances très spéciales l'expliquaient. Le véritable champ d'activité de Cavour, c'était le Piémont, c'était l'Italie ; sitôt que sa plume pourrait se mouvoir librement, c'est là qu'il devait écrire. Or, dès la fin de 1846, des bruits étranges se font entendre : sans que rien ait encore changé dans l'Etat, on voit venir des temps nouveaux. Cavour écrit quelques articles, dans divers recueils, en français et en italien ; mais déjà l'étude technique sur un sujet restreint ne l'intéresse plus guère : la politique l'attire, il va se tailler un rôle ; et le jour où la liberté, brisant les derniers obstacles, se répand largement sur le petit royaume alpin, il se jette dans l'arène : avec Balbo, Santa-Rosa, quelques autres, il fonde le *Risorgimento*. Après avoir instruit les hommes, il veut leur communiquer ses espérances et son ardeur, en attendant de les conduire.

Ed. Rossier.

CHRONIQUE PARISIENNE

Le choix des manuels scolaires et les nouveaux règlements. — A propos des équivalences du baccalauréat. — M. William James et la culture allemande en France. — Une enquête sur la renaissance classique. — Nouveaux souvenirs sur Sainte-Beuve.

Au cours de sa dernière session, le Conseil supérieur de l'instruction publique a réalisé une réforme qui contribuera à faire goûter plus pleinement aux gens réfléchis, soucieux de la paix publique, la douceur des vacances. Vous vous rappelez l'agitation créée par l'Eglise, à la fin de 1909, à propos des manuels en usage dans nos écoles primaires publiques. La fameuse lettre des évêques était un manifeste contre l'école laïque ; elle ne tendait à rien moins qu'à la ruiner. Elle lui reprochait d'être neutre, de ne faire aucune place à l'enseignement religieux, alors qu'elle aurait dû lui savoir gré de ne pas empiéter sur son propre domaine. Mais elle lui reprochait en même temps de ne se départir de cette neutralité que pour faire des incursions hostiles en terrain religieux. C'était là le prétexte de l'attaque, et un bon prétexte, car il était en partie justifié, certains manuels d'histoire ou de morale introduisant la polémique à l'école et traitant des questions qui nous divisent et ne sont point l'affaire des enfants, comme l'antichristianisme et l'antipatriotisme.

Cette violente campagne et le trouble qu'elle a jeté dans le pays en provoquant la désertion partielle des écoles ont décidé le gouvernement à remanier les règlements qui président au choix des livres scolaires. L'auteur de cette législation, Jules Ferry, avait laissé aux instituteurs la plus large indépendance à cet égard. Les listes d'ouvrages, dressées par leurs conférences cantonales, étaient soumises à une commission départementale.

puis au recteur de l'académie. Mais ce double contrôle était souvent fictif et l'on cite l'exemple de tel recteur qui n'a jamais reçu communication de la liste des manuels proposés.

Le projet que vient d'adopter le Conseil supérieur organise minutieusement le contrôle des livres. Le soin de les choisir est toujours laissé aux instituteurs, mais ils peuvent aussi proposer des suppressions de livres, et ces choix, comme ces suppressions, doivent faire l'objet de « rapports motivés. » Ces propositions (l'ancien texte se contentait de dire : les listes) sont examinées, ainsi que celles des autres cantons, par la commission départementale, qui dresse un *projet* de catalogue. L'ancien texte disait simplement : le catalogue ; cela signifie clairement que rien n'est définitif tant que le recteur n'a rien vu et qu'on ne saurait, à peine de nullité, se passer de son concours. Mais cela signifie autre chose, et c'est là qu'intervient l'essentiel de la réforme. Le projet de catalogue est déposé au secrétariat de l'inspection académique, et tout père de famille peut, pendant un mois, en prendre connaissance et adresser les observations à qui de droit. Ces observations sont jointes au projet de catalogue lorsqu'on le présente au recteur. Celui-ci a la faculté d'accepter le catalogue tel quel, malgré les observations des familles, ou de ne l'arrêter définitivement qu'après renvoi à la commission départementale pour nouvel avis.

Ces garanties, comme on le voit, sont déjà très sérieuses. Il semble difficile qu'au travers des mailles serrées de ce filet se glisse une phrase blessante pour les consciences, un couplet de réunion publique, un morceau coriace de métaphysique primaire. Le projet, pourtant, ne s'en tient pas là : le catalogue, bien que muni de l'approbation rectorale, n'est pas intangible. L'art. 5 porte en effet que tout père de famille dont l'enfant fréquente une école publique du département peut adresser sa réclamation au ministre contre l'inscription d'un ouvrage au catalogue départemental. Cette faculté pour les familles de formuler à deux reprises leurs objections a été adoptée par le Conseil supérieur à la suite d'un amendement de M. Liard, vice-recteur de l'académie de Paris. En leur ouvrant une porte aussi large, le Conseil

semble avoir voulu se faire pardonner de ne les avoir pas admises à participer directement au choix des livres. Mais l'université est jalouse de ses droits et elle s'est justement méfiée d'une collaboration qui dissimulerait, la plupart du temps, celle de l'Eglise elle-même.

Il n'en est pas moins dès maintenant acquis que les manuels d'histoire et de morale seront rédigés désormais avec plus de circonspection. Ce gage en faveur d'une neutralité plus parfaite de l'école va pleinement à l'encontre du programme de la *Ligue internationale pour l'éducation rationnelle de l'enfance*, qui vient de survivre à son fondateur, Francisco Ferrer, sous la présidence d'honneur de M. Anatole France. Dans l'appel qu'il adresse aux éducateurs, son comité dit que la neutralité scolaire ne peut être qu'une hypocrisie :

« Supposons, ajoute-t-il, qu'on soit parvenu à expurger programmes et manuels de toutes les questions gênantes. Pouvons-nous empêcher que les épisodes de la vie sociale mettent chaque jour aux lèvres des petits, sous forme d'interrogations naïves, les mêmes questions ? Pouvons-nous empêcher la guerre, le crime, l'émeute, la grève, l'attentat, la misère ? Et quand les questions gênantes sont une fois montées aux lèvres de l'enfant, pouvons-nous répondre autre chose que ce que nous dicte, ce que nous crie notre conscience ?

« Il n'est pas de bon enseignement neutre, parce que tout bon enseignement suppose de l'accent, de la chaleur, de la conviction. Comme l'a fort bien dit Jaurès dans les derniers débats soulevés à la Chambre par l'attaque des évêques contre l'école laïque, *on n'enseigne pas ce qu'on veut, on enseigne ce qu'on aime.* »

Il y a évidemment dans ces lignes une grande part de vérité, mais on ne doit pas oublier qu'il s'agissait avant tout de désarmer l'Eglise ; et l'on n'a pas eu besoin pour cela de lui faire des concessions humiliantes, il a suffi de reprendre des règlements existants et de les compléter. D'autre part, et quoi qu'en disent les ennemis de la neutralité, celle-ci est la seule attitude qui convienne aux éducateurs. Il est bon, sans doute, que nous disions ce que nous crie notre conscience, mais il faut songer à

ceux qui nous écoutent. Les enfants ont bien le temps d'acquérir la maturité d'esprit nécessaire pour aborder les grands problèmes. Ils n'ont que faire d'une polémique en raccourci qui résout devant eux en trois lignes des questions à l'étude desquelles les philosophes épuisent leurs veilles.

— Notre enseignement secondaire est encore sous le coup d'émotions qni ne le cèdent en rien à celles par où a passé l'enseignement primaire. Celui-ci est d'ailleurs ici encore et directement en cause. Il résulte de décrets rendus en avril dernier que tous ceux qui possèdent certains grades de l'enseignement primaire sont dispensés du baccalauréat pour être admis à s'inscrire dans les facultés en vue des licences ès sciences, ès lettres et en droit. C'est le système des *équivalences*.

Le corps de l'enseignement secondaire s'est senti, on le conçoit, directement atteint par cette innovation. Elle risque de détourner du baccalauréat, comme d'une formalité superflue, la jeunesse studieuse, pressée de faire son chemin, et de menacer du même coup les études classiques dont ce diplôme est la consécration. Les professeurs des lycées et collèges se voient déjà condamnés à parler devant des bancs vides et à chercher d'autres moyens d'existence. Une grave conséquence de la réforme a été prévue par M. Bernès, professeur au lycée Lakanal : « C'est, dit-il, préparer l'entrée, dans le corps enseignant des lycées et collèges, d'un grand nombre de maîtres qui auront, sans doute, satisfait aux exigences des examens de plus en plus spécialisés de l'enseignement supérieur, mais qui n'auront jamais eux-mêmes reçu la culture secondaire qu'ils seront appelés à donner à leurs élèves. » Sans doute ; pourtant, s'il est vrai que les jours de l'enseignement secondaire soient comptés, son avenir ne mérite pas tant de sollicitude. D'autre part, sans prophétiser à la culture classique une telle destinée, il est impossible de ne pas reconnaître combien s'est élevé en ces dernières années le niveau des études primaires. Certains diplômes de l'enseignement primaire supérieur représentent une somme de travail et d'acquisition scientifique qui dépasse de beaucoup celle des bacheliers.

Le système des équivalences instituées par les décrets d'avril, le passage direct de l'enseignement primaire au supérieur se justifie en ce sens que la spécialisation est devenue, en quelque sorte, à ces deux enseignements, domaine commun, la culture générale restant la part de l'enseignement secondaire. La tendance de moins en moins spéculative, de plus en plus pratique des hautes études, tournées surtout vers les sciences appliquées, leur amène naturellement les recrues formées dans les écoles de la démocratie; ces recrues s'y sont armées d'une forte instruction qui les met en mesure d'acquérir une science supérieure. D'un autre côté, l'enseignement secondaire tend à être sacrifié comme antidémocratique et s'adressant uniquement à la caste bourgeoise. Les nouveaux décrets n'auraient donc rien d'arbitraire; ils ne seraient que la reconnaissance officielle d'un mouvement irrésistible, et les inquiétudes du personnel des lycées et collèges auraient de sérieuses raisons d'être.

— Assistons-nous donc au « crépuscule des dieux? » Allons-nous voir sombrer pour toujours la culture classique, ces *humanités* qui firent les délices et la force de tant d'intelligences et sont une ressource précieuse pour l'expression des idées générales? Combien, parmi nos grands savants du XIXe siècle, ont reconnu de quel secours leur avaient été leurs études de lycée pour mettre en ordre les faits et exposer leurs découvertes! Il semble qu'une réaction se dessine déjà et que des protestations s'élèvent en dehors même des véritables intéressés. L'alarme est donnée par M. William James. Dans sa *Philosophie de l'expérience*, qu'on vient de traduire en français, le penseur américain appelle l'attention des étudiants sur le danger de la culture allemande, et il nous reproche, à nous autres Français, de « suivre de trop près les modèles et les méthodes de l'Allemagne. » Ce reproche n'est pas resté inaperçu de la presse parisienne, qui, en le relevant, l'a fait suivre de commentaires où elle donnait pleinement raison à l'illustre philosophe. Nos universités ont subi depuis quelque vingt ans une germanisation de plus en plus marquée. Chaque branche de la science y est représentée par une section pourvue d'un directeur secondé par des professeurs

chargés des spécialités. L'enseignement est « dépersonnalisé. » Il est défendu d'avoir du talent ; si l'on en a, il faut le cacher. A la Sorbonne, un Taine, un Renan sont relégués parmi les esprits littéraires, « dépourvus de méthode scientifique. » Pas de culture, rien que de la science. Il y a à la Sorbonne *un laboratoire de philologie française* et d'autres *ateliers scientifiques* où se réunissent des *équipes de travailleurs* dont l'objet n'est pas l'étude et la discussion des idées, mais l'accumulation des faits, la critique des documents bibliographiques, l'érudition pour l'érudition. La « routine professionnelle de la boutique, » la technique passée à l'état de but, alors qu'elle n'est qu'un moyen, ajournent indéfiniment la conclusion et les résultats, qui sont parfaitement oubliés. Le dépouillement des dossiers, le classement des fiches abaissent les étudiants au rôle de manœuvres, et ils ne savent plus respirer, dit M. William James, « ce qui dans notre nature est le grand air. »

Ces avertissements nous sont certainement précieux, mais je ne suis pas assez pessimiste pour croire que nous n'aurions pu nous en passer. Nous reviendrons sans doute de nous-mêmes à cette culture générale qui est si nécessaire au développement de nos qualités nationales de goût et de mesure, d'ordre et de clarté.

— Il suffit pour s'en convaincre d'observer la réaction analogue qui s'annonce dans un domaine voisin, celui de la production littéraire. Un nouveau quotidien, *Paris-Journal*, a publié pendant ces derniers mois les réponses à une enquête qu'il a faite auprès de quelques écrivains sur les symptômes d'un retour de notre littérature à un *idéal classique*. Ces réponses sont aussi variées que leurs auteurs, mais il est permis d'en tirer une conclusion unique, qui se trouve surtout développée dans celle de M. Georges Grappe, le lauréat de cette année pour le « prix de la critique. » Il faut écarter toute idée de renaissance classique au sens étroit du mot. Chaque siècle a sa physionomie, sa manière. On ne saurait recommencer le siècle de Louis XIV, Racine et ses tragédies, Boileau et ses satires, Rameau et ses opéras. Mais remarquez qu'il s'est produit à cette époque une coordina-

tion, conforme à notre génie national des richesses acquises sous la Renaissance et la Pléiade, où régnait une fougue désordonnée. Il est vraisemblable que la nôtre soit appelée à une mission semblable adaptée à de nouvelles circonstances. Le XIXe siècle, comme le XVIe, a été un âge d'importations considérables ; une foule d'écrivains se sont chargés de nous révéler les littératures étrangères. Ces apports ont troublé en apparence le courant français ; nous avons vu fleurir le romantisme, le réalisme, le naturalisme, l'impressionisme, le symbolisme. Avec celui-ci, on crut sonnée l'heure de la décadence. Mais cette succession fiévreuse d'écoles plus ou moins imprégnées d'éléments étrangers ne prouvait que l'activité féconde d'un sol en travail de moissons nouvelles ; et l'on peut prévoir, selon M. Grappe et ses confrères, que ces moissons nourries de sucs hétéroclites donneront de la substance française, une littérature où s'exprimera de « l'humanité durable. » On est classique, selon M. Camille Mauclair, non pas en copiant les classiques des autres époques, mais en voulant au contraire *autre chose*, et par « la sincérité, le goût, l'acharnement qu'on met à pénétrer les secrets techniques de son art, » enfin et surtout par le « sentiment qu'on n'exige jamais assez de soi-même. »

— Comme Rabelais et comme Ronsard, l'auteur des *Causeries du lundi* est la preuve que de grandes figures peuvent se détacher sur le fond trouble des époques réputées anticlassiques. Son dernier secrétaire, M. Jules Troubat, a publié au *Mercure de France*, dans un style dépourvu de toute prétention et sous ce titre engageant, *La salle à manger de Sainte-Beuve*, un nouveau volume de souvenirs qui nous permettent d'approcher de plus près cette personnalité attirante et complexe, toujours un peu fuyante. On y trouve en même temps de nombreux détails sur le ménage de l'écrivain, le train familier de sa vie quotidienne, ce qu'il appelait sa « maisonnée, » ses habitudes de travail et ses nombreuses relations.

L'entrée de M. Troubat chez Sainte-Beuve en qualité de secrétaire coïncide avec le moment où celui-ci commençait au *Constitutionnel* la série d'articles qui forment le recueil des

Nouveaux lundis. L'auteur de *Port-Royal* habitait à cette époque la rue Montparnasse ; il y occupait une petite maison à deux étages dont il s'était réservé le rez-de-chaussée ; au premier logeaient les gens de service, et à l'étage supérieur se trouvait la bibliothèque. La chambre à coucher de Sainte-Beuve était aussi son cabinet de travail et il y prenait son repas de midi ; mais il recevait ses invités dans la salle à manger.

« Nous nous mettions, dit M. Troubat, au travail dès neuf heures. Trois jours de la semaine, le mardi, le mercredi et le jeudi, étaient consacrés à me dicter le prochain article, en préparation pour le lundi. Le vendredi, il s'enfermait toute la journée, du coton dans les oreilles, pour intercepter les bruits du dehors. Il bâtissait, selon son expression, l'article pour l'autre huitaine. » Le samedi matin et le dimanche matin, collationnement des épreuves. « Dans l'après-midi du dimanche, il allait relire en dernière au *Constitutionnel* et se sentait libre, après, jusqu'au surlendemain. » Pourtant il était toujours « en article », comme il disait, et il passait encore toute la matinée du lundi à prendre des notes, à se faire faire des lectures. Il châtiait son style avec sévérité, arrêtait au passage tous les mots impropres ou douteux et recourait souvent au dictionnaire, qu'il allait consulter, en compagnie de son secrétaire, à l'étage supérieur.

Puis ce sont les dîners chez Magny, chez M. Guérin, et tout un défilé de célébrités : le prince Napoléon, la princesse Mathilde, Renan, les Goncourt, Flaubert, Théophile Gautier et bien d'autres. Ces pages sont l'occasion d'une foule de traits nouveaux qui, sous la plume de M. Troubat, nous aident à recomposer la physionomie de Sainte-Beuve.

Le vif intérêt que présentent ces souvenirs, est encore dépassé par celui de la fin du volume, où l'on nous livre toute une correspondance inédite de l'écrivain avec une de ses admiratrices, Mme P. R., qui vit encore. Elle a encadré elle-même cette correspondance du récit de sa rencontre, d'abord avec les *Lundis*, puis avec leur auteur. Femme d'un fonctionnaire de province, heureuse épouse et excellente mère, fort intelligente et cultivée, mais condamnée à la solitude intellectuelle, elle n'eut pas de

repos qu'elle n'eût été voir à Paris celui dont les articles lui apportaient la lumière.

Les lettres de son illustre correspondant, qu'elle a précieusement conservées, éclairent d'un jour nouveau le Sainte-Beuve intime ; elles nous conduisent au plus secret de cette nature tendre et nous révèlent l'homme chez celui où Mme P. R. ne voulait voir que l'écrivain.

CHRONIQUE ITALIENNE

Les rouges et les jaunes. — Luzzati et Giolitti. — La crise morale actuelle. — Commémoration de l'expédition des Mille. — Livres nouveaux.

La Romagne! Plus d'une fois déjà, dans mes chroniques, il m'est arrivé de parler de cette province, la plus merveilleuse, à mon avis, de l'Italie. Ce n'est pas peut-être la plus belle : ses grasses plaines s'étendent un peu monotones ; ses eaux serpentent un peu lentes et jaunâtres, ou restent stagnantes et traîtresses au milieu des chènevottes et des roseaux.

Mais ses vignes hautes et vigoureuses étendent d'un orme à l'autre leurs séries de festons plantureux, et en s'approchant de la mer, les champs et les prairies se transforment en cette forêt divine qu'ont chantée Dante et Byron. Nulle part ailleurs, à ma connaissance, le pin d'Italie ne déploie plus larges et plus magnifiques ses rameaux, semblables, vus d'un peu loin, à un décor sans fin, immobile, de belles choses éthérées, à un vol de petites vapeurs brunâtres accourues de je ne sais quels ciels et fixées par une fascination étrange qu'exerce cette terre. Et Ravenne profile sur le vaste horizon sa grande masse rougeâtre, déploie ses campaniles arrondis du neuvième siècle, signale, à peine visible dans le ciel, la forme de ses temples, de ses baptistères, de ses tombeaux. Rien ne se voit, ne se soupçonne, au dehors, de ces mosaïques, de ces marbres, de ces ors où dorment en paix

dans cette sombre lueur, les reliques de l'empire romain, du royaume des Goths, de la conquête byzantine. Plus bas, vers l'Apennin, moins solennelles, empreintes du sourire de la Renaissance. Faenza, Forli, Cesena.... Et ce n'est pas seulement dans les monuments qu'est demeurée quelque grandeur, quelque poésie des siècles écoulés, mais aussi dans la population. La race romagnole est, de toute l'Italie, la plus passionnée, la plus impétueuse, la plus ardente, la plus étrangère à ce calme scepticisme, qui, ailleurs, tempère et disperse nos meilleures forces. Dans la Romagne, les conservateurs sont plus fermes, les démocrates plus audacieux, les anticléricaux plus combatifs. Il y a, vous le savez, un anticléricalisme spécial aux pays anciens sujets de la domination ecclésiastique et c'est le plus profond ; de même que dans la guerre contre les prêtres, les plus ardents et les plus agressifs sont ceux qui ont étudié dans leurs écoles.... Etranges furent les formes de la lutte, qui agita toute la Romagne, et spécialement le territoire de Ravenne pendant l'été dernier. Les raisons réelles de cette lutte étaient, au fond, les mêmes qu'en tout pays suscite et alimente la haine implacable entre propriétaires et paysans, entre maîtres et ouvriers. Conflits d'intérêts opposés, ardeur de conquête d'une part et résistance de l'autre. Mais ce qui compliqua et transforma les caractères de la récente agitation romagnole, ce fut l'intervention de certains éléments particuliers, qui ne se rencontrent pas ailleurs. Aucune divergence spéciale à propos des comptes et des conditions de travail, pas trace de discussion au sujet de contrats de location ou du prix de la main-d'œuvre. Les patrons mêmes, au début de la lutte, jouent un rôle secondaire. Mais pour le peuple romagnol, les raisons politiques ont une importance capitale : tout le reste en dépend ou en prend les formes. Les associations socialistes y constituent un parti essentiellement politique, en lutte acharnée non seulement contre les conservateurs monarchistes et cléricaux, mais aussi contre les démocrates républicains. Il ne se passe pas d'année, malheureusement, sans que les journaux enregistrent quelque terrible mêlée

entre républicains et socialistes, se terminant souvent de façon sanglante.

En un mot, le républicanisme romagnol représente la forme ancienne et traditionnelle de l'idéal révolutionnaire particulier à ces populations, et ne sait pas se résigner à supporter ce qui lui semble perfidie de rivaux, intrusion d'idées du dehors, dispersion des forces. Et en opposition aux coopératives des socialistes, voici que surgissent les coopératives des républicains; à côté de la Chambre du travail *rouge*, survient la *jaune*. A la première se rattachent les manœuvres, c'est-à-dire les travailleurs d'occasion qui ne sont pas rattachés au fond par des contrats fixes, et les *fertiaires*, catégorie de paysans liés par un contrat spécial qui en limite la durée à une seule partie de l'année. A la seconde appartiennent les *mezzadri* (payés par moitié de la récolte) qui professent généralement des idées républicaines, comme c'est le cas aussi de nombreux propriétaires.

Et voici la lutte, sourdement préparée durant le printemps, éclate et flambe au grand soleil de juillet, autour de la grande opération du battage. Sur les vastes bandes de terrain des propriétés romagnoles, des montagnes de meules se dressent dans l'attente de la machine qui doit en battre le blé. Mais quelles machines? les *rouges* ou les *jaunes*. Les manœuvres imposent les *rouges* fournies par leurs coopératives, les mezzadri les *jaunes*; quant aux propriétaires, ils sont pour les jaunes ou possèdent leurs propres machines et veulent en faire usage à l'exclusion des autres. Et la lutte s'embrase, dangereuse surtout sur les fonds travaillés par les *fertiaires*, généralement socialistes. Ceux-ci veulent les machines rouges; les propriétaires s'y opposent et invoquent à grands cris l'appui du gouvernement. Le gouvernement garantit la défense du droit de propriété contre toute violence manifeste; il ne peut ni agir ni promettre davantage. De là une curieuse guerre d'escarmouches, de ruses, de stratagèmes: des machines rouges traînées de nuit par des sentiers détournés, introduites sournoisement sur les aires, de façon à ne pas créer un cas de violence; des patrons occupés à enclore leurs pro-

priétés de treillis métalliques, à fermer des chemins, à créer tout autour de leurs terres, plus précis et plus évidents que jamais, les signes et les constatations de la propriété. Mais le *tertiaire* enfermé dans ce cercle de fil de fer et de défenses des propriétaires, enfermé avec son grain qui fermente et se moisit, enfermé dans son dépit qui s'obstine à ne pas vouloir la machine du patron, s'en va chercher au grenier, dans quelque recoin, les vieux appareils abandonnés depuis des années, empoigne le bon fléau primitif et avec trois fois plus de temps et de fatigue, non sans quelque doux réveil des chers souvenirs d'autrefois, accomplit dans ce parfum de guerre le grand travail pacifique, qui fournit le pain à l'humanité.

— En attendant, à Rome, l'honorable Luigi Luzzati, président du ministère, ne passait pas des jours faciles. Représentants de manœuvres et de patrons, députés conservateurs et socialistes, mémoires et protestations ne lui laissaient pas, comme on dit, une minute de repos. Que pouvait-il répondre à tous et à chacun, je ne le sais pas au juste, mais c'est facile à deviner. Le ministre Luzzati est de ces hommes qui savent revêtir d'habits de fête chacune de leurs paroles, même les plus déliées et les plus prudentes, même celles qui, bien pesées, offrent peu de consistance. Il sait s'émouvoir et émouvoir, greffer dans son discours de belles et opportunes dissertations, discerner et louer les mérites les plus secrets de chacun et cela surtout pour ceux qui lui demandent ce qu'il ne veut et ne peut appuyer. Mais la voix qui refuse a toujours un accent de bonté paternelle, comme s'il disait ou sous-entendait : « Ecoute, mon garçon, c'est proprement pour ton bien que je dois te dire non. » Tels de ses gestes amples et majestueux, traduits en termes précis, voudraient dire : « Nous sommes gens à nous entendre sur un champ plus vaste que cette petite misère. » Il a un je ne sais quoi de patriarcal, de sacerdotal, dans ses actes et surtout dans ses discours. Son origine sémitique entre, je crois, pour quelque part dans la composition de son caractère, bien qu'il n'y paraisse pas, à première vue, si grand est l'optimisme, en pratique du moins, de sa politique. Peut-être bien ne croit-il pas que ce soit l'idéal des

choses possibles, mais il sourit et parle comme s'il le croyait, et il s'applique à y amener les autres. Tant qu'il s'agit de congressistes en tournée, ou de députés attentifs à écouter les ingénieuses raisons d'un vote qu'ils sont déjà tout prêts à donner, ou d'un public rassemblé pour rappeler le souvenir de Cavour, une renommée généralement admise, aucune difficulté pour un homme tel que Luigi Luzzati d'obtenir accord et applaudissements. Mais où l'habileté et la facilité oratoire se prêtent beaucoup moins, c'est lorsqu'il s'agit de gens occupés à la défense de ce qui leur semble droit et justice, ou même simplement de conditions favorables à leurs propres intérêts. Et les belles et élégantes paroles de M. le président furent peu goûtées par les représentants de l'Agraria romagnole et les nombreux députés de toute l'Italie sympathiques aux tendances de cette société. Ce que réclamaient réellement ces messieurs, il n'est pas facile de le définir. Aucun d'eux peut-être ne considérait au fond comme possible une intervention directe de la force publique dans une question de droit civil, dans l'interprétation d'un contrat de location. Tous savaient que même le gouvernement le plus conservateur n'aurait pas consenti à faire la sentinelle pour protéger les terres contre l'invasion des machines rouges. Mais peut-être attendait-on de la part de M. Luzzati quelqu'une de ces démonstrations qui, sans toucher au fond, sauvent les apparences. Ne pas intervenir, laisser la lutte entre propriétaires et travailleurs se débattre entre les seules forces des parties opposées, d'accord ! Mais certains accueils, certaines caresses, certains sourires encourageants à ces maudites coopératives rouges, non ! Giolitti lui aussi sait faire les yeux doux et donner des sourires pleins de promesses à la révolution, mais on peut bien le laisser abonder en courtoisie, attendu que, au fait, quand il est large de promesses, il est chiche de concessions, et ses poignées de main ne sont qu'une façon ingénieuse de tendre la main vide. Mais peut-être dans la paix des vacances se prépare le retour au pouvoir de celui qui est passé maître dans cette politique en apparence démocratique, en substance conservatrice et stationnaire, qui plaît présentement à la majorité des Italiens, politique de vie

tranquille achetée à n'importe quel prix et de juste milieu identifié avec l'idée de paix et de justice.

— Il ne serait du reste pas raisonnable de juger trop sévèrement l'éloquence pompeuse, un peu vaine et décorative de Luzzati, pas plus que l'habileté sceptique de Giolitti. Nous sentons tous que l'Italie, et peut-être pas seule, traverse actuellement une période de crise morale, caractérisée par un profond mécontentement de tout ce qui prévaut aujourd'hui, sans aucune perspective réconfortante de ce qui devrait exister. Un article de Giuseppe Frezzolini dans la *Voce* nous présente, avec quelque exagération, la mesure de cette confusion et de cette défiance générale. Défiance dans les méthodes et presque dans l'idéal de la démocratie, qui, selon Prezzolini, « ne représente qu'un abaissement de toute limite, pour faire croire qu'on a relevé les individus ; » défiance dans le fonctionnement des partis, qui se soutiennent par de mauvais moyens et tendent de plus en plus à se désagréger en groupes et en factions ; défiance vis-à-vis des tentatives du néo-nationalisme italien, qui n'est qu'un vain son de phrases rhétoriques ; défiance vis-à-vis de l'activité révolutionnaire, qui n'est souvent qu'une ambitieuse et stérile manie d'originalité. Et la plupart des gens se prévalent de l'absence de toute foi et de toute retenue pour s'abandonner plus librement à leurs propres trafics et à leur paresse. Quelques-uns seulement se tourmentent à trouver pour eux et pour les autres un idéal souverain, une règle impérative, une ligne de conduite. Et les échecs entraînent les uns à se mettre à l'écart, exagèrent chez d'autres l'habitude de la critique amère et rancunière, alimentent constamment dans les esprits l'antique tendance italienne à résoudre les plus graves questions par des phrases et le sourire d'un calme scepticisme. Que faire? se demande tristement le jeune publiciste florentin.

L'article a été beaucoup lu et commenté, signe évident qu'il touchait à des intérêts vitaux et reflétait, tout en l'exagérant peut-être, la préoccupation générale. Elle est assurément remarquable, la réponse qu'a donnée dans la *Voce* elle-même Giovianni Cena, écrivain distingué, à noble caractère. De cet écrit

de Cena, de celui de Prezzolini lui-même, et d'autres, il me semble qu'il résulte une conviction encore un peu vague, que je formulerai ainsi : Il faut renoncer à l'illusion de croire que le salut consiste à imaginer des idées et des systèmes de morale sociale et de politique à imposer à l'humanité. La matière de la vie s'adapte mal à nos idées, les tord et les dénature. Quelques grandes lignes directrices sont une règle suffisante et nécessaire à notre activité. Celle-ci doit commencer et se poursuivre dans le contact continuel de la réalité. Détruire une superstition, poursuivre une injustice, réveiller un esprit par un livre, un article de journal, un mot, retirer de la mine inépuisable des forces plébéiennes ce qui ne cesse de se perdre dans les exercices supérieurs de la vie, se mettre en état de comprendre ce que d'ordinaire nous négligeons, parce que nous le jugeons trop insignifiant et trop sec, en venir ou en revenir en un mot à un vigoureux empirisme sous la lumière de deux ou trois pensées idéales très supérieures, tel est, sinon le salut, du moins le premier pas du salut. Programme modeste et ardu, mais certainement bien plus fécond que celui généralement suivi, qui consiste, en un mot, à amener chaque jour à la vie quelqu'un de nos systèmes qu'il faudra détruire ou transformer.

— Heures troubles, en effet. Rien d'étonnant après cela si, au printemps dernier, l'Italie a célébré avec un si franc et si général enthousiasme le souvenir des heures lumineuses qui, il y a cinquante ans, accompagnèrent la légendaire expédition des Mille. Les faits sont connus pour quiconque sait dans le fatras des mémoires historiques discerner les événements les plus solennels et les plus gigantesques. Garibaldi, avec une poignée d'hommes mal armés, mal vêtus, lève l'ancre, une nuit, d'un écueil de Ligurie, aborde en Sicile, disperse des corps munis de l'armement le plus perfectionné, affronte et surmonte les trahisons, les embûches, les obstacles de toute espèce que lui opposent les hommes et la nature, et en peu de semaines conquiert un royaume, non pas pour lui ou pour ses idées personnelles, mais pour celui qui seul pouvait être le roi d'Italie. Faits connus, je le répète, et surtout, comme de juste, en Italie. Et pour-

tant le rappel qu'en ont fait, à l'occasion du cinquantième anniversaire, livres, journaux, orateurs, souleva dans les âmes italiennes une émotion et du même coup un étonnement, une admiration non sans mélange d'une certaine tristesse. Peu, je le crois, s'en sont tenus à écouter sans mot dire : quand de nombreuses voix éclatent dans notre cœur, nous les confondons comme si elles n'en formaient qu'une seule. Mais qui sait discerner parmi les choses de l'esprit entendit peut-être au milieu des bruyants éclats de son enthousiasme murmurer distinctement : « Cinquante ans seulement se sont écoulés depuis ces temps épiques. » Et aujourd'hui vivent encore quelques survivants de cette entreprise qui nous semble remonter aux temps de la défense des Thermopyles et se perdre dans le même brouillard. Et ces héros qui couraient à la mort comme à une fête, emportés par une de ces idées que le bon sens déclare utopie et folie, ces héros et ces martyrs étaient nos pères, les pères de notre pauvre race timide et bavarde, affairée à retirer confort et profit de cette patrie pour laquelle eux sont morts.

Tristes réflexions, tempérées pourtant chez beaucoup par cette voix profonde et inarticulée dans laquelle la conscience intime de l'homme murmure et respire sans se manifester. N'est-il pas vrai peut-être que plus nous sentons humilier notre petitesse et notre bassesse en face d'un glorieux passé, plus vivement nous sentons en nous le moteur des énergies occultes prêtes à reproduire les magnifiques exploits, aussitôt que les circonstances le voudront ou s'y prêteront ?

— J'ai déjà eu l'occasion de rappeler dans une de mes chroniques la surabondante production de volumes de vers en Italie. Me réservant de revenir une autre fois sur ce fait plutôt bizarre et étonnant pour qui constate le constant insuccès de presque toute la littérature poétique italienne, je me borne pour le moment à signaler deux recueils d'œuvres lyriques qui me semblent les plus dignes d'être relevés dans ces derniers mois. Les odes de Massimo Bontempelli (Modène-Bologne, Formiggini) manifestent un tempérament de poète austère, sinon riche en imagination. une pensée franche et brillante se maintenant dans la ligne

classique, une émotion soumise, bien que souvent douloureuse, un sentiment dans lequel se confond quelque chose de la douceur d'un saint François et de la dureté stoïcienne. — *Dal profondo*, tel est le titre qu'Ada Negri a mis à son nouveau recueil de vers (Milan, Treves). Ce sont les chants désolés, souvent désespérés, de la jeunesse qui se sent mourir. Et il s'y mêle quelque autre grande douleur que nous devinons profonde et sincère, bien qu'on n'y découvre qu'une ombre sourde et sans contours. Et la douleur personnelle en rappelle parfois une autre qui fournit à cette poétique voix lombarde la matière de ses premiers chants, la douleur des petits écrasés par l'injustice sociale ou par la fatalité de la vie. Bref, un livre ému et émouvant, dont les qualités d'inspiration et de sincérité sont pourtant diminuées çà et là par quelques ingénues tentatives de sage stylisation, à la façon d'Annunzio et de Pascoli.

CHRONIQUE ALLEMANDE

Propos de vacances. — Le salon de Rahel. — Marie d'Ebner-Eschenbach. — Le roman de Lassalle. — A propos d'Andersen. — La maison de Lessing. — Transformations du Zoo. — Sur Detlev de Liliencron.

Doudan raconte que lorsqu'il partait en voyage, il ne manquait jamais de se munir d'une bonne provision de livres. « En voyage, disait-il, les livres tiennent compagnie, même quand on ne les lit pas. Ils sont là. Ce sont alors les amis à qui on ne dit rien pour l'instant, mais avec qui l'on s'entend. Les livres sont des gens de mérite, moins les défauts des gens de mérite. »

Doudan avait raison, mais il y a livres et livres. Il en est qui sont comme de vieux amis éprouvés, dans la compagnie desquels on sait qu'on aura toujours du plaisir ; il en est d'autres qui ne peuvent être que des compagnons d'une heure, que l'occasion met sous la main et qui sont comme des étrangers qu'un hasard de voyage nous fait rencontrer en chemin de fer.

Et ce qu'il faut dire aussi, c'est que ceux-ci sont les plus nombreux : ce sont du moins ceux que connaissent surtout les critiques et les chroniqueurs.

Cet été, par extraordinaire, nous avons eu la bonne aubaine d'en rencontrer quelques-uns d'intéressants, et, parmi ceux-ci, celui que M. Jean-Edouard Spenlé, professeur à l'université d'Aix-Marseille, vient de consacrer à Rahel [1]. Ce n'est pas la première fois que cette femme d'une personnalité incomparable, qui joua un rôle si important dans la vie intellectuelle berlinoise du premier tiers du dix-neuvième siècle, a sollicité un historien; mais ceux qui se sont essayés à faire son portrait en Allemagne, Schmidt-Weissenfels par exemple et Berdrow, n'y ont guère réussi. Ellen Key a été plus heureuse, mais son étude, pour pénétrante qu'elle soit, ne nous donne point une idée complète de la richesse de nature du modèle.

Aujourd'hui, grâce à M. Spenlé, nous sommes servis à souhait. Son livre est à la fois la biographie psychologique la plus nuancée et la plus fine qu'on puisse rêver et un livre d'histoire littéraire très précieux. Suivant Rahel dans tous les milieux par où elle passa, il nous décrit tour à tour le monde juif berlinois de son enfance et de sa jeunesse, le monde lettré qu'elle fréquenta ensuite, Vienne au temps du fameux congrès et Berlin sous la Restauration. Et dans ces divers milieux on voit évoluer les personnages les plus divers : Pauline Wiesel, Mme de Staël, Benjamin Constant, le prince de Ligne, Guillaume Schlegel, Frédéric Gentz, le prince Louis-Ferdinand, Edouard Gans, Henri Heine et Bettina. C'est un des charmes de cet ouvrage que l'art avec lequel M. Spenlé brosse ses portraits ; le plus nuancé est certes celui de Rahel, mais je trouve bien amusant celui qu'il trace du mari, Varnhagen d'Ense : on n'a point encore, je crois, analysé avec plus de finesse cette nature énigmatique. M. Spenlé nous dit que, pour écrire son livre, il n'a point fouillé « dans les ossuaires qui s'appellent les traités de la littérature », mais qu'il a interrogé les vivants d'autrefois en compulsant leurs

[1] *Rahel : Mme Varnhagen von Ense.* Histoire d'un salon romantique en Allemagne. Paris, Hachette, 1910.

lettres et leurs mémoires, lesquels, ajoute-t-il, « apportent les pulsations pour ainsi dire vibrantes et chaudes » de cette époque accidentée et tourmentée du romantisme allemand de la fin du dix-huitième et du début du dix-neuvième siècle. C'est pour cela que son livre est si bon. Nous n'avons que trop chez nous de ces études copieuses, détaillées, fastidieuses, dont les auteurs ne veulent rien laisser ignorer de la vie de leurs héros et il n'est peut-être pas mauvais que de temps en temps un Français bien renseigné et qui sache écrire mette un peu de clarté dans ces matières.

— Un autre aimable volume que les vacances ont apporté est le dernier livre de Marie d'Ebner-Eschenbach, *Genrebilder* [1]. Ce sont bien en effet des tableaux de genre qui, comme des toiles hollandaises, minutieusement peintes, font tour à tour défiler sous nos yeux une station balnéaire élégante, des gentilhommières de Moravie, la maison d'un régisseur de grand domaine, le château seigneurial d'une vieille demoiselle, le presbytère d'un curé de campagne, un intérieur bourgeois. Mais, mieux encore que les lieux et les maisons, Mme d'Ebner-Eschenbach s'entend à peindre les âmes. Son monde est aussi varié que bien rendu. Il faudrait prendre histoire après histoire pour montrer la finesse d'observation de chaque caractère. Et quelle bonhomie narquoise et souriante dans le récit ! On dirait qu'elle a fait le tour de toute chose et qu'elle a tout compris. Aucun ridicule humain ne lui échappe. Mais avec quelle touche légère elle l'indique ! Jamais un trait chargé, jamais une caricature. Avec l'âge son expérience s'est accrue, mais aussi sa générosité et sa bonté. Je ne crois pas qu'elle ait jamais écrit pages plus fines, plus profondes et d'un optimisme plus généreux que celles de ces nouvelles : *Tôt ou tard*, *Sous le charme*, *Le bal de Fritz*, *Le scieur de bois*, *Incorrigible*, *La vie de tous les jours*. Toutes ont quelque chose d'apaisant et de réconfortant. Mme d'Ebner-Eschenbach fait songer à George Sand grand'mère, la bonne dame de Nohant, devenue avec les ans si indulgente, si compréhensive. Oh ! comme sa littérature, sortie plus encore du cœur que du cerveau, vous

[1] *Erzählungen*. Berlin, Verlag von Gebrüder Paetel, 1910.

repose de certains littérateurs à la mode, esthètes, nietzschéens et poseurs !

— On connaît l'histoire tragique du malheureux Lassalle, qui, amoureux d'Hélène de Dönniges, fille d'un ministre bavarois, mourut en duel de la main de son rival, Yanco de Racowitza. La principale héroïne de l'aventure, Hélène de Dönniges, devenue Mme de Schewitsch, vient de raconter cette histoire à la fois pour se justifier et pour faire comprendre Lassalle [1]. C'est une vieille dame qui a déjà un pied dans la tombe et qui croit que son devoir est de dire la vérité aux générations nouvelles. Elle se déclare, dans son avant-propos, absolument dépourvue de préjugés et c'est aux êtres libres qui se sont affranchis de toutes les idées de la morale courante qu'elle dédie son livre. Son existence fut très accidentée et elle s'en glorifie plutôt qu'elle ne s'en accuse : elle a connu les délices de l'amour libre, hors de la contrainte des lois et des conventions sociales, et c'est une joie qui illumine encore sa vieillesse.

« Jamais, dit-elle, je n'oublierai cette nuit d'ivresse, avec le parfum des fleurs, le chant du rossignol, au bord de cette mer argentée par les rayons de la lune, sous ce ciel d'été d'un bleu noir. Jamais la vieille lune ne vit spectacle plus beau et plus ardent. C'est pourquoi je répète toujours : « O nuit bénie ! »

Elle avait alors quinze ans et Lassalle n'était pas encore venu. Elle s'était, peu après, fiancée avec un colonel italien, puis avait rompu ses fiançailles, et dès lors flirts et fiançailles se succédèrent en nombre illimité. Yanco de Racowitza, prince valaque qu'elle avait rencontré chez sa grand'mère à Berlin, fut un de ces fiancés. Mais, quand elle connut Lassalle, elle lui tourna le dos. Son père, ministre du roi de Bavière, ne voulut point entendre parler de mariage avec Lassalle, juif et de plus socialiste. Il était à Genève et, pour empêcher la chose, il appela à la rescousse Yanco. Lassalle, ivre de fureur, provoqua ce dernier en duel et fut tué dans la rencontre. Hélène de Dönniges dit qu'elle en conçut un chagrin immense, mais cela ne l'empêcha point quelques mois plus tard d'épouser le meurtrier de son

[1] *Von Anderen und mir*. Berlin, Verlag von Gebrüder Paetel, 1910.

amant. Cette irresponsable qui, après la mort de Yanco, devait trouver deux autres maris, l'acteur Siegwart Friedmann et le baron russe Serge de Schewitsch, parle avec un grand détachement de la mort du pauvre Lassalle.

C'est la fatalité, dit-elle, et peu s'en faut qu'elle ne se considère comme un instrument de cette providence à rebours qui préside aux destinées du monde. « La puissante personnalité de Lassalle, par-dessus tout attirante, conquérante, dominatrice, dit-elle, est venue se heurter pour se briser à la faiblesse et à la lâcheté d'une petite âme de femme. » Samson et Dalila, quoi !

Mme de Schewitsch qui, pour publier ses *Mémoires*, a repris le nom du Valaque, son premier mari, révèle surtout dans ce livre l'âme d'une cabotine. Très snob, malgré ses prétentions à la haute philosophie, elle courait après toutes les célébrités. A Paris elle nous dit qu'elle faillit être présentée à l'impératrice Eugénie. Elle fut plus heureuse à Munich, où elle connut le malheureux roi Louis de Bavière et où elle vit d'autres grands hommes, Richard Wagner, Lenbach et Andersen. Oh ! oui, Mme de Racowitza fut une grande cabotine.

— A propos d'Andersen il faut signaler la faveur dont il jouit de plus en plus en Allemagne : cette année il n'a paru pas moins de quatre éditions de ses contes, dont les plus remarquables sont celles d'Eugène Diedrichs à Iéna et de Hans von Weber à Munich. Ces deux éditeurs ont apporté un soin extrême à l'élaboration des volumes. M. Diedrichs publie à la fois les contes et les romans ; les contes, classés par ordre chronologique, sont complets en quatre volumes ; la traduction en est nouvelle et due à la plume de Mme Etta Federn, qui a suivi le texte de près, tout en faisant une œuvre littéraire ; des dessins spécialement faits par Eudmund Hentze illustrent l'œuvre [1]. L'édition de M. Hans von Weber ne comprend qu'un choix de contes [2], mais ce sont les plus populaires et les plus originaux : *Une feuille du ciel*, *Les galoches fortunées*, *Le grand Claus et le petit Claus*, *Tölpel-*

[1] *Märchen und Geschichten*, vier Bände. — *Der Improvisator*, 1 Band. Iena, Eugen Diedrichs.

[2] Hans-Christian Andersen, *Märchen*. München, Hyperion-Verlag, 1910.

Hans, L'ombre, Les deux demoiselles, Le trésor, Le coffre volant, La petite sirène. L'impression du livre est parfaite et les illustrations de Walo von May, extrêmement nombreuses et drôles, en sont le plus bel ornement. On ne saurait donc trouver meilleure occasion de reprendre contact avec ce conteur délicieux, poète incomparable qui fait encore la joie des grands et des petits. Aucun écrivain au même degré qu'Andersen n'a su rendre la poésie des humbles choses qui font la joie des enfants : les soldats de plomb, les bateaux faits avec de vieux journaux, les théâtres en papier, les découpures d'images. A toute chose il prête vie, faisant converser la grosse aiguille avec la bouillotte, les allumettes avec le pot de fer, le panier à marché avec le seau, le briquet avec le balai, les assiettes avec les pincettes. Personne comme lui ne sait décrire les surprises que révèlent les vieilles maisons, avec leurs grands bahuts en chêne bizarrement sculptés, leurs recoins, leurs armoires, leurs greniers remplis de trésors. Et les mystères de la basse-cour ou des mares où barbotent les canards n'ont pour lui pas de secrets. Quelle poésie aussi, quand il décrit les arbres de la forêt, la verdure, les eaux courantes, les fleurs, les oiseaux, les papillons et toutes les bestioles qui vivent sous l'herbe ! Paysagiste merveilleux, en deux traits de plume il fait revivre les aspects de la campagne : « Le chanvre était en fleur. Les fleurs du chanvre sont bleues, admirablement belles, molles comme les ailes d'un moucheron et encore plus fines. » Ou ceci : « Les rayons de soleil éclairaient de tout leur éclat un vieux domaine entouré de larges fossés, et de grandes feuilles de bardane descendaient du mur jusque dans l'eau ; elles étaient si hautes que les petits enfants pouvaient se cacher dessous, et qu'au milieu d'elles on pouvait trouver une solitude aussi sauvage qu'au centre de la forêt. »

Oui, Hans Andersen est un des écrivains les plus savoureux qui se connaissent et c'est pourquoi on doit applaudir à deux mains à tous les efforts faits par les éditeurs pour propager ses œuvres.

— Encore une maison du vieux Berlin à laquelle se rattachent d'intéressants souvenirs qui va disparaître ! C'est celle que Les-

sing occupa de 1765 à 1767 et où il acheva *Minna von Barnhelm*. Il venait de Breslau et il s'installa chez son ami le graveur Schlenen. La rue portait alors le long nom de : *Die Kaye längs dem Gräben linker Hand*. Aujourd'hui on l'appelle plus simplement Königsgraben et la maison de Lessing porte le numéro 10. Tout près se trouvait autrefois un cabaret où l'écrivain se rencontrait avec Ramler et d'autres joyeux compagnons. La maison, à deux étages, est de très modeste apparence ; au-dessus de la porte d'entrée on voit un buste de l'écrivain et sur une plaque on lit cette inscription : « C'est ici que Lessing a composé *Minna de Barnhelm*. » Depuis quelques années on a installé là un musée dont le critique musical Richard Kruse a été l'initiateur. Il y a groupé tous les objets relatifs à Lessing, les photographies de lieux où il vécut, ses portraits ou ceux d'amis, des programmes de théâtre, des éditions princeps, des lettres et différents meubles, entre autres une commode et sa table de travail. Il va falloir transporter tout cela ailleurs, car la maison est condamnée. Nouvelle victime du Grand Berlin qui s'étend partout, on va la raser avec d'autres immeubles avoisinants pour faire de la place aux immenses magasins Tietz de l'Alexanderplatz. C'est la dernière des maisons qu'habita Lessing qui disparaît ; les autres, celle de la Spandaustrasse où il séjourna de 1748 à 1752, quand il vint la première fois à Berlin, puis celle du Nicolaikirchhof où il vécut de 1752 à 1755, puis celle de la Leipzigerstrasse où il demeura une année, de 1755 à 1756, ont déjà été rasées.

— Les Berlinois disent volontiers : « Il n'y a qu'un Zoo au monde. » Zoo est le jardin zoologique de la capitale. Situé au centre de la ville, il est, avec ses beaux arbres, ses pelouses, sa verdure et ses animaux, non seulement un lieu de récréation scientifique, mais aussi une place que l'on recherche en été pour ses ombrages et sa fraîcheur. C'est par milliers qu'on voit les enfants du Berlin W s'y ébattre. La direction, toujours soucieuse d'en augmenter les attraits, avait déjà, il y a quelques années, logé un certain nombre d'animaux dans des édifices rappelant l'architecture de leurs pays d'origine ; c'est ainsi que l'éléphant

se trouve dans une pagode hindoue, les antilopes dans une mosquée, les oiseaux dans une volière de style oriental et les échassiers dans des huttes japonaises. Récemment chevaux, ânes, zèbres, onagres ont été installés dans de longs bâtiments qui rappellent à la fois l'architecture arabe et l'architecture turcomane. Et tout autour de ces maisons on a installé steppes, marécages, rochers ou halliers, qui donnent une idée des pays habités par les animaux. Tout le monde va pouvoir prendre au Zoo des leçons de chose instructives. N'est-ce pas une idée que préconisaient déjà Bouvard et Pécuchet?

— Juste un an après sa mort on a élevé à Detlev de Liliencron un monument funéraire dans le petit cimetière d'Altrahlstedt, le faubourg de Hambourg où il passa les dernières années de sa vie. On sait que le poète laissait les siens dans un état voisin de la misère. Une souscription publique a fourni en quelques mois 40,000 marks qui aideront à élever ses enfants. Mais ce qu'il y a de plus réjouissant, c'est de voir que les œuvres de l'écrivain, qui jusqu'alors n'avaient point pénétré dans le grand public, sont devenues tout à coup populaires. Même *Poggfred*, cette épopée fantaisiste où Detlev a mis tant de lui-même, est parvenu à sa onzième édition. Les œuvres posthumes, publiées par Richard Dehmel, *Letzte Ernte* et *Gute Nacht*, et le roman autobiographique, *Leben und Lüge*, qui parut en 1908, ont eu un succès qui a dépassé celui des premières œuvres de début, pourtant bien plus importantes. Mais le livre qui bénéficie surtout de cette tardive popularité du poète, ce sont les *Kriegsnovellen*, dont on a imprimé l'année dernière le centième mille et dont l'édition populaire de Scherl a eté vendue à plus de trois cent mille exemplaires. Cette gloire posthume est un peu attristante lorsqu'on songe que Detlev fut souvent arrêté par la misère dans sa carrière d'écrivain et qu'il y eut même des jours où il connut la faim. On le voit dans ses lettres, surtout dans celles qu'il écrivit de Kellinghusen, entre 1885 et 1889. Obligé de quitter le service de l'Etat à cause de ses dettes, il s'exprime ainsi le 1er janvier 1886 : « Les plaintes de mes créanciers sont parvenues jusqu'au ministère.... J'ai dû donner ma démission. Au mo-

ment où j'écris, on ne me ferait pas crédit de cinq pfennigs de moutarde. L'autre jour, j'ai pu enfin me mettre quelque chose sous la dent. Cela m'a permis de finir d'un trait de plume *Der Trifels und Palermo* que j'avais commencé il y a trois mois. Je n'avais pas même assez d'argent pour acheter du papier. Les souffrances que j'ai endurées sont inexprimables. »

En avril 1886 le poète reçoit de la Fondation Schiller un don de 300 marks, mais il n'a pas même touché la somme que les créanciers harcèlent déjà sa porte : « Avant que le facteur m'eût apporté le mandat, dit-il, toute la ville — oh ! petite ville — était réunie devant ma maison et trois minutes après l'argent n'était déjà plus dans mes mains. De telles scènes défient la description. Depuis quatre jours je n'ai pas tracé une ligne. Ces trois cents marks ne m'ont pas apporté une étincelle de joie, seulement de l'horreur ! »

Les lettres de Detlev de Liliencron ont paru et paraissent encore dans la *Neue Rundschau ;* le poète Richard Dehmel en annonce la publication pour le milieu de septembre. Nous y reviendrons alors à loisir.

CHRONIQUE AMÉRICAINE

Le championnat mondial de la boxe. — Emeutes de race causées par le triomphe du champion nègre. — La croisade pour un « raisonnable » 4 juillet. — Grandeur et décadence de la 5e Avenue. — La vente Yerkes. — Fausses œuvres d'art. — Deux nouveaux Etats de l'Union. — Bibliographie.

Le 4 juillet, le jour de la fête nationale des Etats-Unis, a présenté cette année un intérêt exceptionnel. Malheureusement ce n'est pas au point de vue patriotique, mais bien sous le simple rapport d'un concours de boxe, pour le « championnat mondial des poids lourds. » La lutte Jeffries-Johnson, on ne saurait le nier, a défrayé plus de conversations, a rempli plus de colonnes de journaux et attiré plus d'attention que l'entrevue de M. Taft

avec M. Roosevelt et la nouvelle loi qui augmente le contrôle de l'Etat sur les voies ferrées.

L'Américain raffole des sports, le fait est bien connu ; toutefois il fallait un événement comme celui-ci pour montrer que, contrairement à l'espoir des sages et des moralistes, cette passion n'a rien perdu de sa force en ce qui concerne le brutal *prize fight*. Et cependant, au fond, l'immense majorité des gens, si vous leur demandiez leur opinion en temps ordinaire, déclareraient ces pugilats une honte pour l'humanité, un déplorable exemple pour la jeunesse et pour ces immigrants que nous avons la prétention de moraliser. Dans un grand nombre d'Etats ou de cités ces concours sont prohibés, à telles enseignes que dans les circonstances présentes la Californie elle-même, qui ne brille pas par sa pudibonderie et où une multitude de *contests* de ce genre ont eu lieu, s'est opposée au dernier moment à la lutte. Champions, entraîneurs, organisateurs, reporters et sportsmen ont dû chercher refuge à Reno, en Névada, la Mecque des époux en quête de divorce et, en général, des personnes aimant les lois débonnaires et élastiques. Certainement il y a quelque chose de réconfortant dans la pensée que les pugilistes de profession en sont réduits à des expédients pour livrer leurs combats. Mais... il ne faut pas se dissimuler que l'*honest people*. qui se croirait déshonoré d'avoir le concours dans ses murs, se réjouit *in petto* qu'il existe des localités où les champions puissent se mesurer. La preuve en est dans les immenses foules se bousculant sous un soleil de feu, au milieu de la poussière, aussi bien à Boston, — la ville-lumière, — qu'à San-Francisco, et depuis les villages puritains du Vermont jusqu'aux camps de mineurs du Colorado, pour lire les bulletins du *prize fight*. Dans ces foules, le grave professeur évite l'œil narquois de ses élèves, auxquels il a enseigné d'autres choses, mais il se rassérène en coudoyant l'*elder* de l'Eglise presbytérienne, tout penaud de la rencontre.... En somme, les bons habitants de Reno, sur qui l'on crie haro, sont-ils tant à blâmer ? Ils ont du moins le mérite d'agir ouvertement et sans hypocrisie.

Trouver une excuse pour cette attraction du concours de

boxe, il n'y faut pas songer. Les combats de gladiateurs, les jugements de Dieu avaient quelque grandeur dans leur barbarie. A repaître ses regards de cette lutte corps à corps, où les yeux se pochent et les nez s'écrasent, il n'y a que la satisfaction du pire instinct morbide qui sommeille dans les replis obscurs du cœur humain, dernier vestige sans doute de l'homme primitif! L'on peut en dire autant d'ailleurs des courses de six jours à bicyclette où hommes, femmes et enfants se pressent pour voir passer et repasser des concurrents hâves, aux yeux fous, à demi morts d'épuisement. L'attrait du pari mutuel ne suffit pas à expliquer cet état d'âme, car le nombre des parieurs est relativement restreint.

Soit dit en passant, les sommes en jeu furent en revanche assez souvent ridiculement élevées. Plusieurs sportsmen engagèrent 50 000 francs et l'on dit même que deux ou trois habitués du turf risquèrent 125 000 francs sur Jeffries, le champion blanc, qui fut battu. Dans diverses localités il se forma des sortes de clubs pariant contre des organisations analogues d'autres villes. C'est ainsi, par exemple, qu'Atlantic City avança 390 000 francs contre 200 000 de New-York. En général, Jeffries était le favori, avec le coefficient moyen de 10 contre 6 accordé à son compétiteur noir Johnson.

Dans toute cette affaire, bien des gens ont réalisé un joli denier. Les champions d'abord. Le nègre Johnson reçut la somme rondelette de 200 000 dollars, soit 1 040 000 francs. Et son rival malheureux n'est pas trop à plaindre avec 175 000 dollars (910 000 francs). Les organisateurs du *prize fight*, de leur côté, sont parfaitement satisfaits du résultat de la lutte. Les 15 700 spectateurs versèrent environ 1 397 000 francs de prix d'admission dans l'arène. L'énormité de cette somme se comprend quand on constate que 1258 enthousiastes donnèrent 250 francs par place et qu'aucun siège n'en coûtait moins de 50. Les deux impresarios, en définitive, firent un bénéfice net d'à peu près 625 000 francs.

Et dans tout cela nous n'avons pas fait entrer un article im-

portant aujourd'hui : la vente du droit de prendre et exploiter les photographies cinématographiques. Important est le mot, car le vainqueur vient de vendre son tiers d'intérêt pour 250 000 francs environ et le vaincu a reçu pour le sien 343 000.

Si l'on considère tout cet argent et qu'on pense aux sommes dépensées en outre par des milliers de gens venus en Névada de divers points de l'Union pour assister à la lutte et qui pour la plupart supportèrent de véritables souffrances par suite de la chaleur torride, du manque de sommeil et de l'impossibilité de se procurer parfois de quoi apaiser leur faim, on se demande où peut s'arrêter la folie humaine.

— Mais ce n'est pas tout, malheureusement. Ainsi qu'il était possible de s'y attendre, le triomphe du champion noir a causé parmi la population de couleur de tout le pays une effervescence dont on n'est pas près de voir la fin. Les résultats de la lutte étaient à peine connus que déjà des émeutes éclataient à Chicago, où trente-six individus durent être emprisonnés, à Pueblo, en Colorado, où trente personnes furent blessées, en Virginie, Texas, Arkansas, Kentucky, à Washington, à Kansas City, à New-York même, où il n'y a pas eu moins de dix-sept échauffourées. Non seulement les nègres ont eu maille à partir avec les blancs, mais dans leur frénésie ils ont massacré des gens de leur couleur. On cite entre autres un noir de Trinidad, en Colorado, qui tua sa propre sœur d'un coup de revolver parce qu'elle ne se réjouissait pas assez de la victoire de Johnson. En présence de cette surexcitation, il y aurait du danger, surtout dans le Sud, à permettre les reproductions de la lutte par le cinématographe. Beaucoup de conseils municipaux s'occupent de préparer des ordonnances spéciales sur ce point. Ici aussi il faut s'attendre à une opposition désespérée de la part des intéressés, car certaines entreprises ont payé des centaines de mille francs pour se procurer les « films. »

En résumé, bien du trouble, de l'argent gaspillé et du sang versé sans excuse raisonnable.

— Ces faits sont d'autant plus attristants que, comme nous l'avons dit déjà, ils se trouvent rattachés à la célébration de la

fête nationale. Les signataires de la Déclaration d'indépendance doivent se retourner dans leur tombe s'ils voient combien le 4 juillet a peu à peu dégénéré. Il y a pourtant une ombre d'espoir à l'horizon. Le nombre formidable d'accidents provoqués, surtout parmi les enfants, par la déplorable coutume de fêter ce jour au moyen de décharges pyrotechniques de toutes espèces, a fini par émouvoir l'opinion publique. Il est juste de rendre un tribut à la presse pour sa vigoureuse campagne contre le mal sans cesse grandissant. Par ses articles populaires, ses dessins parlant aux yeux, elle a évidemment contribué beaucoup à l'organisation du mouvement actuel en faveur d'un *sane Fourth*, un 4 (juillet) raisonnable. Cette année, les résultats s'en font déjà sentir. Presque toutes les grandes cités ont pris des mesures pour restreindre ou défendre l'emploi des pétards, fusées à main, canons et autres instruments aussi dangereux pour ceux qui les manient qu'insupportables pour les passants et les gens nerveux. Et, ce qui est mieux, il s'est produit spontanément, de la part de la jeunesse des écoles, des résolutions « sages » ; l'engagement de s'abstenir de faire parler la poudre. Diverses municipalités, pour occuper les enfants, ont organisé des cortèges, des spectacles patriotiques et pris à leur charge les feux d'artifice, laissés auparavant à l'initiative individuelle. Les petites villes sont plus lentes à entrer dans le mouvement, sans doute parce qu'il y est plus difficile aux édiles de résister à l'influence des négociants locaux, lesquels comptent toujours sur un profit considérable par suite de la vente des pièces d'artifice et n'ont guère cure des accidents.

Les manufacturiers de pétards et engins de cette espèce font entendre des doléances, cela va sans dire. Ils se retranchent derrière cette considération que si le mouvement en question se généralise, nombre d'ouvriers vont se trouver privés d'ouvrage. Toutefois, cet argument soi-disant économique perd singulièrement de sa force en présence des statistiques de morts et blessés dressées après les célébrations du 4 juillet depuis un demi-siècle. D'autre part, il arrive constamment que les nouvelles inventions, les changements d'habitude ou de mode, l'intérêt général en un

mot, causent dans les affaires privées des ouvriers, employés ou employeurs des perturbations temporaires. Comme toute autre lutte, celle pour le progrès doit compter ses victimes.

— Tout change, et bien vite, au temps où nous vivons, surtout en Amérique. Ne voilà-t-il pas que la fameuse 5e Avenue, à New-York, la rue des millionnaires, commence à perdre de sa popularité et de son éclat! En mai dernier, lorsque M. George Gould fit don à sa fille, qui se mariait, d'un palais sur cette avenue, ce fut presque un événement. Un agent d'affaires bien connu fit remarquer à cette occasion que ce genre de cadeau de noce, pour ainsi dire obligatoire parmi les richissimes New-Yorkais il y a dix ou quinze ans, est devenu une rareté. C'était même là une source de beaux profits pour les *real estate men* — les « marchands de biens » — que ces occasions fréquentes de vendre des immeubles variant de 250000 à 2500000 francs. Pourvu que l'entrée de ces maisons fût sur l'Avenue, peu importait l'étendue de la façade; on bâtissait surtout en profondeur, et de cette façon la célèbre artère pouvait fournir un nombre considérable de *mansions*. L'établissement d'un jeune couple dans une de celles-ci était considéré comme le premier pas indispensable vers l'introduction du nouveau ménage au sein des « 400. »

Aujourd'hui, il est de mode de doter les jeunes mariés d'une élégante maison à la campagne, où ils puissent combiner le confort tout à fait moderne avec les plaisirs de l'existence de *country gentleman*. L'île de Long-Island, en face de New-York, avec ses paysages rappelant le sud de la Grande-Bretagne, les rives de l'Hudson, si accidentées et si poétiques, et le nord de Jersey, qu'on a justement appelé l'Argonne américaine, se peuplent de millionnaires. Morristown, en New-Jersey, en compte déjà 73. Mais c'est le comté de Westchester qui tient la palme, au point de vue de la beauté et de l'étendue des résidences. D'une hauteur près de White-Plains, on peut distinguer avec une lorgnette quarante-six collines faisant partie chacune de la propriété de quelque ex-résident de la 5e Avenue. Certaines de ces terres, couvrant cent ou deux cents hectares, sont

des copies presque parfaites, et souvent perfectionnées, de *country places* anglaises. Mais les palais qui s'y élèvent défient parfois toute comparaison, car, à côté de chambres, de salons, d'escaliers transportés pièce par pièce de quelque château d'Europe, ils contiennent des aménagements splendides pour la gymnastique, les sports de toutes sortes. Dans bien des cas, il y a assez de place, aux alentours de la maison, pour l'établissement de *shooting preserves* — chasses réservées — ou tout au moins de champs de polo.

Quelles sont les raisons de ce changement d'habitudes chez les nababs new-yorkais ? Il y en a plusieurs. D'une part l'exemple de la Grande-Bretagne ; puis l'influence des idées modernes sur « la vie en plein air. » D'autre part, la 5e Avenue a été envahie, à coups de dollars, par des richards de province, en grande partie de Pittsburg. On a vu s'y établir des ultra-nouveaux riches de l'Ouest, des Israélites qui ont amassé des millions, dans la basse ville, par le commerce des confections. Quoique les « 400 », en leur ensemble, n'aient pas le droit de se montrer très difficiles en matière d'ancêtres, ils ne se sont plus sentis chez eux ; et cela n'a pas peu contribué à leur exode vers les champs. Enfin, petit à petit, le règne de l'automobile a rendu l'équitation, la conduite des équipages compliquées et désagréables en ville, et les amateurs de ce genre de sport ont trouvé là une raison de plus pour délaisser l'Avenue. Celle-ci, il est aisé de le prévoir, est appelée à disparaître, en tant que rue de résidences princières, car les millionnaires provinciaux qui en chassent les anciens occupants ne tarderont pas à suivre ces derniers à la campagne pour rester fashionables ; et d'un autre côté, la grande artère est la proie que vise depuis longtemps le commerce de luxe. Ce dernier a déjà, dans sa marche incessante vers le nord de l'île de Manhattan, accaparé la moitié de la fameuse avenue qui, ainsi, se transforme peu à peu, de « faubourg Saint-Germain » en « rue de la Paix. »

— Un symptôme caractéristique de la transformation de la 5e Avenue s'est vu également, il y a quelques mois, lors de la mise en vente du « palais » Yerkes. Bien que cette résidence soit une

des plus somptueuses et des plus confortables de cette rue merveilleuse, elle ne rencontra aucun acheteur parmi les familles de New-York et elle passa entre les mains de spéculateurs.

Cette vente Yerkes, du reste, a fait époque : il y avait là des trésors comme on n'en voit pas souvent, même dans la métropole de la richesse. Le produit des enchères de la collection complète monta à 2 207 866 dollars, soit 11 480 903 francs. Le clou de l'affaire fut le *Portrait de femme* de Frans Hals, qui rapporta 137 000 dollars (612 400 fr.), la plus haute somme payée jusqu'ici, aux Etats-Unis, pour un tableau. La mise à prix avait été de 25 000 dollars. L'acquéreur étant, non un particulier, mais la maison Knœdler & Cº, il est évident que le chef-d'œuvre de Hals est destiné, dans quelque transaction future, à s'approcher bien près du million de francs. Un Rembrandt, — le *Portrait d'un rabbin*, — fut adjugé à 51 400 dollars ; deux autres Rembrandt se vendirent 32 et 34 000 dollars. Un Hobbema, — *Vue en Westphalie*, — atteignit 48 000 dollars ; un Pierre-Paul Rubens, — *Ixion et Héra*, — 20 500.

On voyait là aussi une belle collection de vieilles serrures et clefs, des rapières, et l'épée de Cromwell, qu'un amateur de Brooklyn acheta pour 6000 francs. Bien que plusieurs agents anglais, français, allemands et hollandais fussent présents, le nombre des tableaux ou objets divers acquis par eux est comparativement restreint ; les œuvres les plus coûteuses semblent devoir rester en Amérique, — comme toujours.

— On le voit, les Rembrandt sont restés fermes, pour employer l'expression financière, malgré les bruits défavorables répandus en France par la *Patrie*, et en vertu desquels 80 % des toiles de ce maitre actuellement en Amérique seraient des contrefaçons. Il y a sans doute quelque exagération dans ces affirmations.

Mais la fameuse affaire Glatigny, qui s'est déroulée à Tours, et dont les lecteurs de la *Bibliothèque Universelle* ont pu suivre les péripéties, donne à penser que Mrs Paine, de New-York, est loin d'être la seule collectionneuse qui ait été trompée en Europe. Le nombre des œuvres attribuées à certains peintres, tels

que Turner, est si grand, qu'il fait songer aux morceaux de la « vraie croix », avec lesquels on pourrait presque bâtir une maison à deux étages. Et il est notoire qu'un artiste français bien connu s'est écrié, en voyant quelques-unes de ses toiles dans la collection naissante d'un Américain : « Je suis prêt à envoyer mes témoins à l'individu qui m'a déclaré l'auteur de ces croûtes ! »

Sans aucun doute, des fraudes sont constamment commises, aussi, en matière d'ameublements, de porcelaines, etc. Personnellement, nous en savons des exemples. Le plus frappant de ceux-ci est le cas d'un New-Yorkais qui avait rapporté d'Europe, à grands frais, une superbe table de salle à manger garantie du XVIIe siècle. Comme il la montrait à un ami, grand négociant en meubles, ce dernier, après un court examen, lui conseilla de faire retourner le meuble : entre deux traverses se lisait la marque bien connue d'une maison de Grand-Rapids, en Michigan....

— Pour passer à un sujet de plus d'envergure, nous mentionnerons l'admission, dans l'Union, des deux territoires d'Arizona et Nouveau-Mexique. L'événement a son importance, parce qu'il marque la fin de cette construction lente et pleine de prudence de la grande fédération, qui commença il y a 123 ans. Il ne reste plus, sur le continent, d'autre territoire qu'Alaska ; celle-ci n'étant pas contiguë avec les Etats-Unis proprement dits ne peut pas, selon l'opinion des juristes, être adoptée dans l'Union.

La dernière période de vingt et un ans qui s'est écoulée depuis l'avènement de Benjamin Harrisson à la présidence a été particulièrement féconde en admissions ; le drapeau s'est enrichi de neuf étoiles.

Il n'y avait aucune raison, du reste, pour retarder davantage l'élévation de ces derniers territoires au rang d'Etats. L'Arizona possède 155 000 habitants, et le Nouveau-Mexique, 123 000. La valeur des propriétés dans le premier est estimée à 332 millions de dollars, et atteint dans l'autre 306 millions, ce qui donne par tête une richesse à peu près égale à celle existant dans de vieux

Etats de l'Ouest, tels que l'Iowa. Toutefois, l'administration avait pensé possible d'unir les deux territoires dans une seule *statehood*. Mais on s'est heurté à des préjugés de races et de partis politiques. Arizoniens et Nouveaux-Mexicains ne s'entendent pas. Ou plutôt les premiers ne s'accordent pas avec ceux-ci. Ils se plaignent à tort ou à raison d'être considérés par leurs voisins comme étant d'un échelon plus bas dans la hiérarchie sociale, au point de vue de l'instruction et de la culture intellectuelle. D'autre part, ils ont déclaré à plusieurs reprises qu'il leur serait impossible de s'unir avec cette population du Nouveau-Mexique trop mélangée, selon eux, et dont les habitudes sont différentes des leurs. Il est de fait que les deux régions n'ont pas la même origine, ni la même histoire. A divers points de vue, l'Arizona, plus jeune, plus entreprenant, fera plus de progrès seul que si son sort était lié avec celui du Nouveau-Mexique.

— Dana Estes & Co, de Boston, ont fait paraître il y a quelques mois le deuxième volume des *Letters and Journals of Samuel Gridley Howe*. Cet ouvrage offre infiniment plus d'intérêt que le tome 1er, car il couvre les années 1832 à 1876, c'est-à-dire la période la plus active de la vie du célèbre abolitionniste et philanthrope. Howe, on s'en souvient, a eu le rare mérite d'être un ami de l'humanité sans jamais tomber dans le domaine de la sensiblerie, ni dans celui des illusions. La meilleure preuve, peut-être, en est que cet homme qui, l'un des premiers aux Etats-Unis, s'adonna à l'amélioration du sort des aveugles, des sourds-muets, des idiots, de tous les malheureux en somme, ne voulut jamais donner son adhésion à la Société de la paix.

Les lettres de Howe sont pleines de détails curieux et inédits sur une époque agitée de l'histoire des Etats-Unis; et, cela va sans dire, il est nécessaire, pour les apprécier, d'être assez familiarisé avec les événements qui précédèrent la guerre civile. Le style en est souvent gracieux, imagé. Et, dans son ensemble, l'ouvrage est à recommander non seulement aux historiens, mais aux simples amateurs de questions historiques.

CHRONIQUE SUISSE

Toujours Jean-Jacques : les *Annales* ; les *Morceaux choisis* ; un roman. — Vinet ; Juste Olivier. — Marc Dufour. — Albert Anker. — A Aventicum. — Le « roman romand. » — *Vaine jeunesse.*

Il faut que ceux à qui Rousseau fait horreur s'arment de beaucoup de patience et de résignation : l'écrivain qu'ils chargent si volontiers de tous les péchés du romantisme et rendent responsable de tous les débordements de la démocratie, conserve, en dépit de ses méfaits, à cause de ses méfaits peut-être, un prestige attesté chaque jour par des publications nouvelles. A cet égard, nous ne savons rien de plus éloquent que la bibliographie qui termine le tome V des *Annales Jean-Jacques Rousseau*, récemment paru à Genève chez Jullien. Nous renvoyons les curieux à ce formidable catalogue (il remplit plus de 40 pages) des articles et des livres publiés dans la seule année 1908 sur le grand Genevois : ils verront combien est vivant encore celui qu'on a si souvent tué. Les années 1909 et 1910 n'ont pas dû être moins fécondes ; et l'on nous annonce l'apparition prochaine de travaux importants, qui continueront d'enrichir la littérature rousseauiste.

Ce même volume des *Annales* contient une série d'études d'un véritable prix : celle de M. D. Mornet sur les éditions de la *Nouvelle Héloïse* ; celle de M. Jean Morel sur les sources du second discours de Dijon ; celle — fort instructive — de M. Alexis François sur l'histoire du mot *romantique*. L'inédit a aussi sa part dans les *Annales*, témoin la très belle lettre que Jean-Jacques adressait de Chambéry, le 3 décembre 1736, à M. de Bonac, ambassadeur de France à Soleure, et qui appartient au Musée Condé, à Chantilly.

C'est encore à M. Daniel Mornet que nous devons un recueil de *Morceaux choisis* de J.-J. Rousseau, récemment parus dans la « Collection moderne des classiques » (Paris, H. Didier). La notice

biographique et littéraire, écrite par le professeur de Toulouse, est extrêmement bien faite et remarquablement impartiale ; elle dit ce qu'elle doit dire et le dit sobrement ; elle caractérise et résume avec netteté les ouvrages de Rousseau. Les fragments sont choisis avec un goût sûr et annotés avec une érudition qui ne l'est pas moins.

Quant à ceux qui ne craignent pas de rire un peu, même à propos de l'auteur d'*Emile*, nous leur recommandons comme une lecture divertissante le joli roman, plein d'humour, écrit par M. Louis Dumur et illustré par M. Gustave Wendt, *Le centenaire de Jean-Jacques* (éd. du *Mercure de France*). Ceux qui se souviennent des âpres discussions que déchaîna, en 1878, le projet du jubilé de J.-J. Rousseau, trouveront avec nous que la fantaisie de M. Dumur n'a pas eu besoin de prolonger beaucoup les lignes fournies par la réalité pour tracer une fort joyeuse caricature. Ce qui surtout la rend amusante, c'est que la querelle sévit au collège, parmi des bambins qui ne savent rien de Jean-Jacques et dont les opinions, farouchement exaltées, ne sont que l'écho des préjugés des parents, qui n'en savent guère plus long. La peinture des mœurs locales et de la gent écolière est relevée d'une pointe de malice dont il n'est pas besoin d'être genevois pour goûter la saveur aigrelette et piquante.

— Maints témoignages récents attestent que la Suisse française n'est pas près d'oublier ceux qui lui ont fait honneur. La Société d'édition Vinet, dont nous avons salué la fondation, vient de faire paraître un premier volume, contenant la réimpression des *Discours sur quelques sujets religieux*, qui avaient eu, dès 1831, quatre éditions du vivant de l'auteur et deux après sa mort. M. A. Chavan, professeur à Lausanne, a retracé dans une préface l'histoire de cet ouvrage, dont l'origine remonte au séjour de Bâle. Vinet écrivait de cette ville en 1831 : « Dans la persuasion que le moment est venu de s'adresser spécialement à la partie éclairée de la société, pour lui montrer ce que l'Evangile renferme de haute philosophie, de convenance avec les besoins intellectuels et moraux de l'humanité, j'ai conçu le dessein de publier quelques-uns de mes sermons.... »

M. Chavan nous dit le succès de ce recueil, les enrichissements et les modifications qu'il a subis. Le texte adopté pour l'édition nouvelle est celui de la quatrième édition, la dernière que l'auteur ait revue; les variantes des réimpressions successives sont indiquées en notes. Elles ne paraissent d'ailleurs point avoir une portée dogmatique très appréciable et confirment ainsi l'opinion de ceux qui croient que la pensée de Vinet a beaucoup moins « évolué » qu'on ne l'a souvent prétendu. Quoi qu'il en soit, l'originalité de ses discours est si profonde, le charme grave en est si pénétrant, qu'ils ont conservé pour les lecteurs du XXe siècle toute leur fraîcheur et toute leur sève. Il n'y a pas beaucoup de recueils de sermons dont on puisse dire que rien n'y a vieilli. C'est que l'Evangile ne vieillit pas.

— Si Vinet a sa statue à Lausanne, sur Montbenon, Juste Olivier, si méconnu de son vivant, n'a pas moins de trois monuments en terre vaudoise : l'un à Gryon, un autre à Eysins, un troisième au chef-lieu. Ce dernier, inaugure depuis notre précédente chronique, s'élève sur l'esplanade inférieure de Derrière-Bourg, en face, hélas ! des constructions mégalithiques qui ont pris la place de l'antique et belle rue de Bourg, récemment dévastée par la spéculation. Le monument représente un rocher alpestre supportant le buste du poète ; sur ce socle est figurée une ronde d'enfants, destinée, comme nous le révélait un journal, à « symboliser quelques-unes des plus heureuses inspirations de Juste Olivier. » On permettra à un vieil admirateur des *Chansons lointaines* et des *Chansons du soir* d'avouer qu'il ne saisit pas cette allusion. Autant on doit louer le fin et distingué talent de l'excellent sculpteur M. Lugeon, autant il est permis de demeurer perplexe devant cette ronde imprévue d'enfants joufflus et potelés. Car l'enfance tient fort peu de place dans l'œuvre du poète vaudois. La chanson souvent citée,

Coquins d'enfants, chers petits bien-aimés...

n'est pas seulement une des moins bonnes qu'il ait écrites ; elle est un accident presque unique dans son œuvre. Alléguera-t-on les chansons de nourrice et les ritournelles populaires telles

que les *Marionnettes* ou le *Chevalier du guet* ? Mais ce serait une étrange méprise de voir dans les « vieux refrains » de la poésie enfantine ; rien, en vérité, n'est moins « enfantin » que cette poésie philosophique, dont l'originalité précisément consiste à revêtir d'une forme puérile et naïve des pensées graves et hautes. Si l'on tenait à évoquer, à côté de l'image du poète, une figure symbolique, il y en avait une qui, pour tout lecteur pénétré de l'œuvre d'Olivier, s'imposait, à savoir celle de Sylvion, sa dernière création, et la plus originale. Dans le roman de *Fins-Hauts*, qui parut peu avant sa mort, on voit apparaître par intervalles un petit berger, d'allure fantasque et mystérieuse, qui sait tous les secrets de la montagne, qui s'exprime en un langage vaguement cadencé, orné de rimes frustes, et offre aux passants son bouquet de fleurs des Alpes, encore humides de la rosée du matin : c'est Sylvion. Ce sauvage petit être, moitié pâtre, moitié sylphe, incarne avec une grâce troublante la poésie à la fois rêveuse et subtile, ingénue et profonde, de Juste Olivier ; il représente à merveille ce qu'il y a de vague et d'indécis dans son art, dans son expression ; il personnifie ce « génie du lieu » que, sa vie durant, Olivier tenta de faire parler, qui balbutie plus qu'il ne s'exprime et dont les refrains inachevés ne sont entendus que de ceux qui se sont donnés à lui. Sylvion, c'est la suprême confidence du vieux rêveur, à l'heure du déclin. Olivier n'a rien créé de plus personnel, et l'on souhaiterait que, sur trois monuments dédiés à l'auteur des *Fins-Hauts*, il y en eût un où fût évoquée la figure en laquelle il semble avoir résumé son inspiration et sa mélancolique destinée.

— Quelle destinée lumineuse, au contraire, que celle du Dr Marc Dufour, qui vient de mourir à Lausanne en pleine activité, en pleine renommée ! Il fut heureux par ses dons naturels, heureux par son activité, dépensée à soulager la souffrance humaine, heureux dans sa brusque mort (si c'est un bonheur de mourir sans le savoir). Elle est enviable, l'utile et brillante carrière de cet oculiste de grande science et de grand cœur, à qui il fut donné d'accomplir tant de bien. C'était une riche na-

ture d'homme d'action, équilibrée, cordiale, rayonnante. Ses clients devenaient tous ses amis, parce qu'à chacun il se donnait. Les plus humbles se sentaient réconfortés par son geste d'accueil; les intellectuels les plus raffinés étaient séduits et conquis par son charme; et tous aimaient ce médecin des yeux qui faisait reculer les ténèbres. A son cœur chaud, il joignait une intelligence ouverte à tout ce qui est digne d'intérêt; il goûtait dans sa plénitude les joies de la vie de l'esprit. Enfin, il a contribué pour une grande part à entretenir dans le monde cette renommée médicale dont Lausanne est justement fière et qui ne date ni de ce siècle, ni même du précédent.

— Ce fut aussi un homme heureux qu'Albert Anker, l'artiste populaire mort à Anet le 16 juillet, dans cette vieille maison rustique où il était né, où il revenait chaque année, où il a achevé sa laborieuse carrière. Car il a travaillé jusqu'au dernier jour; il laisse une œuvre considérable que connaissent et apprécient tous les Suisses. C'est que cette œuvre est celle d'un peintre de genre, et que la peinture de genre est, grâce au sujet, accessible à tous, même à ceux que l'art laisse indifférents; c'est aussi qu'Albert Anker s'est inspiré presque uniquement des mœurs de la campagne bernoise et des épisodes de notre histoire nationale. C'est enfin qu'il déployait, dans cette interprétation de notre histoire et de nos mœurs, une extraordinaire dextérité, une verve et un humour qui conquéraient les suffrages de la foule. Il joignait à une culture étendue infiniment d'esprit, une façon originale de considérer le train du monde; son optimisme un peu narquois, sa bienveillance assaisonnée de malice, rendaient sa conversation et sa correspondance très savoureuses. Ceux qui l'ont connu garderont bien vivant son souvenir. Et il restera pour notre peuple le peintre de la *Soupe de Cappel*, de la *Femme lacustre* et surtout des *Internés français*, qui demeure une épouvante page d'histoire.

— Nous venons de lire le *Bulletin* n° X du *Pro Aventico* (Lausanne, Imprimeries réunies, 1910). Il s'ouvre par une notice de M. W. Cart sur l'archéologue neuchâtelois William Wavre,

mort en 1909, et qui fut un des plus actifs ouvriers de la savante association. Un rapport du conservateur du musée d'Avenches nous renseigne sur les acquisitions réalisées pendant le dernier exercice ; elles ne sont point négligeables et constituent, notamment pour le médaillier, un sérieux enrichissement. Le rapport de M. Eug, Secretan sur les fouilles et réfections accomplies pendant les trois dernières années est également plein d'intérêt pour ceux que passionne l'étude du passé.

A vrai dire, il est permis de différer d'avis avec les directeurs du *Pro Aventico* sur l'opportunité des réfections qu'ils poursuivent. Ce n'est point ici le lieu de les discuter méthodiquement. Il nous est arrivé déjà d'exprimer notre opinion sur la reconstruction des gradins du théâtre, du mur d'enceinte, de la porte de l'Est. Nous demeurons convaincu qu'il fallait se borner aux travaux de conservation et de consolidation ; nous n'avons jamais vu avec sympathie la tentative de reconstituer « ce qui a pu être » il y a deux mille ans, pour la satisfaction de donner aux visiteurs une leçon d'archéologie. Cette fabrication arbitraire de « vieux-neuf », si savamment documentée soit-elle, nous paraît fâcheuse à plus d'un point de vue.

Nous savons d'ailleurs que nous prêchons dans le désert et que les archéologues n'auront garde de tenir compte de l'avis d'un profane. Mais nous savons aussi quelles impressions nous avons gardées (et, avec nous, de fort bons esprits) de l'Aventicum d'autrefois, d'avant la « réfection systématique et persévérante » dont s'applaudit le *Bulletin*, d'avant les chapes en béton recouvrant les maçonneries neuves, d'avant les portes et les remparts pastichés avec tant de compétence ! Ces impressions-là, chacun en est juge, même le plus ignorant ; or il est sûr qu'avant les réfections « systématiques », les restes d'Aventicum éveillaient en nous le vif et profond sentiment de l'antiquité, et qu'aujourd'hui, astiqués comme ils sont, ils nous ennuient et nous glacent au point que nous n'éprouvons plus le désir de les revoir.

— Il y a quelques semaines, on pouvait lire dans nos jour-

naux un article intitulé *Une révolution*, qui annonçait la publication par la librairie Payot d'une série de « romans romands » à 60 centimes le volume. « Révolution » est une manière de parler : la nouveauté de l'entreprise réside surtout dans le bon marché des fascicules composant la collection ; c'est une révolution d'ordre commercial. Au point de vue littéraire, ce serait plutôt un retour au passé (les révolutions, il est vrai, ne sont souvent que cela), puisqu'il s'agit, en somme, d'une réimpression d'œuvres plus ou moins anciennes. L'idée est certainement heureuse et digne d'être encouragée. Mais nous avons le devoir de nous expliquer en toute franchise sur les dangers qu'elle peut entraîner.

Le but de l'entreprise est de mettre notre littérature indigène à la portée des petites bourses, afin de combattre l'invasion de la mauvaise presse et de ce qu'on est convenu d'appeler la « littérature criminelle. » Cela est fort bon, à une condition cependant : c'est qu'il soit fait un choix sévère parmi ces « romans romands » qu'on parle de rendre accessibles à tous les lecteurs. Or, nous devons en faire l'aveu, nous ne sommes pas sans crainte à cet égard, et les articles publiés pour recommander cette collection ne nous ont point rassuré. Il y était dit que pour lutter avec succès contre la mauvaise littérature, il faut lui opposer « des *œuvres d'art* intéressantes, exquises ou savoureuses. » Ces œuvres d'art, ce sont « les *chefs-d'œuvre* des plus *célèbres* d'entre nos écrivains. » Combien en avons-nous, de ces écrivains « célèbres ? » Et combien nous en ont-ils donné, de ces « chefs-d'œuvre ? » Est-il vrai qu'il en existe un si grand nombre et que nous les ignorions ? N'est-il pas plutôt à prévoir que, par réaction contre la littérature malsaine, on cédera à la tentation d'exhumer autre chose encore que des « chefs-d'œuvre », connus ou inconnus ? En un mot, nous craignons qu'à la faveur d'un mouvement très légitime, excellent en son principe, on revienne à une littérature dont nous nous étions à peu près délivrés, au prix de persévérants efforts. Parmi les ouvrages qu'on nous annonce, il en est qui justifient cette crainte, à commencer

par les fades et ridicules *Châteaux suisses* de cette pauvre Montolieu. Et nous oserons dire que la réimpression des récits de Porchat ne nous parait pas s'imposer non plus. Nous irons même jusqu'à déclarer que dans les trois volumes déjà parus, nous ne saurions tout goûter. La *Marquise* de Bachelin est une chose charmante, mais la *Carrochonne* n'est pas du bon Bachelin et ne méritait vraiment pas d'être rééditée. Parmi les *Scènes de la vie suisse*, d'Ed. Rod, il y a quelques agréables nouvelles ; mais celle qui ouvre la série, *Un nid de vieilles filles*, qui a la prétention de se passer à Neuchâtel, est sans vérité comme peinture de mœurs et sans intérêt comme récit. Nous citons ces exemples pour montrer qu'il ne faut pas puiser à pleines mains, et, si l'on peut dire, au hasard de la fourchette dans notre répertoire romand. A côté de quelques œuvres de prix, les non-valeurs y foisonnent. Œuvres très « lisibles », certes, au point de vue moral, et sans danger pour le lecteur. Mais on ne guérit pas le goût de l'alcool par des distributions de tisane.

Nous engageons en résumé MM. Payot, qui sont des éditeurs aussi intelligents qu'entreprenants, à faire un choix très attentif parmi nos écrivains nationaux même les plus favorablement connus, — et plus encore parmi les autres, — sous peine de nous ramener au temps où le mot de « roman romand » ne se pouvait prononcer sans sourire et mettait en verve le malicieux chansonnier Jaques-Dalcroze. Après quoi, nous nous hâtons d'ajouter que nous avons passé une heure exquise à lire le n° 2 de la série, c'est-à-dire les nouvelles de Philippe Monnier : c'est, jusqu'à présent, la perle de la collection.

— Un aimable et gracieux poète, M. Ami Chantre, de Genève, a débuté récemment par un recueil intitulé *Vaine jeunesse*, qui ne doit point passer inaperçu pour ceux qu'intéresse notre mouvement littéraire. Un sentiment délicat, une certaine appréhension des brutalités de la vie, le désir d'être fort, d'agir, de vivre ; le désir aussi de rester fier et pur, — ce mélange d'aspirations vagues, si naturel à l'âge du poète, se reflète dans ses vers avec une ingénuité et une grâce qui nous ont charmé. Et

ce livre atteste non seulement une sincérité évidente, mais du talent, un talent qui sans doute gagnera en fermeté, mais spontané et plein de fraîcheur. Nous aimons des strophes comme celles-ci (je les cite, puisqu'elles sont « de saison ») :

...Un colchique a fleuri, et c'est l'automne proche
Qui demain va venir avec ses cheveux roux
S'asseoir dans le grand pré mélancolique et doux
Où les troupeaux mettront la plainte de leurs cloches.

C'est encore un été qu'on n'aura pas vécu !...
Encore un qui s'en va sans plus laisser de traces
Qu'une image qui tremble un instant et s'efface
Sans troubler le miroir d'un reflet qui n'est plus.

Oh ! n'être plus celui qui regarde la vie
Passer et ne sait pas la prendre dans ses mains
Avec ardeur, la renverser sur le chemin
Et cueillir le baiser de ses lèvres fleuries!

Savoir à pleines dents mordre dans les fruits mûrs
Que les arbres au bout de leurs branches nous offrent,
Avoir le cœur rempli de soleil, comme un coffre
Trop plein, tout ruisselant d'or, de pourpre et d'azur !

Mais non ; je suis celui qui regarde une estampe
Lorsque frappe la vie à ma porte, et l'été,
Comme ce soir qui meurt, demain va nous quitter,
Et c'est l'heure où bientôt s'allumeront les lampes.

— Au moment où nous achevions cette chronique, le 15 août, M. Fallières, président de la République française, entrait en Suisse par Pontarlier et Neuchâtel et arrivait à Berne, salué par les acclamations de la ville fédérale. Cette visite, — sans précédent, — d'un chef d'Etat au gouvernement helvétique est un événement mémorable : nous l'enregistrons sans commentaire, mais non point sans plaisir.

CHRONIQUE SCIENTIFIQUE

Une première atteinte de tuberculose immunise-t-elle contre une seconde? Faits et interprétations. — Les déplacements permanents du sol après les tremblements de terre. — Ulcères variqueux et héliothérapie. — La maladie du sommeil.

Est-il avantageux d'avoir été tuberculeux? C'est là une des questions qui ont été, ces jours derniers, discutées au congrès de Toulouse (Association française pour l'avancement des sciences), après un rapport par MM. F. Bezançon et de Serbonnes. Ce n'est toutefois pas la première fois qu'elle a été posée. Il y a plusieurs années déjà, un médecin parisien bien connu, M. Marfan, posait en principe qu'une atteinte de tuberculose locale, guérie, conférait une immunité contre la phtisie pulmonaire. Avoir été atteint d'écrouelles, de lupus, et avoir guéri, c'était presque une sauvegarde assurée contre la phtisie. La thèse de M. Marfan reposait sur plusieurs faits : sur la rareté de la phtisie chez les anciens écrouelleux et lupiques ; sur la rareté, chez les phtisiques, de lupus ou d'écrouelles, dans l'enfance en particulier. On pouvait y joindre ce fait que, si l'on voyait parfois des écrouelleux et lupiques non guéris devenir phtisiques, il était infiniment rare que des écrouelleux et lupiques, guéris, le fissent.

La notion dont M. Marfan a été l'initiateur a reçu de l'extension, en ce sens qu'on a pu dire que l'immunité contre la phtisie est encore conférée par la coxalgie et par la pleurésie. La coxalgie, c'est la tuberculose de l'articulation de la cuisse. Pour la pleurésie, c'est le plus souvent une lésion tuberculeuse de la plèvre. En bien des cas, c'est le premier accident d'une tuberculose pulmonaire. Mais si cette pleurésie guérit bien, et si quelque temps s'est écoulé depuis la guérison, on peut considérer l'accident comme ayant été bienfaisant.

Telle est la thèse qui revient, en deux mots, à dire qu'une

première atteinte de tuberculose guérie protège le sujet contre une nouvelle atteinte.

MM. Bezançon et de Serbonnes se demandent toutefois si l'interprétation est bien exacte. Ils ne contestent pas les faits, mais pensent qu'on pourrait les expliquer autrement, par une notion qui est d'ailleurs bien établie, celle de la systématisation des lésions. Un sujet fait de la tuberculose : elle est cutanée, osseuse, articulaire, glandulaire, ou autre chose encore. Il faut considérer qu'il l'a faite dans la partie la moins résistante de ses systèmes, et qu'il n'avait pas de tendance à en faire dans les autres. S'il guérit, c'est que le système menacé a pris le dessus. Et s'il ne fait pas d'autre tuberculose, c'est que les autres systèmes ont une résistance suffisante. Par conséquent, les choses se passent bien comme si une tuberculose quelconque immunisait contre les autres, mais il n'est pas du tout prouvé que l'absence des autres démontre l'immunité. Question d'interprétation, partant de théorie. En pratique, il nous importe peu. Il nous suffit de pouvoir espérer en être quitte avec une première atteinte guérie.

— Quand un tremblement de terre se produit, le sol se déplace assurément. On peut établir qu'il s'est déplacé en plan et en hauteur : on a pu le voir osciller.

Mais après ses convulsions, est-il revenu en place ? En certains cas on est assuré que non. Lors de divers tremblements de terre récents on a pu constater que des failles s'étaient produites et que le sol avait joué de part et d'autre de celle-ci. Il avait pu jouer en plan, par glissement latéral, de sorte qu'un mur coupé par la faille se présentait sous forme de deux tronçons parallèles. Il avait pu jouer en hauteur aussi ; et cela se voyait à ce qu'une des lèvres de la faille se trouvait à un niveau différent de celui de l'autre lèvre. Les décrochements observés, en plan ou en hauteur, peuvent atteindre plusieurs mètres. Il est donc bien certain que le sol peut ne pas reprendre exactement sa place après un tremblement de terre.

Mais il y a des cas où aucune faille considérable ne vient révéler un déplacement. Et pourtant on se dit bien qu'il peut s'être fait

beaucoup de petites dislocations, non appréciables, ayant pourtant pour résultat un déplacement réel. Peut-on s'assurer de ce déplacement en l'absence de signes certains? Evidemment : par la répétition des nivellements géodésiques, à partir de régions stables, et par la comparaison des résultats. C'est ce qu'on vient de faire à Messine et à Reggio. Et la comparaison des cotes d'altitude actuelles avec les cotes antérieures montre qu'en effet il y a eu déplacement permanent en certains points. Ainsi à Messine même, au bord de la mer, il y a un affaissement allant jusqu'à 66 centimètres. Cet affaissement est moindre à mesure qu'on s'éloigne de la mer : déjà à un kilomètre du port il n'est plus que de 10 centimètres. Peut-être est-il plus considérable sous l'eau : il est bien possible que le fond de la mer, au voisinage de Messine, se soit affaissé lui aussi, et considérablement, mais il est difficile de s'en rendre compte.

— Pourquoi la tour de Pise est-elle penchée? Une commission italienne vient d'examiner la question. Rien n'autorise à croire que l'architecte ait établi son œuvre penchée dès l'origine. Et l'inclinaison est postérieure à la construction. D'où vient-elle? Tout simplement d'un vice de construction. Tout d'abord, au lieu de reposer sur un massif de maçonnerie homogène couvrant tout le sol sous la tour, celle-ci repose sur un anneau en maçonnerie. En outre les fondations, que l'on croyait avoir huit mètres environ de profondeur, n'en ont même pas quatre. Enfin, une source jaillit entre les fondations et le sol voisin. Tout cela explique largement l'inclinaison du monument. Celle-ci va en augmentant. On l'a mesurée il y quatre vingts ans environ ; elle est actuellement de vingt centimètres plus forte. Néanmoins la commission pense que la tour tiendra longtemps encore, et ne présente point de danger.

— Une nouvelle méthode de traitement des ulcères variqueux vient d'être proposée par un médecin d'Hyères. C'est l'héliothérapie, déjà appliquée aux plaies, aux fractures : l'exposition aux rayons du soleil. Les ulcères variqueux sont très tenaces et difficiles à traiter; il serait donc fort désirable que l'on possédât une manière efficace de les soigner. Et celle qui est

proposée est très économique. Elle consiste à exposer la plaie au soleil pendant vingt ou trente minutes par jour en deux ou trois séances.

Il ne faut pas que le soleil soit trop fort. M. Jaubert, qui préconise la méthode, opère plutôt entre 8 et 9 heures du matin en janvier, entre 7 et 8 heures en mars-avril. Après le bain solaire, on met un pansement simple. La lumière solaire agirait en produisant de l'hyperhémie, et aussi comme agent bactéricide. Ce sont les rayons ultra-violets, évidemment, qui agissent sur les microbes.

— Une constatation intéressante, en ce qui concerne la maladie du sommeil, a été faite en Afrique par Sir David Bruce et ses collaborateurs. C'est que l'homme n'est pas le seul réservoir naturel du trypanosome pathogène. Celui-ci peut vivre et se trouve parfois dans le sang du bétail. C'est ce qui explique l'insuccès d'une expérience récente. On avait imaginé, pour empêcher les glossines d'une certaine région d'être infectantes, d'en éloigner toute la population, saine ou malade. On se disait que les glossines que celle-ci retrouverait un an ou deux après, composées de jeunes qui n'avaient pu s'infecter sur des malades, ne seraient pas infectantes. Or, après deux ans, les glossines contenaient des trypanosomes. C'est donc qu'elles en prenaient à des animaux, et pas seulement à l'homme atteint de la maladie du sommeil. Cette constatation est plutôt de nature à compliquer la question, et à gêner la lutte contre la maladie.

CHRONIQUE POLITIQUE

Annonces de disette et bruits de fête. — L'Espagne et le Vatican. — Le désarmement de la Macédoine. — Cavour et l'Italie. — En Suisse : la visite de M. Fallières ; l'exposition d'agriculture.

Dans toute l'Europe occidentale, une plainte s'élève : les récoltes sont mauvaises ; fruits, légumes, céréales... les pluies

continuelles de l'été ont tout compromis ; quant aux vignes, elles ne donneront presque rien. On nous annonce à bref délai une extrordinaire élévation des prix, une disette comme nous n'en avons guère vu, et c'était inévitable, des accusations circulent déjà : on parle de gens qui spéculent sur le malheur d'autrui, qui accaparent les produits de façon à régler au gré de leurs intérêts le coût de la vie.

Tout cela n'est-il pas un peu assombri ? Je ne sais. Dans tous les cas la misère n'est pas encore là et les perspectives qu'elle ouvre laissent les gens assez heureux, car il y a comme un bruit de fête qui s'étend sur le continent. Jamais on n'a vu autant d'expositions de toutes sortes, de tirs, de kermesses, de courses, avec cette particularité que ce ne sont plus seulement des chevaux ou même des automobiles qui courent, mais des ballons et des aéroplanes. Et les gouvernements s'en mêlent : des personnages considérables échangent des visites, inaugurent des monuments ou des châteaux, célèbrent des anniversaires.... Vraiment, nous nous préparons de façon originale au supplice de la faim.

— Aucun conflit ne s'est élevé en ce mois d'août où, l'été s'étant enfin laissé entrevoir, ministres, diplomates et fonctionnaires se sont hâtés de revenir à de saines habitudes et ont quitté leur palais ou leurs bureaux pour se répandre dans les villes d'eaux, sur les plages, dans les stations de montagne. Pourtant quelques questions déjà ouvertes ont acquis une acuité particulière et préoccupent l'opinion.

Entre le Vatican et l'Espagne, on n'en est plus à discuter sur les manifestations extérieures des cultes dissidents. La crise a éclaté : les relations diplomatiques sont rompues ; et, comme il est d'usage, on polémise ferme entre adversaires, chacun s'efforçant de rejeter sur l'autre toutes les mauvaises intentions, tous les méchants procédés, toute la responsabilité ; jeu plutôt stérile qui ne facilite pas la réconciliation.

A Rome, on accuse le gouvernement espagnol de manquer de formes ; on prête à M. Canalejas les plus noirs desseins : le projet de loi sur les associations, dit-on, n'est qu'un commen-

cement ; après les ordres, on attaquera le clergé séculier ; c'est aux biens d'Eglise, aux privilèges de l'Eglise, à l'Eglise elle-même et à la religion qu'on en veut... comme en France.

M. Canalejas se défend comme de juste de faire de la politique anticléricale ; il veut seulement corriger des abus. Après comme avant, l'Espagne restera catholique et pieuse ; mais il faut assurer l'autorité de l'Etat, il ne faut pas que le gouvernement, par suite de contrats anciens et d'ingérences présentes, soit privé de sa liberté de décision dans nombre de questions importantes. Le premier ministre se montre plein d'ardeur, il affirme qu'il a le pays derrière lui, il se dit sûr de l'appui du roi ; même il ne considère pas comme très grave le différend religieux : il a hâte de le régler, dit-il, pour se consacrer à d'autres problèmes économiques et sociaux.

N'y a-t-il pas là un peu trop d'optimisme ? En réalité l'Espagne est au seuil d'une lutte par où la plupart des peuples modernes ont déjà passé, lutte longue et cruelle, qui excite des passions, froisse des sentiments, blesse des consciences. Entre le principe théologique et autoritaire d'une part et la conception laïque de l'Etat, de l'autre, les compromis sont difficiles ; et quand un pape comme Pie X, qui ignore les contingences et les demi-mesures, et ne discute même pas parce qu'il est en possession de la vérité, se trouve en face d'un ministre radical qui ne veut pas abdiquer, le conflit est inévitable. L'histoire est encombrée de ces luttes depuis les temps de Pombal et de Joseph II jusqu'à nos jours. Elles durent en général des années et restent souvent indécises.

Le conflit actuel sera-t-il poussé à fond ? Le saint-siège, où un Espagnol dirige la politique étrangère, ne fera-t-il pas quelques concessions de forme, propres à tranquilliser une nation qui ne plaisante pas avec l'honneur, pour conserver les avantages immenses que lui assure l'union avec l'Espagne ? M. Canalejas est-il si sûr que cela d'avoir le pays avec lui ? Gardera-t-il jusqu'au bout l'appui du roi environné d'influences cléricales, qui, d'un geste, peut congédier ses ministres pour en appeler d'autres qu'une nouvelle assemblée soutiendra inévitablement ? En

d'autres termes, la nation espagnole, pieuse, fanatique même, est-elle mûre pour une rupture avec l'Eglise que défend une armée innombrable de moines et de prêtres, sans parler du « carlisme » qu'un appel du pape peut déchainer ? Telle est la très grosse question qu'un avenir prochain résoudra sans doute.

— A l'autre bout de la Méditerranée, dans la péninsule des Balkans, la paix publique reste un idéal lointain que les peuples n'ont pu atteindre encore. Le gouvernement jeune-turc, après avoir rendu à l'Etat un assez grand air vis-à-vis de l'étranger, veut accomplir chez lui le travail d'organisation que les autres gouvernements de l'Europe ont mené à bonne fin il y a beau temps déjà. Il veut supprimer la guerre locale, désarmer les particuliers, les guérir de la mauvaise habitude de liquider leurs querelles entre eux. Il paraît avoir réussi en Albanie par des moyens que nous ne connaissons pas encore très bien ; il va ramener à l'ordre les Druses du Hauran ; maintenant, c'est surtout en Macédoine que le travail bat son plein. La Macédoine, pays de bandes et de vendettas, où les peuples divers : Grecs, Bulgares, Serbes et Turcs, se considèrent comme des ennemis et s'entre-déchirent âprement, pays ravagé par la guerre, abreuvé de sang, à qui la révolution ottomane a donné l'espérance, mais qui attend toujours les réalités.... Il serait temps d'en finir et de rendre à ces régions, qui semblent condamnées à expier leur passé grandiose par des siècles de malheur, la sécurité et la paix.

Malheureusement le désarmement se fait d'une façon singulière. Est-ce la sympathie indéniable et inévitable des Jeunes-Turcs pour l'élément mahométan, est-ce l'inquiétude de le pousser à bout dans toute la région des Balkans ? Toujours est-il que les chrétiens seuls sont tenus de rendre leurs armes, les musulmans les conservent. Et l'opération se fait avec une extrême rigueur : des détachements de soldats et de gendarmes se présentent dans les villages, réclament un nombre approximatif de fusils, de revolvers et de cartouches, et si les paysans ne les remettent pas, — souvent il ne les ont pas, — on se livre sur

eux à des châtiments ingénieux qui dégénèrent fréquemment en tortures.

De là une grande désolation dans les vilayets macédoniens. Sur quelques points, dans le nord surtout, on essaie de la résistance : les bandes se reforment, ou bien on se réfugie sur territoire bulgare. A Constantinople, où l'on veut éviter une intervention européenne, le gouvernement ordonne des enquêtes et distribue largement le blâme... Peine perdue : les valis déclarent qu'ils n'ont pas donné d'ordre, les officiers supérieurs se lavent les mains à la façon de Ponce-Pilate. Et il est probable qu'ils sont sincères ; les violences n'ont pas besoin d'être commandées, elles s'exercent naturellement, par tradition, par atavisme, car il ne suffit pas d'une révolution politique et d'un moment d'enthousiasme pour déraciner de chères habitudes, pour faire de soldats ignorants ou brutaux des fonctionnaires loyaux au cœur plein de charité.

Aux dernières nouvelles on nous dit qu'à la suite de l'intervention énergique du ministre de l'intérieur, Talaat-Bey, la situation s'améliore. Espérons-le.

— Ailleurs tout est à la joie. La France se passionne au succès de ses aviateurs qui, depuis longtemps, ne se contentent plus de planer par-dessus les champs de courses, mais tirent de leurs appareils des services utiles, passent par-dessus les campagnes et les villes, partent d'un point fixe pour arriver à un autre point fixe et cela en un temps merveilleusement court. Dernièrement, au « Circuit de l'Est », on les a vus quitter les abords de Paris, pour arriver par étapes jusqu'à l'extrême Lorraine, à la lisière des territoires annexés et revenir à leur point de départ où les attendait une foule en délire. A Posen, l'empereur Guillaume II a inauguré un nouveau palais et s'est réjoui des progrès que cette belle province « allemande » a faits sous le sceptre des Hohenzollern. L'Autriche-Hongrie a célébré dans le calme le quatre-vingtième anniversaire de son vénérable souverain, dont la verte vieillesse fait l'admiration de tous, et qui, après une carrière agitée, sans cesse traversée par le malheur,

jouit, au soir de sa vie, d'un repos et d'une popularité qu'il n'avait jamais connus. Au Monténégro, le prince Nicolas s'est avisé, après cinquante ans de pouvoir, de devenir un roi. Et comme ses sujets se sont empressés de déférer à ce vœu et que l'étranger aurait eu mauvais goût à s'inquiéter en face de ce nouveau royaume de 250 000 habitants, des fêtes ont lieu dans la petite capitale de Cettigné qui doivent avoir au moins le mérite de l'originalité.

— L'Italie célèbre le centième anniversaire de la naissance de son grand homme, Cavour ; et jamais la reconnaissance d'un peuple ne fut mieux justifiée ; jamais ministre ou diplomate n'a fait de si grandes choses avec d'aussi petits moyens. Rarement pays fut aussi abattu, aussi humilié, que le Piémont en 1849, après Novare. Douze ans plus tard, au mois de février 1861, l'Italie était faite ; et tandis qu'à Turin un parlement national, où se trouvaient des représentants de tous les pays, de la barrière des Alpes à la pointe de la Sicile, proclamait l'existence du nouveau royaume sous le sceptre de la maison de Savoie, Cavour se présentait au balcon du palais Madame, avec le vieux Manzoni à son bras, et la foule enthousiaste célébrait en lui le principal artisan de la grande œuvre accomplie.

Sans doute, il eut d'admirables collaborateurs : Victor-Emmanuel, le roi galant homme, habile, énergique, prudent et hardi à la fois, qui donnait à la monarchie quelque chose de chevaleresque, de populaire et préparait l'unité par le prestige de son nom ; Garibaldi, le tribun extraordinaire, capable de faire aboutir les entreprises les plus folles, qui, par sa seule approche, faisait trembler les trônes et que les peuples adoraient comme un dieu : Rattazzi, La Marmora, Cialdini, d'Azeglio, Farini, Ricasoli, La Farina et tant d'autres, les uns ministres ou généraux piémontais, auxiliaires soumis ou insoumis du grand homme, ses rivaux parfois, mais tous serviteurs de l'œuvre ; les autres, ressortissants de provinces voisines ou lointaines, conspirateurs souvent, agents secrets, préparateurs de l'unité.

Sans doute il accomplissait la volonté d'un peuple, cette

nation italienne qui peut parler des dialectes divers, mais qui forme un groupe ethnique compact, avec ses mœurs, ses traditions, son histoire, qui était depuis longtemps éprise de liberté et d'unité et à qui la nature a préparé l'un des cadres les plus fermés, les plus parfaits qui soient au monde.

Mais pour donner un corps et une forme à tous ces désirs, pour rendre au Piémont confiance et vigueur, pour s'assurer des sympathies et préparer des alliances au dehors, pour jeter Napoléon III, l'homme le plus hésitant qui fut jamais, dans une guerre où il avait tout à perdre, pour maintenir l'Europe inactive et impuissante en face des révolutions qui renversaient les trônes, pour régulariser l'énorme mouvement populaire déchaîné par Garibaldi, lui enlever ce qu'il avait de menaçant pour l'ordre social, d'insultant pour les puissances étrangères, l'endiguer et l'utiliser en fin de compte pour le plus grand avantage de la maison de Savoie, il fallait l'incomparable ouvrier que fut Cavour.

Rusé, il le fut certainement ; il utilisa presque tous les moyens qu'un homme puisse inventer : « Si nous faisions pour nous-mêmes ce que nous faisons pour l'Italie, disait-il à d'Azeglio, nous serions de grands scélérats. » Mais il y avait là bien plus une adaptation de son intelligence à des circonstances particulièrement difficiles qu'un penchant de sa nature : « Cavour, dit La Marmora qui le connut beaucoup, ne fut jamais un fourbe ; au contraire, il était confiant, franc, impétueux. » Dans l'ensemble, sa politique fut nette ; il voulait faire l'Italie, et cela toute l'Europe le savait. A mesure que l'œuvre grandit, il trouve des moyens nouveaux, plus vastes, plus hardis, et lui qui avait promis d'étonner le monde par son audace, il finit par un coup de main prodigieux : cette étonnante expédition militaire qui, se détachant du Piémont, pousse à travers l'Ombrie et les Marches, écrase les pontificaux à Castelfidardo et s'en va sur le Vulturne arrêter Garibaldi devenu gênant et prendre de ses mains le royaume de Naples dont il avait fait sa conquête.

Cette œuvre, Cavour la fit tout entière par le libéralisme. Il

fut un dictateur d'opinion. Jamais il ne refusa de discuter ses actes ; il sollicitait parfois le débat public, disant que cela lui permettait de préciser sa pensée. Il s'intéressa aux petits et aux faibles ; car, à l'encontre de presque tous les grands diplomates modernes, il y eut toujours chez lui une préoccupation économique et sociale. Dans les premières années de son ministère, alors qu'il réclamait du Piémont les plus lourds sacrifices, il s'efforçait aussi d'encourager l'agriculture, de développer le commerce, l'industrie, le bien-être ; il cherchait à intéresser la masse à son activité et jusque sur son lit de mort il s'inquiéta de cette constitution morale du pays qui devait accompagner l'élaboration politique. Peu avant de prononcer la phrase fameuse : « Une libre Eglise dans un Etat libre, » il parlait des populations napolitaines récemment réunies : « Ce n'est pas leur faute, pauvres gens, s'il y a de la corruption chez eux ; ils ont été si mal gouvernés ! Il faut moraliser le pays, mais ce n'est pas en injuriant les Napolitains qu'on les modifiera. Surtout pas d'état de siège, pas de ces moyens de gouvernement absolu.... Je les gouvernerais avec la liberté et je montrerais ce que peuvent faire de ces belles contrées dix années de liberté.... »

Cavour a si bien incarné la politique italienne, il a proclamé tant d'idées, inauguré tant de champs de travail, ouvert de si merveilleux horizons qu'après lui ses successeurs ont presque renoncé à trouver quelque chose de nouveau ; pour faire de bonne besogne, ils ont marché et travaillé dans la voie qu'il avait tracée. Et quand le pays s'en est écarté et que les mauvais jours sont venus, toujours un cri est sorti comme du fond de l'âme populaire : « Pourquoi n'avons-nous pas un Cavour ? »

Il arrive parfois que des souverains étrangers traversent notre pays. A moins qu'ils désirent garder l'incognito, ils sont reçus officiellement à l'une de nos frontières, traités aussi bien que possible et escortés respectueusement jusqu'à l'autre. Mais jamais, depuis des siècles, un chef d'Etat n'était venu dans notre ville fédérale dans le but unique de nous rendre visite. Aussi

l'acte du président Fallières a-t-il eu un grand retentissement d'un bout de la Suisse à l'autre.

Le président de la République française est arrivé à Berne dans l'après-midi du 15 août, par un temps superbe. La ville s'était magnifiquement parée pour le recevoir. Il y a eu réception officielle à la gare, cortège à travers les rues et, le soir, grand banquet agrémenté de discours. La foule n'a pas manqué d'applaudir nos hôtes et tout a été marqué, nous dit-on, de la plus parfaite cordialité. Le lendemain le président aurait dû assister à une autre fête que lui aurait donnée la nature : il devait traverser l'admirable lac de Thoune, gagner Interlaken, d'où il aurait vu, dans toute leur splendeur, les lignes aériennes de la Jungfrau. Une affreuse catastrophe de chemin de fer survenue en France ne lui a pas permis de réaliser ce projet.

La visite de M. Fallières aura-t-elle des conséquences politiques ? La tradition de notre neutralité est trop bien établie pour que personne pense que nous allons y renoncer et nous mettre sous l'égide d'une de nos voisines. Les meilleurs rapports nous unissent à la France ; quand soit M. Comtesse, soit M. Fallières parlaient dans leurs discours de deux républiques sœurs, ils ne disaient pas de vains mots. Ces rapports resteront excellents sans que pour cela ils se gâtent avec qui que ce soit. Mais les deux présidents ont touché un autre point : ils ont parlé du commerce et ce qu'ils ont dit était intéressant. La France, en effet, toute pacifique et accueillante qu'elle soit, n'ouvre pas volontiers ses frontières aux produits étrangers. Plus d'une fois, dans les négociations de traités, nos représentants se sont heurtés à l'intransigeance des protectionnistes français, auxquels le traité de Francfort a créé d'ailleurs une situation difficile ; plus d'une fois la rupture a paru inévitable. La sincérité et la netteté avec lesquelles les orateurs ont célébré l'accord qui nous unit maintenant à la France peuvent nous faire espérer que les bonnes relations commerciales ne seront pas troublées d'ici à un avenir lointain. Et surtout la visite du président Fallières est un acte de courtoisie d'un grand Etat à l'égard d'un Etat infiniment

plus petit, dont il respecte les institutions et dont il estime l'amitié ; c'est pour cela que nous l'apprécions et que nous en garderons longtemps le souvenir.

— Lausanne aussi aura sa grande fête. L'exposition nationale d'agriculture, qui a lieu tous les sept ans sous les auspices des principales sociétés agricoles de la Suisse et avec l'appui du Conseil fédéral, va s'ouvrir dans quelques jours à nos portes et durera du 10 au 19 septembre. Voici plus d'un an que des hommes dévoués la préparent et tout fait espérer que cette fête de l'énergie et du travail sera célébrée dignement. Sans doute il est permis de regretter que l'exposition corresponde à une année où notre pays a été particulièrement éprouvé, où les agriculteurs n'ont que peu de motifs de se réjouir et les viticulteurs toutes les raisons de se plaindre.... Mais qui donc aurait pu prévoir un pareil malheur ?

Lausanne, 26 août 1910.

BULLETIN LITTÉRAIRE

ET BIBLIOGRAPHIQUE

Mme D'ARBOUVILLE, D'APRÈS SES LETTRES A SAINTE-BEUVE (1846-1850), par *Léon Séché*. — 1 vol. in-12. Paris, *Mercure de France*.

Sophie de Bazancourt, qui devint Mme d'Arbouville, était l'arrière-petite-fille de Mme d'Houdetot, l'amie de Jean-Jacques. C'est donc sans grand étonnement que nous apprenons qu'elle avait de l'esprit, beaucoup d'esprit : elle chassait de race. Malgré des traits forts et de gros yeux saillants qui, de prime abord, disposaient peu en sa faveur, dès qu'elle ouvrait la bouche on oubliait sa laideur relative. C'est par son esprit, qu'elle avait embelli d'ailleurs, à l'aide d'une forte culture, de toutes les séductions, de toutes les grâces, et qui était à la fois sérieux et léger, délicat et charmant, qu'elle attirait dans son salon de la place Vendôme l'élite des intellectuels de son temps. Par son esprit, disons-nous ; mais aussi, il est juste de le dire, par la loyauté de ses amitiés, par la bonté instinctive de son caractère franc et ouvert et par la sûreté de son commerce mondain, totalement exempt des mièvreries ou des prétentions de bas-bleu, mais empreint de juste ce qu'il fallait de coquetterie intellectuelle pour plaire et aux dilettanti et aux gens du métier, — qualités inappréciables pour la maîtresse d'un salon littéraire.

Mondaines et littérateurs se trouvèrent servis à souhait par le choix heureux de la place Vendôme, au cœur de Paris, pour l'installation du salon de la *demi-veuve*, à laquelle le mari, retenu en Afrique par ses devoirs militaires, laissait une liberté et une indépendance rares. « Ah ! ma chère, lui disait un jour Mme Narichkine, quelle bonne idée vous avez eue de venir habiter ici ! Comme mon couturier est rue Neuve-Saint-Augustin, et ma modiste rue des Capucines, vous êtes sûre de me voir souvent. » Victor Cousin, Mérimée, de Rémusat, Salvandy, Xavier Marmier,

Sainte-Beuve et bien d'autres, quoique n'ayant vraisemblablement ni couturier ni modiste dans le voisinage, trouvèrent eux aussi la place Vendôme sur leur chemin, et cela presque journellement.

Sainte-Beuve, le plus assidu des fidèles de la maison, ne fit la connaissance de Mme d'Arbouville qu'après son retour de Lausanne. Ses premières visites furent intéressées, car il cherchait alors des relations aptes à pousser sa candidature à l'Académie. Quoiqu'il eût subi d'emblée le charme de cette intelligence d'élite, ce ne fut que passablement plus tard qu'il devait s'apercevoir (sans grand enthousiasme d'abord, puisqu'il redoutait tant les liaisons qui accaparent) qu'il avait « un fil rose à la patte. » L'efflorescence de cette amitié amoureuse coïncida avec celle des palmes de l'habit vert. Or, c'est au printemps de l'année 1844 que l'auteur de *Port-Royal* obtint le fauteuil convoité. Sophie d'Arbouville avait donc trente-quatre ans lorsque commencèrent ses relations sentimentales avec Sainte-Beuve : c'est dire que chez elle, qui n'avait jamais été jolie, la jeunesse ne comptait plus guère.

Hâtons-nous d'ajouter que les témoignages apportés par M. Séché nous semblent de nature à réfuter à tout jamais les médisances qu'occasionna ce qu'il appelle « cette longue patience amoureuse ». « Désormais, dit-il, quand on viendra nous dire que l'amour platonique ne résiste pas au temps, que la femme sérieusement éprise finit toujours par succomber, nous pourrons répondre aux sceptiques : « Lisez donc le *Clou d'or* et les lettres » de Mme d'Arbouville à Sainte-Beuve. » Et M. Séché a raison. Toute cette correspondance sentimentale et philosophique respire la lutte, — l'homme qui attaque, la femme aimante qui se défend, — mais elle démontre aussi la résolution ferme de ne pas outrepasser les bornes des infidélités de cœur. Au cri de dépit de Sainte-Beuve : « Une femme qui accomplit ses devoirs conjugaux, qui révère ses trente-six tantes, qui craindrait d'aliéner son confesseur, qui ne voudrait pas non plus manquer d'une heure un bal du Luxembourg ou des Ambassadeurs, et qui à la fois réclame pour elle en sus le plus platonique et le plus vif des amants, — enfer ! enfer ! »

A quoi la douce Sophie de répondre : « Je vous écris trois

mots à la hâte avant l'office. Je vous remercie de votre lettre. Du moins sous les reproches et le ressentiment elle laisse entrevoir un peu d'affection. Je vous comprends. Mais comprenez-moi aussi avec douceur. Vous n'êtes pas sur moi dans la nuance vraie; oui, j'aime le *bien* et si besoin du *bien* autour de moi, mais c'est sans rien d'austère, cela laisse toute place à la sympathie, à l'affection, à l'intérêt, presque au regret. Je ne suis pas cet être froid ni inébranlable que vous rêvez, mais simplement un cœur pur, triste, rêveur, souvent ému et si découragé dès sa jeunesse qu'il n'a demandé à la vie d'autre bonheur que le repos, une certaine élévation de sentiments, une certaine droiture qui console et soutient. Mes amis sont mon seul bonheur. Vous savez quelle place vous avez parmi eux. J'ai prié Dieu pour vous, et il me semble qu'il vous enverra si ce n'est joie et bonheur, du moins un peu de sérénité et le sentiment qui fait qu'on tient à ses amis et qu'on ne songe pas à s'en séparer, — le sentiment qui fait qu'on pardonne au lieu de s'aigrir, le sentiment qui rapproche les cœurs et fonde les solides amitiés de la fin de la vie... »

Mes amis sont mon seul bonheur ! Quelques années plus tard (en 1848) Mme d'Arbouville démontrait l'intensité de cette amitié si précieuse lorsqu'elle écrivait à Sainte-Beuve : « Ecoutez un cœur qui s'ouvre comme un livre devant vous. Quelle que soit l'impression des jours présents, elle ne rejaillit pas sur le passé, il reste entier et radieux de tout son dévouement. Je crois que vous êtes la personne, en dehors de mes liens naturels, qui m'a le plus aimée, et j'en éprouve une reconnaissance que rien n'entame. Le temps de ma vie que vous avez partagé me reste un doux souvenir. Je tourne ma pensée vers ce temps-là sans une amertume quelconque. Je sais qu'une affection pareille, eût-elle une limite de temps, est chose rare, et que des milliers d'êtres sont incapables de la ressentir un jour... »

Mme d'Arbouville était déjà malade lorsqu'elle écrivait ces lignes : elle mourut à peine un an plus tard (1850).

Nous trouvons un peu sèche, un peu frigide, l'appréciation de Sainte-Beuve sur cette amie si dévouée, et pour laquelle il avait professé naguère un amour si passionné. « Elle avait l'imagination ; elle avait la foi et le génie, écrivit-il à Mme du Gravier.

Avec cela, on pleure, on rit, on s'intéresse à des créations nées de nous-mêmes, on les fait vivre aux yeux de tous, on y met de soi et l'on ne s'y met pas tout entier : c'est là l'éternel mystère. Sa souffrance réelle était sa laideur : elle la recouvrait d'un voile éblouissant d'esprit, de bienveillance, d'agrément. La louange lui était très chère et la consolait de beaucoup de choses. Elle dépendait des salons, elle qui valait mieux.... Elle voulait plaire et être aimée plutôt qu'aimer.... J'en sais quelque chose. »

Quelqu'un a dit que l'âme de Sainte-Beuve était plus amie de la lumière que des flammes. Cela se peut ; cependant, au moins deux fois dans sa vie, l'amoureux de Mme Victor Hugo et de Mme d'Arbouville se chauffa, — et se *brûla* même, — au feu de la passion.

R. W.

LES ADVERSAIRES DE L'HELLÉNISME A ROME PENDANT LA PÉRIODE RÉPUBLICAINE, par *Alfred Besançon*. — 1 vol. in-8°. Lausanne, Payot, 1910.

L'université de Lausanne a déjà reconnu la valeur de ce travail en conférant à son auteur le grade de docteur ès lettres. C'est un ouvrage consciencieux, solidement documenté, témoignant d'un savoir personnel et précis, et comme il a de plus le mérite assez rare d'être d'une lecture facile, tous ceux qu'intéresse encore l'antiquité y trouveront largement de quoi étendre leurs connaissances sur l'histoire littéraire, la vie sociale et le mouvement des idées à Rome pendant les deux siècles qui précédèrent l'établissement de l'empire. Ils y trouveront aussi matière à réflexion. La période que M. Besançon a prise pour sujet a été trop souvent fouillée en tous sens pour que lui-même ait pu conserver longtemps, si jamais il s'en est flatté, l'illusion d'enrichir la science d'un grand nombre de documents inédits. Mais peu importe que les faits matériels soient connus, s'il les rapproche, les groupe et les ordonne en vertu d'une idée directrice qui en renouvelle la valeur et en rajeunit l'intérêt. M. Besançon a discerné très justement, dans l'ensemble des circonstances qui caractérisent l'évolution morale et sociale du peuple romain, une question d'une importance capitale. La transformation de la nationalité romaine sous l'influence des mœurs et de l'esprit grecs, c'est une partie, et non la moindre, de l'histoire de nos

origines. L'invasion de l'individualisme cosmopolite, le développement d'un esprit critique dont rien n'arrête la curiosité, dont rien n'effraie la hardiesse, ont brisé les cadres vieillis, élargi l'idéal exclusif et étroit des paysans du Latium, et par là ils ont préparé Rome à sa mission dans le monde. Mais ce mouvement ne s'est pas accompli sans résistance. Ceux même qu'avaient séduits et affinés les grâces aimables de la civilisation hellénique ne dissimulaient pas leur aversion et leur mépris pour la frivolité et la corruption qu'à tort ou à raison ils attribuaient aux Grecs. A plus forte raison les conservateurs obstinés et têtus de l'espèce de Caton devaient-ils, dans leur orgueil mêlé de crainte, sentir le besoin d'opposer une digue à ces aventuriers, — Grecs d'Europe et plus encore semi-Grecs d'Asie et de Syrie, — qui, chaque jour plus envahissants, venaient du fond de la Méditerranée chercher fortune en Italie. Un instinct obscur les avertissait que cette marée montante était une menace pour leur intégrité nationale. Ils ne se trompaient que sur un point : cet esprit qui les inquiétait, ce n'est pas seulement de la société romaine, c'est de tout le monde antique qu'il a contribué à ébranler les bases. Qu'en envisageant l'histoire de l'humanité dans son ensemble il n'y ait pas lieu de le regretter, c'est possible ; mais les sociétés, comme les organismes, ne font que suivre les lois de la nature en se défendant le plus longtemps possible contre les germes de destruction ; et, à leur point de vue, les vieux Romains avaient raison. Cette lutte, dont M. Besançon a marqué les principales phases, se termina d'ailleurs par une défaite dont les adversaires de l'hellénisme furent eux-mêmes plus d'une fois les complices inconscients.

Il serait facile de signaler, dans l'ouvrage de M. Besançon, quelques lacunes ; on pourrait y relever parfois des contradictions, des conclusions un peu forcées, une timidité trop scrupuleuse dans la critique des sources ; peut-être n'a-t-il pas assez tenu compte des causes économiques dans la transformation qui s'accomplit à Rome depuis l'époque des guerres puniques. Mais à quoi bon insister ? Le lecteur averti fera de lui-même ses critiques et ses réserves. Il n'en estimera pas moins que le livre est bon et que la lecture en est profitable.

P.-L. V.

TRAITÉ DE STYLISTIQUE FRANÇAISE, par *Ch. Bally*, privat-docent à l'université de Genève. — 2 vol. in-8°. Heidelberg, Winter; Paris, Klincksieck.

Qu'est-ce que la stylistique ? Littré répond : la théorie du style. Hatzfeld-Darmesteter ignore le mot. Le nouveau Larousse explique : « La stylistique tient le milieu entre la grammaire et la rhétorique ; elle donne des règles sur le choix des expressions, sur l'emploi des parties du discours, sur la construction des périodes, et met en relief les caractères essentiels d'une langue donnée. »

Définition de M. Bally : « La stylistique étudie les faits d'expression du langage organisé au point de vue de leur contenu affectif, c'est-à-dire l'expression des faits de la sensibilité par le langage et l'action des faits de langage sur la sensibilité. »

Faits d'expression, contenu affectif.... Cela ne s'entend pas du premier coup. On est dans le domaine auguste de la science.

En 1906, M. Bally, donnait une autre définition : « La stylistique étudie les moyens d'expression dont dispose une langue, les procédés généraux employés par elle pour rendre par la parole les phénomènes du monde extérieur aussi bien que les idées, les sentiments et en général tous les mouvements de notre vie intérieure.... Elle recherche une méthode propre à faire découvrir ces moyens d'expression, à les définir, à les classer et à en montrer le juste emploi. »

Voilà qui est clair, explicite, sinon très élégant. Ainsi parlait M. Bally dans son *Précis de stylistique*. Ah! que le *Traité* n'est-il *Précis !*

Trois lignes de l'introduction résument le programme de l'auteur : lutter contre les méthodes traditionnelles qui réduisent l'étude des langues à un travail automatique, analytique et historique, et montrer que cette étude doit être à la fois linguistique et psychologique.

Le langage exprime nos idées et nos sentiments. Il présente donc un côté intellectuel et un côté affectif, qui apparaissent diversement selon la disposition de celui qui parle, la situation où il se trouve, le milieu dans lequel il vit. De là résulte que le langage constitue un fait à la fois psychologique et social. « L'expression linguistique oscille sans cesse entre deux pôles qui sont 1° les sentiments individuels et la poussée émotive pure ; 2° les

sentiments sociaux, nés de considérations étrangères à l'individu. »

La linguistique établit le « dosage des éléments affectifs de chaque espèce qui ont concouru à la formation de la pensée, telle qu'elle apparaît dans le fait de langage étudié. »

Elle doit procéder d'abord à la délimitation et à l'identification des faits expressifs. « Délimiter un *fait* d'expression, c'est tracer dans l'agglomération des *faits* (!) de langage dont il *fait* (!!) partie ses limites propres, celles qui permettent de l'assimiler à l'unité de pensée dont il est l'expression ; l'identifier, c'est procéder à cette assimilation en définissant le fait d'expression et en lui substituant un terme d'identification simple et logique, qui corresponde à une représentation ou à un concept de l'esprit. »

« Que dites-vous? comment? je n'y suis pas. Vous plairait-il de recommencer? j'y suis encore moins. Je devine enfin : vous voulez, Acis, me dire qu'il fait froid; que ne disiez-vous : Il fait froid? Vous voulez m'apprendre qu'il pleut ou qu'il neige; dites : Il pleut, il neige. Vous me trouvez bon visage, et vous désirez de m'en féliciter; dites : Je vous trouve bon visage. Mais, répondez-vous, cela est bien uni et bien clair, et d'ailleurs qui ne pourrait en dire autant? Qu'importe, Acis, est-ce un si grand mal d'être entendu quand on parle, et de parler comme tout le monde? » (La Bruyère.)

Si je ne fais erreur, les lignes abstruses du *Traité de stylistique* signifient simplement ceci, en français de France :

Dans toute phrase, il faut distinguer, prendre à part chacun des mots, des groupes de mots qui représentent une idée, une seule, — et c'est la délimitation. Puis il faut découvrir le terme exprimant l'idée contenue dans ces mots ou groupes ainsi délimités, — et c'est l'identification.

Les éléments du langage une fois délimités et identifiés, on en cherche les caractères affectifs, on étudie les moyens mis en œuvre par la langue pour produire ces caractères, les relations réciproques des mots ou groupes de mots, enfin l'ensemble du « système expressif (!) » dont ils sont les éléments.

En somme, cette stylistique transcendante est-elle autre chose qu'une linguistique intelligente?

« Jusqu'à présent, dit l'auteur, on a craint d'avilir les études

universitaires en y faisant une place véritable aux langues modernes, » parce qu'on leur suppose « des avantages immédiats et une portée utilitaire jugés incompatibles avec des observations désintéressées. »

M. Bally affirme que « ce scrupule ne se justifie plus, » que « la connaissance du langage en général ne peut que gagner aux recherches qui s'attachent à la langue maternelle. »

Il est évident qu'étudier la langue maternelle au collège et au gymnase est tout à fait insuffisant. On finira bien par s'en rendre compte. Mais il ne faudrait pas que le désir de hâter le moment où tomberont certains préjugés fossiles entraînât les professeurs de langues vivantes à devenir des abstracteurs de quintessence, à donner à leur enseignement je ne sais quel air revêche nullement indispensable à la science. Il y a moyen d'être à la fois instructif, original même, et simple.

Restons dans la bonne tradition française, de grâce! Ne nous en laissons pas imposer par certaine pédanterie étrangère. Quand on parle et enseigne l'idiome de Descartes, Voltaire, Renan, a-t-on le droit d'écrire: « L'adjectif qui suit le nom tend à revêtir une valeur intellectuelle, déterminée, définitionnelle (ex.: le *bras droit* par opposition au *bras gauche*), tandis que sa valeur est essentiellement effective dans le cas inverse (par ex.: « une *verte* prairie » produit un tout autre effet que: « une prairie *verte*). « La Grèce *antique* » est définitionnel et technique; « l'*antique* Grèce » est évocateur et effectif. »

Je suis convaincu que, dans ses leçons, M. Bally délabyrinthe ses théories. S'il l'avait fait dans son *Traité*, on goûterait davantage tant d'observations suggestives, de rapprochements ingénieux, de fines analyses.

Ce qui me paraît avoir une valeur plus certaine que le premier volume du *Traité*, c'est le second. M. Bally y a réuni une collection d'exercices des plus variés, des plus propres à familiariser les élèves avec la langue française. Je ne serais pas étonné que, sous la dirction d'un maître capable, bien des étrangers tirassent profit de ces exercices, sans trop se soucier des théories qu'ils ont pour objet d'éclairer.

On pourrait chicaner l'auteur sur tel ou tel détail. On pourrait aussi lui faire observer que, tout en prétendant mettre en garde contre l'instinct étymologique et les explications historiques, il

oblige les élèves à s'occuper constamment d'étymologie et de sémantique. Inconséquence forcée. La stylistique ne se conçoit pas sans la connaissance et l'utilisation des documents fournis par l'histoire de la langue. « Les explications de presque tous nos manuels nous disent ce que la langue *a été* en croyant nous dire ce qu'elle *est*, » remarque M. Bally. Encore bien moins pourrait-on dire ce qu'une langue est sans dire ce qu'elle a été. Si M. Bally anatomise de main de maître la langue actuelle, c'est qu'il est ferré sur la sémantique et l'étymologie, et les pages les moins intéressantes du *Traité* ne sont pas celles où les questions historiques trouvent place.

Avec les défauts et les qualités que je viens de signaler, l'ouvrage de M. Bally rebutera certains lecteurs; il en instruira d'autres. Et parmi les professeurs qui l'utiliseront, plus d'un s'écriera peut-être: « Par ma foi, il y a longtemps que je fais de la stylistique sans que j'en susse rien; et je vous suis le plus obligé du monde de m'avoir appris cela! » A.

La diplomatie secrète au dix-huitième siècle. I. Le secret du régent et la politique de l'abbé Dubois. II. Le secret des Farnèse. Philippe V et la politique d'Alberoni, par *Emile Bourgeois*. — 2 vol. in-8°. Paris, Armand Colin.

Rarement, dans la politique européenne, survint un changement plus complet que celui qui suivit la mort de Louis XIV. Le grand roi, après avoir consciencieusement dépouillé l'Espagne des Habsbourg, avait, dans ses dernières années, consacré tous ses efforts à rendre indissoluble l'alliance entre la France et l'Espagne des Bourbons. Il continuait à chercher ses appuis au dehors dans les petits États allemands et chez les nations de l'est, Suédois et Turcs. Le tout formait un système hostile à l'Angleterre et à l'Autriche.

Brusquement, la situation se transforme : le gouvernement de la Régence fait des avances à l'Angleterre de George Ier; il cherche à gagner les Pays-Bas, à se réconcilier avec l'Autriche; cependant que l'Espagne se jette dans les aventures, esquisse, sinon réalise, une extraordinaire combinaison où la Turquie, la Suède, la Russie auraient dû se donner la main pour assurer au Bourbon de Madrid la réalisation de ses desseins. Il en résulta un gâchis complet, dont la carte de l'Europe ne sortit guère modifiée, mais

qui enleva une fois pour toutes à la politique du dix-huitième siècle cette allure uniforme, cette belle régularité de lignes qui caractérisent celle du dix-septième.

A quoi faut-il attribuer cette transformation ? A la politique du Régent, hostile à son neveu ou cousin d'Espagne, a-t-on dit jusqu'à présent ; et surtout à l'activité brouillonne du cardinal Alberoni qui ne craignit pas, pour grandir la situation de son souverain Philippe V et préparer des trônes aux enfants d'Elisabeth Farnèse, d'ébranler les bases mêmes de l'Europe et de se heurter à des forces qui finalement l'écrasèrent. Tout ce travail nous apparaît d'ailleurs comme mal fait, car nous acceptons, contre les ouvriers, les arrêts terribles de Saint-Simon.

M. E. Bourgeois consacre à cette période troublée deux forts volumes dans lesquels il accumule en foule ces documents de première main qui sont l'orgueil du chercheur et déterminent la conviction de l'historien. Tout en tenant grand compte des ouvrages parus jusqu'ici, il a utilisé plus complètement qu'on ne l'avait fait avant lui les archives de France et s'en est allé chercher dans les archives des Farnèse, transportées de Parme à Naples, des documents nouveaux d'une singulière portée.

Armé de la sorte, M. Bourgeois soutient une opinion nouvelle : le principal auteur du renversement des alliances, c'est l'abbé Dubois qui, dans son désir d'assurer à Philippe d'Orléans la succession du frêle enfant qu'était le roi Louis XV, mit tout en œuvre pour obtenir de l'Autriche et imposer à l'Espagne la confirmation du traité d'Utrecht, ou plutôt de la clause de ce traité qui excluait Philippe V du trône de France. Pour y arriver, il ne craignit pas de détruire l'œuvre de Louis XIV, de mettre la France à la suite de l'Angleterre, d'envoyer une armée au delà des Pyrénées, d'anéantir le travail de relèvement qui se faisait dans la péninsule. Alberoni resta sur la défensive : il désirait réorganiser l'Espagne dans la paix ; voyant l'horizon s'assombrir, il compta aussi longtemps qu'il put sur l'appui de la France et ne recourut à des combinaisons extraordinaires, sur la valeur desquelles il se faisait peu d'illusions, que quand tout espoir fut perdu de maintenir l'alliance ancienne.

L'auteur, suivant un exemple illustre, a intitulé ses deux volumes : *Le secret du Régent*, *Le secret des Farnèse*... Le premier de ces titres dépasse un peu la réalité. Nous ne voyons pas fort

bien quel secret Philippe d'Orléans, cet insigne paresseux, put avoir qui ne fût percé à jour déjà par les contemporains. Ballotté entre son ancien précepteur, l'abbé Dubois, qui lui promettait de faire sa fortune en sacrifiant tout à l'alliance anglaise, et le parti de l'ancienne cour qui voulait respecter les traditions, il mit, après des hésitations infinies, ses intérêts personnels au-dessus du bien de la France. Ceux qui le connaissaient n'attendaient pas mieux de lui. Par contre, Alberoni eut bien son secret que les documents italiens nous révèlent : il ne fut jamais maître de ses actions ; premier ministre d'une monarchie de grande façade, il resta l'homme des Farnèse, ses premiers souverains, qui l'exploitèrent impitoyablement au service de leurs ambitions italiennes ; et, s'il essaie parfois de se ressaisir, la maladresse de Philippe V, capable tout au plus d'accès de colère stériles, lui impose une politique que son intelligence réprouve. Ainsi le petit abbé italien change d'aspect. Nous connaissions son activité, sa souplesse, ses ressources, nous ne savions pas encore ses combats, ses regrets, sa faculté d'obéissance et de dévouement.... Il devient sympathique et nous ne pouvons que le plaindre quand, abandonné par ceux-là mêmes qu'il a le mieux servis, accusé de méfaits sans nombre, il quitte l'Espagne en fugitif et en coupable.

Le livre de M. Bourgeois est donc plus qu'une contribution à l'histoire, c'est un renouvellement. EDM. R.

ROLAND ET MARIE PHLIPON. Lettres d'amour de 1777 à 1780, publiées par *Claude Perroud*. — 1 vol. in-8°. Paris, Picard.

Un mot historique qui est en même temps une « dernière parole, » voilà ce qu'on sait en général dans le public sur Mme Roland, plus connue par sa mort tragique que par sa vie. M. Claude Perroud réédite en une édition critique, savamment établie d'après une méthode rigoureuse, la correspondance de Marie Phlipon avec Roland de la Platière, ministre en 1792, alors inspecteur des manufactures. Les lettres ont été classées, datées et commentées par d'ingénieux éclaircissements. Elles sont fort curieuses, car, tout en nous faisant mieux connaître des personnes qui ont joué un rôle dans l'histoire de la Révolution, elles nous montrent « comment on sentait et exprimait l'amour vingt ans après la *Nouvelle Héloïse* »

Sensibles comme on l'était au XVIIIe siècle (volontiers ils inondent leur papier de leurs larmes), vertueux aussi, ils s'en font honneur, ils commencent à s'écrire pour entretenir leur amitié. Peu à peu cette amitié se transforme et les conduit, — lui peut-être un peu malgré lui, elle, probablement le souhaitant et le pressentant dès le début, — à unir leurs destinées. Cet échange de lettres entre deux amoureux n'est pas, tant s'en faut, un roucoulement ininterrompu : les affaires y tiennent leur place ; et puis, pour toucher le cœur austère de M. Roland, il faut autre chose que du sentiment, et la jeune fille ne craint pas de mêler à sa cour un peu de littérature. Esprit sérieux et cultivé, elle disserte volontiers sur tous les sujets, et le déploiement de tant de grâces ne va pas sans quelque pédanterie. N'importe, puisque le but est atteint : à travers bien des vicissitudes, malgré des obstacles où s'avive le feu d'abord hésitant de la passion, après des conflits qui vont même jusqu'à une rupture complète, l'amour l'emporte et le mariage met fin au roman.

Instructif à titre de document, le livre n'est pas moins attrayant pour quiconque, en dehors de toute préoccupation érudite, y cherche simplement l'histoire de deux âmes à un moment de vie psychologique intense. Quant aux fervents d'un autre XVIIIe siècle, si la lecture de ces lettres éveille en eux peut-être quelque nostalgie de grâce brillante et de charmante simplicité, ils n'en observeront pas moins avec intérêt un des exemples les plus frappants peut-être de l'influence de Rousseau sur ses contemporains. M. V.-M.

L'EFFONDREMENT DU ROYAUME DE NAPLES (1860), par *H. Remsen Whitehouse*. — Un vol. in-12. Lausanne, Payot & Cie, 1910.

Il y a encore des royaumes qui naissent et se constituent, et notre époque a assisté plusieurs fois à ce spectacle : nous avons vu se former les royaumes de Norvège et de Bulgarie et l'on dit même que le Monténégro va suivre l'exemple. C'est ce qui nous ferait croire qu'en dépit de tout la royauté doit avoir un puissant attrait. Par contre, un royaume qui disparaît, qui est enlevé de la carte géographique, ce n'est pas une petite affaire, c'est même un événement capital, et dans notre vieille Europe il n'y en a pas beaucoup qui aient eu ce triste sort. C'est en tout cas un fait assez rare pour qu'il soit intéressant d'en étudier les causes et les raisons et de voir les fautes qui l'ont occasionné.

Les principaux auteurs de la disparition du royaume de Naples, ce sont ses derniers rois eux-mêmes, entre autres Ferdinand Ier, étroit et mesquin, faux et cruel, écrasant tout libéralisme, toute tendance à sortir de l'ornière, envoyant au bagne des intellectuels et des hommes distingués : les galères et les cachots de Naples de cette époque ont une renommée historique bien établie. Il avait du reste des manières charmantes : il s'amusa un jour, peu de temps avant les couches de sa femme, la reine Maria-Christina, à retirer brusquement la chaise sur laquelle elle allait s'asseoir. Elle mourut des suites de cette chute. C'était en somme un vrai bandit. Aussi comprend-on les espérances illimitées que sa mort fit naître.

Son fils, François II, valait-il mieux que lui, j'entends comme roi ? C'est possible, c'est même probable, mais il était, lui aussi, bien mesquin, bien peu clairvoyant et il contribua certainement beaucoup à tuer son royaume, en refusant toute espèce de concession, en négligeant tous les avis donnés ; il paraissait complètement aveuglé, ne voyant pas le danger. Il faut dire aussi qu'il eut à combattre, lorsque la lutte décisive fut engagée, contre des adversaires vraiment supérieurs, les auteurs de l'unité italienne : Victor-Emmanuel II, le roi populaire par excellence, aimé, adoré d'un peuple enthousiaste entre tous ; Cavour, le grand homme d'Etat, diplomate hors pair ; Garibaldi enfin, aventurier de génie, le chef de cette extraordinaire, de cette légendaire et romanesque expédition des Mille qui devait faire en un tour de main la conquête du royaume de Naples.

Lorsqu'après avoir méprisé tous les conseils donnés, François II eut enfin compris que sa situation était beaucoup plus grave qu'il ne l'avait cru et qu'il voulut essayer de sauver son royaume en faisant quelques concessions, c'était trop tard. Il fit une tentative de défense à Gaëte, mais il ne luttait plus que pour l'honneur et devait forcément succomber.

M. Remsen Whitehouse a conté admirablement toute cette aventure presque actuelle et pourtant si peu connue, qui est un des épisodes les plus marquants de l'unité italienne. Les mêmes qualités qui avaient fait remarquer un de ses précédents ouvrages, *Une princesse révolutionnaire*, se retrouvent dans ce volume actuel : documentation très précise et soin très grand de montrer les influences diplomatiques qui s'exercèrent lors des

événements qu'il raconte. C'est dire le vif intérêt qui s'attache à cette importante étude historique. EM. BZ.

SIMPLES CROQUIS. — LES « AILLEURS. » Poèmes, par *Maurice Gauchez*. — 1 vol. in-12. Bruxelles, chez Henri Lamertin.

M. Maurice Gauchez a fait, pendant les beaux jours de 1907, un voyage en zig-zag dans l'Oberland bernois, le long de la Reuss et du lac Majeur, voyage au cours duquel l'homme du Nord qu'il est, habitué aux horizons bas, aux plaines nues, s'est extasié devant le grandiose spectacle des sommets, des cascades et des glaciers, et dont il a rapporté des strophes toutes crépitantes d'enthousiasme, des strophes lumineuses et jolies :

Géants de l'Oberland dressés dans l'aube claire,
Monts voisins de Mürren, dentelle d'horizon,
Vous que j'ai vus dans l'or de la belle saison
Hautainement tasser votre ombre circulaire,
Vos cônes et vos pics, vos rochers et vos dents,
Les uns sombres ou noirs et les autres tout blancs,
Montagnes et glaciers qui bravez la lumière,
Gardiens du paradis où l'azur s'éblouit,
Massif d'orgueil farouche en l'air épanoui,
Je vous ai salués de mon jeune lyrisme....

Je dois à la vérité de dire que les vers de M. Gauchez ne sont pas tous de cette belle venue. Il en est d'hésitants, de cahotés, de raboteux, que la modestie du titre : *Simples croquis*, n'excuse pas. En outre une certaine gaucherie résulte de l'impropriété des termes, du vague des épithètes :

Un parfum d'Italie arrive à mon balcon,
Et comme si les fleurs des îles Borromées
Exhalaient leurs *relents* vers mon être profond,
Je me grise aux *alcools* d'amours *accoutumées*.
. . . . . .
Le lac étend sa nappe où danse une onde verte
Entre le groupe brun des toits de Menaggio,
Et les jardins fleuris du svelte Bellagio,
Dont la pointe s'avance en l'eau *folle* et *déserte*.

Mais, en somme, il y a dans ce « premier cahier » d'impressions de promenade quelques gouttes de vraie poésie, de gracieux tableautins alpestres, une foi dans la vertu bienfaisante de la nature. H. A.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TOME CINQUANTE-NEUVIÈME

JUILLET-SEPTEMBRE 1910. — Nos 175-177

Pages

LES JÉSUITES, D'APRÈS LES DERNIERS HISTORIENS, par *Paul Stapfer* 5

SOUS LE MASQUE. — Roman, par *J.-P. Porret*.

Troisième partie 31

Quatrième partie 256

Cinquième partie 466

BJOERNSTJERNE BJOERNSON, par *Maurice Muret*.

Première partie 70

Seconde et dernière partie 339

DES FORMULES DE SALUT A LA FIN DES LETTRES, DEPUIS LE XVIIe SIÈCLE JUSQU'A NOS JOURS, par *Ernest Lehr* ... 89

CAMISARDS ET PARTISANS DANS LE PAYS DE VAUD, par *B. de Cérenville*.

Troisième et dernière partie 112

PETER CAMENZIND. — Roman, de *Hermann Hesse*.

Première partie 136

Seconde partie 358

Troisième partie 553

VARIÉTÉS. — UNE FIGURE D'AUTREFOIS : PIRON, SA VIE ET SON ŒUVRE, par *Philippe Godet* 165

UNE GRANDE SÉANCE PARLEMENTAIRE. LA CHUTE DE JULES FERRY, par *Albert Bonnard* 225

D'AUBIGNÉ SOUS HENRI IV ET LOUIS XIII, par *S. Rocheblave* 301

UN PAYS SANS PRINTEMPS ET SANS AUTOMNE, par *C. Seguin* 332

Pages

GIOVANNI SEGANTINI D'APRÈS SES ÉCRITS, par *Philippe Monnier* 449

UN CROYANT D'AUTREFOIS. HENRI DE MIRMAND, par *Philippe Godet* 303

L'INFANTERIE DANS LA GUERRE MODERNE, par le lieutenant-colonel *Emile Mayer* 520

LE VOYAGE DE GOETHE A PARIS, par *Fernand Baldensperger* 538

VARIÉTÉS : LE VALAIS ET LES ALPES AU XVIe SIÈCLE, par *Charles Gilliard*. — CAVOUR ET LA BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE, par *Edmond Rossier* 581

CHRONIQUES PARISIENNES.

Juillet. — L'ouverture de la ligne métropolitaine Villiers-Péreire; ses avantages. — Une révolution dans les transports en commun. — Saisons italienne, russe, allemande et belge à Paris. — Nécrologie : Jules Renard. — Un livre sur Agrippa d'Aubigné 170

Août. — La quinzaine des souverains étrangers. — Ce qu'on voit à la revue de Longchamp. — La navigation aérienne et le meeting de Champagne. — A propos des Salons de peinture. — Un roman posthume de Taine 392

Septembre. — Le choix des manuels scolaires et les nouveaux règlements. — A propos des équivalences du baccalauréat. — M. William James et la culture allemande en France. — Une enquête sur la renaissance classique. — Nouveaux souvenirs sur Sainte-Beuve 599

CHRONIQUES ITALIENNES.

Juillet. — Suisses et Italiens. — Le « futurisme. » — Gerolamo Rovetta. — Journaux hebdomadaires 177

Septembre. — Les rouges et les jaunes. — Luzzati et Giolitti. — La crise morale actuelle. — Commémoration de l'expédition des Mille. — Livres nouveaux 607

CHRONIQUES ALLEMANDES.

Juillet. — Le livre en Allemagne. — Exposition de l'Orient musulman à Munich. — Centenaire de Robert Schumann. — A propos de Paul Heyse. — Grandeur et décadence du cabaret berlinois. — Propos de Bismarck. — Livres nouveaux 185

Septembre. — Propos de vacances. — Le salon de Rahel. — Marie d'Ebner-Eschenbach. — Le roman de Lassalle. — A propos d'Andersen. — La maison de Lessing. — Transformations du Zoo. — Sur Detlev de Liliencron 615

CHRONIQUE ANGLAISE.

Août. — Une trêve de Dieu. — Théorie, rien que théorie ! — Le roi George V. — Un théâtre national. — A l'éloge de la Suisse. — L'élevage des fauves. — Quelques livres 400

Pages

CHRONIQUE HOLLANDAISE.

Août. — Les fêtes universitaires de Leyde. — Le *green*. — Pour et contre les boissons. — L'esperantiste en Hollande. — Une grève comme il y en a peu. — Un discours de M. Roosevelt sur la Hollande. — Décadence et relèvement. — Le 70e anniversaire de M. Asser 409

CHRONIQUE RUSSE.

Août. — La tragédie finlandaise. — Intolérance religieuse. — A propos du congrès slave. — Le duel manqué entre Tourguéniev et Tolstoï. — Tchernichevski au bagne. — Nécrologie : Mme Elise Orzeszko et M. Mily Balakirev 417

CHRONIQUES AMÉRICAINES.

Juillet. — A propos de la mort du roi Edouard VII. — Réminiscences. — M. Roosevelt et son voyage. — Nécrologie : Mark Twain, Alexandre Agassiz. — Les livres 190

Septembre. — Le championnat mondial de la boxe. — Emeutes de races causées par le triomphe du champion nègre. — La croisade pour un « raisonnable » 4 juillet. — Grandeur et décadence de la 5e Avenue. — La vente Yerkes. — Femmes œuvres d'art. — Deux nouveaux Etats de l'Union. — Bibliographie ... 625

CHRONIQUES SUISSES.

Juillet. — Le théâtre en Suisse française. — Hier et aujourd'hui ; coup d'œil en arrière. — Jeunes romanciers : *Vivre* ; un début. — Nos poètes. — Vers posthumes de Duchosal. — Jaques-Dalcroze 201

Septembre. — Toujours Jean-Jacques : les *Annales* ; les *Morceaux choisis* ; un roman. — Vinet ; Juste Olivier. — Marc Dufour. — Albert Anker. — A Aventicum. — Le « roman romand. » — *Vaine jeunesse* 633

CHRONIQUE SUISSE ALLEMANDE.

Août. — Beaux-arts à Zurich. — Une fête de musiciens. — Congrès de néo-philologues — Le jubilé de l'université de Bâle. — A propos de Zschokke. — Une nouvelle édition des poésies de Leuthold. — Romans et nouvelles. — Un manuel suisse d'histoire de la littérature. — Publications nouvelles 426

CHRONIQUES SCIENTIFIQUES.

Juillet. — La peste de l'étain. — Une méthode curieuse pour éviter les incrustations des chaudières. — Frein pour balances, pour diminuer la durée des pesées. — La synthèse des matières ternaires et quaternaires. — Un nouveau traitement de l'eczéma. — Publications nouvelles 210

Août. — Les coups de poussières dans les mines. — Nouveau procédé d'abatage des arbres. — L'électro-culture et ses résultats. — Fièvre de Malte. — La vie peut-elle venir des profondeurs de l'espace ? — Publications nouvelles 435

Septembre. — Une première atteinte de tuberculose immunise-t-elle contre une seconde ? Faits et interprétations. — Les déplacements permanents du sol après les tremblements de terre. — Ulcères varqueux et héliothérapie. — La maladie du sommeil 642

Pages

CHRONIQUES POLITIQUES.

Juillet. — La politique du saint-siège et l'encyclique *Editæ sæpe Dei*. — M. Stolypine et les partis ; la question finlandaise. — Choses et autres. — En Suisse : les inondations ; la session des Chambres fédérales 216

Août. — Les parlements en vacances. — Le traité russo-japonais. — La Russie et le slavisme. — L'anniversaire de Grünwald et la Pologne. — En Suisse : le congrès international des chemins de fer ; une nouvelle voie ferrée dans les Grisons ; un mauvais été ; à propos des tirs fédéraux 440

Septembre. — Annonces de disette et bruits de fête. — L'Espagne et le Vatican. — Le désarmement de la Macédoine. — Cavour et l'Italie. — En Suisse : la visite de M. Fallières ; l'exposition d'agriculture 645

BULLETIN LITTÉRAIRE ET BIBLIOGRAPHIQUE

Mézel, Jean (*Ch. Bonifas*). — Au grand soleil et sous la lampe. Poésies 224

Rod, Edouard. — Le glaive et le bandeau 448

Séché, Léon. — Mme d'Arbouville, d'après ses lettres à Sainte Beuve (1846-1850) 655

Besançon, Alfred. — Les adversaires de l'hellénisme à Rome pendant la période républicaine 658

Bally, Ch. — Traité de stylistique française 660

Bourgeois, Emile. — La diplomatie secrète au dix-huitième siècle .. 663

Perroud, Claude. — Roland et Marie Philipon 665

Whitehouse, H. Remsen. — L'effondrement du royaume de Naples .. 666

Gauchez, Maurice. — Simples croquis. Les « Ailleurs. » Poèmes 668

IMPRIMERIES RÉUNIES S. A. LAUSANNE.